

HISTOIRE DES GRECS

Par Victor DURUY

Membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique

Paris – 1887-1889

TOME TROISIÈME

SIXIÈME PÉRIODE — SUPRÉMATIE DE SPARTE, PUIS DE THÈBES (404-339) – DÉCADENCE DE LA GRÈCE

Chapitre XXVIII — Depuis la prise d'Athènes jusqu'au traité d'Antalcidas (404-387)

I. Les Dix Mille (402-403)

Ce n'est pas au moment où les doctrines sont trouvées, que leurs résultats politiques et sociaux se produisent. Il faut des siècles aux idées pour faire leur chemin et déraciner les croyances qu'elles combattent. La philosophie devait tuer un jour le paganisme et modifier, en s'infiltrant dans les lois, les bases de la société ; mais, aux temps qui nous occupent, elle n'était qu'une curiosité pour les esprits d'élite. Dans l'histoire politique de la Grèce, la tragédie que nous venons de raconter resta un fait isolé ; les peuples n'en furent pas détournés de leur route, et Xénophon, qui trace leur histoire, ne croit même pas devoir mêler le nom de Socrate aux événements qu'il raconte.

Mais tous pouvaient voir que les démagogues et les factions avaient fait perdre aux Athéniens le magnifique empire que Périclès et la sagesse politique leur avaient donné ; qu'Athènes n'était pas tombée seule et que la Grèce entière s'était abaissée. Le barbare était maintenant l'ami, et le patriotisme, la première des vertus sociales parce qu'elle contient toutes les autres, avait fait place à des ambitions mesquines qui pousseront les Grecs à chercher de l'or dans de lointaines aventures.

Quand une longue guerre se termine subitement, des forces militaires considérables se trouvent sans emploi. Une foule d'hommes qui ont grandi dans les camps et qui ne connaissent pas d'autre existence que les armes se sentent incapables de commencer une vie nouvelle, de changer les habitudes du soldat contre celles du citoyen. Flue l'entreprise la plus hasardeuse se présente, ils y courent. Lorsque, après Ægos-Potamos, la paix fit rentrer les armes et les galères dans les arsenaux, les mercenaires de Sparte et d'Athènes, les bannis, toujours nombreux en Grèce, se trouvèrent inoccupés, et l'on vit qu'un des plus affligeants résultats de cette lutte avait été de produire une force flottante, une armée sans patrie, qui ne demandait que la guerre, parce qu'elle en avait besoin pour vivre. Cette armée se donna au plus offrant, au jeune Cyrus.

Depuis que les Perses avaient réussi à mettre la Grèce en feu, ils étaient restés simples spectateurs des événements, n'y prenant part qu'autant qu'il était besoin pour alimenter l'incendie. Incapables de renouveler la grande lutte livrée au commencement du siècle, ils n'avaient plus qu'une ressource, affaiblir la Grèce en y entretenant la discorde. Les désastres de Marathon, de Salamine, de Platée, de Mycale, de l'Eurymédon, accumulés en quelques années, et le traité honteux qui les avait suivis, avaient porté un coup fatal au prestige divin qui entourait jadis le monarque de l'Asie. Aux grands princes aussi avaient succédé les princes incapables. L'Orient est terrible pour ses révolutions de palais et la prompt décadence de ses dynasties. On avait vu Artaban, capitaine des gardes, assassiner Xerxès (465) ; Artaxerxès Longue Main s'emparer du trône au préjudice de son frère aîné, qu'il tua, puis s'abandonner à l'influence de sa mère

et de sa femme ; Xerxès II périr égorgé, après deux mois de règne (425), par son frère Sogdien ; celui-ci tomber au bout de sept mois sous les coups de son autre frère ; enfin Darius II le Bâtard, rester toute sa vie sous la tutelle de sa femme Parysatis et de trois eunuques. Ses deux fils, Artaxerxès Mnémon et Cyrus le Jeune, allaient continuer la tradition homicide de la cour de Suse.

Encouragées par ces désordres, les provinces s'agitaient. L'Égypte fut en révolte continuelle dans ce siècle. Certains peuples, jamais bien soumis, secouaient tout à fait le joug. En d'autres pays, c'étaient les satrapes qui visaient à l'indépendance.

Tissapherne, qui administrait le sud-ouest de l'Asie Mineure, avait du moins bien servi le monarque par son habileté à tenir la balance égale entre Sparte et Athènes. En 407, Cyrus l'avait remplacé dans une partie de ses provinces et y avait apporté une autre politique, parce qu'il avait d'autres desseins. A la mort de Darius II, arrivée peu de temps après la bataille d'Ægos-Potamos (404), Parysatis aurait voulu faire monter Cyrus au trône, par la raison qu'étant né après l'avènement de son père, il était fils de roi, tandis qu'Artaxerxès, né auparavant, n'était que fils de prince. Cyrus courut, à ce moment, risque de la vie ; sauvé par l'intercession de sa mère, il fut renvoyé dans son gouvernement et y rentra avec des projets de vengeance. Il employa près de trois années à amasser des trésors et une armée pour renverser son frère. Dès qu'il vit la lutte finie en Grèce, il appela à lui tous les aventuriers, leur faisant dire : au piéton, il sera alloué un cheval ; au cavalier, un attelage ; au propriétaire d'un champ, des villages ; au maître de villages, des cités, et la solde sera mesurée au boisseau. Il donna dix mille dariques à un banni de Sparte, Cléarque, pour lui acheter des soldats en Thrace ; le Thessalien Aristippe, le Béotien Proxène, Sophénète de Stymphale, Socrate d'Achaïe, d'autres encore, reçurent semblable commission. Sparte même lui envoya sept cents hoplites, et mit à sa disposition une flotte de vingt-cinq galères, qui croisait dans la mer Égée, en feignant de croire que Cyrus ne se servirait des soldats et des navires que contre les tribus pillardes du littoral cilicien : duplicité peu héroïque imaginée par de lourdes intelligences qui croyaient pouvoir servir l'usurpateur sans offenser celui que l'usurpation menaçait. Cyrus réunit ainsi treize mille Grecs, dont près de la moitié étaient Arcadiens et Achéens ; il avait de son côté cent mille barbares.

Il ne dévoila pas d'abord ses desseins, même à ses généraux ; il prétextait une guerre contre Tissapherne qui lui retenait une partie de son gouvernement, puis une expédition contre les Pisidiens qui infestaient ses frontières. Il partit de Sardes au printemps de 401 et se dirigea vers le Sud-est à travers la Phrygie, la Lycaonie et la Cilicie. Le satrape héréditaire de cette province, Syennésis, se déclara en sa faveur, tout en envoyant un de ses fils auprès du roi, pour protester de la fidélité qu'il lui gardait dans le cœur. On ne faisait que soupçonner encore le but de Cyrus. Mais les soupçons prirent plus de consistance quand il sortit de Tarse, où il avait fait reposer son armée vingt jours. Ces bruits causèrent une émeute parmi les mercenaires qu'effrayait l'idée, non de combattre le roi de Perse, mais de s'enfoncer dans les profondeurs de l'Asie. Cléarque, assailli de pierres, fut en danger ; on l'accusait de tromper les Grecs. Cyrus éleva leur solde à une darique et demie par mois, et annonça cette fois qu'il allait combattre le gouverneur de Syrie. A Thapsaque, il déclara enfin qu'il marchait sur Babylone. De nouveaux murmures furent apaisés par une nouvelle largesse.

L'auteur de *l'Anabase* se complaît à marquer ainsi chaque étape par une surprise. Il se peut que la foule s'y soit laissée prendre ; mais il se trouvait à Sardes trop de Grecs avisés pour croire que le prince avait réuni une si formidable armée dans le seul dessein de mettre quelques montagnards à la raison. Notre auteur devait être de ces Grecs-là : on verra plus loin qu'il avait des motifs pour parler comme il le fait.

Nulle part, ni dans les passes du Taurus, ni aux Portes Syriennes, Cyrus n'avait rencontré de résistance. L'Euphrate pouvait être une barrière, surtout si une armée campait sur son bord oriental : il ne s'y trouva pas un soldat, et les eaux étaient si basses, que les troupes purent passer le grand fleuve à gué. De Thapsaque, elles tournèrent à droite vers le sud, en longeant la rive gauche, sans être gênées par d'autres obstacles que ceux du désert. En cette saison cependant (septembre), elles durent avoir beaucoup à souffrir ; mais, au bout du chemin, général et soldats voyaient une grande proie à saisir, et cette espérance faisait braver un soleil tropical. Quand on fut à 15 ou 16 lieues de Babylone, dans la plaine de Cunaxa, on aperçut pour la première fois l'ennemi¹.

On allait établir le camp, lorsque l'on vit accourir, bride abattue, sur un cheval couvert de sueur, un des confidents de Cyrus. Il crie en langue barbare et en grec, à tous ceux qu'il rencontre, que le roi est tout proche avec une armée innombrable². Aussitôt Cyrus saute à bas de son char, revêt sa cuirasse, monte à cheval, et ordonne que chacun s'arme et prenne son rang. Les Grecs se forment à la hâte : Cléarque à l'aile droite, près de l'Euphrate, et appuyé de mille cavaliers paphlagoniens ; au centre, Proxène et les autres généraux ; Mnémon à l'aile gauche, avec Ariée et l'armée barbare. Cyrus se place au milieu de sa ligne, suivi de six cents cavaliers montés sur des chevaux bardés de fer, eux-mêmes revêtus de grandes cuirasses, de cuissards et de casques. Le prince voulut combattre tête nue.

On était au milieu du jour, et l'ennemi ne paraissait pas encore ; mais quand le soleil commença à décliner, on aperçut une poussière semblable à un nuage blanc, qui prit une couleur plus sombre et couvrit la plaine. Lorsqu'ils furent plus près, on vit briller l'airain, on distingua les rangs hérissés de piques. En avant, à une assez grande distance, étaient des chars armés de faux, dont les unes, attachées à l'essieu, s'étendaient obliquement à droite et à gauche ; les autres, placées sous le siège du conducteur, s'inclinaient vers la terre de manière à couper tout ce qu'elles rencontraient. Le projet était de se précipiter sur les bataillons grecs et de les rompre avec ces chars. Un des quatre généraux de l'armée royale était Tissapherne, dont les avis tenant Artaxerxès au courant des projets de son compétiteur lui avaient donné le temps de faire d'immenses préparatifs de défense.

Il n'y avait plus que trois ou quatre stades³ entre le front des deux armées, lorsque les Grecs entonnèrent le pæan et invoquèrent à grand cris Arès Ényalios ; puis ils s'ébranlèrent et prirent le pas de course, en frappant les boucliers avec les piques pour effrayer les chevaux ennemis ; ils se précipitaient avec l'impétuosité des vagues en courroux. Avant même d'être à la portée du trait, la cavalerie barbare tourna bride ; les Grecs la poursuivirent, mais en se

¹ De Sardes à Cunaxa le colonel Chesney compte 1464 milles anglais, qui font 2350 kilomètres (*Euphrates and Tigris*, p. 208).

² Xénophon porte à 900.000 soldats le chiffre de l'armée royale ; Ctésias et Plutarque à 400.000. Je n'ai pas besoin de dire que la plus grande partie de ce qui suit est tirée de Xénophon.

³ Le stade vaut 185 mètres.

criant les uns aux autres de ne pas rompre les rangs. Quant aux chars, abandonnés bien vite de leurs conducteurs, les uns étaient emportés à travers les troupes ennemies, les autres vers la ligne des Grecs, qui s'ouvrit et les laissa passer. Il n'y eut qu'un soldat qui, frappé d'étonnement comme on le serait dans l'hippodrome, ne se rangea pas et fut renversé par un de ces chars, sans toutefois avoir d'autre mal. Un seul Grec aussi fut blessé d'une flèche.

Cyrus fut rempli de joie à la vue de ce succès des Grecs, et déjà ceux qui l'entouraient l'adoraient comme leur roi. Cependant il n'y avait qu'une aile qui fût dispersée, et l'armée royale était si nombreuse que son centre dépassait encore l'aile gauche de Cyrus. Aussi le prince garda sa position et tint serrés autour de lui ses six cents chevaux, en observant tous les mouvements du roi. Artaxerxès, qui s'était placé au centre avec six mille cavaliers, fit un mouvement pour entourer les Grecs. Cyrus, craignant qu'il ne les prit à dos et ne les taillât en pièces, courut à lui avec ses cavaliers, replia tout ce qui était devant le roi, et tua, dit-on, de sa main, leur général. Mais ses cavaliers se dispersèrent à la poursuite des fuyards, et il n'y avait plus que peu de monde auprès de lui, lorsqu'il reconnut le roi : *Je vois l'homme*, s'écria-t-il. Il se précipita sur lui, le frappa à la poitrine, et le blessa à travers sa cuirasse. Au même instant il fut atteint lui-même au-dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force par un soldat inconnu. Il tomba mort, et sur son corps périrent huit de ses principaux amis. Ainsi finit Cyrus. Tous ceux qui l'ont intimement connu s'accordent à dire que c'est le Perse, depuis l'ancien Cyrus, qui s'est montré le plus digne de l'empire, et qu'il possédait toutes les vertus d'un grand roi... (septembre 401).

Sa mort changea l'issue de la bataille. Ses troupes, sans chef et sans raison de combattre davantage, se dispersèrent, et le roi pénétra dans leur camp, où le harem du vaincu tomba en ses mains. Il s'y trouvait deux Grecques que leurs parents avaient offertes au prince lorsqu'il résidait à Sardes : usage habituel à ces populations asiatiques, qui trafiquaient de tout, même de la beauté de leurs filles, dotées par eux, dans cette intention, d'une éducation brillante. Une d'elles, originaire de Milet, s'échappa ; la belle Milto de Phocée, moins ou plus heureuse, devint une des femmes du grand roi et, comme la Monime de Mithridate, mais sans avoir sa fin tragique, régna sur son maître.

Pendant que Cyrus mourait, les Grecs victorieux continuaient leur marche en avant. Lorsqu'ils apprirent que l'ennemi pillait leurs bagages, ils revinrent sur leurs pas. D'abord les Perses allèrent hardiment à leur rencontre ; mais en les voyant se mettre en ligne, entonner le pæan et charger avec fureur, ils s'enfuirent plus vite encore que la première fois. Au coucher du soleil, les Grecs revinrent à leurs tentes, surpris de n'avoir pas de nouvelles de Cyrus et n'imaginant pas qu'il eût péri. Ils ne le surent que le lendemain matin, et apprirent en même temps qu'Ariée, avec les auxiliaires barbares, avaient fui à une journée de marche en arrière ; de sorte que cette petite troupe de Grecs, qui avait à peine perdu un ou deux soldats, demeurait maîtresse du champ de bataille entre deux armées, l'une alliée, l'autre ennemie, fuyant en sens contraires ! Alors commença cette retraite fameuse, à travers des pays pour la plupart inconnus des Perses eux-mêmes et malgré les déserts, les montagnes, les fleuves, les neiges, la disette et les peuplades sauvages. Elle fut appelée la retraite des Dix Mille, parce que tel était à peu près le nombre des soldats.

D'abord les Grecs se rapprochèrent d'Ariée, et les deux armées se jurèrent une alliance inviolable. Le roi les fit sommer de déposer leurs armes ; comme ils répondirent fièrement que ce n'était pas aux vainqueurs à désarmer, il changea

de ton et chercha à les gagner, en leur promettant les subsistances dont ils manquaient. Ils acceptèrent, mais n'en continuèrent pas moins leur route. Alors Tissapherne arriva, se dirigeant, disait-il, vers son gouvernement. Les Grecs avaient offert à Ariée de prendre la place et le rôle de Cyrus ; il préféra négocier sa soumission au grand roi et réunit ses troupes à celles du satrape d'Ionie. En voyant ces Asiatiques se réconcilier et s'entendre, les Grecs entrèrent en défiance. Pour les rassurer, Cléarque se rendit auprès de Tissapherne avec quatre autres chefs. Malgré la foi promise, le satrape les fit saisir dans sa tente même et les livra au roi, qui ordonna leur mort.

L'armée privée de ses généraux, tomba d'abord dans l'abattement. On était à 10.000 stades de la Grèce, entouré de peuples hostiles, sans vivres, sans cavalerie pour achever une victoire ou protéger une retraite. Nul ne dormit dans la triste nuit qui suivit ce malheur.

À ce moment, notre auteur entre en scène. Il y avait, dit-il, à l'armée un Athénien nommé Xénophon, qui ne la suivait ni comme général, ni comme officier, ni comme soldat. Entre lui et Proxène il existait depuis longtemps des liens d'hospitalité; ce chef l'avait engagé à quitter son pays, en promettant de lui concilier les bonnes grâces de Cyrus. L'or de ce prince avait assuré la victoire de Sparte et la ruine d'Athènes; Xénophon n'avait pas voulu s'en souvenir. Il avait pourtant consulté sur ce voyage Socrate, qui, lui aussi, dans ses hautes spéculations, oubliait volontiers Athènes. Le philosophe l'avait renvoyé au dieu de Delphes, et un oracle ambigu avait permis à Xénophon d'exécuter ce qu'il voulait faire. En réalité, le disciple du **citoyen du monde** s'était mis comme les autres à la solde de Cyrus, et il savait bien que, si ce prince renversait son frère, le nouveau roi de Perse, par les qualités mêmes qu'il lui donne, serait pour Athènes un ennemi bien autrement redoutable que le faible Artaxerxés. Ce rôle qu'il s'attribue, le naïf étonnement qu'il affecte, dans son livre, ait sujet du but enfin dévoilé de l'expédition, n'étaient pour lui qu'une réponse au décret athénien qui lui retira le droit de cité, comme serviteur de Cyrus.

D'après son récit, il aurait sauvé l'armée du découragement. Éclairé, dit-il, par un songe, il rassembla le conseil des officiers, fit chasser un traître qui parlait de se rendre, et conseilla d'élire de nouveaux généraux, ce qu'on fit sur-le-champ : il fut nommé à la place de Proxène. Par ses soins, un corps de cinquante cavaliers et un autre de deux cents frondeurs ou archers furent organisés, de sorte qu'on put tenir à distance les troupes de Tissapherne.

Nous ne suivrons pas les Dix Mille dans leur glorieuse retraite : le fait seul qu'ils purent traverser impunément le grand empire importe à l'histoire générale. Arrivé chez les Carduques, Tissapherne cessa de marcher sur leurs traces et prit la route de l'Ionie. Mais ils n'échappèrent à ses embûches que pour tomber dans celles des montagnards du pays, qui leur firent beaucoup de mal avec leurs longues flèches, auxquelles nul bouclier ne résistait. Le satrape d'Arménie, Tiribaze, les accueillit bien ; il conclut avec eux un traité, promettant de ne pas les attaquer, s'ils se contentaient de prendre des vivres, sans brûler les villages. Mais une tempête les surprit dans ces montagnes, et la température s'abassa au point que des soldats moururent de froid ; d'autres perdirent la vue par l'éclat des neiges ; la plus grande partie des bêtes de somme périt. Il fallut ensuite franchir le Phase, l'Harpédos, repousser la belliqueuse peuplade des Chalybes. Enfin, arrivés à la montagne de Théchès, ils découvrirent à l'horizon la vaste étendue du Pont-Euxin. **Les premiers qui atteignirent le sommet et aperçurent la mer jetèrent de grands cris. Xénophon, en les entendant, crut que les ennemis**

attaquaient la tête de l'armée. Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait ; de nouveaux soldats se joignaient en courant aux premiers. Xénophon, de moment en moment plus inquiet, monte à cheval, prend avec lui la cavalerie, et longe le flanc de la colonne pour donner du secours ; mais bientôt il entend les soldats crier : *La mer ! la mer !* en se félicitent mutuellement. Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au sommet de la montagne ; arrivés, tous s'embrassent, les larmes aux yeux, et se jettent dans les bras de leurs généraux et de leurs officiers. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par qui l'ordre fait donné, les soldats apportent des pierres et élèvent sur la cime une pyramide qu'ils recouvrent d'armes enlevées à l'ennemi. C'était un trophée qu'ils dressaient, et le plus glorieux que main d'homme eut élevé, car ils avaient vaincu l'empire perse et la nature même.

Après quelques nouveaux combats contre les belliqueuses tribus de la côte, ils arrivèrent à la ville grecque de Trapézonte, colonie de Sinope, où ils célébrèrent leur délivrance par des jeux solennels et des sacrifices (mars 400). Ils étaient encore 8600 hoplites et 1400 archers ou frondeurs¹. Ils n'avaient plus qu'un désir, trouver des vaisseaux qui les transportassent dans leur patrie. *Je suis las*, dit l'un d'eux dans l'assemblée, *de plier bagage, de marcher, de courir, de porter mes armes, de garder mon rang et de me battre ; puisque voilà la mer, je veux m'embarquer et arriver en Grèce, comme Ulysse, étendu sur le tillac et dormant.* L'amiral spartiate était à Byzance. Chirisophos lui fut envoyé pour demander des vaisseaux ; mais Sparte ne voulait plus avoir rien de commun avec des gens qui avaient échoué dans leur entreprise. Les navires furent refusés, et les Dix Mille, forcés de longer la côte par terre, tantôt combattant, tantôt en paix, atteignirent péniblement deux colonies de Sinope, Cérasonte et Cotyora. Cette dernière ville leur fournit les moyens de gagner par mer Sinope, Héraclée et Calpé. Dans la traversée de la Bithynie, ils furent assaillis sans relâche par la cavalerie de Pharnabaze, mais sans se laisser entamer, et arrivèrent à Chrysopolis, en face de Byzance (oct. ou nov. 400). Pharnabaze, pressé de délivrer sa satrapie d'un tel voisinage, paya leur passage à l'amiral lacédémonien, Anaxibios, qui les transporta de l'autre côté de l'Hellespont, où ils entrèrent au service d'un prince des Odryses, Seuthès, qu'ils remirent en possession de son héritage.

Là se termina la retraite des Dix Mille. En quinze mois et en deux cent quinze étapes ils avaient parcouru, tant à l'aller qu'au retour, 34.650 stades ou 6400 kilomètres. Partis en aventuriers, ils revenaient en héros ; mais cette glorieuse armée finit mal : elle fondit en Thrace. Les uns retournèrent chez eux ; d'autres se dispersèrent çà et là ; beaucoup périrent en d'obscurs et inutiles combats, et un général spartiate en fit vendre comme esclaves quatre cents restés malades dans Byzance². Ils n'étaient point partis pour faire triompher une idée ou satisfaire un sentiment national ; ils n'avaient cherché que de l'or, et cependant ils ont conquis une gloire immortelle, parce qu'ils ont ennobli leur entreprise, en montrant une constance qu'on ne soupçonnait pas dans cette race à la tête légère, et des qualités de soldats qui augmentèrent encore le renom militaire de la Grèce. Cette expédition infructueuse eut les plus graves conséquences ; la marche victorieuse des Dix Mille à travers tout l'empire prouvait l'incurable

¹ En ne comptant ni les malades, ni les soldats âgés de plus de quarante ans, ni les enfants ni les femmes, qui furent embarqués à Trapézonte.

² Le reste se mit à la solde de Sparte, sous le commandement de Thymbron, pour combattre Tissapherne (voyez plus loin).

faiblesse des Perses, et cette révélation dangereuse ne sera perdue ni pour Agésilas ni pour Alexandre.

II. - Dureté de l'hégémonie spartiate

La guerre du Péloponnèse avait eu de désastreuses conséquences pour les mœurs publiques. Sa longue durée, ses péripéties sanglantes, avaient produit partout la méfiance, exalté les passions, déifié la force, et si profondément altéré le caractère grec, qu'il ne s'en releva jamais¹. On était féroce sur les champs de bataille, féroce dans les luttes des partis. *Voici, dit Aristote, le serment que fait prêter aujourd'hui l'oligarchie dans plusieurs cités : Je serai l'ennemi du peuple et je lui ferai tout le mal que je pourrai*². Il est vrai qu'à ce serment homicide nous pouvons opposer celui des héliastes d'Athènes après la tyrannie : *J'oublierai tous les torts passés, et je ne permettrai que personne s'en souvienne et les cite*. Mais Athènes, même dans sa décadence, était toujours Athènes, libérale et généreuse, comme ces statues mutilées, belles encore dans leur dégradation.

Le système de guerre avait changé. J'ai déjà constaté une révolution de l'art militaire, l'armée démocratique du cinquième et du sixième siècle succédant à l'armée aristocratique du temps des héros ; voici maintenant l'âge des mercenaires, toutes les villes grecques mêlent des soldats salariés à leurs soldats citoyens.

Mais, pour les payer, il faut de l'or. La Perse seule en a ; les Grecs lui en demandent : de là leur attitude de mendiants en face du grand roi, et la continuelle intervention des successeurs de Xerxès dans les affaires helléniques. On a vu cette dureté de mœurs, cette dépendance à l'égard de l'étranger dans les dernières années de la guerre ; on les retrouve dans la première année de la paix, l'année de l'anarchie, comme les Grecs appelèrent le commencement de la domination spartiate³.

Pour se faire des complices de sa haine, Sparte avait, pendant trente années, accusé le despotisme de sa rivale et promis de briser les fers dont elle enchaînait la Grèce ; vieille tactique suivie par Rome, renouvelée souvent, et toujours avec succès. Athènes renversée, la Grèce entière se trouva aux pieds de Lacédémone. Qu'allait-elle faire ? Organiser enfin ce monde hellénique qui avait besoin d'être uni pour être fort, qui le sentait en ce moment, et qui y eût consenti peut-être sans trop de regrets ? Elle n'y songea même pas, et ne s'occupa que de vengeances réactionnaires et d'ambitieuses menées. Partout le sang coula, car partout elle rétablit les gouvernements oligarchiques⁴. Dix hommes, dans chaque ville, présidés par un *harmoste* ou gouverneur militaire, que soutenait une garnison lacédémonienne, eurent de pleins pouvoirs. Leur premier soin, comme l'avait été celui des Trente, fut de se venger cruellement de la faction contraire. A Thasos, il y eut un massacre ; à Milet, huit cents citoyens du parti populaire, trompés par les serments de Lysandre, sortirent de leurs retraites et furent égorgés ; cinq cents à Héraclée ; pareilles scènes à Byzance, chez les Cœtéens et dans la plupart des villes de l'Asie Mineure. *On ne saurait compter, dit Plutarque, ceux qui périrent*. A Samos, tous les habitants furent exilés, et on ne leur laissa

¹ Thucydide, III, 82-83.

² *Politique*, V, 7, 19.

³ *Anabase*, VI, 6, 12.

⁴ Plutarque, *Lysandre*, 15.

emporter qu'un habit¹. Chios avait, par sa défection et sa marine, assuré le triomphe de Sparte ; on chassa ses plus renommés citoyens, et on lui ôta toutes ses trirèmes². Dans la Thessalie, un homme de Phères, Lycophon, se rendit, après de sanglants combats, maître absolu de cette province. Alors, dit Xénophon, dès qu'un Lacédémonien parlait, les peuples obéissaient ; même un simple particulier réglait tout à sa guise. Et cette terreur, lui-même la partageait. À la fin de la retraite des Dix Mille, il refusa le titre de généralissime que ses compagnons lui offrirent, parce qu'il redoutait que Sparte ne vit de mauvais œil le commandement entre les mains d'un homme d'Athènes³. Les insulaires, surtout ceux qui avaient trahi la cause d'Athènes, pouvaient espérer que les impôts établis par Aristide et Périclès pour la protection de leur commerce seraient supprimés, puisque Lacédémone était l'alliée du grand roi. Ils n'avaient fait que changer de maîtres. Sparte continua de lever les anciens tributs qui montèrent annuellement à plus de 1000 talents⁴.

Une flotte, qui surveillait toute la mer Égée, depuis Chypre jusqu'à Byzance ; des finances, dont Sparte ne troublait pas l'économie, compte Athènes, par de glorieuses inutilités ; une armée, toujours facile à trouver dans ces pauvres et arides populations du Péloponnèse, qui avaient vendu à Cyrus la plupart de ses mercenaires ; enfin une surveillance active et énergique exercée, à Sparte même par les éphores, dans toutes les cités par les harmostes, tels étaient, avec l'immense réputation de Lacédémone, les soutiens de son empire.

Athènes avait jadis plus habilement constitué le sien, sans violences, ni spoliations ou cruautés ; aussi put-elle le garder longtemps et ne point voir, même dans ses malheurs, de trop nombreuses défections. Sparte n'en savait pas faut sur l'organisation des Etats. Elle ne connaissait que la force, et elle en abusait. Soli empire n'eut pas d'autre lien : c'était aussi celui qu'avait employé sa rivale ; mais celle-ci y avait joint habituellement la justice. Elle s'était faite le centre politique, militaire et judiciaire de son empire, mieux encore, la métropole des arts et des lettres de l'Hellade entière. Rien de grand ou de glorieux, rien de fécond ou d'utile ne sortira de la domination lacédémonienne : à peine élevée, elle menace ruine. Mille causes de dissolution préparaient cette rapide décadence : les unes étaient dans Sparte même et dans la Grèce ; les autres hors de Lacédémone et de l'Hellade.

Les conséquences des institutions de Lycurgue continuaient à se développer. La cité spartiate diminuait de jour en jour, comme usée par le jeu de ses institutions de fer. Le cadre étroit dont elle s'était enveloppée et qui, jamais ne s'ouvrant., se resserrait toujours, finissait par ne plus renfermer qu'un petit nombre de Spartiates. Une foule avait péri dans les guerres ; d'autres étaient rejetés dans la classe inférieure par leur pauvreté, qui ne leur permettait plus de venir s'asseoir aux tables publiques. Aristote le dit : Qui n'avait pas les moyens de fournir aux dépenses de ces tables était privé de ses droits politiques. Les Spartiates sentaient bien qu'ils étaient menacés de périr par défaut de citoyens : on se souvient du cri de douleur qui s'éleva lorsque les quatre cent vingt soldats de Sphactérie furent enfermés dans l'île. Le territoire de Sparte, dit encore Aristote, pourrait entretenir quinze cents cavaliers et trente mille hoplites, il nourrit à

¹ Cornélius Nepos, *Lys.*, 2 ; Polyæn, I, 45, 4 ; Plutarque, *Lys.*, 19.

² Isocrate, *de Pace*, 38.

³ *Hellén.*, III, 5, 15 ; *Anabase*, VI, 6, 12 ; 7, 2. Et je ne dis pas tout. Voyez dans Isocrate, *Panégyr.*, 113 et 114 ; dans Plutarque, *Pélop.*, 20, dans l'édit. de Didot, t. III, p. 945.

⁴ Diodore, XIV, 10.

peine aujourd'hui mille guerriers. Dans des assemblées de quatre mille personnes, à peine voyait-on quarante Spartiates¹. En outre, à mesure que le nombre des Spartiates diminuait, l'inégalité augmentait². Depuis longtemps l'or et l'argent avaient cessé d'être proscrits et le désintéressement des Lacédémoniens d'être vanté. On connaissait de nombreux exemples de leur vénalité : Eurybiade avait été acheté par Thémistocle ; Pleistoanax et Cléandrides, par Périclès ; Léotychidés, par les Aleuades ; l'amiral et les capitaines de la flotte, par Tissapherne. Les rois, les sénateurs, les éphores, avaient été maintes fois gagnés à prix d'argent, et Gylippos, le sauveur de Syracuse, chargé de porter à Sparte le butin d'Athènes, en avait soustrait 30 talents. Aussi un interlocuteur de l'*Alcibiade* disait-il : Il y a plus d'or et d'argent dans Lacédémone que dans le reste de la Grèce ; ils y affluent de toutes parts et ils y restent. C'est comme l'ancre du lion, on voit les traces de ce qui entre, non de ce qui sort³. Ceux qui revenaient des commandements en Asie, les harmostes, les généraux, en rapportaient de grosses sommes, et bien d'autres choses : le luxe, la mollesse, la corruption ; on se ruait dans la richesse et dans les vices qu'une fortune soudaine fait naître. Après la guerre du Péloponnèse, l'éphore Épitadéos avait fait passer une loi qui autorisait les citoyens à disposer de leurs biens et de leur lot de terre. Les effets de cette *rhetra* furent si rapides, qu'Aristote put écrire : La terre est allée à peu d'hommes. Au temps d'Agis IV, le territoire entier appartiendra à cent Spartiates⁴. Aussi le gouvernement était-il devenu de plus en plus oligarchique. Tout se passait entre les éphores et le sénat ; l'assemblée générale était même rarement consultée ; d'où il arrivait que les gouvernants, étant peu nombreux, se montraient d'autant plus jaloux de leurs privilèges et moins disposés à les laisser envahir. Ouvrir leurs rangs d'ailleurs pour y faire rentrer les familles que la pauvreté en avait fait sortir, c'eût été s'exposer, en leur livrant la majorité, à quelque réforme territoriale, à quelque partage nouveau des immenses domaines maintenant concentrés en un petit nombre de mains. Si l'intérêt public parlait dans ce sens, les intérêts privés parlaient en sens contraire et l'emportaient.

Il résultait de là une haine violente entre les privilégiés et la classe inférieure, qui se recrutait des Spartiates déchus de leur rang, d'Hilotes affranchis, de Laconiens auxquels on avait accordé certains droits, d'enfants nés de Spartiates de la première classe et de femmes étrangères. Ces catégories étaient soigneusement séparées par des dénominations et, sans doute aussi, par des conditions différentes. Au-dessous des Égaux, qui formaient une étroite oligarchie se trouvaient les Inférieurs, ou Spartiates exclus des tables publiques, et les Néodamodes ou Hilotes affranchis pour services rendus à l'État ; enfin les Périèques. Ces hommes, qui ne participaient pas au gouvernement, n'en avaient pas moins le vif sentiment de leur valeur et de leurs services. Des hommes

¹ Aristote, *Politique*, II, 7 ; Xénophon, *Helléniques*, III, ch. 5.

² Aristote, *Politique*, II, 6, 16-18, II, 7, 3. Sur cette corruption de Sparte, cf. Isocrate, le discours sur *la Paix*, 118-127 ; Xénophon, *République de Lacédémone*, 14, et Thucydide, *passim*.

³ *Alcibiade*, I, 18.

⁴ Plutarque, *Agis*, V ; Aristote, *Politique*, II, 6 : la disette d'hommes l'a perdue. M. Fustel de Coulanges (la *Propriété à Sparte*, 1881) pense, avec raison, que ces changements avaient été préparés, antérieurement à Épitadéos, par des moyens détournés, et que les terres s'étaient accumulées, sous forme de créances, en peu de mains, ce qui avait réduit le nombre des citoyens actifs au chiffre qu'Aristote et Plutarque nous donnent. Il faut tenir compte aussi du *Creticus amor*, de l'exposition des enfants, etc. De 9000 qu'ils avaient été au temps de Lycurgue, ils étaient tombés, après Leuctres, à 2000 ; Aristote en compte 1000 ; sous Agis, il n'y en avait plus que 700, dont 600 mendiaient.

considérables, nés de pères spartiates et de femmes hilotes, étaient sortis de cette classe, tels que Lysandre, Gylippos et Callicratidas. Les Thébains disaient, à Athènes, dans un discours haineux contre Lacédémone, que les Spartiates prenaient leurs harmostes parmi les hilotes¹ : entendez parmi des hommes ayant du sang d'hilote dans les veines. D'ailleurs, beaucoup de ceux-ci avaient amassé un pécule qui leur donnait l'ambition de sortir de l'état où la coutume les retenait. Lorsque Cléomène III prometta la liberté aux hilotes qui pourront verser 5 mines (470 fr.) au trésor, six mille se présenteront².

Lacédémone conservait cependant ses deux maisons royales, dont la principale fonction aurait dû être de maintenir la discipline dans l'État. Mais l'autorité croissante des éphores et la fortune nouvelle de Sparte avaient diminué le pouvoir des rois. Ceux-ci, réduits depuis longtemps au rôle de généraux héréditaires, ne partaient plus pour une expédition sans être accompagnés de dix surveillants, déguisés sous le nom de conseillers, qui dirigeaient véritablement les opérations militaires³. Dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse, les grands coups se frappaient sur mer et c'étaient des parvenus qui commandaient les flottes, vendaient les captifs, rançonnaient les cités et recevaient les subventions du grand roi. Aussi Aristote dans sa Politique, appelle-t-il la charge d'amiral *une autre royauté*⁴.

Lysandre ne s'abandonnait donc pas à une folle ambition, lorsque, devenu le premier citoyen de Sparte, il se proposa de remanier à son profit l'état politique de la cité. Il ne put voir sans chagrin, dit Plutarque, qu'une ville dont il avait si fort augmenté la gloire fût gouvernée par des rois qui ne valaient pas mieux que lui, et il pensa à enlever leur dignité aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides⁵. D'autres disent qu'il voulait étendre ce droit non seulement aux Héraclides, mais encore à tous les Spartiates, afin qu'il pût passer à quiconque s'en rendrait digne par sa vertu. Comme ce héros était monté par son propre mérite au premier rang dans l'estime publique de la Grèce, il espérait que le jour où la royauté serait le prix du talent, aucun Spartiate ne pourrait lui être préféré. Déjà il avait chargé Cléon d'Halicarnasse de composer pour lui un artificieux discours avec lequel il comptait séduire les Spartiates ; en même temps, il essaya d'acheter à Delphes, à Dodone et au temple de Zeus Aramon des oracles en sa faveur⁶. L'assistance des dieux, même obtenue par la corruption de leurs prêtres, était quelque chose ; mais celle des hommes était plus nécessaire. Or, depuis longtemps, Lysandre avait attaché à sa fortune un parti nombreux, en rétablissant partout l'oligarchie qui, avec la servilité sacrilège devenue plus tard si commune dans la Grèce et dans l'empire romain, lui avait dressé des autels et rendu, de son vivant, le culte des héros. Lui-même se faisait appeler, par ses poètes, un nouvel Agamemnon, *le stratège de l'Hellade*, et sur la côte d'Asie, dans les îles, il affectait des façons royales. Ses offrandes à Delphes, après Ægos-Potamos, le montraient couronné par Neptune, au milieu d'un groupe de divinités qui semblaient lui faire cortège ; et il était associé aux sacrifices préparés pour Jupiter Libérateur. A Sparte, on s'irritait de ce faste et de cette insolence ; sans pénétrer ses secrets desseins, on était jaloux de sa

¹ Xénophon, *Helléniques*, III, 5, 12.

² Plutarque, *Cléomène*, 25.

³ Thucydide, V, 63, pour l'année 417.

⁴ Mais cette grande charge, qui inspirait des défiances, ne pouvait, d'après une loi expresse, être donnée deux fois au même personnage (Xénophon, *Hellén.*, II, 1, 7).

⁵ Il était fils de l'Héraclide Aristocritos.

⁶ Plutarque, *Lysandre*, 25.

puissance et de sa gloire ; on disait que, pour un simple citoyen, il avait trop de l'une et de l'autre, trop d'or aussi, sans doute, et il effrayait ceux qui, naguère, avaient exilé Gylippos, le libérateur de Syracuse.

À la tête de cette opposition était le roi Pausanias, qu'on a déjà vu renverser à Athènes, en 403, l'ouvrage de Lysandre. Quatre ans après, Dercyllidas fit ou laissa faire la même chose dans les colonies : elles se débarrassèrent des oligarchies que le vainqueur d'Ægos-Potamos leur avait imposées et elles revinrent à leurs anciennes lois. Pourtant, quand Agis mourut en cette même année 399, Lysandre eut assez de crédit pour faire proclamer roi Agésilas, un des frères d'Agis, au détriment du fils de ce prince, Léotychidas, qu'il accusa de n'être que le fils d'Alcibiade.

Agésilas était petit et infirme d'un pied, ce qui permettait à ses adversaires de dire que, chez un peuple de vigoureux soldats, il ne pouvait avoir les qualités royales ; on fit même courir un oracle de Delphes qui menaçait Lacédémone de grands malheurs le jour où elle aurait un roi boiteux. Lysandre n'était pas homme à se laisser arrêter par une intervention sacerdotale. Il accepta l'oracle comme véridique, puis démontra que le dieu, pour conserver la pureté du sang des Héraclides, avait condamné le prétendant bâtard et non celui contre lequel on ne pouvait relever qu'un accident de nature. Ces lourds esprits furent charmés d'une distinction aussi subtile, et Agésilas fut élu roi. Lysandre comptait régner sous son nom ; mais il se trouva que le protégé était un homme supérieur qui, à la première occasion, rejeta loin cette tutelle, et Lysandre fut réduit à retourner à ses intrigues.

Pendant ces sourdes menées, une conspiration du caractère le plus grave avait été formée par un certain Cinadon, qui n'appartenait pas à la classe des Égaux. Celui qui le dénonça raconta aux éphores qu'un jour Cinadon l'avait conduit au bout de la place et lui avait dit d'examiner combien il s'y trouvait de Spartiates. *Après en avoir compté jusqu'à quarante, y compris le roi, les éphores et des sénateurs, je lui demandai à quoi servait ce calcul. Ces gens-là, me répondit-il, tiens-les pour tes ennemis ; les autres, au nombre de plus de quatre mille, sont à nous.* Cinadon, ajoutait-il, avait fait remarquer ici un, là deux de ces ennemis, qu'on rencontrait dans les rues ; il regardait les autres comme des amis. *Quant aux domaines ruraux, si dans chacun d'eux nous avons un ennemi, qui est le maître, nous y comptons aussi beaucoup de partisans.*

Les éphores lui demandèrent à combien montait le nombre des complices. *Il n'est pas considérable, m'a dit Cinadon, mais les chefs sont sûrs d'eux, ainsi que des Hilotes, des Néodamodes, des Inférieurs et des Périèques. Sitôt qu'on parle d'un Spartiate aux hommes de ces différentes classes, ils ne peuvent cacher le plaisir qu'ils auraient à le manger tout vif.* On lui demanda encore où ils comptaient prendre des armes. Cinadon lui avait assuré que tous les conjurés en avaient ; il l'avait mené dans le quartier des forgerons, et lui avait montré quantité de poignards, d'épées, de broches, de cognées, de haches et de faux dont la multitude s'emparerait¹.

Cinadon fut arrêté avec quelques-uns de ses complices. Quand on l'interrogea sur ce qui l'avait poussé à de tels desseins: *Je ne voulais point de maître à Lacédémone,* dit-il. On lui fit subir un cruel supplice (399). Cette conjuration venait de révéler un abîme de haines creusé sous la société spartiate, et en

¹ Xénophon, *Helléniques*, III, 3, 7.

même temps un effrayant accord de toutes les classes inférieures, libres et esclaves. Une guerre sociale pouvait sortir de là. Mais Sparte savait encore déjouer les complots avec cette vigilance qu'une méfiance continuelle donne à toutes les oligarchies.

Malgré, ces hostilités entre les classes, malgré bien d'autres tiraillements, lutte des rois contre le sénat et contre les éphores, qui les avaient réduits à la condition de sujets¹, rivalité des rois entre eux, etc., le gouvernement de Sparte n'en était pas moins puissant pour l'action extérieure, par la concentration du pouvoir dans un petit nombre de mains. Au dedans les éphores, au dehors les harmostes, ces prétendus *conciliateurs*, exerçaient une dictature permanente ; elle avait des garnisons à Mégare, à Égine, à Tanagra, à Pharsale, à Héraclée de Trachinie, en avant des Thermopyles, et Denys de Syracuse était son allié. Mais ce pouvoir si étendu n'était guère qu'une force d'opinion, puisque Sparte par elle-même avait peu de ressources, ayant peu de citoyens; et déjà cette force s'éloignait d'elle.

Ses prétentions blessaient ceux qui aimaient encore la liberté, et qui n'avaient point, pour se consoler de la perdre, ce qu'Athènes avait donné à ses sujets, les dédommagements d'un commerce immense, l'éclat des fêtes, des arts et de la poésie. Sparte, aussi intéressée et plus oppressive, prenait tout. Chaque année, elle levait un tribut de plus de 4000 talents qui venaient s'enfouir à Lacédémone, d'où ils ne sortaient plus² ; et ceux qui lui avaient donné des soldats, comme les Achéens et l'Arcadie, des vaisseaux, comme Corinthe, des auxiliaires, comme Thèbes, ne recevaient rien.

On sentit bientôt de quel poids pesait ce lourd génie dorien ; et beaucoup regrettèrent la suprématie athénienne, aimable jusque dans ses insolences. Que les Grecs des côtes de Thrace ou d'Asie, ces peuples qui jamais n'avaient su dire .lion, tremblaient devant un bâton ou un manteau spartiate, il n'y avait pas à s'en étonner, ils avaient l'habitude d'obéir. Pourtant c'était beaucoup, même pour eux, de deux servitudes, celle des oligarques amis de Lysandre, doublée de celle des harmostes de Lacédémone. Mais, dans la mère patrie, Sparte ne devait pas compter sur tant de docilité. Elle n'avait pas craint, au sujet des bannis d'Athènes, de parler en souveraine et de faire seule des décrets pour la Grèce entière. On sait comment Thèbes y avait répondu.

Puissance continentale, Thèbes, prétendait depuis longtemps jouer dans la Grèce centrale le rôle que jouait Sparte dans le Péloponnèse. Entre elle et Athènes il pouvait y avoir jalousie, il n'y avait pas nécessairement opposition d'intérêts, comme avec Lacédémone. Dans l'ivresse de la victoire, Sparte avait cru n'avoir point de ménagements à garder ; elle s'était indignée que les Thébains se fussent attribué à Décélie la dîme d'Apollon, et elle avait dédaigneusement rejeté leurs réclamations au sujet du butin de guerre et des trésors rapportés par Lysandre, 1470 talents, restes des avances faites par Cyrus³. Corinthe, qui n'avait pas été mieux écoutée, était d'accord avec les Thébains, autre grief que Sparte reprochait à ceux-ci. Les Argiens, dans une discussion touchant la démarcation des frontières, soutenaient qu'ils donnaient de meilleures raisons que leurs adversaires. **Celui qui est le plus fort avec cet argument-là, dit Lysandre en montrant son épée, raisonne mieux que tous les autres sur les**

¹ Agésilas se levait quand ils passaient devant lui (Plutarque, *Agis*, 4).

² Diodore, XIV, 10.

³ Xénophon, *Helléniques*, III, 5, 5 ; Plutarque, *Lysandre*, 27.

limites des territoires. Un Mégarien, dans une conférence, élevait la voix : **Mon ami**, lui dit le même personnage, **vos paroles auraient besoin d'une ville**.

Avec les Éléens, Sparte fit moins de façon. Durant la guerre du Péloponnèse, ils lui avaient infligé de sensibles outrages ; elle s'en souvint après la chute d'Athènes. En 402, elle leur réclama des frais de guerre pour les campagnes qu'ils avaient refusé de faire contre le peuple qu'on appelait l'ennemi commun, et elle les somma de rendre l'indépendance à leurs sujets. Sur leur refus, Agis s'avança avec une armée. Arrêté par un tremblement de terre, il revint l'année d'après suivi des contingents de tous les alliés, même d'Athènes ; Corinthe seule et Thèbes avaient refusé d'aider à cette violence. Nombre de volontaires de l'Achaïe et de l'Arcadie étaient accourus à la curée. Xénophon assure que le pillage de cette riche province, depuis des siècles épargnée par la guerre, répandit l'abondance dans le reste du Péloponnèse. L'Élide dut reconnaître l'indépendance des villes de la Triphylie et de la Pisatide, livrer ses vaisseaux et son port, abattre l'enceinte de sa capitale, après quoi les Spartiates voulurent bien l'admettre au nombre de leurs alliés, c'est-à-dire de leurs sujets (400). Cette exécution leur permit d'étendre leur influence dans la mer Ionienne. Ils y assouvirent une vieille haine en chassant les derniers débris du peuple Messénien qu'Athènes avait établis à Céphallénie et à Naupacte.

Aux exigences impérieuses du gouvernement lacédémonien s'ajoutaient les violences individuelles des citoyens, qui souvent sont plus odieuses, parce qu'une victime même obscure excite plus de pitié qu'un peuple courbé sous la défaite, et qu'il est moins dangereux de toucher, par la force, à la liberté publique, le bien de tous, que, par le mépris, à l'honneur ou à la vie d'un seul.

Un homme de Leuctres, bon et hospitalier, Skédasos, reçut un jour chez lui deux jeunes Lacédémoniens. Il avait deux filles dont la beauté frappa ses hôtes. Au retour d'un voyage à Delphes, où ils étaient allés consulter le dieu, ils les trouvèrent seules et leur firent violence, puis les égorgèrent et jetèrent les cadavres dans le puits de la maison. Skédasos, revenu le lendemain, s'étonne de ne pas voir ses filles accourir à sa rencontre ; son chien jette des hurlements plaintifs et courts sans cesse du puits à son maître. Inquiet, il y regarde, voit le crime et apprend de ses voisins quels sont les coupables. Il part aussitôt pour Lacédémone. En Argolide, dans une auberge de la route, il rencontre un homme aussi malheureux que lui : c'était un père dont le fils avait été tué parce qu'il résistait aux brutalités outrageantes d'un Spartiate. Le père avait cru à la justice de Lacédémone et n'avait rien obtenu. Pourtant Skédasos continue son chemin et, arrivé, raconte son malheur aux éphores, aux rois, à tous les citoyens qu'il rencontre : nul ne fait attention à lui. Alors, pour appeler sur Sparte la colère divine, il invoque les dieux du ciel et de la terre, surtout les Furies vengeresses, et se tue. On éleva à ses filles un tombeau à Leuctres. Un jour la fortune de Sparte s'y brisera¹.

Pour quelques faits que nous connaissons, combien qui nous échappent ? On peut le comprendre à voir la haine que Sparte excitait jusque dans le Péloponnèse.

Les Arcadiens et les Achéens ne la servaient que par crainte ; elle était, disaient-ils, placée sur leurs flancs, comme une citadelle, tenant toute la péninsule sous sa garde. À Lacédémone, on ne se faisait pas illusion sur leurs sentiments. Au

¹ Plutarque, *Pélopidas*, 21.

retour d'une expédition où un corps spartiate fut détruit, dans la guerre de Corinthe dont il sera bientôt question, Agésilas n'entraît qu'à la nuit dans les villes et en sortait au point du jour, pour ne pas laisser voir à ses soldats la secrète joie causée aux habitants par ce désastre.

Enfin, les Perses avaient cessé d'être les alliés de Lacédémone depuis que, maîtresse de la Grèce, elle avait pris en main la querelle nationale. Avant et après Ægos-Potamos, elle avait fait bon marché de l'indépendance des Grecs asiatiques ne leur laissant d'autre alternative que d'obéir à Cyrus ou à Tissapherne. Tous s'étaient prononcés pour Cyrus, à l'exception de Milet, que le jeune prince assiégeait quand il commença son expédition. Tissapherne, de retour de la poursuite des Dix Mille, ayant voulu soumettre les Milésiens, ceux-ci députèrent à Sparte, qui leur envoya Thymbron avec mille Néodamodes, quatre mille hommes du Péloponnèse, trois cents cavaliers d'Athènes et trois mille ioniens, à ces troupes se joignirent les débris des Dix Mille qu'amena Xénophon, tombé à la condition d'un chef de bande vivant de son épée (400). Thymbron prit Pergame et quelques autres villes, mais l'indiscipline et les pillages de ses troupes ayant excité les plaintes des alliés, il fut rappelé, condamné à une amende, qu'il ne put payer, et par suite contraint de s'exiler. Son successeur, Dercyllidas, qui, par son esprit trop fertile en ressources et en ruses, avait gagné le surnom de Sisyphe, profita de la rivalité de Pharnabaze et de Tissapherne ; il fit une trêve avec l'un, ce qui lui permit de porter la guerre chez l'autre. Sous lui, la discipline fut excellente et les succès rapides ; un riche canton des environs du mont Ida, appelé l'Éolide de Pharnabaze, et une partie de la Bithynie furent conquis ou ravagés. A la faveur d'une autre trêve avec Pharnabaze, il passa dans la Chersonèse de Thrace, que les tribus voisines dévastaient, et mit ce fertile pays, avec les onze villes qu'il renfermait, à l'abri de semblables incursions, en faisant relever par son armée l'ancien mur de Miltiade et de Périclès, qui traversait l'isthme, sur une longueur de 37 stades. Au retour, il porta la guerre en Carie, où Tissapherne avait ses biens personnels. Une bataille fut sur le point d'être livrée. Tissapherne avait des Grecs mercenaires, il s'en trouvait alors partout, et des barbares en si grand nombre, que les Grecs asiatiques de Dercyllidas une frayeur qui fit hésiter le général. Une entrevue eut lieu : Dercyllidas demanda que les Perses laissassent les cités helléniques se gouverner par leurs propres lois ; Pharnabaze et Tissapherne, que les troupes du Spartiate sortissent du territoire du grand roi et les harmostes lacédémoniens des villes où ils s'étaient établis. Les deux partis ne purent s'entendre et convinrent d'en référer à leurs gouvernements (399).

III. — Expédition d'Agésilas ; guerre de Corinthe ; traité d'Antalcidas (387)

En l'année 366 Lysandre fit décerner à Agésilas le commandement de l'armée d'Asie. Comme pour réveiller les souvenirs de la guerre de Troie, le roi vint s'embarquer au port d'Agamemnon, à Aulis, avec deux mille Néodamodes et six mille alliés. Cette fois encore Corinthe et Thèbes refusèrent leur contingent, Thèbes sans explication, Corinthe en s'autorisant d'un présage funeste : l'inondation de son temple de Zeus ; Athènes s'était excusée sur sa faiblesse. Une querelle s'éleva même entre Agésilas et les Béotiens, qui arrachèrent de l'autel et dispersèrent les chairs d'une victime immolée par lui, attendu qu'il s'était servi pour le sacrifice, contrairement à l'usage, d'un devin étranger au

pays où il sacrifiait. Il partit sans tirer vengeance de cette insulte et se rendit à Éphèse : Lysandre l'accompagnait avec un conseil de trente Spartiates¹.

Les villes grecques d'Asie étaient alors bouleversées ; aucun parti n'y dominait ni le démocratique, autrefois protégé par Athènes, ni l'aristocratique, établi par Lysandre. Celui-ci, venu pour rendre à ses partisans l'influence, espérait conduire à son gré le roi, dont il ne connaissait pas les grandes qualités. Ne se donnant même pas la peine de dissimuler, il se forma une cour nombreuse de tous ceux qui venaient solliciter sa protection, et vécut dans un faste royal : **On eût dit le prince simple particulier et Lysandre roi**. Agésilas en prit ombrage, et se plut à lui montrer son mauvais vouloir. Pour dérober le spectacle de son impuissance à ceux qui l'avaient vu maître de tout, Lysandre finit par demander une mission qui l'éloignât.

A la faveur de la trêve, Tissapherne avait assemblé une armée nombreuse, qui couvrait la Carie. Le Spartiate le laissa s'y morfondre, tourna rapidement sur la Phrygie demeurée sans défense, et y fit un immense butin (396). Le manque de cavalerie l'ayant obligé de revenir sur ses pas, il en forma une parmi les Grecs d'Asie, et établit son quartier général à Éphèse, dont il fit un véritable atelier de guerre. Il présidait aux travaux, aux exercices, et remplissait les soldats d'ardeur et de confiance. **Dans la vue de redoubler leur mépris pour les barbares, il fit vendre nus, sur la place publique, quelques Perses prisonniers. Les soldats, qui leur virent un corps tout blanc, parce qu'ils ne quittaient jamais leurs vêtements, délicat et faible, parce qu'ils se faisaient toujours voiturer, se persuadèrent qu'ils n'auraient à combattre que des femmes**. Quand il fut prêt, il trompa de nouveau Tissapherne, qui persistait à l'attendre du côté de la Carie, et se jeta sur le pays de Sardes. Il s'y avança trois jours sans rencontrer d'ennemis ; le quatrième parut la cavalerie persique : elle était séparée de son infanterie. Agésilas l'attaqua vivement, la mit en pleine déroute et fit un butin de plus de soixante-dix talents. Ce revers perdit Tissapherne dans l'esprit d'Artaxerxès, et Tithrauste reçut l'ordre d'aller prendre son gouvernement et sa tête (395).

Ce meurtre accompli, le nouveau satrape feignit de croire qu'il n'y avait plus de sujet de guerre entre Sparte et le grand roi ; il offrit même de reconnaître l'indépendance des Grecs asiatiques, à condition qu'ils payeraient l'ancien tribut., enfin il donna 30 talents à Agésilas pour qu'il sortit de son gouvernement, eu attendant la réponse de Sparte à ses ouvertures. Agésilas prit l'argent et se rejeta sur l'autre satrapie, celle de Pharnabaze. Tithrauste s'y attendait bien ; pourvu que la guerre s'éloignât de ses provinces, il s'inquiétait peu qu'elle allât fondre sur tout autre point de l'empire. Ires satrapes, jaloux les uns des autres, au grand plaisir de la cour de Suse, qui eût redouté leur bonne intelligence, réduisaient toute l'administration à lever le tribut, et toute la politique à tenir leurs provinces en paix : le grand roi ne leur en demandait pas davantage. Tithrauste s'occupa pourtant de débarrasser l'Asie d'Agésilas. Le plus sûr moyen était de rallumer une guerre en Grèce ; il y envoya un agent dévoué, Timocrate, qu'il arma de 50 talents.

Cependant Agésilas continuait d'avancer en Asie. Il gagna à son alliance Atys, un prince paphlagonien, et pénétra jusque dans le voisinage de Dascylon, résidence

¹ Xénophon, *Helléniques*, III, 4. On remarquera le petit nombre de Spartiates qui accompagnent Agésilas et qui, d'ailleurs, ne lui ont été donnés que pour former son conseil et le surveiller. Dans la *Vie d'Agésilas*, Xénophon (?) parle de 3000 Néodamodes.

de Pharnabaze, qui sollicita une entrevue. Agésilas et les Trente attendaient le satrape, couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu : ses esclaves étendirent à terre des coussins pour lui faire un siège délicat; ruais, voyant la simplicité d'Agésilas, il eut honte de sa mollesse, et, comme lui, s'assit sur la terre nue avec ses riches vêtements. Agésilas l'engagea à secouer l'autorité du grand roi. Il ne se rendit pas, mais le Spartiate put conclure de ses paroles qu'il serait aisé de détacher l'Asie Mineure de l'empire et de mettre une foule de petits États entre le grand roi et la Grèce. Ainsi grandissaient chaque jour ses projets. Ses forces aussi s'augmentaient. Les Lacédémoniens venaient, contrairement à la loi, de mettre la flotte sous ses ordres ; en peu de temps il l'avait accrue de cent vingt galères.

Au milieu de ses préparatifs et de ses espérances, il reçut l'ordre de revenir en Grèce où venait d'éclater une guerre qui rendait sa présence nécessaire. Cette nouvelle l'affligea vivement, car il voyait une grande gloire lui échapper; néanmoins il convoqua les alliés, et leur montra les ordres de la république, en leur disant qu'il fallait voler au secours de la patrie : *Si les affaires s'arrangent, sachez, mes amis, que je ne vous oublierai pas ; je reviendrai parmi vous répondre à vos vœux.* À ces mots, ils fondirent en larmes et décrétèrent qu'ils iraient avec lui au secours de Lacédémone. Il nomma un harmoste d'Asie, auquel il laissa quatre mille hommes. Après quoi, il passa dans la Chersonèse et prit la route que Xerxès avait suivie (394).

Ce sont trente mille archers du roi qui me chassent de l'Asie, disait Agésilas, faisant allusion à l'empreinte marquée sur les trente mille pièces d'or reçues par les orateurs de Thèbes, de Corinthe et d'Argos qui venaient d'exciter la guerre¹. Tithrauste avait calculé juste ; son envoyé avait trouvé les Thébains fort animés contre Lacédémone. Une querelle entre les Phocidiens et les Locriens, que Thèbes soutenait, alluma la guerre. Lysandre se fit envoyer au secours des premiers ; le roi Pausanias devait venir le rejoindre sous les murs d'Haliarte. Au jour convenu, Lysandre se trouva seul au rendez-vous. Il n'était pas dans son caractère de reculer ou d'attendre; il attaqua la place, fut repoussé et tué. Pausanias, qui n'avait peut-être pas grande confiance dans le dévouement de ses alliés, n'osa risquer une bataille, et demanda une trêve pour enlever les morts. Les Thébains l'accordèrent. Mais, fiers de ce succès, s'ils voyaient un soldat de Pausanias s'écarter tant soit peu, pour gagner une métairie, ils le ramenaient au grand chemin en, le frappant. De retour à Sparte, le roi fut condamné à mort ; il se réfugia à Tégée, et y mourut de maladie. Cette sentence était une satisfaction donnée à la vanité nationale. L'oligarchie de Sparte n'a rien à reprocher en fait d'injustices politiques à la démocratie d'Athènes (395)².

En 401 les Thébains avaient montré une haine violente contre Athènes. Cependant il avait suffi de deux ou trois années d'hégémonie lacédémonienne pour tourner contre Sparte ses anciens alliés. En politique, les voisins sont souvent des ennemis, aussi y avait-il eu, des deux côtés du Parnès, de longues inimitiés. Mais du moment que le danger venait du Péloponnèse, Thèbes et

¹ Pour Xénophon, bien entendu, il n'y a pas d'autre cause à la guerre que ces trente mille pièces d'or ; il ne veut pas voir tout ce qui avait préparé les hostilités. Les Thébains ne se vendirent point à Tithrauste. Ils prirent son or comme une assistance que le grand roi leur offrait, ainsi qu'il l'avait donnée jadis à Sparte et à Athènes.

² M. Grote (t. IX, p. 416) vu plus loin : *Out of the many cases in which this reproach (d'injustes condamnations à Athènes) is advanced, there are very few wherein it has been made good... hardly a single instance of Athenian condemnation occurs, which we can so clearly prove to be undeserved, as this of a Spartan king.*

Athènes devaient se tendre la main, puisque au fond elles n'avaient point d'intérêts contraires, l'une étant puissance continentale et agricole, l'autre puissance maritime et commerçante. Par leur union, elles empêchaient Sparte de sortir de sa péninsule.

Avant la bataille d'Haliarte, une ambassade thébaine était venue dans l'Attique demander assistance. Athènes, toute mutilée encore, était sans vaisseaux, sans remparts. La délibération fut courte cependant. Pour toute réponse à l'orateur thébain, Thrasybule lut le décret d'alliance. **Résolution aussi sage qu'héroïque**, disait plus tard Démosthène en rappelant ce souvenir, **car l'homme de cœur doit toujours, quel que soit le péril mettre la main aux grandes entreprises que l'honneur commande**¹.

L'armée athénienne n'arriva que le lendemain du combat d'Haliarte, mais elle était en ligne avec les Thébains quand parut Pausanias, et cette intervention d'Athènes décida les Eubéens, les Acarnanes, les Ambraciotes, la Locride, Corinthe et Argos à entrer dans la nouvelle alliance. On résolut d'avoir un trésor commun et un conseil fédéral siégeant à Corinthe. Dans le premier conseil qui se réunit, le Corinthien Timoléos fit contre Sparte un violent discours qu'il termina par ces mots : **Les Lacédémoniens sont comme les fleuves : peu considérables à leur source, ils grossissent à mesure qu'ils s'en éloignent, ou, comme les essaims qu'on prend sans peine dans leur ruche, ils piquent affreusement quand on les attaque hors de leur demeure. Marchons donc sur Lacédémone, et joignons l'ennemi dans la ville même, ou le plus près possible.** L'avis était bon, il fut mal suivi ; toute confédération est condamnée à de fatales lenteurs. Quand l'armée fut prête, les Spartiates étaient déjà dans la Sicyonie ; il fallut recevoir le combat dans la plaine de Némée, près de Corinthe. Les alliés avaient 24.000 hoplites et 1550 chevaux, les Spartiates, 13.500 hommes seulement². Les hésitations des Thébains, et le défaut d'accord dans le commandement amenèrent la défaite des confédérés, ils perdirent 2800 hommes. Les vainqueurs eurent 1100 morts, pariaï lesquels on ne compta que huit Spartiates (juillet 394). Comme au temps de Périclès, Athènes honorait ses morts tombés en face de l'ennemi ; on a retrouvé en 1862 le monument funéraire de Dexiléos, tué au combat de Némée³.

Ce succès n'était cependant pas pour Lacédémone une victoire décisive, car les alliés regagnèrent tranquillement leur camp et, dans la Grèce du Nord, Sparte avait essuyé de graves échecs. Les Thessaliens s'étaient emparé de Pharsale et d'Héraclée, où ils avaient mis à mort tous les Spartiates qu'ils avaient pris, et les Phocidiens, malgré leurs généraux lacédémoniens, avaient été vaincus à Narycos. Mais Agésilas arrivait sur les derrières de la ligne. Il venait de traverser la Thrace, la Macédoine, se faisant jour à la pointe de la lance. Les Thessaliens qui voulurent l'arrêter furent dispersés, et il pénétra sans obstacle jusqu'à Coronée où les alliés l'attendaient. Là eut lieu un choc terrible ; les Thébains y montrèrent des qualités militaires qui étaient de mauvais augure pour Sparte. Agésilas, couvert de blessures, conserva le champ de bataille ; mais cette victoire était aussi peu décisive que celle de Némée, et deux fois les alliés

¹ Xénophon, *Helléniques*, liv. III, 5 ; Démosthène, *De la Couronne*.

² 6000 d'Athènes, 7000 d'Argos, 5000 de Béotie, 3000 de Corinthe, 3000 de l'Eubée et 1550 cavaliers. Sparte avait armé 6000 hoplites, l'Élide avec la Triphylie 3000, Sicyone 1500. Épidaure, Trézène, Hermione, Haliées 3000. Xénophon ne donne pas le chiffre des Tégéates, des Mantinéens et des Achéens, qui combattirent à côté des Spartiates.

³ L'inscription porte qu'il mourut à 20 ans. Il était un des cinq cavaliers dont parle l'inscription gravée sur son tombeau et à qui des honneurs particuliers furent rendus pour quelques actes de dévouement accompli dans cette funeste journée.

avaient tenu tête à ceux que, quelques jours auparavant, ils n'auraient pas osé regarder en face (14 août 394¹).

Agésilas rapporta cependant de la Béotie un trophée. On conservait près d'Haliarte un prétendu tombeau d'Alcmène que Jupiter avait aimée : il le fit ouvrir et ramena dans Lacédémone les restes de la mère d'Hercule, qui devaient être pour les Héraclides un gage de victoire et de domination souveraine. Les Spartiates n'étaient point gens à concevoir un doute sur l'authenticité de pareille relique, et Agésilas croyait utile, dans la situation où ils se trouvaient, de relever leurs espérances.

A Chéronée, Xénophon, revenu d'Asie avec l'armée lacédémonienne, avait combattu sous les ordres d'Agésilas contre les Thébains, ce qui était combattre contre Athènes, l'alliée de Thèbes. Sparte lui témoigna sa reconnaissance par le don d'un vaste domaine en une vallée charmante de l'Alphée, près de Scillonte en Élide. Il y apporta son butin de guerre et y vécut longtemps au milieu des soins donnés à ses terres, de ses dévotions au temple d'Artémis qu'il avait bâti, et dans le culte des lettres².

La veille du combat, de Chéronée, Agésilas avait reçu la nouvelle d'un grand désastre, qu'il cacha à ses troupes. L'athénien Conon, réfugié en Chypre avec huit galères après la bataille d'Ægos-Potamos, avait trouvé le meilleur accueil auprès du roi de ce pays, Évagoras, et, de Salamine, il avait suivi d'un œil attentif les événements. On ignore ses patriotiques menées, bien qu'on parle d'un voyage qu'il fit à la cour du grand roi. Mais on voit tout à coup l'activité des ports de Phénicie se réveiller, un grand armement en sortir, Pharnabaze le rejoindre, et Conon prendre le commandement de la flotte royale. Il avait déjà suscité une révolution à Rhodes, qui renversa son gouvernement oligarchique; et il enleva un immense convoi de blé que l'Égyptien Néphéritès envoyait aux Spartiates. Réuni à l'escadre de Pharnabaze, il détruisit la flotte lacédémonienne à la hauteur de Cnide : sur quatre-vingt-cinq trirèmes ennemies, cinquante furent prises. L'amiral Pisandros, beau-frère d'Agésilas, n'avait pas voulu quitter sa galère poussée au rivage, et s'était fait tuer (juillet 394).

Les Lacédémoniens venaient donc de perdre la supériorité sur la mer, excepté dans l'Hellespont dont Dercyllidas tenait les clefs à Sestos et à Abydos. Ils la conservèrent plus longtemps sur terre. La guerre qui s'était faite précédemment en Béotie se concentra, dans les six années suivantes, autour de Corinthe, que les alliés défendaient avec toutes leurs forces, barrant les deux passages de l'isthme pour enfermer les Spartiates dans le Péloponnèse. Mais Corinthe renouvela presque les scènes atroces de Corcyre. Un parti surprit, un jour de fête, ses adversaires, qui furent égorgés jusque dans les temples et au pied des statues des dieux (392). Ces violences tournèrent mal ; les bannis appelèrent les Lacédémoniens, coupèrent les Longs-Murs et s'emparèrent du Léchée, d'où ils tinrent Corinthe comme assiégée (391). Une des routes de l'isthme était rouverte, Athènes et Thèbes s'en effrayèrent. On essaya de faire la paix. Sparte consentit à laisser Athènes relever ses murs et sa marine ; elle lui reconnaissait même la possession de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, mais refusa de lui abandonner la Chersonèse. Le peuple ne ratifia pas les engagements de ses députés ; Thèbes aussi revint sur ses pas, et la guerre continua.

¹ Cette date est donnée par une éclipse que Xénophon mentionne, *Helléniques*, IV, 3, 10.

² Xénophon, qui paraît être né en 431, mourut en 355 ou 354 réconcilié avec Athènes, quand cette ville redevint l'alliée de Sparte. Cf. A. Roqueth, *De Xenoph. vita*, 1884, p. 31.

Parmi les chefs était l'Athénien Iphicrate, qui commandait un corps de mercenaires. On a vu déjà des mercenaires dans les armées d'Asie et sur toutes les flottes ; nous en trouvons maintenant d'une manière régulière en Grèce. Autrefois les citoyens, formés dès le jeune âge aux exercices de la guerre, dans les gymnases de la patrie, fournissaient la grosse infanterie, autour de laquelle se groupaient les soldats armés à la légère, donnés par les alliés, et les esclaves. Les devoirs du guerrier faisaient alors partie des devoirs du citoyen, le métier des armes n'était pas un métier à part ; ce que la tête avait conçu ou accepté, au sénat ou à l'assemblée, le bras l'exécutait sur le champ de bataille, et avec quelle puissance ! Cela change à l'époque où nous sommes. Mais ces hommes payés, ces soldats au service du plus offrant, n'apportaient plus, dans la guerre, l'ardeur et la passion patriotique qu'y mettaient auparavant les citoyens. Une guerre savante, toute de manoeuvres et de tactique, prit la place de l'ancienne guerre, plus ignorante, mais plus héroïque, comme aux temps modernes, la stratégie est née parmi les condottieri italiens. Iphicrate prit une part active à cette révolution. Il changea aussi l'armement d'une partie de l'armée athénienne, en donnant une grande importance aux peltastes, qui, armés de petits boucliers et de cuirasses légères, de fortes lances et de longues épées, réunirent les avantages de la grosse infanterie et des troupes légères, la suppression des armures pesantes permettant aux soldats des mouvements plus rapides. Iphicrate avait aussi presque deviné la tactique qui, plus tard, de l'autre côté de la mer Ionienne, valut aux Romains tant de triomphes : il occupait sans relâche ses troupes, ne campait jamais, même en pays ami, sans se retrancher et avait établi l'usage, dans les rondes, d'un mot d'ordre double, le premier donné par l'officier, le second par la sentinelle.

Une affaire dans laquelle les peltastes d'Iphicrate affrontèrent les terribles Spartiates, qui perdirent deux cent cinquante hommes, consacra leur réputation et celle de leur général (390). Ils purent dès lors butiner jusqu'au fond de l'Arcadie sans que les alliés de Lacédémone osassent sortir à leur rencontre. Était-ce le courage qui manquait à ceux-ci ? A voir Agésilas traverser furtivement, la nuit, avec ses troupes, les villes arcadiennes pour éviter les rires moqueurs des habitants, on peut croire que ce peuple ne portait pas le deuil de l'humiliation spartiate.

L'année suivante, 359, Sparte fit un grand effort ; les Achéens cherchaient à s'étendre sur la rive septentrionale de leur golfe ; à leur requête, Agésilas envahit le pays des Acarnanes, qu'il ravagea comme s'il se fût trouvé en terre barbare, coupant les arbres à fruit, enlevant les troupeaux, seule richesse de ce peuple pasteur, mais ne prenant aucune des villes qu'entouraient des murailles cyclopéennes. Les Acarnanes se résignèrent à entrer dans la ligue péloponnésienne. L'autre roi, Agésipolis, essaya d'obtenir un pareil résultat en Argolide. Argos et Sparte, quoique toutes deux doriennes, étaient des ennemies quatre ou cinq fois séculaires ; elles s'étaient livrées de nombreux combats, sans pouvoir se frapper au cœur. Récemment Argos s'était faite l'âme de la ligue du Nord ; les Spartiates y avaient répondu par des menaces d'invasion, que les Argiens arrêtaient plus d'une fois en envoyant à l'ennemi des hérauts pour dénoncer l'ouverture des solennités qui suspendaient la guerre. Quand Agésipolis approcha, ils essayèrent de l'arrêter encore, en prétextant la prochaine célébration des jeux isthmiques et la trêve sacrée. Mais le roi s'était mis en règle avec les dieux. Avant de commencer l'expédition, il avait consulté les prêtres de Jupiter Olympien, qui n'avaient pas manqué de répondre suivant ses désirs, puis il avait demandé à la Pythie de Delphes [si Apollon était de l'avis de son père.](#)

Apollon s'était montré bon fils, et le Spartiate avait renvoyé les députés d'Argos avec la réponse des dieux : l'Argie fut ravagée.

Durant ces opérations qui causaient tant de ruines et moissonnaient tant d'existences, sans rien donner en échange de ces maux, un événement considérable s'était accompli à Athènes. Les Perses, encouragés par la victoire de Cnide, avaient pris audacieusement l'offensive. Conon et Pharnabaze chassèrent les harmostes des îles et des cités grecques d'Asie, qu'ils laissèrent sagement se donner un gouvernement de leur choix, et conduisirent leur flotte jusque dans le golfe de Messénie, où ils ravagèrent la riche vallée du Pamisos. Cythère aussi fut enlevée, et Conon y plaça une garnison athénienne. De là, Pharnabaze vint à l'isthme conférer avec le conseil de la ligue ; il l'exhorta à pousser vivement la guerre, et appuya ses conseils d'un subside. Comme il se disposait à retourner en Asie, Conon s'offrit, s'il lui laissait la flotte, à la faire vivre sans rien demander au trésor perse, et à relever les Longs-Murs d'Athènes, ce qui serait le coup le plus sensible porté à Lacédémone. De fortes murailles étaient alors chose de grande importance. Ces Grecs si braves, si batailleurs, ne savaient prendre une ville que par ruse ou famine. Leurs pères, disait-on, étaient restés dix ans devant Troie et autant devant Cirrha ; eux n'en savaient pas davantage : c'est plus tard que naîtra la poliorcétique¹. Relever les Longs-Murs était donc assurer l'indépendance d'Athènes et lui rendre, avec la sécurité, le désir de retrouver sa puissance. Pharnabaze ne vit dans le projet de Conon qu'un moyen de créer des embarras à l'orgueilleuse cité qui, deux fois en quelques années, avait humilié le grand roi. Il pressa l'Athénien d'exécuter son dessein et, pour que l'ouvrage allât plus vite, il donna ce qui lui restait d'argent. Conon vint au Pirée avec quatre-vingts galères. Ses équipages, les ouvriers qu'il solda, ceux que Thèbes et d'autres villes envoyèrent, aidèrent le peuple à refaire l'ouvrage de Thémistocle, de Cimon et de Périclès. Malheureusement, cette fois, c'était le grand roi qui payait les travailleurs (393). Un sanctuaire élevé à Aphrodite dans le Pirée, par Képhisodotos, le père du grand Praxitèle, conserva le souvenir de la victoire de Conon et de l'assistance royale². Du même artiste fut le groupe de la Paix et de la Richesse³ : allégorie bien placée dans la ville où, pour beaucoup, ces deux mots renfermaient toute la politique, celle qu'avait réclamée Aristophane et qu'Isocrate conseillera.

Athènes n'eut pas plutôt rebâti ses murs qu'elle s'occupa de relever son empire, tombé avec eux. Ses rapides progrès alarmèrent les Lacédémoniens, qui se décidèrent à traiter avec la Perse, en lui sacrifiant les Grecs asiatiques. Ils envoyèrent au satrape des provinces occidentales un Spartiate de l'école de Lysandre, habile, beau parleur, sans scrupule, et le chargèrent de représenter

¹ Périclès s'était déjà servi de machines de guerre à Samos, mais la défense ou l'attaque des places par des machines ne date vraiment que du quatrième siècle.

² Cette Vénus s'appela *Εὐνηλοία*, celle qui procure les navigations heureuses. Pausanias, I, 1, 3.

³ Ce groupe, bien conservé dans son ensemble, a été longtemps connu sous le nom d'Ino-Leukothea et Dionysos : aussi donnait-on à l'enfant que la déesse porte dans ses bras un vase, et c'est ainsi que l'original a été restauré à Munich. Mais la comparaison du marbre avec une monnaie d'Athènes et tout récemment la découverte au Pirée d'un torse d'enfant analogue (*Mittheil. d. d. arch. Instit. in Athen*, VI (1881), pl. 13 et p. 363) ne laissent aucun doute sur le nom à donner au groupe et sur les attributs des deux personnages : Ploutos, le dieu de la richesse, tient dans la main gauche une corne d'abondance ; Eiréné, la Paix, s'appuie de la main droite sur un long sceptre. C'est donc une copie du groupe de Képhisodotos que possède le musée de Munich. (Voyez Pausanias, I, 8, 2 et IX, 16, 2.) Ce groupe était peut-être en bronze et paraît avoir été dédié en l'année 375/4, après la victoire de Timothée à Leucade et la conclusion de la paix entre Athènes et Sparte.

aux Perses qu'ils commettaient une grande imprudence en ressuscitant la puissance d'Athènes, qui avait été pour eux une ennemie infatigable. Les négociations parurent, d'abord, ne point réussir. Mais lorsque les Athéniens et leurs alliés envoyèrent des députés à Sardes, afin de combattre le négociateur lacédémonien, Tiribaze avait déjà pris son parti. Conon, chef de l'ambassade, fut saisi et jeté en prison sous prétexte que, nommé par Artaxerxès amiral de sa flotte, il avait trahi ses intérêts¹ (389). Athènes, en effet, relevée par l'alliance de la Perse, commençait à braver cet empire. Avec une généreuse imprudence, elle secourait le roi de Chypre, Évagoras, révolté contre lui ; elle donnait à Thrasybule, le restaurateur de la liberté, quarante galères et il faisait entrer dans son alliance deux princes de la Thrace, Byzance, Chalcédoine, une partie de Lesbos ; il rétablissait, à son profit, les péages de l'Euxin² et levait des contributions sur toutes les villes de la côte asiatique jusqu'en Pamphylie. Malheureusement il périt à Aspendos, dans une querelle de bourgeois et de soldats (389) ; mais Iphicrate, arrivé dans l'Hellespont avec ses peltastes, y maintint l'ouvrage de Thrasybule.

Cette force, qui revenait si vite à un peuple naguère abattu et désarmé.. effraya le grand roi autant que Lacédémone. Antalcidas, envoyé une seconde fois en Asie, fut parfaitement accueilli à Suse ; Sparte et la Perse arrêtaient les bases de la paix qui serait dictée aux Grecs. Les courses continuelles des Éginètes, qui, une nuit, surprirent le Pirée, le succès des Spartiates dans l'Hellespont, où leur flotte de quatre-vingts voiles intercepta le commerce d'Athènes, forcèrent cette ville d'accepter le traité qui porte le nom d'Antalcidas. Tiribaze convoqua les députés de toutes les cités belligérantes, et leur lut les ordres de son maître³. **Le roi, était-il dit, trouve juste que les villes d'Asie avec les îles de Chypre et de Clazomène restent dans sa dépendance, et que les autres villes grecques, grandes ou petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront comme autrefois aux Athéniens. Ceux qui refuseront cette paix, je les combattrai de concert avec ceux qui l'accepteront ; je leur ferai la guerre par terre et par mer, avec mes vaisseaux et avec mes trésors** (oct. 387).

Voilà la chose honteuse et impie⁴ qu'acceptaient les fils des vainqueurs de Salamine et de Platée, ceux qui venaient de traverser deux fois impunément cet empire maintenant si fier. Voilà ce qu'il fallait graver sur la pierre et l'airain et exposer dans les temples des dieux⁵.

¹ Lysias (*Disc.*, XIX, 59) fait mourir Conon en Chypre, probablement en 389. Il s'était donc échappé ou avait été relâché. Athènes reconnaissante lui éleva, près de l'image de Jupiter Libérateur, une statue de bronze, la première qui ait été, depuis Harmodios et Aristogiton, décernée à un citoyen (Démosthène, *Leptine*, § 70 ; Isocrate, *Évagoras*, 50-57). Je ne m'arrête pas à l'incident provoqué, en 391, par Andocide, le traité de paix négocié par lui à Sparte. L'authenticité de son discours a été contestée. D'ailleurs il ne suffit pas qu'un fait se soit produit pour que l'histoire générale le doive recueillir. Ces faits isolés et stériles embarrassent le récit et nuisent à l'intelligence de l'ensemble. J'ai hâte d'ailleurs d'arriver à de plus grands hommes et à de plus grandes choses.

² Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 27.

³ Xénophon (*Helléniques*, V, 1, 28) ne donne qu'un abrégé de la lettre d'Artaxerxès ; le texte même est perdu. Il se peut que le décret qui déclare Phanacritos de Parion *proxène et bienfaiteur* et qui l'invite au *repas d'hospitalité* se rapporte à un des derniers incidents de cette guerre. Cf. Foucart, *Rev. arch.*, déc. 1877.

⁴ Platon, *Ménexène*, 17.

⁵ Isocrate, *Panégyr.*, 180.

A Sparte revient particulièrement cette honte. Par la bataille de Leuctres, dit Plutarque¹, elle avait perdu la prépondérance ; mais, par la paix d'Antalcidas, elle perdit l'honneur. Après avoir provoqué cette intervention hautaine des barbares, ce fut elle qui fit exécuter leur sentence. Les Grecs asiatiques furent abandonnés au grand roi, et toute ligue, toute union de cités fut détruite en Grèce. Les Thébains refusaient d'accepter cette clause qui détachait d'eux les villes de Béotie, depuis longtemps dans leur dépendance; Agésilas réunit une armée pour les y contraindre : ils se soumirent. La faction oligarchique dévouée à Sparte rentra à Corinthe, tandis que les chefs du parti contraire s'exilèrent à leur tour et qu'Argos retirait la garnison qu'elle y tenait. Mais Sparte se garda bien de s'appliquer le traité à elle-même et de rendre la Messénie aux Messéniens. Elle avait voulu tout affaiblir, tout diviser autour d'elle, en restant seule unie et forte. On disait à Agésilas que Sparte *persistait*. Non, répondit-il, c'est la Perse qui *l'aconise*. Malheureusement l'un et l'autre étaient également vrais.

Un orateur athénien, se souvenant de la turbulence de ses compatriotes, reconnaissait que c'était avec justice que Lacédémone avait l'hégémonie en Grèce, et il assignait plusieurs causes à cette fortune persistante : le courage des Spartiates et leur discipline militaire, qui avaient préservé leur pays des ravages de l'invasion, quoiqu'ils n'eussent point de forteresses pour le défendre, et leur obéissance aux lois et aux coutumes des aïeux qui avait empêché les discordes intestines². Cette image toujours vivante d'un passé lointain inspirait le respect, et cette immobilité, au milieu des perpétuels changements des autres États, était une force ; mais cette immobilité est contraire à la nature des institutions humaines, et cette force sera mise au service de l'iniquité. Pourtant la postérité gardera la mémoire de cette cité qui, longtemps, méprisa la mollesse et remplaça les remparts de pierres par de vaillantes poitrines d'hommes.

¹ Artaxerxés, 22, 2.

² Lysias, *Disc.*, XXXIII, § 7.

Chapitre XXVIX – Chute de la puissance de Sparte ; grandeur éphémère de Thèbes (387-361)

I. Violences de Sparte : surprise de la Cadmée

La paix d'Antalcidas, dit Xénophon, donna aux Spartiates beaucoup de gloire. L'histoire n'a point ratifié ce jugement du partial ami de Lacédémone. Sous la suprématie d'Athènes, la Grèce était montée au plus haut degré de puissance; sous la domination de Sparte, elle était tombée, en moins de dix-sept ans, aux genoux de la Perse, non pas de la Perse glorieuse et puissante de Darius et de Xerxès, mais d'un empire chancelant, troublé par les désirs d'indépendance des satrape, affaibli par la révolte de Chypre et par celle de l'Égypte. Sparte n'avait su tirer de sa victoire que l'oppression, sans la grandeur du despotisme. Ce n'est pas ainsi que les dominations se légitiment et subsistent. Aussi la chute sera prompte. La paix honteuse d'Antalcidas fut un temps d'arrêt dans la décadence de Lacédémone ; mais cette décadence était commencée et elle ne s'arrêtera plus. Il est vrai que si les Grecs lui étaient hostiles, ils étaient divisés, par conséquent impuissants. Qu'au moins elle soit sage, comme au temps de Pausanias, et, dans cette Grèce abaissée, elle pourra rester longtemps encore au premier rang.

La paix était proclamée, chacun retournait à ses travaux, le laboureur à son champ, le marchand à son navire, l'artiste au temple que l'art, depuis bien des années, délaissait. Mais un peuple avait d'autre souci que ces préoccupations pacifiques ; les Spartiates entendaient faire sortir du traité d'Antalcidas ce qui se trouvait au fond de cette convention, l'hégémonie en Grèce des alliés du grand roi. Par l'affaiblissement d'Athènes, par les garnisons lacédémoniennes établies à Orchomène et à Thespies, ils dominaient dans la Grèce centrale, et Corinthe, Argos, soumises à l'oligarchie, les laissaient sans contrepoids dans le Péloponnèse. Cependant, non loin des frontières de la Laconie, une ville, Mantinée, osait conserver une constitution démocratique. Durant la guerre, elle avait donné quelque peu de blé aux Argiens, montré un zèle assez tiède à fournir aux Spartiates son contingent militaire, et elle ne s'était pas convenablement attristée des revers de Lacédémone. Des députés vinrent la sommer d'avoir à renverser ses murailles ; sur le refus des Mantinéens, Agésipolis ravagea leur territoire et assiégea leur ville. Il la prit, eu détournant un ruisseau le long des murs qui, faits de briques cuites au soleil, furent minés par les eaux et tombèrent¹. Il dispersa les habitants dans quatre villages, que Sparte affecta de traiter comme autant d'États distincts, et les mit sous la direction des **amis de la paix**² qu'il avait ramenés. Ils y vécurent, dit Xénophon, plus heureux qu'auparavant. L'élève de Socrate ne trouve, pour achever le récit de cette violence, que cette réflexion : Ainsi se termina le siège de Mantinée, qui doit apprendre à ne pas faire passer de rivière à travers une ville (385).

Phlionte avait aussi chassé sa faction oligarchique : les bannis vinrent représenter à Sparte que, tant qu'ils étaient restés les maîtres, leur ville avait été docile et soumise. Les éphores demandèrent aux Phliasiens le retour des exilés et la restitution de leurs biens ; ce qui fut accordé par crainte (383).

¹ Plutarque et Pausanias mettent ici deux choses dont Xénophon ne parle pas : l'envoi d'un secours des Thébains aux Spartiates, et une bataille dans laquelle Épaminondas aurait sauvé la vie à Pélopidas couvert de sept blessures.

² Ou les honnêtes gens, comme Xénophon (*Helléniques*, V, 2, 6) les appelle.

Sparte, qui détruisait Mantinée, releva Platée : elle autorisa ce qui restait de Platéens à rebâtir leurs murailles. C'était la même politique sous deux formes différentes. Détruire toute grande cité, toute force collective dans le Péloponnèse, pour n'avoir rien à craindre ; en créer, au contraire, sur le territoire de ses rivaux pour les affaiblir. Comme dans les autres villes béotiennes, un harmoste et une garnison spartiate furent chargés de défendre les Platéens contre Thèbes, c'est-à-dire de les garder sous l'influence de Lacédémone.

L'ambition de Sparte dépassa bientôt les bornes de la Grèce centrale : des événements que, du moins, elle n'avait pas provoqués attirèrent son attention et ses forces à l'autre bout du monde hellénique. En 383, des ambassadeurs d'Acanthe et d'Apollonie vinrent lui demander du secours contre Olynthe, qui menaçait leur indépendance. Les villes de la Chalcidique, unies par la communauté d'origine et d'intérêts, avaient formé, pour se défendre à la fois contre Athènes et contre les Macédoniens, une confédération dont le principe était très libéral : chaque cité gardait sa constitution, mais tous les alliés avaient, les uns chez les autres, la jouissance des droits civils, la faculté d'acquérir des propriétés et de contracter mariage. Olynthe, à qui le roi de Macédoine, Amyntas, pressé par les Illyriens, avait cédé la côte du golfe Thermaïque, en était la capitale; la ville importante de Pella et celle de Potidée, qui commandait l'entrée de l'isthme de Pallène, en faisaient partie. Défendue par huit mille hoplites, de nombreux peltastes et mille cavaliers, cette ligue était en bonne intelligence avec les Thraces, en amitié avec Thèbes et Athènes. Utiles alliances, riche trésor, population nombreuse, bois de construction, et, dans le voisinage, les mines d'or du mont Pangée, Olynthe avait une foule de ressources qui pouvaient faire de cette cité une puissance de premier ordre. Mais deux villes voisines, Acanthe et Apollonie, s'étaient estimées de trop grandes cités pour consentir à aller se perdre dans une confédération. Elles avaient repoussé les offres d'Olynthe, et, menacées par elle, avaient cherché appui auprès des Spartiates.

Nous voulons, dirent leurs députés, [conserver les coutumes de nos pères et rester maîtres de nous-mêmes](#)¹. Il ne fut pas difficile de décider Lacédémone à faire dans la Chalcidique ce qu'elle avait fait dans le Péloponnèse et la Béotie, à tout diviser pour tout affaiblir et régner seule. Elle promit une armée de dix mille hommes que les alliés devaient fournir pour la bonne part; mais, avant qu'elle fût réunie, Eudamidas partit, avec ce qu'il put trouver d'hoplites, et il eut le temps de couvrir les deux villes contre l'attaque des Olynthiens, même de décider la défection de Potidée. Phébidas, son frère, le suivit à la tête d'un second corps; arrivé près de Thèbes, il s'arrêta pour s'entendre avec le polémarque Léontiadès, chef du parti aristocratique dans cette ville, et mettre la dernière main à une abominable intrigue. Le jour de la fête de Cérès, comme toutes les femmes se trouvaient dans la Cadmée pour les sacrifices, ce qui empêchait le conseil de s'y tenir, et que la chaleur du jour (on était en été et sur le midi) rendait les rues désertes, Léontiadès introduisit Phébidas dans la citadelle, puis alla au conseil, où siégeait Isménias, chef du parti contraire, et, l'accusant de fomenter une nouvelle guerre, il le fit arrêter et conduire à la Cadmée (383).

Cet événement causa partout une indignation à laquelle les Spartiates, tout en gardant la citadelle, parurent s'associer. Ils condamnèrent Phébidas à une

¹ Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 14. Ces paroles sont l'expression véridique du plus intime sentiment d'une ville grecque.

amende¹ et le privèrent de son commandement, sans doute avec de discrets ménagements qui autoriseront bientôt Sphodrias à suivre son exemple. Agésilas avait défendu le coupable en mettant de côté la question de justice, et en posant le principe qu'on ne saurait condamner un citoyen pour une action qui profite à sa patrie. Aristide et les Athéniens avaient été mieux inspirés en face de Thémistocle proposant une chose utile et injuste. Une commission, choisie par les Lacédémoniens et leurs alliés, envoyée à Thèbes, condamna à mort Isménias, sous prétexte qu'il avait reçu de l'or persique; c'était un vaillant homme et un bon citoyen. Sparte se vengeait lâchement sur lui des craintes que la dernière guerre lui avait causées. Environ quatre cents de ses partisans avaient quitté la ville et cherché un refuge à Athènes.

Cette surprise de la Cadmée, cette mort d'Isménias, étaient un crime de plus dans l'histoire de Sparte ; mais c'était aussi une facilité plus grande pour la guerre contre les Olynthiens. Elle dura trois années et coûta à Lacédémone deux généraux et un de ses rois : Eudamidas périt en combattant; son successeur, Téléutias, après quelques brillants succès auxquels contribuèrent les Macédoniens, fut tué au pied des murs d'Olynthe ; le roi Agésipolis, venu avec des forces considérables, eut à peine le temps de faire quelques ravages ; il s'empara bien de Toroné, mais une fièvre l'emporta en sept jours ; son corps, embaumé dans du miel, fut rapporté à Sparte. L'harmoste Polybiadès réussit enfin à réduire les Olynthiens. Cernés par terre et par mer, ils demandèrent la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils auraient pour amis et ennemis les amis et les ennemis de Lacédémone, et que, alliés fidèles, ils marcheraient sous les drapeaux de cette république (379). Cette ruine de la confédération olynthienne livrait à la Macédoine, pour un avenir plus ou moins rapproché, mais certain, la Chalcidique et la Thrace, comme la ruine de l'empire athénien avait livré aux Perses l'Asie Mineure.

Dans le même temps, les bannis rentrés à Phlionte s'étant plaints d'y être maltraités, Agésilas avait assiégé cette ville ; après une résistance de vingt mois, il la prit et il y laissa garnison (379). Autre fardeau que Sparte s'imposait; tandis qu'elle mettait ainsi le pied partout et semblait accroître sa puissance, elle s'épuisait et se rendait odieuse. D'ailleurs, la haine grandissait contre cette cité qui prenait tout et ne donnait rien ; contre cette alliée des deux grands ennemis des Hellènes : le roi de Perse, qui, grâce à elle, avait rendu les Grecs asiatiques tributaires, et Denys de Syracuse qui asservissait ceux de Sicile et d'Italie².

Diodore de Sicile croit devoir commencer son XV^e livre en citant au tribunal de l'histoire les Lacédémoniens **coupables d'avoir perdu par leurs fautes un empire exercé par eux sur la Grèce depuis cinq cents ans**. Xénophon voit dans cet événement la main des dieux : **On pourrait**, dit-il, citer quantité de faits de ce temps-là qui prouveraient que les dieux ont l'œil ouvert sur les impies et les méchants. Ainsi les Lacédémoniens, qui avaient juré de laisser les villes autonomes, et néanmoins gardaient la forteresse de Thèbes, invincibles jusqu'alors, furent punis par ceux-là mêmes qu'ils opprimaient³. Les dieux ne s'occupaient ni des intérêts de Lacédémone ni des affaires de la Grèce; mais

¹ Selon Plutarque, *Pélopidas*, 6 ; mais Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 32, n'en parle pas.

² Lysias, *Olymp. fr.*, oppose aux actes généreux des ancêtres cette hégémonie des Spartiates qui *χαιομένην Ἑλλάωσιν περιορώσιν* (7). — Pour ne pas rompre l'unité du récit, je rejette au chapitre XXXIX l'histoire sommaire de la Sicile, après l'expédition athénienne; elle est épisodique dans l'ensemble de l'histoire grecque et sans importance sérieuse pour les destinées de l'Hellade.

³ *Helléniques*, V, 4, 1.

Sparte avait mis contre elle deux forces encore puissantes : par ses iniquités, elle avait révolté la conscience morale ; par ses violences en faveur de l'oligarchie, elle avait irrité ceux qui aimaient les institutions libres; et ces deux forces allaient s'unir pour son châtement.

Depuis trois ans, les Lacédémoniens étaient maîtres de la Cadmée et, confiants dans leur appui, les chefs de l'aristocratie thébaine, Léontiadès et Archias, ne gardaient plus de mesure. Les prisons se remplirent, les exécutions se multiplièrent, comme au temps des Trente à Athènes. Cependant un soupçon vint aux tyrans, au milieu de leurs excès et de leurs plaisirs, que les quatre cents réfugiés à Athènes supportaient avec peine leur exil et conspiraient peut-être pour rentrer dans leur patrie. Ils résolurent de se débarrasser d'inquiétude en les faisant assassiner. Léontiadès envoya dans ce dessein des émissaires à Athènes. Ils échouèrent : un seul, le chef des réfugiés, Androkleidas, succomba ; les autres se tinrent pour avertis. Leur vie n'étant plus en sûreté, même dans l'exil, le meilleur parti était de tenter une révolution qui précipiterait leurs adversaires. On voit que la domination des Lacédémoniens produisait à Thèbes les mêmes effets qu'à Athènes ; ils avaient de bien dangereux amis.

Parmi les bannis thébains se trouvait Pélopidas, homme d'un courage héroïque, noble et riche, ennemi des tyrans, et lié avec Épaminondas d'une amitié qui avait été éprouvée déjà sur les champs de bataille. L'exemple de Thrasybule, parti de Thèbes pour délivrer Athènes, lui inspira le dessein de partir d'Athènes pour délivrer Thèbes. Les Athéniens, reconnaissants de l'asile qu'ils avaient trouvé en Béotie, au temps des Trente, avaient refusé d'obéir à Sparte, qui réclamait l'expulsion des exilés. Pélopidas conspira à Athènes, tandis qu'Épaminondas, que sa pauvreté et son obscurité avaient préservé de l'exil, exhortait la jeunesse thébaine à lutter, dans les gymnases, avec les Spartiates et à prendre l'habitude de les vaincre. Les conjurés avaient des intelligences jusque dans la maison des polémarques, dont Phillidas, un des leurs, s'était fait nommer greffier. Le jour était fixé. Pour sauver un citoyen distingué qui allait être exécuté, ils partirent plus tôt. Douze prirent les devants, vêtus de simples manteaux, menant des chiens en laisse, et portant des pieux à tendre des rets, afin de se faire passer pour des chasseurs. Ils entrèrent isolément dans la ville par diverses portes, et se réunirent chez un des plus riches Thébains, nommé Charon, où quelques-uns de leurs partisans vinrent les rejoindre. Phillidas avait invité à un repas deux des polémarques, leur promettant que les premières femmes de la ville seraient du festin. Ils étaient déjà dans l'ivresse, lorsque le bruit arriva jusqu'à eux, que des exilés se cachaient dans la ville. Ils mandèrent Charon, qu'on dénonçait ; son calme dissipa leurs soupçons. Survint un autre avis : un ami d'Athènes écrivait à Archias de se méfier, et donnait tous les détails. Le polémarque n'ouvrit même pas la lettre; mais la jetant sous son coussin : **À demain les affaires**, dit-il. Quelques instants après, arrivèrent les conjurés. Ils avaient des robes de femmes sur leurs cuirasses, et portaient de larges couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient le visage. Dès qu'ils eurent reconnu Archias et Philippe, ils tirèrent leurs épées, et, s'élançant à travers les tables, tuèrent sans peine ces hommes noyés dans le vin. Phillidas courut aussitôt à la prison et en ouvrit les portes. Dans le même temps, Pélopidas et les autres surprenaient et tuaient Léontiadès et Hypatès.

Au premier bruit, Épaminondas s'était armé ; il accourut avec quelques jeunes gens auprès de Pélopidas. Pour grossir cette petite troupe, les conjurés envoyèrent dans toutes les directions des hérauts qui sonnaient de la trompette et annonçaient au peuple sa délivrance. Néanmoins le trouble et la frayeur

étaient dans la ville : on allumait des torches dans les maisons; les rues se remplissaient de gens qui couraient de côté et d'autre, ne sachant rien de certain et attendant que le jour vint révéler ce que la nuit cachait encore. Quinze cents hommes établis dans la citadelle auraient eu bon marché des conjurés s'ils les avaient attaqués sur-le-champ. Mais les cris du peuple, les feux dont les maisons étaient éclairées et les courses précipitées de la multitude les effrayaient; ils restèrent immobiles, contents de garder la Cadmée. Le lendemain, à la pointe du jour, les autres bannis arrivèrent avec nombre d'Athéniens qui s'étaient joints à eux, et le peuple s'assembla. Épaminondas présenta à l'assemblée Pélopidas avec sa troupe, entouré des prêtres qui portaient dans leurs mains les bandes sacrées, et appelaient les citoyens au secours de la patrie et des dieux. A leur vue, tout le peuple éclata en cris de reconnaissance et salua les bannis comme les libérateurs de la cité¹ (décembre 379).

Pélopidas, Charon et Mélon, trois des chefs les plus actifs du complot, furent nommés béotarques, titre qui annonçait que Thèbes voulait reprendre, avec sa liberté, son ancien rang parmi les villes béotiennes. On commença aussitôt d'assaillir la Cadmée. Un secours, mandé en toute hâte de Platée, où Sparte tenait aussi une troupe, fut repoussé par les cavaliers thébains ; alors, la garnison manquant de vivres, et les alliés, qui en formaient la plus grande partie, refusant de se défendre, la forteresse fut évacuée. Des Thébains, partisans des Spartiates, les suivaient ; plusieurs furent égorgés avec leurs enfants et tous auraient eu le même sort, si les auxiliaires athéniens ne les avaient pris sous leur sauvegarde. Sparte condamna à mort deux des harmostes et frappa le troisième, absent lors de l'attaque, d'une amende énorme qu'il ne put payer, ce qui le força de se bannir (379).

La délivrance de Thèbes commença une suite d'événements qui brisèrent, dit Plutarque, les chaînes dont Sparte avait chargé la Grèce. Mais quelles causes purent tout à coup porter une ville, dont on ne connaissait encore que la trahison dans les guerres Médiques, au degré de puissance où nous allons la voir ? Ce qui caractérisait les Béotiens, c'était une certaine lourdeur d'esprit devenue proverbiale, quelque chose d'épais et de sensuel. Thèbes avait vu naître, aux temps mythologiques, Amphion, plus récemment Pindare ; mais cette gloire était dans le passé. S'il fallait en croire Élien, elle aurait, par décret public, imposé à ses artistes la loi de faire beau et condamné à l'amende celui qui enlaidirait son modèle; les arts n'en avaient point prospéré davantage. Dès l'origine, elle avait eu cette habitude de banquets en commun, de fêtes publiques, qui est propre aux Grecs. Mais, tandis que ces réunions s'épuraient ailleurs, et que la musique, la danse, la poésie, la philosophie même, en étaient les accompagnements ordinaires, par une belle association des plaisirs les plus relevés de l'esprit à ceux du corps, les banquets, chez les Thébains, n'étaient que des occasions d'étaler toutes les ressources d'une sensualité grossière et d'un luge sans goût. On y buvait, on y mangeait à outrance, comme firent ces polémarques que nous avons vus, tout à l'heure, se laisser surprendre par les amis de Pélopidas. Une terre très fertile² et de facile culture, un air épais, peu d'industrie, point de

¹ Plutarque, *Vie de Pélopidas*. Le récit de Xénophon diffère un peu de celui de Plutarque. Il attribue l'exécution du complot à sept conjurés et non à douze. Il ne nomme même pas Pélopidas, auquel, du reste, il se montre évidemment hostile, ainsi qu'à son ami Épaminondas. Dans tout le cours des Helléniques, Pélopidas n'est nommé qu'une seule fois.

² Le blé de Béotie était, après celui d'Afrique, le plus pesant que l'on connut à Rome, c'est-à-dire le plus nourrissant (Pline, *Hist. nat.*, liv. XVIII, 7). — Ce pays touchait bien à trois mers (Strabon, IX, p. 400), mais sans avoir une seule ville importante sur le littoral.

commerce, parce que le sol donnait tout le nécessaire ; ni le stimulant de la misère comme dans l'Attique, ni celui du péril comme à Lacédémone : voilà pourquoi Thèbes, éloignée d'ailleurs de cette mer qui excite les hommes, était restée dans l'ombre. On y vivait bien et sans peine ; à quoi bon des efforts ? A ces causes, il faut ajouter l'impuissance politique produite par leurs divisions, le mépris où ils tombèrent après les guerres Médiques, enfin l'attraction exercée par Athènes sur tous les hommes de mérite, et qui agit nécessairement aux dépens des autres cités, surtout des plus voisines. Quand Athènes eut succombé, quand Sparte se fut rendue odieuse, Thèbes, qui n'avait pas usé ses forces dans la lutte, tira profit de la ruine de l'une, comme des insolences de l'autre. Il n'est pas douteux que l'émigration des Athéniens chassés par les Trente et celle de plusieurs Grecs italiotes, qui, au témoignage de Plutarque, apportèrent en Béotie les doctrines de Pythagore, n'aient contribué à éveiller les esprits thébains ; des disciples de Socrate vinrent même enseigner à Thèbes. Ces influences et les circonstances politiques produisirent un certain mouvement dans ces natures béotiennes dont le fond solide eût porté de riches moissons, si cette forte terre avait pu être convenablement cultivée, si on y eût enfoncé le soc assez profondément. On trouve en Béotie de la docilité, de la justesse, de la puissance, du sérieux ; mais on n'y trouve ni la finesse exquise, ni la pointe aiguë, ni la pétulance charmante et gracieuse de l'esprit attique.

II. Épaminondas et Pélopidas ; traités de 374 et de 371

Un homme résume en lui toutes les bonnes qualités de ce peuple, Épaminondas. Il était d'une famille distinguée, de cette race des Spartiates qu'on disait nés des dents d'un dragon ; il était pauvre, et le demeura toute sa vie. Au moment de conduire une armée dans le Péloponnèse, il fut réduit, pour achever son équipage, à emprunter quarante-cinq drachmes ; une autre fois, à l'approche d'une fête, il s'enferma plusieurs jours chez lui, afin qu'on pût blanchir son unique manteau ; mais, loin de souffrir de cette gêne, il se félicitait d'être par là débarrassé de beaucoup de soucis. Sa frugalité était celle d'un pythagoricien¹ : jamais de vin et souvent un peu de miel pour nourriture. Son instruction surpassait celle de ses compatriotes. Les Grecs, même les plus graves, joignaient à la culture de l'esprit celle du corps ; aux lettres, la gymnastique ; à la philosophie, les arts. Socrate avait été sculpteur, et Polybe attribue d'étonnants effets politiques à l'enseignement général de la musique. Épaminondas n'omit aucune de ces études qui font l'homme complet : il apprit à jouer de la lyre et de la flûte, à chanter en s'accompagnant, même à danser². Il se livra avec ardeur aux exercices du gymnase et au maniement des armes, moins jaloux toutefois d'acquérir la force que l'agilité ; l'une lui semblait la qualité de l'athlète, l'autre celle du soldat. A ce corps, qu'il avait rendu souple et vigoureux par l'exercice, la nature avait joint les qualités de l'esprit ; il les développa par la méditation. Pour maître de philosophie, il eut le pythagoricien Lysis de Tarente. On le vit, presque enfant, s'attacher à ce vieillard triste et sévère, jusqu'à préférer sa société à celle de tous les jeunes gens de son âge. Il ne voulut se séparer de lui qu'après avoir

¹ Lorsque l'institut pythagoricien avait été persécuté dans l'Italie méridionale, un de ses maîtres les plus renommés, Philolaos, s'était réfugié à Thèbes, où il fonda une école qui trouva des disciples au milieu de cette population renommée cependant pour sa sensualité. Un autre pythagoricien, Lysis, y arriva de Crotona, durant la guerre du Péloponnèse, et eut Épaminondas pour élève.

² La *pyrrhique* était une danse militaire, avec l'épée et la lance.

appris les devoirs du citoyen, autant que ceux de l'homme. Prudent, habile à profiter des circonstances, avec l'âme grande et le courage indomptable, il savait commander et obéir, ce qui, au jugement d'Aristote¹ et de l'histoire, est le trait distinctif des bons citoyens : aujourd'hui vainqueur de Sparte à Leuctres, demain simple hoplite ou édile chargé du soin des rues, et toujours souffrant, sans se plaindre, les injustices du peuple comme celles de ses amis. Son respect pour la vérité était si profond, qu'il ne mentait pas, même en plaisantant. Il savait garder un secret, parlait peu, écoutait beaucoup; habile pourtant et puissant orateur, qui servit plus d'une fois Thèbes de sa parole aussi bien que de son bras.

Telle était l'éducation des hommes distingués de la Grèce, et telles étaient les qualités douces et sérieuses du héros thébain; comme caractère moral, la Grèce n'a rien eu de plus pur ni de plus élevé². Quand Pélopidas conspira, il refusa de prendre part au complot, non par lâcheté assurément, mais il n'aimait pas les menées ténébreuses et préférait le combat à ciel ouvert. Tandis que les bannis nouaient leurs intrigues, il préparait les jeunes Thébains à être des hommes le jour de l'action. Ces vertus n'empêchaient pas qu'il n'eût une grande ambition pour sa patrie. C'est lui surtout qui voulut briser la suprématie de Sparte au profit de Thèbes, et qui, après l'avoir renversée, essaya de jeter bas celle d'Athènes. On le vit même, en une circonstance, à Tégée, approuver, comme général, une chose que, simple particulier, il eût certainement flétrie. Disons toutefois qu'il diminua, autant qu'il le put, les maux de la guerre³.

Pélopidas était avant tout un homme d'action. Le gymnase et la chasse avaient pour lui plus de charme que les livres et les leçons des philosophes. Né d'une famille noble et riche, il fit participer à ses richesses ses amis pauvres et vécut dans la simplicité. Âme noble et généreuse, avide de gloire, ambitieux, autant pour lui-même que pour son pays, il devint un brillant capitaine, prompt à concevoir et à exécuter; mais, pour le génie, il resta bien inférieur, ce semble, à Épaminondas.

La grandeur de Thèbes dura autant que ces deux hommes.

Leur premier soin fut de mettre leur patrie en état de soutenir la lutte redoutable qu'ils prévoyaient. Sparte venait de décider l'envoi d'une armée contre Thèbes, et Agésilas avait refusé d'en prendre le commandement, s'excusant sur son âge. Son collègue Cléombrote le remplaça, et fit en Béotie une incursion rapide (janv. 378). A Athènes, on s'effraya de voir les Spartiates si près. Les riches profitèrent de l'abattement public pour faire condamner à mort les deux généraux qui avaient généreusement soutenu les conjurés, sans l'ordre de l'assemblée, et par là risqué d'engager Athènes dans une guerre avec Lacédémone. L'un fut exécuté, l'autre banni. C'était une concession à la peur et un acte de soumission envers Lacédémone dont trois députés avaient porté à Athènes de vives réclamations contre la secrète assistance donnée aux fugitifs de Thèbes.

Une perfidie fit relever la tête aux Athéniens. Cléombrote avait laissé à Thespies Sphodrias avec un corps de troupes ; l'exemple de Phébidas le tenta : il résolut d'essayer un coup de main sur le Pirée, pour dédommager Lacédémone de la

¹ *Politique*, III, 2, 10.

² Épaminondas, *princeps, meo judicio, Græciæ* (Cicéron, *Tuscul.*, I, 2, et *De orat.*, III, 34).

³ Un décret des Thébains ordonnait de mettre à mort tous les exilés béotiens qui seraient pris. En ayant trouvé un jour tout un corps dans une petite ville, il feignit qu'ils appartenaient à d'autres cités et les renvoya sans rançon (Pausanias, IX, 15, 2).

perte de Thèbes. Un soir il partit avec des forces assez considérables pour réussir; mais le jour le surprit près d'Éleusis; l'affaire était manquée. On l'accusa, à Sparte, d'avoir déloyalement attaqué une ville alliée; Agésilas, défenseur cette fois encore d'une mauvaise cause, le fit acquitter, pour cette raison que sa conduite avait toujours été auparavant irréprochable. Athènes, indignée, rompit avec Sparte et prépara la guerre; on se ménagea des ressources pour l'achèvement du Pirée et la reconstitution de la marine : cent galères furent mises sur chantier (378)¹.

Sparte ne punissait pas Sphodrias; elle l'eût récompensé s'il eût réussi, car elle s'inquiétait du réveil de la puissance athénienne. Conon et Thrasybule avaient rendu à leur peuple une partie des villes qui avaient été autrefois ses tributaires ; la paix d'Antalcidas les lui avait ôtées de nouveau. Mais personne ne faisant alors la police de la mer, les pirates pullulèrent bientôt², et les insulaires qui avaient besoin du marché d'Athènes, des blés qu'elle allait chercher dans la Tauride, se rapprochèrent de la seule ville qui pût assurer à leur commerce les produits et la sécurité dont ils avaient besoin.

Athènes venait de recouvrer l'intendance du temple de Délos, le sanctuaire des Cyclades et de la race ionienne, qu'elle avait perdue après 1Egos-Potamos. Changer ce lien religieux en un lien politique n'était point chose difficile, pour peu que les circonstances y aidassent. Poussées vers Athènes par leurs intérêts et par la hauteur, par les violences des harmostes lacédémoniens, Chios, Byzance, Rhodes, Mytilène, l'Eubée presque entière, enfin soixante-dix villes insulaires ou maritimes, vinrent d'elles-mêmes lui demander de renouer cette confédération qui, durant plus de soixante ans, leur avait donné paix, sécurité et richesse³. Au reste, Athènes eut la sagesse de revenir au plan d'Aristide. Tous les membres de la ligue, restant indépendants pour leur constitution intérieure, envoyèrent des représentants à un congrès fédéral, qui se tenait à Athènes, et dans lequel le moindre État avait une voix, et les plus grands, Athènes même, pas davantage. Cette assemblée fut chargée de voter la contribution générale et de déterminer le contingent de chaque cité. Les clérouquies avaient laissé un mauvais souvenir; Athènes l'effaça par un acte de modération: elle renonça à réclamer les terres qui avaient été autrefois partagées, sur le continent ou dans les îles, entre des colons athéniens et dont ils avaient été dépossédés à la fin de la guerre du

¹ On procéda à un recensement qui fit estimer la valeur des propriétés dans l'attique à 6000 talents. Toutes les fortunes étant connues, on groupa les contribuables en vingt classes ou *symmories*, dont chacune représenta un même capital imposable, et renferma des riches et des pauvres, par conséquent des cotes très différentes qui furent soumises à un impôt progressif. Il était donc demandé davantage aux premiers qu'aux seconds, 8 p. 100 aux uns, 5 p. 100 aux autres. C'était un système suivi dans toutes les villes démocratiques de la Grèce, très utile au trésor public et qui partait d'un sentiment très honorable : la solidarité des membres de la cité. Les douze cents membres les plus riches des dix tribus furent chargés de la répartition et de la levée de l'impôt dans leurs tribus respectives et quinze des plus riches citoyens pris dans chacune des vingt classes, eurent l'obligation, en cas de retard, de le fournir eux-mêmes, comme avance faite à l'État. Or il arriva que les répartiteurs surchargèrent certains contribuables pour diminuer ce qu'ils avaient eux-mêmes à payer. De là des abus qui exigèrent de nouvelles réformes. J'ai déjà dit, et il est bon de le répéter, que les obligations onéreuses imposées à la classe aisée avaient un grave inconvénient, celui de constituer, au sein de la république, un parti de mécontents et de pacifiques qui cherchaient à s'exonérer d'un fardeau parfois écrasant par des malversations financières, des intrigues politiques, ou une perpétuelle opposition à toute guerre, même à la plus légitime. L'*εἰσφορά* était dû par les métèques, comme par les citoyens ; mais cet impôt n'était levé qu'en cas de nécessité.

² Isocrate, *Panégyr.*, 115.

³ Diodore, XV, 28 et 30.

Péloponnèse. Une loi interdit même à tout citoyen d'Athènes d'acquérir des domaines et d'y prendre hypothèque hors de l'Attique¹. L'admission de Thèbes changea le caractère de la confédération qui, jusque-là exclusivement maritime, se vit obligée de mettre sur pied des forces de terre considérables. Dans la première ardeur de ce zèle nouveau, on se promit d'armer vingt mille hoplites, cinq cents cavaliers et une flotte de deux cents voiles.

En face de cette ligue, Sparte sentit la nécessité de traiter plus doucement ses alliés et d'organiser plus équitablement les contributions qu'elle leur imposait. La confédération nouvelle fut partagée en dix sections : 1° les Lacédémoniens ; 2° et 3° les Arcadiens ; 4° les Éléens ; 5° les Achéens ; 6° les Corinthiens et les Mégariens ; 7° les Sicyoniens, les Phliasiens et les habitants de l'Acté ; 8° les Acarnaniens, les Phocidiens et les Locriens ; 10° les Olynthiens et les alliés de Sparte en Thrace. La part de chaque section fut fixée ; et, pour éviter l'arbitraire dans la levée des contingents, il fut réglé qu'un hoplite équivaldrait à deux soldats armés à la légère, un cavalier à quatre hoplites. Pour chaque hoplite manquant, il devait être payé 3 oboles d'Égine (0 fr. 67), le quadruple pour un cavalier. La ville qui ne donnerait ni homme ni argent serait passible d'une amende de 4 drachmes multipliés par le chiffre de soldats qu'elle aurait dû livrer, et par le nombre de jours qu'aurait duré la campagne : Sparte se chargeait de faire les recouvrements². Elle reprenait donc à son profit le système de l'ancienne confédération athénienne, en l'exagérant, et c'était pour le détruire qu'elle avait entrepris la guerre du Péloponnèse !

Dans l'été de 378, Agésilas fit une seconde incursion en Béotie et, après quelques ravages, vint présenter la bataille à l'armée confédérée. L'attitude martiale des Athéniens de Chabrias, qui attendirent le choc sans broncher, le bouclier appuyé contre le genou et la lance forte ment tenue en arrêt des deux mains, l'intimida, quoiqu'il fût supérieur en nombre, et le fit reculer. Les Athéniens élevèrent une statue à leur général, qui le représenta dans cette attitude de combat : c'était la première de ces flatteries qu'ils allaient tant prodiguer. Aux jours héroïques, on ne donnait aux chefs glorieux qu'un tombeau à part. Il est vrai qu'alors c'était moins le général qui était grand que le peuple.

Avant de reprendre la route de Lacédémone, Agésilas avait mis garnison dans Thespies, en lui donnant pour chef Phœbidas, l'homme le plus intéressé à surveiller et à contenir les Thébains. Ceux-ci, tout fiers d'avoir vu le roi reculer devant eux, coururent, après son départ, à Thespies, battirent les Péloponnésiens qui la gardaient et tuèrent Phœbidas, sans réussir pourtant à s'assurer de la ville, où la haine des factions contraires éclata avec violence. Les riches bannirent les chefs des démocrates et, pour en finir avec ce parti, ils résolurent de faire un massacre général de leurs adversaires. Agésilas, qui reparut en Béotie (377), arrêta ces ressentiments et essaya d'entraîner les partisans de Lacédémone en ce pays à un grand effort contre Thèbes. Il eut beau conduire cette guerre avec son habileté ordinaire, il n'en tira d'autre avantage que de détruire des fermes, couper des arbres à fruits et brûler des moissons : guerre sauvage qui exaspérait les populations, sans avoir l'excuse d'un but élevé à atteindre. Les Thébains n'avaient pas, comme les Athéniens de Périclès, la mer pour les dédommager de la terre, et ils commençaient à souffrir de la disette,

¹ Pour l'inscription découverte dans l'Attique, qui nous permet de lire ce monument de sagesse, voyez *Corp. inscr. Attic.*, II, 17, 25-30, 34-41, et l'*Appendice* de Bœckh à la deuxième édition de son *Staatshaushaltung der Athener*, p. 20.

² Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 21 ; Diodore, XV, 31.

mais aussi ils s'aguerrissaient. Ils n'étaient pas restés derrière leurs murs, où l'ennemi les eût vite bloqués et affamés ; ils tenaient la campagne, suivaient les Péloponnésiens d'un peu loin, et par les hauteurs, comme Fabius suivra Annibal, et ils s'habituèrent par de fréquentes escarmouches à regarder les Spartiates en face. Un jour Agésilas fut blessé dans une rencontre avec eux : **Voilà**, lui dit un Spartiate, **le fruit des leçons que tu leur as données**. Lyncurgue avait sagement recommandé de ne pas faire longtemps la guerre aux mêmes ennemis.

Au printemps de l'année 376, ce fut Cléombrote qui dut mener les Lacédémoniens en Béotie. Il n'eut pas, comme Agésilas, la prudence de s'assurer à l'avance des passages du Cithéron, et éprouva un échec en voulant les forcer. Les Athéniens contribuaient beaucoup à rendre cette guerre difficile pour Lacédémone; c'étaient eux que les Péloponnésiens trouvaient toujours à la défense des défilés. Sparte résolut de se prendre encore une fois corps à corps avec son éternelle rivale ; elle envoya soixante galères croiser au milieu des Cyclades pour intercepter les convois de blés dirigés sur le Pirée. Athènes arma quatre-vingts sous les ordres de Chabrias, qui venait de se distinguer en Chypre, au service d'Évagoras, et en Égypte, à celui d'Acoris, le roi indigène révolté contre les Perses. Dans une bataille livrée près de Naxos, les Lacédémoniens perdirent quarante-neuf vaisseaux. Leur défaite eût été bien plus désastreuse si, se souvenant des Arginuses, Chabrias, au lieu de les poursuivre, ne se fût arrêté à recueillir ses morts et les équipages de dix-huit de ses galères qui avaient été brisées (sept. 376). Il ramena dans Athènes trois mille prisonniers, et le butin monta à 440 talents.

Depuis la guerre du Péloponnèse, c'était la première victoire navale gagnée par les Athéniens. Elle les releva dans l'opinion des alliés, et, ce qui valait mieux, dans leur propre estime. Nombre de villes entrèrent aussitôt dans leur alliance. L'année suivante, tandis que les Lacédémoniens se préparaient à renouveler leur invasion périodique en Béotie, Athènes reprit le plan hardi jadis proposé et exécuté par Périclès. Timothée, fils de Conon, tourna avec cinquante galères le Péloponnèse, fit rentrer dans l'alliance d'Athènes Corcyre, Céphallénie, les Acarnanes, Alcétas, roi des Molosses, et battit l'amiral lacédémonien, en vue de Leucade. Ces succès flattaient l'orgueil d'Athènes, mais les dépenses de la flotte épuisaient ses ressources. Timothée avait reçu du trésor public 13 talents qui avaient été bien vite épuisés; une avance de 7 mines, que lui firent chacun de ses soixante triérarques, ne pouvait le faire vivre longtemps. Athènes, pressée par lui d'envoyer de nouveaux subsides, s'adressa à ses alliés dont la diversion navale servait efficacement les intérêts. Soit réelle impuissance, ou plutôt mauvais vouloir, Thèbes ne voulut rien donner. Ce refus décida les Athéniens, redevenus, malgré quelques pirateries des Éginètes, maîtres de la mer Égée et par conséquent du commerce, à négocier avec Lacédémone. Sparte aussi, inquiète de voir les côtes du Péloponnèse exposées à des descentes désastreuses, désirait la paix : les deux villes conclurent un traité qui reconnut aux uns l'hégémonie sur le Péloponnèse, aux autres la direction de la confédération maritime (374). Les Athéniens aimaient encore à inviter la religion et les arts à solenniser les grands actes de leur vie politique. Ils instituèrent un sacrifice annuel et une fête pour rappeler la fin des jours de combat, et un sculpteur alors célèbre, Képhisodotos, qui, au grand style de Phidias et à la sévère beauté de ses dieux, avait déjà substitué une grâce plus humaine et plus vivante, fit, pour un de leurs temples, une déesse de la Paix, portant dans ses bras Ploutos, le dieu de la richesse avec la corne d'abondance.

Cette convention semblait promettre une longue tranquillité; elle dura quelques jours à peine : triste condition de cette race querelleuse qui usera ses forces en d'éternels combats et, un jour, viendra, épuisée de sang, tomber aux pieds de l'étranger. Avant de quitter la mer d'Ionie, Timothée provoqua une révolution à Zacynthe ; Sparte essaya d'en faire une à Corcyre, qui réclama l'assistance d'Athènes, et Thèbes attaqua les villes béotiennes demeurées, depuis la paix d'Antalcidas, l'appui de l'étranger, Thespies, Platée et Orchomène. Pélopidas, qui chaque année était élu béotarque, marcha avec le bataillon sacré sur cette dernière ville, que la garnison lacédémonienne venait de quitter pour aller en Locride ; mais un autre corps l'avait remplacée le coup manqua. Au retour, Pélopidas rencontra à l'improviste les Lacédémoniens près de Tégyre : **Nous sommes tombés au milieu des ennemis**, lui dit un des siens. — **Et pourquoi**, répondit-il, **ne sont-ce pas les ennemis qui sont tombés au milieu de nous ?** Il n'avait que trois cents hommes et quelques cavaliers ; les Spartiates, bien plus nombreux, furent complètement battus. Le bataillon sacré conquit ce jour-là sa légitime renommée. C'était une troupe d'élite composée d'hommes unis entre eux par l'amitié. Cette troupe existait déjà depuis longtemps, mais on dispersait ordinairement ceux qui la formaient dans les premiers rangs de l'armée ; Pélopidas les fit agir en corps et isolément, afin que leur valeur et leur discipline, étant mises en commun, devinssent irrésistibles. **Ce combat**, dit Plutarque, **apprit pour la première fois aux Grecs que ce n'est pas seulement sur les bords de l'Eurotas que naissent les hommes intrépides ; mais que partout on les jeunes gens savent rougir de ce qui déshonore et se porter avec ardeur à ce qui est glorieux, partout où le blâme est redouté plus que le danger, là sont des hommes qu'il faut craindre.**

Corcyre, vivement pressée par les Lacédémoniens, envoyait à Athènes des appels désespérés. On manquait d'argent pour un armement maritime; afin d'en recueillir, Timothée reçut l'ordre de visiter, avec quelques galères, les villes alliées. La douceur de son caractère l'empêcha de prendre de force ce qu'on ne lui offrait pas de bonne volonté, de sorte qu'il perdit beaucoup de temps à cette mission (373). Cependant Corcyre allait succomber; Athènes, en employant ses dernières ressources, jusqu'aux galères sacrées, rassembla une flotte ; mais elle punit son général, trop lent au gré de son impatience, par la perte de son commandement et le mit en jugement. Deux puissants intercesseurs, Alcétas, roi d'Épire, et le tyran de Phères, Jason, le sauvèrent ; tous deux vinrent à Athènes, et se logèrent dans la demeure modeste de Timothée, qui fut obligé d'emprunter de l'argent et de la vaisselle pour les recevoir. C'était un de ces hommes purs et honnêtes de la famille d'Aristide, tels qu'Athènes en eut un certain nombre. Ses ennemis niant son mérite ne parlaient que de son bonheur ; ils l'avaient fait représenter endormi sous une tente pendant que la Fortune rassemblait pour lui des villes prises dans un filet. **Eh ! que ferais-je donc si j'étais éveillé ?** dit-il. Il prouva qu'il avait engagé ses biens pour l'entretien de la flotte et fut acquitté ; mais il se retira chez les Perses, par un exil volontaire qui dura plusieurs années (373). La démocratie d'Athènes se privait encore d'un bon serviteur. Iphicrate et Callistrate, ses rivaux, le remplacèrent. Nous savons peu de chose du second qui, cependant, passait pour le premier orateur de son temps, mais nous connaissons les talents militaires du premier ; il les appliqua à la marine. Il n'avait reçu que des matelots novices, il les exerça pendant la traversée. Arrivé près de Corcyre, il épia dix vaisseaux que Denys de Syracuse envoyait aux Spartiates et en prit neuf. Les Corcyréens s'étaient sauvés eux-mêmes par une victoire (372).

Depuis que la guerre était devenue maritime les Athéniens en portaient tout le poids, et Thèbes en tirait tout le profit. Elle s'était emparée de Platée, dont Athènes recueillit encore les habitants, et l'avait rasée de fond en comble ; Thespies avait subi le même traitement ; la Phocide était menacée. Les Athéniens, mécontents des violences exercées contre les Platéens et jaloux de voir une nouvelle cité monter au rang d'un grand État, firent à Sparte des ouvertures de paix. Callistrate, leur orateur favori, désirait la fin d'une guerre qui donnait l'influence aux généraux ; Iphicrate et Chabrias la souhaitaient, en vue des brillants avantages que le roi de Perse leur offrait, s'ils entraient à son service. Selon Diodore, Artaxerxés lui-même s'occupa de rétablir la paix entre les Grecs, afin de pouvoir prendre à sa solde leurs troupes licenciées, pour dompter ses provinces rebelles. On disait aussi qu'Antalcidas était auprès de lui et qu'Athènes devait se hâter de traiter, dans la crainte d'une nouvelle alliance entre Lacédémone et l'empire oriental. Callias fut envoyé comme ambassadeur à Sparte avec six collègues ; Callistrate l'accompagnait pour appuyer les négociations de son éloquence.

Les discours qui furent alors prononcés et dont Xénophon, qui a pu les entendre, nous a conservé l'esprit, ont plus d'un passage intéressant. Celui de Callias est ridicule : il montre l'abus que les orateurs avaient coutume de faire des souvenirs mythologiques. Pour lui, la raison qui doit décider Sparte et Athènes à former une étroite alliance, c'est que l'Athénien Triptolème a offert au Péloponnèse les premiers dons de Cérès et qu'il est contre la justice que Lacédémone ravage les moissons du peuple à qui elle doit les siennes. Autoclès s'attarde moins dans la légende et va droit à l'histoire : Lacédémoniens, dit-il, vous répétez sans cesse que les républiques doivent être libres et vous obligez vos alliés à vous suivre partout où il vous plaît de les conduire. Sans les consulter, vous déclarez la guerre, vous décrétez des levées, en sorte que bien souvent des peuples qu'on dit libres sont contraints de marcher contre leurs meilleurs amis. Et n'est-ce pas porter le dernier coup à l'indépendance des cités que de mettre dans l'une dix, dans l'autre trente hommes, moins chargés de les gouverner avec justice que de les contenir par la force. Lorsque le roi de Perse déclara que toutes les villes de la Grèce seraient libres, vous dites que les Thébains agiraient contre le traité s'ils ne laissaient pas les cités béotiennes se gouverner elles-mêmes, et vous avez pris la Cadmée, vous avez ravi à Thèbes sa liberté.

Ces paroles dures aux oreilles lacédémoniennes n'étaient pas pour faciliter les négociations. Le troisième envoyé athénien, Callistrate, plus adroit, rappela que, si Athènes et Sparte avaient, l'une et l'autre, commis beaucoup d'erreurs, la sagesse est faite d'expérience, l'expérience, de la connaissance des fautes dont on a souffert, et il ajouta : A en croire quelques ennemis de la paix, ce qui nous amène à Lacédémone, c'est la crainte qu'Antalcidas, votre envoyé auprès du grand roi, ne revienne chargé d'or ; mais ce monarque veut l'indépendance des cités grecques, et, comme notre désir est le même, nous n'avons rien à craindre de lui. » On voit quelle figure faisaient maintenant, aux yeux des héritiers de la gloire de Salamine, ce roi de parade et cet empire qui n'avait de grand que la liste de ses provinces indociles. Callistrate fut plus dans la vérité, en disant : Toutes les villes se partagent entre vous et nous ; dans chaque cité, les uns sont partisans de Lacédémone, les autres d'Athènes ; si nous devenions amis, quel adversaire pourrions-nous raisonnablement redouter ? Forts de votre amitié, qui oserait nous attaquer par terre ! Forts de la nôtre, qui vous inquiéterait par mer ? C'était la seconde fois que Sparte et Athènes semblaient consentir à se

partager l'empire de l'Hellade. La paix fut conclue à condition que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes ; que des deux côtés on licenciât les armées de terre et de mer, que chaque ville serait indépendante et que, si l'un des contractants faisait quelque infraction au traité, les autres pourraient se réunir contre lui. Cette clause était dirigée contre Thèbes. Lacédémone jura la paix pour elle et pour ses confédérés ; les Athéniens et leurs alliés prêtèrent le même serment, chacun pour sa ville. On avait inscrit les Thébains parmi les alliés d'Athènes ; le lendemain ils demandèrent qu'on remplaçât le mot de *Thébains* par celui de *Béotiens*. Cette substitution eût justifié les prétentions de Thèbes à la domination de la Béotie. Agésilas s'y opposa et demanda à Épaminondas, qui venait de parler pour Thèbes, s'il ne croyait pas juste que les villes béotiennes fussent libres. **Non, répliqua Épaminondas, à moins que vous ne trouviez juste que les villes laconiennes soient indépendantes.** Agésilas raya le nom des Thébains du traité (juin 371). C'était une déclaration de guerre faite au moment où les simples auraient pu croire que l'on signait une paix générale.

III. Leuctres (371) : Mantinée, Mégalopol et Messène ; Épaminondas en Laconie (370-339)

Avant l'ouverture du congrès de Lacédémone, Cléombrote avait conduit une armée en Phocide pour protéger cette province contre les Thébains qui la menaçaient. Il reçut l'ordre de descendre en Béotie, et vingt jours étaient à peine écoulés depuis la signature du traité qu'il arriva dans la plaine de Leuctres, en face de l'armée thébaine, avec les 10.000 hoplites et les 4000 cavaliers, que Diodore lui donne peut-être trop libéralement. Au milieu de cette plaine s'élevait le tombeau de deux jeunes filles qui s'étaient tuées pour ne pas survivre à un outrage qu'elles avaient reçu des Lacédémoniens. Ce monument d'un crime de leurs ennemis fut regardé par les Thébains comme d'un heureux présage ; ils décorèrent de guirlandes *le tombeau des vierges*, et, dans l'armée on ne douta pas que les Erinyes les vengeraient. De Thèbes les prêtres annonçaient que les portes des temples s'étaient ouvertes d'elles-mêmes, que l'armure d'Hercule avait disparu de son sanctuaire, et que ces prodiges révélaient sûrement que les dieux étaient partis pour combattre les envahisseurs, comme Thésée avait été vu à la journée de Marathon, et les Éacides à celle de Salamine.

Les Thébains n'avaient que six mille hommes de pied, mais leur cavalerie était supérieure à celle des Spartiates, et Pélopidas conduisait le bataillon sacré. On n'était point, dans le conseil, décidé à combattre : Épaminondas, un des sept béotarques, voulait engager l'action ; ses collègues hésitaient ; trois voix s'étant jointes à la sienne, son avis l'emporta. Les Lacédémoniens n'avaient rien changé à leur tactique habituelle ; leur ordre de bataille était toujours une ligne d'hoplites qui, rangés sur douze files, présentaient un front menaçant et impénétrable de piques et de boucliers. Mais, par une violente poussée sur un point de cette muraille, on pouvait l'ébranler, la rompre et se faire jour au travers. Épaminondas disposa l'armée d'après cette idée : il l'établit obliquement, engageant vivement sa gauche, formée d'hommes d'élite, sur cinquante de profondeur, et refusant sa droite. Comme il réservait ainsi le fort de l'action à ses meilleurs soldats et qu'il s'assurait la supériorité du nombre au point attaqué, il brisa facilement la ligne des Spartiates, que, d'autre part, la cavalerie thébaine ébranlait. Cléombrote essaya d'envelopper ce coin terrible qui s'enfonçait dans

son front de bataille ; Pélopidas le chargea impétueusement avec le bataillon sacré, et le roi tomba frappé à mort. Ses amis purent l'emporter respirant encore jusqu'au camp, où l'armée se réfugia derrière le fossé qui le couvrait. Mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates, sur sept cents qu'ils étaient, restèrent sur la place ; il fallut demander aux vainqueurs une trêve pour ensevelir les morts : c'était l'aveu ordinaire de la défaite. Les Thébains l'accordèrent et aussitôt dressèrent leur trophée. Quand on félicita Épaminondas : **Ce qui me rend le plus heureux, dit-il, c'est que mon père vit encore ; il jouira de cette gloire** (6 juillet 371)¹.

On célébrait alors à Sparte la fête des Gymnopédies ; la ville était pleine d'étrangers et des chœurs de jeunes garçons chantaient sur le théâtre, lorsque des courriers arrivés de Leuctres annoncèrent la funeste nouvelle. Les éphores sentirent bien qu'ils venaient de perdre l'empire de la Grèce. Cependant ils ne permirent ni aux chœurs de sortir du théâtre ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les parents des premiers se montrèrent en public parés et joyeux. Au contraire, les proches de ceux qui avaient échappé à la mort s'enfermèrent dans leurs maisons, comme en un temps de deuil ; ou, s'ils étaient forcés de sortir, ils marchaient tristes et la tête baissée². Quelle fausse ostentation de grandeur ! Cette joie des uns, cette douleur des autres, étaient-elles bien sincères ? N'était-ce pas plutôt un rôle que Sparte se forçait à jouer³ ? Sous le masque d'emprunt, il y avait le père, le fils, le frère, qui, endurcis par la loi, ne pleuraient pas, je le veux bien, mais il y avait aussi le citoyen qui devait comprendre que, dans cette journée, était tombé un mort de plus que les listes n'en portaient, et sur lequel ils pouvaient pleurer Lacédémone elle-même.

Les Spartiates avaient fui ; la loi les condamnait à la honte et les déclarait incapables de remplir une charge. Agésilas proposa de laisser dormir un jour la loi pour que Sparte n'eût pas à mépriser un trop grand nombre de ses citoyens.

Thèbes usa mal, quelques jours après, de sa victoire. Sous prétexte d'un complot aristocratique, elle fit égorger tous les habitants mâles d'Orchomène de Béotie, vendit les femmes, les enfants, et rasa cette ville⁴. Cet acte d'atroce jalousie fut accompli en l'absence d'Épaminondas, qui une première fois l'avait empêché. Thèbes avait déjà à sa charge le crime de Platée, attaquée en pleine paix, puis détruite. Le massacre d'Orchomène rappelle la condamnation, à Athènes, des captifs mytiléniens et ceux des défenseurs de Platée par les Spartiates : à certains moments tous ces Grecs étaient féroces.

Quand un grand événement venait déranger en Grèce l'équilibre des puissances, il se produisait toujours des convulsions qui se répercutaient des grands États dans les petits. On l'a vu après la chute d'Athènes ; on le vit davantage après la bataille de Leuctres, car c'était la puissance la plus ancienne, la moins contestée

¹ En 1877, on a trouvé, près de Thèbes, une inscription qui date de cette journée : *Lorsque régnait la lance du Spartiate, Xénocratès reçut l'ordre du sort de porter à Jupiter le trophée, sans craindre l'armée venue de l'Eurotas, ni le bouclier laconien. Les Thébains, vainqueurs dans la guerre, voilà ce que proclame dans Leuctres le trophée des lances victorieuses* (Bull. de Corr. hellén., t. II, p. 24).

² Plutarque, *Agésilas*. Xénophon ne nomme même pas Épaminondas dans le récit de cette bataille.

³ Xénophon en fournit lui-même la preuve. Il montre (*Helléniques*, VI, 5, 24) Agésilas faisant une courte apparition en Arcadie pour relever le cœur de ses concitoyens.

⁴ Diodore, XV, 79. Coronée paraît avoir été traitée de même. A Thespies, à Platée, la population eut du moins le temps de s'enfuir.

qui, cette fois, chancelait. La domination spartiate dans le Péloponnèse fut ébranlée jusque dans ses fondements, et il n'y eut pas une bourgade peut-être, dans toute la presqu'île, qui n'en fût troublée, parce que partout les deux partis aristocratique et démocratique étaient en présence, et que, dès que l'un des deux voyait son drapeau triompher sur quelque champ de bataille, il en tirait avantage pour dominer dans sa localité.

Jamais les Spartiates n'avaient été si complètement vaincus sur terre : Sphactérie n'était rien auprès de Leuctres. Athènes crut le moment venu de recueillir une partie de leur héritage. L'accueil insultant qu'elle fit au messager thébain qui lui annonça la victoire était un éclat de jalousie et de regret pour n'avoir pas elle-même porté ce coup à son ancienne rivale, et ne prouvait pas qu'elle en eût compassion. Son premier soin fut de chercher à la supplanter jusque dans le Péloponnèse, en se faisant à son tour l'exécutrice du traité d'Antalcidas. Elle convoqua une assemblée dans laquelle les députés de plusieurs villes, ceux de Corinthe entre autres, jurèrent d'observer la convention *envoyée par le grand roi* et de combattre quiconque attaquerait une des villes ayant fait ce serment. Ce n'était pas moins qu'une ligue nouvelle, non plus seulement des cités maritimes, mais sur le continent même, et à la tête de laquelle Athènes se plaçait à la fois contre Sparte et contre Thèbes.

Les Mantinéens sans doute y entrèrent, car ils quittèrent aussitôt les quatre villages où Sparte les avait dispersés, et se mirent à reconstruire leur ville. Agésilas les somma de suspendre ces travaux, leur donnant à entendre que Sparte, trop affaiblie pour employer la force, les aiderait elle-même un jour à relever leurs murs, s'ils consentaient à ne point offrir à la Grèce le spectacle de Lacédémone impunément bravée. Ils n'obéirent pas, et on n'osa les contraindre; plusieurs villes leur envoyèrent des ouvriers; les Éléens donnèrent 3 talents (370).

A Phigalie, les exilés du parti oligarchique firent un sanglant coup de main, mais sans résultat. Les exilés démocrates de Corinthe tentèrent une entreprise semblable sur leur ville; ayant échoué, ils se tuèrent les uns les autres pour éviter la vengeance de leurs ennemis, qui établirent contre leurs partisans une sévère inquisition. Pareilles scènes eurent lieu à Sicyone et à Mégare. A Phlionte, les chefs du parti démocratique voulurent rentrer avec des mercenaires; ils tuèrent trois cents hommes aux aristocrates, mais en perdirent six cents et s'enfuirent à Argos.

Cette ville était plus malheureuse encore; elle avait recueilli tous les Péloponnésiens bannis pour la cause populaire et elle était devenue un foyer de démocratie incohérente, que remuaient incessamment les démagogues. Un complot du parti aristocratique, vrai ou supposé, avant été découvert, ouvrit la voie aux plus cruelles vengeances. D'abord quelques-uns des accusés se tuèrent eux-mêmes; trente qui espérèrent sauver leur vie, en dénonçant leurs complices, ne gagnèrent même pas un répit de quelques heures; douze cents autres, au dire de Diodore, furent encore arrêtés et, comme les formes judiciaires paraissaient trop lentes, le peuple s'arma de bâtons et les assomma: cet horrible massacre fut appelé le *scytalisme*, du mot grec qui signifie bâton. Mais les démagogues, victimes à leur tour des passions qu'ils avaient soulevées, périrent, et ce ne fut qu'après s'être inondée de sang qu'Argos trouva enfin la paix. Jamais Athènes n'avait vu pareilles tragédies; *cela marque bien*, dit Niebuhr, *la supériorité de ce peuple privilégié*. J'en trouve une autre preuve dans l'effet produit par la nouvelle de ces abominations. Pour en avoir entendu

seulement le récit dans une de leurs assemblées, les Athéniens se crurent souillés et recoururent aux cérémonies expiatoires (370)¹.

On se demande comment on pouvait vivre avec tant d'égorgements dans les villes, de dévastations dans les campagnes; et l'on arrive à penser que ces agitations meurtrières et stériles justifient Sparte et Athènes d'avoir cherché à saisir une domination qui, du moins, donnait la paix à la Grèce, quand toutes deux ne s'armaient pas l'une contre l'autre.

La seule révolution qui ait eu alors une portée considérable fut celle qui changea la situation politique de l'Arcadie. Avec un territoire plus étendu que toute autre région du Péloponnèse, avec une race robuste et belliqueuse, l'Arcadie n'avait jamais eu d'influence sur les affaires de la Grèce. Ce pays n'était qu'un passage pour les armées de Lacédémone, et ce peuple laissait ses enfants aller, comme mercenaires, vendre partout leur insouciant courage. Il perdait ainsi le meilleur de son sang, sans profit pour sa puissance; et tandis que les Arcadiens donnaient à des rois étrangers la victoire et le pouvoir, l'Arcadie restait d la discrétion de Sparte. Bien des patriotes auraient voulu changer cette situation. La bataille de Leuctres fit prendre corps d des idées jusque-là incertaines. Un Mantinéen nommé Lycomède, homme riche et noble, proposa d'unir le peuple arcadien en un seul corps, comme les Spartiates et les Athéniens. [Les Lacédémoniens](#), dit-il, [n'ont jamais fait sans nous une incursion dans l'Attique. Sans nous, auraient-ils pris Athènes ?](#) Il voulait fonder une métropole, établir un conseil national, qui serait investi de l'autorité suprême sur les affaires extérieures, particulièrement sur les questions de paix et de guerre, enfin organiser une force militaire pour la sûreté de l'État.

Sparte fut effrayée d'une entreprise qui allait placer sur sa frontière du nord une puissance redoutable et ennemie. Mais Thèbes l'accueillit avec joie; et, si Épaminondas ne fut pas, comme on l'a dit, l'auteur du projet, il l'encouragea de tous ses efforts; quand on commença les fondations de la nouvelle ville, il envoya mille soldats d'élite pour protéger les travailleurs. Quelques mois seulement après la bataille de Leuctres, une assemblée d'Arcadiens se réunit, et bientôt après commença à s'élever Mégalopolis (*la Grande Ville*), dans une vaste plaine du sud-ouest de l'Arcadie, sur les bords d'un affluent de l'Alphée, non loin des frontières de la Messénie et de l'un des passages qui conduisaient dans la vallée de l'Eurotas. La ville, construite sur un large plan, eut le théâtre le plus vaste de la Grèce, et quarante villes, selon Pausanias, ou plutôt quarante villages contribuèrent à la peupler. Quatre cantons seulement refusèrent leur concours; trois d'entre eux furent contraints par la force de se rallier au projet; le quatrième, celui où s'élevait Lykosoura, qui se vantait d'être la plus ancienne cité sous le soleil, garda pour cette raison son autonomie. Orchomène et Héræa restèrent aussi à l'écart (370).

La nouvelle constitution de l'Arcadie semble une ébauche de celle que se donneront plus tard les Achéens; mais les documents pour la bien connaître font défaut. Une inscription mentionne un conseil, *Βουλή*, composé de démiurges ou députés envoyés par les peuples faisant partie de la ligue arcadienne, et il est fréquemment question d'un corps appelé les Dix Mille, qui se réunissait d'abord à Mégalopolis, plus tard dans les autres villes successivement, à des époques déterminées et toutes les fois que l'intérêt public le demandait. Qu'étaient-ce que

¹ Plutarque, *Préceptes Politiques*, 48. Il n'est pas possible de rattacher tous ces événements à une date certaine.

ces Dix Mille ? Sans doute une assemblée que l'on désignait par un gros chiffre pour dire seulement qu'elle était nombreuse¹. Ses membres devaient être ce que nous appellerions les citoyens actifs qui, par leur âge et leur fortune, pouvant servir comme hoplites, formaient, dans les temps de crise, l'armée de l'État et, durant la paix, son corps législatif. Le conseil n'avait probablement, ainsi que les sénats des autres villes grecques, qu'un droit d'avis préalable, *zpo6ovlevμz*; c'était l'assemblée qui décidait de toutes les affaires importantes : la paix, la guerre, les alliances, l'impôt, le contingent de chaque canton, les causes de haute trahison, etc., et ces décisions étaient obligatoires pour toutes les villes. On sait mal aussi ce que fut le pouvoir exécutif; on voit seulement un stratège ou général qui commandait l'armée et présidait le grand conseil, des archontes chargés de l'administration, et un corps de troupes soldées, comme il y en avait alors partout, les *éparites*, pour faire exécuter dans chaque ville les ordres de l'assemblée et des magistrats.

Les villes d'Orchomène et de Tégée furent les seules de l'Arcadie qui firent une résistance énergique au nouvel état de choses. La première reçut une garnison lacédémonienne, la seconde fut le théâtre de luttes sanglantes entre les deux partis. Les démocrates, vaincus d'abord, prirent leur revanche, et huit cents partisans de l'oligarchie périrent. Sparte ne pouvait cependant abandonner ses amis et accepter de tels affronts en silence. Agésilas vint ravager pendant trois jours le territoire de Mantinée ; mais une armée thébaine approchait, il recula pour aller mettre Lacédémone en défense (369).

Après sa victoire de Leuctres, Thèbes avait pris Thespies et l'Orchomène de Béotie, pour ranger ce pays entier sous sa loi, et ses envoyés lui avaient gagné l'alliance de l'Eubée, des deux Locrides, des Maliens, même de la Phocide. Jason de Phères, dont il sera question plus loin, lui avait offert celle de la Thessalie, et sa mort, arrivée bientôt après, l'avait débarrassée d'un allié trop puissant; enfin la Pythie, jusqu'alors si docile à Lacédémone, s'était faite Béotienne : dénoncés au conseil amphictyonique comme infracteurs de la paix par la surprise de la Cadmée, les Spartiates avaient été condamnés à une amende de 500 talents et exclus des fêtes religieuses. L'axe politique de la Grèce était changé. Pour le fixer à Thèbes, Épaminondas proposa et fit accepter un plan d'invasion dans le Péloponnèse. Une armée considérable fut réunie. Excepté l'Attique, presque tous les peuples, au nord du golfe de Corinthe, avaient contribué à la former, et lorsqu'elle eut franchi l'isthme, les Éléens, les Argiens et les Arcadiens lui amenèrent leurs contingents. Des écrivains qui ne lésinent pas avec les chiffres lui donnent, l'un, Diodore, 50.000 hommes, l'autre Plutarque, 70.000, dont 40.000 hoplites. Dé telles masses d'hommes, rien qu'en marchant, auraient écrasé sous leurs pieds *la ville sans muraille*, et l'on va voir qu'il suffit à Sparte de bien peu de guerriers pour rendre vaine cette invasion formidable. Mais plus était grossi le péril, plus devait s'accroître, aux yeux de la postérité, l'honneur du peuple qui sut y échapper ; la thèse des mérites de Lacédémone en était d'autant mieux affermie.

Épaminondas s'était proposé de rendre à la vie politique deux peuples du Péloponnèse : les Arcadiens, qui venaient de montrer une activité inattendue, et

¹ On a fait de ces Dix Mille les représentants et les délégués des électeurs; mais il ne devait pas y avoir, dans l'Arcadie confédérée, beaucoup plus de dix mille hommes en âge, en condition et en désir d'assister à ces assemblées. Deux villes importantes, Orchomène et Héræa, ne faisaient point partie de la ligue, et une partie de la population de Tégée s'était retirée chez les Lacédémoniens. L'assemblée publique à Athènes n'a jamais compté dix mille assistants.

les Messéniens, que Sparte avait presque anéantis, mais dont il subsistait des rejetons vigoureux en divers lieux d'exil. Il n'avait pas compris dans son plan de campagne une invasion en Laconie, parce que l'entrée de cette vallée, où l'on ne pénétrait que par les gorges du Taygète, était facile à défendre, et qu'après une défaite on y serait pris comme dans un piège. Il s'y décida pourtant, quand il apprit que les passages n'étaient point gardés et qu'il lui fut venu, de Laconie même, de secrètes invitations. L'armée, partagée en quatre divisions, pénétra par quatre endroits différents et se réunit à Sellasie¹. De là elle descendit, en suivant la rive gauche de l'Eurotas, jusqu'auprès de Sparte qui, depuis qu'elle était aux mains de la race dorienne, n'avait pas vu de feux ennemis s'allumer autour d'elle. La terreur était extrême; la plus grande partie de la population, libre et esclave, refusait d'obéir. Heureusement Sparte avait alors un vieux soldat habitué à garder son sang-froid au milieu du péril. Une promesse de liberté fut faite aux hilotes qui voudraient s'armer : six mille se présentèrent. Un nombre à peu près égal d'alliés arriva par mer, de Corinthe, de Sicyone, de Pellène, d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione et d'Haliées.

Après avoir tout saccagé à l'est de Lacédémone, l'ennemi passa l'Eurotas, en face d'Amyclées, et, pendant trois ou quatre jours, Épaminondas espéra attirer son adversaire à une bataille en ravageant la plaine sous ses yeux; le roi ne bougea pas. Une attaque de cavalerie ne réussit pas, bien que les Thébains eussent pénétré dans la ville. Peut-être s'étaient-ils ainsi avancés pour soutenir des traîtres, deux cents Spartiates, qui s'étaient saisis d'une hauteur dans le quartier d'Issorion. Les cavaliers tombés dans une embuscade se retirèrent en désordre; quant aux traîtres, on disait autour d'Agésilas qu'il fallait les attaquer. Cette guerre civile, en face de l'ennemi, eût fait éclater d'autres trahisons et ruiné la ville. Agésilas feignit d'ignorer leurs mauvais desseins ; et, sans armes, suivi d'un seul homme, il va à eux, leur crie qu'ils ont mal entendu ses ordres, et que ce n'est point là qu'il les a envoyés. En même temps, il leur montre de la main les différents quartiers où ils doivent se répandre. Eux, convaincus qu'on n'a rien découvert, descendent et obéissent. Agésilas fait aussitôt occuper l'Issorion ; la nuit suivante, quinze des coupables périrent. D'autres conspirateurs furent encore surpris et exécutés. Agésilas avait ainsi à veiller sur les siens autant que sur l'ennemi.

Cependant les moyens de réduire une place étaient si défectueux, que les Thébains n'osèrent tenter une attaque de vive force contre ces collines, à travers les rues, le long de ces constructions où des embuscades pouvaient se cacher. Et puis cet antre du lion inspirait une terreur à ceux qui avaient si longtemps tremblé au seul nom des Spartiates. Épaminondas descendit la vallée, saccageant villes et villages, et vint donner l'assaut à Gytheion, le port de Sparte². Mais, après tant de ravages, le pays épuisé ne pouvait plus le nourrir. Les alliés chargés de butin voulaient le mettre en sûreté, et peu à peu s'écoulaient ; il fallut s'éloigner. Épaminondas laissa du moins à Sparte une trace terrible de son passage, la construction de Messène, sur la pente occidentale du mont Ithome. Les meilleurs architectes en tracèrent le plan, et les meilleurs ouvriers en élevèrent les murailles, dont les ruines excitent encore l'étonnement.

¹ Il faut convenir que l'emplacement précis de Sellasie est encore inconnu.

² D'après la commission de l'expédition scientifique de Morée, la distance entre Sparte et Gytheion n'est que de 45 kilomètres. Curtius fait prendre Gytheion par Épaminondas, sans doute d'après Polyen, II, 9 ; mais Xénophon dit (*Helléniques*, VI, 5, 32) qu'il l'attaqua trois jours, et ne dit pas que cette ville ait été prise.

Pausanias ajoute, comme d'habitude, à ce grand fait politique, des circonstances merveilleuses. Un songe révéla au Messénien Épitelès le lieu où Aristomène avait enseveli les règlements des anciens rites; on découvrit un rouleau d'étain sur lequel ils étaient gravés, et le jour où l'on jeta les fondements de la nouvelle ville, les sacrifices solennels furent accomplis comme ils l'avaient été neuf siècles auparavant. Les grandes déesses Déméter et Perséphone reprenaient possession de leur culte, en même temps que leur peuple redevenait maître de la terre des aïeux¹. Les Arcadiens, en souvenir de leur antique alliance avec les compagnons d'Aristomène, tinrent à honneur d'offrir les premières victimes, et les prières à Jupiter Ithomate se confondirent sur l'autel avec celles à Jupiter Lycæos, comme allaient se confondre les destinées des deux peuples.

Épaminondas avait rappelé tout ce qui survivait de Messéniens, et il leur adjoignit, avec les mêmes droits de cité, les étrangers qui se présentèrent. Les hilotes de la Messénie, descendants des anciens maîtres du pays, favorisèrent sans doute cette entreprise par un soulèvement, et formèrent la portion la plus considérable du nouveau peuple. La riche vallée du Pamisos se trouva ainsi séparée de la Laconie, exemple contagieux qui entraîna d'autres défections. Les Scirites, au nord, se rendirent indépendants; Sellasie, dans la vallée même de l'Eurotas, fit de même, mais ne sut garder que quatre ou cinq ans sa liberté.

Après avoir enfoncé au flanc de Sparte ce poignard, après l'avoir cerné par Messène à l'ouest comme elle l'était au nord par Mégalopolis et par Tégée, où il mit garnison, Épaminondas put sortir content de la Péninsule, dont la face était maintenant à jamais changée : l'habile général s'était montré un grand politique. Mais, à l'isthme, il rencontra un ennemi inattendu. Sparte, réduite à l'extrémité, avait invoqué, comme à l'époque de Tyrtée, l'appui d'Athènes ; après quelques délibérations orageuses à l'Agora et bien moins par amour pour Sparte que par jalousie contre Thèbes, l'assemblée avait décidé que l'on enverrait des secours. L'envie est un mauvais sentiment, qui d'ordinaire conseille mal ; il y eut pourtant alors, dans celle d'Athènes, de la sagesse. Thèbes devenait menaçante ; elle régnait dans la Grèce centrale ; elle avait des alliés dans la Thessalie, presque des sujets dans le Péloponnèse, et elle voudra bientôt avoir une flotte dans la mer Égée. Que cette puissance s'affermisse, et les Athéniens seront en danger, car Thèbes semble aspirer, elle aussi, à la domination que Sparte et Athènes ont tour à tour exercée. Ces craintes légitimes expliquent qu'à l'appel de Lacédémone Athènes ait enrôlé douze mille hommes pour occuper les passages de l'isthme ; mais Iphicrate, qui les commandait, n'osa risquer une bataille, et Épaminondas rentra en Béotie.

Suivant Plutarque, qui aime le tragique, son retour, que Thèbes eût dû fêter avec enthousiasme, fut accueilli par une accusation capitale. Il avait conservé le pouvoir quatre mois au delà du terme légal. Pélopidas, accusé comme lui, chercha à émouvoir ses juges et plus tard se vengea du rhéteur qui avait provoqué l'accusation. Pour Épaminondas, il ne se défendit pas, se déclara prêt à mourir, et demanda seulement qu'on écrivît sur sa tombe les noms de Leuctres, de Sparte et de Messène. Tous deux furent absous (369). Pausanias n'en sait pas si long² ; d'après lui, le jugement fut une simple formalité dont Épaminondas, dans son intérêt, demanda sans doute l'accomplissement, et les juges ne voulurent même point qu'on allât aux suffrages.

¹ Pausanias, IV, 8 et 26-27.

² IX, 14, 7.

Le premier soin de Sparte délivrée avait été d'envoyer à Athènes une ambassade pour cimenter l'alliance entre les deux États : il fut convenu qu'ils commanderaient tour à tour pendant cinq jours sur terre comme sur mer. Mégare, Corinthe, Épidaure et Denys de Syracuse lui promirent des auxiliaires ; mais les Arcadiens appelèrent une seconde fois les Thébains dans le Péloponnèse. Une armée de Sparte et d'Athènes qui voulut leur fermer le passage de l'isthme n'y put réussir, et Épaminondas força Sicyone à entrer dans l'alliance béotienne. Une tentative sur Corinthe, que Chabrias fit échouer, et l'arrivée du secours promis par Denys de Syracuse, engagèrent Épaminondas à se retirer (été de 369). Avec la justice habituelle aux démocraties on l'accusa, au retour, parce qu'il n'avait pas, dans cette campagne, réalisé les ambitieuses espérances de ses concitoyens, et il fut révoqué de son commandement.

Durant ces opérations au nord de la Péninsule, les Arcadiens s'étaient enhardis à faire eux-mêmes leurs propres affaires, comme Lycomède les en pressait. *Si vous êtes sages, leur disait-il, gardez-vous de marcher toujours, comme vous en avez l'habitude, à la suite des autres ; les Thébains seront pour vous de nouveaux Spartiates*¹. Ils l'écoutèrent, et envahirent seuls la Laconie, dont ils ravagèrent impunément quelques cantons. L'année suivante, ils voulaient recommencer : Archidamos, fils d'Agésilas, les prévint. A la nouvelle qu'il avait franchi leur frontière, ils coururent à sa rencontre, le firent rétrograder en Laconie et l'y attaquèrent près de Midée. La *victoire sans larmes* ne coûta pas, dit-on, un seul homme aux Spartiates. Xénophon vante, dans le récit de cette bataille, le courage des mercenaires gaulois que Denys avait envoyés au secours de Lacédémone². C'est la première mention qui soit faite de nos pères dans les annales du monde grec (368).

IV. Intervention de Thèbes en Thessalie ; bataille de Mantinée

Les affaires de Thessalie, auxquelles Thèbes se mêla, donnèrent quelque répit à Lacédémone. Ce pays, dès longtemps déchiré par les dissensions intestines, avait trois villes principales, Larissa, Pharsale et Phères, qui se disputaient la suprématie. A Phères, le pouvoir fut usurpé, sans doute dans une lutte contre l'aristocratie, par Lycophon, qui, l'année même de la prise d'Athènes, gagna une importante victoire sur les Thessaliens, conjurés pour le renverser. Larissa pourtant tint bon contre lui. Là dominait Médios, chef des Aleuades, qui, aidé d'un corps de Béotiens et d'Argiens, s'empara de Pharsale. Agésilas, en revenant d'Asie, rendit la liberté à cette ville, que le riche Polydamas, *hospitalier et fastueux à la mode thessalienne*³, gouverna quelque temps avec sagesse et intégrité, du consentement de ses habitants. Les rivalités des villes et la faiblesse de la Thessalie divisée duraient donc toujours ; Jason, successeur et peut-être fils de Lycophon, voulut lui faire jouer un autre rôle. *Quand la Thessalie est réunie sous un Tagos, disait-il, elle peut forcer tous ses voisins à lui obéir, car il lui est facile de mettre en campagne 6000 cavaliers et 10.000 hoplites*⁴. Et ce n'étaient point de vaines paroles. Il prit à sa solde 6000 mercenaires qu'il exerça avec le plus grand soin, et dont il s'assura la fidélité par des largesses. Il força

¹ Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 23.

² *Ibid.*, VII, 1, 20 et 31.

³ Xénophon, *Helléniques*, VI, 1, 2.

⁴ Xénophon, *Helléniques*, VI, 1, 3.

plusieurs villes d'accepter son alliance, c'est-à-dire sa suprématie; conclut avec Alcétas, roi d'Épire, un traité qui faisait de l'Épirote un vassal du prince thessalien ; et, comme Pharsale s'appuyait à Sparte, il entra en relation avec Thèbes, mais refusa l'amitié d'Athènes, pour n'être point gêné, par cette alliance, dans ses projets maritimes. Il avait déjà porté de ce côté ses vues que favorisait le voisinage de Pagase, le port d'où les Argonautes étaient partis¹. Mais Pharsale lui était un grand obstacle. Il amena Polydamas à une conférence, lui montra ses forces, ses plans, et obtint de lui la promesse que, si Sparte ne le secourait point, il ouvrirait ses portes. Sparte refusa toute assistance ; Polydamas et Jason tinrent leur parole l'un livra la ville, l'autre la traita en alliée (374).

Maître alors de toute la Thessalie, Jason se fit nommer Lagos, chef suprême et légal du pays. Il porta ses forces à 20.000 hoplites et à 8000 cavaliers, sans compter beaucoup de troupes légères. Il voulait aussi avoir une puissante marine, et ses secrètes espérances dépassaient encore la portée de ses forces. Après Leuctres, invité par les Thébains à les aider pour achever la ruine de Sparte, il était accouru avec une troupe nombreuse et avait artificieusement ménagé une trêve, qui sauva les débris de l'armée de Cléombrote. Il convenait à ses desseins qu'une des deux villes ne l'emportât pas sur l'autre, afin que leur rivalité lui ouvrit un chemin plus facile à la domination de la Grèce. Au retour de cette expédition, où il avait paru comme médiateur entre deux puissantes cités, il s'était emparé d'Héraclée, où était la clef des Thermopyles, et d'Hyampolis, sur les confins de la Phocide et de la Béotie. C'étaient des routes dont il s'assurait en diverses directions. Un jour il annonça l'intention d'aller offrir à Delphes un sacrifice et de présider les jeux pythiens. Dans ce but, il avait exigé de ses sujets une contribution de 1000 bœufs et de 10.000 têtes de menu bétail : prodigieuse offrande qui devait étonner et intimider la Grèce, en lui montrant l'étendue des ressources de la Thessalie. Mais, comme avant son départ il donnait publiquement audience, sept jeunes gens s'approchèrent de lui, sous prétexte de lui faire juger un différend, et le tuèrent. Quelque temps auparavant, des Delphiens, inquiets de cette visite pour les trésors du temple, avaient demandé à l'oracle comment ils repousseraient Jason. **Le dieu saura se défendre**, leur avaient répondu les prêtres ; et le dieu s'était défendu. Ceux des meurtriers de Jason qui échappèrent à ses gardes, furent reçus avec honneur dans les villes grecques, qui se sentaient menacées par l'ambitieux Thessalien ; ses grands desseins périrent avec lui (370).

On accusa aussi de ce meurtre un des frères de Jason, Polydoros, qui lui succéda. Polyphron, l'autre frère, tua le meurtrier, puis fut assassiné lui-même par son neveu, devenu célèbre entre les tyrans cruels, sous le nom d'Alexandre de Phères. Il consacra aux dieux la lance dont il avait frappé Polyphron, tua le sage Polydamas, et fit égorger tous les habitants de deux villes qui l'avaient offensé. Les Aleuades de Larisse appelèrent à leur aide le roi de Macédoine, Alexandre II, et ce prince étant trop occupé chez lui, ils s'adressèrent à Thèbes. On leur envoya Pélolidas, dont le ferme langage effraya assez le tyran pour qu'il s'enfuît précipitamment avec ses gardes (369). De là, Pélolidas passa en Macédoine, où il s'était déjà rendu après la mort d'Amyntas (370) ; il y retourna cette fois pour renverser l'influence d'Athènes alors dominante à Pella, et il

¹ Pagase, dont on voit quelques ruines près de la moderne Volo, se trouvait au fond du golfe pagasétique, vaste nappe d'eau qu'une longue et puissante courbure de la presqu'île des Magnètes défendait contre les flots du large. Il subsiste quelques restes de l'aqueduc construit par les Romains pour amener à Pagase l'eau des montagnes.

obligea Ptolémée, qui venait de tuer Alexandre II et de prendre le pouvoir comme tuteur de Perdiccas III, à faire amitié avec Thèbes. Afin de l'enchaîner à cette alliance, il emmena comme otage Philippe, frère du roi, et trente jeunes gens des plus illustres maisons de Macédoine. La Grèce put voir alors, dit Plutarque, à quel point de grandeur les Thébains étaient parvenus, l'opinion qu'on avait de leur puissance et la confiance qu'inspirait leur justice. Le dernier point était douteux, mais les deux autres ne le sont pas (368).

Cependant, comme au temps de la paix d'Antalcidas, les étrangers s'occupaient de réconcilier les Grecs. Ariobarzane, satrape de l'Hellespont, qui avait des motifs particuliers pour tirer Sparte de ses embarras, proposa une réunion de députés des divers États à Delphes. Il y dépêcha un homme d'Abydos, Philiscos, avec beaucoup d'argent : mais Thèbes refusant d'abandonner Messène, rien ne put se conclure, et Philiscos se mit à lever des troupes pour le service des Lacédémoniens. Il fallait rompre cette alliance. Pélopidas fut envoyé au grand roi. D'autres députés arrivèrent de Sparte, d'Athènes, de l'Arcadie, de l'Élide, d'Argos, et la cour de Suse eut encore le spectacle honteux de la Grèce aux pieds de ceux qu'elle avait vaincus (368). Artaxerxés n'eut d'attention que pour l'homme qui avait fait trembler Lacédémone, et il le trouva, vertu rare en Grèce, aussi incorruptible qu'il était brave. Tandis qu'un des députés d'Athènes acceptait de l'or persique, Pélopidas rejetait tous les présents du roi ; mais, pour sa patrie, il obtenait la reconnaissance de l'indépendance de Messène, l'ordre donné à Athènes de désarmer sa flotte, et la menace d'être aussitôt attaquée, faite à toute ville qui refuserait d'entrer dans l'alliance de Thèbes et de la Perse.

Il était facile au roi d'envoyer des ordres, plus difficile de les faire exécuter. Athènes condamna à mort le député qui avait trahi ses intérêts ; et lorsque les alliés furent convoqués à Thèbes pour jurer, devant un envoyé perse, d'observer les conditions imposées, tous refusèrent ; les Arcadiens sortirent même à l'instant de la ville. Un d'eux, au retour de l'ambassade, avait dit dédaigneusement : J'ai bien vu quantité de pâtissiers, de cuisiniers, d'échansons et d'huissiers, mais je n'ai pas vu un homme. La magnificence du roi n'est qu'une parade : son platane d'or tant vanté ne donnerait pas d'ombre à une cigale. Ces paroles étaient de mauvais augure pour la Perse. Il y avait longtemps que ses armées n'intimidaient plus les Grecs ; et voici que toutes les pompes de la cour de Suse n'excitent que la raillerie de ces esprits moqueurs. Le traité était donc non avenu. Ainsi, dit Xénophon, s'évanouit le prétendu empire de Thèbes.

Cette même année, elle éprouva un échec au nord. Pour amener Alexandre de Phères à accepter le traité dicté par la Perse, elle lui avait dépêché Pélopidas. Le tyran, le voyant mal accompagné, s'était saisi de lui et l'avait jeté en prison. Dans le commencement, dit Plutarque, il permit aux habitants de Phères de l'aller voir, mais Pélopidas les exaltait par ses discours et lui envoyait dire qu'il était insensé de mettre à mort tant de gens qui ne lui avaient rien fait, et de l'épargner lui, qui, une fois échappé de ses mains, ne manquerait pas de le punir. Le tyran lui demanda pourquoi il était si pressé de mourir. Afin que, devenu plus ennemi des dieux et des hommes, tu en périsses plus tôt. Dès lors personne ne put approcher de Pélopidas. La femme d'Alexandre, Thébé, vint cependant voir en secret le héros. Il lui fit honte de laisser vivre un pareil monstre, et dès lors elle conçut le projet qu'elle exécuta plus tard¹.

¹ Je ne garantis pas ces anecdotes que Plutarque a sans doute embellies pour faire honneur au héros thébain.

Vers ce temps-là se placent deux mauvaises actions d'Athènes : sa crainte de la puissance thébaine la jeta dans l'alliance du tyran; elle lui éleva une statue; elle lui envoya trente galères et mille soldats, et, jugeant que l'utile devait passer avant l'honnête, elle essaya de surprendre Corinthe, ville alors son alliée, pour assurer ses communications avec l'Arcadie¹. Elle échoua de ce côté, mais elle réussit de l'autre. Une armée que Thèbes fit partir pour délivrer Pélopidas fut battue, et elle eût péri si Épaminondas, qui y servait comme simple soldat, ne l'eût sauvée. Le peuple lui ayant rendu son commandement, il reparut en Thessalie et il inspira assez de crainte au tyran pour que celui-ci délivrât son prisonnier en échange d'une trêve de trente jours (368).

L'année suivante, Thèbes chargea Épaminondas de conduire une troisième expédition dans le Péloponnèse pour arrêter la joie que Sparte ressentait de son récent succès, la *victoire sans larmes*, et aussi pour contenir les Arcadiens, en prenant contre eux un point d'appui dans l'Achaïe et l'Élide. Les Achéens, qu'il réussit à faire entrer dans l'alliance de Thèbes, abandonnèrent à leurs nouveaux amis Naupacte, sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe, qui allait devenir ainsi une mer béotienne ; et ils reçurent dans leurs villes des harmostes thébains. Mais cette alliance s'était faite au détriment des familles aristocratiques de l'Achaïe ; chassées de leurs demeures, dépouillées de leurs biens, elles formèrent des bandes de bannis, comme il en rôdait autour de la plupart des cités grecques, désolant les campagnes et tenant les citadins en perpétuelle inquiétude. Les Arcadiens, voisins de l'Achaïe, eurent beaucoup à souffrir de ces pillards, et le peu de reconnaissance qu'ils avaient gardé pour Thèbes en fut encore affaibli. Ainsi, par la rivalité des factions dans l'intérieur des villes et par celle des cités les unes contre les autres, rien de grand ne pouvait se faire, rien de durable ne pouvait s'établir dans ce malheureux pays, où de mesquines passions étouffaient tout sentiment général.

L'influence de Thèbes, qui diminuait dans le Péloponnèse, était perdue en Thessalie, par conséquent en Macédoine. Athènes, au contraire, refaisait à petit bruit son empire. Timothée, après dix mois de siège, venait de lui soumettre Samos, dépendance incertaine du grand roi (365), l'an d'après, le satrape révolté de la Phrygie lui avait cédé une partie de la Chersonèse, et dans le même temps elle rattacha à son alliance les villes de la Chalcidique. Corinthe, effrayée de cette grandeur renaissante et des intentions qu'Athènes avait récemment montrées à son égard, voulut se retirer du conflit. Elle envoya demander aux Spartiates s'ils pensaient que son concours pût leur assurer la paix; dans le cas contraire, elle sollicitait la permission de traiter. Sparte autorisa ce qu'elle ne pouvait empêcher : Épidaure, Phlionte, quelques autres villes encore, imitèrent Corinthe.

Thèbes n'en était pas là. Elle se raidit contre les difficultés pour garder le rang qu'elle avait pris et le porter encore plus haut. Épaminondas, dont l'ambition patriotique avait grandi avec ses victoires, lui montra l'empire maritime à saisir et les dépouilles d'Athènes à transporter dans la Cadmée. Ce conseil n'était ni d'un sage ni d'un citoyen clairvoyant. Si Athènes avait des arsenaux rapidement remplis et une flotte de guerre qui se reconstituait bien vite, elle le devait aux ressources fournies par son grand commerce. Thèbes, au contraire, placée au milieu des terres, sans industrie, sans autres objets d'échange que les produits

¹ À ces deux mauvaises actions, elle en ajouta, quelques années plus tard, une troisième : Python et Héraclide ayant tué Cotys (359), les meurtriers furent célébrés à Athènes comme des héros. Sur les meurtres de rois et de tyrans, voyez la longue énumération d'Aristote, *Politique*, V, 10. J'ai déjà dit que les Grecs n'avaient pas les mêmes idées que nous sur cette question.

de son sol, et n'ayant jamais eu un vaisseau, ne pouvait s'assurer sur mer une domination durable. Il était donc impolitique de la jeter dans une voie qui n'était pas la sienne. Épaminondas lui persuada de construire cent trirèmes, chose facile à faire et prompte à exécuter ; avec cette flotte, il parcourut la mer Égée et l'Hellespont, sans notables succès, mais aussi sans revers et en rapportant à sa patrie l'alliance, stérile pour elle, de Rhodes, de Chios et de Byzance. Ce fut durant son absence que les Thébains égorgèrent tous les habitants mâles d'Orchomène.

Une autre expédition, ordonnée quelques mois plus tôt, importait davantage à l'honneur et à la fortune de Thèbes : elle avait envoyé de nouveau, en Thessalie, Pélopidas avec une armée. Il rencontra Alexandre près de Pharsale, dans une plaine parsemée de hauteurs, qu'on appelait les Têtes de Chiens (Cynocéphales), l'attaqua avec furie, le vainquit ; mais fut tué en voulant joindre son ennemi, qui se cachait au milieu de ses gardes (364). Les villes thessaliennes qui l'avaient appelé lui firent des funérailles qui n'eurent jamais d'égales, si l'on admet que le plus bel ornement n'est ni l'or ni l'ivoire, mais les larmes vraies, les regrets profonds et sincères d'un peuple entier. Une armée de sept mille hommes, dirigée contre Alexandre, le força de rendre la liberté aux villes qu'il avait prises, et de jurer qu'il obéirait fidèlement à toutes les injonctions des Thébains.

La Thessalie replacée sous son influence, Thèbes songea à y remettre le Péloponnèse.

Le désordre y était extrême. Les Éléens et les Arcadiens se battaient, et les choses allaient mal pour les premiers, bien que les Spartiates eussent tenté, en leur faveur, une diversion qui ne réussit pas. Les Arcadiens s'emparèrent d'Olympie, où ceux de Pise, leurs alliés, firent célébrer les jeux. Cette vue rendit le courage aux Éléens. Ils vinrent en armes, au milieu de la solennité, attaquer les Arcadiens, que soutenaient 1000 hoplites d'Argos et 400 cavaliers d'Athènes¹. L'action fut vive et glorieuse pour les Éléens, quoiqu'on les eût jusque-là regardés comme les plus mauvais soldats de la Grèce. Mais Olympie resta aux Arcadiens avec les trésors de son temple (364). Depuis que la guerre se faisait avec des mercenaires et ne cessait plus, elle était fort dispendieuse, de sorte que les gouvernements qui n'étaient pas assez sages pour l'éviter se trouvaient réduits à des expédients dangereux. Athènes avait pris l'argent de ses alliés et perdu ainsi leur dévouement; Sparte avait établi sur les siens de lourds impôts et provoqué des révoltes. Les archontes d'Arcadie, pour solder leurs *éparites*, s'emparèrent sans scrupule de l'or sacré d'Olympie. Ce fut la ruine de la confédération arcadienne. Les dévots réclamèrent contre cette impiété; la ville de Mantinée, qui voyait Tégée recevoir une garnison béotienne et Mégalopolis appuyer en toute circonstance la politique ambitieuse des Thébains, se mit à la tête de cette opposition à la fois religieuse et patriotique, mais en même temps offrit de payer sa part de l'argent nécessaire pour l'entretien des *éparites*. Cités devant les Dix Mille, sous l'accusation de vouloir rompre la confédération, les Mantinéens refusèrent de comparaître et, menacés d'une attaque, fermèrent leurs portes. Les Dix Mille eux-mêmes interdirent l'emploi à de profanes usages

¹ On a trouvé à Argos une inscription contenant une liste d'amendes infligées par les Argiens à un certain nombre de villes, notamment aux cités arcadiennes d'Aléa et de Stymphale et à toute la communauté des Arcadiens. Lebas en a conclu qu'il s'agit là de l'ancienne amphictyonie d'Argos, à qui l'abaissement de Sparte après Leuctres avait rendu sa vigueur et qui comprenait, outre l'Argolide, l'Arcadie orientale ; mais il n'a pu placer ce document qu'entre les années 371 et 147, sans oser lui assigner une date plus précise.

des deniers sacrés. Aussitôt les mercenaires se dispersèrent, et les archontes, redoutant quelque accusation de sacrilège suivie d'un arrêt de restitution, appelèrent les Thébains.

Cependant les patriotes arcadiens firent conclure la paix avec l'Élide, à la condition que l'or enlevé d'Olympie serait restitué. Ils célébraient cette paix à Tégée, quand, au milieu de la fête, l'harmoste béotien, qui commandait dans la ville une troupe de trois cents hommes et qui voyait dans cette paix la ruine de l'influence thébaine, s'empara de toute l'assemblée et l'emprisonna, feignant de croire à un complot pour livrer la place aux Lacédémoniens. L'indignation publique le força de relâcher ses captifs et de fuir à Thèbes, où des députés vinrent réclamer une punition. Épaminondas le justifia en reprochant aux Arcadiens d'avoir violé l'alliance lorsqu'ils avaient signé la paix avec l'Élide sans l'assentiment des Thébains. L'honnête homme disparaissait sous le citoyen qui se croyait tenu de, tout sacrifier à la grandeur, même injuste, de sa patrie.

Quand on connut la réponse de Thèbes, une partie des Arcadiens s'armèrent et demandèrent des secours à Sparte et à Athènes, qui venait de signer un traité avec eux¹. Pour arrêter cette défection du Péloponnèse, Thèbes y envoya, en 362, Épaminondas, qui vint camper dans Tégée pour cacher ses mouvements. Là, apprenant qu'Agésilas, appelé par les Mantinéens, avait quitté Sparte avec toutes ses forces, il se jeta, par une marche de nuit, dans la Laconie. **Si un Crétois déserteur n'eût couru avertir Agésilas, Sparte, absolument sans défense, était prise comme un nid d'oiseau.** Le vieux roi revint à temps et pourvut à tout ; Épaminondas fut, comme la première fois, arrêté devant cette ville ouverte. Il avait cru la surprendre ; il n'espéra pas la réduire par un siège, qui se prolongerait de maison en maison et pour lequel il n'avait pas de vivres ; d'ailleurs il ne fallait pas se laisser enfermer dans cette vallée étroite, entre la ville et l'armée spartiate qui accourait. Il rentra en Arcadie à marches forcées, précédé de ses cavaliers, qui essayèrent un autre coup sur Mantinée ; mais la cavalerie d'Athènes venait d'arriver dans cette place : elle sortit bravement au-devant d'un ennemi qu'elle était cependant habituée à craindre, et le repoussa. Dans cette action périt Gryllos, fils de Xénophon. Au moment où il apprit cette mort, le père sacrifiait au temple d'Artémis ; en signe de deuil, il ôta la couronne dont l'officiant devait couvrir la tête ; mais quand il sut que Gryllos était tombé en brave, il la remit sans verser une larme, en disant : **Je savais que mon fils était mortel.** Si le récit est vrai, le mot était trop spartiate².

Le temps fixé pour la fin de l'expédition approchait. Épaminondas ne voulut point partir en laissant derrière lui l'éclat obscurci des armes de Thèbes. Il vint chercher l'ennemi près de Mantinée, dans une plaine où se croisent les routes de l'Arcadie avec celles qui viennent de l'isthme, de l'Argolide et de la Laconie, et on tant de fois le sort du Péloponnèse a été disputé. Des cinq batailles livrées en ce lieu³, celle-ci fut la plus célèbre, **car jamais Grecs contre Grecs n'avaient mis en**

¹ Nous avons encore un fragment de la stèle où le traité de 362 était inscrit, et que surmontait un bas-relief représentant deux femmes debout devant Zeus assis et serrant de témoin. Des deux femmes, l'une est Athéna, l'autre le Péloponnèse ou plutôt la personnification des quatre peuples, Arcadiens, Éléens, Achéens et Phliasiens, avec qui Athènes vient de contracter alliance.

² Depuis qu'Athènes était rentrée dans l'alliance de Sparte, le décret de bannissement contre le compagnon et l'ami d'Agésilas avait sans doute été rapporté. Mais Xénophon ne semble pas être revenu à Athènes. On conjecture que, chassé par les Éléens de Scillonte, il se retira à Corinthe, où il mourut.

³ En 418, victoire d'Agis, 362 d'Épaminondas, 296 de Démétrius, 243 des Achéens, 206 de Philopœmen sur Machanidas.

ligne un si grand nombre d'hommes : 22.000 du côté des Spartiates, 33.000 avec Épaminondas, si nous acceptons les chiffres de Diodore.

Il suivit la même tactique qu'à Leuctres : il surprit ses adversaires, qui ne s'attendaient pas à une action, n'engagea que ses meilleures troupes, et concentra sur un seul point une masse profonde qui renversa tout devant elle. Il se tenait lui-même au premier rang ; car, dans ces républiques jalouses, les chefs devaient faire office de soldat autant que de capitaine et être les plus vaillants en même temps que les plus habiles. Épaminondas se laissa emporter trop loin en avant des siens ; entouré d'ennemis, il combattit longtemps, malgré plusieurs blessures, jusqu'à ce qu'il reçut dans la poitrine un coup de lance si violent que le bois se rompit et que le fer resta dans la plaie. Les Thébains arrachèrent avec peine son corps à l'ennemi, et l'emportèrent dans le camp respirant encore. Les médecins déclarèrent qu'il mourrait quand on retirerait le fer de la blessure. Alors il appela son écuyer pour savoir si son bouclier était sauvé ; l'écuyer le lui montra. Il demanda ensuite de quel côté la victoire était restée ; on lui dit qu'elle était aux Béotiens. **Eh bien, je puis mourir**, et il ordonna d'arracher le fer. Dans ce moment, les amis qui l'entouraient firent entendre de grands gémissements ; un d'eux s'étant écrié : **Eh quoi ! Épaminondas, faut-il que tu meures ainsi sans laisser d'enfants de toi ? — Non pas**, reprit-il, **non pas, par le grand Jupiter ! car je laisse après moi deux filles, les victoires de Leuctres et de Mantinée** (362).

Avant d'expirer, Épaminondas avait voulu voir Iolaïdas et Diophantos, deux de ses lieutenants qu'il jugeait dignes de lui succéder. **Ils sont morts**, lui répondit-on. — **En ce cas, faites la paix**. Thèbes, en effet, avait perdu tous ses chefs et n'avait point, à Mantinée, gagné une victoire décisive. La cavalerie athénienne avait eu quelque avantage sur l'infanterie légère des Thébains ; de part et d'autre l'aile gauche était restée maîtresse du terrain ; de sorte que des deux côtés on réclama les morts, et que deux trophées s'élevèrent sur le champ de bataille.

Ce combat, dit Xénophon, **laissa autant de confusion en Grèce qu'il y en avait auparavant**. C'était le dernier coup donné à l'empire spartiate et ce n'était pas la consolidation de l'empire thébain. Tous s'accordèrent à signer, l'année suivante, une paix qui reconnaissait l'indépendance de Messène et l'assurait aux autres États du Péloponnèse. Sparte protesta ; mais maintenant seule, elle ne pouvait rien.

L'ouvrage de Xénophon s'arrête à la bataille de Mantinée. Nous avons perdu Hérodote après Platée, Thucydide en 411, Xénophon nous manque avec Épaminondas. Les grands hommes et les grands historiens sont morts ; la Grèce s'en va¹.

¹ Il faut dire pourtant que les *Helléniques* sont un triste ouvrage, qui n'a ni le charme des *Muses* d'Hérodote ni la profondeur des livres historiques de Thucydide, qu'il s'y trouve de nombreuses inexactitudes, une partialité révoltante et une masse infinie de petits faits sans intérêt ni importance, qui masquent les grandes lignes de l'histoire de ce temps et que, pour cela, j'ai évité de recueillir.

Chapitre XXX – État de la Grèce sous la domination macédonienne

I. Éclat persistant des arts

Cependant, à défaut de grands hommes et de grandes choses, la Grèce, après la paix signée en 361, allait-elle au moins retrouver le calme ? On pouvait raisonnablement l'espérer.

Depuis près d'un siècle, elle se déchirait de ses propres mains. Les uns s'étaient armés pour saisir l'omnipotence, les autres pour briser l'usurpation. Sparte, Athènes, Sparte encore, puis Thèbes, s'étaient épuisées à soutenir une fortune trop grande. Chacune à son tour avait vu, le lendemain de la victoire, ses alliés se tourner contre elle. L'esprit d'indépendance municipale avait vaincu l'esprit d'union. L'expérience était achevée : la Grèce, obéissant à d'invincibles instincts, ne voulait pas être un empire.

De toutes ces dominations brisées, une seule était regrettable, celle de l'Athènes de Périclès. Tant qu'elle avait duré il y avait eu moins de cruautés et d'injustices, plus d'éclat et de prospérité que la Grèce n'en avait jamais connu. Sparte avait appesanti sur tous un joug brutal. La conduite de Thèbes à l'égard de Thespies, de Platée, d'Orchomène, même de Tégée, l'habitude qu'elle commençait à prendre d'envoyer, elle aussi, des harmostes chez ses alliés, n'annonçaient pas une autorité plus douce. D'ailleurs elle n'avait aucun plan et point de but élevé ; comme Sparte, elle voulait le pouvoir pour le pouvoir même. Cette domination, pas plus que celle de Lacédémone, n'avait donc en soi sa raison d'être, car la Grèce n'eût rien gagné à lui obéir. On n'était plus aux temps où une coalition était nécessaire. Au lendemain de l'invasion persique, on avait pu craindre un retour offensif du grand roi, comme on avait vu les armées de Xerxès succéder à celles de Darius ; et cette juste crainte avait légitimé l'empire d'Athènes. C'est aussi parce que cet empire sortit naturellement du milieu des faits qu'il fut si longtemps incontesté et que, malgré tant de malheurs, il en subsistait des débris respectables. Mais au moment où nous sommes arrivés, quels dangers l'œil le plus perçant pouvait-il découvrir ? A l'orient, la Perse se débattait dans cette longue agonie des États orientaux, si peu vivants et pourtant si lents à mourir. A l'occident, les Romains en étaient encore à rebâtir leur ville brûlée naguère par les Gaulois. Du nord, que redouter ? Jason était mort et avec lui ses grands desseins. Quant à la Macédoine, si troublée et depuis tant de siècles impuissante, prophète bien moqué eût prédit sa fortune prochaine¹.

Un ami de la Grèce eût donc, à cette heure, vu sans effroi finir la sanglante expérience qui s'était poursuivie depuis trois ou quatre générations. Les Grecs, ne pouvant s'unir, semblaient du moins être arrivés à des conditions générales d'existence plus équitables et meilleures. Il n'y avait plus de peuple dominant sur un autre peuple, par conséquent plus de maîtres et de sujets ; mais il y avait moins de morcellement. Beaucoup de petits États avaient formé des alliances qui comprenaient les cités de provinces entières : moyen plus sûr et moins contraire aux tendances impérieuses de l'esprit grec d'arriver, un jour peut-être, par l'union des ligues provinciales, à une confédération de tout le corps hellénique. En outre, ces ligues sont faites à des conditions plus justes. Tous les alliés d'Athènes, les plus faibles comme les plus puissants, ont une voix au congrès

¹ Voyez dans Arrien, Expéd. d'Alex., VII, 9, 2, dans Quinte-Curce, X, 10, et ci-dessous, la peinture qu'Alexandre fera à ses soldats du misérable état de la Macédoine à l'avènement de Philippe.

général, et tous les membres de la confédération d'Arcadie, comme ceux de la ligue achéenne, ont des droits égaux. Dans la nouvelle alliance entre Lacédémone et plusieurs peuples du Péloponnèse, il est convenu que chaque État commandera sur son territoire.

Une des grandes iniquités de Lacédémone, l'hilotisme des Messéniens, était réparée : Messène était indépendante et Sparte enfermée dans sa vallée de l'Eurotas. L'Arcadie, renonçant à ses antiques divisions, avait réuni presque tous ses villages dans la Grande Cité, Mégalopolis, et formé un État capable de tenir en bride l'ambition spartiate, en couvrant contre elle le reste du Péloponnèse. Corinthe, fatiguée de ces guerres qui la ruinaient, n'aspirait qu'à la paix, au commerce, au plaisir. Argos, naguère souillée de sang, voyait au moins les factions s'apaiser et lui donner quelque répit. Les Achéens renouaient leur vieille fédération avec des idées d'égalité et de justice qui leur vaudront l'honneur d'être les derniers survivants de la Grèce. La ligue béotienne obéissait à Thèbes, mais maintenant sans trop de contrainte. Athènes enfin avait relevé son commerce avec sa marine militaire, et ramené à elle ses anciens alliés par la sagesse de sa conduite.

Qui empêchait ces États rentrés dans leurs limites de vivre en paix, après s'être mutuellement convaincus d'impuissance, dès qu'ils voulaient en sortir? Pourquoi ne seraient-ils pas redevenus ce qu'ils avaient été, un siècle plus tôt, chacun un foyer de lumière? Malgré tant de combats, ils n'avaient pas beaucoup perdu de leur population, et rien de leur activité physique ou intellectuelle. Leurs soldats étaient toujours les meilleurs soldats du monde, car la légion romaine n'avait pas fait ses preuves, ni la phalange macédonienne. Leurs savants, leurs artistes, étaient nombreux. Pour l'art, pour la philosophie, pour l'éloquence, ce qu'on a appelé le siècle de Périclès continuait.

Phidias, Polyclète, Zeuxis, Parrhasios, étaient morts, et, entre les mains de leurs successeurs, l'art se transforme et fléchit. Déjà, dans la frise du temple d'Apollon Épikourios, près de Phigalie¹, Ictinos avait donné à ses figures plus de vivacité que n'en ont les bas-reliefs du Parthénon. Une génération s'écoule et voici que la passion anime le marbre, comme elle avait agité déjà les tragédies d'Euripide. Dionysos ressent l'ivresse qu'il inspire, Aphrodite la volupté qu'elle promet; le style moins sévère est plus humain et le mouvement de la vie remplace la calme sérénité des dieux de Phidias.

La sculpture est sur la route qui conduira les artistes à composer des statues iconiques, à subordonner trop souvent l'art à la vérité vulgaire. Par la recherche du détail, l'excès du fini et une exactitude trop servile, on perdra le sentiment de la beauté idéale. Lucien exprime cette tendance en disant d'un artiste de ce temps, Démétrios, qu'il n'était plus un faiseur de dieux, mais un faiseur d'hommes². Ou bien l'on tendra au tragique, au gigantesque, et l'on construira des colosses de bronze qui seront des prodiges d'industrie. Charès de Lindos édifiera, vers 280, le colosse de Rhodes; Lysippe, un Jupiter haut de quarante coudées (18m,15). Dans quelques années, Démocratès offrira à Alexandre de tailler l'Athos en statue, une des mains portant une ville, l'autre laissant échapper un torrent qui retomberait en puissantes cascades³. Le héros eut plus

¹ Ce temple est, après celui de Thésée à Athènes, le mieux conservé des temples de la Grèce. La frise de la *cella* est au British Museum.

² *Philopseudès*, 18-20.

³ Plutarque, *Alex.*, 72, et Lucien, *Pour les portraits*, § 9.

de goût que l'artiste, il refusa. A chacun son œuvre ; que l'homme laisse à Dieu ses montagnes¹.

Mais avant que les artistes se préoccupassent de faire tragique, ce qui n'est pas le propre de la statuaire, il y eut pour l'art grec une période charmante, celle que remplit l'école de la grâce, qui se plut à donner aux dieux la jeunesse efféminée au lieu de la majesté olympique. Deux Athéniens, Scopas et Praxitèle, qui en furent les chefs, créèrent le type des Vénus pudiques et craintives, représentation de la femme bien plus que de la déesse². Les grands artistes du cinquième siècle ne montraient jamais la nudité féminine, du moins dans les œuvres de la grande sculpture³. Des critiques peut-être trop ingénieux ont même cru que si Praxitèle⁴, lorsqu'il sculpta son Aphrodite de Cnide, **au regard humide**, lui ôta tout voile, il avait du moins placé près d'elle un vase qui, rappelant l'idée du bain, justifiait la nudité de la déesse, en la motivant. L'attrait de sa beauté fut toujours très vif, et il l'est encore, jusque dans les imitations que nous en possédons. *L'Olympe*, dit une épigramme de *l'Anthologie*, **ne possède plus la déesse de Paphos ; elle est descendue à Cnide** ; et l'on conte que Nicomède de Bithynie avait vainement offert aux Cnidiens de payer toutes leurs dettes en échange de leur Vénus.

Scopas, dans le temple de Mégare, entoura Aphrodite de trois statues, l'Amour, le Désir, la Persuasion. C'était bien le temps où l'on dit qu'une courtisane fameuse pour sa beauté, Phryné de Thespies, avait un rôle dans les fêtes d'Éleusis et sortait des flots en Vénus Anadyomène ; le temps aussi où la Grèce, ne redoutant plus le Mède et pas encore le Macédonien, demandait à l'art et à la vie toutes les grâces et toutes les voluptés.

De Praxitèle, nous avons des copies de l'Apollon Sauroctonos et de la Vénus de Cnide, pour laquelle Phryné posa devant l'artiste⁵. Mais nous n'avons, semble-t-il, que des imitations éloignées de ses Éros représentant l'éphèbe olympien *qui vit parmi les fleurs*, et de son Satyre, à moins que le torse trouvé sur le Palatin n'en soit un fragment. On conte qu'il avait promis à Phryné une de ses œuvres. Pour savoir celle que le maître préférait, elle lui fit annoncer, un jour, que son atelier brûlait. **Sauvez**, s'écria-t-il, **l'Éros et le Satyre**. Elle prit le premier qui, de tout point, lui convenait, et elle le consacra dans un temple de Thespies. Deux des plus heureuses découvertes récemment faites sont des bas-reliefs trouvés à Mantinée, œuvre inspirée sans doute par Praxitèle, et son Hermès, découvert à Olympie en 1877, à la place où Pausanias l'avait vu⁶.

Praxitèle, et c'est son plus grand charme, ne dépassa point la grâce pour aller jusqu'à l'expression trop vive de la passion : ses personnages gardèrent la réserve et la mesure qui furent le caractère du génie grec à ses beaux jours. De

¹ Pour qu'un objet soit beau, Aristote exige trois qualités dont l'une est la limitation ou la mesure que l'artiste ne doit point dépasser (*Met.*, III, 3).

² Scopas était originaire de Paros, mais cette île appartenait alors aux Athéniens (Strabon, XIII, p. 604).

³ Une venus sortant de l'onde, par conséquent nue, était sculptée sur le piédestal du Jupiter Olympien de Phidias à Olympie. C'est au quatrième siècle surtout que la sculpture aima les draperies légères, **miroir du corps** ; mais Sophocle y avait fait déjà allusion dans les *Trachiniennes*. Cf. S. Reinach, *Gaz. archéol.*, 1887, p. 250 et suiv.

⁴ Né vers 390.

⁵ Il en existe beaucoup de répliques ou d'imitations, même parmi les figurines de Myrina (S. Reinach, *Gazette des beaux-arts*, 1^{er} février 1888, *la Vénus de Cnide*).

⁶ On croit pouvoir attribuer aussi à Praxitèle une belle tête d'Eubouleus, le Pluton Éleusinien, découverte en 1885 à Éleusis (S. Reinach, *Gazette des beaux-arts*, 1888, I, p. 66).

Scopas, il ne nous reste rien ou peu de chose, à moins que le groupe des Niobides et surtout la Vénus de Milo ne soient de lui : dans ce cas, il faudrait le regarder comme un des premiers sculpteurs de la Grèce et le mettre à côté de Phidias. Il semble que l'Apollon du musée Pio Clementino soit une copie de son Apollon citharède à qui Auguste éleva un temple dans sa demeure du Palatin. Ce n'était pas le dieu superbe qui tue le serpent Python, et qu'à Rome, autour de l'empereur, on pouvait honorer comme le destructeur des monstres de la guerre civile, mais le dieu des arts et de l'harmonie, celui qui conduit le chœur des Muses, et dont Auguste fit le symbole de la *Paix Romaine* qu'il voulait assurer au monde. Vers 350, Scopas fut chargé de sculpter la face orientale de la frise du tombeau de Mausole. Architecte en même temps que statuaire, il reconstruisit à Tégée le temple d'Athéna-Aléa, dont l'enceinte extérieure était bordée de colonnes ioniques et l'intérieur décoré de deux ordres superposés, le dorique et le corinthien¹. Peut-être travailla-t-il aussi au temple d'Éphèse qu'Érostrate brûla en 556.

Pline regardait comme le chef-d'œuvre de Scopas Achille conduit à l'île de Leucé par les Néréides. La Néréide de Florence, portée par un hippocampe, est-elle un reste ou une copie partielle de ce groupe fameux² ?

Pamphile florissait de leur temps ; Euphranor et Nicias, un peu plus tard, et tous trois étaient peintres. Naturellement, nous ne connaissons d'eux que la liste de leurs tableaux donnée par Pline. Mais Euphranor était aussi sculpteur. Le Vatican (*Mus. Pio Clem.*) possède une copie de son Pâris, et la galerie de Florence un bas-relief qui représente peut-être son groupe de Latone, Apollon et Diane. Son Apollon Patroos, ou protecteur de la race ionienne, était une des nombreuses décorations du Céramique d'Athènes³ ; on croit en avoir l'imitation dans une figure sculptée sur un autel.

Apelles allait porter la peinture au plus haut degré de perfection que l'antiquité lui ait donnée, et Lysippe mériter qu'Alexandre ne permit qu'à lui seul de reproduire avec le bronze sa royale image⁴. Il ne nous reste aucune œuvre authentique de ce grand sculpteur ; mais on croit avoir des répliques de deux de ses statues, l'Apoxyoménos du Vatican et l'Hercule Farnèse. Il continuait Scopas, en donnant à ses figures une vie plus énergique avec une fidélité matérielle poussée très loin. Properce marque bien le caractère de son talent, dans ce vers :

*Gloria Lysippost animosa effingere signa*⁵.

¹ On a trouvé, à Tégée, quelques débris des frontons sculptés par Scopas.

² Au dire de Pline l'Ancien, les critiques d'art hésitaient pour le groupe des Niobides entre les deux grands noms de Scopas et de Praxitèle. La réplique la plus célèbre, d'ailleurs incomplète, se trouve dans la Galerie de Florence. Une statue, maintenant à Munich, a peut-être appartenu à ce groupe. Le musée du Louvre possède une excellente réplique partielle du Pédagogue et d'un jeune Niobide.

³ Le Céramique était coupé en deux par le mur d'enceinte. Dans la ville, il était traversé par une large rue, bordée de colonnes, qui courait de la porte Dipylon jusqu'à l'Agora, entre les collines de l'Aréopage et de l'Acropole d'un côté, le Pnyx et la colline des Nymphes de l'autre. Hors des murs, il conduisait à l'Académie, et l'on y voyait les monuments élevés aux citoyens morts pour la patrie. C'était, dit Thucydide (II, 34) le plus beau des faubourgs d'Athènes. Voyez, pour compléter cette description, ce qui est dit ci-dessous, la note 20, de l'Académie.

⁴ Horace (*Epist.*, II, 1, 239) et Pline (VII, 38) rappellent un décret d'Alexandre n'autorisant qu'Apelles à peindre son image, que Lysippe à la sculpter en bronze et que Pyrgotélès à la graver sur pierre dure.

⁵ III, 7, 9.

D'autre part, Pline dit que ses figures étaient plus élancées, ses têtes plus petites qu'on ne les faisait d'ordinaire¹. C'est ce que l'on peut constater aussi chez Michel-Ange. L'un et l'autre, pour arriver à plus d'élégance, donnaient au corps dix longueurs de tête, ce qui faisait manquer l'effet cherché, témoin le *Pensieroso* de Florence dont le cou est trop long et la tête trop petite. Sous d'autres rapports, Lysippe peut aussi être rapproché de Michel-Ange. Notons à ce propos que si le grand Buonarrotti a été le contemporain de Raphaël, Lysippe le fut presque de Praxitèle, et qu'aux deux époques vivaient à côté l'une de l'autre l'école de la grâce et celle de la force. Pour l'art grec, celle-ci aura sa plus haute expression dans les bas-reliefs de Pergame².

De Phidias à Lysippe, nous avons suivi, pour la statuaire, une marche descendante ; d'abord la majesté sereine des dieux, puis la beauté sensuelle, enfin la force que représente cet Hercule Farnèse, à la tête si petite, aux épaules si larges et à la puissante musculature. Pour l'architecture, ce siècle est celui du plus brillant essor de l'art ionique. Les temples de Priène et celui d'Apollon Didyméen, dont il nous reste de magnifiques débris, sont de cette époque.

L'art accuse donc certains changements de caractère; on ne voit pas encore les symptômes de défaillance.

II. Platon

L'éloquence et la philosophie arrivent au point le plus élevé qu'elles puissent atteindre. Lysias, Isocrate, Isée, écrivent pour les plaideurs des discours qui, tout en appartenant à un genre secondaire, révèlent l'élégance du dialecte attique³, et la tribune d'Athènes retentit des accents passionnés et virils de Démosthène, de Lycurgue, d'Hypéridés⁴ et d'Hégésippos. Eschine y apporte la souplesse de son esprit, Phocion sa vertu. Nous donnerons, au cours du récit, des fragments de leurs discours qui furent des actes politiques et sont par conséquent du ressort de l'histoire.

Mais sortons du Pnyx, descendons aux jardins d'Académos⁵ ; voyez ces hommes venus de tous les pays et suspendus aux lèvres d'un disciple de Socrate ; écoutez-le, c'est l'Homère de la philosophie, et un des révélateurs de l'humanité, c'est Platon.

Les Grecs qui aimaient les légendes, voile gracieux qu'ils se plaisaient à jeter sur l'histoire, contèrent que son vrai père était Apollon ; qu'à son berceau les abeilles

¹ XXXIV, 65.

² Cf. Ravaisson, *Gazette archéol.*, 1885, p. 29-50 et 65-76.

³ Lysias, né en 459, vécut 80 ans. Il était fils d'un riche Syracusain que Périclès avait engagé à s'établir à Athènes. Denys d'Halicarnasse le met au-dessus d'Isocrate pour la pureté du langage et la mélodie de son style. Sur cet orateur, voyez le *Lysias* de M. Jules Girard.

⁴ Cicéron admirait Hypéridés presque à l'égal de Démosthène. Il subsistait encore, au neuvième siècle, cinquante-deux discours d'Hypéridés, qui depuis ont été perdus. Quelques fragments du plus célèbre, l'oraison funèbre de Léosthénès, ont été retrouvés en 1848 et en 1856, sur des papyrus tirés des fouilles de Thèbes en Égypte.

⁵ Ces jardins du héros Académos étaient à 6 stades de la porte Dipylon et tout près d'un domaine de Platon. Des allées ombragées, rafraîchies par des eaux courantes et de magnifiques platanes, faisaient de ces jardins un lieu charmant de promenade, surtout durant l'été, quand le soleil avait brillé les campagnes voisines. L'autel de l'Amour était à l'entrée avec la statue du dieu; dans l'intérieur se trouvaient les autels de plusieurs autres divinités. Platon y venait tous les jours et y enseignait, ce qui valut à son école le nom d'*Académie*.

de l'Hymette avaient déposé leur miel sur ses lèvres et que le jour où il fut conduit à Socrate, le philosophe vit un jeune cygne qui, s'élevant de l'autel de l'Amour, vint se reposer dans son sein, et prit ensuite son vol vers le ciel, avec un chant mélodieux qui charmait les divinités et les hommes. On savait bien ce que valaient ces beaux récits, mais on aimait à les répéter en témoignage d'admiration.

Platon tenait à ce qu'il y avait de plus noble dans Athènes; son père prétendait descendre de Codrus et sa mère de Solon. Il entreprit d'abord un poème épique, mais renonça aux vers pour la philosophie; je crois qu'il resta poète bien plus qu'il ne le pensait.

Après la mort de Socrate, ses disciples dispersés avaient fondé plusieurs écoles :

Euclide, celle de Mégare, si justement nommée **la disputeuse**, qui revint à la métaphysique que le maître avait dédaignée, et, par sa confiance absolue dans la logique, par son mépris pour les perceptions des sens, prépara les voies aux pyrrhoniens ;

Aristippe, le précurseur d'Épicure, celle de Cyrène, qui proposa pour but à l'homme le bonheur en l'y conduisant par le plaisir, au lieu de l'y mener, comme Socrate, par la vertu¹ ;

Antisthène, enfin, l'école cynique, qui, par une exagération mauvaise de la simplicité socratique, méconnut la raison pour revenir à ce qu'elle appelait la nature, et sacrifia la société et toutes ses lois, en estimant que les bienséances étaient des préjugés, qu'il n'y avait de laid que le vice, de beau que la vertu sans pudeur. C'eût été priver la Grèce de ses plus précieuses qualités : la poésie, l'art, l'éloquence, et lui donner, au lieu de citoyens actifs, des moines déguenillés laissant passer un frivole orgueil à travers les trous de leur manteau.

De ces philosophes, Platon fut le plus grand par son talent littéraire, qui dépasse celui de tous les autres, et par sa doctrine, d'où tant de systèmes sont sortis². Après la catastrophe qui dispersa les disciples de Socrate, il voyagea dans la Grande-Grèce, la Sicile, la Cyrénaïque et l'Égypte, étudiant toutes les écoles, interrogeant tous les sages, ou ceux qui croyaient l'être, même les prêtres d'Égypte, qui lui contèrent le grand naufrage du continent atlantique³ et lui dirent, dans l'orgueil de leur civilisation cinquante fois séculaire : **Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants**. De retour à Athènes, il ouvrit, vers 388, l'école fameuse de l'Académie, où il enseigna quarante ans. Il avait pris une route plus large et plus haute, mais aussi plus dangereuse que celle de son maître. Si, comme Socrate, il étudia l'âme humaine, cette connaissance ne fut pour lui que le point de départ d'un système qui, sortant du ferme terrain de la conscience, prétendit s'élever par la dialectique et l'imagination jusqu'à la connaissance de tous les êtres et de la divinité, leur principe commun.

Nous n'avons à parler ici ni de la trinité platonicienne : Dieu, qui ne crée pas le monde, mais qui l'organise ; la matière, qui reçoit de lui le germe de tout bien et de toute vie ; le monde, fils des deux autres principes ; — ni des trois âmes qu'il

¹ On sait qu'Épicure, né près d'Athènes en 341 et mort en 270, valait mieux que sa réputation et que le plaisir était pour lui la domination de soi-même, par conséquent de ses passions. Doctrine, toutefois, détestable en un temps où l'on avait remplacé l'idée de patrie, et celle, au besoin, de sacrifice, par un sensuel égoïsme.

² Platon, né en 430, 429 ou 428, est mort en 348.

³ Voyez le *Critias*.

attribue à l'homme, dont l'une, la raisonnable, survit au corps, avec le souvenir du passé, soit pour le châtement, soit pour la récompense, ou est envoyée, sans mémoire de la vie antérieure, dans un autre corps pour une seconde épreuve ; — ni des deux espèces d'amour : l'un sensuel et grossier, la Vénus vulgaire, l'autre, la Vénus Céleste, principe des instincts supérieurs de l'humanité qui, à travers la beauté extérieure, voit la beauté morale et fait la divine harmonie du monde **en donnant la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence au vent, le sommeil à la douleur**¹. C'est de la doctrine platonicienne qu'est née l'allégorie charmante de Psyché ou de l'âme humaine, qui, purifiée par l'amour et la douleur, finit par jouir de toutes les béatitudes².

Encore moins parlerons-nous de sa théorie fameuse des idées ou des types éternels des êtres qui résident en Dieu, leur substance commune. L'œil ne peut les apercevoir, mais ils se révèlent à l'intelligence. Quand Phidias représenta Jupiter et Minerve, il ne copia pas un modèle vivant, il avait en son esprit une image incomparable de beauté ; de même concevons-nous l'image de la parfaite éloquence, dont nos oreilles n'entendent qu'un écho lointain et affaibli. Ces formes des choses sont les idées. Conçues par la raison, elles sont de tous les temps, tandis que le reste naît, change, s'écoule et disparaît.

Chaque objet a donc, au-dessus de la nature phénoménale où tout est dans un flux perpétuel, sa forme suprême, dont il faut sans cesse se rapprocher. Dans notre prison de la terre, dans cet antre ténébreux où les préjugés nous enveloppent de tant de liens, nous voyons des ombres qui passent: c'est le monde que nous prenons pour une réalité. A suivre ces changements perpétuels, l'âme se trouble et chancelle, comme prise d'ivresse. Mais que tombent les chaînes du captif, qu'il sorte de l'antre obscur, alors, échappant à la corruption du corps, il se porte vers ce qui est pur, éternel; il sépare la vérité de l'illusion ; il a la sagesse et il s'approche de l'éblouissante lumière où l'âme contempera ce qui possède la réelle existence, les idées, types éternels du vrai, du beau et du bien³.

Je n'ai pas à rechercher ce que vaut philosophiquement cette théorie des idées, d'où l'on a tiré la magnifique et féconde formule : *Le beau est la splendeur du bien et du vrai*. Mais faire du devoir le principe de la morale ; proclamer dogmatiquement la providence divine et l'immortalité de l'âme, que les mystères n'avaient enseignées que d'une manière poétique ; enfin, placer en Dieu toutes les perfections et donner pour but à notre activité morale la ressemblance avec lui, de sorte que la vertu ne fût que l'obéissance aux préceptes divins⁴ : c'était proposer à l'homme la recherche constante d'une perfection idéale. Aussi, tant qu'il existera des esprits élevés, il y aura des disciples pour le maître de qui l'âme a reçu des ailes

Platon, dans le *Phédon*, appelle l'homme un animal religieux : sa philosophie est faite pour répondre à cette définition. Sans cesse il revient sur la nécessité de

¹ Voyez, dans le *Banquet*, le discours d'Agathon.

² Voyez dans les *Métamorphoses* d'Apulée, livre IV et V, les aventures de Psyché. Pour les représentations figurées de ce Mythe, cf. le *Mythe de Psyché*, par Collignon, et la *Nécropole de Myrina*, par Pottier et S. Reinach, n. 364. 456 et 539.

³ Au VIIe livre de la *République*. Pour Platon, la beauté, la proportion et la vérité sont les trois faces du bien, et ce bien, c'est Dieu même : toutes les beautés terrestres ne sont que le reflet de la pensée divine.

⁴ Au IVe livre des *Lois*. En ce même livre il dit que Dieu est la juste mesure de toute chose, contrairement à Protagoras, qui avait mis cette mesure dans l'homme.

regarder en haut et il exprime cette pensée avec une variété infinie d'images. Comme le dieu Glaucos, dont on ne reconnaît plus la divinité lorsqu'il sort des ondes la tête défigurée par les herbes marines qui la couvrent, l'âme humaine est souillée par les immondices du corps. Qu'elle se détache donc de son geôlier par la vertu et par l'intelligence du bien absolu. — Par là, dit-il, à la fin de sa République, nous serons en paix avec nous-mêmes et avec les dieux ; et, après avoir remporté sur la terre le prix destiné à la vertu, semblables à des athlètes victorieux qu'on mène au triomphe, nous serons encore couronnés là-haut.

Avec cette espérance, il fait bon marché des misères de la vie ; il va même jusqu'à souhaiter de les quitter au plus vite. Le Grec aimait la douce lumière du jour et toutes les joies de l'existence ; Platon soulève déjà le linceul dont la religion de la mort enveloppera l'humanité. Selon lui, les sages doivent mépriser les choses de la terre et aspirer à la séparation de l'âme et du corps, comme à la délivrance¹. Cependant, s'il veut que par ce dédain des biens périssables on se rende digne de contempler un jour Dieu et la vérité, il ne conseille pas l'anéantissement dans l'amour divin. La vie, au contraire, doit être active, laborieuse et, pour que la mort ne cause aucun effroi, il faut avoir décoré son âme de la parure qui lui est propre : la pensée et la science. Ces deux mots sont aussi ceux de la civilisation moderne, mais dans un autre sens que celui où Platon les prenait lorsqu'il faisait de la vertu la conséquence de la science, sans montrer, comme Aristote le lui reproche, le lien qui doit unir le bien reconnu à la volonté de l'accomplir.

Pour Platon, les connaissances qui proviennent des sens nous apprennent seulement ce qui passe et ne sont qu'affaire d'opinion : la science véritable est celle qui enseigne ce qui doit exister, et révèle l'Être en soi, l'Être nécessaire. Comment arriver à cette science suprême ? Par la dialectique et l'exaltation de toutes les facultés de l'âme, ou l'enthousiasme. Ce sont deux forces puissantes, qui peuvent aussi conduire par des chemins divers, et à l'aide de beaucoup de subtilités, sur des pentes périlleuses. Platon avait donc repris les spéculations métaphysiques, **ces discours nus**, comme les appelait un des interlocuteurs du *Théétète* et que Socrate n'aimait point. Il rendait à l'imagination les droits que son maître lui avait déniés et il expia cette imprudence, à la fois téméraire et heureuse, en employant tour à tour l'or pur et le plomb vil dans l'édifice qu'il éleva.

Ce grand semeur d'idées en jeta dans toutes les directions, si bien que de son école sortiront les doctrines les plus différentes : le spiritualisme de la première Académie, le scepticisme de la seconde, ce qu'on pourrait appeler le probabilisme de la troisième, et, pour finir, le mysticisme des Alexandrins, qui se propagera dans le christianisme. Zénon même n'est pas sans avoir trouvé dans l'œuvre platonicienne quelques éléments du stoïcisme². Il serait donc possible de dire que toutes les écoles grecques, l'épicurisme excepté, sont les filles plus ou moins légitimes de la doctrine platonicienne, comme du christianisme sont nées les mille sectes dont il a couvert le monde. Mais il faut un arbre bien robuste et une sève bien riche pour porter et nourrir tant de rameaux différents.

¹ *Théétète*, XXV, éd. Didot, t. I, p.135. Toutefois, dans le *Phédon* et le *Gorgias*, il regarde le suicide comme un sacrilège, une offense envers la divinité.

² Zénon, né à Cittium en Chypre, vers 360 (?) et mort probablement en 263, n'appartient pas à la période qui nous occupe. Du reste, c'est à Rome plutôt qu'à Athènes qu'il faut étudier le stoïcisme, et je renvoie, sur ce point, à mon *Histoire des Romains*.

Dans son ambition de tout embrasser : Dieu, l'homme, la nature, Platon retourna aux études physiques, que Socrate condamnait, et il écrivit le *Timée*, le premier essai qui nous reste d'une philosophie de la nature, puisque les ouvrages d'Empédocle et d'Héraclite sont perdus¹, mais il ne s'y enferme pas. Il voit l'ordre établi dans l'univers, et, de cette pensée, il tire le grand argument des spiritualistes de tous les temps, en faisant du cosmos l'œuvre d'un Dieu bon et d'une Providence qui conserve l'harmonie générale et soutient l'homme dans ses efforts vers le bien.

Nous avons noté les doutes de Socrate ; on pourrait marquer aussi pour Platon, au milieu d'affirmations très résolues, des hésitations singulières, et montrer que sur les questions fondamentales il a plus d'espérance que de certitude. Dans le *Phédon*, qu'il composa peut-être assez longtemps après la mort de son maître, se trouvent ces paroles : Comme toi, Socrate, dit un des interlocuteurs, je crois que, pour ce qui se passe après la mort, il est impossible ou du moins très difficile d'arriver à la vérité ; et ailleurs, à propos de l'immortalité de l'âme : Y croire, c'est un beau risque à courir, mais l'espérance est grande. Dans les *Lois*, ouvrage de son extrême vieillesse et sa dernière pensée, il écrit encore : Figurons-nous que nous sommes une machine animée, sortie de la main des dieux, soit qu'ils l'aient faite pour s'amuser ou qu'ils aient eu quelque dessein sérieux, car nous n'en savons rien². Ces questions, en effet, par leur nature même, ne peuvent recevoir une solution positive comme un théorème de géométrie. Ensuite Platon est un poète qui s'occupe de philosophie ; qui imagine autant qu'il raisonne ; qui, enfin, garde la liberté de l'art et du génie, tout en cherchant à établir des enchaînements logiques pour constituer une science. Et cependant, quoiqu'il ne soit pas toujours d'accord avec lui-même, il est resté, par l'ensemble de sa doctrine, le philosophe de l'idéal et de l'espérance.

En politique sociale, il réunit aussi les contraires. L'immortel rêveur est dans la vérité quand il plane au-dessus de ce monde pour chercher en un Dieu éternel et réunissant toutes les perfections les principes de la morale individuelle et publique, qui le mènent jusqu'à la pensée d'améliorer le coupable tout en le punissant. Mais il descend au-dessous du plus vulgaire législateur quand il veut donner un corps à ses conceptions. Disciple à la fois de Socrate et de Lycurgue, il emporte, d'un sublime effort, l'âme au pied de l'éternelle justice, et pour exiger d'elle plus que sa nature ne peut fournir, il la laisse retomber au milieu des souillures d'une vie où toutes les conditions de l'ordre social sont renversées. Il donne à la conscience son rang, au-dessus de toutes les vicissitudes, et à l'âme l'immortalité ; il voit le bonheur dans la vertu, même bafouée et clouée sur la croix ; il voit le malheur dans le crime, même heureux et honoré ; il est chrétien dans sa morale, j'allais dire dans son dogme, avant le christianisme ; et sa *République* est, comme celle d'Aristophane, bâtie dans les nuages, avec cette différence que celle du poète est une amusante satire qui ne trompe personne, tandis que celle du philosophe présente le monstrueux assemblage d'existences et de lois contre nature : la promiscuité des biens, des enfants et des femmes ; la mort des nouveau-nés contrefaits ou dépassant le chiffre immuable des

¹ Dans ce traité, Platon parle quelquefois comme aurait fait un fervent polythéiste, t. II, p. 203, 200, 210. Saint Augustin, qui le connaît bien et qui l'aime, discute contre lui comme si Platon admettait réellement la pluralité des dieux (*De Civ. Dei*, VIII, 13).

² *Lois*, liv. I, p. 277, édit. Didot. Ce doute sur la vie future se retrouve un peu plus tard dans la péroraison d'un discours d'Hypéridés : *La mort est-elle un néant, comme celui qui a précédé la naissance ?* De Cicéron à Marc-Aurèle, bien des Romains, parmi les plus illustres, ont pensé de même.

citoyens; l'esclavage consacré et le système des castes établi, avec la censure pour les écrits et l'instruction restreinte; enfin, les enfants menés à la guerre pour qu'on leur fasse en quelque sorte goûter le sang, comme on fait aux jeunes chiens de meute ; et la cité fermée aux étrangers, aux poètes dramatiques, à Sophocle, à Eschyle, à Hésiode, même à Homère. Il cite le divin aveugle devant le juge de sa république, il l'accuse, le condamne ; et, rompant sans retour, mais douloureusement, avec le poète bien-aimé, il répand sur lui des parfums, il orne sa tête de bandelettes, et le reconduit hors des portes comme un corrupteur de l'État. Il proclame Dieu, sa providence, sa bonté infinie; mais cette bonté, il l'offense, et l'élève de Socrate justifie la mort de son maître quand il reconnaît à l'autorité publique le droit de bannir celui qui n'aurait pas sur Dieu la même opinion que le gouvernement¹. Mais ne lui reprochons pas trop cette intolérance qui a régné si longtemps chez nous comme maxime d'État. Montesquieu et Rousseau pensaient, à cet égard, comme Platon, et aujourd'hui encore certains esprits pensent comme eux².

L'histoire, qui ne doit avoir de complaisance pour personne, pas même pour les plus beaux esprits, est bien contrainte de constater que si Platon engagea la morale dans les voies où nous cherchons à la faire avancer, il fut, dans sa *République*, un triste législateur et, dans sa vie politique, un assez mauvais citoyen. Riche et de noble origine, il avait sa place dans le parti des grands, et nous savons qu'il fut l'ami de Denys le Jeune, le tyran de Syracuse. Sa naissance, ses relations, surtout son génie fait de grâce, et sa pensée qui cherchait toujours à monter plus haut, l'empêchaient de descendre aux soins vulgaires dont l'agora s'occupait. Il ne comprit ni le développement historique d'Athènes ni les efforts de ses plus grands hommes pour assurer sa puissance maritime. Comme tous les Socratiques, il était contraire aux institutions démocratiques qui ruinaient les grands par les liturgies et enrichissaient les petits par le commerce. Les fières doctrines de Platon entretenaient donc l'irritation contre un gouvernement qui établissait l'égalité entre les lièvres et les lions. — Qu'est-il besoin, dit Socrate dans le *Théétète*³, de parler de ceux qui ne s'appliquent que légèrement à la philosophie ? Le vrai philosophe ne connaît, dès sa jeunesse, ni le chemin de la place publique ni celui des tribunaux et du sénat. Il ne voit ni n'entend les lois et les décrets. Il ne songe ni aux factions ni aux candidatures pour les charges publiques. Son corps vit et habite dans la ville, mais son esprit regarde tous ces soucis comme indignes. Son affaire à lui est de s'élever jusqu'au ciel pour y contempler le cours des astres, et d'étudier la nature des êtres qui sont loin de lui. Peu importe que la multitude méprise et insulte le philosophe. Détaché des soins terrestres, il ne s'occupe que de ce qui est divin,

¹ Au Ve livre des *Lois* (t. II, 341), il interdit tout changement à ce qui a été réglé par les oracles de Delphes, de Dodone et de Jupiter Ammon, ou par d'anciennes traditions. Mais, dans ce traité, il a rejeté beaucoup des aberrations de la République. Remarquons, en passant, que Platon mettait sa cité idéale loin de la mer, c'est-à-dire à l'abri des tentations démocratiques qu'Athènes avait trouvées dans l'industrie et le commerce.

² Montesquieu : *Je n'ai point dit qu'il ne fallait pas punir l'hérésie ; je dis qu'il faut être très circonspect à la punir* (*Esprit des Lois*, XII, 5). — Rousseau : *Il est du devoir du citoyen d'admettre le dogme et le culte prescrit par la loi... et il appartient, en chaque pays, au seul souverain de la fixer*. Cf. Edme Champion, *Esprit de la Révolution française*, 1887. Kant, qui est mort en 1804, fut lui-même inquiet pour sa *Critique de la religion*.

³ XXIV, p. 133.

et ceux qui le traitent d'insensé. ne voient pas qu'il a reçu l'inspiration d'en haut¹.

Philosophie hautaine qui conduit à n'avoir plus d'intérêts communs avec ses concitoyens, c'est-à-dire à n'avoir plus de patrie; qui, oubliant les joies de la paternité, parle sans colère des amours équivoques du Phèdre et du Banquet², qui, enfin, à force d'élever l'âme au-dessus des réalités passagères, sacrifie une partie de la nature humaine, celle où résident les pures voluptés que donnent la poésie et l'art. Pour celui qui étudie les transformations de la pensée, Platon est un puissant initiateur. Pour l'historien qui s'attache au destin de la cité, surtout quand cette cité s'appelle Athènes, l'indifférence de ces philosophes, dont l'esprit est toujours tendu au sublime, et qui passent au milieu des hommes comme s'ils ne les voyaient pas, lui semble une désertion de devoirs impérieux. Aussi ne s'étonne-t-il pas qu'ils écrivent, lorsqu'ils s'abaissent aux choses de la terre, de si étranges choses sur l'organisation des États, et il ne reproche pas bien vivement à Isocrate d'avoir tourné en dérision les républiques écloses dans le cerveau des philosophes.

Platon a dit que, pour être heureux, les peuples devraient être gouvernés par des philosophes ; ce mot rend bien l'esprit théocratique des hommes qui avaient remplacé, pour la Grèce, les castes sacerdotales de l'Orient. Mais Rousseau nous a montré que cette prétention n'est pas plus justifiée aujourd'hui qu'il y a vingt-trois siècles. La politique étant la science du relatif, non celle de l'absolu, et sa méthode, l'observation des faits sous la règle suprême de la justice, se combine mal avec les conceptions a priori qui font l'utopiste ou le sectaire. A notre tour, il faut traiter Platon comme lui-même traita Homère : le couronner de fleurs, répandre des parfums sur sa tête et le conduire hors de la cité, dont il ne comprend pas les conditions d'existence. Un communisme idéalisé, un despotisme légal et vertueux, une théocratie philosophique, bien que ces mots jurent à côté l'un de l'autre, et les aberrations les plus étranges, parce qu'il confond l'État et la famille, voilà en politique sociale le dernier mot de l'homme qui, pourtant, fonda la philosophie spiritualiste et du théologien qui mérita l'admiration des Pères de l'Église.

Que de paroles chrétiennes dans la bouche de ce païen, qui ont préparé le triomphe de la nouvelle Loi, en établissant un passage facile entre elle et sa philosophie ! Les premiers Pères de l'Église sont des platoniciens et ils pouvaient lire dans le *Phédon* ce qu'ils ont lu dans les Écritures sur la nécessité d'une révélation d'en haut pour arriver à la certitude absolue. Lorsque Platon dit, dans le *Criton* : Ne rendez pas injure pour injure ; dans le *Gorgias* : Mieux vaut souffrir une injustice que de la commettre ; et qu'à la fin du *Sophiste*, il donne une démonstration de l'existence de Dieu que l'évêque d'Hippone lui a empruntée, il est dans le pur esprit de l'Évangile ; et n'est-ce pas la doctrine augustinienne de la grâce qui se trouve dans ce texte du *Ménon* : La vertu ne s'enseigne pas, c'est un don de Dieu ? Dans le juste qu'il montre chargé de

¹ *Phèdre*, XXIX, t. I, p. 714. Il répète à peu près la même chose dans la *République*, liv. VII, t. II, p. 126. Voyez, au liv. VI, p. 113, ses dures paroles sur la folie de ceux qui s'occupent des affaires publiques. A vivre avec eux, le philosophe serait comme un homme tombé au milieu des bêtes féroces.

² Mais il faut ajouter que, dans ces deux dialogues, Platon élève bien au-dessus de l'amour vulgaire la passion que doit inspirer la beauté idéale, laquelle est en Dieu. La contemplation de la beauté éternelle est la conclusion du *Banquet*. Au VIII^e livre des *Lois*, le dernier de ses écrits, il condamne énergiquement ce qu'on a appelé le vice grec, si commun dans les villes helléniques, que la loi de Gortyne édicte la même peine contre la violence, quelque soit le sexe de la victime.

chaînes, battu de verges, déchiré par la torture, attaché à l'arbre de malheur, et dépouillé de tout, excepté de sa justice, les Pères ont cru voir la figure prophétique de Jésus¹. Enfin, il demande, pour le pécheur, le repentir, même l'expiation; et quelle différence y a-t-il entre la suprême récompense de l'orthodoxie chrétienne et celle que Platon réserve aux bienheureux : la vue claire de la vérité, de la beauté éternelle et du bien absolu ?

Mais ces grandes créations philosophiques et religieuses sont fatales aux sociétés où elles se forment. Le christianisme a été un dissolvant pour l'empire romain qui, durant deux siècles, avait donné la paix à la terre, et la philosophie a contribué à faire mourir la liberté grecque, de qui était né le siècle de Périclès. Il est vrai que si le présent meurt de ces enfantements, l'avenir en vit. Athènes, même tombée dans la servitude, ne s'est-elle pas glorifiée de ces citoyens, qui lui avaient été inutiles aux jours de sa puissance et qui, au milieu de ses misères, la couronnaient d'une gloire immortelle² ?

III. Aristote

Platon a rempli le monde grec de ses idées ; Aristote régnera sur le moyen âge et une partie des temps modernes. C'est pourquoi, dans cette histoire générale de l'esprit hellénique et de son influence sur les événements contemporains, nous devons faire à ces deux illustres penseurs une part différente. Le Stagirite nous occupera moins que le poète théologien qui fut le précurseur du christianisme.

En 359, date où l'histoire nous a conduit, Platon était âgé de soixante-dix ans, mais il conservait la plénitude de son brillant génie, sa divine élégance et sa mélodieuse parole ; Aristote en avait vingt-cinq et n'avait encore rien écrit. Sa vie scientifique appartient donc, suivant la chronologie, à la période suivante ; mais il est impossible de le séparer de Platon, quoiqu'il l'ait souvent combattu. Il était né, en 384, à Stagire, ville de la Chalcidique et colonie d'Andros. Son père était un Asclépiade, médecin du roi de Macédoine, Amyntas H. Élevé à la cour de ce prince et ayant à peu près le même âge que Philippe, le plus jeune des fils d'Amyntas et son futur héritier, il se lia avec l'enfant royal d'une amitié que Philippe transmit à Alexandre. A dix-sept ans, il se rendit à Athènes, qui restait la commune patrie de tout ce qu'il se trouvait d'hommes distingués en Grèce. Durant vingt années, il y écouta Platon ou ses émules et pendant treize années encore, de 335 à 323, il y enseigna. On serait donc autorisé à mettre son nom sur la liste des grands Athéniens. Car si le hasard lui fit voir le jour sur les côtes de la Thrace, il est né à la pensée aux bords de l'Ilissus. A la mort du fondateur de l'Académie, il quitta Athènes et, cinq ans après, il fut appelé par Philippe

¹ *Gorgias*, XXVIII, t. I, p. 345 et au II^e livre de la *République*, t. II, p. 24. Le Xe livre de ce traité fameux se termine par le récit que fait Her l'Arménien de ce qu'il a vu chez les morts. Platon n'est pas plus heureux qu'Homère et Virgile dans la description de la vie d'outre-tombe. Les tourments sont variés ; les plaisirs ne le sont pas, et il en sera ainsi dans toutes les descriptions du monde invisible. Du moins Platon affirme-t-il, dans ces pages, sa croyance au système des peines et des récompenses.

² Je ne parle pas d'un autre disciple de Socrate, Cébès le Thébain. Son *Πίναξ*, ou tableau de la vie humaine, est un livre très moral, mais les nombreuses allégories qu'il contient me semblent justifier l'opinion de Sevin, au tome III des *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, qui croyait l'ouvrage beaucoup moins ancien.

auprès d'Alexandre, alors âgé de treize ans. Le plan d'éducation qu'il arrêta était excellent et le serait encore aujourd'hui.

Ce philosophe, l'homme le plus savant de la Grèce, enseigna d'abord à son élève les lettres étudiées dans les poètes et dans les orateurs; puis la morale cherchée dans la tradition et dans la nature humaine ; enfin la politique éclairée par l'histoire et l'examen des constitutions de divers États. Les sciences naturelles, ou la terre et ses productions, la physiologie, ou l'homme et les êtres vivants, l'astronomie, ou le ciel et les mouvements des astres, ne vinrent qu'en second lieu. Il avait compris qu'il fallait d'abord exercer la mémoire, le goût, le jugement, les facultés, en un mot, qui sont tout l'homme, et n'aborder les sciences, lesquelles sont des applications de l'esprit, qu'après avoir formé l'esprit même, et développé une force capable d'être utilisée dans toutes les conditions de la vie et dans toutes les recherches scientifiques¹.

Revenu à Athènes en 335, il ouvrit son école du Lycée, à côté du temple d'Apollon Lycéios, dans un des gymnases de la ville que Pisistrate, Périclès et Lycurgue s'étaient plu à embellir². Âgé alors de cinquante ans il avait toute la maturité de son génie; durant treize années, il fit deux leçons par jour : le matin sur les questions les plus difficiles, le soir sur des connaissances plus ordinaires, d'où l'on a conclu qu'il avait un double enseignement, secret pour les initiés, public pour les profanes, ce qui n'est point démontré. Comme il se promenait en parlant, on nomma ses élèves du mot grec (περιπατεῖν) qui exprime cette habitude, les péripatéticiens.

Lorsque, après la mort du conquérant de l'Asie, une violente réaction se produisit dans Athènes contre les Macédoniens, l'ami de Philippe et d'Alexandre fut accusé d'impiété, parce qu'il avait consacré un autel à sa première femme, comme Cicéron en dressera un à sa fille Tullia. Afin, dit-il, d'épargner aux Athéniens un second attentat contre la philosophie, il s'enfuit à Chalcis, où il mourut (août 322). Dans l'espace, de quelques mois, la Grèce perdit ses trois derniers grands hommes : Alexandre, Démosthène et le Stagirite.

En quittant Athènes, Aristote laissa à Théophraste son école et ses livres³. On sait la triste destinée de ceux-ci, ou, du moins, le récit que Strabon a fait de leur enfouissement dans une cave par un détenteur ignorant. C'est un Romain, le farouche Sylla, qui nous a conservé ce que l'humidité et les vers en avaient

¹ Plutarque, *Alexandre*, 9. Il reprit, dans sa *Politique*, cette question de l'éducation ; le VIII^e livre, dont la fin probablement nous manque, y est consacré. Comme tous les anciens législateurs, il voulait, judicieusement, préparer dans l'enfant l'homme et le citoyen.

² Au sud du Lycéion était un autre gymnase où Antisthène avait déjà établi l'école cynique.

³ Théophraste, né dans l'île de Lesbos vers 374 et mort à Athènes vers 287, fut compris dans le décret qui, en 316, bannit d'Athènes tous les philosophes. Mais, plus disert qu'éloquent et sans pensée originale, bien qu'on puisse le considérer, pour son traité des Plantes, comme le fondateur de la botanique, il n'était point un personnage dangereux par ses doctrines. La loi d'ailleurs fut rapportée l'année suivante et il rentra dans Athènes. Diogène Laërte (V, 2) donne une liste de ses ouvrages, qui formaient une sorte d'encyclopédie. On regrette surtout son *Traité des lois* en 24 livres, dont M. R. Dareste a recueilli et commenté les rares fragments, en remarquant que l'auteur a été le seul jurisconsulte que la Grèce ait produit (*Revue de Législ.*, 1870, p. 202). On ne parle plus de lui que pour ses *Caractères*. La Bruyère, qui les a traduits et imités, a fait la réputation du moraliste athénien, mais en gagnant pour lui-même dans cette imitation une bien plus grande renommée. C'est Théophraste qui, mourant à 85, ou même, suivant d'autres, à 107 ans, regrettait de s'en aller quand il commençait à savoir quelque chose et qui reprochait à la Nature d'avoir accordé aux cerfs et aux corneilles une longue vie, dont ils n'ont pas besoin, et de l'avoir donnée si courte aux hommes, à qui il importait beaucoup de vivre longtemps pour se perfectionner dans les arts et les sciences (Cicéron, *Tusculanes*, III, 28).

laissé, lorsqu'il les porta à Rome comme butin de guerre¹. Au moyen âge, l'Église condamna au feu certains de ses ouvrages ; les Arabes sauvèrent ceux qui leur parvinrent², et un pape éclairé, Urbain V, les fit traduire. Alors le règne d'Aristote commença et, en 1629, un arrêt du parlement de Paris défendit, sous peine de mort, d'attaquer son système. Aujourd'hui, il partage avec Platon l'admiration du monde.

De bonne heure, il avait montré l'activité prodigieuse qu'il conserva jusqu'à son dernier jour et qui faisait dire à Platon qu'avec lui, c'était le frein qu'il fallait et non l'éperon. Ce n'est qu'après 348 qu'il commença ses voyages et forma son recueil de cent cinquante-huit d'autres disent de deux cent cinquante-cinq constitutions grecques et barbares. Nous avons perdu cet ouvrage ; mais il en tira sa *Politique*, qui donna à Montesquieu l'idée de *l'Esprit des Lois*, grand monument fait de petites pièces. Il composa encore plus tard son *Histoire des animaux*, où l'on pourrait trouver la lutte pour l'existence, le *struggle for life* de Darwin³. Il n'aurait pu accomplir une telle oeuvre sans l'amitié de deux rois et le secours d'Alexandre, qui lui donna, dit-on, 800 talents pour sa bibliothèque et employa des milliers d'hommes à rechercher pour lui les plantes et les animaux de l'Asie. A l'avènement de Philippe, le colossal monument qu'Aristote devait élever à la science n'était pas debout, mais l'artiste était d'oeuvre dans les profondeurs de sa pensée. Venu après deux siècles d'efforts, faits par l'esprit grec pour pénétrer les secrets du monde physique et moral, Aristote rassembla tout en lui pour tout féconder. Il dressa l'inventaire des connaissances humaines, en porta d'un coup quelques-unes à leur perfection et ne dédaigna pas l'étude des êtres les plus infimes qui ont fait de nos jours, et de nos jours seulement, une si brillante fortune. Dans les œuvres de la nature, dit-il, il y a toujours place pour l'admiration, et on peut leur appliquer à toutes sans exception le mot qu'on prête à Héraclite, répondant aux étrangers qui étaient venus pour s'entretenir avec lui. Comme ils le trouvèrent se chauffant au feu de sa cuisine : *Entrez sans crainte, entrez toujours, leur dit le philosophe, les Dieux sont ici comme partout*⁴.

L'Histoire des animaux, que Cuvier admirait et qu'il faut admirer encore⁵, ouvre l'ère de la science véritable, c'est-à-dire de la vérité cherchée expérimentalement dans la nature, comme Socrate l'avait cherchée dans l'homme. Jusqu'alors on avait deviné, Aristote observa et, presque toujours, il mit en pratique le principe d'où sort toute la science moderne : n'admettre que les vérités rigoureusement démontrées. Au grand livre de *l'Histoire des animaux* se rattachent les traités sur les *Parties*, la *Génération* et la *Corruption* ; sur la *Sensation et les choses*

¹ Il est du moins vrai que l'oeuvre aristotélique nous est parvenue dans un état qui, pour certains traités, autorise tous les scrupules et tous les regrets.

² Les Arabes les tirèrent d'une traduction syriaque, faite par des Juifs au cinquième ou au sixième siècle de notre ère, et les commentèrent dans leurs écoles (E. Renan, *Averroès*, p. 37).

³ Liv. IX, ch. II, § 1. Barthélemy Saint-Hilaire, t. III, p. 132.

⁴ *Des Parties des animaux*, I, V, 5. Traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire, t. I, p. 69.

⁵ M. Milne-Edwards, dans le *Rapport* que je l'avais prié de faire, en 1867, sur les progrès récents des sciences zoologiques, dit encore de *l'Histoire des animaux* : *En lisant les écrits d'Aristote, on est étonné du nombre immense de faits qu'il lui a fallu constater, peser et comparer attentivement pour pouvoir établir plus d'une règle que les découvertes de vingt siècles n'ont pas renversées*. Dans son *Traité de la Génération*, il a créé l'embryogénie, science qui a attendu jusqu'à la fin du dix-septième siècle pour attirer de nouveau l'attention des savants. Cf. B. Saint-Hilaire, *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales*, déc. 1886, p. 817 et suiv. Aristote crut à la doctrine de la génération spontanée, mais cette doctrine n'a succombé que de nos jours ; elle a même encore quelques rares partisans.

sensibles ; sur la *Marche*, le *Mouvement des animaux* et l'*Âme*, ou plutôt le principe de vie qui réside dans la plante, l'animal et l'homme, chez qui elle s'élève à une intelligence presque divine. Il en écrivit bien d'autres sur les *Auscultations physiques*, les *Météorologiques*, le *Ciel*, où il eut le tort de ne pas accepter la doctrine pythagoricienne de la rotation de la terre. Mais il n'est donné à personne, quelque vaste que soit son génie, de devancer l'œuvre des siècles. Aussi dans les traités d'Aristote se trouve-t-il des erreurs qui, toutefois, étonnent moins que la rencontre qu'on y fait de vérités qui semblent d'hier et d'une science qui n'avait pas eu de précurseur.... *prolem sine matre creatam*¹.

On nous permettra de ne nommer aussi qu'en passant sa *Rhétorique* et sa *Poétique*, même sa *Logique* ou le fameux *Organon*, le grand instrument dont le moyen âge et une partie des temps modernes se sont tant servis. Quel homme que celui dont Kant et Hegel ont pu dire : *Depuis Aristote, la science de la pensée n'a fait ni un pas en avant ni un pas en arrière.*

Aristote embrassa donc, comme son maître, dans une théorie systématique l'ensemble des choses, mais en sacrifiant moins que lui le réel à l'idéal. Il saisit puissamment le monde des faits contingents, et mérita, par la haute portée autant que par le caractère encyclopédique de ses ouvrages, d'être appelé, comme il l'est par les Arabes, le précepteur de l'intelligence humaine. Il fonda, après Hippocrate, la méthode d'observation, puissant agent de découvertes ; mais il la soumit à la pensée qui analyse et compare, qui trouve les principes et proclame les conditions de la vie : ici simples, là compliquées, suivant que l'organisme se développe ; fatales, au dernier degré de l'échelle des êtres, libres et morales dans l'homme, mais dominées encore, dans cette sphère plus haute, par la cause première qui communique à l'univers le mouvement et la vie. Soit prudence, soit habitude de langage, lui aussi parle des dieux², mais sans vouloir discuter ce qu'il appelle des traditions fabuleuses. *Les substances créées et impérissables*, dit-il, *sont hors de notre portée et nous ne pouvons savoir d'elles que bien peu de chose*³ ; ce qui, au fond, voulait dire que nous n'en savons rien.

Dans sa *Métaphysique*, il a écrit, en opposition au dieu du *Timée*, qui pour Platon est le grand architecte du monde, des paroles qu'on a trouvées fort belles quand on a cru les comprendre⁴. Les historiens, qui n'aiment pas à entrer dans ces obscures profondeurs, préfèrent des formules plus simples. Le dieu d'Aristote n'est pour eux qu'un premier moteur indifférent à l'homme, ne le soutenant point de sa providence et ne lui assurant pas une vie à venir récompensée ou punie. Le platonisme était presque une religion, et il a aidé à en faire une ; Aristote se passe d'un dieu providentiel et de la vie future. Pour lui, l'âme, principe de la vie intellectuelle et physiologique, n'existe pas sans le corps ; et, aux béatitudes de la contemplation sans fin de la souveraine intelligence, il préfère les ravissants plaisirs de la pensée savante⁵. Il ferme donc ou voile les larges horizons que Platon avait ouverts. Pourtant, il reconnaît à la Nature, qu'il appelle divine, une sorte d'action providentielle, puisqu'il déclare, dans le beau passage qui termine le premier livre des *Parties*, que toutes ses œuvres ont un but, et que jamais elle

¹ Voyez dans le *de Finibus* de Cicéron, V, 4, ce qui est dit des péripatéticiens : *Il n'y a rien au ciel, sur terre ou dans les eaux dont ils n'aient traité.*

² Démosthène, qui passa sa vie à donner aux Athéniens des conseils et à les pousser virilement à l'action, n'use pas moins de ces mots : la Fortune, la volonté des dieux, tout en ne comptant que sur une sagesse purement humaine. C'était habitude de langage.

³ *Parties des animaux*, I, V, 3.

⁴ *Métaphores*, XI, 9.

⁵ *Politique*, VII, 1.

n'a rien fait en vain. Aussi voit-on dans la *Métaphysique* l'admiration profonde que lui causent les grands phénomènes de la terre et des cieux. Si la lettre à Alexandre était de lui, on y trouverait comme un écho du texte biblique : *Cæli enarrant gloriam Dei* : Dieu est un, quoi qu'il produise. Sa puissance est infinie, sa beauté sans égale, sa volonté immuable, sa vie immortelle. Il siège au plus haut des cieux, en un lieu immobile, d'où il donne, comme il lui plaît, l'impulsion aux sphères célestes... Le monde est une grande cité dont Dieu est la loi suprême. De quelque nom qu'on l'appelle, Zeus, Nécessité, Destin, il est toujours lui, traversant le monde appuyé sur la justice, qui l'accompagne, pour punir ceux qui transgressent sa loi. Mais ces paroles sont-elles d'accord avec la doctrine ?

Platon avait porté la morale très haut, trop haut peut-être, en établissant comme règle impérative l'imitation des perfections divines; heureusement il l'avait ramenée à des proportions plus humaines, quand il lui avait donné, pour principe, le **DEVOIR**, qui est le fond véritable¹. Aristote, à son tour, la mit trop près de la terre. Assigner pour but à la vie le **BONHEUR**, était dangereux, malgré les précautions qu'il prit pour que ce fût la vertu qui, seule, y conduisît. Encore cette vertu est-elle profondément grecque, en ce sens qu'elle ne demande ni de contraindre la nature ni de combattre la sensibilité; elle est celle du citoyen bien plus que celle de l'homme. Aussi impose-t-elle, comme conditions nécessaires, l'action et l'entendement; c'est-à-dire l'appréciation réfléchie de ce qu'il convient de faire ; et elle reconnaît le libre arbitre ou le choix entre les déterminations contraires; ce qui suffisait pour les esprits sans spiritualité transcendante. Mais le bonheur se trouvant aussi dans la satisfaction donnée aux instincts les plus élevés de notre nature, il peut, comme le devoir, commander le dévouement et le sacrifice, même celui de la vie, quoiqu'il n'y ait pas, à vraiment parler, de religion dans la morale d'Aristote. Sachons gré encore au Stagirite d'avoir qualifié en des termes qu'il mérite, *θηριώδεις*² le vice grec dont on parlait autour de Platon avec trop de complaisance, et d'avoir défini l'homme un être sociable auquel il faut une famille, une patrie l'humanité.

Dans son traité de la *Politique*, Aristote est bien supérieur à son maître, quoique, ici encore, il ne considère que l'utile : **L'État**, dit-il en commençant son livre, **est une association et le lien de toute association est l'intérêt**. L'utile, en effet, poursuivi par des moyens honnêtes, doit être la grande préoccupation des gouvernements. Sans doute Aristote sacrifie trop, avec l'antiquité tout entière, l'individu à la société. Lui aussi limite le nombre des citoyens, conseille l'avortement et l'abandon des enfants nés chétifs. Il admet l'esclavage, fait alors universel et premier adoucissement au droit de la guerre, qui abandonnait au vainqueur les biens et la vie du vaincu ; mais, ne pouvant lui trouver un principe de légitimité, il l'établit sur l'inégalité naturelle des hommes, dont les uns sont destinés à servir, les autres à commander. Un mot du christianisme renversera cette thèse, et ce mot, Aristote le connaissait. **Il en est, dit-il**³, **qui soutiennent que le pouvoir du maître sur l'esclave est contraire à la nature, la loi établissant seule la différence entre celui qui est libre et celui qui ne, l'est pas ; or, la nature fait les hommes égaux ; donc l'esclavage est une injustice puisqu'il résulte de la violence**. Malheureusement, Aristote, pour faire de la cité une communauté d'égaux, est conduit à réserver tout le travail des mains à ceux qu'il appelle *des instruments animés dont on est propriétaire*. Cette erreur était un tribut qu'il

¹ Voyez surtout le *Criton*.

² *Éthique à Nicomaque*, VII, 5, 3.

³ *Politique*, I, 3.

payait à son temps. Du moins ne confond-il pas, comme Platon, l'État et la famille, doctrine funeste qui conduit à tous les despotismes, celui de la foule aussi bien que celui d'un tyran, parce qu'il suppose la cité toujours mineure, et par conséquent toujours en tutelle. Il fait bien sortir la société de la famille, mais il montre que si le principe de l'une est l'autorité, le principe de l'autre est la liberté et l'égalité ; dans la première, il trouve un pouvoir royal, celui du père ; dans la seconde, un pouvoir républicain, celui du magistrat qui obéit à un mandat, alors même qu'il commande. Du reste, ce grand esprit ne pouvait s'enfermer dans un système étroit. Aristote admet tous les gouvernements, les violents exceptés, car il avait déjà cette idée à laquelle tous ne sont pas arrivés, même aujourd'hui, qu'une question de gouvernement est avant tout une question de rapport, telle forme d'autorité publique pouvant convenir à un État, laquelle serait fatale à un autre. Il est remarquable que sa défense du principe que nous appelons le suffrage universel soit la meilleure qu'on puisse encore présenter, et qu'il ait pressenti, deux mille ans avant qu'il n'arrivât, le rôle important des classes moyennes : le gouvernement de ses préférences est celui qui fait une part à la fortune, au mérite et à la liberté, c'est-à-dire un gouvernement de transaction où ces forces se tempèrent mutuellement.

Aristote était trop de son temps et de son pays pour ne pas appliquer à la politique ce que les Grecs avaient mis dans la littérature : la proportion, la mesure, qui était pour lui, dans toute production d'art, la condition nécessaire de l'harmonie. Mais il savait aussi que les institutions qui respectent l'égalité politique, tout en faisant la part des inégalités naturelles, sont difficiles, moins à créer qu'à faire vivre. Le gouvernement démocratique, dit-il¹, a de dangereux ennemis, les démagogues qui le minent et le renversent soit en calomniant les riches, soit en ameutant contre eux la classe qui n'a rien. On en peut citer mille exemples. A Cos, leurs perfides manœuvres provoquèrent un complot des riches, et la démocratie fut abattue. À Rhodes, comme ils disposaient des finances, ils firent retirer l'indemnité due aux navarques (les riches), et ils leur infligèrent, par des poursuites judiciaires, des amendes qui les poussèrent au désespoir et à une révolution. A Héraclée encore, les démagogues entraînèrent la ruine du gouvernement démocratique. À Mégare, ils confisquèrent les biens d'un grand nombre de riches qui, chassés de la ville, y rentrèrent de vive force et établirent l'oligarchie; même chose à Cumes, à Thèbes, après la bataille des Œnophytes. Parcourez l'histoire de la chute des démocraties, vous trouverez presque partout les démagogues décrétant des lois agraires, tourmentant les riches, pour faire des largesses au peuple avec le bien de la classe aisée, qu'ils poursuivent d'accusations et forcent à conspirer. — Le régime démocratique, dit-il ailleurs, est de tous les gouvernements le plus stable, à la condition que la classe moyenne ait la prépondérance². Ces avertissements n'ont prévenu aucune révolution ; mais il est bon de les trouver dans la bouche du plus profond penseur et de l'esprit le plus politique de l'antiquité.

A la différence de son maître, qui n'a que dédain pour la vie publique, Aristote veut que tous y prennent part : l'unique occupation des citoyens doit être, selon lui, le soin de l'État, et cette doctrine était plus patriotique que celle qui en éloigne, puisque l'indifférence politique fut pour ces petites cités une cause de mort.

¹ *Politique*, V, 4, édit. Didot, t. I, p. 570.

² *Politique*, I, ad fin.

Lorsque le froid et sévère logicien parle de la justice, qu'il met au-dessus de toutes les vertus comme étant la vraie fin de la politique, il s'élève jusqu'à la poésie : *Ni l'étoile du matin, dit-il, ni l'étoile du soir ne sont plus dignes d'admiration*¹. Et cet esprit de justice qui met l'ordre dans la cité, il le confond avec l'amitié, donnant ainsi pour fondement à la république l'affection réciproque de tous ses enfants². C'est qu'en lui l'homme valait le philosophe. Son testament, que Diogène Laërte nous a conservé, est un minutieux règlement de ses affaires domestiques qui n'étonne point de sa part; mais il témoigne aussi d'une vivacité de sentiment qu'on ne s'attendait pas à trouver dans ce génie austère³.

Il est un titre particulier qu'Aristote possède à notre reconnaissance. Sa longue domination en France, se combinant avec la netteté logique du droit romain recueilli dans nos universités, a donné à l'esprit français ces habitudes de précision et de clarté qui ont assuré l'influence de notre littérature dans l'Europe moderne.

La pensée humaine suit encore, après vingt-deux siècles, les deux voies ouvertes par Platon et par le Stagirite : religieuse, morale et poétique avec l'un, savante, rigoureuse et sévère avec l'autre. Elle obéit à la puissante impulsion d'Aristote, lorsqu'elle veut pénétrer comme lui les mystères du monde physique et de l'âme humaine; mais elle écoute aussi la voix du cygne mélodieux, et elle suit les nobles inspirations du spiritualisme platonicien.

¹ *Éthique*, V, 1, 15. Phocylide (fragm. 18) avait déjà dit : *La justice est le résumé de toutes les vertus*.

² *Éthique*, VIII, 1, 4.

³ Diogène Laërte, V, 21 : *En cas que la mort me surprenne, Antipater (le général d'Alexandre) sera l'exécuteur général de mes dernières volontés ; et, jusqu'à ce que Nicanor puisse gérer mes biens, Aristomène, Timarque, Hipparque, en auront soin, aussi bien que Théophraste, s'il veut bien, tant par rapport à mes enfants que par rapport à Herpyllis et aux biens que je laisse. Lorsque ma fille sera nubile, on la donnera à Nicanor; si elle venait à mourir avant de se marier ou sans laisser d'enfants, Nicanor héritera de tous mes biens, et disposera de mes esclaves et de tout d'une manière convenable. Nicanor aura donc soin de ma fille et de mon fils Nicomaque de sorte qu'ils ne manquent de rien, et il en agira envers eux comme leur père et leur frère. Si Nicanor venait à mourir avant d'avoir épousé ma fille, ou sans laisser d'enfants, ce qu'il réglera sera exécuté. Si Théophraste consent alors à épouser ma fille, il entrera dans tous les droits que je donne à Nicanor, sinon, les curateurs, prenant conseil avec Antipater, disposeront de ma fille et de mon fils selon ce qu'ils jugeront à propos. de recommande aux tuteurs et à Nicanor de se souvenir de moi et de l'affection qu'Herpyllis m'a toujours portée ; si, après ma mort, elle veut se marier, ils prendront garde qu'elle n'épouse personne au-dessous de ma condition ; et, en ce cas, outre les présents qu'elle a déjà reçus, il lui sera donné un talent d'argent, trois servantes, si elle veut, outre celle qu'elle a. Si elle veut demeurer à Chalcis, elle y occupera le logement contigu au jardin ; et si elle choisit Stagire, elle habitera la maison de mes pères... Je rends la liberté à Ambracis, et lui assigne pour dot lorsqu'elle se mariera, 500 drachmes et une servante ; à Thala, outre l'esclave achetée qu'elle a, je lègue une jeune esclave et 1000 drachmes. Tacho recouvrera sa liberté lorsque ma fille se mariera. On affranchira alors Philon et Olympias avec son fils. Les enfants de mes domestiques ne seront point vendus ; mais ils passeront au service de mes héritiers jusqu'à l'âge adulte, pour être affranchis alors, s'ils l'ont mérité. On aura soin encore de faire achever et placer les statues que j'ai commandées à Gryllion..., on mettra dans mon tombeau les os de Pythias, comme elle l'a ordonné. On exécutera aussi le vœu que j'ai fait pour la conservation de Nicanor, en plaçant à Stagire les animaux de pierre que j'ai voués pour lui à Jupiter et à Minerve Sauveurs.*

IV. Xénophon

Entre ces deux colosses de la pensée, il n'y a point de place pour Xénophon, qui avait timidement lutté contre les hommes devenus amoureux des mystères d'Égypte¹, et opposé son *Banquet* au *Banquet* de Platon, sa *Cyropédie* à la *République*, afin de prouver que la royauté vaut mieux que la démocratie. En un temps où celle-ci était encore le gouvernement de la Grèce entière, Sparte exceptée, l'ami de Cyrus et d'Agésilas avait montré dans l'*Hiéron*, si ce dialogue est de lui, que le pouvoir monarchique est préférable à l'état populaire. Mais c'était un homme de bien, quoiqu'il ait eu des torts envers sa patrie, une âme pieuse qui croyait à une Providence toujours active, aux révélations envoyées d'en haut, et qui, subordonnant la sagesse politique à la superstition, disait aux Athéniens, après leur avoir donné des conseils qu'il estimait excellents : **Avant tout, consultez sur ces réformes les oracles de Delphes et de Dodone pour savoir si les dieux les approuvent**². Apollon et Zeus habitaient l'Olympe grec ; mais la Cybèle de Phrygie lui aurait paru mériter autant d'honneur.

Sa pensée et son style se tiennent dans une région moyenne, sans l'entraînement ni l'enthousiasme du génie. L'une a de l'honnêteté, l'autre de la douceur ; il ne faut pas leur demander davantage. Si Xénophon n'a rien fait pour la philosophie, quoiqu'il nous ait laissé dans l'*Apologie* et dans les *Mémoires* deux portraits de Socrate qui font aimer en même temps le héros du livre et l'historien, il a, du moins, enseigné la morale pratique, celle que tout le monde peut suivre, et cela vaut mieux que des rêves métaphysiques. Il a représenté la vertu comme le premier des biens et la condition du bonheur ; donné des préceptes pour la vie de tous les jours et pour toutes les conditions ; condamné les mauvais traitements envers les esclaves, le désœuvrement intellectuel de la femme, les amusements frivoles de la jeunesse et les subtils arrangements de mots des sophistes qui, dit-il, n'ont jamais rendu un homme meilleur. Xénophon ne peut être mis au nombre des grands hommes de la Grèce ; mais, dans un tel pays, la seconde place est encore très honorable.

Hippocrate, le précurseur d'Aristote dans la voie de l'observation scientifique, étant né en 460, appartient au siècle de Périclès où nous l'avons étudié. Mais sa vie se prolongea, sinon jusqu'en 357, du moins pendant de longues années du quatrième siècle, ce qui le fit contemporain des grands esprits dont il vient d'être question. Le temps où la Grèce possédait de tels hommes n'était donc pas une époque de défaillance intellectuelle. On trouve encore dans les œuvres d'un écrivain qui nous occupera plus loin, Isocrate, ces belles paroles : **Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas souffrir d'eux, et soyez à leur égard ce que vous souhaitez qu'ils soient pour vous**³. Voilà même la charité chrétienne qui commence : **Il faut aimer les hommes**, ajoute-t-il ; **si nous n'aimons pas les**

¹ Je dois dire que le passage cité est pris d'une lettre peut-être apocryphe, et que suivant Bœckh le *Banquet* de Platon est postérieur à celui de Xénophon. Mais la *Cyropédie*, qui est un traité d'éducation en même temps qu'une apologie de la royauté, est un de ses derniers ouvrages. Un fait a décidé quelques savants à parler de leur inimitié : Platon n'a pas nommé une seule fois son ancien condisciple, et Xénophon ne nomme Platon qu'une fois, à propos d'un fait insignifiant (*Mém.*, III, 6, 1). M. Ch. Huit a combattu cette thèse dans l'*Annuaire de la Société des études grecques*, 1886, p. 65-76.

² Au traité des *Revenus de l'Attique*, ad fin. Des écrivains très autorisés croient que ce traité n'est pas de Xénophon.

³ *Nicoclès*, 61 et 49.

êtres dont le sort nous est confié, hommes, animaux même, comment pourrions-nous les bien gouverner ? ¹

V. Défaillance de la poésie et des vertus civiques ; le condottiérisme

Où donc y avait-il décadence ? En deux points, tous deux se touchant, et sans doute nés l'un de l'autre. La poésie disparaît, chassée par ses deux soeurs, l'éloquence et la philosophie, et la foi patriotique s'en va.

Comme une vaillante armée qui, en avançant toujours, laisse sur chacun des champs de bataille où elle a vaincu quelques-uns de ses meilleurs soldats, la Grèce ne voit plus à ses côtés, mais bien loin derrière elle, ceux dont les chants avaient charmé sa virile jeunesse. Durant toutes ces guerres le ciel s'est assombri ; l'élan, l'enthousiasme, sont tombés. Plus de poètes maintenant : la lyre de Pindare est brisée comme celles d'Homère, de Sophocle et d'Aristophane. Le monde se fait vieux, la muse n'y trouve plus de ces aspects nouveaux qui l'inspirent ; et volontiers elle dirait : il n'y a plus rien à voir sous le soleil. Au lieu de poètes, ce sont maintenant les savants, les philosophes qui viennent regarder sous cette enveloppe, pour analyser et décomposer ce qu'ils y trouvent. Ils arrachent et déchirent ce voile d'Isis que la muse avait brodé de si brillantes couleurs. Sans doute la science y gagne, l'esprit s'agrandit et s'élève ; des conceptions plus véritablement religieuses prendront la place des antiques légendes ; mais adieu sans retour aux chants aimés, qui berçaient l'âme si doucement, quand ils tombaient de la bouche d'Homère, qui l'enflammaient et lui soufflaient le patriotisme et le dévouement, quand ils s'échappaient des lèvres frémissantes de Tyrtée ou de Simonide, de Pindare ou de l'héroïque soldat de Marathon. Aristophane avait déjà envoyé les poètes de son temps aux Enfers pour chercher le secret du génie qu'Eschyle et Sophocle y avaient emporté ; ses messagers n'en étaient pas revenus, et, dans sa requête à Hiéron, Théocrite dira : *L'amour du gain remplace l'amour du beau.*

La démocratie triomphante est pour quelque chose dans cette ruine de la poésie grecque. La tribune, trop pleine d'émotions, tue le théâtre. Quiconque sent en soi le talent ou le génie devient orateur, et l'irrésistible attrait des succès de parole empêche de chercher des succès différents. Un siècle plus tôt la philosophie eût laissé Platon aux muses², et l'éloquence leur eût abandonné quelques-unes de ses conquêtes. Mais si l'on ne fait plus de vers héroïques, si la tragédie, où l'acteur a pris l'importance du poète, est mourante et ne revivra qu'après vingt siècles³, on écrit mieux la prose et, grâce à ceux qui le parlent, le dialecte attique l'emporte sur tous les autres : il devient la langue classique de la Grèce ; c'est un honneur qui lui était bien dû.

Un genre pourtant reflourira bientôt, mais dans d'autres conditions que par le passé : Ménandre, qui naîtra en 342, ne sera pas le successeur d'Aristophane. La comédie, privée par la loi de l'attrayant plaisir que donnent les allusions politiques et les satires personnelles, était languissante. Ménandre lui donnera une vie nouvelle en créant la comédie de caractère, que Plaute et Térence, *cette*

¹ *Ibid.*, 15. Euripide avait déjà présenté, au théâtre, des idées bien supérieures à celles de la morale et de la religion populaires.

² Avant d'entendre Socrate et de s'attacher à lui, il avait composé des poésies et des drames qu'il brûla pour se donner tout entier à la philosophie ; mais la poésie ne l'y suivit-elle pas ?

³ Cf. Foucart, *de Collegiis scenicorum artificum apud Græcos*, 1873.

moitié de Ménandre, comme dira Jules César, imiteront à Rome, et qui sera pour les modernes la comédie véritable. L'histoire littéraire lui fait avec raison une large place; mais l'histoire politique n'a rien à peu près à lui demander¹.

En ceci, au moins, il n'y a qu'échange entre les neuf sœurs ; ce qu'une perd, l'autre le gagne. L'esprit grec, pour cela, ne baisse pas, bien qu'une corde puissante et chère ait cessé de vibrer. Mais ce qui s'en va sans retour, c'est la foi politique. Athènes, Sparte, ont perdu la croyance en elles-mêmes, qui est la première vertu d'un peuple, quand elle ne va pas jusqu'à une aveugle infatuation. Elles n'ont plus, l'une depuis Ægos-Potamos, l'autre depuis Leuctres et Mantinée, cette confiance, cette juvénile audace qui, tempérée par la raison, surtout quand cette raison s'appelait Périclès, fait accomplir de grandes choses. Jadis, l'intervalle qui séparait le peuple athénien de ses chefs était à peine celui qui sépare deux combattants, l'un au premier rang, l'autre au second ; et à Miltiade, à Cimon, à Aristide, il n'était pas même accordé une place à part pour leurs noms sur les trophées de victoire. Aujourd'hui les Athéniens ont si petite opinion d'eux-mêmes, que les voici retournés au culte des héros. Pour un devoir accompli, pour un mince exploit de guerre, ils donnent ce qu'ils ne donnaient naguère qu'aux dieux, des statues de marbre ou d'airain, et le sentiment religieux est tombé si bas, qu'ils ont dressé des autels et prostitué les honneurs divins à Lysandre, le génie de l'astuce. Bientôt Démade dira : *Athènes n'est plus la jeune guerrière de Marathon ; c'est une petite vieille qui hume sa tisane en pantoufles*. Ces mots sont une caricature et non pas un portrait, car Athènes a encore des hommes dont nous montrerons, dans la suite de ces récits, les glorieuses figures ; mais ce seront les derniers. Même elle semblait posséder un empire. En 361, elle avait rétabli contre Byzance, Chalcédoine et Cyzique, le libre passage, par le Bosphore, des blés de l'Euxin. Dans les îles elle avait des alliés, et en 357 elle rentrera en possession de Sestos et de la Chersonèse. Malheureusement, ce sont des apparences de force plutôt que des réalités. Écoutons une parole d'Isocrate qui, contre l'habitude du méticuleux rhéteur, est juste et profonde : *Dans Athènes, il n'y a plus d'Athéniens. Nous avons perdu en Égypte deux cents navires avec les équipages : cent cinquante auprès de Chypre ; dans la Thrace dix mille hoplites, tant à nous qu'à nos alliés ; en Sicile, quarante mille soldats, deux cent quarante galères ; dernièrement encore, dans l'Hellespont, deux cents navires. Qui pourrait compter encore tout ce que nous avons perdu en détail, soit en hommes, soit en vaisseaux ? Il suffit de dire qu'éprouvant chaque année de nouvelles disgrâces, nous célébrions tous les ans de nouvelles funérailles publiques. Nos voisins et les autres Grecs accouraient en foule à ces pompes funèbres, moins pour partager notre douleur que pour jouir de nos calamités. Enfin Athènes voyait peu à peu les tombeaux publics se remplir de ses citoyens, et leurs noms remplacés sur les registres par des noms étrangers. Ce qui prouve la multitude d'Athéniens qui périrent alors, c'est que nos familles les plus illustres et nos plus grandes maisons, qui avaient échappé à la cruauté de la tyrannie et à la guerre des Perses, furent détruites et sacrifiées à cet empire maritime, l'objet de nos vœux. Et si par les familles dont je parle on*

¹ Ménandre était le neveu d'Alexis (Suidas, s. v. *Ἀλεξίς*) et l'ami de Théophraste, d'Épicure et de Démétrius de Phalère. On lira, p. 136, une triste phrase d'Alexis, que Ménandre n'aurait pas désavouée. *Phèdre* (V, 1, 12-13) le représente visitant Démétrius de Phalère :

*Unguento delibutus, vestitu adfluens,
Veniebat gressu delicato et languido.*

voulait juger des autres, on verrait que le peuple d'Athènes a été presque entièrement renouvelé¹.

Rome aussi s'est ouverte aux étrangers, et a longtemps trouvé dans cette politique sa force et sa grandeur. Mais Athènes, ville de commerce et d'industrie, ne se recrutait pas, comme la cité latine, d'hommes ayant à peu près même sang, mêmes coutumes et mêmes idées. Des Asiatiques, des Thraces, accouraient dans ses murs y apportant des mœurs nouvelles et mauvaises. L'incrédulité augmentait. Si les dieux se mouraient, le culte de la patrie et un sentiment énergique des devoirs de l'homme et du citoyen auraient pu remplacer avec avantage l'ancienne religion trop bafouée. Mais quelle patriotique ardeur pouvait avoir cette population étrangère, ces enfants qu'Athènes n'avait point portés, qu'elle n'avait pas nourris de sa parole, des leçons de son histoire? Quels citoyens faisaient ces aventuriers, ces métèques enrichis? Démosthène se plaint de ne pas trouver, dans la turbulente et riieuse assemblée où il parle, la gravité nécessaire aux grandes affaires. Sauf un goût délicat pour l'art, mais pour l'art efféminé qui charme et distrait, pour celui d'Isocrate, non pour l'art viril, qui élève et enflamme, celui de Polyclète et de Sophocle ; Athènes devenait Carthage. Le gain et le plaisir y étaient la grande affaire.

Il nous en a coûté de le dire, la philosophie, en hostilité avec l'ordre social établi, était un dissolvant, pour la cité. Les élèves de Socrate s'appelaient, comme lui, citoyens du monde, enseignaient avec Platon le mépris des institutions nationales, avec Zénon une indifférence égale pour la liberté et la servitude ; ou même, ainsi que Xénophon à Coronée, ils tiraient l'épée contre leurs concitoyens. Qu'était-ce que l'État pour les Cyrénaïques qui réduisaient la vie à n'être que la recherche du plaisir ? Et qu'importait à Diogène ce qui se passait hors de son tonneau ? La philosophie venait d'écrire une déclaration des droits de l'homme qui était mortelle pour la cité.

Athènes, envahie par l'indifférence politique, l'était aussi par la sensualité béotienne. Sans avoir l'excuse d'Aristophane, quand il faisait jouer ses Acharniens, des poètes vantaient, au théâtre, les jouissances de la paix, la bombance plantureuse, la satisfaction des bas appétits, et faisaient litière de tout ce qu'avaient honoré les vieux Athéniens. Pour ceux-ci, la patrie était la chose trois fois sainte; voyez ce qu'elle est devenue dans une pièce de la Comédie moyenne : *Quels contes est-ce que tu nous dérites là ?* dit Alexis. *Et le Lycée, et l'Académie et l'Odéon, niaiseries de sophistes où je ne vois rien qui vaille. Buvons, mon cher Sicon, buvons à outrance et faisons joyeuse vie, tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage, Manès ! Rien de plus aimable que le ventre. Le ventre, c'est ton père ; le ventre, c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandements, vaine gloire et vain bruit du pays des songes ! La mort te glacera au jour marqué par les dieux ; et que te restera-t-il ? Ce que tu auras bu et mangé ; rien de plus. Le reste est poussière, poussière de Périclès, de Codrus, de Cimon.* Comme ces paroles, dignes des Faunes ivres du cortège de Bacchus, répondent bien à une société qui semblait vouloir oublier, dans la joie et le plaisir, sa fin prochaine et comme l'on comprend que l'épicurisme soit sorti d'un tel milieu.

Le sombre tableau que trace Démosthène inquiète plus encore que cette joie bestiale. *Comment en sommes-nous tombés là ? Car ce n'est pas sans cause que*

¹ Isocrate, *Sur la Paix*, § 86-89, édit. Didot, p. 112-113. Isocrate était né en 436, de Théodoros, fabricant d'instruments de musique, et fut l'élève de Gorgias et de Prodicus.

les Grecs, autrefois si ardents pour la liberté,, sont devenus si dociles à l'esclavage. C'est qu'autrefois, Athéniens, vivait au fond des âmes quelque chose qui n'y est plus ; quelque chose qui a vaincu l'or des Perses, qui a maintenu la Grèce libre, qui l'a fait triompher sur terre et sur mer ; quelque chose qui, n'étant plus, n'a laissé que ruine et confusion. Et quelle est donc cette chose toute-puissante ? Rien que de simple, et où l'art n'entraîne pas. Quiconque recevait l'or d'un tyran, d'un corrupteur de la Grèce, était en horreur à tous. Terrible affaire alors, que d'être convaincu de vénalité ! Jamais, pour le coupable, ni pardon ni excuse ; toujours le dernier supplice. Aussi, les orateurs, les généraux de ce temps ne vendaient pas les occasions que donne la fortune. Alors on ne trafiquait pas de la concorde entre les citoyens, de la défiance où il faut vivre avec le Barbare, et de tant d'autres choses. Aujourd'hui tout se vend, comme au marché, et à la place des vertus d'autrefois, nous avons un mal importé dans la Grèce, un mal qui la travaille et dont elle meurt; quel est-il ? L'amour de l'or. On convoite jusqu'au salaire du traître ; on sourit à l'aveu de son crime ; le pardon est pour le coupable, la haine pour l'accusateur; en un mot, c'est la corruption même et toutes ses bassesses. Athéniens, vous êtes riches en vaisseaux, en soldats, en revenus, en ressources pour la guerre, en tout ce qui fait la force d'un État ; plus riches même que jamais. Mais toute cette force languit impuissante, inutile. Athéniens, tout meurt chez vous, parce que chez vous on trafique de tout.

Tel est notre état, vous le voyez de vos yeux, sans nul besoin de mon témoignage. Quelle différence avec le passé ! Ici ce n'est plus moi qui parle je rappelle une inscription gravée par vos pères, sur l'airain, dans l'Acropole ; gravée, non pour eux-mêmes, non pour s'encourager à la vertu, ces grandes âmes n'en avaient pas besoin, mais pour vous rappeler par un monument impérissable à quel point il faut veiller sur les traîtres. Que dit donc l'inscription ? Le voici :

Arthmios, fils de Pythonax de Zélie, est déclaré infâme, ennemi du peuple athénien et de ses alliés, lui et sa race.

Puis, vient la cause du châtement :

Pour avoir apporté l'or des Mèdes dans le Péloponnèse¹.

Isocrate, dans le discours Aréopagitique, pense comme Démosthène : À Athènes, la vénalité dans les charges, dans les jugements corrompt tout. Montesquieu a fait, de la vertu civique, le principe de la démocratie. Elle est bonne partout, mais elle est indispensable à une république ; car si l'on n'y connaît plus le désintéressement et l'esprit de sacrifice, tout se perd. C'est par là que la plus glorieuse des cités antiques et la Grèce tout entière ont péri.

Le commerce et l'industrie, en se développant avaient augmenté l'inégalité des fortunes; les habiles étaient arrivés à la richesse, ceux qui ne l'étaient pas étaient restés dans la paresse et la misère, avec l'envie au cœur et bien des complaisances pour les sophistes du Pnyx ou les délateurs de l'Agora. Ce n'était point parmi la foule désœuvrée et criarde du Pirée qu'Antisthène trouvait des recrues pour sa philosophie cynique et à certains égards élevée; mais les amendes, les confiscations, faisaient des pauvres qui n'avaient pas tous la sagesse du Charmide de Xénophon : Autrefois, dit-il, quand j'étais riche, je craignais toujours qu'on ne forçât ma porte pour m'enlever mon argent et je

¹ IIIe Philippique, 36-43.

faisais ma cour aux sycophantes. C'était, chaque jour, un nouvel impôt et jamais la liberté de quitter la ville pour un voyage. Maintenant que j'ai tout perdu et qu'on a vendu jusqu'à mes meubles à l'encan, je ne suis plus menacé et je dors tranquille. Au lieu de payer-le tribut, je le reçois : la république me nourrit. Mais si Charmide ne se plaint pas d'être déchargé de ses biens, il se réjouit d'être délivré de ses devoirs. N'ayant rien, je ne crains personne et, pauvre, je fais peur aux riches ; à mon approche, ils se lèvent, ou me cèdent le haut du pavé¹.

De cette défaillance de la moralité publique était né un autre mal qu'il faudrait appeler d'un nom particulier, le condottierisme, car c'est un phénomène général qu'on retrouve à plusieurs époques de l'histoire, dans l'Italie dégénérée comme dans la Grèce mourante, dans l'Égypte décrépète et l'Orient épuisé, à Carthage et dans le chaos où s'éteint la guerre de Trente ans : je veux dire l'habitude de vendre son sang, son courage, pour se mêler à des querelles où nul intérêt élevé ne vous appelle. Si le droit de tuer est un droit terrible dans les guerres légitimes, on le soldat défend sa patrie et ses pénates, que sera-ce quand il tuera pour vivre, par métier et pour gagner quelque argent ? Depuis longtemps les Grecs connaissaient trop les routes de Suse et l'argent du grand roi : il en avait toujours à sa solde des troupes nombreuses, et son intervention dans les affaires de la Grèce n'a d'autre but que d'y ramener la paix, pour y trouver des soldats à vendre. Il y prend même des généraux ; il loue les services de Chabrias et d'Iphicrate. Le danger n'est pas seulement dans l'or corrupteur que ces mercenaires rapportent, ni dans l'oubli de la patrie, dans les habitudes de violences et de rapines que la vie des camps leur a données, dans les vices que le mol Orient leur inocule ; car si beaucoup encore reviennent dans leurs cités étaler ces richesses mal acquises, bien peu, dans quelques années, s'y décideront. Ils mourront là où ils auront vécu ; et alors le mal pour la Grèce sera dans cette migration continuelle qui lui enlèvera le meilleur de son sang. Tout homme d'activité, de courage, d'ambition, toute la partie énergique de la population grecque courra en Asie, laissant derrière elle la mère patrie dépeuplée. A Issus, Darius aura 30.000 mercenaires grecs. Sous Alexandre et ses successeurs, le mal décuplera d'intensité, et la Grèce périra, suivant l'énergique expression de Polybe, faute d'hommes.

Cette fatale habitude de vivre de la guerre comme d'une profession s'est introduite partout. Pour vider le moindre différend, les villes ne s'en rapportent plus au courage de leurs citoyens; elles appellent des mercenaires. Orchomène, en 371, en achète pour combattre une petite et obscure cité d'Arcadie; Athènes ne peut s'en passer; les tyrans de Thessalie, comme ceux de Sicile, n'ont pas d'autres soldats; Sparte elle-même en soudoie². La Grèce n'est plus qu'un grand

¹ Le *Banquet*, 4. Sur les amendes et les confiscations, voyez les discours de Lysias, *Sur les richesses d'Aristophanès, contre Eratosthènes*, et celui qu'il rédigea pour un Athénien accusé d'avoir arraché un olivier sacré. Dans le *Περί τοῦ Ζεύου*, Isocrate défend le fils d'Alcibiade, accusé d'un vol de chevaux et que le délateur voulait rendre responsable de tous les torts de son père envers Athènes, etc., etc.

² Sur sa flotte, en 374, elle avait 1500 mercenaires, et Denys lui en envoya qui lui furent très utiles. Sa cavalerie en renfermait toujours un certain nombre, et Xénophon veut que le cinquième des soldats de cette arme soit formé d'étrangers soldés (*Du commandement de la cavalerie*, 9). En 378, deux villes d'Arcadie, Clitor et Orchomène, étaient en guerre ; la première n'avait que des mercenaires. En 371, 500 mercenaires qu'Agésilas employa tenaient garnison à Orchomène. Jason en avait 6000 (Xénophon, *Helléniques*, VI, 1, 5). Chabrias servait le roi d'Égypte, Acoris ; Athènes le force de revenir. Iphicrate va alors diriger les opérations des Perses, et leur amène 20.000 Grecs. Le roi de Sidon, révolté contre les Perses, a 4000 mercenaires grecs, sous le Rhodien Mentor, qui sortait du service d'Égypte. Phocion et Évagoras en commandent, dans le même

marché où se vend du courage à tous les prix : marchandise frelatée, car ce courage vénal est toujours mêlé de perfidie et de trahison. Avec lui plus de victoire certaine, plus de négociation sûre. Un jour, Iphicrate reçoit d'Amphipolis des otages qui vont enfin rendre d'Athènes cette grande cité. Un mercenaire lui succède ; il restitue les otages, passe au service du roi de Thrace, et Amphipolis est perdue¹. Cette leçon, pas plus que bien d'autres, ne profita aux Athéniens. Les fêtes, les luttes des orateurs et les spectacles, qui n'étaient jadis qu'une distraction aux virils travaux du commerce et de la guerre, étaient devenus leur principale occupation. Pourquoi ce peuple délicat et bel esprit, courtisé par tant de flatteurs, n'aurait-il pas, aussi bien qu'un potentat, une armée à ses gages ? Avec un peuple nombreux, dit Isocrate, avec des finances épuisées, nous voulons, comme le grand roi, nous servir de troupes mercenaires... Autrefois, si on armait une flotte, on prenait pour matelots des étrangers et des esclaves ; les citoyens étaient soldats. Aujourd'hui nous armons des étrangers pour combattre, et nous forçons les citoyens à ramer. Ainsi, quand nous faisons une descente sur les terres ennemies, on voit ces fiers citoyens d'Athènes, qui prétendent commander aux Grecs, sortir des vaisseaux la rame à la main, et des mercenaires s'avancent au combat couverts de nos armes. — Dès que la guerre est déclarée, s'écrie Démosthène, le peuple tout d'une voix décrète : Qu'on appelle dix mille, vingt mille étrangers. La vie de soldat devenant un métier, le luxe se glissa dans les camps, embarrassa les armées de bagages et rendit leur entretien plus coûteux : autre sujet de plainte pour Démosthène.

Ainsi se perdaient les habitudes militaires et toutes les vertus qui tiennent aux armes. Les armées cessant d'être nationales, les généraux cessèrent d'être citoyens ; ils devinrent des chefs de bandes conduits par leurs soldats plutôt qu'eux-mêmes ne les conduisaient, préoccupés de faire quelque établissement avantageux, ou de gagner le plus possible en se mettant au service des étrangers, parfois même des ennemis de leur patrie. Ainsi Chabrias accepta le commandement des forces de l'Égypte révoltée, dans un temps où Athènes recherchait l'alliance du grand roi ; et il revint de ce service avec des mœurs si dissolues, que la licence d'Athènes ne put même lui suffire. Iphicrate, qui conduisit 20.000 mercenaires grecs à Artaxerxès, devint le gendre du Thrace Cotys et le seconda dans des expéditions ouvertes contre les Athéniens. Tous ces généraux, dit Théopompe, même le fils de Conon, Timothée, de tous le plus patriote et le plus désintéressé, préféraient la vie molle des contrées étrangères au séjour d'Athènes. Charès, un des favoris du peuple, habitait d'ordinaire à Sigée, sur la côte d'Asie. Agésilas alla mourir octogénaire au service d'un roi égyptien, et termina en aventurier une vie qui n'avait pas été sans gloire (358).

La Grèce eut même un marché permanent pour le louage des mercenaires. Au cap Ténare, pointe extrême du Péloponnèse, arrivaient des trois continents qui entourent la mer Égée, tout ce qu'ils avaient de soldats à vendre². Les coureurs

temps, 8000 dans l'armée persique, 10.000 autres accourent à l'appel d'Artaxerxès. Ces forces réunies attaquent Nectanébos, qui a, de son côté, 20.000 mercenaires. C'était plus de 40.000 Grecs combattant sous des drapeaux différents et au service de l'étranger (Diodore, IV, 4-48. Cf. Xénophon, *Helléniques*, III, 1, 15 - 5, 15 ; IV, 2, 5 - 4, 14 - 8, 55 ; VII, 5, 10.). Démosthène et Isocrate s'élèvent sans relâche contre cette coutume fatale.

¹ Sur les mercenaires athéniens vivant en Thrace, voyez Démosthène, *Contre Aristocratès*, init.

² En 323, 8000 mercenaires se trouveront réunis au cap Ténare, où Léosthénès les prit à la solde d'Athènes (Plutarque, *Phocion*, 22 ; Diodore, XVIII, 9). Quelques mois plus tard, Thibron en trouva encore 2500 à acheter ; en 315, Antigone y envoya un émissaire avec 1000 talents pour prendre tout ce qui serait à vendre. En peu de temps, il enrôla, au dire de Diodore, 8000 hommes.

d'aventures venaient acheter là du courage contre n'importe qui, pour n'importe quelle cause, et le prix baissait ou s'élevait selon que l'offre était plus grande ou plus petite que la demande. La guerre est toujours un fléau mais, dans ces conditions, elle était de plus une honte.

Il résultait de là deux autres conséquences fâcheuses : la première, c'est la facilité du peuple à concevoir des soupçons sur des généraux qui avaient trop d'amis au dehors pour servir, en ne voulant d'autre alternative que le succès ou la mort ; la seconde, c'est la séparation, mauvaise en un petit État, de la tête qui conçoit et de la main qui exécute. Les grands hommes d'Athènes de l'âge précédent étaient tous, et tour à tour, orateurs et généraux. Phocion, au dire de Plutarque, fut le dernier qui abordât aussi résolument la tribune que le champ de bataille. De là l'influence d'hommes qui, n'ayant pas été mêlés de près aux affaires, souvent les compromettaient pour une période bien cadencée et un applaudissement des gens du Pnyx. Iphicrate, accusé, ne sut se défendre qu'en montrant son épée et les poignards des jeunes gens qu'il avait répandus dans l'auditoire.

Il y a une force capable de réparer bien des fautes, l'amour du pays. Les Grecs avaient deux patries, leur ville d'abord, ensuite l'Hellade. Mais le patriotisme qui fléchissait dans l'intérieur des cités, ne se relevait pas dans la nation. L'union fraternelle des tribus grecques avait toujours été bien faible, même aux plus beaux jours ; alors du moins, la haine pour l'étranger était vigoureuse, et beaucoup, au besoin, s'unissaient contre lui. Quand Mardonius offrait aux Athéniens les riches présents de son maître, ils repoussaient l'amitié du barbare, comme ils avaient repoussé ses armes. Un siècle s'écoule, tout change. Sparte, Thèbes, Athènes elle-même, courtisent le grand roi, reçoivent son or, obéissent à ses ordres. A force de s'envier, de se haïr, et de guerroyer les unes contre les autres, les cités grecques en sont venues à préférer l'étranger au compatriote. Ce sont les Perses qu'aujourd'hui tel peuple appelle ; demain il cherchera ses alliés autre part ; mais désormais l'étranger aura toujours la main dans les affaires de la Grèce. Au bout de ces habitudes, de ces querelles, de cet affaïssement moral, il y avait certainement un maître.

Remarquez que la guerre n'est pas seulement entre les villes, mais entre les factions de chaque cité. Partout se trouvent deux partis dont chacun n'aspire qu'à vaincre, chasser ou exterminer l'autre et, pour y réussir, recourt à tous les moyens. En quatre-vingts ans, on compta onze révolutions chez les Chiotés. C'était pourtant un des peuples les plus sages de la Grèce. Plutarque rapporte qu'après une de ces commotions, les vainqueurs s'apprêtaient à égorger ou à bannir les vaincus, lorsqu'un d'entre eux, Onomadème, se leva et leur dit : **Je pense qu'il est bon que nous laissions quelques-uns de nos ennemis dans la ville ; car si nous les chassons tous, c'est entre amis que la haine et la guerre civile éclateront désormais.** Cet Onomadème était un avisé personnage ; il savait qu'une ville grecque ne pouvait exister sans factions, et il ne ménageait ses adversaires qu'afin que son parti eût toujours sous la main des gens sur qui passer sa colère.

Qu'avaient produit toutes ces guerres ? On s'intéresse à celles de Rome qui, conduites avec sagesse et prévoyance, mènent pas à pas et sûrement les légions, des bords du Tibre, au pied des Alpes et au détroit de Messine, puis de là, aux limites du monde civilisé. Mais ces Grecs, si bien doués pour d'autres œuvres, qu'avaient-ils gagné à tant de combats ? Ils ont perdu un siècle à piétiner sur place, dans le sang et au milieu des ruines. Grâce à la fécondité de

leur génie, rien, il est vrai, n'annonçait leur ruine prochaine. Si en littérature certains genres faiblissaient, c'était au profit de certains autres ; si en politique les grands États étaient abaissés, c'était à l'avantage des petits ; si les peuples, plus mélangés, plus amollis, plus corrompus, avaient perdu de leurs vertus civiques, il y avait encore des citoyens, tels que Lycurgue et Démosthène, Hypéridès et Euphréos, ce citoyen d'Orée qui, n'ayant pu sauver sa ville des mains de Philippe, se tua pour ne pas vivre sujet des Macédoniens¹. Pourtant la décadence avait bien réellement commencé ; elle pouvait durer longtemps, sans amener de catastrophe, car le courage et l'esprit militaires n'avaient disparu ni à Thèbes ni à Lacédémone, et l'on verra les Athéniens se souvenir plus d'une fois du nom qu'ils portent ; enfin aucun ennemi extérieur n'étant alors menaçant, l'union n'était point, pour le moment, nécessaire ; l'habitude même d'invoquer l'assistance des barbares ne semblait pas encore un danger.

La Grèce paraissait donc avoir encore devant elle de longs jours ; et elle fût restée maîtresse de cet avenir sans le phénomène, unique dans l'histoire, de deux grands' hommes se succédant sur le même trône. La Macédoine a tué la Grèce : Philippe l'asservit ; Alexandre lui fit plus de mal, il l'entraîna sur ses pas et la dispersa sur la surface de l'Asie. La Grèce, après lui, fut à Alexandrie, à Séleucie, à Antioche, à Pergame, aux bords du Nil, du Tigre et de l'Indus, partout, excepté en Grèce.

¹ Démosthène, *IIIe Philippique*, 62.

SEPTIÈME PÉRIODE — SUPRÉMATIE DE LA MACÉDOINE (359-272) – PREMIER ASSERVISSEMENT DE LA GRÈCE

Chapitre XXXI – Philippe (359-336)

I. La Macédoine avant Philippe

Nous avons vu s'élever rapidement une grande domination, celle de Thèbes; mais elle resta ensevelie, avec Épaminondas, sous les lauriers de Mantinée; jamais chute ne fut si près du triomphe. Thèbes, par ses étonnants succès, avait enlevé à Sparte ses conquêtes et détruit le prestige de son nom, de sorte que Lacédémone subissait le sort qu'elle avait fait à Athènes. Les deux anciennes puissances, les deux têtes de la Grèce, se trouvaient donc découronnées : le lien des confédérations qu'elles avaient nouées autour d'elles était coupé. Au profit de qui ? Non pas de l'Arcadie, que la bataille *sans larmes* avait dès ses premiers pas convaincue d'impuissance pour l'attaque ; non pas d'Argos, ni de Corinthe, cités vieilles et usées ; non pas même de Thèbes, qui brilla comme un éclair et disparut. Ainsi la Grèce manquait d'un centre stable d'où une vie commune pût se répandre dans tous ses membres. Ce centre avait été un moment à Lacédémone, puis à Athènes, et une seconde fois à Lacédémone. Mais il se déplaçait encore ; l'axe de la Grèce inclinait vers les contrées septentrionales. Thèbes avait eu son jour ; plus haut, une puissance dominante avait failli se former et pouvait encore reparaître en Thessalie : quand Jason s'était fait décerner le titre de *tagos*, une ombre avait été jetée sur l'indépendance de la Grèce. Ce n'est pas de là cependant, c'est de plus loin qu'allait venir le danger.

La chaîne d'où le Pinde descend, au sud, se prolonge à l'est jusqu'à la mer Noire, sous les noms de monts Orbélos, Scmios et Hémos, en suivant une ligne à peu près parallèle au rivage septentrional de la mer Égée. Le vaste espace encadré par ces montagnes et ces rivages, à partir de l'Olympe et des monts Cambuniens, au sud, était habité par des populations thraces et par celles qui ont formé le peuple macédonien. Celles-ci occupaient la partie occidentale, et étaient séparées des premières par le Rhodope qui va de l'Hémos à la mer Égée. Le Rhodope à l'est et l'Olympe au sud étaient les deux limites extrêmes de la Macédoine, celles du moins que ses rois voulurent lui donner.

Ce pays est partagé en plusieurs bassins par les montagnes qui se détachent de la chaîne supérieure et descendent vers la mer. Au fond de trois de ces bassins coulent l'Haliacmon, l'Axios et le Strymon. Les deux premiers fleuves débouchent sur une côte basse où ils forment quantité de marais¹, le troisième au contraire vient finir aux lieux où s'élevèrent la puissante cité d'Amphipolis et la forteresse d'Éion. Entre le golfe Thermaïque, où se perd l'Axios, et le golfe Strymonique, où se jette le Strymon, le continent se prolonge dans la mer Égée, en une péninsule presque ronde, terminée par trois langues de terre qui lui donnent

¹ Les habitants appellent aujourd'hui l'Haliacmon le fleuve fou, *Delipotamo*, à cause de ses crues redoutables. En 1800, il rompit ses digues et inonda dix ans le plat pays (Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, I, 2).

quelque ressemblance avec une main : c'est la Chalcidique. Les larges et fertiles vallées de la Macédoine contrastent avec les bassins étroits et le sol infécond qui forment, de l'autre côté du Pinde, l'Épire et l'Illyrie. Il y avait là place pour un grand peuple ; il s'y est trouvé, mais tardivement, parce que, enfermés entre des montagnes et un littoral envasé, les Macédoniens restèrent longtemps en dehors de la vie hellénique et eurent besoin qu'un grand homme les y fit entrer.

On n'a pas de donnée précise sur la population de la Macédoine¹. Elle paraît avoir été un mélange de la race grecque et de la race barbare qui peuplait l'Illyrie et l'Épire, bien qu'au temps de Polybe un Illyrien et un Macédonien ne pussent s'entendre que par interprète. Lorsque les Hellènes envahirent la Grèce, une branche de cette nation s'arrêta, sans doute, dans le sud-ouest de la Macédoine, sur le cours supérieur de l'Haliacmon et de l'Érigon², tandis que le nord, de l'Axios au Strymon, appartenait à la grande tribu illyrienne des Péoniens, qui prétendaient descendre des Troyens; le sud enfin, à des Thraces, Mygdons, Crestoniens, Édoniens, Bisaltes et Sitioniens. Les Thraces Piériens habitaient entre l'Haliacmon et la mer, les Bottiéens, qui se disaient Crétois, mais qui semblent Thraces comme leurs voisins, entre les bouches de l'Haliacmon et celles de l'Axios. Au contact de ces barbares, la race grecque s'altéra, et il se forma une population mixte, à laquelle Hérodote refusait le nom d'Hellènes, mais qui montra une grande facilité à adopter l'idiome hellénique. Si, parmi les noms Macédoniens que l'histoire et les inscriptions nous ont conservés, quelques-uns sont barbares, le plus grand nombre se rattachent au grec. Cependant on reconnut toujours un Macédonien à la manière dont il prononçait certaines lettres de cette langue.

Ce peuple formait plusieurs tribus qui, chacune, avait son chef, les Élyméens, les Orestes, les Éordéens, les Pélagoniens, les Lyncestes, qui avaient une capitale du nom d'Hercule, *Herakleia*. La plus puissante habitait autour d'Ægées, sous le nom, depuis célèbre, de Macédoniens. Chez quelques-unes de ces vaillantes peuplades, l'homme, qui n'avait pas abattu un sanglier à la chasse, restait assis et non couché dans les festins, et celui qui n'avait pas tué un ennemi était marqué d'un signe de déshonneur³. La femme paraît y avoir été plus libre, plus influente que dans la Grèce.

Nous n'avons, sur la primitive histoire de ce pays, ni épopées, ni chants nationaux, ni légendes nombreuses, comme il y en eut tant en Grèce. Thucydide raconte seulement que, vers le neuvième siècle, c'est-à-dire au temps où les constitutions républicaines se substituaient à la royauté, un Héraclide d'Argos, Caranos, se rendit, sur la foi d'un oracle, à la tête d'une troupe de Grecs, dans le pays des Orestes. Le roi de cette contrée le prit à son service dans une guerre contre les Éordéens, et, en récompense du secours qu'il en reçut, lui donna l'Émathie, province au nord du golfe Thermaïque. On disait que Caranos, conduit

¹ **Μακεδῶνη**, *le pays haut*. Cf. Fréret, *Mém. de l'Acad.*, t. XLVII, p. 10.

² Les vallées supérieures de l'Haliacmon et de l'Érigon se trouvent précisément dans le voisinage des deux plus faciles passages d'Illyrie en Macédoine ; la première vers la Klissoura du Dévol, où la chaîne du Pinde est complètement interrompue, puisque le Dévol, né sur le versant oriental, se jette dans le Beratino (*Apsos*) ; la seconde vers le col où passa la grande voie romaine Egnatia. Ces circonstances physiques aident à comprendre ce que dit Strabon (liv. VII, p. 324), qu'il y avait grande analogie entre les peuples établis, du mont Bermios jusqu'à la côte qui fait face à Corcyre ; que c'étaient mêmes armes, même façon de se couper les cheveux, et au fond même langue. Rappelons aussi qu'il est facile de passer d'Épire en Thessalie par le défilé de Gomphi, et de Thessalie dans le bassin de l'Haliacmon par les nombreux passages des monts Cambuniens.

³ Aristote, *Politique*, VII, 2, 6.

par une chèvre à Édesse, capitale de cette contrée, lui donna, en mémoire de ce fait miraculeux, le nom d'Ægées¹. Cette ville continua d'être la capitale du pays jusqu'à l'époque d'Amyntas et de Philippe, qui transférèrent ce titre à Pella, plus rapprochée de la mer².

Le conteur par excellence, Hérodote, en sait plus long. Trois frères de la race de Téménos, quatrième descendant d'Hercule, Gauanès, Éropos et Perdiccas, exilés d'Argos, se rendirent en Illyrie et de là passèrent dans la haute Macédoine, où ils se mirent au service du roi de Lébéa pour garder ses troupeaux. Or, toutes les fois que la reine faisait cuire le pain dont elle nourrissait ses serviteurs, le pain destiné à Perdiccas doublait de poids ; elle fit part de cette singularité au roi, qui y vit un prodige menaçant pour lui et ordonna aux trois frères de s'éloigner de ses États. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir aussitôt qu'ils auraient reçu les gages qui leur étaient dus. A cette demande, le roi, qui se trouvait près du foyer où tombaient, par l'ouverture du toit, les rayons du soleil, comme saisi d'une inspiration divine, dit en leur montrant ces rayons : *Tenez, je vous donne cela ; ce sont les gages que vous méritez*. A cette réponse, les deux plus âgés des frères, Gauanès et Éropos, demeurèrent interdits ; mais le plus jeune, qui avait un couteau, s'écria : *Eh bien, nous acceptons !* Et ayant tracé avec son couteau un cercle sur le plancher, autour de la lumière du soleil, il se baissa à trois reprises, feignant, chaque fois, de mettre les rayons du soleil dans les plis de sa robe et de les partager avec ses frères ; après quoi ils s'éloignèrent. Un de ceux qui étaient assis près du roi lui fait remarquer l'action du jeune homme et la manière dont il avait accepté ce qu'on lui offrait ; le roi s'inquiète, s'irrite, et envoie après eux des cavaliers pour les faire périr. Il y a dans cette contrée un fleuve, auquel les descendants de ces hommes d'Argos sacrifient comme à un dieu sauveur. Ce fleuve, après que les Téménides l'eurent passé, se gonfla tellement que les cavaliers n'osèrent le franchir. Les fugitifs ayant gagné une autre contrée de la Macédoine, s'établirent près du lac appelé les jardins de Midas, où poussent des roses à soixante feuilles, qui l'emportent par le parfum sur toutes les autres ; c'est là aussi que Silène fut pris, au dire des Macédoniens, mais ces jardins sont dominés par le mont Bermios que l'hiver rend infranchissable. Les Téménides, après avoir soumis cette contrée, partirent de là pour conquérir le reste de la Macédoine.

Hérodote donne donc pour chef à la dynastie que nous connaissons en Macédoine l'Héraclide Perdiccas Ier, à une époque où la royauté héroïque existait encore en ce pays, dans son antique simplicité. Thucydide est du même avis, et la Grèce reconnut cette origine par l'autorisation accordée au fils d'Amyntas Ier, Alexandre *le Philhellène*, comme Pindare l'appelle, de concourir aux jeux olympiques.

Hérodote donne pour successeurs à Perdiccas Ier, Argée, Philippe, Éropos, Alcétas et Amyntas Ier, dont on sait peu de chose. Ce n'est qu'à l'époque des guerres Médiques qu'un demi-jour se fait dans cette histoire. Le royaume, sans

¹ Ædées ou Édesse, aujourd'hui la ville bulgare de *Vodena*, était bâtie sur un plateau demi-circulaire de 120 à 150 mètres de haut, coupé à pic de trois côtés, et adossé aux contreforts de deux hautes montagnes qui lui envoyaient leurs eaux limpides (Delacoulonche, *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne*, p. 72). Elle commandait le passage qui menait des provinces maritimes dans la haute Macédoine, la Lyncestide et la Pélagonie. Les Romains y firent passer la via Egnatia.

² Pella bâtie sur des collines était entourée de marais profonds, qui allaient rejoindre le Ludias, par où les navires de mer remontaient jusqu'à Pella. La côte de la Bottiée n'a point de port ; de là l'importance de Pella.

étendre bien loin son action, était déjà considérablement agrandi : le mont Bermios avait été franchi ; les Piériens chassés de la tête et rejetés à l'est sur le Strymon ; les Bottiéens, au sud, vers la Chalcidique, tout en conservant Pella. La domination macédonienne avait même passé l'Axios ; les Édoniens étaient expulsés d'une partie de la Mygdonie, Anthémous occupée à l'entrée de la péninsule Chalcidique, dans l'intérieur, les Éordéens et le petit peuple inconnu des Almopes dépossédés ; de sorte que les rois de Macédoine tenaient, même au delà de l'Axios, de fortes positions et paraissaient les suzerains des petits princes qui régnaient sur les barbares voisins. Vers la mer, ils possédaient la côte de la Piérie jusqu'aux bouches de l'Haliacmon, où ils étaient arrêtés par les Grecs, qui, dès la 10^e olympiade, avaient couvert la péninsule Chalcidique de leurs colonies et fondé Méthone sur la côte même de la Piérie.

Telle était la situation de la Macédoine quand les Perses s'emparèrent de la Thrace. Amyntas Ier, un ami des Pisistratides, y régnait. Il suivit l'exemple des peuplades voisines qui s'étaient soumises, et consentit à offrir aux envoyés de Mégabaze, satrape de Thrace, la terre et l'eau. Mais, dans un repas, ces ambassadeurs ayant oublié le respect dû aux femmes de la cour de Macédoine, Alexandre, fils du roi, irrité de cette injure, les fit assassiner par des jeunes gens qu'il avait revêtus de l'habit des femmes outragées. Quand le satrape envoya réclamer ses ambassadeurs ou la punition des coupables, Alexandre gagna celui qui était chargé de cette recherche, en lui donnant la main de sa sœur, et le meurtre demeura impuni.

Cet Alexandre devint roi en 500. Quand les Perses de Xerxès arrivèrent, les Macédoniens furent entraînés par le torrent ; mais, quoique dans le camp des ennemis de la Grèce, Alexandre ne négligea aucune occasion de prouver qu'il agissait contre son gré, et qu'il ne demandait qu'à servir ses frères d'origine. C'est lui qui avertit les Grecs de quitter la Thessalie, lui que Mardonius envoya à Athènes pour une négociation amiable, lui encore qui, la veille de la bataille de Platée, vint la nuit, à cheval, au camp des Grecs, et leur révéla les desseins de l'ennemi. Il n'en avait pas moins la faveur de Mardonius, qui lui donna la Thrace jusqu'au mont Hémos. Après la ruine de l'expédition médique, cette acquisition fut perdue par la révolte des tribus indigènes. Mais peut-être faut-il rapporter à la protection des Perses la soumission des Bryges, des Thraces de la Bisaltique, des Pélasges de Crestone, et des villes de Therma et de Pydna. De la dernière qui, bâtie sur la côte de la Piérie, touchait à la mer, il fit sa résidence habituelle, afin de regarder de plus près aux affaires de la Grèce. On comprend quelle habileté fut nécessaire au roi de Macédoine pour se tirer d'embarras en si périlleuse occurrence, et trouver moyen, dans l'ébranlement universel, d'arrondir son royaume. Ses successeurs, entourés comme lui d'ennemis, eurent à tenir une conduite analogue. L'habileté politique, nécessité de la royauté macédonienne, devint le caractère particulier de ce gouvernement. Ce fut comme une école qui produisit pour dernier résultat Philippe, le plus habile homme d'État de l'antiquité grecque.

La Macédoine avait grandi par l'amitié des Perses ; elle grandit aussi par leurs défaites. A la faveur des victoires d'Athènes, Alexandre Ier, *l'hôte de la République*, et Perdicas II accrurent leurs domaines : tout le pays, entre l'Axios et le Strymon, devint macédonien. Mais Perdicas avait un frère, Philippe, qui possédait quelques districts de cette région, *et les deux frères étaient ennemis*. Athènes s'allia avec le plus faible, et pour avoir constamment l'œil et la main sur la Thrace et la Macédoine, elle fonda Amphipolis à l'embouchure du Strymon. De ce jour, Perdicas fut un de ses adversaires les plus actifs ; il s'unit à Corinthe,

soutint Potidée rebelle, sollicita Sparte d'envahir l'Attique et prépara, dans la Chalcidique, une autre révolte contre Athènes. Dans Olynthe, enfin, que sa position mettait à l'abri des flottes athéniennes, il réunit la population de plusieurs petites villes de la côte : c'était un boulevard qu'il croyait donner à la Macédoine.

Athènes ne demeura pas en reste avec lui. A l'est de la Macédoine, se trouvaient les Odryses sous le commandement du roi Sitalcès, qui avait fait reconnaître son autorité aux plus vaillantes peuplades de la Thrace. Il ne demandait qu'une occasion de mettre le pied chez son voisin. Les Athéniens l'y poussèrent, et il entra en Macédoine avec une nombreuse armée qui imposa de dures conditions. Ces conditions, Perdiccas les viole ; Sitalcès reparaît plein de colère, s'avance, malgré les courageux efforts de Perdiccas et des petits princes du Nord ; jusqu'à l'Axios, ravageant tout sur sa route, et devient si redoutable, qu'Athènes effrayée cesse de lui fournir des provisions (429). Perdiccas saisit le moment, il regagne le roi des Odryses qui se retire, peut-être en livrant Philippe à son frère.

Perdiccas s'était rapproché un instant d'Athènes pour être en état de repousser son formidable adversaire. Le danger évanoui, il redevint son ennemi, excita contre elle les villes de la Chalcidique, s'allia avec Lacédémone et obtint qu'elle envoyât de ce côté Brasidas (424). Il avait un autre projet ; il voulait que le Spartiate l'aidât à dompter les petits princes de la haute Macédoine, qui s'efforçaient d'échapper à sa suprématie. Derdas, roi des Orestes, avait, pour cette raison, pris récemment les armes ; actuellement, c'était Arrhibée, roi des Lyncestes. Brasidas refusa d'abord ; puis, quand il se fut emparé de toutes les villes chalcidiques et d'Amphipolis, il consentit à joindre ses troupes à celles de Perdiccas. Mais, en présence de l'ennemi, les mercenaires illyriens du roi firent défection, les Macédoniens, effrayés, s'enfuirent, et Brasidas, avec ses Grecs, opéra une retraite difficile (423).

Cet événement altéra la bonne amitié du roi et des Spartiates ; d'ailleurs ceux-ci, à leur tour, étaient devenus trop redoutables : Perdiccas traita avec Athènes, et obtint des Thessaliens qu'ils fermassent le passage aux armées lacédémoniennes. Les choses restèrent sur ce pied jusqu'à sa mort (418). Sa règle de conduite avait été de ne point se lier par de durables alliances, et de faire servir tour à tour à sa puissance Athènes et Sparte, Corinthe et les Odryses : politique peu généreuse, ne méritant pas, à qui la pratique, l'estime de l'histoire, mais habile, hardie, et qui perd les États ou les conduit à une grande fortune.

Alexandre Ier avait commencé la série de ces princes macédoniens qui sentirent le besoin d'helléniser leur peuple pour ajouter, aux forces de la barbarie, l'éclat et les ressources de la civilisation. Perdiccas II suivit son exemple ; il ouvrit ses États aux Grecs que la guerre chassait de leur patrie et reçut dans sa demeure royale le poète Mélanippide, même Hippocrate. Ses successeurs continueront cette tactique intelligente : ce seront les Macédoniens qui donneront à la Grèce ses derniers défenseurs et qui écriront à Pydna la dernière page de son histoire.

Après Perdiccas II, l'expédition de Sicile, les revers d'Athènes, le déplacement du théâtre de la guerre, qui fut porté sur les côtes de l'Asie, laissèrent respirer la Macédoine. Sparte fit, en Chalcidique, succéder sa domination à celle d'Athènes : elle était moins à craindre parce qu'elle avait moins de marine. D'ailleurs le nouveau roi, Archélaos Ier, appliquait ses soins à un autre objet ; il cherchait moins à s'agrandir qu'à fortifier la royauté, qui n'était point encore sortie des traditions de l'âge héroïque. Pour arriver au trône, il avait égorgé un frère, un

oncle, un cousin, dont les droits étaient supérieurs aux siens. Un tel homme, maître d'un pouvoir acheté si cher, ne devait pas être disposé à l'abandonner aux grands. Cette noblesse avait la fierté d'une aristocratie dorienne à demi barbare. Archélaos soutint contre elle une lutte opiniâtre ; il réussit à la rendre plus docile et à saisir l'autorité qui vient naturellement aux princes quand les peuples sentent d'instinct que le pouvoir d'un seul leur est nécessaire. Il fit, dit Thucydide, pour l'organisation et la puissance de la Macédoine, plus que ses huit prédécesseurs pris ensemble¹. Au lieu de mercenaires sans fidélité et de levées tumultueuses sans expérience ni discipline, il eut une armée régulière. Il fortifia des villes pour arrêter les invasions et ouvrit des routes pour favoriser le commerce et l'agriculture, peine que ne se donnaient pas les gouvernements de ce temps-là. Trouvant Pydna trop exposée aux attaques par mer, il se construisit une autre capitale, Pella, située dans l'intérieur des terres et défendue par des marais, tout en étant, par un fleuve voisin, le Ludias, en communication avec le golfe Thermaïque. Au pied de l'Olympe, sur la route qui menait à la vallée de Tempé, il fonda Dion, où il appela la civilisation de la Grèce. A Ægées, il institua des jeux en l'honneur de Jupiter, comme les Grecs en célébraient à Olympie. Sa cour était magnifique : il y fit venir des artistes de la Grèce : Zeuxis exécuta dans son palais des peintures que le roi paya 7 talents. Il s'efforça vainement d'y attirer Sophocle, dont le fier génie ne se plaisait que dans Athènes, et Socrate, qui eût cessé d'être lui-même s'il eût quitté l'Agora ; mais il réussit auprès d'Euripide, qui vint terminer sa vie en Macédoine auprès de deux autres poètes, Chœrilos et Agathon, alors célèbres, et du musicien Timothée ; Athénée dit qu'il était en relation d'amitié avec Platon. A ce pays enfin, demi grec et demi barbare, qui n'avait ni vie civile régulière, ni commerce, ni industrie, ni art, ni littérature, Archélaos donna les éléments de toutes ces choses, s'efforçant de faire regagner en peu de temps, à son peuple, l'avance que les Grecs avaient prise sur lui. Le Pierre le Grand de cette Russie du monde grec périt assassiné en 399, victime peut-être des ressentiments de la noblesse.

On pourrait pousser plus loin la comparaison avec la Russie, en ajoutant que cette civilisation hâtive ne pénétra pas dans la masse de la nation et ne fit que polir, peut-être corrompre, la noblesse et la cour. Lorsque mon père devint votre roi, dira un jour Alexandre aux Macédoniens mutinés, vous étiez pauvres, errants, couverts de peaux de bêtes et gardant les moutons sur les montagnes ou combattant misérablement pour les défendre contre les Illyriens, les Thraces et les Triballes. Il vous a donné l'habit du soldat ; il vous a fait descendre dans la plaine et vous a appris à combattre les barbares à armes égales. Le roi civilisateur avait donc laissé beaucoup à faire. Son règne d'ailleurs fut suivi de crimes, d'usurpations, de meurtres et de guerres civiles qui remplirent quarante années (399-359). Oreste, fils d'Archélaos, passe quatre ans sous la tutelle d'Aéropos, qui le fait périr et règne à sa place pendant deux années. Aéropos laisse le trône à son fils Pausanias, qui, au bout d'un an, est renversé par un descendant d'Alexandre Ier, d'une autre ligne que celle qui avait régné jusque-là (393). Cet Amyntas II est bientôt chassé par Bardylis, chef de brigands, devenu roi des Illyriens, qui donne le trône à Argée, frère de Pausanias ; mais il rentre avec le secours des gens de Thessalie et d'Olynthe. Ceux-ci étaient alors menaçants pour la Macédoine. Sparte brise leur puissance et les force de rendre à Amyntas toutes les places qu'il leur avait cédées dans un moment de détresse. Ce prince vécut alors tranquille à Pella, allié à la fois de Sparte et d'Athènes.

¹ II, 100.

Ainsi la royauté de l'âge héroïque qui, dans les pays grecs, ne s'était conservée qu'à Sparte et en Épire, mais très déchuë, était encore vivante en Macédoine. **Le roi est supérieur à tous, dit Aristote, en richesse et en honneur.** Cependant il vivait habituellement au milieu de troubles et de révolutions qui ne donnaient pas aux peuples plus de tranquillité que les démagogues n'en assuraient aux cités démocratiques.

Amyntas II laissa trois fils, Alexandre II, Perdicas et Philippe (369). Le premier fut, après deux ans de règne, assassiné par Ptolémée d'Aloros, qui appartenait à la maison royale, mais par une naissance illégitime. On prétend que la mère d'Alexandre, Eurydice, trempa dans le meurtre, pour favoriser Ptolémée qu'elle aimait et qui eut la tutelle du jeune Perdicas III. Un prince du sang, Pausanias, soutenu par un parti macédonien et par les Thraces, essaya de les renverser tous deux. Iphicrate, vieil ami d'Amyntas, se trouvait alors avec une armée près d'Amphipolis, qu'il voulait recouvrer pour Athènes. Eurydice lui demanda une entrevue, et en lui présentant ses deux jeunes fils, Perdicas et Philippe, elle leur fit embrasser ses genoux comme des suppliants. Iphicrate prit en main leur cause ; il chassa Pausanias de la Macédoine, et le jeune Perdicas resta sous la tutelle de Ptolémée et dans l'alliance d'Athènes. Thèbes vit avec dépit cette influence et la renversa. Pour tenir le régent en bride, Pélopidas emmena à Thèbes Philippe, le plus jeune des fils d'Amyntas (368).

Dès que Perdicas fut homme, il vengea, dans le sang de Ptolémée, le meurtre de son frère aîné, la honte de sa mère et les dangers que lui-même avait courus (365). Il régna cinq années encore et sembla marcher sur les traces d'Archélaos : il entretint des relations d'amitié avec Platon et profita de la détresse des Amphipolitains, serrés de près par Athènes, pour mettre garnison dans cette ville; mais, attaqué en 359 par les Illyriens, il périt en les combattant, ou tomba sous les coups d'assassins soudoyés par sa mère Eurydice.

II. Avènement de Philippe (359) ; ses réformes ; conquête d'Amphipolis

Le frère de Perdicas III, Philippe, troisième et dernier fils d'Amyntas II, était alors âgé de vingt-trois ans. Il avait quitté Thèbes depuis plusieurs années pour prendre le commandement d'une province que Perdicas lui avait cédée, peut-être à la sollicitation de Platon. Son séjour dans la ville qui venait de prendre le premier rang dans le monde hellénique acheva ce que la nature avait fait pour lui. Il vit la Grèce arrivée au plus haut degré de civilisation, Thèbes au plus haut point de puissance, et il eut le singulier bonheur de vivre auprès d'un homme qui semblait résumer en lui toutes les qualités de sa race, grand général, orateur et philosophe : c'est nommer Épaminondas. Et, pour un esprit sagace, que d'utiles observations à faire au milieu de ces luttes d'ambition, conduites avec les derniers raffinements de la politique : sur les champs de bataille, une tactique nouvelle, supérieure même à celle de Sparte ; dans les cités, les brusques emportements et les défaillances des assemblées populaires, la passion siégeant au conseil plus souvent que la sagesse, la publicité des plans, les lenteurs de l'exécution, la vénalité des chefs. Connaissance des hommes et des choses, qui deviendra un terrible moyen d'action entre les mains d'un homme souple et hardi, entreprenant et rusé, avide de gloire et l'allant chercher partout, même là

où elle se vend le plus cher, dans le péril¹ ; d'une activité indomptable, servie par une santé de fer ; n'ayant rien du tyran, affable, clément, généreux, pourvu que ces qualités aident à ses desseins ; par-dessus tout, d'une ambition dévorante. qui, au besoin, passait sur le corps de la justice pour atteindre et saisir la fortune ; l'idéal enfin du politique, si le dernier mot de la politique est le succès.

L'héritier du trône était un enfant, Amyntas. La tutelle revenait naturellement à Philippe, son oncle ; il s'en empara. D'immenses difficultés surgissaient de toutes parts et menaçaient de faire retomber le royaume dans l'anarchie où, depuis quarante ans, il avait été tant de fois plongé. Un cercle d'ennemis entourait la Macédoine : derrière et sur ses flancs, des populations barbares ; devant, les Grecs qui occupaient les côtes de la mer Égée ; les Illyriens, qui, venant de tuer aux Macédoniens leur roi et quatre mille hommes, menaçaient les provinces de l'Ouest ; enhardis par ce revers, les Péoniens ravageaient celles du Nord ; à l'est, les Thraces s'apprêtaient à tout envahir ; et au midi, les Athéniens épiaient l'occasion de reprendre Amphipolis, leur éternel regret ; enfin les déchirements intérieurs ouvraient la porte aux étrangers. Des discordes récentes il restait deux prétendants : l'un, Pausanias, ce prince du sang qu'Iphicrate avait déjà chassé, sollicitait le roi des Thraces ; l'autre, Argée, l'ancien adversaire d'Amyntas ou un de ses fils, venait d'obtenir des Athéniens une flotte et trois mille hoplites, sous les ordres de Mantias.

Pour faire face à tant de périls, un peuple découragé à cause du désastre qu'il venait d'essuyer, une noblesse et des troupes arrogantes, comme il arrive toujours dans les guerres civiles, et d'une fidélité équivoque, au milieu de prétentions qui pouvaient faire douter où était le droit et où serait le succès. Il y avait donc ranimer la confiance des Macédoniens en eux-mêmes, à se les attacher et à les unir sous une forte discipline, de telle sorte qu'ils pussent combattre avec avantage ceux qui les regardaient comme une proie facile : voilà pour l'intérieur. Au dehors, il fallait débarrasser les frontières, refouler à droite les Illyriens, à gauche les Thraces, et jeter à la mer les Grecs qui barraient à la Macédoine l'accès du golfe profond que la nature avait disposé pour être son domaine.

Ce fut là le premier plan, un plan de délivrance ; le second sera un plan de conquête : de cette Macédoine pacifiée et étendue à ses limites naturelles, de cette forteresse qui domine la Grèce, Philippe sortira, à l'ouest, pour envahir l'Illyrie ; à l'est, pour asservir la Thrace. Il voudra mettre une main sur Byzance, la clef de l'Euxin, et l'autre sur les Thermopyles, la clef de la Grèce. Cela fait, la conquête de l'empire perse ne sera plus qu'un jeu. Philippe, quoi qu'on en ait dit, ne conçut pas tout d'abord ce dessein gigantesque. Une espérance nouvelle sortit pour lui de chaque succès nouveau. Le plan grandit avec la fortune, et il avait été si bien conçu, dès l'origine, dans ses proportions restreintes, qu'il convint ensuite à une situation plus haute. C'est pour Philippe une assez grande gloire, sans qu'il soit besoin de lui faire prévoir l'avenir vingt ans avant que cet avenir fût possible. Ajoutons que les étapes successives qui viennent d'être marquées, Philippe les suivit avec la vaillance de Mars et la prudence astucieuse d'Ulysse ; que son fils

¹ Démosthène dira dans son discours sur la lettre de Philippe : *Il est si dédaigneux du péril, si passionné de gloire, que tout son corps n'est bientôt plus qu'une blessure, tant il l'offre volontiers aux coups de l'ennemi* ; et dans le discours sur la Chersonèse : *Pourquoi a-t-il tant d'avantages sur nous, c'est qu'il ne quitte point son armée ; qu'elle est toujours prête et que, voyant de loin ce qu'il doit faire, il tombe à l'improviste où il veut.*

ne le remplaça qu'à la dernière ; et que là même il eût précédé Alexandre, sans le coup de poignard qui l'arrêta dans la force de l'âge, de la fortune et du génie.

D'abord, pour détacher Athènes du parti d'Argée, il déclara qu'il laisserait Amphipolis indépendante. Des largesses habilement distribuées achetèrent l'inaction des Thraces. Avant que les Athéniens se détachassent tout à fait de sa cause, Argée envahit la Macédoine, il fut battu, probablement tué, et toute la troupe qu'il commandait cernée sur une hauteur où elle fut forcée de se rendre. Il s'y trouvait quelques Athéniens : Philippe les renvoie comblés de présents, et les fait suivre d'envoyés qui portent à leur ville une lettre amicale. Avec les Athéniens, de tels procédés n'étaient pas perdus ; la paix fut faite. Libre de ce côté, il se retourne contre ceux qui, hier, lui imposaient d'humiliantes conditions. Malgré le courage et l'habileté de leur chef Bardylis, soldat de fortune, parti de très bas, il bat les Péoniens, qui reconnaissent sa suzeraineté. Les Illyriens éprouvent le même sort et lui cèdent tout le pays à l'orient du lac Lychnitis, avec les passages des montagnes que désormais il pourra leur fermer.

Ces succès méritaient une récompense. On couronna l'Héraclide qui venait, en si peu de temps, de relever à ce point la Macédoine. Y eut-il vraiment, comme on l'a dit, usurpation ? La succession royale n'était point régie par des lois invariables ; dans un tel pays, le trône était un cheval harnaché en guerre que montait un Héraclide ; et par son origine, par son courage, Philippe remplissait cette condition. Du reste, il garda son neveu à sa cour, et plus tard il lui fit épouser une de ses filles. Un autre l'eût mis à mort ; mais, fort de ses services et de sa popularité, Philippe pouvait être confiant. Nul prince absolu n'usa, d'ailleurs, comme lui des moyens qui ont cours dans les États libres : à l'armée, il montrait les qualités physiques que le soldat estime ; cavalier infatigable, nageur intrépide, il eût remporté le prix pour tous les jeux ou exercices militaires, et il avait en plus l'éloquence qui ajoute tant de force à l'autorité du commandement. Au palais, dans la ville, affable et séduisant, il aimait, selon la coutume du pays, les longs festins, les coupes profondes, et il en plaisait d'autant plus aux Macédoniens. Mais, au besoin, il était sobre et dur à lui-même, vivant avec ses troupes et, comme elles, au hasard des marches qui le conduisaient en des localités plantureuses ou stériles ; et ce dédain du chef pour les commodités de la vie va toujours au cœur du soldat. Cette popularité lui avait rendu l'accès du trône facile ; faciles aussi rendit-elle les réformes dont le royaume avait besoin et pour lesquelles il s'assura la faveur du ciel : des oracles habilement répandus le représentèrent comme l'homme prédestiné à faire la grandeur de la Macédoine.

La longue faiblesse de ce royaume tenait à la mauvaise organisation de l'armée et aux prétentions anarchiques de petits princes qui, apparentés de près ou de loin à la famille royale, possédaient en quasi-souveraineté de vastes domaines où ils avaient leurs gardes particuliers. Un contemporain, Théopompe, donne à Philippe 800 hétaires ou compagnons d'armes, aussi riches en terres à eux seuls que 10.000 hellènes. Il se trouvait donc dans ce royaume, comme dans notre société féodale, une noblesse en état d'embarrasser des rois faibles. Philippe profita des dangers que le pays courait pour essayer de soumettre les uns et les autres, au nom du salut commun et de la grandeur nationale, à une rigoureuse discipline. Il habitua ses troupes à faire, avec armes et bagages, sous leur *kausia*, la coiffure nationale des Macédoniens, des marches de 500 stades par jour (55 kilomètres). Il défendit aux soldats, même aux officiers, l'usage des voitures, et ne permit aux cavaliers qu'un valet par homme ; aux fantassins, un pour dix. On raconte qu'il congédia un étranger de distinction pour avoir fait

usage de bains chauds, et chassa deux de ses généraux qui avaient introduit dans le camp une chanteuse. Un jeune noble s'était écarté pendant une marche pour se désaltérer, il fut frappé de coups de bâton, et un autre, qui, comptant sur la faveur du roi, était sorti des rangs contrairement aux ordres, fut mis à mort. La foule voyait sans colère le prince punir avec cette rudesse à demi barbare les grands dont la mollesse et l'insolence l'avaient tant de fois irritée.

Philippe prit une autre précaution contre ses nobles, il les amena à lui envoyer leurs enfants et à s'honorer que ceux-ci remplissent près de lui les fonctions de la domesticité royale, en même temps que les devoirs militaires de gardes du roi : c'étaient des otages qu'il prenait. Ils avaient le privilège de ne pouvoir être battus de verges, si ce n'est par ordre exprès du prince, celui de manger assis à sa table, et surtout l'avantage d'arrêter au passage les faveurs royales. Les *Βασιλιοὶ παῖδες* étaient des candidats désignés d'avance pour les grandes fonctions; mais, dans cette monarchie militaire, ils prenaient aussi part aux combats¹. Philippe essaya même d'en faire des lettrés qui pussent le servir en de délicates missions, et rivaliser avec les Grecs d'instruction et d'éloquence. La royauté a souvent employé des moyens analogues pour enchaîner l'aristocratie au trône et transformer ses nobles en courtisans à qui l'éclat de la cour faisait oublier la vie rude, mais aussi l'indépendance du manoir seigneurial.

Le noyau de l'armée fut la phalange, dont l'idée première avait été donnée par le système militaire d'Épaminondas. La phalange présentait une masse d'hommes, serrés les uns contre les autres, sur seize files de profondeur, couverts de fortes armures défensives, portant une courte épée, un petit bouclier rond garni d'airain, et la sarisse, longue pique de cinq mètres et demi², tenue à deux mains, dont la pointe acérée protégeait l'homme du premier rang, à près de cinq mètres en avant de sa poitrine, de sorte que l'homme du second rang portait encore sa lance à quatre mètres en avant du premier phalangiste, celui du troisième à trois, et ainsi de suite jusqu'au soldat de la cinquième file, dont la lance dépassait encore d'un mètre le front de la phalange. Les autres soutenaient l'effort des cinq premiers rangs, et appuyaient leur sarisse sur les épaules de ceux qui les précédaient, de manière à former au-dessus de la phalange un toit de piques qui arrêtait une partie des traits lancés sur elle. C'était donc bien cette bête monstrueuse et hérissée de fer dont parle Plutarque : sur un terrain de niveau, rien ne pouvait lui résister.

Mais la phalange ne suffisait pas à elle seule : prise de flanc ou en arrière, cette masse énorme était sans force, parce que, manquant de souplesse et de mobilité, elle ne pouvait évoluer rapidement, ni changer de front selon le besoin. Philippe lui donna l'appui d'une infanterie légère, quoique armée de manière à combattre de près, celle des hypaspistes, qui commençaient le combat, gravissaient les collines et emportaient les retranchements. En avant et autour d'eux couraient les gens de traits, troupe irrégulière et composée d'étrangers.

La cavalerie des *hétaires* ou compagnons du roi, munie d'une courte javeline et d'un sabre, pour joindre de près l'ennemi, fut, avec la phalange, la force principale de l'armée macédonienne, et joua toujours un rôle important dans les batailles asiatiques. Au Granique, à Issus, à Arbèles, elle eut l'honneur de la journée : c'était notre cavalerie de ligne ; elle se faisait aussi éclairer par une

¹ Arrien, III, 17, 2 ; IV, 1, 5. Tite Live (XLV, 5) nous les montre suivant Persée, après Pédna, jusque dans file de Samothrace. Cf. Quinte-Curce, VIII, 6, 1.

² Théophraste, *Histoire des Plantes*, III, 17, 2.

cavalerie légère, les *sarissophores*. La principale noblesse du pays prenait rang parmi les hétaires¹.

Enfin, Philippe organisa encore ce que nous appellerions un parc d'artillerie et de siège, c'est-à-dire que son armée fut toujours pourvue de machines propres à lancer des traits contre l'ennemi ou des quartiers de roc contre les remparts des villes, engins qu'avant lui on n'employait pas, ou qu'on employait peu².

Remarquez qu'au moment où Philippe constituait si fortement l'armée macédonienne, la Grèce, pour les raisons que j'ai déjà dites, n'avait plus d'armée nationale. Ce seul fait explique déjà bien des choses.

En Macédoine, le service militaire personnel était obligatoire, comme il l'avait été dans toutes les cités grecques, avant que l'usage s'établît d'acheter des mercenaires. Philippe eut donc autant de soldats qu'il put en entretenir. Son armée ne compta d'abord que 10.000 hommes ; il en accrût sans cesse le nombre, et finit par le porter à 30.000. Cette force militaire, considérable pour l'étendue du royaume, et d'ailleurs continuellement employée pendant un règne belliqueux, acquit une importance qui transforma le gouvernement de la Macédoine en une sorte de despotisme militaire. Les prérogatives dont le peuple, ou une certaine partie du peuple avait joui, passèrent à l'armée qui, dans les lointaines contrées de l'Asie, représenta la nation et hérita du droit de juger les criminels d'État. On verra Alexandre consulter ses soldats dans plusieurs cas de haute trahison, et, sous ses successeurs, les Macédoniens jouer souvent, dans les camps, le rôle du peuple d'Athènes à l'Agora.

Deux années n'étaient pas encore écoulées depuis la mort de son frère, et déjà Philippe avait pacifié et reconstitué la Macédoine. Un pouvoir unique et fort était établi; une armée considérable s'organisait ; la nation était réconciliée; les prétentions insolentes sévèrement contenues. Les succès déjà remportés en promettaient d'autres ; car si Philippe était fort, le sol n'était pas ingrat. Il y avait dans cette nation macédonienne une sève vigoureuse, entretenue par le voisinage des barbares, et qu'il s'agissait seulement de diriger. Les guerres civiles, loin d'affaiblir cette énergie, n'avaient fait que lui donner plus de force, comme il arrive, quand cette force ne se détruit pas en se tournant contre elle-même.

Reléguée jusqu'alors vers les pays barbares, la Macédoine ne pouvait se faire une place dans le monde grec qu'en devenant puissance maritime, comme la Russie n'est devenue puissance européenne que du jour où elle a pris, avec Saint-Petersbourg, possession des côtes de la Baltique. Mais de nombreuses forteresses d'Athènes et de ses alliées s'élevaient entre la Macédoine et la mer, [comme les prix du combat exposés sur l'arène](#). Philippe voulut les saisir. Ses premiers regards se tournèrent vers Amphipolis qui, par sa position aux bouches

¹ Les Macédoniens ayant eu à combattre en plaine, dans la Thrace, avaient donné à leur cavalerie plus d'importance que les Grecs. Épaminondas, agissant en des pays de montagnes, n'avait, comme les Romains, que 1 cavalier pour 10 fantassins ; Alexandre en eut 1 sur 6. Remarquons en passant que, chez les Grecs, les chevaux n'avaient point de fers et les cavaliers point d'étriers.

² Aristote (*Politique*, VII, 2) parle de *l'invention récente de la baliste et de tant de machines dont l'effet est si terrible*. C'était une nouvelle révolution dans l'art militaire, révolution favorable aux États et aux princes puissants et riches, comme l'introduction du canon aida les rois du quinzième siècle à saisir l'autorité absolue. On a vu que Périclès avait eu probablement des machines au siège de Samos et que les Spartiates en eurent à celui de Platée. Mais le grand développement de cet art nouveau date de l'époque macédonienne. Pour la phalange, voyez, dans Polybe (XVIII, 12-15), la comparaison qu'il établit si judicieusement entre elle et la légion romaine.

d'un grand fleuve, ouvrait ou fermait la mer à la Macédoine et la vallée du Strymon aux Athéniens. Peu de temps auparavant, le roi, faible encore et menacé, avait renoncé à toute prétention sur cette ville ; maintenant il se croyait assez fort pour la prendre. Des différends survenus à propos lui servirent de prétexte; il l'attaqua. Mais il avait à craindre Athènes et Olynthe. Celle-ci, humiliée par Lacédémone, s'était relevée après l'abaissement des Spartiates, sans reformer toutefois la grande confédération à la tête de laquelle, en 382, elle était placée. Si ces deux villes se liguèrent, Philippe échouait. Avec une merveilleuse adresse et une duplicité dont il donna par la suite plus d'un exemple, il acheta la défection d'Olynthe en lui cédant la ville d'Anthémous ; aux Athéniens, il persuada qu'il allait faire cette conquête pour eux, à condition qu'ils lui permettraient d'occuper Pydna, qui, sous Amyntas, s'était séparée de la Macédoine pour entrer dans leur alliance. Quand ensuite les Amphipolitains, serrés dans leurs murs par son armée, offrirent à Athènes de se rendre à elle, il lui écrivit une lettre pour renouveler ses promesses. Les Athéniens étaient alors fort occupés ailleurs, ils se reposèrent sur la bonne foi du roi et rejetèrent l'offre d'Amphipolis. La ville fut prise (358), et ne paraît pas avoir été traitée avec l'excessive rigueur dont parle Démosthène. Philippe se borna, au témoignage de Diodore, à bannir les principaux citoyens du parti contraire. D'après le traité avec les Athéniens, il n'était tenu de leur livrer Amphipolis qu'après avoir occupé Pydna. Il assiégea immédiatement cette place, la prit par trahison, et n'en garda pas moins Amphipolis : Athènes était jouée.

Son irritation ramenait la possibilité d'une ligne avec les Olynthiens. Cette fois, ce furent ceux-ci que Philippe gagna par la promesse de leur livrer Potidée, occupée alors par une garnison athénienne, qui ouvrait ou fermait l'entrée de la presqu'île de Pallène. Potidée fut prise, peut-être par trahison comme Pydna ; et le roi, fidèle par calcul à sa parole, la livra aux Olynthiens (357) ; mais il traita avec une courtoisie parfaite la garnison athénienne, et la renvoya dans sa patrie, protestant qu'il voulait demeurer en paix avec Athènes. Que faisait-il ? Rien que de légitime en apparence ; il n'attaquait pas, il reprenait ; comme disait un czar de Russie essayant de mettre la main sur Constantinople, il reprenait les clefs de sa maison.

La prise d'Amphipolis le faisait toucher à la Thrace et lui donnait les bois de construction de la vallée du Strymon ; mais plus loin, à l'est, était Crénides, au pied du mont Pangée¹, fameux depuis longtemps par ses mines d'or et d'argent qu'on exploitait mal, parce que trop de gens s'en disputaient la possession. Philippe s'empara de *la ville des sources*, en augmenta la population par une colonie, la força par de solides remparts et lui donna son nom, Philippi (356). C'est dans les plaines du voisinage que la république romaine succombera, avec Brutus et Cassius, les chefs des tyrannicides. Les mines du mont Pangée avaient été jusque-là d'un faible produit; sous l'administration du roi, elles rendirent annuellement plus de mille talents. Cette masse de métaux précieux lui permit de faire une réforme monétaire qui eut pour la Macédoine une grande importance commerciale : il frappa des tétradrachmes d'argent d'après le système rhodien qui avait cours partout, et des statères d'or ayant la valeur du darique persan que les Grecs ne connaissaient que trop. La Macédoine eut donc

¹ Cette montagne, le Pilaf-Tepe, s'élève à 1870 mètres. Cf. Heuzey, *Mission archéologique en Macédoine*.

alors le double étalon, comme on dit aujourd'hui¹. Tétradrachmes et statères coururent l'Hellade pour y acheter des soldats, des marins et des traîtres.

III. Situation d'Athènes ; guerre sociale (357-356) ; Isocrate et Démosthène

Comment les Athéniens le laissèrent-ils s'étendre ainsi tout le long des côtes de la mer Égée ? La réponse est dans la situation intérieure de la république et dans les embarras dont elle se trouvait assaillie. Ce sont deux points qu'il importe d'expliquer en revenant de quelques années en arrière.

Au dehors, Athènes ne s'était jamais complètement relevée du coup qu'elle avait reçu à la fin du siècle précédent, bien que son alliance avec Thèbes contre Sparte, et avec Sparte contre Thèbes, lui eût permis de renouer quelques-uns des liens de son ancienne confédération². Instruite par l'expérience, elle avait mieux réglé ses rapports avec ses alliés et, parmi ses concitoyens, plus équitablement réparti les charges. Mais les idées de conquête étaient vite revenues. Timothée, rentré en grâce auprès du peuple athénien, chassa, en 365, la garnison persane de Samos ; il s'empara de Méthone, Pydna, Potidée, avec vingt autres villes de la Chalcidique et soumit une partie de la Chersonèse (364). Athènes étendit de nouveau sa domination sur l'Hellespont et le long des côtes de Thrace ; de nouveau aussi les pauvres reçurent des terres dans ces domaines de la république, et la politique de la métropole se trouva gênée par les relations amicales ou hostiles qui s'établirent alors si loin d'elle. Après Leuctres, Thèbes s'inquiéta de cette prospérité renaissante. Elle mit garnison dans Oropos sur la frontière de l'Attique et en face de l'Eubée, ce qui était une double menace pour Athènes ; puis elle arma une flotte, montée par Épaminondas, qui força l'Athénien Lachès à se retirer devant elle. Chios, Rhodes, Byzance et la Chersonèse furent même contraintes de faire défection (364).

La mort d'Épaminondas arrêta la fortune de Thèbes, et Athènes put retrouver la prépondérance sur mer. En 362, elle fit alliance avec les satrapes révoltés de l'Asie Mineure ; deux ans après, pour exploiter les lavages aurifères du district qu'on aurait pu appeler la Côte d'Or, elle envoya des colons à Crénides, dont nous venons de voir Philippe s'emparer. Elle espéra, un peu plus tard, recouvrer toute la Chersonèse de Thrace, par les succès de Timothée sur Cotys, et après le meurtre de ce prince (359), par un traité avec les chefs Odryses qui se disputèrent son royaume. Enfin un vigoureux effort de Charès lui livra, en 357, cette province, qui lui était doublement nécessaire, car là on commandait la grande route du commerce des blés et on percevait le droit de douane sur les navires qui descendaient de l'Euxin. Le Bosphore Cimmérien, au fond de cette mer, était le grenier du Pirée. Leucon, qui y régnait alors sous le titre d'*ἀρχων*, était un grand ami des Athéniens ; il avait autorisé leurs navires à faire leur chargement en blé avant tous les autres, et il les avait exemptés des droits de sortie, de sorte que leurs cargaisons, arrivant les premières sur le marché, pouvaient se vendre à meilleur compte que celles des concurrents. En échange, Athènes apportait dans ce royaume les mille objets de son industrie et répandait

¹ Alexandre modifia la monnaie d'argent de son père en frappant des pièces ayant le poids des tétradrachmes d'Athènes, 17^{gr},20. Le quart de cette pièce ou la drachme devint l'unité de compte dans tout le monde grec. — Le rapport de l'or à l'argent était alors de 1 à 12, 30. Cf. sur ces délicates questions, Brandis, *Das Münz, Mass und Gewichtswesen*, etc.

² Quelques-unes des dates qui suivent sont incertaines.

l'influence des arts de la Grèce en des lieux sauvages où d'anciens tombeaux nous livrent aujourd'hui des restes merveilleux de l'orfèvrerie hellénique¹.

L'Eubée même fut ramenée dans le parti d'Athènes, par une résolution digne des plus beaux, temps de la république. Un corps de troupes béotiennes y avait débarqué; à cette nouvelle, Timothée s'indigne : *Les Thébains sont dans l'île, s'écrie-t-il, et vous délibérez, et vous ne volez pas au Pirée, et la mer ne se couvre pas de vos vaisseaux !* ² Un décret est aussitôt rendu ; mais tous les triérarques qui devaient cette année servir avaient rempli leurs obligations, et il n'y avait personne qu'on pût légalement contraindre à armer une galère. Comme à Rome, le patriotisme des particuliers fournit à l'État ce que le trésor public ne pouvait lui donner. Les citoyens s'imposèrent volontairement, et cinq jours après, une armée athénienne descendait dans l'Eubée et en chassait l'ennemi. Au nombre de ces patriotes était Démosthène. *Ce fut la première fois, dit-il, qu'Athènes eut des triérarques volontaires, et je fus du nombre*³.

Malheureusement ces actes, qui avaient été la vie ordinaire du peuple athénien, n'étaient plus qu'un éclair de dévouement passager. Les triérarques chargés de l'équipement des vaisseaux vendaient au rabais l'entreprise à des aventuriers nécessaires. Ceux-ci se payaient par des rapines et des extorsions, dont les généraux mêmes ne se faisaient pas faute. Charès volait une partie des fonds qu'il devait verser au trésor, et achetait l'impunité en prenant les principaux orateurs à sa solde.

Avec des intentions meilleures, les Athéniens en étaient arrivés à lasser plus qu'autrefois la patience des alliés, sans même se tenir en état de les protéger efficacement. Dans la première moitié de la guerre du Péloponnèse, la marine athénienne avait une telle supériorité, que marins et amiraux étaient animés d'une confiance qui doublait leurs forces : nul ennemi, même en nombre supérieur, n'osait les attendre. Maintenant que le condottierisme avait pris la place. du service par les citoyens, un adversaire débauchait soldats, marins et pilotes, même les constructeurs. Thèbes pouvait en quelques mois se donner une flotte et la promener impunément à travers la mer Égée; pour son coup d'essai, Alexandre de Phères battit une escadre athénienne ; il pilla Ténos, dont il vendit tous les habitants, ravagea les Cyclades, assiégea Péparéthos et pénétra dans le Pirée (366). Grâce à cette confusion, les pirates reparaissaient, et lorsqu'ils s'étaient enrichis, ils conquéraient, pour faire une fin, quelque ville et passaient de bandits tyrans. Ainsi l'ancien pirate Charidèmos s'empara, sur la côte d'Asie, de Skepsis, de Cébren, d'Ilion et y régna.

Puisqu'il n'y avait plus de sécurité, pourquoi aurait-on maintenu une confédération coûteuse et inutile ? L'argent qui restait des contributions des alliés, dit Isocrate, était distribué à chaque spectacle pendant les fêtes de Dionysos, sous les yeux des alliés, témoins de ces largesses faites au peuple du plus pur de leurs biens, par des orateurs mercenaires⁴. En 357, ils rompirent ouvertement avec Athènes, et la *guerre Sociale* commença. Rhodes, Chios, Cos et Byzance y prirent la part principale.

¹ Voyez les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*.

² Démosthène, *Discours sur la Chersonèse*.

³ *Discours sur la Couronne* (Didot), p. 136, § 99.

⁴ C'était le *théoricon*. Des jetons en plomb constataient le droit aux deux oboles (quelquefois davantage), pour ceux qui en étaient porteurs, soit les pauvres seulement ou tous les citoyens (*Philippique*, IV, 141). Boeckh évalue cette dépense à 25 ou 30 talents.

Il n'y a rien à dire de Cos ni de Byzance, si ce n'est que la première avait donné le jour à Hippocrate et qu'Apelles venait d'y naître ; que la seconde avait acquis déjà une grande importance, grâce à son port si bien appelé aujourd'hui la Corne-d'Or, et à sa position au bout de l'Europe, en face de l'Asie, sur la route que les navires athéniens suivaient pour aller chercher les blés de la Tauride et les poissons de l'Euxin. Rhodes était plus fameuse. Vers 480 elle avait remplacé la royauté par un gouvernement habilement mélangé d'aristocratie et de démocratie, qui avait préservé cette île des révolutions intérieures : un vieil usage religieusement observé obligeait les citoyens riches à soutenir les citoyens pauvres. Ceux-ci recevaient d'ailleurs de l'État du blé ou un salaire pour des travaux publics aux ports et dans les arsenaux, de sorte qu'ils ne restaient jamais dans la misère ni dans l'oisiveté, deux mauvaises conseillères. L'établissement de colonies au loin, jusqu'en Espagne et en Gaule, servit encore tout à la fois à diminuer honorablement le nombre des pauvres et à étendre le commerce. Cette sollicitude des riches était bien calculée : elle fit plus pour leur repos que ne firent ailleurs toutes les violences. L'île avait trois cités principales : durant la guerre du Péloponnèse, en 408, on résolut de lui donner une capitale unique, et Rhodes fut fondée sur la côte septentrionale. On en fit une ville somptueuse, pleine de temples, de majestueux édifices et de richesses, mais pleine aussi de courage et de goût pour les choses de l'esprit. Ces goûts devaient rapprocher les Rhodiens d'Athènes. Ils acceptèrent son alliance et y restèrent fidèles tant que dura sa fortune. Après le désastre de Sicile, ils passèrent dans le parti de Lacédémone; les victoires de Conon, en 391, les ramenèrent dans celui d'Athènes¹.

Chios, l'île montagneuse, comme Homère l'appelait, où les anciens ont placé quelquefois le séjour des bienheureux, à cause de la salubrité de son climat, n'avait qu'un sol stérile que le granit perce à chaque pas. Mais sur ce rocher avait grandi, par la lutte même contre une nature marâtre, une population forte et laborieuse. Elle avait créé le sol qui lui manquait, et les Chiotes étaient devenus les plus habiles agriculteurs de toute la mer Égée. Un proverbe y court encore : *Sous leurs mains la terre s'améliore*. Ils avaient taillé leurs montagnes en gradins, y avaient porté de la terre, et, comme les Suisses ou nos Béarnais, avaient forcé le rocher à produire : il leur donnait un vin renommé que Strabon et Athénée estimaient le meilleur de la Grèce.

L'eau leur manquant, ils étaient allés en chercher au cœur des montagnes, et, dans leurs plaines, ils avaient planté des forêts qui, au mois de mai, embaumaient l'île entière, la mer et la côte asiatique². Chios n'avait point fondé de colonies et n'en eut jamais, mais ses négociants se répandaient partout ; ils étaient les plus habiles spéculateurs et comme les banquiers de tout le monde hellénique. Thucydide les regarde comme les plus riches des Grecs. Ils avaient une institution particulière qui fut sans doute une des suites et en même temps

¹ Le commerce de Rhodes était très actif. Sur de nombreuses amphores, dont les débris ont été trouvés à Mytilène dans l'île de Lesbos et sur beaucoup d'autres points du monde grec, on voit le timbre de Rhodes, qui les avait apportées en ces lieux.

² Aujourd'hui, la seule plaine qui entoure la capitale produit chaque année des millions d'oranges. Une curiosité végétale qui est en même temps pour elle une source de richesse est l'arbre à mastic, sorte de lentisque qui sécrète une gomme fort recherchée dans le Levant. Les hommes en font une liqueur, et les femmes des harems la mâchent pour se donner bonne haleine ou la brillent dans des cassolettes. Les Occidentaux en font tout simplement un vernis très clair et transparent. On n'a jamais pu rendre cet arbre productif ailleurs. Voyez le *Mémoire sur l'île de Chio*, par M. Fustel de Coulanges, aux *Archives des missions*, t. V, p. 481-642. Malheureusement cette île est exposée à de terribles tremblements de terre.

une des causes de leur prospérité : tous les contrats entre particuliers devaient être passés devant les magistrats et gravés sur la pierre ; l'État les prenait, comme nous, sous sa sauvegarde.

Cependant ces richesses n'avaient point donné aux Chiotés la pensée de jouer un rôle politique. Ils s'étaient bravement battus pour la liberté de l'Ionie, à Lada, où ils avaient amené cent trirèmes; mais ils s'étaient résignés à la domination persique, plus tard à celle d'Athènes, qui les traita bien, ayant grand besoin de leur nombreuse marine. Dans les sacrifices publics des Athéniens, on faisait à la fois des vœux pour Athènes et pour Chios. Après l'expédition de Sicile, ils passèrent, eux aussi, du côté de Sparte et, comme les Rhodiens, revinrent ensuite à Athènes.

Pourquoi ces deux peuples sages et prudents se lancèrent-ils de nouveau dans les hasards de la guerre? L'ennui de payer un tribut à une cité affaiblie, qui n'avait plus le prestige ni la force de la victoire, y fut certainement pour beaucoup, mais plus encore peut-être une révolution que nous connaissons mal et qui s'opérait en ce moment sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure. Mausole¹ régnait à Halicarnasse et sur toute la Carie. Il paraît avoir été fort riche et puissant : on connaît son fastueux tombeau. Nous savons qu'en 362 il fournit à Lacédémone un subside et qu'il arma cent trirèmes; trois ans après, il fit réussir à Rhodes et à Chios une révolution oligarchique qui plaça ces îles dans sa dépendance ; Cos y était déjà, et en 345 son successeur y régnait encore². Mausole avait sans doute rêvé une domination maritime, et le mieux pour y parvenir, après avoir rallié à soi les États qui tenaient le second rang sur mer, était d'abattre celui qui, malgré tous ses malheurs, gardait encore le premier³. La ligue mit en mer cent vaisseaux.

Le Pirée était vide et dans la cité il restait peu de riches. Autrefois Athènes en avait assez pour que les galères fussent armées chacune par un seul ou par deux citoyens. Mais ce temps était passé; il fallut partager entre plusieurs les charges de la triérarchie. En 357, Persandros fit appliquer à la flotte le système des symmories, établi en 378 pour l'impôt. Les douze cents citoyens portés aux registres du cens comme les plus imposés furent réunis, selon l'importance de l'armement, en groupes de cinq ou six, même de quinze ou seize, pour fournir à tour de rôle ce que l'État avait, depuis Solon et plus anciennement encore, l'habitude de demander aux triérarques. La mesure semblait nécessaire, car le temps des sacrifices patriotiques allait revenir.

Ce système d'association réussit, et Athènes eut bientôt deux flottes l'une de soixante galères qui partit, sous les ordres de Charès et de Chabrias, pour assiéger Chios ; l'autre, de force égale, commandée par Iphicrate et Timothée, se dirigea vers le nord. Dans une attaque audacieuse contre le port de Chios, Chabrias se trouva seul au milieu de l'ennemi, et se fit tuer plutôt que d'abandonner sa galère (357) ; c'était un vaillant homme : peut-être fut-il le dernier des généraux d'Athènes. Ce revers décida Charès à aller rejoindre Iphicrate et Timothée. On résolut de s'acheminer vers Byzance, pour rappeler de

¹ Les monnaies de ce prince donnent l'orthographe **Μαύσωλος**.

² Démosthène, *Pour les Rhodiens*, 1 ; *De la paix*, 24 ; Diodore, XVI, 7. M. Newton, alors consul anglais à Mytilène, a découvert à la fin de 1856 le tombeau si fameux de ce prince, même sa statue, une frise longue de 80 pieds, etc., toutes sculptures qui ont aussitôt pris rang parmi les plus belles que l'antiquité nous ait laissées et qui sont allées rejoindre à Londres celles de Phidias.

³ Démosthène, dans le discours *pour les Rhodiens*, accuse Mausole d'avoir été l'instigateur de cette guerre.

ce côté les ennemis qui ravageaient les îles restées fidèles, Lemnos, Imbros et Samos. La dernière fut sauvée ; mais les flottes ennemies se rencontrèrent dans le canal de Chios, et Charès voulut combattre, malgré ses deux collègues qu'effrayait l'imminence d'une tempête. Il attaqua, espérant les entraîner et, laissé seul, fut battu ; il s'en vengea en accusant, à Athènes, Iphicrate et Timothée de trahison. Le peuple, charmé de sauver le favori du moment aux dépens de vieux serviteurs, révoqua ceux-ci de leur commandement. Demeuré seul à la tête de la flotte, Charès vendit ses services à un satrape révolté, Artabaze, pour se procurer l'argent réclamé par ses troupes. Les Athéniens approuvèrent d'abord ce moyen de régler les comptes avec leurs mercenaires ; mais la menace que fit le grand roi d'envoyer trois cents vaisseaux aux alliés les décida à conclure la paix (355), après trois années d'une guerre dont nous savons fort mal les détails, et qui par contrecoup entraîna la défection de Corcyre. Athènes reconnut l'indépendance des confédérés. Elle perdit ses alliés les plus importants, avec les tributs qu'ils lui payaient, ce qui lui en resta ne dépassa point 45 talents¹. Ses finances et son commerce étaient ruinés, sa foi en elle-même encore abaissée, et la décadence de l'esprit public encore accrue. Le peuple, au lieu de s'accuser lui-même, s'en prit à ses chefs. Timothée, qui compromettait par son caractère la popularité que lui donnaient 6 ses services, fut condamné, en 356, à une amende de 400 talents ; pour ne la point payer, il se retira à Chalcis, où il mourut. Iphicrate se sauva par son fier langage, en opposant les actes de toute sa vie aux vaines paroles du rhéteur qui l'accusait. Il avait comparu entouré d'un grand nombre de ses compagnons d'armes, qui lui faisaient un menaçant cortège : les juges intimidés l'acquittèrent, mais depuis ce jour il renonça à servir. L'esprit soupçonneux de la démocratie athénienne privait à la fois la patrie de ses deux meilleurs généraux (354).

Vers ce temps parut un écrit fameux, celui qu'Isocrate, un artiste en beau langage, composa, sous forme de discours sur la Paix, probablement avant qu'elle eût été conclue, à moins que la minutieuse lenteur de l'écrivain, trop occupé à polir ses phrases et à mesurer des syllabes, n'ait fait un de ces plaidoyers posthumes et d'apparat qui viennent quand il n'est plus temps². Disciple du même maître que Platon, Isocrate voulait appliquer à la conduite politique ces grands principes d'équité que Socrate avait enseignés. Dans le discours *de la Paix* règne un sens moral élevé. L'idée dominante est que la justice seule peut fonder des puissances durables, et que tous les malheurs d'Athènes sont venus de ce qu'elle ne l'a pas respectée. Il pensait que l'oppression dont les alliés étaient victimes les avait soulevés contre Athènes ; il attribuait cette oppression à la corruption du peuple, des armées, des généraux, et cette corruption même à l'empire de la mer, qui avait déjà perdu Lacédémone. De là cette conclusion, qu'Athènes devait renoncer à l'empire maritime, quand même on le lui offrirait.

Il semblait à Isocrate qu'une prudente modération et une sagesse timide pouvaient seules faire le bonheur des États, comme celui des particuliers. R

¹ Démosthène, *Discours sur la Couronne*, § 214. Ces alliés étaient Thasos, Ténédos, Proconnesos et Sciathos, mais Athènes gardait comme son domaine Lemnos, Imbros, Scyros et la Chersonèse de Thrace, ce qui lui assurait un reste de puissance dans le nord de la mer Égée et à l'entrée de l'Hellespont.

² *On comptait les années qu'Isocrate employait à faire un discours, comme on compte les heures qu'une femme mets sa toilette : on assurait que la fameuse harangue panégyrique, qui est un écrit de cinquante pages, lui avait coûté dix ans* (E. Havet, *Isocrate*, p. LXIV). Je note en passant que, dans ce discours, Isocrate est très sévère pour Sparte.

appelait l'âge d'or d'Athènes l'époque d'Aristide et de Thémistocle, oubliant que c'était Thémistocle qui avait jeté les fondements de sa puissance navale, que c'était Aristide qui l'avait réglée, et que, sans cette puissance, Athènes eût péri deux fois sous les coups de Xerxès et sous ceux de Sparte. Plus de guerre ; qu'on désarme, les citoyens riches, écrasés de contributions, respireront enfin ; les Athéniens ne s'aviliront plus en confiant leurs armes à des mercenaires ; le commerce va se relever ; Athènes, désertée par les étrangers, les verra accourir de nouveau dans son sein ; les alliés, ravis de son désintéressement, tourneront vers elle leurs regards et leurs vœux ; ils se rangeront d'eux-mêmes sous cet empire qu'elle leur a jusqu'ici imposé par la force, et le règne de la justice arrivera. Ainsi, après avoir accusé l'empire maritime de tout le mal, Isocrate y revenait. Tout occupé de cadencer ses périodes et plus attentif aux mots qu'à la pensée, il oubliait à la conclusion ses prémisses. Il voulait, ce qui était moins possible en Grèce que partout ailleurs, un empire fort avec des villes parfaitement indépendantes, prouvant une fois de plus que l'utopie n'est pas toujours séparée de la modération peureuse.

Nous insistons sur cet écrit et sur cet homme. C'est que tous deux étaient l'expression d'un parti de jour en jour plus nombreux, qu'effrayaient *les tapageurs de la tribune*¹ et qu'on nommait le parti *des honnêtes gens*. Ce sera cette faible école qui bientôt caressera une autre chimère, la conciliation de Philippe avec la Grèce, et qui, couvrant sa défaillance de la patriotique pensée de reprendre contre la Perse la guerre nationale, appellera Philippe le nouvel Agamemnon chargé de conduire les Hellènes contre l'ennemi héréditaire. Comme elle n'a pas l'intelligence des rudes nécessités des choses, et qu'elle recule d'effroi à l'idée d'une résolution énergique à prendre, elle recommandera sans cesse la plus extrême prudence. La justice, sans doute, partout et toujours, toujours aussi la modération, mais à la condition de ne pas hésiter devant chaque péril, de ne pas s'humilier devant chaque injure, de ne pas s'abstenir devant chaque provocation : la morale d'un État n'étant pas celle d'un philosophe solitaire.

En face de cette école et du timide vieillard qui n'avait pas même assez de hardiesse pour parler en public, et qui eut toute sa vie quatre-vingts ans, se trouvaient un autre parti, un autre homme et une autre éloquence. Les reproches d'Isocrate, tant mêlés de précautions oratoires, glissaient, sans entrer, sur l'esprit du peuple ; s'ils avaient pu agir et réveiller quelque antique vertu, c'eût été en sortant de la bouche de Démosthène, quand il faisait retentir dans l'Agora cette voix animée par la passion, ces paroles lancées comme des carreaux de foudre, sans précaution, il semble, et sans art, tant elles s'échappaient pressées et brûlantes. Comparez, pour voir la différence du rhéteur à l'homme d'État, le discours d'Isocrate sur la paix et celui de Démosthène sur la guerre avec la Perse ; ils ont été écrits à peu près dans le même temps et pour le même but².

Celui qui devait être durant trente années l'âme de son peuple eut des commencements difficiles, et il est un mémorable exemple de ce que nous pouvons sur nous-mêmes, car il a été l'œuvre de sa volonté autant que de la nature. Enfant, il avait reçu de ses camarades le surnom d'Argas³, pour exprimer

¹ Isocrate, *Discours à Philippe*, § 129.

² Le discours de Démosthène, c'est le *Περί συμμαριών*, ou, comme l'auteur lui-même l'appelait, le *Περί τῶν Βασιλικῶν*, de l'année 354. Démosthène était né dans la première année de la XCIXe olympiade, 384 ou 383, deux années avant Philippe de Macédoine.

³ Argas était le nom d'un poète ou chansonnier de ce temps, renommé pour son caractère difficile.

l'âpreté de son caractère, et ce caractère il le garda toujours. Ses bustes, qui montrent un rude lutteur, n'annoncent pas une nature aimable, et la grâce manque à ses discours comme à son visage. Il était fils d'un armurier qui possédait de nombreux esclaves¹ ; mais il fut orphelin de bonne heure. Ses tuteurs le dépouillèrent de son bien, qui se trouva réduit de 14 talents à 1, et ils ne firent même pas les frais de son éducation. Il s'attacha à Isée, qu'on surnommait **l'impétueux**² et il apprit par cœur les huit livres d'histoire de Thucydide, dont la mâle éloquence convenait à son génie. On croit qu'il médita aussi les oeuvres de Platon, car beaucoup de ses discours reposent sur ce principe que le beau moral mérite par lui seul notre préférence. Parvenu, en 366, à sa majorité, dix-huit ans, il intenta un procès à ses tuteurs, le plaida lui-même et les fit condamner à restitution : succès qui ne l'empêcha point de sortir de ces longs débats à peu près ruiné. La première fois qu'il parut à la tribune publique, ses longues phrases, son style tourmenté, sa voix faible, son haleine courte, soulevèrent d'abord les rires. En ce temps-là, les acteurs avaient pris l'importance que n'avaient plus les poètes, et le comédien Satyros était une sorte de personnage³ ; il releva le cœur du débutant découragé, en lui montrant que le mal était surtout dans son débit. Démosthène s'appliqua à vaincre ces difficultés naturelles, et Plutarque raconte, avec sa complaisance ordinaire pour de menus détails plus ou moins authentiques, que Démosthène se fit construire un cabinet souterrain où il allait tous les jours façonner son geste et sa voix, que souvent il s'y confinait deux ou trois mois de suite, la tête à demi rasée, afin de résister, par la honte, aux plus vives tentations de sortir. D'autres fois, il gravissait d'une course rapide une montagne, en récitant des vers à haute voix ; ou bien, sur le bord de la mer, la bouche à demi remplie de petits cailloux, pour forcer sa langue à se délier, il luttait de la voix avec le fracas des vagues. On pense bien qu'après de tels efforts et pour un tel homme, les orages de la place publique n'étaient plus redoutables.

Que Démosthène ait fait tout cela, nous ne le jurerons pas ; mais Démétrius de Phalère, qui l'a personnellement connu, atteste qu'il triompha, par un travail opiniâtre, d'une nature rebelle. Il s'exerça d'abord comme avocat consultant et rédigea des discours que des plaideurs lui demandèrent ; on l'accuse même d'en avoir écrit pour des adversaires. **Le fils de l'armurier**, dit Plutarque, **vendit aux deux parties, afin qu'ils s'en servissent l'une contre l'autre, des poignards sortis du même atelier**⁴. Si le fait est vrai, il est peu honorable. Mais n'avons-nous pas eu de grands avocats qui, mettant l'art au-dessus de la vérité, plaidaient publiquement les plus mauvaises causes et attestaient sur leur honneur l'innocence de criminels avérés : c'est le danger de la profession. Encore faut-il dire que les discours achetés aux logographes étaient des mémoires anonymes et que l'autorité du rédacteur ne s'ajoutait pas à la force des arguments⁵.

¹ Le père de Démosthène avait deux fabriques, l'une d'armes qui occupait trente-deux esclaves, l'autre de lits et de sièges, où vingt esclaves travaillaient.

² Il nous reste d'Isée onze plaidoyers composés par lui pour des clients qui les lisaient ou les récitaient au tribunal et qui, se rapportant tous à des questions de droit civil, surtout d'adoption et d'héritage, éclairent heureusement beaucoup de points de la législation athénienne.

³ Si Athénée (liv. XII, p. 591) ne se trompe pas, Satyros avait fait des comédies.

⁴ M. Schæfer, *Demosthenes und seine Zeit*, a combattu cette thèse de Plutarque. Du moins il croit que les discours pour Apollodore, le fils du banquier Pasion, et qui font partie de la collection démosthénique, ne sont pas de notre orateur. Ce n'est pas l'avis de mon savant confrère, M. Weil, qui, dans *l'Introduction* à sa belle édition de Démosthène, est contraire à l'opinion de Schæfer.

⁵ Denys d'Halicarnasse mentionne le discours *contre Androtion*, de 355, comme le premier en date des plaidoyers publics de Démosthène, qui l'avait écrit pour Diodore. Il continua longtemps ce

Dés que Démosthène put se mêler aux affaires de l'État, l'ambition du roi de Macédoine fut sa constante préoccupation. Devenu un des dix orateurs officiels, il apporta à Lycurgue, à Hégésippos, à Hypéridès, le secours de sa puissante parole et il fut l'âme de ce parti généreux qui voulait l'indépendance d'Athènes et de la Grèce. Lycurgue, né à Athènes, vers 396, appartenait à la grande famille des Étéoboutades. Élève de Platon, puis d'Isocrate, il entra tardivement dans les fonctions publiques, mais les remplit avec une intégrité qui devint proverbiale. C'était un homme des anciens jours, juste comme Aristide, sage comme Socrate, noble, riche et vivant dans l'abstinence : figure austère que nous ne pouvons que saluer en passant. Son éloquence sévère était quelquefois prolix, mais il eut douze ans la garde du trésor public, et 19.000 talents, plus de 100 millions de francs, passèrent par ses mains, sans que le moindre soupçon pût s'élever contre sa rigide probité. Il porta les revenus ordinaires de la ville de 600 à 1200 talents, et Boeckh le considère comme le seul financier peut-être que l'antiquité ait eu. Il mit un terme, par des mesures draconiennes, aux brigandages qui, dans le relâchement des mœurs publiques, désolaient Athènes, et fut surnommé l'Ibis, ou le destructeur des reptiles, pour la guerre sans merci qu'il fit aux concussionnaires. Il construisit ou répara près de quatre cents galères, deux arsenaux qu'il remplit d'armes, un théâtre, un gymnase, un stade, une palestine, et, comme Périclès, il accumula dans les temples, pour augmenter l'éclat des fêtes, les statues d'or et les ornements de métaux précieux, ressource des temps difficiles. Il institua des combats de chant, et c'est à lui peut-être que nous devons ce qui nous reste des œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, dont il fit déposer une copie dans les archives de l'État. Un tel homme honore le parti auquel il s'attacha¹.

Hégésippos nous est moins connu ; nous savons seulement qu'il fut l'adversaire d'Eschine et l'ami de Démosthène, dont il soutint les efforts contre Philippe. Deux discours conservés dans la collection démosthénique lui sont attribués par les anciens grammairiens ; c'est dire que son éloquence n'était point sans force. Cependant il fut éclipsé à la tribune par Hypéridès, qui, plus âgé que Démosthène de quelques années et, comme lui, un des orateurs officiels de la république, se jeta avec énergie dans la lutte pour la liberté. Ainsi que Démosthène encore, il servit Athènes de sa parole dans l'assemblée, de son courage comme triérarque, de son dévouement dans les chorégies. En 350, pour l'expédition de Phocion en Eubée, qui se termina par la victoire de Tamynes, il arma deux galères ; il en commanda sans doute beaucoup d'autres, car dans les rares détails que nous possédons sur lui nous le retrouvons, neuf ans plus tard, triérarque devant Byzance. Il n'avait point l'austérité de Lycurgue, mais il méritera d'être proscrit par les Macédoniens ; c'est un autre titre d'honneur.

Ce parti, et avec lui Démosthène, a été condamné comme s'étant voué à une œuvre impossible et mauvaise. L'œuvre était grande, et peu s'en fallut qu'elle ne se réalisât. Les succès de Philippe ont conduit Alexandre à la conquête de l'Orient. La civilisation du monde a gagné au contact des deux sociétés, la grecque et l'asiatique. Mais la vie se déplaça : d'Athènes elle passa à Rhodes, à Pergame, à Smyrne, à Éphèse, à Alexandrie, et le résultat de la domination macédonienne fut la mort de la Grèce d'Europe. L'éternel honneur de

métier de logographe pour réparer les brèches faites à son patrimoine ; il augmenta aussi son bien par des prêts à la grosse aventure, usage très répandu à Athènes où l'intérêt était communément, entre autres pour les prêts maritimes, de 18 pour 100 et même davantage.

¹ Pseudo-Plutarque, *Vies des dix orateurs*.

Démosthène est d'avoir vu que cette puissance, qui se levait du Nord, allait tuer sa patrie, et d'avoir donné son génie, sa vie, pour la sauver. Nous, qui avons, pour nous dédommager de cette mort d'un peuple épuisé, et le grand mouvement philosophique et religieux qui naquit, après Alexandre, du mélange des nations et des systèmes ; nous, placés au point de vue de l'histoire générale, nous sommes pour Philippe et pour son fils ; plaçons-nous au point de vue grec, et nous serons pour Démosthène.

Assistons à ce duel de l'homme qui, armé de sa seule parole, arrête, et plus d'une fois repousse un roi puissant et victorieux¹.

IV. Temporisation de Philippe ; seconde guerre Sacrée (355) ; tentative de Philippe sur les Thermopyles, première Philippique (346)

Démosthène sembla hésiter à commencer l'attaque. Dans son discours *sur les Symmories* (354), dont le but apparent était de détourner le peuple d'une nouvelle guerre persique, il ne nomma point Philippe, en parlant des périls qu'Athènes pouvait courir ; mais il insista pour qu'on se tint prêt à passer rapidement du conseil à l'action contre n'importe quel ennemi : *Le premier point, dit-il, et le plus important, c'est que vous soyez, Athéniens, bien résolus à faire votre devoir. Toutes les fois que, après une décision prise, chacun s'est mis à l'œuvre pour l'exécuter, tout vous a réussi, mais lorsque vous vous regardiez les uns les autres, chacun laissant sa tâche au voisin, rien n'aboutit. Alors il demande que le corps des douze cents contribuables pour la triérarchie soit porté à deux mille, et il propose les moyens qui feront trouver l'argent nécessaire à l'équipement de trois cents galères, chose aisée, ajoute-t-il, puisque Athènes renferme à elle seule plus de richesses que toutes les autres villes helléniques prises ensemble. Et il finit par ces mots significatifs : Ne rien dire, mais se préparer, qui valent pour tous les temps*².

Quand Philippe envoya, la même année, quelques troupes au tyran de Chalcis, en Eubée, contre un autre tyran celui d'Érétrie, Démosthène déconseilla au peuple de secourir le dernier, et ce fut contre son avis qu'on chargea Phocion d'une expédition dont il se tira bien, mais d'où l'orateur avait craint de voir sortir une guerre prématurée. Le moment ne vint que trop tôt de renoncer à tout ménagement et de jeter hautement le cri d'alarme.

¹ Démosthène a marqué lui-même, dans son discours *sur la Couronne*, la situation d'Athènes au commencement et à la fin de son administration : *La république n'avait alors pour alliés que les plus pauvres des insulaires, car Chios, Rhodes, Corcyre, n'étaient point avec nous. Les tributs n'allaient pas au delà de 15 talents : d'infanterie, de cavalerie, point d'autre que celle de la ville et tous nos voisins nous étaient hostiles.... Je vous ai conquis l'alliance de l'Eubée, de l'Achaïe, de Corinthe, de Thèbes, de Mégare, de Leucade, de Corcyre, et vous avez eu par ces alliances 15.000 fantassins étrangers et 12.000 cavaliers, sans compter les subsides qui nous ont permis d'armer une flotte de 200 voiles.* On voit que nous n'exagérons rien en parlant du duel entre Philippe et Démosthène.

² Dans le discours *sur les Classes*. Ce ne fut qu'en 340 qu'il réussit à obtenir la réforme des Symmories par une loi que nous connaissons mal, mais qui essayait de mettre un terme aux malversations des riches dans la répartition des impôts et dans l'armement des galères (Voyez le *Discours sur la Couronne*, § 100-108, éd. Didot). Il fit aussi supprimer la loi d'Euboulos sur le *théoricon* et décider que tous les excédents des recettes ne seraient plus versés dans la caisse des fêtes et qu'on les réserverait pour la guerre.

Cependant Philippe aussi temporisait. En 359, il avait reconstitué la Macédoine, en 358, pris Amphipolis et Pydna, en 357 Potidée. Pour laisser se calmer les craintes, il s'arrêta au milieu de ses succès. Mais ce temps de repos ne fut pas perdu : il améliora l'administration de ses États, compléta l'organisation de son armée et de ses finances, observant tout en silence, au dedans et au dehors, lion et renard, veillant, attendant, et toujours prêt à s'élancer. A la fin de 357 il passa plusieurs mois dans les fêtes qui suivirent ses noces avec Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire, et cette ardeur au plaisir faisait croire à ses ennemis qu'il dégénérait ; mais ce mariage était un acte politique qui lui donnait un allié sur les derrières de l'Illyrie et de la Grèce. En 356, il déjoua les menées des rois de Thrace, de Péonie et d'Illyrie, ligués contre lui ; il fonda Philippi pour s'assurer les mines du mont Pangée, et il reçut coup sur coup trois nouvelles : Parménion, son meilleur général avait vaincu les Illyriens ; ses chevaux avaient remporté le prix aux jeux olympiques ; enfin Olympias donnait le jour à celui qui devait être Alexandre. On raconte qu'il écrivit à Aristote : *Apprends qu'il m'est né un fils ; je rends grâces aux dieux moins de la naissance de cet enfant, que de ce qu'il est venu au monde de ton vivant. J'espère qu'élevé et instruit par toi, il sera digne de moi et de mon empire*¹. Lettre qui ferait, si elle était authentique, autant d'honneur au roi qui l'écrivit qu'au philosophe qui la reçut.

Cette victoire aux jeux olympiques n'était pas un fait indifférent. Elle marquait le dessein arrêté de Philippe de s'introduire dans le monde grec : avant de lui prendre sa liberté, il prenait ses couronnes. Déjà les révolutions et la guerre travaillaient pour lui dans la Thessalie et la Phocide. Alexandre de Phères avait péri assassiné par ses beaux-frères, Tisiphonos, Pitholaos et Lycophron, à l'instigation de sa femme Thébé. Une nuit, durant son sommeil, elle lui enleva son épée et éloigna les dogues féroces qui veillaient à l'entrée de sa chambre. Ses frères hésitaient, elle les menaça d'éveiller le tyran (359). Les meurtriers avaient succédé à son pouvoir. Tisiphonos d'abord avec Thébé, puis, en 353, Lycophron. Les Aleuades crurent le temps venu de renverser enfin cette tyrannie dégénérée ; ils appelèrent Philippe à leur secours. Le roi assiégeait alors Méthone, au nord de Pydna, dont la résistance était énergique et où il reçut une blessure qui lui fit perdre un oeil. La ville enfin forcée, il la rasa ; c'était encore un point d'appui enlevé à Athènes sur le golfe Thermaïque et la libération définitive du littoral macédonien. Répondant alors à l'appel des Aleuades, il pénétra avec une armée en Thessalie, battit Lycophron, malgré sept mille Phocidiens accourus à son secours, et prévint les Athéniens à Pagase, port de la ville de Phères (353). Ainsi, grâce aux discordes des Thessaliens, Philippe prenait pied dans leur pays, non pas en conquérant mais en libérateur, et, maître du vestibule de la Grèce, il ne lui restait qu'à franchir le seuil. Une vieille institution religieuse qui réveilla des prétentions surannées lui offrit un prétexte pour avancer plus loin.

Le tribunal des amphictyons, dont n'avaient parlé ni Thucydide, durant la guerre du Péloponnèse, ni Xénophon, dans ses *Helléniques*, parut en ce temps-là revenir à la vie. Sur la demande des Thébains, il avait, quelque temps après la bataille de Leuctres, condamné les Lacédémoniens, pour la surprise de la Cadmée, à une amende de 500 talents, que Sparte n'avait point payée, ce qui l'avait fait exclure des jeux pythiques. Le procédé parut bon aux Thébains contre un autre ennemi, les Phocidiens, population remuante qui avait avec eux de fréquents démêlés au

¹ L'authenticité de cette lettre a été contestée ; mais la principale raison qu'on donne, à savoir qu'Aristote n'avait pas encore sa grande renommée, n'est pas satisfaisante : il était, lié, depuis l'enfance, avec Philippe.

sujet de leur commune frontière. En 357, Thèbes les accusa devant le conseil amphictyonique de nous ne savons au juste quel méfait : selon les uns de l'enlèvement d'une femme thébaine, la belle Théna ; selon d'autres, qui semblent plus près de la vérité, de la mise en culture de quelques terres consacrées à Apollon. La sentence portait que si les Phocidiens refusaient de payer, leur territoire serait mis sous l'anathème et consacré à la divinité, ce qui voulait dire dévasté et occupé par les prêtres de Delphes. Un des principaux Phocidiens, Philomélos, remontra à ses concitoyens qu'il y aurait lâcheté à se soumettre à un décret injuste, obtenu par les Thébains, leurs ennemis ; il leur rappela, citant en preuve un vers d'Homère, que le patronage de l'oracle de Delphes, **la rocheuse Pytho**, leur appartenait et qu'ils l'avaient possédé longtemps ; il soutint qu'ils devaient le ressaisir, et se fit fort de le remettre entre leurs mains. Les Phocidiens le choisirent pour général avec des pouvoirs illimités. Il se rendit à Lacédémone et décida le roi Archidamos à faire cause commune avec lui. Sparte, n'osant pas intervenir ostensiblement, donna du moins 45 talents. Philomélos doubla la somme sur son propre bien, et soudoya une troupe de mercenaires qu'il ajouta à mille Phocidiens d'élite. Avec ces forces, il s'empara du temple, tua les Thracides¹ qui le gardaient, mit leurs biens aux enchères, mais rassura la population de Delphes en promettant que là s'arrêteraient les violences. Les Locriens d'Amphissa, étant accourus au secours des Delphiens, furent battus, ce qui lui donna le loisir d'entourer le temple d'une enceinte fortifiée et de porter ses troupes à cinq mille hommes, en attirant à lui des mercenaires par l'appât d'une paye plus forte (355). Cependant il envoya des ambassadeurs dans toutes les cités pour représenter que les Phocidiens se bornaient à revendiquer leur droit de protection sur le temple, et il offrit de rendre compte à tous les Grecs des offrandes consacrées. Mais les Béotiens, de leur côté, sollicitèrent les Thessaliens et les autres membres du corps amphictyonique de déclarer la guerre aux Phocidiens, comme sacrilèges, et une vaste confédération se forma contre eux. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques peuples du Péloponnèse refusèrent seuls d'y entrer, sans toutefois prêter aux Phocidiens un secours efficace.

Pour tenir tête à cette ligue, Philomélos fut obligé de faire ce qu'il prétendait n'avoir pas fait encore : il mit la main sur le trésor sacré et il traîna au trépied prophétique la Pythie éperdue, qui, dans son effroi, laissa échapper des paroles où il prétendit trouver, pour lui-même et pour son peuple, une promesse d'assistance divine. **Mais, dirent les dévots d'Apollon et les politiques de la Béotie, aucun homme pieux et honnête ne se rangea sous ses drapeaux, tandis que tout ce qu'il y avait de gens décriés et plus fidèles à l'argent qu'aux dieux se hâta d'accourir ; bientôt une armée puissante, toute composée d'impies prêts à profaner les temples, se trouva sur pied.** Il y avait de la vérité dans ces paroles : les mercenaires de Philomélos s'inquiétaient bien moins de la cause qu'ils servaient que de la haute paye qui leur était donnée. Ils vinrent en si grand nombre que les Phocidiens eurent bientôt une armée de dix mille hommes ; alors commença une guerre qui fut marquée, comme toutes les guerres religieuses, par d'abominables cruautés. De part et d'autre on ne faisait pas de prisonniers, et les morts étaient privés de sépulture. Les Locriens furent vaincus de nouveau ; les Thessaliens, qui s'avancèrent avec six mille soldats, ne furent pas plus heureux ; mais les Béotiens, venus en nombre double, surprirent les Phocidiens près de Tithorée. Philomélos, sur le point de tomber aux mains de

¹ La principale famille qui gouvernait à Delphes.

l'ennemi, après s'être vaillamment conduit, se précipita du haut d'une roche escarpée et périt (354).

Onomarchos, qui le remplaça, se servit audacieusement des trésors de Delphes pour recruter son armée et acheter des partisans dans les cités grecques ; il ravagea la Locride, s'empara d'Orchomène, où un parti antithébain subsistait toujours, et il assiégeait Chéronée, quand l'approche d'une armée béotienne le força de rentrer en Phocide. Il était d'ailleurs appelé au nord par le Thessalien Lycophron, que Philippe menaçait. Un secours de sept mille Phocidiens qu'il lui envoya sous son jeune frère, Phayllos, fut insuffisant. Il accourut lui-même, vainquit deux fois le roi, qu'il rejeta en Macédoine, et revint en Béotie s'emparer de Coronée. Mais, durant cette dernière expédition, Philippe reparaisait en Thessalie avec vingt mille hommes et trois mille chevaux. Onomarchos courut à sa rencontre et fut cette fois complètement battu. L'armée phocidienne compta six mille morts ; trois mille prisonniers furent jetés à la mer comme sacrilèges ; les soldats du roi, défenseurs d'Apollon, étaient allés au combat le casque couronné du laurier sacré. Le corps d'Onomarchos, trouvé parmi les morts, fut mis en croix ; quelques Phocidiens échappèrent en gagnant à la nage une escadre athénienne qui croisait en vue du rivage (352).

Philippe se présentait donc comme le vengeur d'Apollon et de la religion outragée ; il prit en Thessalie un autre rôle, celui d'ami de la liberté : il rétablit à Phères le gouvernement républicain. Mais en même temps il se fit céder, à titre d'indemnité pour ses frais de guerre, une partie des revenus de la province, et il mit la main sur ses chantiers et sur ses arsenaux. Il occupait Pagase et la péninsule des Magnètes qui enveloppe le golfe pagasétique, où se trouvaient les restes de la flotte préparée par Alexandre de Phères, qui devinrent le commencement de la flotte macédonienne. Une escadre athénienne n'arriva qu'après l'occupation du grand port thessalien, fâcheux retard qui justifie les plaintes que Démosthène ne cesse de répéter sur la lenteur des préparatifs et la répugnance des citoyens d'Athènes à faire maintenant un service personnel à l'armée. De Pagase, Philippe touchait à l'Eubée, presque aux Thermopyles ; de là aussi partirent bientôt de nombreux corsaires qui infestèrent la mer Égée, troublèrent le commerce d'Athènes, pillèrent Lemnos et Imbros, et osèrent s'aventurer jusque sur la côte de Marathon, où ils enlevèrent la galère paraliennne.

Philippe essaya de poursuivre sa fortune et, comme il avait réglé les affaires de Thessalie, d'aller décider celles de la Grèce et de la religion, fallût-il pénétrer jusque dans la Phocide. Il marcha sur les Thermopyles. Les Athéniens, retrouvant cette fois leur décision des anciens jours, avaient couru au défilé et s'y étaient retranchés fortement ; Philippe recula. Cette tentative fut un trait de lumière pour ceux qui doutaient encore ; dans Athènes des actions de grâces furent rendues aux dieux, comme après une victoire (352).

Phayllos, frère d'Onomarchos, lui avait succédé dans le commandement. Les premiers chefs des Phocidiens avaient craint de toucher aux offrandes antiques, qui paraissaient plus particulièrement sacrées : Phayllos prit tout. Les présents de Crésus, qu'Hérodote avait admirés, bien d'autres respectés à cause de leur caractère vénérable, furent fondus et monnayés pour les mercenaires, quelques-uns donnés à des favoris ou à des joueuses de flûte, comme les colliers d'or d'Hélène et d'Ériphyle. Lorsque les Athéniens empruntaient les trésors de leurs temples, ils demandaient respectueusement assistance à leurs dieux pour une cause nationale ; dans le pillage de Delphes, il n'y avait que la rapacité brutale et sacrilège de soldats de fortune qui dévalisaient le commun sanctuaire de la

Grèce, sans penser jamais à restitution. Avec cet or, Phayllos acheta de nombreux mercenaires et quelques alliés. Nous ne savons si Athènes et Lacédémone en acceptèrent ; elles avaient d'autres raisons pour soutenir les Phocidiens. La première donna cinq mille hoplites, la seconde mille, les Achéens deux mille ; Lycophon, chassé de Phères, en amena autant, et Phayllos se trouva assez fort pour descendre en Béotie, s'y maintenir malgré trois échecs, enlever toutes les villes de la Locride épiconnemie et battre les Thébains, qui voulaient les sauver. Mais cet actif général était déjà atteint d'une maladie qui l'emporta. On le remplaça par le jeune fils d'Onomarchos, Phalaekos, à qui il fallut donner un guide, presque un tuteur, Mnaséas, qui périt bientôt. Ces changements continuels dans le commandement ne permettaient pas de mettre de la suite dans les desseins. Aussi les hostilités se poursuivaient avec mollesse et l'on voyait de la lassitude dans les deux partis. Depuis Alcibiade et Lysandre, il y en avait toujours un qui regardait du côté de la Perse. Les Thébains demandèrent au grand roi 300 talents, et ils les obtinrent. C'était pour lui de l'argent placé à gros intérêt, puisque cette assistance financière entretenait la guerre parmi les Grecs.

La Grèce centrale était en feu ; l'occasion parut bonne aux Spartiates pour recouvrer dans le Péloponnèse l'ascendant qu'Épaminondas leur avait ôté. Ils attaquèrent Mégalopolis, qui reçut des secours d'Argos, de Messène et de Sicyone, même de Thèbes, d'où partirent, pour aider sa résistance, quatre mille hoplites et cinq cents cavaliers. Mais trois mille Phocidiens arrivèrent au secours de Sparte, et les forces se trouvèrent si bien balancées, qu'au bout de deux campagnes inutiles on fit la paix (351).

Pendant que les yeux des Grecs étaient fixés sur ces mouvements intérieurs, Philippe, repoussé des Thermopyles, essayait de se dédommager en Thrace. Il s'avancait à petit bruit vers la Chersonèse, que les Athéniens avaient récemment recouvrée, et vers Byzance, pour leur couper la route de l'Euxin, d'où ils tiraient leurs approvisionnements : 400.000 médimnes de blé par an¹. Mais Démosthène suivait ses mouvements et éclata. Quand donc, Athéniens, s'écria-t-il, dans sa première *Philippique*, quand ferez-vous votre devoir, et qu'attendez-vous ? Quelque événement nouveau, ou même, justes dieux ! quelque nécessité qui vous contraigne, Mais, pour des hommes libres, la plus pressante nécessité, n'est-ce pas le déshonneur ? Voulez-vous, dites-moi, aller toujours par la place publique vous demandant les uns aux autres Eh bien ! que dit-on de nouveau ? Eh ! que se peut-il dire de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui triomphe d'Athènes et domine en Grèce ? — Philippe est-il mort ? — Non, mais il est malade. — Mort ou malade, que vous importe ? Si celui-ci mourait, vous vous en feriez bientôt un autre par votre indolence, car c'est par elle qu'il s'est tant élevé, non de lui-même, non par sa propre force. Puis, mettant le doigt sur toutes les plaies du gouvernement d'Athènes, sur le vice et les désordres des armées de mercenaires, sur la légèreté du peuple, sur ses résolutions sans effet, il proposa d'énergiques remèdes : Je veux d'abord cinquante galères bien équipées, et que vous soyez résolu à monter vous-mêmes, au besoin. Ainsi vous arrêterez les soudaines irruptions de cet homme qui s'élançait de sa Macédoine aux Thermopyles, sur la Chersonèse, sur Olynthe, partout enfin où il lui plaît.... Qu'on ne me parle ni de dix mille ni de vingt mille mercenaires, admirables armées dans les lettres qui les annoncent. Ce qu'il faut, c'est une

¹ Démosthène, *Contre Leptine*.

armée d'Athènes¹... Vos mercenaires ne triomphent que de vos amis et de vos alliés; quant à l'ennemi, ils le laissent grandir à l'aise. Ils jettent, en passant, un coup d'œil sur la guerre où vous les envoyez, puis ils s'en vont avec la flotte chez Artabaze ou ailleurs. Le général les suit; il le faut bien. Comme il ne peut payer, il ne peut commander. Que veux-je donc? Enlever tout prétexte au général et aux soldats en les payant fidèlement, en plaçant près d'eux des citoyens qui, soldats eux-mêmes, surveilleront les chefs. A voir comme nos affaires sont conduites, on peut en vérité bien rire de nous aujourd'hui ! Qu'on vous dise : Athéniens, êtes-vous en paix ? — Non, certes, répondez-vous, nous sommes en guerre avec, Philippe ! En effet, n'avez-vous pas choisi parmi vous dix taxiarques, autant de stratèges, de phylarques, et deux hipparques ? Tous ces chefs, que font-ils? Hors un seul que vous envoyez d la guerre, les autres décorent vos fêtes à la suite des sacrificateurs. Vous fabriquez vos généraux, comme les mouleurs d'argile leurs statuettes, pour la place publique, non pour la guerre².

Avec une hardiesse qui n'était pas sans danger, il reprochait aux Athéniens, dans un autre discours, de parler beaucoup sans agir et de se refuser aux sacrifices nécessaires. Contribuer de nos biens, nous ne le voulons pas; servir en personne, nous ne l'osons pas... Non seulement nous ne donnons pas à Diopithe ce qui lui a été assigné et nous ne considérons pas qu'il se soutient par lui-même³, mais on le décrie, on critique ses projets, on l'accuse de crimes passés et futurs... En vérité, Philippe peut se contenter de cette prière : Faites, grands Dieux, qu'Athènes se conduise toujours ainsi ! Des temporisations sans fin, de folles dépenses, des enquêtes pour le choix de vos gouvernants, des colères, de mutuelles accusations, voilà votre vie⁴.

Ailleurs il signalait la mauvaise organisation de l'armée et les lenteurs fatales qui en résultaient : Dites-moi, je vous prie, pourquoi vos Panathénées, vos Dionysiaques, ces fêtes si pompeuses, d'un si grand appareil et qui vous coûtent plus cher que l'armement d'une flotte, sont toujours célébrées au moment marqué, tandis que partout vos flottes arrivent trop tard, ainsi à Méthone, ainsi à Pagase, ainsi à Potidée ? C'est que pour ces fêtes la loi a tout réglé, Chacun de vous connaît longtemps d'avance le chorège, le gymnasiarque de sa tribu ; il sait ce qu'il doit recevoir, de qui, à quel moment, en un mot, tout ce qu'il doit faire. Rien n'est incertain, imprévu, négligé. Pour la guerre, au contraire, et pour les préparatifs qu'elle demande, nul ordre, nulle prévoyance, la confusion partout. A la première alarme, on nomme des triérarques, on procède aux échanges, on s'enquiert des subsides ; ensuite, on appelle sur les vaisseaux d'abord l'étranger domicilié, puis l'affranchi, puis le citoyen, puis enfin... Mais durant tous ces apprêts, ce que notre flotte devait sauver a péri.

¹ Il ne la demande pas bien formidable : 2000 hommes de pied, dont 500 Athéniens, 200 cavaliers, dont 50 de l'Attique : *mais si je la demande aussi petite, c'est que nous ne pouvons en mettre une sur pied qui tienne tête à Philippe ; plus forte, nous ne pourrions ni la payer ni la nourrir. Une guerre de course et de pillage, tenons-nous-en là; c'est la nécessité du moment.* Il fallait vraiment bien du courage de la part de l'orateur et du peuple pour entrer, avec de tels moyens, en guerre contre un puissant roi.

² *1^{ère} Philippique*, §§ 10-11, 16, 27, 24-26. Je me sers de la belle traduction des *Œuvres politiques de Démosthène* par Plougouhn.

³ Ce général, ne recevant rien ou peu de chose d'Athènes, faisait vivre son armée sur le pays ennemi.

⁴ *Ive Philippique*.

Ces vives peintures montrent à nu l'intérieur d'Athènes, les vices de son administration, les défauts du nouveau peuple qu'Isocrate signalait tout à l'heure. On voit aussi combien Démosthène était frappé du danger actuel : Tout cela, Athéniens, est sans doute fort peu agréable à entendre. Mais si, en supprimant d'un discours ce qui peut vous déplaire, on supprimait l'affaire elle-même, il faudrait ne parler que pour le plaisir de vos oreilles.... N'est-il pas honteux de se duper soi-même, de toujours reculer devant ce qui gêne et de ne point savoir que l'habile homme de guerre ne suit pas les événements, mais les devance ; que l'homme politique commande aux affaires, comme le général à son armée ; qu'il les plie, les gouverne à son gré et n'est jamais forcé de les subir ? Athéniens, vous êtes riches en vaisseaux, en fantassins, en cavaliers en revenus, plus riches qu'aucun peuple, mais cette force n'est jamais employée à temps, partant vous arrivez trop tard. Votre lutte avec Philippe, c'est le pugilat des barbares : l'athlète reçoit un coup, il y porte la main ; il en reçoit un autre, sa main y est aussitôt. Mais parer, mais regarder son adversaire en face, il ne le sait pas, il ne l'ose pas. Vous faites de même. Apprenez-vous que Philippe est en Chersonèse, vite un décret pour la Chersonèse ; qu'il est aux Thermopyles, vous courez aux Thermopyles. Vous allez après lui comme s'il commandait vos mouvements ; de vous-mêmes, nulle prévoyance. Autrefois peut-être cette lenteur pouvait être tolérée, aujourd'hui, dans la crise où nous sommes, cela ne se peut plus. Philippe ne s'arrêtera pas, cela est manifeste ; il faut qu'on lui barre le chemin. Quant au plan même de la guerre, il n'en donnait aucun : Où aborder ? dira-t-on. Osons seulement. La guerre montrera l'endroit faible de l'ennemi.

Ces paroles étaient à la fois éloquentes et justes. Il n'y avait pas dix ans que la Macédoine était le plus misérable royaume, et son pouvoir ne paraissait pas encore, il s'en fallait, aussi formidable que l'avait été celui de Lacédémone. Cependant Sparte était tombée. Pourquoi Philippe serait-il plus difficile à abattre ? Démosthène était dans le vrai, à égale distance de ceux qui fermaient volontairement les yeux au péril et de ceux qui, comme Phocion, désespéraient trop tôt. Si sa demande de réformes n'est pas plus explicite, c'est qu'il était forcé de parler sur certains points avec une extrême réserve. Dans son commentaire sur la première *Olynthienne*, Ulpien raconte qu'un décret provoqué par Euboulos, le ministre des finances et des plaisirs du peuple, avait prononcé la peine de mort contre quiconque proposerait de détourner pour le service de la flotte et de l'armée l'argent destiné à augmenter l'éclat des fêtes publiques et à permettre à tous les citoyens d'y venir honorer les dieux. J'ignore si cette peine fut jamais appliquée ; mais nous savons que le sénateur Apollodore ayant proposé d'employer aux dépenses de la guerre olynthienne l'excédent du revenu public, au lieu de le verser au *théoricon*, fut condamné à une amende que l'accusateur fixa à 15 talents et que le tribunal réduisit¹. Ce décret et cette condamnation nous révoltent, parce que nous oublions que le *théoricon* était une sorte de budget des cultes. La question, en ce qui le concerne, était donc plus religieuse que politique ; et si l'on comprend que Démosthène se soit préoccupé, avant tout, de trouver des ressources pour combattre le Macédonien, on accordera que les dévots aient songé au service des dieux pour assurer à la ville leur protection.

Ces dévots s'accordaient sur ce point avec les partisans de la paix à tout prix, qui s'inquiétaient peu des nécessités militaires. Si la guerre survient, disaient-ils, on pourvoira aux dépenses par une loi spéciale qui mettra un impôt sur la fortune

¹ Collection démosthénique, *Contre Nééra*, 3-8.

des citoyens. C'était rejeter les charges sur les riches, qui, afin de les éviter, seront toujours pour la paix¹.

Démosthène, et plus encore la nouvelle d'une tentative de Philippe sur un fort gardé par une garnison athénienne, entre Périnthe et Byzance, éveillèrent dans le peuple quelque énergie. Un armement considérable fut voté. Mais soit que Philippe ne fût pas prêt pour une lutte directe avec Athènes, soit qu'une maladie le condamnât à l'inaction, il s'arrêta de nouveau et laissa passer près de deux années sans faire parler de lui, plongé dans la débauche, si l'on en croit Démosthène; mais toujours actif, travaillant à embellir sa capitale de monuments magnifiques, y attirant les meilleurs artistes, et prodiguant dans les villes grecques son or corrupteur.

V. Les Olynthiennes (349-348) ; surprise des Thermopyles ; fin de la guerre Sacrée (346) ; Athènes déjoue les projets de Philippe sur le Péloponnèse et sur l'Arcanie (346-345)

Cependant Philippe voyait encore dans la péninsule Chalcidique une ville indépendante, dont il avait naguère acheté chèrement l'alliance, par la cession de Potidée, mais qui, au premier jour, se tournerait peut-être contre lui : une épine au cœur de la Macédoine. Tant qu'Olynthe ne serait pas à lui, ses ennemis pouvaient la considérer comme une porte prête à s'ouvrir pour donner entrée dans son royaume. Cité riche, d'ailleurs, capitale d'une confédération de trente-deux villes, Olynthe faisait obstacle à la vue de la Macédoine sur la mer. Philippe en méditait depuis longtemps la ruine. L'asile qu'elle donna à deux princes macédoniens fuyant sa colère le décida à frapper ce grand coup. Avant de l'attaquer corps à corps, il la cerna, en enlevant les cités voisines. Il avait pris Apollonie quelques mois auparavant : en 349 il s'empara de Stagire, qu'il détruisit, et la terreur lui ouvrit les portes de plusieurs autres villes. **Il faut que vous sortiez de votre ville**, dit-il à des députés olynthiens, **ou moi de la Macédoine**. Olynthe implora le secours d'Athènes.

Démosthène monte aussitôt à la tribune et signale en traits ardents les progrès et la politique perfide de Philippe, Olynthe trompée par le don de Potidée, la Thessalie par la promesse de lui rendre la Magnésie : **Amorcer les peuples assez insensés pour se laisser séduire à ses avances, et les faire tomber dans les filets qu'il a tendus, voilà le secret de sa grandeur²**. Puis, comparant à cette politique active, l'inertie du peuple d'Athènes : **Nous dormons, s'écrie-t-il ; Athéniens, vous dormez !** Et il propose les vrais remèdes, des actes, des réformes, un meilleur emploi des finances gaspillées en fêtes et en distributions au peuple. **Athéniens, ne soyez pas surpris : je vais parler contre l'opinion du plus grand nombre. Établissez des nomothètes, non certes pour créer de nouvelles lois, vous n'en avez que trop, mais pour abolir celles qui vous nuisent; et celles-là je les indique nettement : ce sont les lois sur l'argent du théâtre et quelques-unes sur le service militaire. Les unes sacrifient aux oisifs de la ville nos ressources pour la guerre ; les autres assurent l'impunité au lâche. Nous étions sans rivaux, maîtres**

¹ Cependant, en 347, il fut voté une somme annuelle de 10 talents pour les arsenaux du Pirée (Bœckh, *Seewesen*, p. 67).

² *Ite Olynthienne*. L'ordre chronologique des trois Olynthiennes a été l'objet de beaucoup de discussions. Quelques-uns mettent la seconde la première. Ce n'est pas l'opinion du dernier éditeur de Démosthène, M. Weil. Au reste, elles sont toutes trois du dernier mois de 349.

chez nous, arbitres chez les autres ; Sparte était abattue ; Thèbes occupée ailleurs ; personne devant nous qui pût nous disputer l'empire. C'est dans un tel état que nous nous sommes laissé ravir nos possessions ; que nous avons dissipé sans aucun fruit plus de 1500 talents ; que des alliances gagnées par la guerre ont été perdues en pleine paix par nos habiles gens d'aujourd'hui ; c'est alors enfin que nous avons suscité contre nous ce dangereux ennemi. Qu'on me dise en effet par qui, si ce n'est par nous, il s'est tant élevé, ce Philippe !

Sans doute, allez-vous dire, les choses vont mal au dehors, mais au dedans que de merveilles ! Qu'avez-vous à montrer ? Des murs recrépis, des chemins réparés, des fontaines et autres bagatelles. Mais jetez les yeux sur les auteurs de ces beaux ouvrages : ils étaient pauvres et les voilà riches ! Autant leur fortune a grandi, autant a baissé celle de l'État... Vous, peuple d'Athènes, on vous enlève tout, argent, alliés; vous êtes des valets, vous faites nombre ; heureux que vos maîtres vous accordent l'obole du théâtre, vous envoient la pitance du jour¹ ! Ô abaissement extrême ! Ils vous donnent votre bien et vous les en remerciez comme d'une grâce... Je ne l'ignore pas, il pourra m'en coûter cher de vous parler ainsi de vos misères, plus cher peut-être qu'à ceux qui les ont faites. Car la franchise n'est pas toujours de saison avec vous, et je m'étonne aujourd'hui de votre patience. On trouvera, en effet, qu'il fallait du courage à Démosthène pour parler ainsi, en se souvenant que la peine de mort avait été décrétée contre celui qui proposerait l'abrogation des lois théâtrales.

Les Athéniens n'obéirent qu'à moitié à Démosthène et négligèrent le point principal de ses discours, la réforme intérieure. Ils ne changèrent rien aux finances ni à l'armée et envoyèrent seulement Charès avec trente vaisseaux et deux mille mercenaires au secours d'Olynthe : ceci après la première Olynthienne (349) ; après la seconde, Charidémus et quatre mille mercenaires ; après la troisième, deux mille trois cents soldats, cette fois tous Athéniens.

Mais, tandis que les généraux, par leurs désordres, mécontentaient plutôt qu'ils n'aidaient les Olynthiens, Philippe achetait les magistrats qui commandaient dans la ville assiégée et qui la lui livrèrent (348). D'abord il fit tuer ses deux demi-frères, les princes macédoniens qui s'étaient réfugiés à Olynthe, et il abandonna cette ville au pillage ; il vendit ses habitants, et employa sa part de butin à semer l'or pour apaiser les ressentiments, et à donner dans la ville de Dion des fêtes, où ne manquèrent certainement pas les danseuses thessaliennes². Nombre d'étrangers accoururent de divers points de la Grèce à ces jeux, célébrés avec une royale magnificence. Philippe les accueillit tous, fit asseoir les plus distingués à sa table, les charma, les gagna par ses manières et ses présents. C'était une campagne qu'il conduisait encore, aussi fructueuse qu'il aurait pu la faire à la tête de son armée. Ses convives emportèrent en partant un germe de corruption qui grandit dans chaque cité, même dans Athènes, où un parti nombreux ne parlait que des bonnes intentions du roi. Les uns étaient d'honnêtes dupes, les autres des gens vendus; d'autres encore désespéraient et, d'avance, se résignaient ; hommes de petit cœur qui s'écrieront après Chéronée : **Nous périssions, si nous n'avions péri**. Quelques-uns cependant, et à leur tête Démosthène, même Euboulos, un des chefs du parti de la paix, et Eschine demandaient qu'on assemblât un congrès pour aviser à l'union de tous les peuples helléniques contre les nouveaux barbares qui, en deux ans, venaient de

¹ Au lieu de la pitance du jour, le texte dit : *vosre part de boeuf*, ce qui rappelle l'usage de distribuer aux citoyens une portion des victimes immolées dans les fêtes publiques.

² Un fils de Philippe, Arrhidée, eut pour mère une danseuse thessalienne, Philonna de Larisse.

détruire trente-deux cités grecques. Il y eut un commencement d'exécution; on désigna des ambassadeurs, qui parcoururent beaucoup de cités, sans rapporter autre chose que de bienveillantes et stériles paroles ; Athènes restait seule. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que Philippe consentait à traiter. Le parti de la paix venait de s'augmenter de tous ceux qui s'intéressaient au sort des Athéniens faits prisonniers à Olynthe. Un jour, les parents et les amis des captifs, vêtus en suppliants se présentèrent à l'assemblée ; après avoir déposé un rameau d'olivier sur l'autel de l'Agora, ils demandèrent au peuple de ne pas oublier ceux qui étaient tombés pour lui en servitude. Leurs plaintes touchèrent l'assemblée, qui décida d'envoyer dix députés au roi ; dans le nombre se trouvaient Démosthène et Eschine.

Celui-ci, né en 390, d'un pauvre maître d'école et d'une joueuse de tympanon, avait fait tous les métiers, copiste, greffier, acteur ; mais, pour monter plus haut, il avait une dextérité de parole, une souplesse d'esprit qui trouvaient leur emploi dans Athènes. Euboulos, l'adversaire de Démosthène, fit comprendre celui-ci dans l'ambassade. A en croire Eschine, lui-même aurait adressé au roi une fort belle harangue, tandis que Démosthène aurait perdu, en face de Philippe, toute son éloquence : *Cet homme, dit-il, qui promettait en chemin monts et merveilles, resta court après avoir bégayé quelques mots.* Il faut entendre que Démosthène, qui parla le dernier, étant le plus jeune des membres de la députation, trouva qu'après tant de discours il était de bon goût, vis-à-vis du roi et pour lui-même, d'ajouter seulement quelques mots. L'anecdote est de celles qu'on fit courir pour mettre en doute son courage. Ses ennemis ne pouvaient contester son éloquence ou son patriotisme ; ils essayèrent de le faire passer pour un lâche, malgré ses campagnes comme triérarque et comme soldat ; on le dira encore après Chéronée. Mais qu'avait-il à redouter de Philippe dans cette entrevue pacifique ? Si le roi l'intimidait, il avait eu le temps de reprendre contenance pendant que les beaux parleurs accablaient Philippe de leur éloquence. Il se peut même qu'il faille retourner l'accusation et donner le rôle ridicule à Eschine, qui, pour décider le Macédonien à restituer Amphipolis, était remonté jusqu'à Thésée, en faisant valoir les droits qu'Athènes tenait de ce prince mythologique sur une ville bâtie huit ou dix siècles après lui (346).

Le roi fut des plus aimables avec les ambassadeurs, dont quelques-uns, dans cette circonstance ou plus tard, tendirent la main et reçurent des largesses. Philocratès afficha jusque dans Athènes le luxe qu'il devait aux bienfaits du roi ; Eschine obtint, comme lui, des propriétés sur le territoire d'Olynthe¹. Pour Athènes, Philippe eut moins de générosité. Il refusa de lui rendre Amphipolis, Potidée, et proposa de prendre pour base du traité à intervenir ce que nous appelons l'*uti possidetis*, clause très avantageuse aux Macédoniens, qui avaient beaucoup gagné, très défavorable aux Athéniens, qui avaient beaucoup perdu. Des ambassadeurs, parmi lesquels se trouvaient deux futurs généraux d'Alexandre, Antipater et Parménion, apportèrent ce projet de convention à Athènes. On discuta deux jours ; à la fin les représentants de la confédération maritime montrèrent leurs dispositions pacifiques en donnant, au nom des alliés, plein pouvoir au peuple athénien de signer la paix. Un dernier mot d'Euboulos fit cesser toute hésitation : *Acceptez, dit-il, ou apprêtez-vous à payer l'impôt de guerre, à y ajouter le théoricon et à monter sur les vaisseaux.* On accepta, et les envoyés macédoniens prirent les serments de la république en laissant comprendre parmi les alliés d'Athènes le Thrace Kersobleptès, dont le royaume

¹ Démosthène, *Procès de l'ambassade*, § 114 et 146.

couvrait la Chersonèse athénienne, mais en refusant ce titre aux Phocidiens, qui défendaient les Thermopyles contre Philippe (avril 346).

Tandis qu'on discourait à Athènes, Philippe agissait. Il détrônait Kersobleptès et s'emparait de plusieurs places fortes voisines de la Chersonèse, regardant comme de bonne prise tout ce qu'il occuperait avant d'avoir lui-même juré la paix. Quand, sur l'avis de Démosthène, une nouvelle députation partit pour recevoir ses serments, elle mit vingt-trois jours à gagner Pella et dut l'y attendre plus d'un mois. Le rusé monarque feignait d'ignorer son arrivée et conquérait toujours au fond de la Thrace. De retour enfin, il écouta les ambassadeurs, mais avant de leur rendre réponse, il les mena jusqu'à Phères en Thessalie. Là, il leur déclara qu'il ne pouvait consentir à laisser écrire le nom des Phocidiens dans le traité. Les députés étaient à peine rentrés dans Athènes, après une absence de soixante-dix jours, que Philippe marchait aux Thermopyles et s'en emparait. Démosthène accusa plus tard ses collègues, et particulièrement Eschine, d'avoir été vendus à Philippe. Eschine ne fut sans doute coupable que d'avoir contribué à répandre parmi ses concitoyens ces sentiments de naïve confiance dans les promesses du roi qui les perdirent. Il était un des conseillers du peuple, il fut mal venu plus tard à dire, pour sa justification, qu'il avait partagé l'entraînement général. Démosthène seul avait vu et signalé le péril; mais on ne l'avait pas écouté (346).

Cette guerre de Phocide, que Philippe venait de terminer, se prolongeait depuis dix ans avec un égal succès de part et d'autre. Nulle puissance, en Grèce, ne semblait en état d'y mettre fin. Thèbes avait déjà obtenu du roi de Perse 500 talents pour lutter contre les trésors de Delphes. Mais un secours plus direct lui était nécessaire : elle appela Philippe, qui s'approcha des Thermopyles et n'eut qu'à se présenter pour décider Phalækos à se retirer, avec ses huit mille mercenaires, dans le Péloponnèse¹. L'expédition était sans dangers, il n'en recueillit pas moins la gloire d'avoir pu seul venger les dieux.

Son premier soin fut de mettre une garnison macédonienne dans Nicée, sans s'inquiéter s'il mécontentait par là les Thébains qui occupaient cette ville ; il voulait, en s'établissant d'une façon permanente dans le défilé, tenir toujours ouverte pour lui la porte de la Grèce. Cette précaution prise, il convoqua le conseil des Amphictyons afin de régler le sort des Phocidiens. La tradition attribuait à cette assemblée une autorité indéterminée et vague, mais à présent que Philippe mettait à sa disposition une force considérable, elle pouvait commander. Elle décida que la Phocide cesserait de former un État ; que ceux qui avaient pris part à la spoliation du temple seraient jugés et traités comme sacrilèges ; que les vingt-deux villes de la Phocide seraient rasées, tous les habitants dispersés dans des bourgs dont aucun ne contiendraient plus de cinquante maisons ; qu'ils conserveraient leur territoire, mais grevé d'un tribut annuel de 60 talents pour réparer les pertes faites par le temple de Delphes, estimées 10.000 talents² ; que leurs armes seraient brisées sur la pierre et les

¹ Du Péloponnèse, Phalækos passa en Crète, où il se mit à la solde de Cnossos ; il périt dans une attaque contre Cydonia. Ses mercenaires eurent le sort habituel de leurs pareils ; ils finirent mal : vaincus en Élide, ils furent vendus comme esclaves ou tués : triste fin, où Diodore (XVI, 63) voit une vengeance divine.

² Diodore, XVI, 60. Comme, à ce compte, il fallait aux Phocidiens cent soixante-six ans pour s'acquitter, c'était une rente perpétuelle qui était constituée au profit du dieu. Nous avons les reçus de plusieurs années sur des stèles de marbre récemment trouvées au temple d'Athéna Cranaia, à Élatée, la principale ville de la Phocide après Delphes (*Bull. de correspondance hellén.*, mai-nov. 1887, p. 521 et suiv.).

débris jetés au feu, les chevaux vendus, et qu'ils n'en pourraient posséder d'autres à l'avenir. Naguère, dans la Chalcidique, Philippe avait détruit trente-deux villes ; à présent, c'est un peuple entier que lui et ses alliés exterminaient : ainsi s'annonçait la domination macédonienne. Après le châtement, les récompenses : la présidence des jeux pythiques fut donnée à Philippe, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, et on transféra au roi de Macédoine les deux voix dans le conseil amphictyonique que les Phocidiens avaient possédées (346). La religion et la rivalité haineuse de cités voisines venaient de tuer l'indépendance nationale. Un prince étranger avait maintenant la présidence du conseil fédéral, la garde du sanctuaire hellénique, et tenait, aux Thermopyles, les clefs de la Grèce.

Ces nouvelles avaient troublé la Grèce. Les Athéniens s'étaient mis à fortifier le Pirée, à munir les forteresses des frontières, et un décret avait obligé les citoyens à rentrer leurs biens meubles des campagnes dans les bourgs fermés. Quand arriva l'époque de la convocation du conseil amphictyonique, ils refusèrent d'envoyer à Delphes la députation ordinaire ; Sparte fit comme eux. Ce n'était qu'une protestation silencieuse ; cependant Philippe jugea prudent de se retirer dans ses États, suivant sa tactique habituelle, et quand il vit l'émotion un peu calmée, il dépêcha une ambassade aux Athéniens pour obtenir d'eux la reconnaissance de son titre d'amphictyon : il l'obtint.

Démosthène cette fois parla pour la paix ; c'était en effet une question de paix ou de guerre, et malgré ses craintes chaque jour plus vives, il ne jugeait pas prudent de rompre sur ce prétexte, qui eût exposé les Athéniens à voir renaître contre eux la ligue qui avait accablé les Phocidiens. Mieux valait attendre des jours meilleurs où Athènes pourrait reformer cette alliance à son profit et contre la Macédoine. **Ne consentons à rien qui soit indigne de nous**, dit-il, mais restons ce que nous avons été, des politiques qui agissent après mûre réflexion. Nous avons laissé Oropos aux Thébains, Amphipolis à Philippe, Chios, Cos et Rhodes aux princes de Carie; nous avons permis que Cardia fût séparée de la Chersonèse, et nous n'avons pas puni les Byzantins pour la capture de quelques-uns de nos vaisseaux. Pourquoi ces complaisances ? Parce que nous comptions que la paix nous serait plus profitable que la guerre. Si donc vous avez traité avec chacun de ces ennemis en particulier, quand il s'agissait de vos plus graves intérêts, ne serait-ce pas une folie insigne de déclarer la guerre à tous vos adversaires réunis pour les ombres delphiques¹ (346).

Ce qu'Athènes se proposait de faire un jour contre Philippe, le roi l'exécutait contre elle; il cherchait à isoler cette ville du reste de la Grèce, et il étendait son influence, ses intrigues jusqu'au milieu du Péloponnèse. De bonne heure il s'était promis de reprendre les vues de Thèbes de ce côté. Une guerre civile ayant éclaté l'année suivante (345) dans l'Élide, les riches égorgèrent quatre mille de leurs adversaires, coupables d'être entrés en armes sur le territoire sacré ; puis ils se placèrent sous le protectorat de Philippe. Il avait depuis longtemps noué des relations avec l'Arcadie, flatté ce peuple qui pouvait lui servir à tenir Sparte en bride, semé l'or dans ses villes et attiré à sa cour leurs plus ambitieux citoyens. Dès l'année 356 on trouve le Mégalopolitain Chéron fort avant dans sa confiance : en 349, au moment de la guerre d'Olynthe, Eschine, envoyé par Athènes à Mégalopolis, entendit dans le conseil des Dix Mille les louanges du roi

¹ Disc. sur la paix, ad finem. Par ombres delphiques, Démosthène veut dire les futiles honneurs que Philippe venait de se faire décerner à Delphes : la présidence des jeux pythiques et le droit de consulter le premier l'oracle, qu'Athènes possédait depuis Périclès.

et vit les hoplites arcadiens partir pour le rejoindre. La haine qu'il s'appliqua, dit Pausanias, à entretenir entre les Arcadiens et Lacédémone fut un des principaux obstacles à ce congrès des cités helléniques qu'Athènes chercha tant de fois à réunir contre la Macédoine.

En véritable homme d'État, Philippe compta toujours avec le temps ; il semait et laissait mûrir. En 345, on lui avait, en Arcadie, élevé tant de statues, décerné tant de couronnes, qu'on ne trouva plus rien à lui offrir que de l'appeler lui-même et de décréter que toutes les villes lui seraient ouvertes. Il n'était pas homme à s'engager à fond dans les affaires du Péloponnèse avant d'avoir terminé celles de la Grèce du Nord. Il se contenta d'envoyer de l'argent avec des mercenaires étrangers et de prendre hautement Messène sous sa protection. Il écrivit aux Spartiates : *Si j'entre en Laconie, je détruirai votre ville*. Ils répondirent : *Si !* A Corinthe, les habitants, malgré leur mollesse, firent des préparatifs de défense, et Diogène, pour ne pas rester seul oisif, roula son tonneau.

Démosthène parcourut lui-même le Péloponnèse en combattant partout les menées de Philippe, qui cette fois n'aboutirent pas. Le Macédonien n'avait voulu faire qu'une diversion, et il avait réussi.

Dans ses harangues aux Péloponnésiens, Démosthène avait insisté sur les perfidies du roi : *Ce Philippe qui, ne tenant à la Grèce par aucun lien, n'est qu'un barbare, pas même de bon lieu, mais de cette misérable Macédoine où l'on n'acheta jamais un bon esclave*¹. Philippe crut nécessaire d'effacer ces impressions, et la ville qui, dans son abaissement, gardait au moins plus qu'aucune autre, avec les trophées de Marathon et de Salamine, le sentiment de la résistance à l'étranger, vit les députés de l'ennemi des Grecs venir devant elle disculper leur maître. Démosthène prononça alors sa seconde Philippique (344), dans laquelle il revint au système de la guerre, la chimère de la paix s'étant évanouie devant les actes audacieux du Macédonien. Il rappela les discours qu'il avait tenus aux hommes de Messène et d'Argos, pour les effrayer de l'amitié royale, en leur montrant les Thessaliens victimes de leur propre crédulité. *A peine avais-je fini, dit-il, que ce fut un tumulte d'applaudissements. Que tout cela est bien dit ! s'écriaient-ils. Les autres envoyés parlèrent aussi et plus d'une fois, soit en ma présence, soit après mon départ. Mais rien ne put arracher ce peuple à l'amitié de Philippe, à l'enchantement de ses promesses. Que des Messéniens, des gens du Péloponnèse, voient la raison et ne la suivent pas, qui peut s'en étonner ? Mais vous, Athéniens, vous si clairvoyants par vous-mêmes, si bien avertis par vos orateurs, ne pas voir les pièges qu'on vous tend, l'ennemi qui vous enveloppe, et, par amour de l'indolence, vous laisser conduire en aveugles aux mêmes calamités que les autres ! Faut-il donc que le plaisir du moment, le loisir du jour, aient sur vous plus de pouvoir que toutes les promesses de l'avenir !* ² Puis il signala les traîtres et ce parti macédonien, qui était pour la Grèce le plus grand fléau. Après la paix conclue et à mon retour de la seconde ambassade, je m'aperçus que notre ville était indignement jouée. Aussitôt j'avertis, je protestai, je m'opposai de toutes mes forces à ce qu'on livrât les Thermopyles et la Phocide. Que disaient alors ces traîtres ? Que j'étais un buveur d'eau, partant un homme morose et difficile. Mais Philippe, ajoutaient-ils, Philippe n'aura pas plutôt franchi le défilé, qu'il ne songera plus qu'à vous

¹ J'emprunte ces paroles à la *IIIe Philippique*, qui fut prononcée trois ans plus tard, en 341.

² *Ie Philippique*.

complaire. Il fortifiera Thespies et Platée; il abattra l'orgueil des Thébains; il percera à ses frais la Chersonèse ; il vous donnera Oropos et l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis. Car tout cela vous a été dit ici, à cette tribune; vous vous en souvenez, hommes pourtant si faciles, si oublieux avec les traîtres ! Mais voici le plus honteux: sur l'appât de quelques espérances, vous avez enchaîné à cette paix jusqu'à votre postérité, tant la fraude fut habile¹.

Philippe, après avoir lu ce discours, dit : J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général. Il exprimait par là l'impression profonde que lui avait faite cette virile éloquence, bien plutôt que le vœu de voir les Grecs se déclarer contre lui; car si une ligue hellénique se formait, la victoire pour Philippe devenait un problème. Cette ligue était la continuelle pensée de Démosthène ; Euboulos même s'était rallié à cette idée. Jusqu'ici on avait échoué ; mais les derniers événements avaient rendu le danger si évident, que l'entreprise semblait maintenant plus facile. Les Athéniens, pour y entraîner les autres peuples, montrèrent une activité digne de leurs beaux jours.

En 344, Philippe s'en était allé guerroyer contre les Illyriens. Il ravagea leur pays, y prit quelques villes, puis revint à la Grèce et s'occupa de réorganiser la Thessalie. Il la divisa en quatre districts, plaça à la tête de chacun d'eux des hommes dévoués, mit des garnisons dans les places fortes, et s'attribua tous les revenus du pays : la Thessalie était décidément une province macédonienne. Il occupait les Thermopyles, la première porte de la Grèce : il voulut avoir la seconde, l'isthme de Corinthe. S'il pouvait s'y établir, il était à la fois maître du chemin de l'Attique et de celui du Péloponnèse. Il fomenta une conspiration dans Mégare pour se faire déclarer protecteur de la ville ; les Athéniens le prévinrent : Phocion entra dans la place et en releva les murs (343).

Cette tentative manquée, il courut à une autre, d'un côté opposé ; il intervint en Épire en faveur de son beau-frère Alexandre ; conquit pour lui trois villes à moitié grecques qui refusaient de lui obéir ; et, pour son compte, chercha à s'emparer d'Ambracie, dont la prise lui eût donné l'Acarnanie. Là, il eût trouvé, pour entrer dans le Péloponnèse, la route qu'Athènes venait de lui fermer à Mégare. Elle lui ferma celle-ci encore. Une troupe d'Athéniens se jeta dans Ambracie, et Démosthène vint enflammer le courage des Acarnanes et des Achéens. Une surprise tentée en même temps par les Athéniens sur Magnésie en Thessalie rappela Philippe de l'Épire.

Ainsi les deux adversaires, sans oser se prendre corps à corps, s'attaquaient de loin. Cet état n'était ni la paix ni la guerre. Philippe s'en plaignit : il envoya à Athènes le Byzantin Python, dont l'éloquence égalait presque celle de Démosthène, et, quelque temps après, un artificieux message où des menaces se cachaient sous d'affectueuses paroles. Hégésippos y répondit par un fier discours dont la conclusion nécessaire était la guerre : Mais c'est la guerre que tu demandes, s'écria un mécontent à l'orateur qui descendait de la tribune. — Oui, par Jupiter ! et je demande de plus des deuils, des enterrements publics, des éloges funèbres, tout ce qui nous fera vivre libres et repoussera de nos têtes le joug macédonien. Malheureusement cette fois, au lieu d'agir, les Athéniens se mirent à faire un procès à Eschine et à Philocratès, d'après les dénonciations de

¹ *Ibid.*

Démosthène, qui cependant continuait ses efforts pour tourner leurs esprits vers les objets véritablement grands (343)¹.

VI. Opérations de Philippe en Thrace (341-339) ; bataille de Chéronée (338) ; mort de Philippe (336)

Tandis qu'ils perdaient ainsi un temps précieux, Philippe construisait dans ses ports des arsenaux, des navires et préparait une expédition dans l'intérieur de la Thrace. Sa politique visait deux buts : la Grèce, pour hériter, par droit de conquête, de sa vieille gloire et jouer dans le monde nouveau le rôle épique d'Agamemnon; la Thrace, pour arrondir son royaume, exercer son armée, recruter des soldats et atteindre les rives de l'Euxin, où il y avait des tributs à lever sur les villes grecques de cette côte et une marine militaire à créer dans cette mer que sillonnaient les flottes marchandes de l'Hellade. En 342, lorsque le soleil eut fondu les neiges de l'Hémos et chassé l'hiver des plaines de la Thrace, il pénétra jusqu'au centre de l'ancien royaume des Odryses et y fonda, avec des Grecs enlevés aux villes de la côte, plusieurs colonies. Une d'elles, qu'il peupla de malfaiteurs, à défaut de colons volontaires, prit son nom qu'elle a gardé, et est encore une des grandes villes de la Turquie d'Europe, Philippopoli, sur la Maritza (Hebrus). Ces établissements dans le voisinage de la Chersonèse et de Byzance menaçaient les possessions, le commerce, l'existence même d'Athènes, qui se nourrissait des blés de la Tauride. Un de ses généraux, Diopithès, était dans la Chersonèse avec une petite armée² ; il fit quelques incursions sur les terres récemment conquises par Philippe, qui se plaignit à Athènes. Les Athéniens, dit Démosthène, sont les défenseurs de la liberté grecque. Chaque coup porté à cette liberté frappe sur eux. De là leur droit de la défendre partout. Puis, représentant Philippe comme le mortel ennemi d'Athènes il ajoutait : Ne voyez-vous pas que plus on le laisse prendre, plus il prend et plus il se donne de force pour nous accabler ? Quand donc, ô Athéniens, commencerez-vous à faire votre devoir ? Vous répondez : Certes nous le ferons, lorsqu'il sera nécessaire. — Mais cette nécessité, il y a longtemps qu'elle vous presse. Et il pose nettement la question : Sachez bien que tout ce que Philippe entreprend ou médite, il le médite et l'entreprend contre nous. Qui de vous serait assez simple pour croire que quelques bicoques de Thrace ont tenté sa convoitise ; qu'il bravera pour elles travaux, frimas, périls extrêmes ; mais que les ports d'Athènes, ses arsenaux, ses flottes, ses mines d'argent, ses revenus, ses places, toute cette splendeur, enfin, ne le tentera pas ; qu'il vous en laissera tranquilles possesseurs, heureux d'aller en Thrace, arracher aux silos le seigle et le millet, et hiverner au fond des abîmes ? Non, non, Athènes et ses trésors, voilà ce qu'il poursuit partout³.

Ce n'est pas la convoitise seule qui le pousse ; il comprend que, pour l'accomplissement de ses desseins, il faut qu'Athènes disparaisse. Ennemi de la démocratie comme Athènes l'est des tyrans, il ne veut pas autre chose, et il a raison de ne le point vouloir ; c'est, chez lui, vigilance et bon sens. Regardez-le comme l'implacable ennemi de tout gouvernement libre.

¹ Dans ce discours, Démosthène s'écriait encore : *Un mal terrible est venu fondre sur la Grèce. Dans toutes les villes, des hommes trahissent la liberté de leur pays ; ils donnent à Philippe les titres d'hôte, de frère, d'ami..., etc. Procès de l'ambassade, § 258.*

² Le nom de la Chersonèse était *Χερσόνησος* et en dialecte attique *Χερσύνησος*.

³ Sur les affaires de la Chersonèse, 44 et 45.

Cette pensée obsède Démosthène ; il la reprend dans la *IVe Philippique*¹ : Oui, croyez que cet homme veut notre mal ; qu'il hait tout chez nous, et notre ville, et le sol qui la porte ; tout, jusqu'à nos dieux ! Mais c'est principalement à notre démocratie qu'il en veut ; c'est elle qu'enveloppent ses embûches, elle qu'il s'applique à détruire. Il faut le dire, une sorte de nécessité l'y pousse. Réfléchissez en effet : il veut être le maître, et seuls vous lui faites obstacle. Il sait que rien ne sera sûr pour lui tant que vous resterez un peuple libre ; qu'à son premier revers, tout ce qu'il tient comprimé sous sa main lui échappera pour s'enfuir vers nous. Et il terminait en revenant à la seule proposition qui pût sauver Athènes : la réforme des abus, une ligue de toute la Grèce².

La moitié de son conseil fut suivie. Des ambassades partirent, et les mouvements qu'elles imprimèrent à l'opinion publique furent assez forts pour engager Philippe à s'arrêter. Démosthène gagnait du temps, c'était beaucoup, comme il le remarque lui-même, dans la lutte d'une république, contre un monarque (341).

Philippe suspendait ses desseins en Grèce, l'attention y étant éveillée, mais il les poussait activement vers la Thrace, où il croyait trouver plus de facilités. Vers la fin de 541, il assiégea Sélymbrie, et peu de temps après la place plus importante de Périnthe, sur la Propontide. Protégés par la forte position de leur ville sur une éminence que la mer baignait de deux côtés, les Périnthiens firent une opiniâtre résistance, malgré les trente mille hommes dont Philippe les enveloppait, les mines qu'il creusait sous leurs murs et les tours hautes de 80 coudées que lui construisaient ses ingénieurs : la poliorcétique se développait. Mais la défense augmentait aussi ses moyens de résistance : un jour que les Macédoniens pénétrèrent dans la ville par une brèche, ils en furent chassés.

Démosthène suivait tous les mouvements de son adversaire. Aux armées du roi il oppose encore sa parole, et ce qu'il a fait dans le Péloponnèse, il va le faire dans la Thrace. Il se rend à Byzance, la plus grande ville de ces régions, et, détruisant à force d'éloquence une jalousie invétérée, il renoue l'alliance que la guerre Sociale avait brisée ; Byzance envoie des secours à Périnthe ; les Perses, inquiets de voir les Macédoniens si près de l'Asie, lui font passer des soldats, des vivres, de l'argent, et un Athénien, Apollodore, conduit ce secours. Athènes soutint cette coalition par une diversion puissante. Tandis qu'Éphialte, envoyé à Suse, avivait les craintes du grand roi, un chef eubéen tout dévoué à Athènes, Callias, allait piller les villes du golfe pagasique, capturer des vaisseaux chargés pour la Macédoine, et aider Phocion, débarqué dans l'Eubée, à chasser les Macédoniens, qui voulaient faire de cette île *une forteresse menaçante pour Athènes*. Phocion n'était que la main qui avait exécuté ; c'est Démosthène qui avait fait voter l'expédition ; lui encore qui venait de former contre le roi une ligue comprenant, avec l'Eubée et Corcyre, presque toutes les cités riveraines du golfe de Corinthe. Au printemps de 340, leurs députés vinrent à Athènes se concerter sur les opérations à entreprendre et les subsides à fournir. Le peuple reconnaissant de ces succès dus à son grand orateur lui décerna une couronne d'or.

Cependant Philippe n'avancait pas devant Périnthe ; croyant plus facile de prendre Byzance, il divisa ses forces et assiégea les deux villes à la fois ; en même temps il se plaignit à Athènes des dernières hostilités. C'en était trop :

¹ Si ce discours est de lui.

² Le discours *Sur les affaires de la Chersonèse* est de 341. La *IIIe Philippique*, une de ses harangues les plus véhémentes, fut prononcée quelques jours après.

Byzance aux mains du roi fermerait la route de l'Euxin. Cette fois Philippe menaçait de tarir les sources mêmes de la vie du peuple ; aussi l'irritation fut extrême, et Athènes enfin se retrouva. Démosthène fit renverser la colonne sur laquelle, sept années auparavant, le traité de 346 avec **le misérable Macédonien** avait été gravé, et l'on arma cent vingt galères montées par des hoplites athéniens, sous les ordres de Phocion¹. Encouragés par cette décision, les insulaires de Chios, de Rhodes et de Cos envoyèrent aussi des secours à Byzance. Cette ville, établie à la pointe d'une péninsule triangulaire dont deux côtés étaient baignés par la mer et le troisième protégé par une forte muraille, pouvait tenir longtemps, surtout si les puissances maritimes lui venaient en aide, et ce secours arrivait. La probité de Phocion, comme l'éloquence de Démosthène, firent oublier aux Byzantins leurs rancunes et leurs soupçons contre Athènes. Naguère ils avaient refusé de recevoir Charès et son escadre, car c'était presque malgré ces villes qu'Athènes les assistait ; Phocion fut admis dans Byzance, et Philippe, vaincu par Démosthène, s'éloigna en frémissant (339)².

Comme Mégare, comme Ambracie, comme l'Eubée, Byzance et Périnthe lui échappaient. A l'est, à l'ouest, au centre, il n'éprouvait qu'humiliations et défaites ; et ceux qui lui infligeaient ces affronts répétés étaient les vaincus d'Ægos-Potamos ! Oui, mais les restes d'un grand peuple conduits, soutenus par un grand homme.

Périnthe et Byzance firent sculpter un groupe colossal qui représentait les deux villes offrant au peuple athénien une couronne, et décrétèrent que leurs députés iraient aux quatre grands jeux de la Grèce proclamer les services d'Athènes, ainsi que leur gratitude. Sestos, Éléonte, Madytos et Alopéconnèsos envoyèrent à Athènes une couronne d'or de la valeur de 60 talents, et dressèrent un autel consacré à la Reconnaissance et au Peuple athénien.

Ce fut le dernier des beaux jours d'Athènes. Je me trompe, elle en aura un encore, le lendemain de Chéronée.

Philippe alla cacher son dépit loin de la Grèce. Il fit une expédition contre les Scythes établis entre le mont Hémos (Balkan) et le Danube, mais fut battu au retour par les Triballes, qui lui enlevèrent son butin et le blessèrent grièvement. Tandis qu'il s'enfonçait dans le nord, ses amis lui préparaient en Grèce un triomphe. Eschine soulevait tout le conseil amphictyonique contre les Locriens d'Amphissa, qui osaient cultiver quelques parcelles du territoire crisséen adjudgé au dieu de Delphes après la première guerre Sacrée. Était-il vendu à Philippe, et voulait-il préparer une nouvelle intervention de ce prince dans les affaires de la Grèce centrale ? Démosthène le prétendit. Il est certain du moins qu'il servit à la fois la cause de l'étranger et celle du fanatisme. Quand il annonça cette nouvelle à l'assemblée athénienne, Démosthène s'écria : **Tu apportes la guerre, Eschine, au cœur de l'Attique, une guerre sacrée !** En effet, quelque temps après, le commandement des forces amphictyoniques fut remis de nouveau au roi de Macédoine par le décret suivant :

Climagoras étant pontife dans l'assemblée du printemps, les Hiéromnémons, les Pylagores et tout le peuple amphictyonique ont arrêté ce qui suit : Comme ceux d'Amphissa se sont partagé la terre sacrée, la cultivent, y font paître leurs

¹ Ce fut pour cette expédition que Démosthène fit opérer une réforme importante dont il parle dans son discours *pour la Couronne*, § 102-107.

² Phocion chassa encore ses troupes de la Chersonèse et ses garnisons de plusieurs villes de la côte.

troupeaux et que sommés de se retirer, ils ont repoussé par la force le conseil général des Grecs, en ont même blessé quelques-uns, Cottyphé, d'Arcadie, général des Amphictyons, sera envoyé en ambassade vers Philippe de Macédoine, le prier de secourir Apollon et les Amphictyons, de ne pas abandonner le dieu outragé par ces impies Amphissiens, et que tous les Grecs faisant partie du conseil amphictyonique l'ont élu général, chef absolu. En ce moment, la Pythie *philippisait*.

Philippe accepta ce devoir sacré qui lui était si utile, et envoya aussitôt un message à ses alliés du Péloponnèse pour qu'ils eussent à se trouver en armes, dans la Phocide, au commencement du mois de boédromion, avec des vivres pour quarante jours (août-sept.). **Ceux qui ne viendront pas avec toutes leurs forces**, ajoutait la lettre, seront punis par nous des peines dont le conseil nous a permis d'user. Lui-même pénétra en Phocide avec une armée, dans l'intention apparente de descendre par la Doride sur Amphissa. Mais, après quelques marches dans cette direction, il se détourna subitement sur Élatée, qu'il prit. De là, il était facile de pénétrer, par la vallée du Cephise, dans la Béotie et l'Attique, si une vaillante armée n'en barrait pas la route. Avec des Grecs encore libres, il y avait toujours à craindre quelque résolution désespérée : les souvenirs de Leuctres et de Marathon commandaient la prudence, même à ce prince audacieux que la victoire avait déjà tant de fois suivi. D'abord, pour assurer au besoin sa retraite sur la Thessalie, il fortifia Élatée ; puis, afin d'empêcher l'union des deux villes qui étaient encore à cette heure les plus grandes puissances militaires de la Grèce, il chargea Python de porter aux Thébains des paroles de paix, malgré le secret ressentiment qu'il avait conçu contre ce qu'il appelait **l'insolence leuctrienne**¹, et de demander à ces anciens rivaux d'Athènes de lui ouvrir les passages qui conduisaient dans l'Attique (339).

Ces effrayantes nouvelles arrivèrent de nuit à Athènes, au moment où les prytanes prenaient leur repas accoutumé. Aussitôt des feux allumés sur l'Acropole appelèrent dans la ville les habitants des campagnes ; la trompette, sonnante par toutes les rues, éveilla les citoyens, et, à la pointe du jour, une multitude inquiète se trouva réunie au Pnyx. Les magistrats firent répéter la nouvelle par un de ceux qui l'avaient apportée ; quand il se tut, la foule terrifiée resta silencieuse et aucun des orateurs habituels n'osa prendre la parole, malgré les invitations répétées du héraut. Enfin l'assemblée porta ses regards sur Démosthène ; il monta à la tribune, exhorta le peuple à ne pas perdre courage, et proposa un décret où se trouvaient de nobles paroles. **Tant que Philippe n'a touché qu'à des villes barbares, étrangères à la Grèce, les Athéniens ont pu fermer les yeux sur ses envahissements ; mais quand ils le voient porter la main sur les villes grecques, traiter les unes avec ignominie, ruiner et détruire les autres, ils se regarderaient comme indignes de la gloire de leurs ancêtres s'ils abandonnaient des Grecs que Philippe prétend asservir...** Après avoir offert des prières et des sacrifices aux dieux protecteurs d'Athènes, le sénat et le peuple ont résolu de mettre en mer deux cents vaisseaux. Le commandant de cette flotte la conduira en deçà des Thermopyles ; les généraux de la cavalerie et de l'infanterie mèneront leurs troupes à Éleusis. En outre, des députés seront envoyés par toute la Grèce, et d'abord vers les Thébains, que Philippe menace de plus près ; ils les exhorteront à ne pas le craindre, à défendre leur liberté, celle de tous les Grecs. Ils diront que s'il a existé quelque mésintelligence entre les deux villes, les Athéniens l'ont oubliée, qu'ils sont prêts à secourir les Thébains

¹ Diodore, XVI, 58.

de soldats et d'argent, à les fournir de traits et d'armes. Car les Grecs peuvent avec honneur se disputer entre eux la prééminence ; mais recevoir la loi d'un barbare est chose indigne de leur gloire et de la vertu de leurs ancêtres.

En même temps, Démosthène demanda l'institution d'un comité de salut public, l'emploi de toutes les forces d'Athènes, et ces forces étaient considérables, grâce à deux mesures qu'il proposa, et dont l'une était une victoire sur un vieil abus : il fit suspendre tous les travaux publics, et employer à la guerre l'argent qui leur était consacré ; auparavant, on eût ajouté au *théoricon* les reliquats de ce budget. En outre, on avait sous la main une armée, déjà réunie, de dix mille mercenaires.

Les députés partirent en toute hâte. Les Thébains avaient des griefs contre Philippe : il leur avait enlevé Échinus sur le golfe Maliaque ; il leur avait refusé Nicée, la clef des Thermopyles, et sa puissante amitié les effrayait. L'ambassade macédonienne, qui était déjà dans la ville, rappelait les services du roi et le sort de ceux qui soutenaient la guerre contre l'autorité sacrée des amphictyons. Mais Démosthène, de son souffle puissant, enflamma les Thébains d'une si noble ardeur, et répandit sur toutes les autres considérations de si épaisses ténèbres que, bannissant crainte, prudence, reconnaissance même, ils s'abandonnèrent à l'enthousiasme du devoir. Cette oeuvre de l'éloquence parut si prodigieuse, si menaçante, que Philippe envoya sur-le-champ des hérauts demander la paix ; que la Grèce entière se dressa, l'œil fixé sur l'avenir ; que, non seulement les généraux athéniens, mais les chefs de la Béotie, suivaient les ordres de Démosthène, devenu à Thèbes, non moins que dans Athènes, l'âme de toutes les assemblées populaires.

Les alliés furent d'abord heureux dans quelques engagements particuliers. Une ruse de Philippe, l'indiscipline des mercenaires, peut-être l'incapacité des chefs, lui livrèrent les passages de la Doride, d'où il put descendre sur Amphissa, qui fut prise et ruinée. Les prêtres de Delphes étaient satisfaits : les sacrilèges avaient vécu, mais la liberté grecque allait mourir. Cet échec encouragea le parti de la paix. Dans Thèbes, dans Athènes, des voix s'élevèrent pour revenir aux négociations. Philippe semblait vouloir s'y prêter, et Phocion y poussait. **Prends garde que les Athéniens ne se fâchent**, lui dit un jour Démosthène ; **Et toi, répondit Phocion, prends garde qu'ils ne reviennent à la raison.** Mais Athènes était avec Démosthène ; elle lui vota, sur la proposition d'Hypéridès, une nouvelle couronne d'or (été de 338).

L'action générale fut assez longtemps retardée pour que les Spartiates eussent pu se lever et accourir sur ce dernier champ de bataille de la liberté ; ils n'y vinrent même pas, comme à Marathon, trop tard. Sauf quelques hommes de Corinthe, et peut-être de l'Achaïe, Athènes et Thèbes restèrent seules. Les Grecs avaient beaucoup de chefs, les Macédoniens un seul ; cette différence suffirait à expliquer le résultat. L'armée hellénique était bien inférieure par le talent des généraux, mais au moins égale en nombre à celle de Philippe, qui comptait trente mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux. Démosthène, malgré ses quarante-huit ans, servait à pied parmi les hoplites. La bataille se livra près de Chéronée. Alexandre alors âgé de dix-huit ans prit position en tête de l'aile gauche opposée aux Thébains ; Philippe à l'aile droite, en face des Athéniens. Au centre des deux armées étaient les mercenaires. Alexandre, le premier, entama les lignes ennemies par son impétueuse valeur. On dit que Philippe laissa les Athéniens épuiser leur fougue et se débâter à la poursuite des ennemis, rompus par leur premier choc, qu'alors il fondit d'une hauteur sur leurs lignes en

désordre, et les mit en déroute. Mille Athéniens furent tués ; deux mille faits prisonniers, et parmi eux Démade ; le reste prit la fuite ; Démosthène fut au nombre de ces derniers¹. La perte des Thébains n'est pas connue, mais dut être considérable. Le bataillon sacré resta tout entier sur le champ de bataille. *On ne grava point, dit Pausanias, d'épithaphe sur leur tombeau, car la fortune les avait trahis, mais on le surmonta d'un lion, en souvenir de leur courage* (2 août 338).

Athènes, en apprenant ce désastre, montra une constance romaine. Sur la proposition d'Hypéridès, un décret fut rendu qui, pour décider les esclaves et les métèques à s'armer, promit aux premiers la liberté, aux seconds le titre de citoyens. Le sénat des Cinq-Cents dut descendre en armes au Pirée, pour y régler tous les préparatifs de défense. Comme au temps des guerres Médiques, on se prépara à transporter dans cette forteresse les femmes et les enfants ; les bannis furent rappelés, les citoyens frappés d'*atimie* réhabilités. On prit 100 talents dans le trésor pour réparer les murs et l'on demanda des contributions volontaires aux citoyens riches, aux alliés : Démosthène donna 400 mines. Les timides songeaient à fuir ; une résolution de l'assemblée assimila l'émigration à la trahison, et plusieurs furent exécutés pour ce lâche abandon de la patrie en deuil².

Des trois généraux athéniens, l'un, Stratoclès, semble être resté sur le champ de bataille ; l'autre, Charès, échappa et ne fut point décrété d'accusation ; tout le ressentiment d'Athènes tomba sur le troisième, Lysiclès, qui s'était sans doute montré particulièrement incapable : il fut mis à mort. Était-ce une victime immolée à la colère du peuple ? L'incapacité, dans un certain poste et portée à un certain degré, mérite un châtement sévère. Ce fut l'intègre Lycurgue qui l'accusa. *Tu commandais l'armée, et mille citoyens ont péri, et deux mille ont été faits prisonniers, et un trophée s'élève contre la république, et la Grèce entière est esclave ! Tous ces malheurs sont arrivés quand tu guidais nos soldats, et tu oses vivre, tu oses voir la lumière du soleil, te présenter sur la place publique, toi, monument de honte et d'opprobre pour la patrie !*

Rome parut plus grande après Cannes : elle sortit tout entière au-devant de Varron ; l'intérêt de la défense exigeait cette magnanimité ; Athènes du moins, sous le coup qui la frappait, ne plia pas le genou devant son vainqueur. Sur le marbre du tombeau on grava l'inscription suivante : *Nos guerriers, défenseurs de la patrie, ont revêtu leurs armes pour le combat ; ils ont abattu l'insolence de l'ennemi et n'ont pas, dans leur bouillante ardeur, ménagé leur vie. Entre eux et l'oppresseur, ils ont pris Pluton pour arbitre, ne voulant pas que la Grèce sentît le joug sur sa tête et subît l'odieux outrage de la servitude. Ils sont morts en grand nombre ; la terre de la patrie possède en son sein leurs dépouilles. C'est le sort que Jupiter impose aux mortels. Ne faillir jamais, réussir toujours n'appartient qu'aux dieux ; nul mortel ne peut fuir sa destinée. C'était l'ancienne Envie des dieux qui reparaisait, habileté oratoire bonne en face de vaincus qu'il fallait sauver du désespoir*³.

¹ Je ne rappelle pas la ridicule histoire de sa faite. Démosthène n'était pas Léonidas, mais il ne fut pas, il ne pouvait pas être le grotesque personnage qu'on représente. La lâcheté n'était pas en honneur à Athènes, et Démosthène y fut toujours honoré. C'est dans Diodore de Sicile, le principal mais très insuffisant historien de cette période, qu'on trouve, au livre XVI, 85-86, le récit de cette bataille.

² Eschine, *Disc. sur la couronne*, p. 105 (Plougoulm).

³ Mais l'épithaphe est-elle authentique ? Plusieurs savants en doutent.

Athènes conserva sa confiance à ceux qui avaient soutenu son courage. Plusieurs des mesures proposées par Hypéridès étaient contraires à d'anciennes lois, et il se trouva quelque ami zélé de la Macédoine pour l'accuser d'illégalité. Il y répondit par un discours où se trouvent ces fermes et fières paroles : **As-tu écrit dans le décret que la liberté fût donnée aux esclaves ? — Oui, pour que les hommes libres ne fussent pas réduits en esclavage. — As-tu demandé le rappel des exilés ? — Oui, pour que personne ne partît en exil. — Ne savais-tu pas que de telles propositions étaient interdites par la loi ? - Non, car les armes des Macédoniens m'en cachaient le texte.** Les juges, aussi patriotes que l'accusé, repoussèrent l'accusation.

Athènes n'hésita pas davantage à glorifier Démosthène. Malgré les clameurs élevées contre l'homme qui avait tant contribué à cette guerre malheureuse, les parents des victimes célébrèrent chez lui le repas des funérailles, et Athènes le chargea de prononcer l'oraison funèbre. **Non**, s'écria l'orateur, justifiant à la fois et lui-même et Athènes dans une explosion d'éloquence, **non, Athéniens, vous n'avez pas failli en courant à la mort pour le salut et la liberté de la Grèce ! Non, j'en jure par vos ancêtres tombés à Marathon, à Salamine, à Platée.** Et, mettant l'honneur dans le devoir accompli, non dans le succès, il termina par ces brèves et viriles paroles : **Nos morts ont rempli le devoir de vaillants citoyens ; quant à la fortune, ils ont eu celle que les dieux leur ont donnée.**

Réservez une place, dans ces souvenirs, à un rhéteur qui fut un jour citoyen, s'il en faut croire un récit qui n'est peut-être qu'une légende : le vieil Isocrate, encore en santé, malgré ses quatre-vingt-dix-huit ans, se laissa mourir de faim : son éternelle illusion sur les bonnes intentions de Philippe venait de s'évanouir, la réalité le tua¹.

Philippe fut digne d'Athènes. On rapporte que le soir de Chéronée, célébrant avec ses amis cette grande victoire, il ajouta, après le sacrifice aux dieux, l'ivresse du vin à celle de la joie², et vint, la tête couronnée de fleurs, insulter aux captifs. **Eh quoi !** lui dit Démade, **la fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, et tu joues celui de Thersite !** Rappelé à sa dignité par cette flatterie courageuse, il foula aux pieds ses couronnes³ et, redevenu lui-même, le politique à la fois généreux et habile, il délivra sans rançon tous les prisonniers d'Athènes, brûla ses morts et lui renvoya honorablement leurs restes, par une ambassade chargée de lui offrir des conditions de paix qu'elle ne pouvait espérer. On voudrait croire que l'élan patriotique des Athéniens rendait cette générosité nécessaire. Philippe leur laissait Scyros, Délos, Lemnos, Imbros, Samos, et leur donnait Oropos qu'il ôtait aux Thébains ; mais il leur prit la Chersonèse, qui, mettant les détroits en son pouvoir, lui permettait de tenir ce peuple sous la menace de la famine, puisqu'il pouvait maintenant arrêter les blés de l'Euxin. Aussi Athènes cherchera-t-elle

¹ On le dit, du moins, dans des écrits très postérieurs et sans autorité; et on ajoute en preuve de son courage qu'il avait porté le deuil de Socrate, quand ses disciples épouvantés fuyaient; ce n'était pas une témérité bien dangereuse.

² Les Macédoniens étaient de grands buveurs. Philippe le fut ; Alexandre le sera ; un frère de Perdicas II avait été surnommé l'Entonnoir.

³ L'usage des couronnes, que les Égyptiens connaissaient très anciennement, ne remonte peut-être pas pour les Grecs aux temps héroïques, mais il est fort ancien, puisqu'on a gardé ce vers de Sappho (fin du septième siècle) : *Les dieux se détournent de ceux qui se présentent à eux sans couronnes*. Au temps de Périclès, c'était un signe de puissance publique. Les orateurs officiels ne pouvaient paraître à la tribune sans en porter une, comme les magistrats, et on en discernait aux citoyens qui avaient bien mérité de la république. On en avait aussi pour les sacrifices, pour les banquets.

bientôt à se garantir contre ce danger en demandant à l'Italie son approvisionnement en céréales¹. Les Thébains, bien plus sévèrement traités, durent payer la rançon de leurs captifs et de leurs morts, recevoir une garnison macédonienne dans la Cadmée, renoncer à toute domination sur la Béotie, où Orchomène, Thespies et Platée se relevèrent, et rappeler leurs bannis, qui, investis du gouvernement, se vengèrent de leurs adversaires par l'exil ou la mort.

Dans ce traitement contraire infligé aux deux peuples, il y avait de la haine pour cette ville, naguère sauvée par Philippe, maintenant hostile, pour ce lourd génie béotien qui, n'ayant rien donné à la Grèce, n'avait rien à prétendre ; il y avait aussi une affection involontaire pour cet autre peuple, artiste, éloquent et brave, pour cette cité, son infatigable ennemie, mais où se donnait la consécration de la gloire. Philippe craignait-il les lenteurs d'un long siège, les risques de quelque beau désespoir, les retards pour sa grande entreprise ? Sa pensée pesait tout cela, sans doute ; il sentait aussi qu'Athènes, avec sa flotte intacte, n'était point à sa merci et qu'elle pourrait le servir. Mais voyons le meilleur côté : il était tout-puissant et il fut généreux. Après Chéronée, Démosthène pouvait dire aux Athéniens : *Avoir embrassé le parti le plus honorable et se trouver encore en meilleure situation que ceux qui, en nous trahissant, croyaient assurer leur bonheur, je reconnais là votre heureuse fortune.*

La grande entreprise que maintenant Philippe voulait accomplir, ce n'était rien de moins que la conquête de la Perse. De Chéronée il se rendit à Corinthe, où il convoqua les députés de la Grèce. Tous y vinrent, moins ceux de Lacédémone, qui se tinrent dans un dangereux mais honorable isolement. Il leur exposa ses projets et demanda leur concours. Une ligue offensive et défensive fut conclue entre les États grecs et la Macédoine pour le maintien de la paix intérieure et la guerre contre la Perse. On détermina les contingents et les subsides à fournir par chaque cité ; on prononça la peine du bannissement et de la confiscation des biens contre tout Hellène qui s'engagerait au service du grand roi, et l'on nomma Philippe généralissime des forces helléniques, pour venger les vieilles injures de la Grèce et conquérir le pays de l'or. En cas de contestations au sujet des clauses de l'alliance, le conseil amphictyonique prononcerait ; on se souvient que le généralissime était le président de ce conseil : la nasse était donc bien nouée. Cependant, à regarder de loin, cette confédération nouvelle du corps hellénique, dont le roi de Macédoine devenait la tête², semblait reposer sur de justes bases. Les Grecs restaient libres ; ils gardaient leurs lois, leurs propriétés, leurs revenus, mais un autre allait penser et agir pour eux. Rome reprendra ce système contre les derniers héritiers d'Alexandre, et de serviles acclamations salueront Flamininus proclamant, dans cette même ville de Corinthe, la liberté hellénique, le jour où celle-ci sera définitivement perdue pour vingt siècles.

¹ En 329, quand l'Égypte et tout le littoral de l'Asie occidentale furent aux mains des Macédoniens, Athènes établit sur la côte du Picenum une station navale, avec des navires marchands et des galères de combat pour protéger son commerce contre les pirates tyrrhéniens.

² Les conditions de cette ligue sont connues par le discours *Περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν*, qu'on a attribué à Démosthène, mais que les anciens n'admettaient pas dans ses œuvres. Voyez aussi Diodore, XVI, 89 ; XVII, 45, et Justin qui dit (IX, 5) que, au congrès de Corinthe, on lui promit 200.000 fantassins et 15.000 cavaliers. Il y a là une grossière erreur, qu'on a bien souvent répétée. Ces chiffres, s'ils sont exacts, ne sont pas ceux des auxiliaires promis, mais le total des hommes ayant l'âge du service militaire. À ce compte, la France aurait 8 à 9 millions de combattants. On calcula sans doute la population militaire de chaque cité pour déterminer ensuite le contingent de chacune.

Avant de rentrer en Macédoine, Philippe voulut montrer sa puissance dans le Péloponnèse et humilier les Spartiates ; il ravagea la Laconie et agrandit à leurs dépens les territoires de Messène, de Mégalopolis, de Tégée et d'Argos. Il n'eut pas besoin d'aller dans l'Ouest : les Acarnanes chassèrent d'eux-mêmes ses ennemis, et Ambracie reçut une garnison macédonienne, comme Thèbes, Chalcis et Corinthe en avaient déjà : ces garnisons étaient les entraves de la Grèce. Byzance aussi sollicita son alliance (338), de sorte que l'accès de l'Asie lui était ouvert dans le même temps que la Grèce lui était soumise, et il pouvait croire cette soumission sincère, car la servilité s'affichait jusque dans la cité de Démosthène : Athènes donna son droit de cité à Philippe, à Alexandre, à deux de leurs généraux, Antipater et Parménion¹, et dressa, dans sa place publique, une statue au roi de Macédoine, avec l'inscription : **Au bienfaiteur de la patrie !**

L'année suivante se passa en querelles domestiques et en préparatifs. Philippe expédia un corps d'armée en Asie, sous Parménion et Attale. C'est alors sans doute que commencèrent les relations de la Perse et de Démosthène.

Le grand orateur n'avait pas attendu l'or du barbare pour se décider sur la politique à suivre. Il ne vendit ni son éloquence ni son patriotisme. On lui offrait un moyen d'aider sa cause, celle d'Athènes et de la Grèce, il l'accepta. La Perse n'était plus à craindre, la Macédoine l'était beaucoup : les subsides de l'une servirent contre l'autre, comme de nos jours l'or anglais servit contre Napoléon. Si la France qui en a tant souffert, a le droit de trouver ce moyen de guerre peu honorable, personne au moins n'a le droit d'accuser Démosthène de vénalité.

Les préparatifs de Philippe à peu près terminés, il consulta la Pythie sur le succès de l'expédition. L'oracle répondit : **La victime est couronnée, l'autel est prêt, le sacrificateur attend.** Dans cette réponse il lut la ruine des Perses, mais ce jour-là la Pythie ne *philippisait* pas : c'était lui la victime désignée.

Par des fêtes magnifiques, de splendides festins, des jeux, des combats de chants, auxquels il invita tous ses amis grecs, Philippe célébra à la fois son prochain départ et le mariage de sa fille Cléopâtre avec Alexandre, roi d'Épire, son beau-frère. Un nombreux concours d'assistants se trouva réuni de toutes parts dans la ville d'Ægéas en Macédoine. Durant le banquet royal, un tragédien célèbre récita, sur l'invitation du roi, des vers qui disaient : **Vous dont l'âme est plus haute que la zone éthérée, et qui, avec orgueil, regardez l'immense étendue de vos domaines, vous qui bâtissez palais sur palais, et croyez que votre vie ne finira pas, voici la mort qui, d'un pas rapide, s'approche et va jeter dans les ténèbres vos oeuvres et vos longues espérances,** et Philippe applaudissait ; il lisait dans ces vers, au lieu de sa sentence, le destin dont il croyait la Perse menacée.

Au milieu de ces fêtes, des couronnes d'or lui furent offertes par les riches convives et par les principales villes. Athènes même en envoya une avec ce décret : **Si quelqu'un conspire contre la vie de Philippe, et vient chercher refuge à Athènes, il sera livré au roi.** Le banquet terminé, la foule courut au théâtre ; la nuit durait encore. Dès que le jour se montra, on vit s'avancer une pompe religieuse : c'étaient les images des douze grands dieux, travaillées par les plus habiles artistes et parées des plus riches ornements ; à leur suite, venait une treizième statue, celle du roi lui-même, placée sur un trône comme celles des dieux, au rang desquels on le montrait, assis et présent à leur conseil. Lorsque

¹ Ils étaient les chefs de deux des plus puissantes familles de la Macédoine. D'Antipater, le roi disait : *J'ai dormi tranquille, car Antipater veillait.* Plutarque, *Apophtegme.*, 27.

Philippe arriva, vêtu de blanc, il ordonna à ses gardes de se tenir à distance, voulant faire voir à tous qu'il se fiait à l'affection des Grecs, mais presque aussitôt un meurtrier, caché dans les couloirs du théâtre, avec une épée celte sous les vêtements, s'élança derrière lui, le frappe entre les côtes, et l'étend mort à ses pieds : Philippe n'avait que quarante-sept ans. Le meurtrier était un noble macédonien, Pausanias, qui, peu auparavant, lui avait demandé en vain justice d'un outrage. Selon d'autres, il était l'instrument des Perses ou des Athéniens. Enfin on a aussi accusé Olympias.

Souvent blessée par l'attention que son époux donnait à des hétaires de l'Hellade ou à des danseuses thessaliennes, Olympias avait été mortellement offensée, lorsqu'en 337, suivant l'usage oriental de la polygamie qui commençait à s'introduire en Grèce, Philippe avait épousé Cléopâtre, nièce d'Attale, un de ses généraux, et célébré ses nouvelles noces avec toute la pompe royale. Comme la fiancée appartenait à une grande famille de Macédoine, son mariage fit naître des espérances politiques qui se produisirent au milieu même du festin, lorsque Attale, échauffé par le vin, s'écria : **Macédoniens, priez les dieux de donner au sein de notre reine la fécondité et, au royaume, un héritier ! — Me prends-tu pour un bâtard ?** repartit Alexandre, et il lui jeta sa coupe à la tête. Philippe, à moitié ivre, tira son épée et se précipita vers son fils ; mais ses jambes chancelaient ; il tomba, et Alexandre le montrant à ses amis : **Il veut aller d'Europe en Asie et il ne peut se traîner d'une table à l'autre !** Olympias se réfugia auprès de son frère, le roi d'Épire, son fils chez les Illyriens, d'où il revint lorsque Philippe, intéressé à ne point laisser derrière lui une menace de guerre, se réconcilia avec l'Épirote, en le prenant pour gendre. Les soupçons de complicité avec l'assassin se sont étendus à Olympias et à Alexandre. Il n'y aurait pas à s'étonner que la mère, en qui fermentait une sève barbare, ait cherché dans un crime sa propre vengeance et le salut de son fils¹ mais Alexandre, capable d'ordonner des meurtres politiques, même de tuer de sa main un ami dans un accès de colère, ne l'était pas de préparer lentement un parricide.

¹ Suivant Diodore (XVII, 2), peu de temps avant le meurtre, il était né du second mariage de Philippe, un fils dont on pourrait, un jour, opposer les droits à ceux d'Alexandre. Olympias le fit tuer.

Chapitre XXXII – Alexandre (336-323)¹

I. Alexandre et Aristote ; destruction de Thèbes (333)

Alexandre ne pouvait échapper aux faiseurs de légendes. On dit que Philippe étant à Samothrace, dans sa première jeunesse, y fut initié aux mystères, avec Olympias, alors enfant, et orpheline de père et de mère. Il en devint épris, et plus tard ayant obtenu le consentement d'Arymbas, frère de cette princesse, il l'épousa. La nuit qui précéda celle de leur entrée dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un coup de tonnerre la foudre était tombée sur elle et avait allumé un grand feu, qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement. Ce prodige serait bien l'image de la vie d'Alexandre et de cette puissance qui devait s'élever si vite, éblouir le monde, et sitôt disparaître. On disait donc que Jupiter, était le vrai père d'Alexandre, qui, déjà, descendait des dieux et des héros : d'Hercule, par Caranos, et d'Achille, par Olympias². Il vint au monde le 29 juillet 356, le jour même où le temple de Diane, à Éphèse, fut brûlé par Érostrate.

Alexandre avait ce que les Grecs regardaient comme un don des dieux, la beauté : ses yeux étaient doux et limpides, sa peau très blanche, et il inclinait légèrement la tête sur l'épaule gauche. Les grands traits de son caractère se montrèrent dès l'enfance dans les petites choses. Il était encore aux mains de son premier précepteur, Léonidas, qui l'élevait dans les sévères habitudes des Spartiates, lorsqu'un jour, sacrifiant aux dieux, il jeta l'encens à pleine poignée. Attendez, lui dit le parcimonieux mentor, attendez, pour faire de telles offrandes, que vous possédiez le pays où croît l'encens. Plus tard, maître de l'Asie, Alexandre envoya à Léonidas 100 talents pesant d'aromates, en l'invitant à ne plus être chiche avec les dieux.

Quand on amena à la cour le cheval Bucéphale, que lui seul put réduire, il émerveilla ceux qui furent témoins de son audace, et Philippe le saisissant dans ses bras s'écria : Cherche un autre royaume, ô mon fils, le mien n'est pas assez grand pour toi ! C'était dire beaucoup pour un cheval dompté, si cette scène est authentique, mais il est certain qu'Alexandre révéla de bonne heure les dispositions héroïques de son âme impétueuse.

Elles furent augmentées par un autre précepteur, l'Acarnanien Lysimachos, qui lui donna le goût d'Homère et qui comparait Philippe à Pélée, Alexandre à Achille. Achille devint le modèle de celui qui devait laisser bien loin derrière lui le héros de la vaillance. Comme Achille, Alexandre excellait à la course et dans les exercices du corps ; mais, quand on lui demanda s'il disputerait le prix à Olympie : Oui, dit-il, si pour rivaux j'y devais trouver des rois. Comme lui, il jouait de la lyre, même de tous les instruments, sauf de la flûte. Il savait par cœur l'*Iliade* et une partie de l'*Odyssee*. Pindare et Stésichore étaient, avec Homère, ses poètes

¹ Pour ce chapitre, voyez Arrien, *Anabase*, Diodore, Plutarque, *Vie d'Alexandre*, Justin, même Quinte-Curce, qu'il faut toujours lire avec précaution, mais qu'il faut lire, ainsi que Diodore, pour compléter Arrien, qui ne s'est servi que d'ouvrages macédoniens, tandis que tous deux ont puisé aussi aux sources grecques.

² Sur la légende relative à Jupiter et au serpent, voyez Lucien, *Ἀλεξανδρος*, qui l'explique par l'usage des habitants de Pella d'avoir un grand nombre de serpents apprivoisés, usage suivi encore de son temps.

favoris. La musique exerçait sur lui un grand empire : un jour qu'on chantait, avec accompagnement musical, un hymne guerrier, il bondit et saisit ses armes¹.

Il eut un autre maître illustre, Aristote. Le plus savant et le plus profond des philosophes de l'antiquité n'eut point de répugnance à se charger de l'éducation d'un fils de roi. Il avait étudié toutes les formes de gouvernement ; il les admettait toutes, lorsqu'elles étaient d'accord avec les circonstances de temps et de lieux. Mais, pour la Grèce de son époque, il croyait que les constitutions républicaines désorganisaient l'État, en laissant trop libre carrière aux factions ; que la tyrannie, sortie de la faveur populaire, courait toujours le risque d'aboutir à la violence, tandis que la royauté, fondée sur un vieux droit héréditaire, était capable de maintenir la justice, de réprimer l'insolence et de garantir la sécurité des biens et des personnes.

Aristote n'avait donc pas besoin d'être gagné à la cause de la royauté, mais il fallait former l'homme dans le prince en cultivant dans son esprit les dispositions sérieuses : elles ne manquaient pas. Encore enfant, Alexandre avait étonné les ambassadeurs perses en les questionnant sur les routes, les distances, les forces de l'empire du grand roi. Aristote lui apprit, dit-on, beaucoup de sciences : la politique, la morale, même l'éloquence, qui ne s'enseigne pas, mais qui se règle. Médecin, comme son père Nicomachos, il lui inspira du goût pour la médecine, si bien qu'Alexandre pratiqua quelquefois cet art sur ses amis et ses soldats, quoiqu'il n'ait pas su en profiter pour lui-même. On ajoute qu'il l'initia à ses plus profondes spéculations et qu'à la nouvelle qu'il venait de les publier, Alexandre, qui voulait en tout être au-dessus des autres hommes, lui reprocha de n'avoir pas réservé pour eux seuls les mystères de la science.

Je ne sais tout ce qu'Aristote apprit à son royal disciple, car Alexandre ne fut que durant trois Alexandre jeune ou quatre années son élève, et le quitta avant sa dix-septième année² ; mais ce dont je suis sûr, c'est que le philosophe agrandit et éleva son esprit, qu'il lui ouvrit des horizons immenses, qu'il augmenta en lui la soif des grandes choses, dans la paix comme dans la guerre. Le philosophe qui voulait tout savoir et tout régler fut le digne maître du roi qui voulut tout conquérir pour tout renouveler. Cependant quand nous verrons Alexandre concevoir de si hautes et si libérales pensées pour l'ordonnance de son empire, nous nous souviendrons quel était, pour Aristote, l'idéal d'un État : un petit nombre de citoyens servis par des esclaves. Sur ce point l'élève est plus grand que le maître.

Quand Philippe mourut, en 336, Alexandre était à peine âgé de vingt ans. Néanmoins il avait déjà fait ses preuves : quatre années auparavant, régent du royaume, tandis que son père assiégeait Périnthe et Byzance, il avait vaincu des tribus thraces révoltées et, à Chéronée, on avait remarqué son courage. Les circonstances de son avènement étaient des plus difficiles : à l'intérieur et à l'extérieur, tout l'édifice élevé par son père chancelait. Mais Alexandre avait pour

¹ Plutarque, *La Fortune d'Alexandre*, II, 2.

² Sur ce qu'Aristote enseigna à Alexandre, voyez Plutarque, *Alexandre*, 9, et ci-dessus, p. 96. Aristote ne quitta la Macédoine qu'en 335 ; son influence sur l'esprit d'Alexandre put donc se prolonger cinq ans encore.

lui les soldats charmés de sa brillante valeur, le peuple gagné par ses largesses, et mieux que tout cela, son génie¹.

Son premier soin fut de se débarrasser des complices réels ou supposés de Pausanias. On enveloppa aussi dans un complot Amyntas, ce fils de Perdicas à qui Philippe avait pris la couronne, et il fut mis à mort. Aussitôt que Philippe était tombé, Olympias s'était vengée de ses affronts sur Cléopâtre et son fils. Elle tua l'enfant dans les bras de sa mère, et força celle-ci à se pendre avec sa propre ceinture. L'oncle de Cléopâtre commandait un corps macédonien en Asie, Alexandre n'attendit qu'une occasion favorable pour se débarrasser de lui. Ces exécutions étaient des garanties pour le nouveau roi, mais plusieurs aussi d'atroces injustices. Alexandre oubliera ainsi quelquefois Alexandre, pour montrer le roi barbare.

Cependant la Grèce s'agitait : Athènes et, dans Athènes, Démosthène avaient donné le signal. Le grand orateur était en deuil de sa fille morte depuis sept jours, quand un courrier secret lui annonça le meurtre de Philippe. Il prend des vêtements blancs, se couronne de fleurs, et court annoncer aux Cinq-Cents que les dieux lui ont révélé par un songe la mort du Macédonien. Bientôt la nouvelle se confirme, et Démosthène, malgré Phocion, fait décerner une couronne à l'assassin. C'étaient deux mauvaises choses à la fois une ruse inutile, et une offense à la moralité publique. Mais, d'abord, le récit du prétendu songe est d'Eschine, un ennemi, par conséquent suspect² ; ensuite il faut bien reconnaître qu'en montrant la joie que cet assassinat lui causait, Démosthène ne blessait ni la moralité de son temps ni celle de l'antiquité tout entière, qui honorait Harmodios et Timoléon comme des héros, et qui ne craignait pas de dire par la bouche du sage Polybe : [Le meurtre d'un tyran est un titre de gloire](#)³.

Aussitôt des émissaires partent d'Athènes, et Démosthène sème l'or persan et la révolte. Argos, l'Arcadie, l'Élide, rejettent la suprématie macédonienne. Thèbes renverse son gouvernement oligarchique et attaque la Cadmée, encore tenue par les troupes que Philippe y a mises ; Sparte sort de son immobilité et cherche des alliés ; les Étoliens offrent des secours aux bannis des Acarnaniens ; les Ambraciotes chassent les garnisons macédoniennes ; Démosthène, enfin, négocie la révolte du général qui commandait l'armée envoyée par Philippe en Asie.

Au milieu de cette effervescence, Alexandre paraît et déconcerte tout par sa rapidité. Une armée formidable le suit. Il gagne les Thessaliens, convoque aux Thermopyles les amphictyons, qui reconnaissent sa suprématie, promet aux Ambraciotes l'autonomie, et se montre tout à coup sous les murs de Thèbes, qui se tait, frappée d'effroi. Athènes lui députe des ambassadeurs, parmi lesquels on mit Démosthène, qui, soit crainte, soit pudeur, ne se serait pas avancé au delà du Cithéron, et elle lui vote deux couronnes d'or, une de plus qu'elle n'en avait décerné à Pausanias⁴. Enfin Alexandre convoqua dans Corinthe l'assemblée générale de l'Hellade, même les Spartiates, qui répondirent avec plus de dignité que de prudence : [Notre habitude est de conduire les autres et non pas de les suivre](#). Sans doute Alexandre sourit en entendant ces théâtrales paroles. Mais

¹ Suivant Justin (XI, 1), il aurait accordé exemption aux Macédoniens de toutes charges et impôts, sauf le service militaire. Cela est impossible. Peut-être faut-il entendre les impôts de l'année courante.

² Eschine, *Contre Ctésiphon*, 77-78.

³ II, 56, 15. Athènes avait, en 359, donné le droit de cité et une couronne d'or aux deux assassins du roi de Thrace, Cotys, comme meurtriers d'un tyran. Cf. Démosthène, *Contre Aristocr.*, 119.

⁴ Cette légation de Démosthène est peu probable.

Sparte n'était plus qu'un souvenir ; il le respecta, afin de n'être pas détourné un seul instant de sa grande affaire. L'assemblée le nomma chef suprême des Grecs dans la guerre contre les Perses. Quant à Attale, il l'avait fait assassiner (336).

Un homme étonna cependant le jeune victorieux. On conte qu'à Corinthe Alexandre alla voir Diogène dans son tonneau. *Que veux-tu de moi ?* demanda-t-il au philosophe. — *Que tu t'ôtes de mon soleil !* Sur quoi le prince aurait dit à ceux qui l'accompagnaient : *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.* Ce n'est pas probable ; mais il est vrai qu'il n'y a que deux moyens de se mettre au-dessus de la fortune : par le dédain ou par la force, et le premier est le plus sûr¹.

Puisque nous en sommes aux mots historiques, qui, peut-être, ne le furent jamais, disons encore qu'Alexandre, venu à Delphes à une époque de l'année où le dieu du soleil s'éloignait de son temple assombri par l'hiver, voulut, malgré l'absence d'Apollon, consulter l'oracle. La Pythie s'y refusant, il la saisit et, de force, il la menait à l'ancre prophétique, quand elle s'écria : *Ô mon fils, tu es irrésistible !* Alexandre, à ces mots, s'arrêta ; il avait reçu l'oracle qu'il souhaitait. Les Grecs avaient trop d'esprit pour n'en pas prêter à ceux qu'ils faisaient parler. Je ne garantis pas l'authenticité de tous les mots à effet qu'ils ont mis dans la bouche de Philippe, d'Alexandre et de tant d'autres. Ils aimaient à jeter ces fleurs légères, au milieu de la grave histoire, pour en atténuer la sévérité, et ils y ont réussi.

En quelques semaines, Alexandre avait tout pacifié au sud de son empire ; mais au nord les peuples barbares remuaient. Il courut de ce côté, arriva en dix jours au pied de l'Hémos (Balkan), qu'il franchit, malgré la résistance des Thraces indépendants, et battit complètement les Triballes, dont les débris s'enfuirent dans l'île de Peucé, sur le Danube, où, malgré quelques vaisseaux qu'il avait fait venir de Byzance, il ne put les forcer. Il passa audacieusement le grand fleuve et détruisit une ville des Gètes, qui, effrayés, reculèrent dans la profondeur de leurs déserts ; mais il ne resta qu'un jour sur la rive gauche ; c'était assez pour que le bruit de cet exploit répandit au loin la crainte de ses armes. Il relut des ambassades de plusieurs peuples de ces régions, même des Celtes, voisins du golfe Adriatique. *Que craignez-vous ?* demanda à ceux-ci le jeune conquérant, qui attendait un hommage à sa valeur. — *Que le ciel ne tombe,* dirent ils. — *Les Celtes sont fiers,* répliqua Alexandre. Il leur donna pourtant le titre d'alliés et d'amis ; puis s'éloigna des rives du Danube, où il avait établi le respect de son nom, et alla le porter à l'ouest chez les Illyriens, tribus vaillantes, mais barbares, qui sacrifièrent avant le combat trois jeunes gens, trois jeunes filles et trois béliers noirs.

Alexandre venait de faire le tour de ses États, en battant sur son passage les peuples environnants. Il apprend tout à coup que, sur le bruit mensonger de sa mort chez les barbares, les bannis sont rentrés dans Thèbes, qu'ils ont surpris et égorgé un des chefs de la garnison macédonienne, mais que la Cadmée tient encore.

En treize jours, il arrive en Béotie avec trente-trois mille hommes. Les Phocidiens et les habitants de Thespies, d'Orchomène et de Platée, ennemis héréditaires de la grande cité béotienne qui leur avait fait un sort si dur, étaient accourus à la curée. *Démosthène m'appelait un enfant quand j'étais chez les Triballes,* dit Alexandre, *et jeune homme quand j'arrivai en Thessalie ; je lui montrerai sous*

¹ Voyez Bayle, *Dict. philos.*, art. *Diogène*. Le philosophe n'était pas seul à habiter une pareille demeure ; des exilés, des mendiants, se logeaient ainsi économiquement.

les murs d'Athènes que je suis un homme. Il chercha pourtant à éviter l'effusion du sang, et laissa aux Thébains le temps de revenir à la soumission. Ils répondirent par une proclamation où ils appelaient à eux tout homme qui voudrait, avec l'aide du grand roi, travailler à rendre la liberté aux Grecs et à renverser le tyran de la patrie. Quoiqu'ils n'eussent point reçu les secours qu'Athènes leur avait votés sur la proposition de Démosthène, ni ceux de l'Élide et de l'Arcadie, qui s'arrêtèrent à l'isthme de Corinthe, ils présentèrent la bataille aux Macédoniens en avant de leurs murs. La lutte fut acharnée et longtemps indécise. Alexandre, ayant aperçu une poterne laissée sans gardes, lança de ce côté Perdicas avec une troupe d'élite. A la vue de leur ville ouverte à l'ennemi, les Thébains rentrèrent précipitamment ; mais la garnison de la Cadmée fit une sortie, et ils furent enveloppés. Il n'y avait plus à combattre pour vaincre, ni même pour se sauver; du moins ils moururent en gens de coeur. Aucun ne demanda quartier. Pendant tout le jour on tua. Plus de six mille Thébains périrent : trente mille furent pris.

Thèbes allait avoir le sort qu'elle avait infligé à Platée, qu'elle avait demandé pour Athènes. Elle n'avait pas de grand et noble souvenir qui pût la sauver. Dans le conseil des alliés on n'en rappela qu'un, c'est qu'elle avait été mise jadis au ban de la Grèce pour son alliance impie avec Xerxès. Le décret suivant fut rendu : La ville de Thèbes sera détruite de fond en comble ; les captifs seront vendus à l'enchère ; les fugitifs seront arrêtés partout où on les trouvera, et aucun Grec ne pourra recevoir un Thébain sous son toit. Orchomène et Platée seront rebâties. En conséquence de ce décret, dicté par une haine séculaire plutôt que par la récente victoire, Alexandre fit raser la ville, moins la Cadmée où il mit garnison et la maison de Pindare, dont le génie plaisait au sien. Il laissa libres les prêtres, ceux qui avaient des liens d'hospitalité avec ses Macédoniens, et une noble Thébaine, Timocléia, qu'un de ses officiers avait outragée. Comme celui-ci exigeait encore qu'elle lui révélât le lieu où ses trésors étaient cachés, elle l'avait mené à un puits, lui disant : Ils sont là ; et après qu'il y fut descendu, elle l'y avait tué à coups de pierres ; le roi lui donna raison. Le reste de la population fut vendu aux enchères, qui produisirent 400 talents d'argent (2.495.000 francs ; c'était 83 francs seulement par tête¹) ; enfin le territoire thébain fut partagé entre les alliés d'Alexandre (automne 555).

Une des plus vieilles cités de l'Hellade était donc détruite; d'antiques légendes, chères au génie hellénique, ne savaient plus où se placer, et certains dieux perdaient leurs honneurs accoutumés. C'était une mutilation de la Grèce qui laissait de la tristesse dans les coeurs et de la crainte dans l'esprit de ceux qui redoutaient le courroux des divinités poliades. Aussi, moins de trente ans après, Cassandre, un des successeurs d'Alexandre, rebâtit la cité de Dionysos et des Labdacides.

Pour le moment, cette terrible exécution jeta l'effroi dans la Grèce, et de toutes parts affluèrent les marques de soumission et de repentir. Athènes elle-même envoya féliciter le conquérant sur son heureux retour. Alexandre, en réponse, demanda que neuf de ses ennemis lui fussent livrés. Cette proscription est, pour les patriotes qu'elle frappait, un titre d'honneur. Leurs noms méritent d'être conservés : c'étaient Démosthène, Lycurgue, Hypéridés, Polyeucte, Charès, Charidèmos, Éphialtès, Diotimos et Héroclès. Les Athéniens hésitèrent en face de

¹ Justin dit cependant (III, 4) que les enchères furent élevées, parce que *pretium non ex umentium commodo, sed ex inimicorum odio extenditur*.

cette lâcheté, et Démosthène leur conta la fable du loup qui demandait aux brebis de lui livrer leurs chiens. L'honnête Phocion exhortait les victimes à se dévouer pour le salut public ; ajoutons qu'il eût fait, sans hésiter, ce qu'il demandait aux autres. La circonstance était grave : Alexandre n'en avait pas d'abord exigé davantage des Thébains Athènes cependant résista, et Démade proposa un décret habilement rédigé, qui, tout en renfermant la résolution de ne pas livrer les orateurs, promettait de les punir suivant la rigueur des lois, s'ils étaient jugés coupables. Il fut chargé de le faire agréer par Alexandre. L'heure de la colère était passée; le roi trouvait déjà qu'il y avait eu assez de sang versé à Thèbes. Démade réussit; il obtint même pour Athènes la permission de recevoir quelques Thébains fugitifs. Mais Éphialtès et Charidèmos, les deux chefs militaires du parti, furent contraints de s'exiler. Alexandre retrouvera le premier en Asie, à Halicarnasse, où le proscrit arrêtera un moment la fortune du conquérant.

Bien sûr désormais de la Grèce, Alexandre revint en Macédoine. Il y rassembla le conseil des chefs de son armée, pour les consulter sur l'expédition d'Asie, ou plutôt pour leur exposer ses projets et ses plans. Il les enflamma par ses discours, et la guerre étant résolue, il offrit de magnifiques sacrifices aux dieux, dans la ville de Dion, dans celle d'Ægées, et il célébra des jeux scéniques en l'honneur de Jupiter et des Muses, selon les rites institués anciennement par Archélaos. Des repas splendides, donnés aux généraux macédoniens et aux envoyés de la Grèce, des fêtes magnifiques à l'armée entière, précédèrent le départ de l'expédition et les longues fatigues que tous ensemble allaient partager.

Mais nous sommes en Macédoine ; la politique de l'Orient, qui compte la vie pour si peu, y domine ; il nous faut donc mentionner une autre précaution prise par Alexandre avant son départ : il fit tuer les parents de sa belle-mère Cléopâtre et tous ceux des siens qu'il lui sembla dangereux de laisser en arrière. Les grands hommes sont comme les grands chênes : ceux-ci tiennent par leurs racines au sol qui les porte, comme ceux-là, par certains côtés du caractère, aux mœurs et à la société d'où ils sont sortis.

II. Situation de l'empire Perse ; bataille du Granique (334) ; conquête de l'Asie-Mineure (333)

L'empire qu'Alexandre allait attaquer était depuis bien longtemps près de sa ruine. La retraite des Dix Mille avait révélé sa faiblesse; et depuis cette expédition, que de secousses, sans parler de l'entreprise d'Agésilas, avaient ébranlé cet empire caduc ! En premier lieu, la révolte d'Évagoras, qui s'étant rendu indépendant à Salamine, en Chypre, s'allia avec le roi d'Égypte, Acoris, et résista aux forces du grand roi, même après que celui-ci, par le traité d'Antalcidas, eut fait reconnaître

des Grecs ses droits à la possession de Chypre. Battu d'abord, Évagoras se releva, grâce aux divisions des satrapes qui commandaient l'armée ennemie, et se rit, au bout de dix ans, reconnaître comme prince souverain (385). Tout l'empire avait, encore une fois, lutté en vain contre un seul homme et une seule ville.

Une autre guerre, celle d'Égypte, ne finit pas mieux. Cette province avait, depuis l'an 411, ses rois particuliers. En 386 Acoris y régnait depuis six années ;

Artaxerxés le fit attaquer en même temps qu'Évagoras, avec aussi peu de succès. Menacé de nouveau en 377, Acoris prit à sa solde l'Athénien Chabrias, que, sur la plainte du roi, Athènes rappela. Pharnabaze, chargé de réduire l'Égypte avec deux cent mille hommes et vingt mille Grecs auxiliaires, obtint qu'Iphicrate vint commander sous lui. Quand le général athénien arriva, les vingt mille Grecs n'étaient pas encore réunis : **Quoi ! dit-il à Pharnabaze, vos paroles et vos actions sont-elles si peu d'accord ? — Je suis maître de mes paroles,** répondit le satrape, **mais mes actions dépendent du roi.** Souvent ainsi les ordres inintelligents et despotiques de celui qu'on appelait ***l'homme semblable aux dieux*** paralysaient l'action des généraux. Le retard qu'avaient éprouvé les levées fit échouer l'expédition.

En 362, ce fut l'Asie Mineure presque entière qui faillit se détacher de l'empire. Le satrape de Phrygie, Ariobarzane, qui possédait Périnthe, sur la Propontide, et les deux rives de l'Hellespont, s'était révolté contre son maître et, pour obtenir l'alliance des Athéniens, il leur avait cédé Sestos, ***la huche du Pirée***¹, avec une partie de la Chersonèse. Sous prétexte de le faire rentrer dans le devoir, les satrapes de Lydie et de Cappadoce et Mausole, prince de Carie, avaient attaqué Adramytte et la forte place d'Assos, qui s'étaient déclarées pour lui; en réalité, ils voulaient profiter, eux aussi, de la vieillesse d'Artaxerxés Memnon et des troubles du palais, pour se rendre indépendants. Dans le même temps, les Phéniciens remuèrent, et toute la partie occidentale de l'empire sembla perdue. La trahison rompit le lien des coalisés ; mais Datame, satrape de Cappadoce, se défendit longtemps, et ne succomba que sous le poignard d'un assassin. Quelques années plus tard, en 550, Artabaze, satrape révolté de Phrygie, s'enfuit en Macédoine, auprès de Philippe, auquel sans doute il apporta d'utiles renseignements.

La fin du règne d'Artaxerxés fut troublée par des conspirations domestiques et des assassinats. Ochus, son fils, monté par cette voie sur le trône en 558, fit périr ses cent dix-huit frères et tous ceux de ses parents qui lui portaient ombrage. Il eut à combattre une ligue des petits rois phéniciens d'Arados, de Tyr et de Sidon. Cette ligue fut dissoute par la trahison ; les Sidoniens brûlèrent eux-mêmes leur ville où le vainqueur ne trouva que quarante mille cadavres ; Chypre aussi succomba, malgré huit mille mercenaires que Phocion y avait amenés. Pour achever cette reconstruction de l'empire, Ochus attaqua l'Égypte, où Agésilas avait fait roi Nectanébos. Il prit à son service dix mille Grecs de Thèbes, d'Argos et d'Asie Mineure ; Nectanébos en avait vingt mille. Placés en face les uns des autres, dans des querelles étrangères, les mercenaires s'entendaient et s'épargnaient, comme les condottieri italiens du quinzième siècle, et les guerres étaient sans fin, à moins que l'or ne décidât la victoire, en déterminant la défection d'une de ces troupes vers l'autre. Ochus, plus heureux que ses prédécesseurs, réduisit l'Égypte, mais il blessa profondément ses sentiments religieux en pillant les sépultures et les temples : comme Cambyse, il tua le boeuf Apis (344). Devenu odieux, même aux Perses, il fut empoisonné par l'eunuque Bagoas qui mit à sa place le plus jeune fils de sa victime, Arsès. Au bout de trois ans, Arsès périt de la même main avec tous ses frères, vers le temps où mourait Philippe de Macédoine, et l'eunuque éleva au trône Codoman, neveu d'Artaxerxés II, qui prit le nom de Darius. Le nouveau prince mit fin à ces

¹ Ainsi appelé parce que Sestos aux mains des Athéniens leur assurait l'arrivée des blés de la Tauride (Aristote, *Rhét.*, III, 10, 3).

meurtres, en faisant boire à Bagoas le poison que ce meurtrier de rois lui avait à son tour préparé.

Ce rapide tableau montre l'empire des Perses mal joint dans ses parties; formé de peuples indifférents au sort du grand roi ; ébranlé au centre par les meurtres et les intrigues, aux extrémités par les révoltes ; livré à un despotisme violent, aux caprices des mercenaires qu'il prend à sa solde, aux rivalités des satrapes, dont beaucoup sont héréditaires; ne se soutenant enfin contre tant de secousses et de causes de déchirement que par les divisions de ses ennemis, les trahisons suscitées chez eux, les assassinats, ou l'emploi temporaire de soldats achetés. La puissance qui allait attaquer cet empire ne donnait aucune prise à ces moyens bas et odieux et avait le pouvoir d'entraver beaucoup, sinon d'empêcher les levées de Grecs mercenaires. Enfin, le grand roi avait bien encore d'innombrables multitudes à opposer aux Macédoniens, mais ces Asiatiques n'avaient rien appris de leurs défaites : ils avaient gardé l'habitude de combattre sans ordre et de loin, avec des armes de jet, tactique qui, malgré leur nombre, ne pouvait prévaloir contre une troupe docile à ses chefs, accoutumée aux évolutions militaires et formée à combattre de près. Il n'y avait alors d'armées redoutables que celles-là, et c'est pourquoi les hoplites grecs d'abord, la phalange d'Alexandre ensuite, enfin la légion romaine, ont passé partout.

Au commencement du printemps de l'année 334, Alexandre partit de Pella pour aller porter à Suse et à Persépolis la réponse de la Grèce aux guerres Médiques. En vingt jours il arriva à Sestos, où l'armée passa le détroit. Elle se composait, en infanterie, de douze mille Macédoniens, parmi lesquels se trouvaient deux corps d'élite, les Hypaspistes et les Argyraspides, aux boucliers d'argent, de sept mille alliés et de cinq mille mercenaires soldés, tous sous le commandement de Parménion. Cette infanterie régulière était suivie de cinq mille Odryses, Triballes ou Illyriens et de mille archers agrianes, ce qui formait un ensemble de trente mille fantassins. La cavalerie, très supérieure en nombre, proportionnellement à celle qu'on trouvait d'habitude dans les armées helléniques, et commandée par Philotas, fils de Parménion, comptait quatre mille cinq cents chevaux, savoir quinze cents Macédoniens, et parmi eux les Hétaires ou compagnons du roi, fournis par la noblesse macédonienne, quinze cents Thessaliens, six cents cavaliers grecs et neuf cents coureurs thraces ou péoniens. Pour la flotte, Alexandre avait réuni cent soixante trirèmes, dont vingt athéniennes et quantité de vaisseaux de charge. L'artillerie, balistes et catapultes, qui allait être employée dans les sièges et les batailles, suivait l'armée¹. Alexandre avait laissé en Europe douze mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux sous les ordres d'Antipater, dont il eut soin d'emmenner les trois fils avec lui². Il avait distribué à ses amis tous ses biens, et sa caisse militaire était vide³ : **Que gardez-vous donc ?** lui dit Perdicas. — **L'espérance !** Les Perses avaient une flotte de quatre cents navires de guerre montés par les marins expérimentés de la Phénicie, de Chypre et de l'Égypte. Un fort habile homme, qui connaissait bien la Grèce et avait déjà rendu de signalés services à l'empire, jusqu'à battre en Asie le corps macédonien expédié par Philippe, Memnon, de Rhodes, voulait qu'on disputât le passage de la mer. Alexandre ne trouva pas dans l'Hellespont une barque armée contre lui.

¹ Elle servit beaucoup au siège de Tyr et au passage de l'Iaxarte (Arrien, IV, 4, 7).

² Diodore, XVII, 17.

³ Il devait 800 talents, et son père lui avait laissé une dette de 500 (Arrien, VII, 9-10).

Pendant la traversée, il immola un taureau, et fit, avec une coupe d'or, des libations à Neptune et aux Néréides. Arrivé à portée de la côte, il y lança son javelot, comme pour en prendre possession, et sauta le premier à terre. Ce lieu était voisin des ruines de Troie; il s'y rendit, offrit des sacrifices à Pallas, et suspendit ses armes dans le temple de la déesse; en échange, il prit celles qu'on y avait consacrées et, dans les batailles, quelques-uns de ses gardes les portèrent toujours auprès de lui. Il sacrifia aussi à Priam pour apaiser le ressentiment de son ombre contre la race de Néoptolème, à laquelle les rois macédoniens appartenaient. Ainsi le verra-t-on partout sacrifiant aux dieux, consultant les oracles et pratiquant les cérémonies de tous les cultes. Chez le disciple d'Aristote, était-ce croyance, était-ce politique? L'une et l'autre à la fois. Ici, c'était surtout un hommage rendu par sa vive et poétique imagination, pleine des souvenirs d'Homère, aux brillantes fictions de la mythologie grecque. Alexandre couronna le tombeau d'Achille, Éphestion celui de Patrocle. **Heureux Achille, s'écria le prince, d'avoir eu Homère pour chantre de ta gloire !**

L'armée persique était réunie derrière le Granique, petit fleuve de la Troade qui descend de l'Ida et se jette dans la Propontide, à l'ouest de Cyzique. Memnon, de Rhodes, héritier de la satrapie de son frère Mentor dans l'orient de l'Asie Mineure, avait proposé de faire un désert devant Alexandre, et de le harceler incessamment, sans engager d'action, tandis que la flotte ferait sur ses derrières une diversion puissante en Macédoine et en Grèce. **Je ne souffrirai point, s'était écrié Arsitès, satrape de Phrygie, que l'on brûle une seule habitation où je commande.** Le conseil du Rhodien était bon, mais difficile à exécuter. Les Perses ne pouvaient tout détruire et reculer toujours. Les soldats d'Alexandre ont d'ailleurs montré que le désert ne les effrayait pas. Il est vrai qu'au moment où ils le franchirent si allégrement, ils avaient, derrière eux, trois victoires, et, devant, l'espoir d'un immense butin.

Les Perses avaient, selon Arrien, vingt mille chevaux, et à leur solde presque autant d'étrangers qui composaient la meilleure part de leur infanterie ; selon Diodore, dix mille cavaliers et cent mille fantassins. La cavalerie était rangée le long du cours d'eau, et l'infanterie en arrière, sur une éminence. Alexandre se jeta des premiers dans le fleuve, à la tête d'un corps d'élite. Cette avant-garde engage, en abordant, une lutte sanglante. Elle est d'abord repoussée à cause de la nature du terrain escarpé et glissant. **Dans un choc, la lance d'Alexandre se rompt ; il veut prendre celle de son écuyer Arès : Cherchez-en d'autres, dit Arès en lui montrant le tronçon de la sienne, avec lequel il faisait encore des prodiges.** Le Corinthien Démarate, un des Hétaires, donne sa lance au roi, qui court à Mithridate, gendre de Darius, et le renverse d'une blessure au visage. Un Perses lui décharge sur la tête un violent coup de cimenterre que le casque amortit : Alexandre le perce d'outre en outre. Un autre allait le frapper par derrière, et levait déjà le bras : Clitus le lui coupe d'un seul coup près de l'épaule. Cependant les Macédoniens passaient le fleuve en foule et rejoignaient leur roi. Les Perses, enfoncés parla cavalerie, percés par les hommes de trait qui étaient mêlés dans ses rangs, commencèrent à fuir. Dès que leur centre plia, les deux ailes étant déjà renversées, la déroute de cette première ligne fut complète; Alexandre poussa aussitôt vers l'infanterie, restée à son poste. La phalange et la cavalerie chargèrent à la fois : en peu de moments tout fut tué ou s'enfuit. Beaucoup s'échappèrent en se cachant sous les cadavres; deux mille tombèrent vivants au pouvoir du vainqueur...

Du côté des Macédoniens il périt, dans le premier choc, vingt-cinq hétaires. Alexandre leur fit élever, à Dion, des statues d'airain de la main de Lysippe. Le

reste de sa cavalerie ne perdit guère plus de soixante hommes, et l'infanterie trente; Alexandre les fit ensevelir avec leurs armes, et exempta leurs pères et leurs enfants de tout impôt. Il eut le plus grand soin des blessés, les visitant, examinant les plaies, et leur donnant toute liberté de l'entretenir de leurs exploits. Il accorda aussi les derniers honneurs aux généraux perses, même à ceux des Grecs à leur solde qui avaient péri; mais il fit mettre aux fers les mercenaires pris vivants, et les envoya en Macédoine pour être esclaves, parce que, *violant le décret rendu par l'assemblée de Corinthe, ils avaient combattu contre la Grèce, en faveur des barbares*. Il offrit à Athènes trois cents trophées des dépouilles des Perses, pour être consacrés dans le temple de Minerve, avec cette inscription : ***Sur les barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens***. (Arrien)

Le roi mit aussitôt la main sur la Phrygie sans aggraver l'impôt de la province, et marcha vers le sud. En Lydie, il rendit à Sardes et au pays entier leurs vieilles lois. A Éphèse, il remplaça l'oligarchie par la démocratie et donna au temple de Diane, pour les constructions qui restaient à faire, le tribut que les Éphésiens payaient aux barbares ; il sacrifia plusieurs fois à la déesse ainsi vengée et il étendit le droit d'asile reconnu à son sanctuaire jusqu'à un stade de l'édifice. Plus tard, il offrit de se charger de l'achèvement du temple à condition que son nom y serait gravé, comme celui du fondateur : les Éphésiens refusèrent. Cependant des corps détachés allaient recevoir la soumission des villes d'Éolide, d'Ionie, celle de Magnésie, de Tralles, etc., rétablissant partout les constitutions libres, et remettant le tribut payé aux Perses, par respect pour le nom hellénique, mais aussi pour gagner l'utile alliance des Grecs asiatiques.

A partir d'Éphèse, Alexandre longea la côte. La vie, la richesse et la force de l'Asie Mineure étaient sur les bords : il fallait les y saisir, achever de réunir le monde hellénique sous le protectorat macédonien, en y faisant entrer les Grecs asiatiques, enfin, intercepter à l'or et aux intrigues de la Perse, l'accès de la Grèce, en fermant les portes qui y conduisaient. La première ville qui l'arrêta fut Milet. Il en fit le siège. Nicanor se plaça avec cent soixante vaisseaux macédoniens à l'entrée du port, des deux côtés de l'île de Lada, pour couper aux habitants toute communication avec la flotte persique de quatre cents navires, qui arrivait enfin, mais le trouva trop fortement établi pour essayer de forcer le passage. Grâce à cette mesure et à la vivacité des attaques, la ville fut bientôt prise.

Malgré les services que sa flotte venait de lui rendre, Alexandre renonça à s'en servir davantage, soit manque de fonds pour payer les équipages, soit bien plutôt qu'il se fiât médiocrement à ces vaisseaux, ramassés de tous côtés, sur lesquels il ne pouvait mettre sa phalange et que montaient des hommes dont il avait raison de suspecter la fidélité. Le conquérant ne voulait pas remettre sa fortune en des mains si peu sûres. On verra plus loin qu'il trouva un autre moyen d'annuler et de prendre la flotte ennemie. Il ne conserva que quelques bâtiments pour le transport des machines de guerre, et particulièrement les vingt galères athéniennes.

Memnon s'était jeté avec le banni athénien Éphialtès, dans Halicarnasse de Carie, capitale du satrape Rhoontopatès¹. Il s'y défendit bravement, et n'abandonna la place qu'en la livrant aux flammes. L'hiver approchant, Alexandre renvoya en

¹ Ou Orontobatès, comme Arrien le nomme.

Macédoine ses soldats nouveaux mariés, qui s'engagèrent à revenir au printemps avec ceux qu'aurait gagnés le récit de leurs exploits, des richesses de l'Asie,

et de la libéralité du conquérant. La Lycie, la Pamphylie successivement soumises, il remonta vers le nord par la Pisidie, jusqu'à la petite Phrygie, pour établir sa domination dans le centre de la péninsule et son influence dans les satrapies du Nord-Est. A Gordion, au fond d'une gorge que remplissaient des ruines d'un âge inconnu, il trouva le tombeau du roi Midas et son char considéré comme un symbole de domination. D'un coup d'épée, il trancha le nœud gordien, et crut avoir accompli l'oracle qui promettait l'empire de l'Asie à qui saurait le dénouer (mars 555). De là, il redescendit par Ancyre et la Cappadoce, jusqu'au Taurus. Cette montagne enveloppe la Cilicie d'une barrière insurmontable, excepté en deux points qu'une poignée d'hommes pourrait défendre ; ni l'un ni l'autre n'était gardé et Alexandre gagna sans peine le littoral de la mer de Chypre. Il avait donc traversé trois fois, du nord au sud et du sud au nord, puis en revenant au midi, cette large péninsule, de manière à n'y laisser aucun foyer de résistance.

Cependant des dangers sérieux le menaçaient encore sur ses derrières. Les Perses conservaient l'empire de la mer, et Memnon, à la tête de leur flotte, voulait débarquer en Grèce et reporter la guerre chez les agresseurs. Il commença par agir sur les îles pour avoir des points d'appui, s'empara de Chios, soumit presque tout Lesbos, et mit le siège devant Mytilène ; il allait s'en rendre maître, quand une maladie l'emporta. L'empire perdit avec lui son seul soutien. Ses successeurs prirent bien Mytilène, Ténédos et Cos, mais s'arrêtèrent là, ordre leur étant venu d'envoyer à l'armée royale les Grecs mercenaires qu'ils avaient à bord de la flotte.

Darius appelait alors du fond de l'Asie toutes les forces de l'empire. Cinq à six cent mille hommes se réunirent autour de lui dans les plaines de la Mésopotamie¹, et en voyant cette foule immense, sa confiance fut sans bornes, comme semblait l'être son pouvoir. Ses courtisans accrurent encore cet orgueil par leurs flatteries serviles. Un exilé athénien, Charidèmos, reconnaissant dans cette cohue celle de Xerxès, laissa seul percer des craintes et conseilla au roi de se fier plutôt à ses trésors et aux Grecs mercenaires. On se récria contre cette insulte faite aux Perses et à leur courage. Le roi exaspéré saisit lui-même Charidèmos et le livra à ses gardes. *Vous reconnaîtrez trop tard, disait l'Athénien en marchant à la mort, la vérité de mes paroles ; la main de mon vengeur est déjà sur vous.*

Darius n'avait rien fait depuis le Granique pour sauver l'Asie-Mineure ; il se résolut à défendre la Syrie et avança avec son immense armée jusqu'au mont Amanus qui la couvre. Il s'était établi d'abord dans les vastes plaines de Sochos, à deux jours de marche des montagnes ; comme il ne vit pas venir Alexandre, il se persuada que son approche seule avait effrayé le Macédonien et, traversant les portes Amaniques, il se dirigea sur le golfe d'Issus par des lieux coupés de collines, fort mal choisis pour sa cavalerie, laquelle, du reste, ne fit pas mieux à Arbèles, sur un terrain contraire. Ce sol tourmenté ne convenait pas davantage à la phalange, mais entre les deux adversaires la nature du champ de bataille importait peu : les Perses devaient être vaincus partout où ils rencontreraient Alexandre, et il n'y avait qu'une voie de salut pour eux, c'était de ne le point

¹ Selon Diodore, quatre cent mille fantassins et cent mille cavaliers. Arrien dit qu'à Issus l'armée des Perses montait à six cent mille combattants.

rencontrer ; de profiter, par exemple, de la barrière presque inexpugnable du Taurus ou de l'Amanus, pour en fermer vigoureusement les passages, tandis que l'or et la flotte perses agiraient en Grèce. Mais auprès du grand roi se trouvaient des gens de coeur, et Darius lui-même en était¹, comme ceux qui s'étaient si bravement fait tuer au Granique, et il ne leur convenait point de refuser le combat.

Alexandre, avant franchi sans y trouver un ennemi les défilés du Taurus, était descendu dans la plaine cilicienne ; il y fut arrêté à Tarse par une maladie qui compromit sa vie et faillit changer le sort du monde. On dit que, tout échauffé et couvert de sueur, il s'était jeté imprudemment dans les froides eaux du Cydnus ; saisi, à la suite de cette imprudence, d'une forte fièvre, il devint si malade qu'on désespéra de sa vie. Un Acarnanien, le médecin Philippe, ami du roi, tenta de le sauver, en lui préparant un breuvage qui devait agir violemment. Alexandre reçut au même moment une lettre de Parménion, qui l'avertissait de se méfier du médecin, vendu aux Perses. Darius avait récemment promis à un des généraux d'Alexandre, en échange de la vie du roi, 100 talents et le trône de Macédoine. Le complot avait été découvert, un autre pouvait être ourdi. Alexandre n'en voulut rien croire, et d'une main présentant à Philippe la lettre qui l'accusait, de l'autre il porta la coupe à ses lèvres et la vida d'un trait, montrant ainsi, avec un courage plus rare que celui du champ de bataille, sa confiance en ses amis et sa foi dans la vertu.

III. Bataille d'Issus (29 novembre 333) ; conquête de l'Asie ; prise de Tyr (août 332) ; occupation de l'Égypte ; bataille d'Arbèles (2 octobre 331)

Rendu à la santé, il courut, en soumettant la Cilicie, au-devant de Darius. On entre de Cilicie dans les pays du bassin de l'Euphrate par deux gorges qui ouvrent le mont Amanus; l'une au sud, appelée les Pyles ou portes de Syrie, l'autre au nord, les Pyles Amaniques. Les deux adversaires allant à la rencontre l'un de l'autre franchirent en même temps ces passages : les Macédoniens, celui du sud, ce qui les conduisit en Syrie; les Perses, celui du nord, ce qui les mena à Issus où Alexandre avait laissé ses malades. Alors il arriva que, quand Alexandre revint sur ses pas pour combattre, les armées se trouvèrent dans une position inverse de celle qu'elles auraient dû avoir, Darius tournant le dos à la Grèce, comme s'il en venait, et les Macédoniens à la Perse, comme s'ils étaient chargés d'en défendre les approches.

Le choc eut lieu sur les bords du petit fleuve Pinaros, qui se jette dans le golfe d'Issus. Darius appuya son aile droite au rivage de la mer, et y porta presque toute sa cavalerie. Sur sa gauche, il fit passer le fleuve à trente mille hommes de cavalerie et à vingt mille de trait, dans le dessein de tourner l'armée ennemie. Au centre, il défendit par des palissades les points les plus abordables du fleuve, et opposa à la phalange macédonienne trente mille Grecs et soixante mille Carduques pesamment armés. Le reste de ses troupes forma en arrière une masse épaisse et inutile. Alexandre appuya aussi sa droite aux montagnes, de manière à déborder la gauche ennemie, sa gauche à la mer, pour n'être pas tourné, et s'avança lentement, de peur qu'une marche trop rapide ne mît du désordre dans sa phalange. Parvenus à la portée du trait, ceux qui l'entouraient

¹ Il avait un jour, avant d'être roi, tué en combat singulier un chef ennemi renommé pour sa force et qui avait défié le plus brave des Perses (Diodore, XVII, 5).

et lui-même coururent à toute bride vers le fleuve, pour en venir aux mains plus tôt et se garantir ainsi des flèches. L'ennemi céda bien vite; mais, dans ce mouvement précipité, une partie seulement des Macédoniens suivit le roi, le reste ayant rompu ses rangs au passage du fleuve, les Grecs, à la solde de Darius, saisirent ce moment pour tomber sur la phalange entr'ouverte. Le combat fut acharné. Ptolémée, fils de Séleucus, et cent vingt Macédoniens de distinction y furent tués. Pendant cette lutte au bord du fleuve, l'aile droite avait renversé tout ce qui était devant elle ; elle se tourna alors contre les Grecs, les prit de flanc, et en fit un horrible carnage. La cavalerie perse avait elle-même passé le fleuve, et tombant à toute bride sur les Thessaliens, combattit vaillamment, jusqu'à ce qu'elle vit son infanterie et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut générale ; et comme cette immense multitude se précipita à la fois vers les défilés, il en périt une foule, écrasés sous les pieds des chevaux.

Dès que Darius avait vu son aile gauche enfoncée, il s'était sauvé sur un char qu'il ne quitta point, tant qu'il courut à travers la plaine. Arrivé dans des gorges difficiles, il abandonna son bouclier, sa robe de pourpre, son arc même, et s'enfuit à cheval. La nuit, qui survint, le déroba à l'ardente poursuite du vainqueur, entre les mains duquel son char tomba. Alexandre l'eût pris lui-même, si, avant de courir aux fuyards, il n'eût attendu prudemment le rétablissement de sa phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie perse. On évalua à cent mille le nombre des morts ; on traversa, en effet, des ravins qui avaient été comblés par les cadavres. La perte des Macédoniens fut seulement de trois cents fantassins et de cent cinquante cavaliers (29 novembre 333)¹.

Dans le camp de Darius, on trouva sa mère, sa femme, sa sœur, son fils jeune encore, deux de ses filles, quelques femmes des principaux de son armée et, seulement, 3000 talents, le trésor royal avec tous les bagages ayant été conduit à Damas ; Parménion, aussitôt envoyé dans cette ville, l'y saisit. Le lendemain Alexandre, quoique souffrant d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, visita les blessés, ordonna l'inhumation des morts, avec pompe, en présence de son armée rangée en bataille, dans le plus grand appareil, et fit l'éloge des actions héroïques dont il avait été témoin ou que la voix générale de l'armée publiait. Chacun de ceux qui s'étaient distingués reçut des largesses selon son mérite et son rang ; Balacros, un des gardes, fut nommé satrape de Cilicie...

Quelques historiens rapportent qu'Alexandre, après la poursuite, étant entré dans la tente de Darius, qu'on lui avait réservée, entendit des cris de femmes et des gémissements sortir des appartements voisins. Il demande pourquoi ces cris, et quelles sont ces femmes. On lui répond que la mère de Darius, la reine et ses enfants, apprenant que l'arc du roi, son bouclier, son manteau, sont au pouvoir du vainqueur, ne doutent plus de sa mort et le pleurent. Il leur envoie aussitôt un des hétaires, pour leur annoncer que Darius est vivant, et que les Grecs ne possèdent que les dépouilles laissées par lui sur son char. L'envoyé ajoute que le vainqueur leur conserve les honneurs, l'état et le nom de reines, attendu qu'il n'a pas entrepris la guerre contre Darius par haine personnelle, mais pour lui disputer l'empire de l'Asie. Le lendemain Alexandre entra dans l'appartement des femmes, accompagné du seul Éphestion. La mère de Darius ne sachant quel était le roi, car nulle marque ne le distinguait, et frappée du port majestueux

¹ Cette disproportion étonne ; on la retrouvera plus grande encore pour la bataille d'Arbèles ; mais, malgré l'autorité d'Arrien, on n'est pas tenu d'accepter ces chiffres. Qui donc a compté les morts de Darius ?

d'Éphestion, se prosterna devant celui-ci. Avertie de sa méprise par ceux qui l'entouraient, elle reculait confuse, lorsque le roi lui dit : *Vous ne vous êtes point trompée ; celui-là est aussi Alexandre.* (Arrien¹)

Alexandre avait trouvé parmi les prisonniers faits à Damas deux députés de Thèbes, un d'Athènes et un de Sparte. Il pardonna aux trois premiers et les renvoya ; quant à l'ambassadeur spartiate, il le tint quelque temps en prison.

Tandis que Darius fuyait par Thapsaque, au delà de l'Euphrate, Alexandre s'avancait, le long des côtes, vers les villes de Phénicie. Cette marche laissait à Darius le loisir de réunir une nouvelle armée, mais Alexandre savait ce que valaient les armées persiques, il lui importait bien davantage de continuer le plan habile qu'il avait tout d'abord conçu : isoler la Perse de la Grèce ; lui fermer l'accès de la mer en s'emparant des villes maritimes ; prendre ainsi sans coup férir la flotte ennemie, qui se tenait toujours menaçante au milieu de la mer Égée, et qui, composée surtout de vaisseaux phéniciens, partagerait le sort des cités d'où elle était sortie. Toutes ouvrirent leurs portes, Tyr exceptée, qui sollicita bien la paix et une alliance, mais refusa de laisser entrer un seul Macédonien, pas même Alexandre, pour sacrifier à Hercule. Le vainqueur d'Issus était peu disposé à recevoir des conditions, et comme il lui importait d'avoir Tyr en sa puissance, il l'attaqua. Ce siège était difficile, car la ville se trouvait sur un rocher, à 3 stades, ou près de 600 mètres, de la côte. Il fallut construire un large môle entre l'îlot et le continent : pour encourager ses soldats, Alexandre remplit le premier gabion. Les Tyriens harcelèrent sans relâche ses soldats, et brûlèrent deux tours de bois élevées pour les protéger. Mais Alexandre avait conquis la mer par la terre ; il obligea les Phéniciens qui avaient fait soumission de rappeler leurs vaisseaux de la mer Égée. Cette défection en amena une autre, celle du prince de Chypre. Alexandre eut alors deux cents galères, avec lesquelles il bloqua la flotte de Tyr, dans ses deux ports, ce qui lui permit d'achever le môle, qui subsiste encore. Les murs, hauts de 140 pieds, s'écroulèrent sous les coups des machines, et la brèche livra passage aux soldats irrités de cette résistance de sept mois et de la mort de quelques prisonniers que les Tyriens avaient égorgés sur leur muraille, en vue de l'armée macédonienne. Alexandre entra un des premiers dans la ville. Les Tyriens ne s'abandonnèrent pas encore : avec l'opiniâtreté de leur race, ils barricadèrent les rues, changèrent en forteresse la chapelle d'Agénor

et se défendirent comme leurs frères le feront à Carthage devant Scipion, et les Juifs à Jérusalem en face de Titus. Huit mille Tyriens furent égorgés ; il n'y eut d'épargnés que le roi Azémilcos, les principaux de la ville et quelques Carthaginois venus pour sacrifier à Hercule. Le reste fut vendu comme esclaves, au nombre de trente mille. Il en coûte d'ajouter que deux mille de ces braves gens, qui avaient résisté d'une agression injuste, furent, par ordre du conquérant, pendus le long du rivage.

Après les massacres, les remerciements aux dieux, selon l'usage impie de tous les temps, Alexandre sacrifia à Hercule ; la pompe fut conduite par les troupes sous les armes ; la flotte même y prit part. On célébra des jeux gymniques, à l'éclat de mille flambeaux portés par les coureurs, et la catapulte qui avait ouvert la

¹ La reine, Stateira, mourut dans le camp d'Alexandre, qui lui fit de royales funérailles. Voyez, dans Plutarque (*Alex.*, 30) et dans Quinte-Curce (IV, 10, 34), ce que les rhéteurs peuvent ajouter à un fait historique ; ils ont entendu la conversation entre le grand roi et l'eunuque Tiréos, échappé du camp macédonien ; ils ont vu les inquiétudes de Darius au sujet de la fidélité de Stateira, son admiration pour la continence d'Alexandre, etc., etc.

brèche fut dédiée au dieu. (Arrien) Mais une grande et glorieuse cité n'était plus qu'un monceau de ruines et un des peuples anciens de la terre, un de ceux qui avaient contribué à l'avancement de la civilisation générale, venait d'être immolé à l'orgueil d'un conquérant (août 332).

Avant le siège de Tyr, Darius avait écrit au roi de Macédoine, pour lui reprocher cette guerre injuste et réclamer sa mère, sa femme, ses enfants, en offrant son amitié en échange. Alexandre avait répondu par une énumération des griefs de la Grèce. Il ajoutait que si Darius voulait se livrer à lui, il éprouverait sa générosité, recevrait de ses mains toute sa famille, et obtiendrait aussitôt tout ce qu'il pourrait demander ; mais que lui, Alexandre, entendait être traité comme le maître de l'Asie dans toutes les lettres que Darius lui enverrait. Pendant le siège, le grand roi, sentant bien la portée du nouveau coup que sa puissance allait recevoir, offrit à Alexandre 10.000 talents pour la rançon des siens, l'empire de tout le pays entre la mer Égée et l'Euphrate, enfin son alliance et la main de sa fille. Parménion était d'avis d'accepter ces propositions : **Je le ferais**, disait-il, **si j'étais Alexandre**. — **Et moi aussi**, reprit le roi, **si j'étais Parménion**. Et il répondit qu'il ne devait point y avoir deux maîtres pas plus qu'il n'y avait deux soleils.

Après de tels messages, il ne restait qu'à combattre. Alexandre pourtant ne daigna pas se tourner encore contre son adversaire. Les côtes de la Palestine et l'Égypte n'étaient pas conquises; il voulut les soumettre avant de pénétrer dans la haute Asie, pour ne rien laisser d'incertain derrière lui. La forte place de Gaza fut prise après deux ou trois mois de siège (déc. 331). Quinte-Curce raconte qu'Alexandre, irrité de la longue résistance de Bétis, le gouverneur de la ville, lui fit passer une courroie dans les talons et le traîna sept fois autour des murs pour imiter Achille¹. La mauvaise réputation de Quinte-Curce a fait rejeter cette histoire et l'on a eu raison de n'y pas croire ; Alexandre grièvement blessé devant Gaza n'a pu y jouer le rôle d'Achille. Ce conte ne jure pourtant pas avec le caractère du héros, dont il ne faut pas vanter outre mesure la bonté. On a vu de lui bien des meurtres, on en verra d'autres encore. Quand son amiral lui amena prisonniers les chefs des villes qui avaient pris le parti des Perses, il les renvoya dans leurs cités pour y être jugés. C'était un arrêt de mort : tous périrent.

De son côté, l'historien juif Josèphe montre Alexandre se détournant de sa route pour visiter Jérusalem, s'inclinant devant le grand-prêtre Jadduah, et se reconnaissant dans les prophéties de Daniel, qui promettaient l'empire de l'Asie à un homme de l'Occident. Les Juifs d'alors étaient bien petits pour mériter cette attention du conquérant de l'Asie, et ce récit, flatteur pour eux, est trop bien arrangé dans l'intérêt de leur vanité pour n'être pas très suspect, quoiqu'il ne soit pas en contradiction avec la politique d'Alexandre. On l'a vu honorer l'Hercule tyrien ; bientôt il sacrifiera au boeuf Apis², et, dans toutes les occasions, il rendra aux cultes et aux prêtres indigènes des hommages que ceux-ci prennent pour eux, et que lui ne rend réellement qu'à sa propre ambition, ou à la divinité qu'il adore dans toutes ses manifestations nationales, toujours la même pour lui, sous les formes les plus diverses.

¹ Ce fait, dont ne parlent ni Arrien ni Diodore, se trouve dans un autre historien d'Alexandre, le rhéteur Hégésias, dont il ne nous reste que de très courts fragments. Cf. *Scriptores rerum Alex. M.*, édit. Didot, p. 139.

² Ochus, bien moins politique, avait trouvé plaisant de tuer le bœuf-dieu et de se le faire servir à un repas. La foi d'Alexandre est bien incertaine. Le devin Aristander ne le quittait jamais. N'était-ce qu'un reste de préjugés survivant dans un grand esprit ?

L'Égypte, si maltraitée par les rois de Perse, se soumit sur-le-champ. Alexandre entra à Péluse, à Memphis, et descendit le Nil jusqu'au petit village de Racotis, près de la bouche de Canope et du lac Maréotis, pour visiter une île, chantée par Homère, celle de Pharos, qui forme en cet endroit le meilleur port de toute la côte africaine. Ce n'était ni par Thèbes ni par Memphis qu'un Grec pouvait tenir l'Égypte, mais par une cité maritime. Alexandre trouva le site très favorable pour porter une grande ville facile à aborder par mer pour le commerce ; facile à défendre par terre, grâce au lac ; en communication rapide avec l'intérieur, par les canaux et le Nil. Il en traça lui-même l'enceinte, et marqua l'alignement des rues qui durent se couper à angles droits, pour mieux recevoir le souffle rafraîchissant des vents étésiens. Il voulait en faire une ville moitié grecque et moitié égyptienne, qui servît de lien aux deux peuples, et il y fit construire des temples aux divinités des deux pays. Elle devint rapidement une des cités les plus fameuses de la terre, Alexandrie, l'émule et l'héritière de Tyr, l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident, le point de rencontre de toutes les doctrines et de tous les cultes.

Cependant les meilleures nouvelles arrivaient de la Grèce. Les îles de Chios, de Cos, de Lesbos étaient revenues à l'alliance macédonienne, et les forces maritimes des Perses n'existant plus ou étant dans les mains d'Alexandre, la mer Égée était redevenue un lac grec, qui lui appartenait. Il était donc bien le maître incontesté de la moitié occidentale de l'empire, et pouvait, sans crainte, pénétrer maintenant au milieu de l'Asie. Avant d'en prendre le chemin, il jugea bon de conquérir un oracle fameux, et de se faire décerner une apothéose qui serait un nouvel instrument de domination. Il l'alla chercher à travers les sables d'Afrique, jusqu'au temple de Zeus Ammon, où le prêtre le salua du nom de fils du dieu¹. Apollon n'avait pas eu plus de fierté que son père : l'oracle des Branchides avait déjà reconnu la naissance divine d'Alexandre. L'humain et le divin sont si mal séparés dans le polythéisme, et la philosophie avait déjà montré tant de fois, dans les divinités locales, un même dieu honoré sous des noms et avec des rites différents, que l'élève d'Aristote était préparé à mêler toutes ces religions, comme il allait confondre toutes ces provinces dans un seul empire. Les pharaons et, après eux, les rois de Perse maîtres de l'Égypte avaient porté le titre de fils d'Ammon ; il prit ce nom comme un butin de victoire, pour ne pas déchoir aux yeux de ses nouveaux sujets des bords du Nil et de l'Euphrate. Exalté par d'étonnants succès, il parut même, en certains moments, croire à sa divinité, comme le jour où il renia celui qui lui avait donné la vie, un royaume et les moyens de soumettre le plus vaste empire du monde. Dans une lettre écrite aux Athéniens, au sujet de Samos, il leur dit : **Pour moi, je ne vous aurais jamais abandonné cette illustre cité, mais gardez-la, puisque vous l'avez reçue de celui qui était alors le maître et qu'on appelait mon père** (332)². Même alors il y eut probablement dans ses paroles moins de sincérité que de secrète moquerie pour le peuple flatteur par excellence. D'ailleurs tout se concilie si l'on se souvient de ce mot qu'on rapporte de lui : **Zeus est le père de tous les hommes, mais il n'adopte pour ses fils que les meilleurs**³. Alexandre avait droit à ce dernier titre au sens où les anciens l'entendaient, ce qui l'autorisait à prendre le premier.

¹ Le Jupiter Ammon était représenté avec des cornes de bélier ; elles étaient pour les anciens un signe de puissance ou de divinité.

² On verra plus loin que Perdicas rendit Samos à ses anciens habitants en 322 (Diodore, XVIII, 9).

³ Plutarque, *Alex.*, 38, et *Apophth. reg. Alex.*, 15. Didot, *Moralia*, I, p. 245.

Aristote, son maître, n'avait-il pas écrit : [Le prince doué d'un génie supérieur est un dieu parmi les hommes](#)¹.

Par cette marche vers l'Ouest, jusqu'à l'oasis d'Ammon, Cyrène avait pu se croire menacée ; elle fit porter au roi des promesses d'obéissance.

Alexandre était libre maintenant de se mettre à la poursuite de Darius et de s'enfoncer au cœur de l'empire : aucune complication fâcheuse n'était plus à craindre sur ses derrières. Il laissa en Égypte deux satrapes indigènes pour que l'administration fût nationale, et des forces militaires, quatre mille hommes avec une escadre de trente trirèmes, sous des chefs macédoniens, pour qu'une révolte fût impossible. Il retourna à Tyr, y célébra avec pompe des jeux scéniques accompagnés de sacrifices et remonta par la Coélé Syrie, pour atteindre Thapsaque, le passage habituel de l'Euphrate, qu'il franchit à la fin d'août 331. De ce même point, le jeune Cyrus avait tourné au sud, parce que l'armée ennemie se trouvait aux environs de Babylone². Celle de Darius était derrière le Tigre, presque à la hauteur de Thapsaque et de Nisibe ; Alexandre prit droit à l'est, à travers la Mésopotamie septentrionale (Mygdonie), afin de n'avoir à parcourir qu'un pays bien arrosé, abondant en vivres et en fourrages. On était vers la fin de septembre ; à cette époque de l'année, les neiges des montagnes d'Arménie ne fondant plus, le fleuve est guéable en mille points : le passage du Tigre ne fut donc pas difficile, et les Perses ne le disputèrent pas plus que celui de l'Euphrate. Tournant alors au sud, il alla au-devant de l'immense armée des barbares, un million de fantassins et quarante mille ou, selon Diodore, deux cent mille cavaliers, qu'il rencontra à 50 kilomètres à l'ouest de la ville d'Arbèles, dans la plaine de Gaugamèle. Là s'était élevée Ninive, capitale autrefois d'un grand empire oriental, à présent une ruine et un présage sinistre pour l'héritier des rois d'Assyrie. Darius avait eu soin de faire niveler le sol afin de faciliter les évolutions de ses deux cents chars de guerre, de sa cavalerie et de ses éléphants que les Grecs allaient voir pour la première fois.

Alexandre avait reçu de continuels renforts venus de la Grèce, où ses agents recrutaient, avec l'or conquis en Asie, de nombreuses troupes de mercenaires. Son armée comptait quarante mille hommes d'infanterie et sept mille cavaliers. Le soir venu, les feux innombrables des barbares firent ressortir plus encore la disproportion des forces. Parménion proposait d'attaquer de nuit et par surprise ; le roi rejeta cet avis comme indigne de lui : la prudence même lui conseillait de ne point commettre aux ténèbres, et dans des lieux mal connus, le succès d'une attaque décisive.

C'est le 2 octobre 331 que se livra la bataille. Au matin de cette journée, on eut grand-peine à réveiller Alexandre, qui, tout entier aux préparatifs de l'action du lendemain, n'avait pu s'endormir qu'à l'aurore. Au centre de sa première ligne, il plaça sa phalange comptant seize mille hommes armés de la longue sarisse, auxquels Darius opposa, comme à Issus, les mercenaires grecs ; derrière sa ligne de bataille, il en disposa une seconde, qui devait se porter partout où les Perses tenteraient de tourner les Macédoniens. « Darius prit bravement position en face du roi, qui appuya d'abord sur sa droite. Les Perses répondirent à ce mouvement en prolongeant leur aile gauche, et comme la manoeuvre des Grecs allait les faire sortir du terrain aplani, Darius accéléra le mouvement de sa gauche pour essayer d'envelopper par sa cavalerie la droite de l'ennemi. Alexandre fit charger

¹ *Politique*, III, 15, 8.

² Voyez la carte de l'expédition des Dix Mille au chapitre XXVIII.

les cavaliers scythes et bactriens, dont les chevaux mêmes étaient couverts, comme leurs cavaliers, les cataphractaires, de plaques de métal imbriquées, bonnes contre les flèches, insuffisantes contre la lance ou l'épée. Ils plièrent; d'autres, accourus à leur secours, les ramenèrent au combat, et il fallut un vigoureux effort pour les rompre. A ce moment, Darius lança ses chars armés de faux contre la phalange ; les Macédoniens avaient été prévenus de la manière dont ils devaient les combattre. Dès que les chars s'ébranlèrent, les Agriens et les frondeurs firent pleuvoir sur les conducteurs et sur les chevaux une grêle de traits qui les arrêtaient. Quelques-uns pourtant traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage, et furent pris, sans avoir fait aucun mal, par les hypaspistes et les palefreniers.

Darius ébranla alors toute son armée. Alexandre avança à la tête de l'aile droite, et ordonna à Arétès de se porter avec sa cavalerie légère contre la cavalerie perse prête à le tourner. Une charge à fond entrouvrit les rangs des barbares ; Alexandre la suivit et, formant le coin avec la cavalerie des hétaires et la phalange, pénétra au milieu de l'ennemi. La mêlée dura peu; Darius recula en face de cette troupe serrée, profonde, partout hérissée de fer, et prit la fuite quand il vit sa cavalerie en déroute.

Cependant, au centre, la ligne des Grecs avait été forcée par une partie de la cavalerie indienne et persique qui s'était fait jour jusqu'aux bagages. Un moment, le désordre y fut extrême, car les prisonniers se tournèrent contre ceux qui les gardaient. Mais la seconde ligne fit volte-face, prit les Perses à dos, en tua une partie, embarrassée dans les bagages, et chassa le reste. A la gauche, l'aile droite de Darius avait enveloppé les Grecs et menaçait Parménion, qui envoya prévenir Alexandre du danger qu'il courait ; le roi se porta vivement, à la tête des hétaires, de la droite à la gauche. Dans ce mouvement, il tomba sur une colonne épaisse de Parthes, d'Indiens et de Perses qui se retiraient en faisant bonne contenance. Le choc fut terrible, car ces cavaliers étaient tous pris s'ils ne s'ouvraient un chemin. Soixante hétaires périrent ; Éphestion fut blessé. Les Macédoniens à la fin l'emportèrent, et des cavaliers perses, il n'échappa que ceux qui se firent jour à travers les rangs. Quand Alexandre arriva à l'aile gauche, la cavalerie thessalienne avait rétabli les affaires. Sa présence étant inutile, il laissa Parménion s'emparer du camp des barbares, et ramasser le butin, tandis qu'il se remettait à la poursuite de Darius. La nuit venue il s'arrêta pour donner quelques instants de repos à sa troupe, puis il reprit la route d'Arbèles, où il espérait surprendre Darius. Il y arriva le lendemain, mais le roi en était déjà parti, y laissant ses trésors, son char et ses armes. En deux jours Alexandre avait livré une grande bataille et parcouru six cents stades, plus de cent kilomètres. Dans le combat il n'avait perdu que cent hommes et environ mille chevaux tués par l'ennemi ou morts de fatigue. Plus de la moitié de cette perte tomba sur la cavalerie des hétaires. Du côté des barbares, on compta, dit-on, trois cent mille morts ; le nombre des prisonniers fut plus considérable¹. (Arrien)

La vallée de l'Euphrate et du Tigre sépare deux mondes que la politique a très rarement réunis. Comme Alexandre, après Arbèles, s'est élancé, d'une course rapide, des rives du Tigre à celles de l'Indus, nous courrons vite à travers ces provinces qui ont été l'objet de tant de conquêtes éphémères et où la Grèce n'est

¹ Quinte-Curce (IV, 16), cette fois plus rapproché sans doute de la vérité qu'Arrien, donne quarante mille morts pour les Perses, trois cents pour les Macédoniens ; Diodore (XVII, 61) parle de cinq cents morts. Il ne faut accorder qu'une confiance limitée à presque tous les chiffres conservés par les anciens écrivains.

apparue qu'un instant. La géographie et l'histoire de ces pays n'appartiennent pas à l'antiquité classique d'où nous n'avons pas à sortir.

IV. Occupation des capitales persiques, mort de Darius ; défaite des Lacédémoniens (330) ; soumission des provinces orientales (329)

Après Arbèles, comme après Issus, Darius avait échappé aux vainqueurs; Alexandre le laissant fuir avec quelques milliers d'hommes, descendit au sud, le long du Tigre, pour mettre la main sur les capitales et sur les trésors qu'elles renfermaient. Quand il approcha de Babylone, les prêtres, les magistrats, les habitants, sortirent à sa rencontre, les mains chargées d'offrandes. Il s'entretint avec les mages, sacrifia à Bel et ordonna de relever son temple ainsi que celui de tous ceux que Xerxès avait détruits. De l'or trouvé dans cette ville, il donna 600 drachmes par tête à la cavalerie macédonienne, 500 à la cavalerie étrangère, 200 à l'infanterie nationale, un peu moins aux fantassins étrangers : c'était un acompte sur les profits de la conquête.

Après avoir pourvu au gouvernement des provinces soumises, il tourna à l'est, vers les pays qui étaient le centre et comme le sanctuaire de l'empire; en vingt jours il gagna Suse, où il trouva 40.000 talents en lingots, 9000 en numéraire et les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, qu'il renvoya aux Athéniens. Quinze mille Macédoniens, Thraces ou Péloponnésiens, levés par Antipater avec l'argent qu'Alexandre lui avait envoyé, le rejoignirent dans cette ville et comblèrent les vides faits dans son armée, moins par le fer ennemi que par les garnisons qu'il laissait derrière lui. Entre Suse et Persépolis la route était difficile et dangereuse, à cause des plaines arides à traverser, des montagnes escarpées à franchir, des défilés étroits à forcer sous les quartiers de roc qu'un brave satrape, échappé d'Arbèles avec trente ou quarante mille hommes, Ariobarzane, y faisait rouler. Alexandre n'eut pas seulement contre lui la nature ; la population belliqueuse des Uxiens, dont le grand roi ne passait les montagnes qu'en payant tribut, essaya de l'arrêter et il dut s'ouvrir de vive force les Portes persiques : mémorables combats où il montra cette audace téméraire qui lui gagnait le cœur de ses soldats.

Persépolis (Istakar), métropole de l'empire, **était alors la plus riche de toutes les cités que le soleil éclaire**¹. (Diodore) On dit qu'en approchant de ses murs, les Macédoniens rencontrèrent quatre mille Grecs asiatiques qui avaient été relégués dans ce lointain exil, après avoir été affreusement mutilés; que, cette vue enflammant la colère des vainqueurs, Persépolis fut livrée au pillage et que la nuit suivante l'orgie augmenta les ruines, lorsque Alexandre, entraîné par la courtisane Thaïs, incendia le palais des rois, pour venger la Grèce de l'incendie

¹ *Quant à moi*, dit M. Dieulafoy dans son curieux livre sur l'Art antique de la Perse, lorsque j'essaye de faire revivre dans ma pensée ces grandioses édifices, lorsque je vois ces portiques aux colonnes de marbre ou de porphyre poli, ces taureaux bicéphales dont les cornes, les pieds, les yeux et les colliers devaient être revêtus d'une mince feuille d'or, les poutres et les solives de cèdre de l'entablement et des plafonds, les mosaïques de briques semblables à de lourdes dentelles jetées en revêtement sur les murs, ces corniches couvertes de plaques d'émaux bleu turquoise que termine un trait de lumière accroché à l'arête saillante des larmiers d'or et d'argent ; lorsque je considère les draperies suspendues au devant des portes, les fines découpures des moucharabiehs, les épaisses couches de tapis jetées sur les dallages, je me demande parfois si les monuments religieux de l'Égypte, si les temples de la Grèce eux-mêmes devaient produire sur l'imagination du visiteur une impression aussi saisissante que les palais du grand roi.

de ses temples¹. Ces histoires sont-elles vraies? Si nous abandonnons quelques détails trop bien arrangés pour l'intérêt dramatique, il restera vraisemblable qu'Alexandre voulut annoncer à tout l'Orient, par cette destruction du sanctuaire national, la fin de la domination persique. Quant à la ville, elle ne fut pas détruite, comme le dit Quinte-Curce, puisqu'on voit, peu de temps après la mort du conquérant, le satrape Peucestès y sacrifier aux mânes de Philippe et d'Alexandre. Pour sa part de butin, le nouveau maître de l'Orient mit la main sur 120.000 talents, monceau d'or que Darius n'avait pas su utiliser, et, afin d'achever la prise de possession des villes saintes des Akhéménides, il gagna de Persépolis, Pasargade qui gardait le tombeau de Cyrus et où se faisait le couronnement des rois (mai et juin 330)².

Babylone, Suse et Persépolis occupées, Alexandre n'avait plus rien à faire au sud de l'empire, il se remit sur les traces de Darius, remonta vers Ecbatane (Hamadan), et atteignit cette ville huit jours après que Darius en était parti. Il y déposa son butin de guerre, 180.000 talents, sous la garde de Parménion, et en fit sa nouvelle base d'opérations. Six mille Grecs l'y rejoignirent, mais d'autres le quittèrent pour retourner en leur pays ; outre leur solde et leur butin, ils emportèrent 2000 talents qu'Alexandre leur donna.

Autant le conquérant avait montré de dédain pour le roi fugitif tant qu'il avait eu à prendre ses capitales et ses trésors, autant il montra d'ardente activité à le poursuivre quand il n'eut plus que lui à saisir. En onze jours il fit quatre cent quatre-vingts kilomètres, et atteignit Rhagées (*Rei*, près de Téhéran), à quelque distance des Portes Caspiennes. Darius venait de les franchir. Il fallait désespérer de l'atteindre ; mais deux serviteurs du roi vinrent annoncer que Bessus, satrape de la Bactriane, avait enchaîné Darius et le traînait à sa suite, sur la route de l'Arie (Khoraçan) qui conduisait à son gouvernement. Alexandre reprend aussitôt la poursuite, marche trois jours et trois nuits presque sans s'arrêter, et le quatrième jour, avec cinq cents de ses meilleurs soldats, montés sur ce qui lui restait de chevaux valides, il atteint les Perses, non loin d'Hécatompylos. A sa vue, l'épouvante les disperse, et il se trouve en face de Darius, mais de Darius égorgé. Bessus, n'ayant pu décider le roi à partir avec lui, avait laissé sur la route son cadavre percé de coups (juillet 330). Alexandre lui fit de royales funérailles.

Avant que la nouvelle de cette triste fin du dernier des successeurs de Xerxès eût franchi la mer Égée, Eschine s'était écrié dans Athènes³ : **Nous sommes nés pour fournir à la postérité d'incroyables récits. N'est-ce pas le roi des Perses, celui qui creusa l'Athos et enchaîna l'Hellespont, celui qui demanda à nos pères la terre et l'eau, qui dans ses messages osait se dire le maître du monde, depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'à ceux où il se couche, n'est-ce pas lui qui maintenant cherche à sauver non plus son empire, mais sa vie dans une lutte désespérée ?** Eschine se trompait ; il n'y avait pas eu de lutte désespérée : le grand roi avait péri victime d'un vulgaire assassinat et son immense empire était tombé comme une tour ruinée à sa base, qui, au premier choc, s'écroule.

¹ Une tradition courut plus tard parmi les Orientaux que, dans cet incendie, avaient péri les livres sacrés de Zoroastre, le *Zend-Avesta*. — Arrien ne parle pas des mutilés, mais Diodore, Justin et Quinte-Curce mentionnent le fait, et la cruauté habituelle aux gouvernements asiatiques autorise à l'accepter.

² La position de Pasargade a été très discutée. Les uns mettent cette ville au nord-ouest de Persépolis ; d'autres au sud-est : cette dernière opinion est celle du plus récent voyageur dans la Perse, M. Dieulafoy, et il faut nous y ranger.

³ Eschine, *Contre Ctésiphon*, § 132.

Pendant qu'Alexandre gagnait un empire, il faillit perdre son patrimoine. C'est à Chéronée que les Spartiates auraient dû venir; ce qu'ils n'avaient pas fait en face de Philippe, ils le tentèrent quand ils virent son fils engagé au fond de l'Asie. Ils avaient refusé de reconnaître le congrès de Corinthe, et tenaient toujours des députés auprès de Darius. La défaite d'un général macédonien par les Scythes du Danube, qui lui tuèrent un grand nombre d'hommes, et la révolte du gouverneur de la Thrace, les décidèrent à profiter des embarras d'Antipater. Les Éléens, les Achéens, moins Pellène, et les Arcadiens, excepté ceux de Mégalopolis, s'unirent à eux, de sorte que leur roi Agis put assiéger Mégalopolis avec vingt mille fantassins et deux mille chevaux. Ce réveil inattendu de Lacédémone fit-il hésiter Athènes, qui ne souhaitait pas plus l'hégémonie de Sparte que celle de la Macédoine? Démosthène du moins garda le silence, et quand un orateur demanda l'armement des galères, Démade, alors administrateur du *théoricon*, répondit qu'il avait bien dans sa caisse de quoi y pourvoir, mais que, si on dépensait l'argent à ces préparatifs, il ne pourrait plus distribuer à chaque citoyen la demie mine qu'il avait réservée pour la fête des Choès. Je ne sais si l'espérance de cette gratification décida le demos à la prudence; je croirais plus volontiers que des gens avisés lui montrèrent la ville tenue en échec par la garnison macédonienne de la Cadmée; son port bloqué par les flottes d'Alexandre, maintenant maîtresses de la mer; les bénéfices de la victoire, si on la gagnait, réservés à Lacédémone; enfin les bannis partout ramenés et les gouvernements démocratiques renversés.

Antipater fit face à tout; il arrangea les affaires de Thrace, et accourut encore à temps avec quarante mille hommes pour sauver Mégalopolis. Le roi spartiate fut tué avec cinq ou six mille des siens. Comme Agis, qui, blessé, s'était un instant relevé et, appuyé sur un genou, avait combattu encore jusqu'au coup mortel, la Grèce retombait frappée à mort aux pieds des Macédoniens (sept. 330). Le congrès assemblé à Corinthe décida que des députés iraient demander au roi de régler le sort des vaincus. Ils se souvint des conseils d'Aristote qui lui recommandait de rester pour les Grecs un généralissime et de ne gouverner en maître que les barbares: il se montra clément. Les Achéens, les Éléens et les Arcadiens qui, membres de la ligue, avaient violé le pacte fédéral, furent punis d'une amende de 120 talents envers Mégalopolis; de Sparte, qui n'en faisait point partie, il n'exigea que les cinquante otages réclamés par Antipater.

Alexandre avait appris la défaite des Spartiates presque en même temps que leur soulèvement et, au milieu de sa grande entreprise, de telles agitations lui avaient paru misérables. **Pendant que nous abattions l'empire des Perses**, dit-il à ses soldats, **il s'est livré en Arcadie, une bataille de rats**; et ce dédain était, pour les Spartiates, une seconde défaite. En ce moment, Alexandre avait raison de ne prendre aucun souci des affaires de la Grèce; il se préoccupait bien plus de Bessus, qui pouvait établir un centre de résistance dans la Sogdiane et la Bactriane, où il avait pris le titre de roi. Il se résolut à ne pas lui donner le temps de s'y fortifier, mais, suivant sa tactique de ne laisser derrière lui ni un centre de résistance ni un peuple d'une fidélité suspecte, il s'avança plus encore dans le Nord pour fermer la route de l'Asie Mineure et de l'Euxin à ceux qui voudraient exciter quelque trouble dans l'Occident. Hécatompylos paraît avoir été située aux environs de Shahroud, au sud d'Asterabad. Entre ces deux villes s'étendent des montagnes dont les eaux méridionales de la Caspienne baignent le pied et qui séparent la Parthie (*Kohistan*) de l'Hyrcanie (*Mazendéran*). En se continuant à l'est pour rejoindre, par le Caucase indien ou Paropamisos (*Hindou-Koush*), les masses colossales de l'Himalaya, cette chaîne court, avec des altitudes qui varient

beaucoup, entre deux contrées très différentes¹, le Touran et l'Iran, ou la Bactriane et la Sogdiane au nord, la Perse et l'Afghanistan au sud. Après avoir rapidement dompté les Parthes, les Mardes et les Hyrcaniens, Alexandre se remit à la poursuite de Bessus et soumit, en passant, l'Arie, où il fonda une Alexandrie qui, sous le nom de Hérat, est restée un des grands marchés de l'Orient, une des portes de la Perse et de l'Inde. Un complice de Bessus gouvernait la Drangiane et l'Arachosie (Séistan) ; il le chercha et se le fit livrer par les Indiens. Une tragédie l'arrêta un moment : Philotas, fils de Parménion, reçut l'avis d'un complot formé contre la vie d'Alexandre ; pendant trois jours il garda le secret, qu'un autre transmit au roi. Ce retard inexplicable, une lettre obscure de Parménion, les propos pleins d'amertume et les sarcasmes que Philotas répandait depuis longtemps contre le roi, firent croire à sa complicité, et Alexandre l'accusa lui-même devant l'armée. Mis à la torture, il fit des aveux que la douleur peut-être arrachait² : l'armée le lapida. Plusieurs de ses amis, tous officiers de haut rang, périrent avec lui. Ce qu'il y eut de plus odieux dans cette lugubre et ténébreuse affaire, ce fut le meurtre du vieux Parménion : il gardait à Ecbatane, à trente journées de là, d'immenses trésors ; on craignit une révolte ; un messenger, monté sur un dromadaire rapide, traversa en onze jours le désert ; il lui portait une fausse lettre de son fils, et l'égorgea pendant qu'il la lisait (330).

De Prophtasia (*Farrah ?*), théâtre de ces tristes scènes, Alexandre gagna les défilés du Paropamisos, qui le séparait de la Bactriane, laissant derrière lui deux autres Alexandries, dont l'une, encore aujourd'hui florissante, garde le nom de son fondateur, Kandahar³. Une révolte des Ariens ne l'arrêta pas ; il envoya contre eux un détachement et entra clans la Bactriane.

Les grandes plaines de l'Asie centrale étaient dès lors bien loin derrière lui, et il arrivait en des pays hérissés de montagnes, coupés de ravins où il trouvait, au lieu des masses confuses qu'il avait si aisément dispersées d'Arbèles, des montagnards, ici comme partout énergiques et braves. Aux grandes batailles succèdent les combats isolés, les sièges, les luttes contre la nature, au milieu des monts couverts de neige du Caucase indien, avec des froids tels que les Macédoniens n'en avaient jamais connus. Durant quatorze jours, ils souffrirent toutes les misères et quand ils arrivèrent, en débouchant de ces passages par le nord, à la première ville de la Bactriane, Adrapsa (*Anderab ?*) ils trouvèrent tout le pays dévasté : Bessus avait fait le désert devant l'armée envahissante.

¹ Entre Hérat et Saraks s'ouvre, du sud au nord, la vallée du Heri-Rud que dominant des collines hautes à peine de 300 mètres et qui conduit au voisinage de la vallée du Murghâb où se trouve l'oasis de Merv, de sorte que le passage de l'un à l'autre versant, du Touran dans l'Iran, est de ce côté très facile. Nadir-Schah disait *qui tient Hérat tient la poignée du sabre avec lequel on domine le Touran et l'Iran*.

² En laissant de côté les aveux arrachés par la torture, il reste la non révélation d'un crime de haute trahison, que nos anciennes lois punissaient de mort, comme ce fut le cas pour de Thou. Les articles 105 et 107 du Code pénal de 1810 punissaient encore de réclusion ou d'emprisonnement la non révélation des crimes qui compromettaient la sûreté de l'État. Ce n'est que la loi du 28 avril 1832 qui a abrogé ces articles. C'était aussi une coutume des Macédoniens, comme de beaucoup de peuples barbares, que les parents d'un proscrit fussent proscrits avec lui (Quinte-Curce, VI, 11, 20).

³ Les Orientaux appellent Alexandre *Iskander*. En sortant des défilés du Paropamisos, il fonda une autre Alexandrie pour les garder par le nord. Une mission russe dirigée par M. Kanikof a fait, en 1858-1859, une exploration scientifique du Khorâçan en passant par Asterahad, Méched et Hérat ; elle est descendue jusqu'au lac Hamoun dans le Séistan, vaste récipient, sans issue, des eaux des régions environnantes, et est revenue par Kirmau, Yezd et Téhéran. Cette expédition a donc suivi une partie de la route d'Alexandre et a pu constater la parfaite exactitude des documents anciens sur les marches de l'armée macédonienne.

Cependant, Aornos, ***l'imprenable***, Bactres même, furent prises : les Macédoniens étaient dans la vallée de l'Oxus. Le puissant fleuve fut franchi sur un pont qu'Alexandre improvisa avec la peau des tentes transformées en outres remplies de paille qui portèrent quelques poutres et planches sur lesquelles l'armée passa. Le Sogdien Spitamène, allié de Bessus, voyant sa cause perdue, le livra au roi, qui le fit battre de verges à la vue de toute l'armée, puis l'abandonna aux cruelles vengeances des parents de Darius (329).

Ces tortures et ce meurtre n'étaient que des représailles. Le massacre des Branchides fut un acte abominable. C'étaient des Grecs, descendants d'une famille qui, cent cinquante ans auparavant, avait livré à Xerxès les trésors du temple d'Apollon, près de Milet, dont elle avait la garde. Après Salamine et Platée, ils avaient échappé par la fuite de la haine de leurs concitoyens, et le grand roi leur avait donné des terres dans la Bactriane. Ils y avaient conservé leurs traditions et leur langue. Aussi, à la nouvelle qu'une armée grecque approchait, ils accoururent joyeusement au-devant d'elle. Alexandre, pour venger le dieu et la Grèce trahis par leurs pères, les fit, hommes, femmes et enfants, égorger jusqu'au dernier, renversa leur ville et coupa les arbres pour que le lieu habité par la race sacrilège fût voué à la désolation¹.

Après la Bactriane, la Sogdiane subit le joug, et les vainqueurs occupèrent sa capitale, Maracanda (*Samarcande* ?). Mais Alexandre ne s'y arrêta pas ; il poussa jusqu'à l'Iaxarte, qu'il franchit, et au delà duquel il battit les Scythes. Dans les mêmes lieux, et sur les bords de ce fleuve, il jeta une Alexandrie nouvelle (*Kliodjend* ?) ; ce fut le point le plus avancé qu'il atteignit vers le nord². Des chroniqueurs, qui croyaient aux vieilles légendes, ont placé en cet endroit une visite intéressée de la reine des Amazones à Alexandre. Cette Amazone était, comme le roi le raconta lui-même à Antipater, une fille du chef des Scythes offerte par son père au harem du vainqueur³.

Une insurrection provoquée par Spitamène rappela le Macédonien au sud ; un corps de son armée avait été détruit par le satrape, qui échappa à sa poursuite. Alexandre punit la province de ce soulèvement, auquel elle était peut-être étrangère, par d'affreux ravages (329). Le mouvement eut, l'année suivante, encore plus d'étendue ; un de ses officiers, Peithon fut enlevé avec sa troupe par Spitamène ; mais la prise en un jour du roc Sogdien, forteresse fameuse dans ce pays, effraya quelques-uns des révoltés. A la sommation d'Alexandre, le gouverneur avait répondu : **As-tu des ailes ?** et il semblait qu'il en fallût pour atteindre l'inaccessible citadelle. Le roi promit 42 talents au premier qui toucherait les murs, et une petite troupe escalada le roc à pic.

Dans la forteresse, Alexandre trouva la famille d'un seigneur perse dont la fille, Roxane, était d'une incomparable beauté. La politique du conquérant était d'unir les deux peuples ; dans les villes qu'il fondait, il mêlait toujours des Grecs aux indigènes. Il donna lui-même l'exemple de cette fusion des deux races en épousant Roxane. Le père, flatté d'un tel honneur, accourut faire sa soumission, qui entraîna celle d'une partie de la province. Pour mieux assurer le repos de ce

¹ On a vu que cette idée biblique de punir les pères dans les enfants était également une idée grecque. Elle fut aussi une idée punique, car le Carthaginois Annibal sacrifia trois mille prisonniers grecs sur le champ de bataille d'Himéra où son grand-père Amilcar avait été tué, soixante-dix ans auparavant (Diodore, XIII, 62).

² Il occupa aussi, un peu plus au sud, sept forteresses bâties sans doute par Cyrus, au bord du steppe, et dont une portait le nom de ce prince.

³ Plutarque, *Alexandre*, 61.

pays, il chargea Héphestion d'y fonder douze villes qui servissent de rempart contre les Scythes, pendant que lui-même fouillait tous les points de la Sogdiane, n'y laissant ni une forteresse fermée contre lui, ni un ennemi en armes. Une surprise que tenta encore Spitamène lui devint fatale : il fut battu, et les Massagètes, à l'approche des Macédoniens, sauvèrent leurs tribus du pillage en envoyant au conquérant la tête du hardi partisan. Alexandre avait employé deux années à soumettre ces belliqueuses peuplades ; il passa quelques mois encore dans la Bactriane, où plusieurs chefs refusaient de poser les armes ; il n'en partit que pour commencer son expédition contre l'Inde (328).

Derrière lui il laissait dans ces régions de grands, mais aussi de terribles souvenirs. Dans les déserts de l'Oxus on l'avait vu, après une longue marche à pied, à la tête de ses troupes, mourant de soif, refuser un peu d'eau qu'un des siens avait trouvée, et la répandre à terre parce qu'il ne pouvait la partager avec ses soldats. Dans les combats, il était au premier rang et fut souvent blessé ; il ne s'en remettait jamais à d'autres du soin de conduire ces marches prodigieuses qui tant de fois lui permirent de frapper l'ennemi de coups inattendus et décisifs. Dans une grande chasse, attaqué par un lion, il refusa le secours de Lysimaque et l'abattit ; cette fois, l'armée inquiète décréta que le roi ne pourrait plus chasser à pied ni sans escorte. Sa libéralité était sans bornes, comme son courage ; et il avait, au besoin, autant de persévérance que d'impétueux élan. Il avait habitué les Macédoniens à ne rien regarder comme impossible ; aussi, parmi les soldats, surtout parmi les nouveaux venus, beaucoup, en voyant de si grandes choses accomplies, se souvenaient des bruits répandus sur sa naissance divine, sur les réponses d'Ammon, sur le serpent mystérieux que Philippe avait trouvé le premier jour dans la chambre nuptiale, et de lâches flatteurs essayaient d'y faire croire le roi. Un jour d'orage, Anasarque d'Abdère lui dit : **N'est-ce pas toi qui tonnes la haut, ô fils de Zeus ?** Mais l'entourage du conquérant restait incrédule. Ses compagnons d'enfance, ses vieux généraux, cette fière noblesse de Macédoine, naguère si libre avec ses rois, ne voyait pas sans un profond dépit cette apothéose.

Quand Alexandre, après la mort de Darius, adopta les usages perses, ceignit le diadème, revêtit la tunique blanche et fit porter à ses favoris des robes de pourpre ; quand il apprit le langage des vaincus et admit dans sa garde les fils des plus illustres familles du pays, il ne céda pas au vain désir d'égaliser la magnificence des *grands rois*, il fit ce que la politique commandait. D'ailleurs, cette étiquette orientale était pour les Perses ; au milieu de l'armée, il gardait la simplicité militaire. Un soir, dans la Parætacène, par une température glaciale qui avait tué plusieurs soldats, Alexandre se réchauffait au feu d'un bivouac. Il voit s'approcher, d'une marche indécise, un vétéran que le froid avait saisi et que ses yeux guidaient à peine ; il l'arrête, prend ses armes, le fait asseoir à sa place, et quand le soldat, revenu à lui, se trouble en reconnaissant Alexandre : **Camarade, lui dit-il en riant, chez les Perses s'asseoir sur le siège du roi, c'est un cas de mort ; pour toi, ce sera un cas de vie, car ce feu t'aura sauvé.** Petit fait, bonnes paroles, qui souvent se renouvelaient et aidaient à faire de grandes choses. Mais des Macédoniens s'indignaient de l'abandon des coutumes nationales, et se montraient jaloux des Perses qu'ils regardaient comme injustement favorisés. Malgré son ferme et lucide génie, Alexandre ne réussit pas à concilier ses droits de conquérant de l'Asie avec les égards que la prudence lui conseillait d'avoir pour ceux qui lui avaient assuré cette éblouissante fortune. Il lui était difficile de jouer deux rôles à la fois, d'être dans le même temps le grand roi pour les Perses, tout en restant pour ses compagnons d'armes le roi de Macédoine, et de

ne pas entendre les sourdes rumeurs qui couraient contre lui. Il ne l'était pas moins, à quelques-uns de ceux qui avaient vu les Héraclides si pauvres d'autorité et de richesse, d'accepter sans murmures la situation nouvelle que leur imposait l'ordre de choses qu'eux-mêmes avaient fondé. L'un s'abandonna à l'orgueil et aux accès de colère d'un despote oriental ; les autres à l'indiscipline et à l'insolence. Déjà il avait cru trouver des traîtres et des conspirateurs ; il avait fait mourir Philotas et assassiner Parménion. Une scène déplorable montra, en 328, les progrès de ce double mal.

A Maracanda, pendant une fête des Dioscures, quelques-uns de ces bas personnages, devins ou sophistes, dont les flatteries nourrissaient l'orgueil du roi, s'avisèrent d'exalter Alexandre, au point de le mettre au-dessus des deux divinités dont on célébrait les exploits, même au-dessus d'Hercule. Clitus, indigné, s'écrie qu'Alexandre n'a pas tout fait à lui seul ; qu'une bonne part de la gloire appartient aux Macédoniens. Et, comme on rabaisait les actions de Philippe pour glorifier celles de son fils, le vieux général ne garde plus de bornes ; ils commencent l'éloge du père, font la satire d'Alexandre, et tendant le bras vers le roi : **Sans le secours de ce bras, lui crie-t-il, tu périssais dès le Granique.** Ivre de vin et de colère, Alexandre ne se contient plus ; il arrache une pique à un de ses gardes et en percé son ami, son sauveur. Dans cette généreuse nature, le repentir suivit de près. On dit que ses yeux se dessillant aussitôt, il tourna contre sa poitrine la pointe de la lance et allait s'en percer lui-même, quand on l'arrêta. Pendant trois jours il demeura dans sa tente, sanglotant, appelant Clitus, se maudissant lui-même et refusant toute nourriture. Mais l'armée entière se fit son complice, en décrétant que le sauveur d'Alexandre avait été justement assassiné. Tout le monde conspira pour arracher au plus vite le remords de sa conscience : les prêtres en attribuant le crime commis dans l'ivresse à la vengeance de Bacchus, dont il négligeait les autels ; le sophiste Anaxarque en lui reprochant d'abaisser les droits d'un conquérant au niveau de la morale vulgaire. **Le juste, osait-il dire, est ce que veulent et font les rois ; c'est pourquoi, dans l'Olympe, la Justice est à côté de Zeus, parce que tous les actes de Zeus sont justes et bons.**

Le sang n'en était pas moins versé, et Alexandre allait en répandre d'autre. Les Perses qui, en approchant du prince, se prosternaient devant le fils d'Ammon ou plutôt, selon leur coutume nationale, devant le Grand Roi, voyaient les Macédoniens aborder librement Alexandre. Ces procédés différents maintenaient entre les deux peuples la barrière qu'il eût fallu détruire pour effacer, chez les uns, le souvenir de la défaite, et diminuer, chez les autres, l'orgueil de la victoire : deux sentiments qui empêchaient le conquérant de consolider sa conquête. Soumettre la Perse lui avait été facile, changer ses mœurs ne l'était pas ; et comme c'était un empire oriental qu'il fondait, ce fut aux Grecs qu'il demanda de sacrifier leurs usages à l'intérêt général. Les vieux généraux, habitués à faire la part des nécessités, y consentirent. Un philosophe ou plutôt un sophiste, qui suivait l'expédition pour en écrire l'histoire, s'y refusa. Callisthène d'Olynthe, disciple et neveu d'Aristote, combattit, à la table même du roi, sa politique de conciliation par des raisons qui, excellentes à Athènes ou à Sparte, ne l'étaient plus au fond de la Perse, mais qui faisaient impression sur les jeunes nobles, **les enfants royaux**, auxquels la garde de la tente royale était confiée. Un d'eux, Hermolaos, écoutait avidement les paroles du rhéteur ; châtié pour une faute, il conspira contre la vie du roi avec cinq de ses compagnons ; découverts, ils furent condamnés et lapidés par les Macédoniens. Callisthène, impliqué dans le

complot, fut pendu¹. C'était un homme de bien, une âme droite et fière, d'une vertu rigide ; mais Aristote, qui lui reconnaissait beaucoup d'éloquence, ajoute que le bon sens lui manquait², ce qui n'est pas contradictoire; et si, comme Aristobule et Ptolémée l'en accusaient dans leurs Mémoires, il a connu la conjuration et encouragé les auteurs à y persévérer, il était un complice et fut légitimement condamné (327).

Dans la Sogdiane, Alexandre avait reçu une ambassade d'un prince indien, Omphis, roi du pays entre le haut Indus et l'Hydaspe, dont la capitale, Taxila, s'élevait près de la ville moderne d'Attock; il appelait le Macédonien à son secours contre un autre roi du voisinage, Porus, et offrait de lui ouvrir la porte des Indes. Alexandre laissa en Bactriane dix mille fantassins, et trois mille cinq cents cavaliers pour contenir le pays jusqu'à l'Iaxarte, et à la tête de cent vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux, il traversa encore une fois le Paropamisos pour gagner la vallée du Cophène (le Caboul), où se trouvent les défilés fameux de Khaïber. Tandis que Perdicas et Héphestion descendaient à l'est le long de ce fleuve jusqu'à la ville moderne de Peschawar et au confluent du Cophène avec l'Indus, il remonta au nord la vallée du Choaspe (affluent du Cophène à Djelalabad) pour réduire les belliqueuses tribus des Aspiens, des Assacéniens et des Guréens. Cette expédition, où les Macédoniens se heurtaient, en chaque défilé, à des forteresses presque inaccessibles, occupa le reste de l'année 327 et le commencement de 326. Une seconde Aornos, devant laquelle Hercule, disait-on, avait échoué, fut prise après des prodiges d'audace et des travaux qui prouvent qu'Alexandre avait, à côté de ses incomparables soldats, d'habiles ingénieurs et une artillerie de siège formidable. A Nysa, il crut trouver des traces du passage de Bacchus et se servit de ces souvenirs mythologiques pour exalter le courage de ses Macédoniens. Il semblait, en effet, marcher sur les pas d'un dieu ou d'un héros et effacer leur gloire par la sienne, en livrant à ces hardis montagnards des combats de géants. Le Choaspe a ses sources dans les montagnes dont le revers septentrional est longé par l'Oxus. Alexandre tenait donc, dans le Caucase Indien, la tête des vallées qui, par l'Indus, descendaient à l'Océan et, par l'Oxus, à la mer Caspienne. C'est la position que les Russes voudraient prendre et qu'ils prendront probablement un jour pour s'ouvrir l'accès des mers méridionales.

Au printemps de 326, Alexandre franchit enfin l'Indus, traversa les États du prince de Taxila, où il vit avec surprise les brahmanes livrés à leurs austérités, et arriva près de la ville moderne de Djalalpour, aux bords de l'Hydaspe. La fonte des neiges avait rempli ce large bassin d'eaux rapides et recouvert tous les gués. Sur la rive gauche se tenait Porus, avec une armée formidable et des éléphants de combat dont la taille et les cris étaient pour effrayer des troupes qui n'avaient pas encore eu à lutter contre ces machines de guerre vivantes. Porus, très brave de sa personne, arrêta quelque temps son adversaire et ne céda la victoire qu'après un sanglant combat où il fut blessé et pris. Quinte-Curce met dans la bouche des deux princes des paroles qui, sans doute, ne sont pas véridiques, mais qu'on aime à répéter. **Comment prétends-tu être traité ?** demanda le vainqueur à son captif. — **En roi.** — **Je le ferai pour moi-même ; à présent que puis-je faire pour toi ? Parle.** — **J'ai tout dit.** — **Je te rends ton royaume et j'y ajouterai encore.** Alexandre le fit ; sa générosité, d'accord avec sa politique,

¹ Suivant une autre version, celle d'Aristobule, il fut enfermé dans une cage de fer et traîné à la suite de l'armée ; il y mourut sept mois après, dans l'Inde.

² Plutarque, *Alexandre*, 54.

plaçait en face du prince de Taxila un rival qui pouvait le contenir (mai 326). Il fonda en ces lieux deux villes : l'une appelée *Nicée*, pour rappeler sa victoire, l'autre *Bucéphalie*, en mémoire de son fidèle et vieux coursier, qui venait de mourir des blessures reçues dans le combat.

Dans ces deux campagnes, Alexandre avait montré son courage ordinaire, mais aussi des qualités militaires plus rares que celles des premières années de la conquête. Le passage de l'Hydaspe et la bataille qui suivit sont pour des juges compétents, les généraux anglais qui ont combattu dans ces régions, les habiles manoeuvres d'un chef accompli¹.

V. Retour d'Alexandre (326) ; son arrivée à Babylone (324) ; sa mort (323)

La victoire sur Porus livrait à Alexandre la fertile région des Cinq-Rivières ; il continua à marcher dans la direction de l'est, et, après avoir traversé l'Hydaspe, il franchit en combattant l'Acésine, l'Hydraote et arriva au bord de l'Hyphase, qui fut la limite extrême de son expédition. Il s'arrêta, non qu'il fût las d'aller, mais parce que ses soldats, assure-t-on, l'y forcèrent. Épuisés de fatigue, maltraités par 70 jours d'orages et de pluies continuelles², n'ayant plus que des lambeaux pour vêtements et des armes usées, ils s'effrayèrent des entreprises nouvelles où leur chef voulait les entraîner, à travers un désert immense, contre ces Gangarides et ces Prasiens, dont le roi pouvait conduire contre eux deux cent mille fantassins, vingt mille chevaux et plusieurs centaines d'éléphants. Plutôt que de passer le fleuve profond et rapide qui se trouvait devant eux, ils formèrent des groupes et murmurèrent. Alexandre convoqua aussitôt les chefs et leur dit : *Nous n'avons pas loin d'ici au Gange et à la mer Orientale, qui se réunit à celle des Indes et embrasse le monde. Du golfe Persique, nous remonterons jusqu'aux colonnes d'Hercule, et, soumettant l'Afrique comme l'Asie, nous prendrons les bornes de l'univers pour celles de notre empire... Si je ne partageais ni vos fatigues ni vos dangers, votre découragement aurait un motif. Vous pourriez vous plaindre d'un sort inégal qui placerait d'un côté les peines et de l'autre les récompenses. Niais, périls et travaux, tout est commun entre nous, et le prix est au bout de la carrière. Ce pays : il est à vous. Ces trésors : ils sont les vôtres. L'Asie soumise, je remplirai, je surpasserai vos espérances. Ceux qui voudront revoir leurs foyers, je les reconduirai moi-même ; ceux qui voudront rester, je les comblerai de présents inestimables.*

Ce discours est suivi d'un profond silence. *Que celui, dit-il, qui n'approuve pas ce dessein, parle.* Nouveau silence. Enfin, un des vieux officiers, Cœnos, exprime les sentiments de tous en le suppliant de les laisser retourner en Macédoine : *là il trouverait toute une jeunesse avide de gloire et prête à remplacer des soldats vieillissants.* Ces paroles sont reçues par d'universels applaudissements ; Alexandre, irrité, se retire.

Le lendemain, il réunit de nouveau le conseil des chefs : *Je ne contrains personne à me suivre ; votre roi marchera en avant ; il trouvera des soldats fidèles. Que ceux qui l'ont désiré se retirent, ils le peuvent ; allez annoncer aux*

¹ Le major général Cunningham, chargé de l'inspection archéologique de l'Inde, croit avoir découvert l'Aornos d'Alexandre. Sur les travaux des officiers anglais pour retrouver les traces du héros macédonien, voyez les *Campagnes d'Alexandre dans l'Inde*, par l'amiral Jurien de la Gravière.

² La mousson du sud-ouest commence, dans le nord de l'Inde, vers la fin de juin.

Greco que vous avez abandonné votre prince. Il se renferme alors dans sa tente ; il y reste pendant trois jours, sans parler à aucun de ses Hétaires ; il attend qu'une de ces révolutions qui ne sont pas rares dans l'esprit des soldats en change les dispositions. Mais l'armée continue de garder le silence. Néanmoins il fait les sacrifices accoutumés pour obtenir un trajet favorable. Les auspices sont contraires. Alors, rassemblant les plus âgés et les plus intimes des Hétaires : Puisque tout me rappelle, allez annoncer à l'armée le départ.

A cette nouvelle, la multitude pousse des cris de joie; ils accourent à la tente d'Alexandre et le bénissent d'être assez généreux pour ne céder qu'à l'amour de ses soldats. Il divise alors son armée en douze corps, et fait dresser par eux douze autels immenses, aussi hauts que les plus grandes tours, comme un monument de ses victoires et un témoignage de sa reconnaissance envers les dieux. Ce travail achevé, il ordonne des sacrifices selon le rit grec, des jeux gymniques et équestres, range tout le pays jusqu'à l'Hyphase sous la domination de Porus et donne enfin le signal du départ. (Arrien)

La scène est belle et c'est le véridique Arrien qui la raconte. Je crains cependant qu'elle n'ait été rendue plus dramatique qu'elle ne le fut en réalité. Il se peut qu'Alexandre ait voulu passer l'Hyphase et voir ce qui se trouvait par delà. Mais plusieurs raisons devaient l'empêcher d'aller beaucoup plus loin. Entre le pays des Cinq-Rivières, où il campait, et la vallée du Gange s'étend un vaste désert sans herbe et sans eau, dont Porus a dû lui dire que la traversée serait très difficile. Les nouvelles arrivées des régions occidentales signalaient des agitations qui rendaient le retour de l'armée nécessaire, et certains faits nous donnent le droit de dire qu'Alexandre lui-même comprenait qu'il avait atteint l'extrême limite de sa conquête. Jusqu'à l'Indus, il avait organisé toutes les provinces en satrapies, avec un chef civil indigène, un chef militaire macédonien, et une garnison mi-partie de Grecs et de barbares. Ainsi venait-il de faire encore dans le Paropamisos, et cette satrapie de l'Inde citérieure avait donné à son empire la formidable barrière de l'Afghanistan actuel. Entre l'Indus et l'Hyphase, il avait changé de système, laissant aux peuples leurs gouvernements nationaux, il n'avait demandé aux princes que d'être ses alliés et de lui payer un léger tribut. Enfin, au lendemain de sa victoire sur Porus, il avait fait couper, dans les montagnes qui bordent l'Hydaspe, des forêts entières dont le fleuve amena les bois à Bucéphalie et à Nicée, où Cratère avait été chargé de construire deux mille navires. Pourquoi une telle flotte, si ce n'était pour porter Alexandre aux bouches de l'Indus et non pas à celle du Gange ? Il s'embarqua avec une partie de son armée sur l'Hydaspe.

Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue, et fait des libations dans le fleuve ; il en invoque le dieu et celui de l'Acésine, qui se réunit à l'Hydaspe pour se précipiter dans l'Indus ; il invoque aussi l'Indus, et, après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres dieux qu'il révère, la trompette sonne, les rames s'agitent et la flotte se met en mouvement. (Arrien) Le reste de l'armée suivait les rives (novembre 326).

En traversant de nouveau l'Hyphase, l'Hydraote et l'Acésine, il arriva au bord de l'Hydaspe qu'il descendit jusqu'à l'Indus. Tout en avançant il recevait la soumission des peuples riverains. Quelques-uns résistèrent, entre autres les Malliens et les Oxydraques : au siège d'un fort des Malliens, son impétueux courage faillit lui coûter la vie. Il était parvenu le premier sur la muraille ; trois de ses officiers l'y suivirent. Mais les échelles se rompirent, et Alexandre, en butte, sur la crête du rempart, à tous les traits, se précipita seul dans l'intérieur

du fort. Acculé au mur et protégé par un tronc d'arbre, il tint les ennemis à distance, tua les plus audacieux qui l'approchèrent, mais enfin tomba atteint d'une flèche. Heureusement ses trois compagnons l'avaient rejoint et le couvrirent de leurs boucliers. Cette résistance donna aux soldats le temps de franchir le mur et d'accourir en foule. Alexandre fut emporté, évanoui, dans sa tente. Le bruit de sa mort se répandit dans le gros de l'armée, qui était à quatre journées de là sur le bas du fleuve. A cette nouvelle, il y eut de tels éclats de douleur qu'il fallut leur conduire le glorieux blessé dans un navire, qui descendit le courant sans rames afin d'éviter tout ébranlement et tout bruit. Lorsque, enfin, ils le virent s'avancer debout sur sa galère, prendre terre et monter à cheval, ils se précipitèrent autour de lui avec des cris de joie pour baiser ses mains, son manteau et le couvrir de fleurs. Ce jour-là Alexandre fut payé de sa blessure.

Après une navigation heureuse sur le bas Indus, mêlée encore de quelques combats, on atteignit l'île de Pattala, qui n'est autre que le delta formé par les bouches du grand fleuve et dont le sommet (à Hyderabad) est à 200 kilomètres de l'Océan (fin de juillet 325). Arrivé à ce terme, Alexandre reprit enfin le chemin de l'Occident. Il laissait dans ces contrées, que les maîtres de l'Asie ne visitaient pas avant lui, des traces nombreuses de son passage et de ses grandes vues de civilisation. Il avait semé sur son chemin, dans toutes les positions avantageuses, des villes où il mêlait ses soldats aux indigènes, et dont plusieurs devaient garder quelque temps la civilisation grecque qu'il y déposait, plusieurs même survivre aux siècles et aux révolutions. Son projet était maintenant de retourner par terre avec le gros de son armée ; mais, tandis qu'il traversera des provinces que n'ont pas encore vues ses soldats, il veut que sa flotte, sous les ordres de Néarque, explore les côtes méridionales de son empire, et revienne de l'Indus aux bouches du Tigre. Dès que la mousson du nord-est, qui souffle durant l'hiver, commença de se faire sentir dans les premiers jours d'octobre, Néarque s'embarqua sur cet Océan dont le flux et le reflux, chose nouvelle pour les Grecs, les avaient d'abord effrayés. Alexandre, qui se proposait de relier par une route connue les bouches de l'Euphrate à celles de l'Indus, prépara au commerce des lieux de refuge et de ressources. Avant de quitter file de Pattala, il y éleva une forteresse pour s'en assurer la soumission ; il y creusa des puits, pour procurer de l'eau douce à la population, et construisit un port, des magasins, des chantiers. A la fin d'août 325, ou au commencement de septembre, il s'enfonça vers l'ouest à travers le pays des Arabites et des Orites, où il laissa une nouvelle Alexandrie, à Rhambacia, puis il entra dans les déserts de la Gédrosie.

Les troupes éprouvèrent, dans les sables brûlants et mobiles de cette région, de grandes souffrances, par la chaleur, la soif et la faim¹. On abandonna beaucoup de bêtes de somme, d'équipages, même de soldats. **L'armée, dit Strabon, fut sauvée par les dattiers qui croissaient en grand nombre dans le lit des torrents.** Alexandre partagea tous ces maux, et il est plus grand dans ces patientes et difficiles épreuves que lorsqu'il montre sur les champs de bataille le courage vulgaire d'un soldat. Au bout de deux mois, on atteignit la Carmanie, et l'on rencontra les convois de vivres que les satrapes voisins avaient envoyés. Alors, s'il faut en croire Diodore et Quinte-Curce, aux privations succédèrent les orgies,

¹ Les récits des voyageurs modernes sont moins défavorables à la Gédrosie (Mekran). Voyez surtout *Kinnear's Memoir*. Mais, dans le Nirman (Kirmania), l'expédition russe de 1859 trouva une terre si brûlée, un air si sec, que plusieurs fois on vit des ondées de pluie échappées d'un nuage s'évaporer dans l'atmosphère avant de toucher le sol. — La navigation de Néarque, depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate, fut de cent trente jours.

et une marche triomphale de sept jours, rappelant ce que l'on contait de Bacchus revenant de la conquête des Indes. Arrien traite de fables ces récits, parce que Ptolémée et Aristobule n'en parlaient point. Ces orgies sacrées et militaires sont cependant bien dans le goût d'Alexandre et des soldats de tous les temps. Marche triomphale ou seulement fête du retour, les Macédoniens et leur chef ont certainement honoré Dionysos par de larges libations ; mais ils ont aussi célébré la fin de leurs immortelles campagnes par des sacrifices, des hymnes sacrés et les jeux habituels aux Grecs dans leurs solennités. Le roi rayonnant de bonheur et de génie présidait à tout, joutes et banquets. Un autre chef, cependant, attira un moment tous les regards. Néarque, entré dans le détroit d'Harmozia (Hormouz), venait d'aborder à l'embouchure de l'Anamis (fin décembre 325) et, apprenant qu'Alexandre était à cinq journées de marche dans l'intérieur, il s'était rendu près de lui. Le roi lui fit raconter à l'armée cet étonnant voyage, où ses marins avaient éprouvé tant de fatigues, vaincu tant de difficultés et bravé les terribles ouragans de la mer des Indes. Au prix de ces misères, ils avaient ouvert au commerce de nouvelles routes entre l'Orient et l'Occident, et tous, soldats et matelots, étaient fiers du chef qui leur avait fait accomplir cette grande chose.

A Pasargades, où il passa, Alexandre fit réparer le tombeau de Cyrus qui avait été pillé, puis gagna Suse par Persépolis (printemps de 324). Il y punit du dernier supplice plusieurs satrapes infidèles ou coupables d'exactions, qui avaient espéré ne jamais le revoir. Un d'eux, Harpalos, satrape de Babylone, n'osa l'attendre. Il s'enfuit avec 5000 talents, et prit six mille mercenaires à sa solde. Beaucoup de Grecs étaient ainsi épars en Asie, vendant au plus offrant leurs services. Alexandre défendit à ses satrapes d'avoir aucune garde de ce genre, et essaya de se rendre maître de cette force flottante, indisciplinée et dangereuse, en fondant avec ces mercenaires des colonies dans la Perse. Le projet ne reçut qu'un commencement d'exécution.

Malgré son exemple et ses efforts, l'union entre les deux peuples n'avancait pas. Il avait déjà pris pour femme Roxane ; il épousa encore Barsine¹, fille aînée de Darius. Il donna à Héphestion la main de Drypétis, sœur de Barsine, et maria, avec de riches dots, les femmes les plus distinguées de la Perse à ses généraux. Plus de quatre-vingt-dix mariages se firent ainsi en un jour, et il n'y eut qu'une seule cérémonie pour mieux resserrer les liens qui unissaient Alexandre et ses officiers. Il invita tous les soldats à suivre cet exemple, et fit des présents de noces à ceux qui épousèrent des Asiatiques : dix mille se firent inscrire. Un spectacle inaccoutumé suivit ces fêtes splendides. A Taxila, les Macédoniens avaient vu des ascètes brahmaniques qui, bourreaux de leur corps, faisaient de leur vie un lent suicide, pour sortir plus rapidement, à force de macérations cruelles, de cette existence terrestre qu'il méprisaient. Un d'entre eux, Calanos, qu'Alexandre avait ramené de l'Inde, monta sur un bûcher en présence de l'armée. Il avait soixante-treize ans, et une maladie venait de le saisir. Il aimait mieux faire de sa mort une fête, que de l'attendre triste et douloureuse. Il y perdait peu de jours, et sa vanité y gagnait du bruit autour de son nom, par cette glorification de la doctrine du renoncement faite en face de ceux qui, amoureux de la vie, ne croyaient qu'aux mérites de l'action.

Ces mariages étaient un excellent moyen de fondre ensemble les deux peuples. [Comme dans une coupe d'amour se mêlaient la vie et les mœurs des différentes](#)

¹ C'est le nom que lui donne Arrien. Plutarque l'appelle Stateira.

rares, et les peuples en y buvant oubliaient leur vieille inimitié¹. Alexandre essaya la même fusion dans l'organisation de l'armée. Les satrapes lui envoyèrent un corps de trente mille jeunes Perses, qu'il appela ses épigones et fit armer et discipliner comme les Macédoniens. Ceux-ci virent d'un œil jaloux cette troupe nouvelle. Oubliant les bienfaits d'Alexandre, qui venait encore de payer leurs dettes, 20.000 talents, avec la délicatesse d'un ami², ils se mutinent et demandent tous à partir. Alexandre, indigné, descend de son siège suivi de ses gardes, saisit les plus mutins au milieu de la foule qui murmure, et les livre au supplice. Puis il remonte, leur rappelle longuement tout ce qu'ils doivent de puissance, de bien-être, de gloire à Philippe et à lui-même : **Partez, ajoutez-t-il ; allez dire aux Grecs qu'Alexandre, abandonné par vous, s'est remis à la foi des barbares qu'il avait vaincus !** » Il rentre alors dans sa tente et refuse pendant deux jours de voir ses plus intimes amis. Le troisième, il convoque les principaux chefs, leur distribue les commandements et se compose une armée toute persique. A cette nouvelle, les Macédoniens ne peuvent supporter l'idée d'être remplacés par les Perses dans l'affection d'Alexandre : ils courent en foule à sa tente, le supplient de se montrer, implorent son pardon. Il s'avance ; à l'aspect de leur humiliation et de leur désespoir, il est vaincu, et mêle ses larmes aux leurs : **Vous êtes tous ma famille, s'écrie-t-il ; je ne vous donne plus d'autre nom !** Un banquet de neuf mille convives où Alexandre tint sa place scella la réconciliation. Puis il licencia de leur plein gré dix mille Macédoniens que l'âge ou les blessures avaient rendus impropres aux combats. Il leur donna, outre l'argent nécessaire pour le voyage, un talent à chacun, et chargea Cratère de les reconduire dans leurs foyers.

Vers cette époque, Alexandre eut une grande douleur : il perdit, à Ecbatane, Héphestion, son plus intime ami³. Il lui fit des funérailles telles qu'un homme n'en eut jamais ; on dit qu'elles coûtèrent 40.000 talents et qu'il demanda à l'oracle d'Ammon si Héphestion devait être honoré comme un héros ou comme un dieu⁴. Les soins du gouvernement firent promptement diversion à sa tristesse. Entre la Susiane et la Médie, les Cosséens habitaient un pays difficile et vivaient à peu près indépendants dans leurs montagnes. Alexandre ne pouvait laisser, au cœur de son empire, sur la route de Suse à Ecbatane, une liberté trop fière pour n'être pas d'un dangereux exemple. Une campagne de quarante jours, marquée par des combats heureux pour les Macédoniens et par une répression rigoureuse pour les indigènes, eut raison de ces tribus farouches. A Babylone, où il rentra enfin (printemps de 325), il trouva des ambassades arrivées de toutes les parties du monde connu. Il en vint d'Italie : des Bruttians, des Lucaniens, des Étrusques ; il en vint d'Afrique : des Carthaginois, des Éthiopiens, des Libyens. Des Scythes

¹ Plutarque, *De la Fortune d'Alex.*, I, 6.

² Les débiteurs hésitaient à donner leur nom suivant un premier ordre. Alexandre fit porter dans le camp des tables couvertes d'or ; chacun vint avec son créancier, déclara sa dette et en reçut le montant. Le chiffre de 20.000 talents, donné par Arrien, répond au moins à cent millions de francs, en poids de métal fin.

³ Alexandre avait deux grands amis, Héphestion et Cratère, qui se partageaient et qui faillirent plus d'une fois se disputer, l'épée à la main, son affection. Il disait d'eux : *Cratère est l'ami du roi ; Héphestion est l'ami d'Alexandre*. Plutarque (*Alex.*, 30) raconte une scène charmante : un jour qu'Alexandre lisait une lettre de sa mère, pleine de reproches, que le roi ne voulait pas qu'on connût, Héphestion, appuyé sur son épaule, lisait avec lui. Alexandre se retournant scella de son anneau les lèvres de son ami.

⁴ Plutarque est allé jusqu'à dire qu'Alexandre fit mettre en croix le médecin qui n'avait pas su sauver Héphestion. Arrien ne croit pas aux excès de douleur d'Alexandre et ne semble pas admettre le supplice du médecin.

d'Europe s'y rencontrèrent avec des Celtes et des Ibères¹. Les Macédoniens entendirent des noms inconnus, et se virent invoqués, comme arbitres, par des peuples dont ils ignoraient l'existence et la demeure.

Au milieu de ces hommages, et pour les justifier, Alexandre ne rêvait rien que de grand. Selon les uns, il se proposait de faire le tour de l'Arabie, de côtoyer l'Éthiopie, la Libye, la Numidie et le mont Atlas, de franchir les colonnes d'Hercule, de pénétrer jusqu'à Gadès, et de rentrer ensuite dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage et toute l'Afrique... Selon d'autres, il se serait dirigé par l'Euxin et le Palus-Méotide contre les Scythes. Quelques-uns même assurent qu'il pensait à descendre en Sicile et au promontoire d'Iapygie, attiré par le grand nom des Romains. Arrien se trompe : ce nom n'avait rien de grand encore. Mais il est certain qu'Alexandre fit construire en Phénicie des galères, qui devaient être transportées à Thapsaque pour de là descendre l'Euphrate jusqu'au golfe Persique et qu'il envoya trois expéditions sur les côtes d'Arabie, afin d'achever le jalonnement de la route maritime entre les bouches de l'Indus et celles du Nil. La plus hardie fut celle du Cilicien Hiéron, qui paraît avoir longé à peu près toute la côte orientale de la péninsule. Héracléidès était envoyé dans un but semblable en Hyrcanie, sur les bords de la mer Caspienne, et devait y construire une flotte pour chercher si cette mer n'avait pas de communication avec le Palus-Méotide et l'océan du Nord.

En attendant qu'il pût partir pour de nouvelles conquêtes, il s'occupait d'améliorations intérieures. Il faisait creuser à Babylone un port capable de contenir mille galères, avec des abris pour les recevoir, et enlever les barrages que les rois de Perse avaient jetés dans le Tigre inférieur, pour entraver la navigation. Il parcourait le lac Pallacopas, où l'Euphrate se déchargeait, lors de la fonte des neiges, mais où les eaux se perdaient ensuite sans utilité. Pour mieux régler les prises d'eau qui épuisaient le fleuve, il fit travailler dix mille hommes pendant trois mois à cet ouvrage. Un jour qu'il naviguait sur le lac près d'un lieu où s'élevaient les tombeaux de quelques anciens rois, le vent emporta son diadème, qui s'arrêta aux buissons des tombes. Un matelot se jeta dans l'eau pour aller le reprendre, et le mit sur sa tête en regagnant à la nage la barque royale. Les prêtres chaldéens virent dans ce fait un signe funèbre et firent mettre le soldat à mort. Arrien dit, au contraire, qu'il fut récompensé, ce qui est plus probable. Quant aux présages sinistres, il arriva, comme toujours, qu'après l'événement on crut en avoir remarqué. Le conquérant de l'Asie ne pouvait disparaître si jeune sans que les imaginations ne missent en mouvement la nature et les dieux pour annoncer sa fin prochaine. Alexandre prépara lui-même son destin. Dans la joie de son triomphe et après tant de misères héroïquement supportées, il s'abandonna sans retenue à ces plaisirs de la table où tant de fois son père et lui avaient laissé leur raison. Sous la latitude de Babylone cette intempérance était un arrêt de mort. A la suite de plusieurs orgies longtemps prolongées, il fut pris d'une fièvre dont il avait peut-être gagné le germe dans les miasmes des marais du Pallacopas. Elle le mina durant dix jours; le onzième il expira, 21 avril 323. Quelques semaines auparavant, des députés grecs étaient venus l'appeler dieu et l'adorer.

¹ Quant à une ambassade des Romains, Arrien (VII, 15, 6) n'en a trouvé aucune trace dans les annalistes romains, et je crois qu'en ces temps-là le sénat était occupé de toute autre chose que de ce qui se passait à Babylone. La députation des Celtes, à moins que ce ne soient les Celtes du Danube, et celle des Ibères, si ces Ibères ne sont pas ceux du Caucase, sont également douteuses.

Alexandre n'avait pas accompli sa trente-troisième année quand il mourut. La force avait à peu près achevé son oeuvre : c'était à la sagesse de faire le sien. Cette seconde tâche eût-elle été au-dessus de lui ? Détruire est quelquefois facile, édifier ne l'est jamais. Le peu qu'il a laissé entrevoir de ses desseins montre qu'il eût fait encore de grandes choses, et la sévérité dont il usa à l'égard des satrapes concussionnaires garantit qu'il eût donné à ses peuples une administration vigilante.

Résumons en deux mots l'oeuvre de ce conquérant qui ne connaissait plus d'ennemis hors du champ de bataille :

Les vaincus gagnés par ses égards et associés à ses plans¹ ;

Le commerce, lien des nations, développé en de grandes proportions et voyant devant lui les routes ou nouvelles ou pacifiées qu'Alexandre lui a ouvertes, les ports, les chantiers, les places de refuge ou d'étape qu'il lui a préparées ;

L'industrie vivement sollicitée par les immenses richesses autrefois inactives et stériles dans les trésors royaux, maintenant jetés dans la circulation par la main prodigue du conquérant² ;

La civilisation grecque portée sur mille points de l'empire par tant de colonies, dont une seule, Alexandrie, reçut et versa longtemps sur le monde un flot inépuisable, mais trouble, de richesses et d'idées³ ;

Un nouveau monde révélé à la Grèce, et les peuples, les idées, les religions, mêlés, confondus dans une unité grandiose, d'où une société nouvelle serait sortie, si la plus grande des forces, le temps, avait été accordée à celui qui eut presque toutes les autres.

Voilà ce qu'Alexandre avait préparé et pourquoi, depuis deux mille ans, l'histoire s'arrête et s'incline devant le nom de ce victorieux, en oubliant ce que, trop complaisante pour la jeunesse et le génie, elle se contente d'appeler ses fautes.

Mais qu'aurait-il donné à l'univers dompté ? Nul ne le sait ; probablement l'uniformité de la servitude au milieu d'une grande prospérité matérielle. Je vois bien dans une des mains du conquérant l'épée à laquelle rien ne résiste, je ne vois pas dans l'autre les idées qu'il faut semer sur le sillon sanglant de la guerre pour le cacher sous une riche moisson. Ses violences, son besoin de briser tous les obstacles, l'orgueil surhumain dont il était saisi, promettaient un gouvernement impérieux et dur, utile aux vaincus tant qu'aurait vécu Alexandre, nécessairement désordonné après sa mort. Qu'enfanta cette civilisation hellénique transportée par lui au coeur de l'Orient ? Affaibli à force de s'étendre et privé du souffle vivifiant de la liberté, l'esprit grec ne porta point dans sa patrie nouvelle, pour la poésie et l'art, ces fruits savoureux et sains que, à la fois excité et contenu, il avait si libéralement donnés au pied de l'Hymette et du

¹ Ils le pleurèrent : Sisygambis, mère de Darius, ne voulut pas lui survivre (Diodore, XVII, 118 ; Justin, XIII, 1). On a parlé d'empoisonnement ; les Éphémérides royales prouvent que sa maladie fut une de ces fièvres continues qui sont fréquentes dans les pays chauds.

² Par suite de l'accroissement de la circulation de l'or, ce métal baissa de valeur. Au temps de Philippe, le rapport avec l'argent était de 1 à 12,51 ; après les conquêtes d'Alexandre, il fut de 1 à 11,47. (Droysen, I, 688.)

³ Alexandrie ne fut pas seulement le centre du commerce de l'Europe et de l'Inde, mais un immense atelier de traductions et de commentaires. Il n'y eut pas que la Bible des Septante qu'on y traduisit. Le même travail fut fait, Strabon l'atteste, pour tous les grands livres de l'Égypte, de la Chaldée et peut-être de l'Inde. Mais rien d'original et de puissant ne sortit du milieu de cette érudition.

Parnasse. Des Asiatiques apprirent et parlèrent l'idiome des Hellènes¹, aucun ne leur prit le mâle génie de leurs beaux jours, le sentiment énergique de la dignité de l'homme et des droits du citoyen qui avait fait leur grandeur. Comme ces pâles lumières qui ne font que rendre les ténèbres plus visibles, l'hellénisme en Orient ne servit qu'à montrer d'une manière plus éclatante les lâchetés, les faiblesses et les turpitudes des cours et des populations asiatiques.

Et la Grèce, dont ici nous faisons l'histoire, qu'y gagna-t-elle ? La victoire d'Alexandre riva ses fers, et avec l'indépendance des cités tomba ce mouvement intellectuel que la liberté avait produit. La Grèce vit se déplacer les pôles du monde moral, Pergame et Alexandrie succéder à Athènes, Éphèse et Smyrne à Corinthe. Non seulement elle cessa d'être fécondée par ce flot d'hommes, de poètes, d'artistes, de philosophes qui, un siècle plus tôt, arrivait vers elle de toutes les rives de la Méditerranée, mais elle s'épuisera à fournir les nouvelles cours orientales de généraux et de ministres, de parasites et de soldats. Tout homme qui eût pu devenir l'honneur de sa patrie passera au service étranger. Toute sève, tout sang généreux, tout talent, toute ambition, s'éloigneront d'elle. La vie la quittera pour retourner, affaiblie, languissante, à ses colonies asiatiques et africaines. Les Muses ne chanteront plus aux lieux accoutumés, mais une dernière fois et d'une voix affaiblie, en Sicile et à Cyrène², ensuite plus rien. L'art et l'éloquence passeront pour un moment à Rhodes, la philosophie aux bords du Nil, la science partout : celle-ci puissante encore ; celle-là troublée, inquiète et confuse. Aristote, qui, durant un séjour de près de treize années à Athènes (335-323), y avait écrit tous ses grands ouvrages, la quitte pour n'y plus rentrer. Lycurgue venait d'y mourir, et elle va perdre encore Démosthène et Phocion, que nul ne remplacera. Tout, jusqu'aux dieux, décline. Alexandre, étendant ses droits de conquérant sur l'Olympe, a donné le second rang au temple et au dieu d'Ammon, après Olympie, mais avant Delphes.

La Macédoine même, quel profit lui revint-il de s'être épuisée de sang pour faire couler à flots celui de l'Asie ? Cinquante ans après la mort du conquérant, les barbares pillaient Ægées, sa vieille capitale, et jetaient au vent la poussière de ses rois³ !

On a voulu constituer un siècle d'Alexandre comme nous avons eu le siècle de Périclès. Le conquérant, qui se faisait suivre dans ses campagnes de l'*Iliade*, tenue toujours près de lui dans une cassette d'or ; qui fut l'élève et qui resta l'ami d'Aristote, qui, enfin, répandit l'hellénisme dans une moitié de l'Asie, semble mériter que son règne marque aussi une des grandes époques de la civilisation. Mais l'on n'y trouve point une éclosion nouvelle du génie grec. Les écrivains, les artistes qui florissaient sous lui étaient les continuateurs de ceux qui les avaient précédés. Les derniers orateurs ont disparu avec la liberté athénienne et que ne doit pas l'art d'Apelles et de Lysippe à celui de Zeuxis et de Scopas ! L'ordre ionique prend sur la côte d'Asie son plus brillant essor surtout à Priène, à Magnésie, à Milet, dont le temple d'Apollon Didyméen était le plus vaste que Strabon connût⁴. Mais cet ordre n'était pas une création du temps

¹ Dans la Bactriane régna longtemps une dynastie grecque.

² Callimaque et Ératosthène étaient de Cyrène, Théocrite et Archimède de Syracuse, Hipparque de Nicée, Aristarque, l'astronome, de Samos, etc.

³ Au compte, sinon d'Alexandre, au moins de son expédition, il faut mettre encore les ambitions turbulentes et mauvaises qu'elle excita. Il n'y eut plus de chef d'État ou d'armée qui ne rêvât la possession, comme Antiochos, de l'Orient, comme Pyrrhus, de l'Occident. De là tant de guerres, de ruines et de bouleversements qui facilitèrent à leur tour la conquête romaine.

⁴ Ses colonnes avaient 20 mètres, sa façade décastyle, 50, son naos près de 100.

d'Alexandre. Quant au mouvement philosophique du quatrième siècle, on sait qu'il procède de Socrate et de Platon. Des trois écoles le plus en vue, celles d'Épicure, d'Arcésilas et de Zénon, ou le plaisir, le doute et le devoir, les deux premières enseignent aux Grecs la philosophie commode qui, alors leur convenait, et ce fut à Rome que la troisième forma de nobles caractères.

Chapitre XXXIII – L’empire macédonien depuis la mort d’Alexandre jusqu’à celle d’Eumène et d’Olympias, ou ruine de la cause royale (323-316)¹

I. Partage des satrapies occidentales entre les généraux

Alexandre avait beaucoup conquis, rien fondé : il n’en avait pas eu le temps. L’Asie, enlevée par une course rapide, comme un immense butin, était là, attendant de cette main puissante une forme, une organisation, une civilisation nouvelles : mais cette main, la mort venait de la glacer. Comme ces grands peintres dont nous possédons les rapides esquisses, Alexandre n’avait pu que jeter sur tous les points de sa conquête quelques indications de génie, quelques traits puissants, que les plus habiles de ses successeurs devaient recueillir : tout était ébauché, rien n’était fini.

Qui pouvait penser que le dieu périrait, et si tôt, dans la force de l’âge et des conceptions ? Sa mort frappa le monde de stupeur. Dans la nuit qui suivit, l’armée resta sous les armes, par un vague instinct de crainte, comme si l’on eût été dans le voisinage des ennemis. Les habitants de Babylone fermèrent leurs portes, n’éclairèrent point leurs maisons, se tinrent chez eux immobiles, inquiets, écoutant tous les bruits, et croyant à toute heure que cette armée terrible, jusqu’alors enchaînée par le respect du maître vivant, allait se répandre maintenant en violences et en pillages.

Quand le jour parut, les gardes du roi, dont le nombre était réduit à sept depuis la mort d’Héphestion, se réunirent et convoquèrent les autres officiers ; mais les soldats, qui entendaient prendre part à la délibération, envahirent les avenues de la salle du conseil. A la vue du trône vide, où l’on avait déposé le diadème, la robe royale et l’armure du conquérant, les cris de douleur éclatèrent. On fit silence lorsque entra Perdicas. Il tenait l’anneau d’Alexandre qui servait de cachet pour les affaires importantes et que le mourant lui avait donné ; il le déposa sur le trône, comme s’il le mettait à la disposition de l’assemblée, et il ajouta que, en attendant que Roxane eût donné le jour à l’enfant qu’elle portait dans son sein, il fallait, dans l’intérêt de tous, choisir un chef à qui tous obéiraient.

Perdicas espérait que ce discours modeste recommanderait sa candidature². Son espoir fut trompé. Néarque, gendre de Barsine³ par son mariage avec une des trois filles de la veuve du Rhodien Memnon, proposa naturellement de ne point attendre la postérité incertaine de Roxane. **L’héritier d’Alexandre, disait-il, est déjà né : c’est Hercule, fils de Barsine : le diadème lui appartient.** Cet avis ne plut pas ; les soldats le témoignèrent par des cris tumultueux. Ptolémée mit en avant une autre thèse : les Macédoniens ne pouvaient obéir à un fils de Barsine ou de Roxane ; il fallait laisser le trône vacant et donner le gouvernement aux hommes qui avaient formé le conseil du roi. La proposition convenait aux chefs,

¹ Pour ce chapitre et le suivant, voyez Arrien, *Les successeurs d’Alexandre* ; Diodore, Justin, Plutarque, *Vies d’Eumène, de Démétrius, de Pyrrhus*, même Quinte-Curce, à condition de le lire, comme je l’ai dit déjà, avec beaucoup de prudence ; enfin çà et là quelques passages d’Appien et d’Athénée.

² Il descendait des rois de l’Orestide, et cette origine augmentait sa fierté et son ambition.

³ Cette Barsine n’était pas la fille de Darius qu’Alexandre avait épousée, mais la veuve du Rhodien Memnon. La seconde Barsine avait été prise à Damas, et le conquérant en avait fait sa concubine.

mais blessait l'amour des soldats pour le sang d'Alexandre. On la rejeta, et il fut décidé que la régence serait remise à Perdicas et à Léonnat pour l'Asie, à Antipater et à Cratère pour l'Europe, en attendant la naissance de l'enfant de Roxane.

Durant cette scène, un ennemi de Perdicas, Méléagre, était allé vers l'infanterie qui, jalouse de la cavalerie, portion aristocratique de l'armée, sur laquelle s'appuyait Perdicas, voulut à son tour choisir un prétendant. Son candidat fut Arrhidée, fils de Philippe et de la Thessalienne Philinée ; il n'avait pas de sang barbare dans les veines : cela le fit accueillir, malgré l'obscurité où l'avait tenu Alexandre à cause de sa faiblesse d'esprit. Méléagre l'amena ; l'infanterie lui fit cortège jusqu'à la salle où les généraux délibéraient. Ils refusèrent de sanctionner ce choix ; mais les soldats menacèrent, et Arrhidée s'assit sur le trône. Six cents hommes d'élite, apostés par Perdicas, gardaient la porte de la chambre où était le corps d'Alexandre. La foule voulut forcer le passage, une lutte s'engagea : les traits volaient déjà sur Perdicas et le sang coulait ; l'intervention des autres chefs prévint de plus grands malheurs. La cavalerie mécontente quitta Babylone ; Perdicas, menacé lui-même, en sortit et, pendant plusieurs jours, on put craindre une sanglante collision. Pourtant le danger de cette situation amena un rapprochement : Perdicas et les cavaliers rentrèrent. On convint qu'Arrhidée partagerait le trône avec l'enfant de Roxane, si elle avait un fils ; qu'Antipater serait à la tête des forces d'Europe ; que Cratère dirigerait les affaires sous l'autorité d'Arrhidée, et que Perdicas commanderait la garde à cheval, commandement qui équivalait, ce semble, dans la cour de Perse, à un premier ministère. Méléagre était associé en sous-ordre à Perdicas.

Quelque temps après, Perdicas fit passer une revue de l'armée par Arrhidée, sur lequel il avait bien vite pris un grand ascendant. Au milieu de la revue, comme s'il agissait par un ordre royal, il fit saisir trente des plus mutins qui furent écrasés sous les pieds des éléphants. Méléagre, averti par cette exécution, s'enfuit dans un temple, où on l'égorgea.

Voilà de quelles scènes de désordre fut suivie la mort d'Alexandre. C'était le commencement de ces *funérailles sanglantes* qu'il avait lui-même annoncées. On voit les prétentions des chefs, les sentiments des soldats, surtout le vide immense laissé par l'illustre mort et l'incertitude où l'absence d'un héritier de quelque valeur mettait toutes choses. Un enfant à naître qui sera le jeune Alexandre, un enfant naturel à peine né, un frère imbécile : tels seront les hommes de cette déplorable famille. Les femmes étaient : Olympias, mère du conquérant ; Cynané, Cléopâtre et Thessalonice, ses sœurs ; Eurydice, sa nièce ; enfin sa concubine Barsine, la mère d'Hercule, et ses deux femmes, Roxane et Stateira. De tous ces personnages, pâles et muettes figures pour la plupart, Olympias seule eut de l'énergie, mais elle n'en montra que pour l'intrigue et le crime.

Il fallait compter bien plus avec les chefs dont treize années de guerre avaient développé les talents et accru l'ambition. Au premier rang était Perdicas, qui venait d'établir son autorité de régent par un coup d'audace ; derrière lui, les généraux dont les plus habiles se tailleront des royaumes dans cet immense empire, mais qui, pour le moment, se contenteront de prendre des provinces où ils s'attribueront, suivant l'usage asiatique, les pouvoirs civils et les pouvoirs militaires. Les gouvernements de l'Europe et de l'Asie occidentale seront seuls distribués ; dans la haute Asie, moins convoitée à cause de son éloignement, on laissera à peu près tous les satrapes établis par Alexandre.

Trente-quatre généraux furent admis au partage : les principaux étaient Ptolémée, fils de Lagos, qui eut l'Égypte et la Cyrénaïque ; Laomédon le Mytilénien, la Syrie ; Philotas, la Cilicie ; Pithon, la Médie ; Eumène, la Paphlagonie, la Cappadoce et le littoral pontique jusqu'à Trapézonte, qu'Alexandre, pressé par le temps, n'avait pu encore visiter et soumettre ; Néarque, la Pamphylie et la Lycie, qu'il laissa peut-être sous les ordres d'Antigone, pour garder le commandement de la flotte ; Antigone, la grande Phrygie, où il commandait depuis dix ans ; Asandras, la Carie ; Ménandre, la Lydie ; Léonnat, la Phrygie hellespontique, qui commandait le grand passage d'Europe en Asie ; Lysimaque, la Thrace et les nations limitrophes des bords du Pont-Euxin ; Antipater et Cratère, la Macédoine et la Grèce avec les provinces sur l'Adriatique. Séleucus, qui allait bientôt jouer un rôle important, eut le commandement des hétaires ; quant à Perdicas, pour se distinguer dans la foule des généraux, il ne prit pas de province, mais il se réserva le commandement de l'armée stationnée en Asie, avec la tutelle des rois et les pouvoirs illimités que lui donnait la possession de l'anneau royal.

Sur ce premier arrangement, Roxane mit une tache de sang : elle fit tuer la dernière épouse d'Alexandre, Stateira, et sa sœur Drypétis, veuve d'Héphestion. Chaque traité nouveau sera scellé de la même manière.

Le chaos ainsi débrouillé, au gré des partageants, et une sorte d'hierarchie et de forme de gouvernement établie, qu'allait-on faire ? Exécuterait-on les projets d'Alexandre consignés dans ses papiers ? Ils étaient gigantesques. Il s'agissait de construire mille vaisseaux, d'attaquer les Carthaginois et les autres peuples de la Libye, de porter les armes des Macédoniens jusqu'à l'océan Atlantique, et de tracer tout le long du littoral de l'Afrique une route praticable aux voitures ; il s'agissait encore d'opérer d'Europe en Asie, et réciproquement, des migrations nombreuses pour mêler les populations ; enfin, de construire en divers lieux six temples magnifiques et, pour tombeau à Philippe, une pyramide égale à la plus haute des pyramides égyptiennes. Ces projets, communiqués aux soldats, furent unanimement rejetés. On avait enduré assez de fatigues : il était temps de se reposer ; les généraux eux-mêmes étaient pressés de se mettre en possession de leurs provinces, où ils entrevoyaient déjà pour eux des souverainetés indépendantes.

Durant un demi-siècle, notre attention sera détournée de la Grèce, qui n'est plus qu'un point dans l'immensité de l'éphémère empire. Nous ne la retrouverons, avec un reste de vie, qu'après la destruction du colosse qui l'écrase. Le récit des luttes qui se produiront dès le premier jour entre les successeurs du conquérant est une histoire presque étrangère à la Grèce : on y trouve des ambitions sans frein et des crimes éclatants ; on s'y bat pour de l'or, du pouvoir ou des lambeaux de royauté ; pas une idée généreuse, élevée, ne s'y montre ; pas un établissement durable ne s'y fonde, si ce n'est en Égypte ; pas une ville ne s'y élève pour continuer l'œuvre de la Grèce, si ce n'est Alexandrie et Pergame, l'une qui sera un centre fécond pour les lettres et la philosophie, l'autre, pour l'art et la science ; encore à quelle distance restent-elles d'Athènes ! Ce qui aurait pu être une grande chose, si le conquérant avait vécu : l'Asie hellénisée et la barbarie qu'elle renferme, contenue, deviendra un vaste champ de pillage et de dévastation. La langue grecque, il est vrai, en prendra possession jusqu'à l'Euphrate, mais ce sera moins pour marquer les frontières de la civilisation que les bornes de l'influence occidentale. Les véritables héritiers d'Alexandre seront les Césars de Rome.

Il faut cependant raconter cette histoire, bien qu'elle appartienne plus réellement à l'Orient qu'à la Grèce ; du moins le ferons-nous très rapidement.

II. Révoltes contre la domination macédonienne ; mort de Démosthène (10 novembre 322)

Il était inévitable qu'à la mort du conquérant quelques protestations s'élèveraient contre la domination macédonienne : il y en eut cinq, dont une seule nous intéresse, celle de la Grèce.

Dans la haute Asie, vingt-trois mille Grecs mercenaires, cantonnés dans les colonies qu'Alexandre avait fondées, prirent les armes et s'apprêtèrent à rentrer dans leur patrie. Pithon, gouverneur de la Médie, marcha contre eux, d'après les ordres de Perdicas, et les extermina.

En Cappadoce, le roi Ariarathe refusa de livrer ses États à Eumène ; il fut vaincu et envoyé au supplice avec tous les siens.

Les Pisidiens avaient massacré leur gouverneur macédonien. Perdicas décida que leurs deux principales villes, Laranda et Isaura, seraient détruites et leurs habitants égorgés. Ceux d'Isaura soutinrent trois assauts, puis mirent le feu à leur ville et se jetèrent dans les flammes.

Le satrape d'Arménie, Néoptolème, affectait l'indépendance ; Eumène alla le réduire.

La révolte la plus sérieuse fut celle qui éclata en Grèce, et qui a reçu le nom de *guerre Lamiaque*.

Tous les peuples grecs, excepté les Lacédémoniens, avaient accepté la suprématie macédonienne. Athènes, vaincue mais dédommagée de sa défaite par les flatteries de son vainqueur, lui avait prêté son concours. Cependant, tout en courbant la tête sous ce joug, qu'on faisait léger pour elle, elle ne se dissimulait pas que les conquêtes de la Macédoine changeraient sa dépendance en servitude. Le parti des patriotes avait perdu ses chefs militaires : Éphialte, mort au siège d'Halicarnasse en combattant Alexandre, Charidemos, que Darius avait fait tuer pour un conseil qui lui parut une insulte. Il restait à Athènes deux hommes qui, sans pouvoir la sauver, honoraient du moins ses derniers jours. Démosthène avait compris que l'Asie regagnerait par les mœurs ce qu'elle perdait par les armes ; que l'influence orientale dompterait les conquérants, et qu'au lieu d'un prince grec, on aurait bientôt pour maître un souverain asiatique. Pendant le règne d'Alexandre, la politique du grand orateur avait reçu une consécration solennelle par l'issue du fameux procès de la Couronne, où il avait fait entendre un dernier et magnifique écho de cette éloquence qui avait honoré la tribune d'Athènes un siècle auparavant, quand Périclès y montait (330). *Que devait faire notre ville en voyant Philippe marcher à l'empire, à la domination de la Grèce ? Et moi, que devais-je dire, quels décrets devais-je proposer, moi, conseiller d'Athènes ? Car c'est d'Athènes qu'il s'agit. Je savais que dans tous les temps, jusqu'au jour où je montai à la tribune, ma patrie avait combattu pour l'honneur et la prééminence ; que, par amour de la gloire et dans l'intérêt des autres Grecs, elle avait sacrifié plus d'hommes et plus d'argent que tous les Grecs ensemble pour leur propre salut. Je voyais Philippe, à qui nous avions affaire, endurer tout pour devenir le maître. Je le voyais, un oeil de moins, l'épaule rompue, la main et la cuisse fracassées, abandonner facilement,*

gaiement, à la fortune, tout ce qu'elle voudrait de son corps, pourvu qu'avec le resté il vécût glorieux. Et pourtant, qui eût osé dire qu'un barbare, nourri dans Pella, misérable lieu, jusqu'alors inconnu, aurait l'âme assez haute pour espérer, pour entreprendre de commander aux Grecs ; et que vous, qui êtes Athéniens, vous que l'on entretient chaque jour du courage de vos ancêtres, qui trouvez partout ce souvenir, dans les discours de vos orateurs et dans les spectacles offerts à vos yeux, vous seriez assez lâches pour aller au-devant de Philippe et lui livrer la liberté de la Grèce ? Non, personne n'oserait le dire. Vous n'aviez donc qu'un seul parti à prendre, et il fallait le prendre ; c'était d'opposer une résistance légitime à ses injustes entreprises, Athéniens, vous l'avez fait dès le principe, comme vous le deviez, comme l'honneur vous le commandait, et moi, je vous y ai poussés par mes décrets et mes conseils. Il y avait du courage à parler ainsi, quand Darius était fugitif ou mort et Alexandre maître de l'Asie.

Après ce débat, où le peuple athénien avait applaudi au patriotisme éloquent de Démosthène, malgré la décision contraire des armes, Eschine, condamné à une amende de 1000 drachmes, parce qu'il n'avait pas réussi dans son accusation, s'était exilé (330) ; et l'année suivante, Démosthène avait obtenu aux Dionysies la couronne d'or demandée pour lui après la bataille de Chéronée.

Un peu plus tard, un autre procès avait agité la ville. L'accusateur était Lycurgue, dont l'intégrité et l'administration féconde ont été déjà rappelées¹. Léocratès, un de ces lâches qui avaient fui d'Athènes avec leurs biens, après Chéronée, parce qu'ils pensaient ce que dira le poète latin Pacuvius, que la patrie est là où l'on vit bien, osa revenir au bout de sept ans. Lycurgue lui intenta une accusation capitale et le fit condamner.

Le même homme, si terrible aux lâches, rédigeait pour un bienfaiteur d'Athènes ce mâle décret : *Considérant qu'Eudèmos de Platée a promis au peuple que, s'il manquait quelque chose pour la guerre, il fournirait 2000 drachmes; qu'en outre il a mis à son service mille journées de chariots attelés, pour la construction du Stade ; le peuple, afin d'honorer Eudèmos, lui accorde une couronne, la permission d'acquérir en Attique, de payer l'impôt des citoyens et de combattre dans les armées d'Athènes*². Il était digne d'Athènes, même mourante, que de tels honneurs fussent regardés comme la plus belle des récompenses.

On s'étonne qu'avec ces sentiments cette ville ne se soit pas associée à la prise d'armes de Lacédémone, vers l'époque de la bataille d'Arbèles. Mais Démade, Phocion, ses conseillers alors le mieux écoutés, n'eurent pas de peine à démontrer qu'en face d'une Macédoine si forte, la politique imposait la prudence. Elle se renferma donc en elle-même, attendant l'issue de l'audacieuse et peut-être téméraire entreprise d'Alexandre. Quand le conquérant voulut imposer aux Grecs la reconnaissance de son titre de fils d'Ammon et l'étiquette asiatique du prosternement devant sa personne, ils ne lui firent pas la même opposition que les Macédoniens. Que leur importait, après tout ? *Alexandre veut être dieu ?*

¹ Ce fut pendant l'administration de Lycurgue que le chorège Lysicrate éleva le monument qui porte son nom, à l'occasion de la victoire qu'il avait remportée au concours dionysiaque de l'année 335-4. Les vainqueurs exposaient ordinairement dans la rue d'Athènes dite des Trépieds le trépied de bronze qu'ils avaient reçu en prix. Ce monument a été longtemps connu à Athènes sous le nom de *Lanterne de Démosthène*, et le peuple l'appelle encore aujourd'hui *Lanterne de Diogène*, sans qu'on puisse savoir ce qui a pu donner naissance à l'absurde supposition que le grand orateur s'y fût retiré pour y préparer ses discours.

² Ce décret a été retrouvé près du Parthénon en 1859, et publié dans le *Corp. inscript. Attic.*, II, n° 176. La couronne était de laurier d'une valeur de 1000 drachmes.

dirent les Spartiates. **Qu'il le soit.** » Dans Athènes, il y eut de plus vives paroles. **Quelle espèce de dieu nous propose-t-on ?** dit Lycurgue ; **il faudra se purifier en sortant de son temple** ; et Démosthène demanda de ne reconnaître que les dieux transmis par les ancêtres¹. Mais Démade exhorta les Athéniens à ne pas risquer de perdre la terre à propos d'une contestation sur la possession du ciel. La question ne fut pas décidée. Cependant on se préparait sans bruit à une lutte nouvelle : vers 330, Athènes avait réuni au Pirée, où l'architecte Philon achevait un nouvel arsenal, de nombreuses galères².

Une autre question, celle des exilés, agita plus vivement la Grèce. Dans ces petits États déchirés par les factions, il y avait toujours une partie de la population proscrite par l'autre. On comptait alors plus de vingt mille bannis. Alexandre s'était dit que rendre leur patrie et leurs biens à ces proscrits, c'était s'assurer dans chaque ville un parti dévoué, et il avait envoyé Nicanor de Stagire aux jeux olympiques de 324 pour y lire une lettre qui décrétait leur rappel. On accueillit mal cette proposition qui était contraire au pacte conclu à Corinthe, par lequel Philippe et Alexandre avaient garanti aux États particuliers leur souveraineté, et qui, tout en affectant d'être généreuse, l'était aux dépens d'autrui. Partout le bannissement avait été suivi de la confiscation des biens. Mais ces biens n'étaient pas restés dans les mains de l'État ; ils avaient été distribués ou vendus par lui à des citoyens qui, à leur tour, les avaient aliénés, donnés en dot ou cédés en paiement d'une créance. Les bannis allaient les réclamer et, alors, quelles perturbations dans les cités ! Les Éoliens, les Athéniens surtout, menacés du retour d'un nombre considérable de proscrits, furent dans l'alarme. Les premiers avaient chassé la puissante famille des Cœniades et confisqué ses biens ; les seconds avaient partagé entre leurs colons le territoire de Samos, et n'étaient pas disposés à le rendre. Ils n'osèrent répondre à cette violation de leur autonomie par une prise d'armes contre Alexandre, mais ils lui envoyèrent des députés pour le faire revenir sur sa décision. L'affaire traîna en longueur ; puis survint l'aventure d'Harpalos, ce satrape de Babylone qui s'était enfui en Grèce avec 5000 talents volés à Alexandre. Il avait laissé au cap Ténare ses 6000 mercenaires et son trésor, dont il n'emporta que 550 ou 720 talents à Athènes pour y acheter un asile, en achetant des consciences. Démosthène était toujours l'âme du parti contraire à la Macédoine et fomentait les sentiments d'indépendance. Ses ennemis politiques l'accusèrent de s'être vendu au satrape et le firent condamner à une amende de 50 talents. Ne pouvant la payer, il se retira en exil. Avait-il reçu l'argent d'Harpalos ? Chose improbable, puisqu'il s'opposa à la réception du fugitif dans Athènes, et proposa, quand il y fut entré, de l'emprisonner et de séquestrer ses biens pour les restituer à Alexandre. Hypéridès, dans son discours contre Démosthène, dont on a, il y a quelques années, retrouvé des fragments, lui reproche d'avoir fait échouer les projets d'Harpalos. Un fait qui semble concluant, c'est qu'après la mort de cet intrigant, un de ses familiers, tombé aux mains des Macédoniens, et forcé de nommer ceux qu'Harpalos avait corrompus, ne prononça pas le nom de Démosthène. Lui-même, dans le *Discours sur la Paix*, avait fièrement parlé de son intégrité : **Je défie mes ennemis de prouver qu'un**

¹ Dinarque, 94. Plus tard, quand survint l'affaire des bannis, Démosthène conseilla de céder sur la question des honneurs divins, qui n'avait point de sérieuse importance, mais de résister au décret sur les bannis qui risquait de bouleverser l'État (Hypéridès, *Contre Démosthène*, 25).

² C'est ce qui résulte d'inscriptions trouvées dans les fouilles faites au Pirée. L'arsenal de Philon a été construit de 347 à 329 et terminé sous l'administration de Lycurgue.

présent ait jamais exercé la moindre influence sur mes paroles et sur mes conseils¹.

Les choses en étaient là quand Alexandre mourut. Antipater maintint le décret qu'il avait provoqué touchant les bannis. Mais la confiance revenait maintenant à Athènes ; le parti national y reprit le dessus. Démosthène fut condamné à une amende de 10 talents pour avoir proposé de rendre à Alexandre des honneurs divins ; des amis du prince furent bannis, et l'on fit partir des députés qui parcoururent la Grèce pour former une ligue contre les Macédoniens et les exilés. Démosthène, alors à Mégare, se joignit à eux, enflamma les esprits, et mérita par ce service d'être rappelé dans sa patrie. Les seuls peuples qui restèrent neutres furent l'Arcadie, l'Achaïe, dont Alexandre avait cependant supprimé les assemblées générales, et Sparte encore, Sparte quelquefois héroïque mal à propos, comme en 330, plus souvent égoïste. D'ailleurs, elle avait en Macédoine cinquante otages, appartenant tous à de nobles familles, et qui, en cas de déclaration de guerre, couraient risque de la vie. Les Béotiens soutinrent le parti de la Macédoine, craignant d'être dépouillés du territoire de Thèbes qu'Alexandre leur avait donné. Les Thessaliens se prononcèrent dans le même sens, mais dès le début de la guerre passèrent du côté des Grecs. Le reste de la Grèce, et un grand nombre d'Illyriens et de Thraces, accédèrent à la confédération. Le commandement général fut donné à l'Athénien Léosthènes, qui avait servi sous Alexandre, et ramené d'Asie huit mille mercenaires, soldats éprouvés par de longues campagnes. Athènes déploya une énergie qui rappelait des temps meilleurs. Elle enrôla tous les citoyens au-dessous de quarante ans, en état de porter les armes, et mit sur pied cinq mille hoplites, cinq cents chevaux, deux mille mercenaires, soutenus par une flotte de quarante trirèmes et de deux cents vaisseaux à quatre rangs de rames. Un décret du peuple fut porté par toute la Grèce : **Les Athéniens sont disposés à combattre encore pour la liberté grecque, ils aideront toute cité qui voudra chasser sa garnison macédonienne.** Les riches, Phocion à leur tête, s'étaient en vain opposés à cette héroïque témérité.

Beaucoup de peuples entrèrent dans la ligue et le début des opérations fut brillant. Léosthènes battit les Béotiens, puis courut aux Thermopyles et en Thessalie au-devant des Macédoniens. Ceux-ci arrivaient au nombre de treize mille fantassins et de six cents chevaux : c'était tout ce qu'Antipater avait pu réunir de soldats dans le royaume épuisé. Il s'était empressé d'appeler de la Phrygie Léonnat, et de la Cilicie Cratère ; mais savait-on si l'état des affaires en Asie permettrait à ces généraux d'arriver à temps ! Déjà Rhodes avait repris sa liberté en chassant sa garnison macédonienne ; d'autres villes pouvaient l'imiter ; et il y avait bien des divisions parmi les héritiers du conquérant. L'entreprise des Athéniens n'était donc pas si insensée que le soutenaient les pacifiques. Les talents de Léosthènes, la supériorité de ses forces, qui montaient à trente mille hommes, surtout la défection de Ménon de Pharsale, commandant de la cavalerie thessalienne, qui passa aux Grecs, valurent à ces derniers la victoire de Lamia. Antipater se réfugia dans les murs de la ville, près de laquelle le combat s'était livré, et s'y vit si étroitement bloqué qu'il envoya demander la paix aux Athéniens. Le peuple, dans l'ivresse du succès, eut l'imprudence

¹ Au sujet de l'affaire d'Harpalos, une perquisition sévère dans plusieurs maisons avait été ordonnée. Une d'elles était habitée par de jeunes mariés, elle ne fut point visitée (Plutarque, *Préceptes polit.*, 17, 9). Il y a là une de ces délicatesses de sentiment qu'on n'est pas habitué à trouver dans l'antiquité. Quant à Harpalos, forcé de sortir d'Athènes, il alla rejoindre au cap Ténare ses mercenaires, qu'il emmena en Crète où il fut assassiné par un de ses officiers.

d'exiger qu'il se rendit à discrétion. Il est juste d'ajouter que cette paix, désavouée sans doute par Léonnat et Cratère, n'eût été qu'une trêve qui eût brisé l'élan de la ligue et désarmé les Athéniens.

Le siège continua, ou plutôt le blocus, car les assiégeants n'avaient point de machines pour battre les murs. Par malheur, Léosthénès, en repoussant une sortie, fut tué. Hypéridès prononça l'éloge funèbre du général et des citoyens morts avec lui ; c'est un beau morceau d'éloquence, bien qu'il ne soit qu'une pâle copie des discours de Périclès. Jamais hommes, dans les temps passés, n'ont combattu ni pour une cause plus noble, ni contre des adversaires plus puissants, ni avec des ressources plus faibles ; ils pensaient que la vertu fait la force et que la grande armée est celle où se trouve, non pas le plus de soldats, mais le plus de courage. Que serait-il arrivé s'ils n'avaient pas réussi ? Le monde appartiendrait à un maître ; ses caprices seraient la loi, et l'insolence macédonienne l'emportant sur la justice, personne, ni femmes, ni filles, ni jeunes garçons, n'échapperait aux outrages ! ... Plus donc étaient terribles les maux qui nous étaient réservés, plus nous devons rendre d'honneurs à ceux qui sont morts pour nous ; à celui-ci surtout, Léosthénès, qui a déterminé ses concitoyens à subir de telles épreuves. Ceux qui se sont montrés les dignes compagnons d'un tel général ne sont-ils pas heureux d'avoir sacrifié un corps mortel en échange d'une gloire qui ne finira pas, et d'avoir, par leur courage, assuré la liberté de tous les Grecs ? Des hommes libres n'auront plus à craindre d'être accusés, mais seulement d'être convaincus ; et la sûreté de chacun ne dépendra pas de ceux qui flattent le maître et qui calomnient leurs concitoyens ; elle sera placée sous la protection des lois. Voilà en vue de quels avantages ceux dont nous parlons ont affranchi à jamais des craintes de l'avenir leur patrie et la Grèce ; ils ont donné leur vie pour que nous vivions avec honneur. Telle était l'exaltation des esprits, qu'on rapporte que la fiancée de Léosthénès se donna la mort, en disant : Vierge encore et déjà veuve, je n'appartiendrai pas à un autre.

Belle journée sans lendemain ! Le discours d'Hypéridès était la dernière parole libre qu'Athènes devait entendre.

Cependant Démosthène rentra alors dans sa patrie. Il n'avait pu, durant son exil, s'éloigner beaucoup d'Athènes. On l'avait vu errant sur la plage de Trézène ou sur les montagnes d'Égine, les yeux tournés du côté de l'Attique, ou, plus près encore, à Mégare. Son retour fut un triomphe. On envoya une galère à trois rangs de rames le prendre à Égine. Quand il aborda au Pirée, les magistrats, les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie... Cependant le jugement qui le condamnait à une amende subsistait, et le peuple ne pouvait légalement lui faire grâce de la peine. On imagina un moyen d'é luder la loi : il était d'usage, dans le sacrifice fait tous les ans à Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui avait soin de préparer et d'orner l'autel du dieu ; ils en chargèrent cette année Démosthène, et lui comptèrent pour cet office les 50 talents auxquels montait son amende. (Plutarque)

Démosthène goûta pleinement le bonheur de revoir Athènes, mais ce bonheur allait lui coûter la vie. Avec Léosthénès les Grecs avaient perdu un bon général ; en outre, la retraite des Étoliens, rappelés momentanément chez eux, avait réduit leur armée à vingt-deux mille hommes. Les Macédoniens, que la guerre commencée quelques mois plus tard eût trouvés armés les uns contre les autres, voyaient au contraire arriver de l'Asie, sur l'instance prière du vaincu de Lamia, Léonnat à la tête de vingt mille hommes de pied et de deux mille cinq cents

chevaux. Pour prévenir la jonction de ce général et d'Antipater, Antiphilos, successeur de Léosthènes, leva le siège de Lamia, et courut au-devant de Léonnat, qui périt dans un combat de cavalerie. Mais Antipater réunit ses forces à celles de l'armée vaincue; et lorsque Cratère arriva à son tour, les Macédoniens comptèrent près de cinquante mille hommes. Les Grecs en avaient moitié moins ; ils furent vaincus à Crannon (322). Les écrivains, qui ont toujours de bonnes raisons au service du succès, ont condamné ce suprême effort de la Grèce ; nous y applaudissons : c'était finir virilement.

La défaite de Crannon fut décisive, non par le nombre des morts, du côté des vaincus, qui fut peu considérable, mais parce qu'elle acheva de jeter parmi eux le découragement. D'ailleurs, la fortune leur était également contraire sur mer ; Clitus, commandant de la flotte royale, venait de détruire les forces maritimes d'Athènes. Des négociations s'engagèrent, et Antipater ayant très habilement déclaré qu'il ne traiterait qu'isolément avec les membres de la ligue, les cités rivalisèrent à qui ferait la première soumission : la confédération tomba.

A Athènes, le parti de la guerre vit bien lui-même qu'il n'y avait plus qu'à traiter; Démosthène et quelques autres s'éloignèrent, et on laissa reprendre le dessus au parti macédonien, qui, seul, pouvait servir de médiateur. Ce parti avait alors pour chefs deux hommes considérables : Démade et Phocion, celui-ci, le Caton athénien, personnage intègre et sage, mais d'une sagesse étroite, sans illusion comme sans enthousiasme. Au milieu des éclats de joie qu'avaient naguère provoqués les heureux succès des armes grecques, jamais un rayon de l'allégresse générale n'était venu illuminer cette froide et soucieuse figure, et l'on n'avait recueilli de sa bouche que des paroles ironiques et désolantes. **Allons**, disait-il après la victoire de Léosthènes, **voilà que nous devenons conquérants !** Jamais il ne rechercha la popularité, qui est une force, mais qui a perdu tant d'ambitieux : **M'est-il échappé quelque sottise ?** demanda-t-il un jour que le peuple l'applaudissait. Il ne flattait pas davantage les troupes qu'on lui donnait à conduire : **Trop de capitaines**, disait-il, **et pas assez de soldats**. Cependant Phocion était un homme de bien ; il fut élu quarante-cinq fois général, sans l'avoir sollicité, et il servit loyalement sa patrie, tout en grondant sans cesse; dans l'occasion même, il battait ses amis les Macédoniens, comme il venait de le faire à Marathon, où il avait rudement renvoyé à ses vaisseaux un corps qui ravageait la plaine. On recourut encore à lui pour adoucir Antipater, avec qui il était lié. Il ne refusa pas sa médiation, en disant toutefois, ce qui n'était pas généreux, que si les Athéniens avaient suivi ses conseils, ils n'eussent pas été réduits à solliciter ses services. Du vivant d'Alexandre, il avait refusé 900 talents que le roi lui offrait et lui avait demandé en échange la liberté de quatre Grecs retenus prisonniers à Sardes.

Démade était un bien autre homme. C'était le talent dans la corruption. Riche d'une fortune mal acquise, il recevait de toutes mains et l'avouait sans pudeur ; mais sa parole égalait presque celle de Démosthène, et, au sentiment de quelques-uns, il le surpassait par la soudaineté et l'entraînement. On le voyait proposer coup sur coup des mesures illégales, se riant de la rigueur des lois avec l'impudente audace d'un homme qui sait son ascendant sur le peuple et qui en use. Il avait été si loin, cependant, qu'on avait fini par le condamner, mais à une simple amende de 10 talents : dérision, si l'on considère sa richesse. Il est vrai que l'incapacité politique y avait été jointe ; lui, peu soucieux de la honte, était demeuré à Athènes, ne prenant plus part aux affaires publiques, mais vivant avec un luxe effronté, dont l'argent macédonien faisait les frais. Dans le danger présent, on lui rendit ses droits de citoyen; le premier usage qu'il en fit fut de

proposer un décret de mort contre Démosthène, dans une assemblée où ce jour-là le parti macédonien vint seul. Il partit ensuite avec Phocion pour aller trouver Antipater.

Le vainqueur traita les Athéniens comme naguère ils l'avaient lui-même traité. Il établit pour base des négociations une soumission entière et imposa trois conditions principales. Les Athéniens devaient livrer leurs orateurs, y compris Hypéridès et Démosthène, réformer leur constitution sur un plan tracé par le vainqueur, enfin recevoir une garnison macédonienne dans Munychie. En outre, ils devaient payer les frais de la guerre.

Ces conditions furent acceptées. Elles étaient l'arrêt de mort, non de Démosthène seulement, mais d'Athènes. En recevant une garnison macédonienne, les Athéniens perdirent cette liberté d'action dont ils avaient souvent mal usé, mais qui, chez un peuple, même dégénéré, est la seule garantie qui reste d'un avenir meilleur, le seul moyen, le seul espoir de réformes qui puissent un jour relever l'État. Ils s'habituaient à courber la tête et à fléchir le genou devant des maîtres; plus malheureux qu'au temps des Trente, ils durent obéir, non plus à leurs concitoyens, mais à des étrangers. Ce fut surtout la réforme introduite dans la constitution qui altéra à jamais le caractère des Athéniens, en mutilant ce peuple réduit à la plus faible partie de lui-même. Cette réforme ôta les droits politiques à quiconque ne possédait pas au moins 2000 drachmes. Il ne s'en trouva que neuf mille dont la fortune égalât ou excédât ce chiffre. Ces 2000 drachmes s'entendaient probablement des biens-fonds, de sorte que les artisans et les marchands, qui vivaient de leur industrie et de leur commerce, demeurèrent en dehors des neuf mille, sans former pour cela une foule famélique. Aux citoyens dégradés de leurs droits, Antipater offrit des terres en Thrace, en Illyrie, sur les côtes d'Italie et jusqu'en Afrique : beaucoup consentirent à les accepter, c'est-à-dire furent bannis de l'Attique et déportés au loin. Quant aux neuf mille, ils restèrent maîtres de la ville, ainsi que de son territoire, et ils adoptèrent un mode de gouvernement conforme aux lois de Solon¹. Cette conformité aux lois de Solon n'était qu'un leurre. La démocratie était brisée du coup ; Antipater savait bien ce qu'il faisait en dépeuplant la cité qui avait eu tant d'héroïques folies, en livrant toutes choses à cette minorité riche, qui, par haine des institutions nationales, avait si souvent favorisé la domination étrangère. Athènes tombait du rang d'État souverain à la condition d'une modeste commune s'administrant elle-même.

Restait à exécuter la clause par laquelle les orateurs devaient être remis aux mains du vainqueur : après avoir désarmé le peuple qui avait applaudi leurs paroles éloquentes, il fallait étouffer ces voix dangereuses. Les proscrits s'étaient dispersés de divers côtés. Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias, ancien acteur tragique. Ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéridès, Aristonicos de Marathon, Eucratès et Himéréos, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Éaque, il les en arracha et les envoya à Cléones, où était Antipater, qui ordonna leur mort. On dit que, contrairement aux coutumes des Grecs, il fit arracher la langue d'Hypéridès

¹ Les colons athéniens établis à Samos furent en même temps chassés, et on ôta à la république ses dernières possessions extérieures. Diodore (XVIII, 48) porte à vingt-deux mille le nombre des émigrants ; je crois ce chiffre très exagéré, car le recensement de Démétrius de Phalère donna vingt et un mille citoyens (Athénée, VI, 403) et l'on parle de trente mille sous Démétrius Poliorcète (Diodore, XX, 46) ; il est vrai qu'on n'est pas tenu de croire à de telles variations dans le chiffre de la population en si peu d'années.

avant qu'on le tuât et jeter ses restes aux chiens; d'autres disent que l'orateur, mis à la torture, se coupa lui-même la langue.

Archias, informé que Démosthène s'était réfugié auprès du temple de Neptune, à Calaurie, y passa : il voulut lui persuader de sortir de son asile, et de venir trouver Antipater, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais Démosthène rentra dans l'intérieur du temple, et, prenant ses tablettes comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit : c'était son habitude quand il composait ; il y avait caché un poison énergique. Après l'avoir tenu quelque temps dans sa bouche, il se couvrit la tête de sa robe. Les soldats qui étaient à la porte du temple se moquaient de lui et le traitaient d'homme faible et lâche. Archias même s'approcha, l'engagea à se lever, en lui répétant qu'il le réconcilierait avec Antipater. Quand Démosthène sentit que le poison avait produit son effet, il se découvrit, et le regard fixé sur Archias : **Tu peux maintenant jouer le rôle de Créon dans la tragédie et faire jeter ce corps aux chiens sans lui accorder les honneurs de la sépulture ! Ô Neptune ! ajouta-t-il, je sors vivant de ton temple ; mais Antipater et les Macédoniens ne l'auront pas moins souillé par ma mort.** Il finissait à peine ces mots qu'il se sentit trembler et chanceler ; il demanda qu'on le soutînt pour marcher ; et, comme il passait devant l'autel du dieu, il tomba et mourut, en poussant un profond soupir. **C'était le 16 du mois de pyanepsion (10 nov. 322), le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Thesmophories, où les femmes qui la célèbrent, assises à terre dans le temple de Cérès, jeûnent jusqu'au soir.**

Peu de temps après, le peuple athénien, rendant à sa mémoire les honneurs qu'il méritait, lui fit dresser une statue de bronze, et ordonna, par un décret, que l'aîné de sa famille serait à perpétuité nourri dans le Prytanée, aux dépens du public. Ce décret, dont on croit avoir l'original, portait en substance : **Il a, dans les malheurs publics ou la disette, donné à l'État 13 talents (près de 70 000 francs) et trois trirèmes. Il a racheté des citoyens prisonniers, fourni des armes à des citoyens pauvres, aidé de son argent à réparer les remparts, à agrandir les fossés. Il a gagné de nombreux alliés à Athènes et arrêté, par son éloquence et ses largesses, les dispositions malveillantes des Péloponnésiens. Il a mieux défendu l'indépendance nationale qu'aucun de ses contemporains ; et, banni par l'oligarchie, quand le peuple eut perdu ses droits, il est mort sans rien faire qui fût indigne d'Athènes.** Sur le piédestal de sa statue on grava une épitaphe dont le sens était : ***Démosthène, si ton pouvoir eût égalé ton éloquence, la Grèce aujourd'hui ne porterait pas des fers.*** Tant qu'en Grèce on eut souvenir du passé, Démosthène y fut honoré presque à l'égal des anciens héros. Un monument lui fut élevé à Calaurie, et aujourd'hui encore, près du bourg de Pæanée, lieu de sa naissance, on voit un lion de marbre brisé, avec ce reste d'inscription encastrée dans le mur de l'église : οὐνεχα πιστός ἔφυς, **parce que tu as été fidèle.** Il s'est peint lui-même à la fin de son discours *sur la Couronne*, lorsqu'il dit : **Deux choses peuvent être exigées d'un honnête homme : vouloir en politique la grandeur de son peuple et, en tout temps, en toute circonstance, avoir au cœur un ardent amour pour son pays.** Nous qui avons aussi connu l'amertume de la défaite, honorons en lui le grand patriote. Il a, durant trente années, combattu pour la liberté de son pays et, après lui avoir donné sa vie, il lui donna sa mort, comme s'il eût voulu dire encore une fois que, pour la patrie, il faut lutter jusqu'au sacrifice suprême¹.

¹ Voyez l'Éloge de Démosthène dans les Œuvres de Lucien.

Démade ne jouit pas longtemps de sa triste victoire; comme il était, en 520, dans la Macédoine, pour négocier le retrait de la garnison macédonienne de Munychie, on découvrit une lettre par laquelle il avait invité Perdicas à délivrer la Grèce, qui ne tenait qu'à un fil à moitié pourri; c'est ainsi qu'il désignait Antipater. Cassandre le fit égorger avec son fils. Lycurgue était mort quelques années auparavant; Phocion ne survécut à la chute de sa patrie que pour avoir bientôt, lui aussi, une fin misérable; Eschine vieillissait exilé, et ne revit jamais Athènes. Ainsi disparut violemment cette génération d'hommes, les uns d'une vertu austère, les autres profondément atteints par la corruption générale, tous d'ailleurs pleins de génie, qui firent briller l'éloquence du plus grand éclat qu'elle ait jamais jeté, et marquèrent à leur siècle une place peu éloignée de celui de Périclès. Avec eux, avec Démosthène surtout, tomba, pour Athènes, non seulement l'indépendance, mais la dignité; on verra cette cité, désormais humble et servile, acclamer, avec une égale docilité, tous les vainqueurs et tous les maîtres. A ce prix, elle acquit la paix et elle échangea contre des avantages matériels la gloire éclatante des siècles passés.

Les peuples de la Grèce centrale et du Péloponnèse s'étaient tous soumis à l'arrêt des armes. Dans les cités, où cela parut nécessaire, on modifia les institutions au gré des Macédoniens, et l'autorité fut remise à leurs partisans. Seul un peuple du Nord, plus rude et plus jeune, parce qu'il s'était tenu à l'écart de la civilisation qui l'enveloppait, tint une conduite différente. Réfugiés dans leurs montagnes et dans les villes fortes qui en couronnaient les cimes, les Étoliens résistèrent, au milieu d'un hiver rigoureux, aux forces bien supérieures que Cratère, devenu le gendre d'Antipater, mena contre eux. Les événements de l'Asie les délivrèrent, et ils furent récompensés de leur courage par la conservation de leur indépendance.

III. Efforts des régents pour maintenir l'unité de l'empire ; renversement de l'oligarchie en Grèce

Les rebelles, soit d'Asie, soit d'Europe, étaient ramenés à l'obéissance, mais les ambitions rivales des généraux entraînent en lutte. On voit se produire alors un double fait qui, pendant quarante ans, se renouvellera sans cesse : d'une part, les efforts d'un des généraux,

quel qu'il soit d'ailleurs, pour se faire l'héritier d'Alexandre; de l'autre, la résistance de ses collègues, et les ligues qu'ils formeront entre eux afin de ne point subir un maître. Ces ligues seront toujours victorieuses; l'empire sera donc brisé. Tant que durera la famille d'Alexandre, c'est auprès d'elle et à l'abri de l'ascendant qu'elle conserve sur les Macédoniens que se placera le prétendant à l'empire universel; c'est-à-dire que les régents successifs se transmettront cette prétention en même temps que la tutelle. Mais quand cette famille aura été anéantie, ce sera simplement le plus puissant, sans autre recommandation que sa puissance, qui héritera de ce rôle.

Perdicas tenta le premier de réaliser ces ambitieux desseins. Il ne vit pas sans inquiétude ses anciens collègues jeter dans leurs provinces les bases d'établissements durables. Ainsi Ptolémée s'affermissait en Égypte. Ce général, que ses grands talents et la douceur de son caractère rendaient propre à une telle entreprise, attirait autour de lui tous ceux qui cherchaient un maître moins impérieux que Perdicas. 8000 talents qu'il avait trouvés dans les mains du

trésorier Cléomène lui avaient fourni les moyens d'acquérir une nombreuse armée de mercenaires. Déjà même il avait fait une conquête importante vers l'Ouest, en ramenant à l'Égypte la Cyrénaïque, où un parti l'avait appelé contre le Spartiate Thibron qui, assassin d'Harpalos et héritier de ses mercenaires, surtout de son argent volé, avait cherché pour lui-même dans la Cyrénaïque un établissement royal. Enfin il avait placé son gouvernement sous l'invocation des mânes d'Alexandre, en gardant dans Alexandrie le corps du conquérant, que Perdicas avait dirigé vers le temple de Jupiter Ammon.

D'un autre côté, Antipater et Cratère, vainqueurs des Grecs et unis par un mariage qui faisait de l'un le gendre de l'autre, élevaient en Europe une puissance redoutable. Perdicas, jusque-là en bonnes relations avec Antipater, dont il devait épouser la fille, résolut de s'appuyer plus encore sur la famille d'Alexandre, de s'y introduire même pour qu'elle servit à ses desseins. Il venait d'éprouver à ses dépens combien le sang du conquérant exerçait d'empire sur l'armée. L'une des trois sœurs d'Alexandre, Cynané, était par sa mère d'origine illyrienne, et intrépide comme cette race de hardis montagnards. Le bruit des armes, les blessures, le sang, ne l'effrayaient pas ; dans une action contre une peuplade ennemie, elle conduisit une charge furieuse et tua de sa main la reine qui, elle aussi, menait les siens au combat. Ambitieuse autant qu'Olympias, elle résolut de marier sa fille Eurydice, aussi guerrière qu'elle-même, au roi Arrhidée et elle partit pour l'Asie, en passant au travers des troupes d'Antipater et de Perdicas qui voulaient l'arrêter. Elle atteignit le camp des Macédoniens, qui reçurent avec de vives acclamations cette fille du père d'Alexandre. Le régent, plus que jamais inquiet, ne recula pas devant l'idée de verser un sang royal : il la fit tuer. A cette nouvelle, l'armée, qui confondait sa plus glorieuse histoire avec le souvenir de ses rois et le respect de leur race, se souleva, et elle ne consentit à rentrer dans le devoir qu'à la condition qu'Eurydice serait donnée pour épouse à Arrhidée. Perdicas fut obligé d'y consentir, et trouva dès lors des adversaires dans la nouvelle reine et dans son époux. Pour réparer cet échec, il se mit secrètement en rapport avec Olympias, la vieille ennemie d'Antipater, qui s'était réfugiée en Épire, et lui promit d'épouser Cléopâtre, seconde sœur d'Alexandre.

Cette intrigue nouée, il en commença une autre. Il eût voulu se défaire de ses rivaux un à un, et d'abord du gouverneur de la Phrygie qu'il soupçonnait d'entretenir de secrètes relations avec Antipater, en vue de former une coalition contre le régent. Il accusa auprès de l'armée Antigone, et le cita à comparaître devant un tribunal impartial, disait-il, pour y rendre compte de sa conduite indocile. Au lieu de comparaître, Antigone s'enfuit en Grèce, où il jeta le premier cri d'alarme et suscita la première ligue. Les chefs en furent Antipater, Ptolémée, Antigone et Cratère ; ce dernier abandonna l'expédition commencée contre l'Étolie. C'était la guerre ; Perdicas l'accepta en renvoyant la fille d'Antipater pour épouser Cléopâtre.

Ce mariage le rapprochait du but ; car un vrai Macédonien, de sang royal et de grande renommée, acquérait, en devenant le beau-frère du conquérant, des droits sur son héritage qui balançaient ceux de l'enfant d'une étrangère. Vrais tous les anciens chefs étaient contre lui, excepté un homme dont le rôle mérite attention : Eumène de Cardie, en Thrace. Philippe avait distingué de bonne heure en lui des qualités semblables aux siennes. Passé au service d'Alexandre, Eumène était devenu son secrétaire, et, sans beaucoup de bruit, il avait acquis une influence considérable. Il n'avait pas fait son chemin par des actions d'éclat ; on le considérait comme plus propre aux affaires qui s'écrivent qu'à celles qui se dénouent par l'épée. Il était froid et rien moins que prodigue. Ses traits délicats

et réguliers rendaient bien la finesse de son esprit. A la mort du conquérant, il comprit l'extrême réserve que son origine étrangère lui imposait et se tint à l'écart. On lui donna cependant un gouvernement, la Paphlagonie et la Cappadoce ; mais sa politique ne pouvait être celle des généraux que leur naissance ou leurs exploits avaient mis en vue. Ce parvenu devait se rattacher à la famille royale et aux régents. Dans le conflit qui se préparait il se prononça pour Perdicas, et fut chargé par lui de défendre l'Asie Mineure contre Cratère qui arrivait de la Macédoine et contre le satrape d'Arménie, Néoptolème, qui s'était joint aux ennemis du régent.

Quand les deux armées se rencontrèrent, Eumène dépensa beaucoup d'adresse pour ne pas mettre en présence de Cratère les Macédoniens, tout prêts à se laisser séduire par cet ancien ami d'Alexandre. Il le fit assaillir par un corps de barbares qui le surprirent, et, ne le connaissant point, l'égorgèrent; à l'autre aile, il se prit corps à corps avec Néoptolème, le renversa sous lui et le perça de deux coups d'épée.

Mais si la cause du régent triomphait en Asie, lui-même périssait sur les bords du Nil. Il y avait trouvé un adversaire qui n'avait rien épargné pour préparer la résistance et que les Macédoniens n'attaquaient qu'à regret. Repoussé devant la petite forteresse appelée le **Mur des Chameaux**, Perdicas s'avança plus au sud et voulut franchir le Nil par un gué où l'eau était assez profonde pour que ses soldats en eussent jusqu'aux épaules. Le gué s'étant creusé sous les pieds des hommes et des chevaux, deux mille soldats et officiers périrent entraînés dans le fleuve ou dévorés par les crocodiles accourus à cette curée. L'armée, témoin de ce spectacle, fut exaspérée contre Perdicas, dont elle était déjà mécontente. Pithon, Antigénès, Séleucus et environ cent autres conspirèrent contre lui, le surprirent dans sa tente et l'égorgèrent (321).

Les soldats de Perdicas étaient, au contraire, si contents de Ptolémée leur ennemi, qui venait de leur, envoyer pieusement les cendres des morts arrachés au fleuve et aux crocodiles, qu'ils lui offrirent la régence. Trop prudent pour échanger, contre les périls de cette position suprême, le lot plus sûr et suffisamment riche qui lui était échu en partage, il la refusa, et la fit accepter à Pithon, satrape de la Médie, et au général Arrhidée. Au bout de quelque temps, ceux-ci à leur tour, entravés à chaque pas par les intrigues d'Eurydice, s'en démirent et l'armée la donna à Antipater (321).

Voilà donc un premier prétendant abattu et un nouveau régent établi.

Il y avait un autre vaincu que Perdicas : c'était l'empire. L'idée d'une vaste domination, étendue de l'Indus à l'Adriatique, et gouvernée par une seule volonté, au profit des Macédoniens, n'était point perdue; l'armée, qui imposait encore sa volonté, en gardait le souvenir et cherchait ce chef qui lui distribuerait les dépouilles du monde¹. Mais la dernière lutte avait accru, dans l'esprit des gouverneurs, l'espoir d'être bientôt les maîtres de leurs provinces ; et ce sentiment était inévitable en face d'une royauté qui, représentée par des enfants, n'avait pas la force de contenir les ambitions subalternes. Antipater allait recommencer l'histoire de Perdicas, rêver comme lui l'autorité suprême et mourir sans l'avoir consolidée.

¹ A Trisparadisos, Antipater manquera périr dans une émeute soldatesque, parce qu'il ne distribuait pas aux troupes les trésors royaux. Même chose quand il ramènera les Macédoniens en Europe.

Après les événements d'Égypte, il fallait rendre aux choses la régularité apparente dont on venait de voir la fragilité. On fit à Trisparadisos, ville de la Coélé-Syrie, une nouvelle distribution des provinces qui changea peu de chose aux principales dispositions de la première. Antipater, Ptolémée, Lysimaque, Antigone, conservaient leurs gouvernements; seulement la Babylonie était donnée à Séleucus, qui allait y fonder un puissant État. De plus, Antipater confia le commandement des anciennes troupes de Perdicas à Antigone, avec ordre de poursuivre Eumène : mais comme dans ces guerres civiles, et c'est là un de leurs résultats déplorables, nul fond n'était à faire sur la foi et la reconnaissance des hommes, Antipater tenait déjà Antigone pour suspect; afin de le surveiller, il plaça à côté de lui son fils Cassandre, qu'il chargea du commandement de la cavalerie.

Antigone se mit sur-le-champ à la poursuite d'Eumène, qui, dans cette guerre, déploya toutes les ressources de son esprit. Vaincu par la trahison de plusieurs de ses généraux, privé de l'appui des derniers partisans de Perdicas qu'Antigone avait accablés, réduit enfin à quelques soldats qu'épuisait une guerre de tactique et de mouvements rapides, Eumène se décida à s'enfermer avec sept cents hommes dans Nora, petite forteresse de Cappadoce, située sur un rocher inexpugnable. Il y résista pendant un an à l'armée qui l'assiégeait, refusant de traiter à moins qu'on ne lui rendît son gouvernement. Par d'ingénieux stratagèmes, il entretenait la vigueur de ses hommes et de ses chevaux dans cet étroit espace, et son activité soutenait toute la garnison.

Sur ces entrefaites, Antipater mourut (319) avant d'avoir eu le temps d'alarmer les généraux et de donner lieu à une ligue nouvelle. On vit alors, non sans surprise, la régence traitée comme une propriété et léguée par Antipater à son ami le vieux Polysperchon, issu des rois d'un petit pays de la Macédoine orientale. Chose étrange, tous les généraux, excepté un, acceptèrent cette disposition, et celui qui protesta fut le fils d'Antipater, Cassandre. A quel titre ? Parce qu'il se crut dépouillé d'un droit héréditaire, bien qu'en le nommant chiliarque, ou lieutenant du régent, son père lui eût donné la seconde place dans le gouvernement. Il dissimula d'abord et feignit de ne songer qu'aux plaisirs ; mais ses parties de chasse étaient des complots, où il tramait avec ses amis le renversement du nouveau régent. Il se mit secrètement en relation avec Ptolémée, qui avait épousé sa sœur, et lui demanda d'envoyer dans l'Hellespont les forces maritimes que la conquête de la Syrie et de la Phénicie sur Laomédon venait de donner à l'Égypte. Il correspondait aussi avec Antigone et jetait les bases d'une seconde ligue.

Antigone était tout disposé à profiter de la faiblesse de Polysperchon. Il ambitionnait de réunir sous ses lois toute l'Asie Mineure. Mais cette entreprise voulait une prompte exécution, afin de devancer le moment où Polysperchon serait en mesure d'y mettre obstacle. Il résolut de s'aider, dans l'exécution, d'Eumène dont les talents venaient de se révéler, et il lui envoya un de ses amis, Hiéronyme de Cardie, pour lui offrir la restitution des provinces qui lui avaient été attribuées¹. Le traité ne mentionnait que pour la forme la famille d'Alexandre et engageait la fidélité d'Eumène envers Antigone. Eumène feignit de considérer cette disposition comme une inadvertance et changea les termes du traité de telle sorte qu'il s'engageait non plus envers Antigone, mais envers la famille

¹ Cet Hiéronyme de Cardie composa un ouvrage sur les successeurs d'Alexandre, où il montra beaucoup de partialité pour Antigone et son fils Démétrius.

royale. Les Macédoniens qui l'assiégeaient, toujours dévoués à cette maison, le laissèrent sortir de sa forteresse. Dès qu'Antigone connut la fraude, il dépêcha sur-le-champ l'ordre de serrer plus étroitement la place, mais il n'était plus temps : Eumène courait déjà la campagne avec deux mille chevaux rassemblés de toutes parts. Il avait en effet tout à perdre dans une alliance avec un prétendant et, comme il s'était dévoué au régent Perdicas, il se dévoua au régent Polysperchon : s'attachant aux choses, non aux hommes ; à la royauté légitime qui lui eût fait un sort brillant, non aux usurpateurs dont le premier soin eût été de se débarrasser de lui ou de le reléguer à un rang obscur.

Pour combattre la ligue nouvelle, Polysperchon prit trois moyens : se concilier la Grèce en la rendant à la démocratie qu'Antipater avait abolie, et qui, par reconnaissance, serait ennemie de Cassandre ; soutenir Eumène dans sa guerre contre Antigone ; enfin rappeler Olympias de l'Épire, rassembler en Macédoine toute la famille d'Alexandre pour en lier tous les membres à une même politique, et peser, de tout le poids de leur influence réunie, sur les ambitions rivales.

Il commença par adresser solennellement à la Grèce, au nom des rois, un édit qui ordonnait le rappel des bannis de la cause démocratique et le rétablissement des formes politiques qui existaient du temps de Philippe et d'Alexandre ; il rendait même Samos à Athènes. Ce manifeste eut pour effet de produire, contre les partisans d'Antipater, devenus ceux de son fils Cassandre, une réaction immédiate ; particulièrement à Athènes contre les Neuf-Mille et Phocion. Ces citoyens, exclus depuis 322 de la place publique, y rentrèrent avec des sentiments de vengeance plutôt que de patriotisme, et le silence qui régnait depuis plusieurs années dans les villes fut tout à coup changé en un concert de discours furieux et de voix audacieuses, parmi lesquelles aucune ne rappelait celle de Démosthène ou de Lycurgue. Phocion, dont la conduite dans ces derniers temps avait été au moins imprudente, fut chargé, comme stratège en fonction de défendre le Pirée, les arsenaux et la flotte contre les entreprises de son ami Nicanor, qui commandait la garnison de Munychie. Cet officier de Cassandre réussit à s'emparer du port d'Athènes, qu'il se hâta d'isoler de la ville par une muraille. Pour les Athéniens, c'était le coup le plus sensible. On s'en prit à Phocion qui n'avait rien prévu et peut-être n'avait rien voulu prévoir. La démocratie renaissante lui inspirait des craintes, et il ne se sentait pas en sûreté dans une ville qui allait sans doute lui demander un compte sévère de sa conduite. Il s'enfuit avec plusieurs de ses partisans dans le camp d'Alexandre, fils de Polysperchon, qui l'envoya à son père. L'orateur Agonidès et quelques autres l'y suivirent, comme accusateurs, au nom d'Athènes.

Polysperchon avait placé Arrhidée, entouré de ses courtisans, sous un dais d'or. Devant ce tribunal, les Athéniens furent autorisés à plaider leur cause. Comme ils parlaient tous en même temps, s'accusant les uns les autres : **Ô roi ! dit Agonidès, ordonnez qu'on nous enferme tous dans une cage et qu'on nous renvoie à Athènes pour y rendre compte de notre conduite.** Le silence se rétablit et chacun prit à son tour la parole. Mais Polysperchon fut d'une partialité révoltante contre Phocion : il l'interrompait à chaque moment, et, frappant violemment la terre de son bâton, il le força enfin de se taire. Hégémon, autre accusé, osa prendre Polysperchon lui-même à témoin de son affection pour le peuple ; le régent s'emporta comme si on l'eût offensé. Arrhidée, pauvre roi à ressorts, se leva à la voix de son tuteur et voulut percer de sa lance l'insolent. Cet incident fit rompre l'assemblée, et les accusés furent renvoyés à Athènes sous la conduite de Clitos, l'ancien amiral d'Antipater, **en apparence pour y être jugés, dans le fait pour y recevoir la mort.**

Plutarque, qui aime les beaux récits et n'aime pas la foule populaire, dit que de l'assemblée qui eut à prononcer sur leur sort on ne fit sortir ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie¹. D'abord on lut la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison et en renvoyait le jugement aux Athéniens, comme à un peuple libre. Lorsque Phocion entra, les bons citoyens, baissant les yeux et se couvrant le visage, versèrent des larmes amères; un seul eut le courage de se lever et de dire que, puisque le roi avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure du tribunal les étrangers et les esclaves. Mais la populace rejeta hautement cette proposition et s'écria qu'il fallait lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Personne n'osa plus parler en faveur de Phocion, et lui-même ne parvint qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter : *Athéniens, dit-il, est-ce justement ou injustement que vous voulez nous faire mourir ? — C'est justement,* répondirent quelques-uns. — *Eh ! comment pourrez-vous en être sûrs, si vous ne voulez pas nous entendre ?* Mais, ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il leur dit : *Je confesse que je vous ai fait des injustices dans le cours de mon administration ; et, pour les expier, je me condamne moi-même à la mort. Mais ceux qui sont avec moi, pourquoi les feriez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont fait aucun tort ? — Parce qu'ils sont tes amis,* répondit la populace. Agonidès lut le décret qu'il avait préparé ; il portait que le peuple donnerait ses suffrages pour prononcer si les accusés étaient coupables, et que, s'ils étaient déclarés tels, ils seraient exécutés sur-le-champ. Quelques-uns voulaient encore que Phocion fût appliqué à la torture avant d'être mis à mort ; et déjà ils commandaient qu'on apportât la roue, qu'on fit venir les exécuteurs. Mais Agonidès, voyant l'indignation que cette demande causait à Clitos, s'y opposa : *Quand nous aurons, dit-il, à punir un scélérat tel que Callimédon, nous l'appliquerons à la torture ; contre Phocion je ne demande rien de semblable.* Alors un homme de bien s'écria : *Tu as raison, car si nous mettons Phocion à la torture, à quoi donc te condamnerons-nous ?* Le décret fut adopté, et lorsqu'on demanda les suffrages, ils furent tous pour la mort (318).

L'assemblée congédiée, on conduisit les cinq condamnés à la prison. Attendris par leurs parents et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, ils fondaient en larmes et déploraient leur infortune : Phocion seul conservait le même visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens. Ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures ; un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion, se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : *Personne ne réprimera-t-il l'indécence de cet homme ?* Quand ils furent dans la prison, Thudippos, à la vue de la ciguë qu'on broyait, éclata en plaintes amères, disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion. *Eh quoi !* repartit l'homme de bien, *n'est-ce pas une assez grande consolation pour toi que de mourir avec Phocion ?* Quelqu'un de ses amis lui demanda s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocos : *Sans doute ; j'ai à lui recommander de ne conserver aucun ressentiment de l'injustice des Athéniens.* Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. *Votre demande est bien dure et bien triste,* répondit Phocion ; *mais, puisque je ne vous ai rien refusé pendant ma vie, je vous accorde à ma mort cette dernière satisfaction.* Quand tous eurent bu la ciguë, elle manqua pour

¹ C'est-à-dire ceux qui étaient privés, par l'*ἀτιμία*, d'une partie de leurs droits politiques.

Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broierait point d'autre à moins qu'on ne lui donnât 12 drachmes, qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté causait quelque retard, Phocion appela un de ses amis : *Puisqu'on ne peut mourir gratis à Athènes, lui dit-il, je vous prie de donner à cet homme l'argent qu'il demande.*

C'était le 19 du mois de munychion. Ce jour-là les chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter. Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes; les autres, jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes ; les plus endurcis regardaient comme une impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que, dans une fête si solennelle, la ville ne fût pas souillée par une mort violente. Les ennemis de Phocion avaient fait décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa toucher à son corps ; un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au delà d'Éleusis, et le brûla avec du feu pris sur les terres de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ces funérailles avec ses esclaves, lui éleva, dans le lieu même, un cénotaphe, y fit les libations d'usage, et mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison et les enterra sous son foyer en disant : *Ô mon foyer, je dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison.* Ce temps vint, avec le retour au pouvoir du parti oligarchique, après l'occupation de la ville par Cassandre. Les os de Phocion furent rapportés à Athènes, on lui éleva une statue de bronze, et le peuple condamna à mort l'accusateur Agonidès ; deux autres tombèrent sous les coups de son fils.

Plutarque, dont nous venons d'analyser le récit, est plus favorable que de raison à son héros. Phocion, adversaire de la démocratie, a eu le malheur d'être l'ami de tous les ennemis d'Athènes : de Philippe, d'Alexandre, d'Antipater, en dernier lieu de Nicanor, qui venait de surprendre le Pirée, et du fils de Polysperchon, qui l'avait envoyé à son père comme un de leurs plus dévoués partisans. Il fut un grand homme peut-être, mais non un grand citoyen. Sa fin fait oublier sa vertu revêche et cette politique désespérée qui perd d'avance toutes les causes. Il sut bien mourir, c'est la plus belle partie de sa gloire, mais cette gloire-là, Socrate et Démosthène la partagent avec lui.

Dans la plupart des villes, de pareilles scènes eurent lieu. L'oligarchie relevée par Antipater fut partout renversée et proscrite. La faiblesse de Polysperchon était aussi meurtrière que l'ambition de Cassandre ou celle d'Antigone.

IV. Ruine du parti royal et de la famille d'Alexandre

Tandis que le parti démocratique reprenait un instant le dessus, soutenu qu'il était par Polysperchon, une flotte montée par Cassandre et par des troupes qu'Antigone avait fournies, arrivait au Pirée. Le régent se rapprocha au plus vite d'Athènes pour appuyer sa résistance, avec vingt-cinq mille hommes et soixante-cinq éléphants ; mais, les vivres lui manquant pour nourrir cette multitude au milieu d'un pays stérile, il laissa dans l'Attique un détachement sous les ordres de son fils Alexandre, et passa dans le Péloponnèse où Mégalopolis refusait de reconnaître son autorité. Cette ville, dévouée à Philippe et à Alexandre, en qui

elle avait eu des protecteurs contre Sparte, s'était attachée aussi aux régents, prédécesseurs de Polysperchon ; mais elle avait reçu d'Antipater un gouvernement aristocratique qui fut assez fort, assez national, pour ne pas tomber au moment où une révolution démocratique était provoquée dans toute la Grèce. Les habitants des campagnes voisines accoururent dans ses murs ; et elle compta jusqu'à quinze mille défenseurs, citoyens, étrangers ou esclaves. Damis, ancien officier d'Alexandre, dirigeait la défense. Il se servit de tous les moyens alors en usage dans les sièges. Il garnit le rempart de balistes et de catapultes pour contrebattre les hautes tours remplies d'archers que l'ennemi poussait vers la place ; il sema sur le glacis des chausse-trapes, dissimulées sous un peu de terre ; et lorsque le mur, miné par les Macédoniens, s'écroula, il construisit, en arrière de la brèche, dans l'espace d'une nuit, une nouvelle muraille. En vain le régent poussa deux fois ses troupes à l'assaut ; dans la dernière tentative, les éléphants qui tenaient la tête de la ligne, blessés par les pointes de fer sur lesquelles ils marchaient, hurlèrent de douleur et, se rejetant en arrière, au travers de l'armée, y causèrent un tel désordre qu'il fallut lever le siège.

Cependant de nouvelles forces arrivèrent de l'Asie au secours de Cassandre ; Clitos, chargé de les intercepter, remporta dans l'Hellespont une victoire navale. Mais, tandis qu'il s'abandonnait à la confiance que lui inspirait ce triomphe, Antigone, improvisant à la hâte une flotte nouvelle avec des vaisseaux de charge, tomba subitement sur lui, et détruisit si complètement la flotte royale, que Clitos seul échappa ; il périt, peu de temps après, dans la Thrace (octobre 318).

Ce désastre, ajouté à l'échec de Mégalopolis, ruina la cause de Polysperchon en Grèce. Les Athéniens, sans port ni vaisseaux, étaient comme l'abeille sans aiguillon : ils ne pouvaient se défendre ; un traité avec Cassandre leur conserva la ville, son territoire, ses revenus, sa flotte et quelques-unes de leurs possessions. La base du gouvernement resta la même que dans la constitution d'Antipater, mais elle fut élargie par la réduction du cens exigible pour prendre part au gouvernement, que l'on ramena de 2000 drachmes à 1000. Cassandre gardait en outre une garnison dans Munychie transformée en forteresse puissante, et était autorisé à désigner un citoyen d'Athènes à qui serait confiée l'administration de la cité. Son choix tomba sur Démétrius de Phalère, homme sage et modeste, ami des lettres et des arts, qui gouverna les Athéniens pendant onze années, les plus paisibles, mais non les plus honorables, de leur orageuse existence.

Vaincu en Grèce, Polysperchon ne fut pas beaucoup plus heureux en Asie, quoiqu'il eût en ce pays pour lieutenant l'habile Eumène. L'ordre avait été envoyé, de la part des rois, aux trésoriers royaux, en Cilicie, de lui compter 500 talents comme indemnité personnelle, ainsi que tout l'argent qu'il demanderait pour les affaires de l'État ; les trois mille argyraspides, en garnison dans cette province, furent aussi placés sous son commandement. Dans le même temps, Olympias lui écrivait comme au véritable soutien de la famille royale, et lui demandait si elle devait retourner en Macédoine : il lui conseilla de rester en Épire.

Sur Eumène semblait donc reposer tout l'avenir du parti des rois. Mais la grande importance qu'il avait acquise n'aveuglait pas cet esprit froid et prudent. Il se montra plus que jamais modeste et réservé. Il refusa les 500 talents qui lui étaient offerts pour lui-même et tint aux argyraspides des discours faits pour

désarmer tout esprit de résistance à son autorité. Il convenait qu'il n'était qu'un étranger, et qu'en cette qualité il n'avait aucun droit de la puissance. Aussi n'avait-il pas sollicité le fardeau que les rois lui imposaient, et qu'il acceptait par résignation, malgré la faiblesse de sa santé usée par de pénibles campagnes. Il évita avec soin de blesser la susceptibilité des officiers macédoniens ; il fit même déposer dans la salle du conseil un trône d'or sur lequel étaient mis le diadème, le sceptre et les autres ornements royaux, comme pour donner à l'ombre d'Alexandre la présidence perpétuelle : reproche éloquent contre tous ces généraux qui brûlaient de prendre la place de celui que nul n'égalait ; symbole aussi de concorde et signe de ralliement offert à tous les Macédoniens.

Eumène eut bientôt sous ses ordres une armée de quinze mille hommes avec laquelle il s'empara de la Phénicie. Il y trouva un grand nombre de vaisseaux qui lui formèrent une flotte pour se mettre en communication avec Polysperchon. Mais c'était le moment où le régent n'éprouvait plus que des revers en Europe, et Eumène se vit abandonné à lui-même en Asie. Antigone et Ptolémée, inquiets de sa puissance, envoyèrent des orateurs chargés de promesses aux argyraspides et à leurs chefs. Cette troupe, l'élite et comme le noyau de l'armée d'Eumène, formait un des plus admirables corps de vétérans qu'on eût jamais vus. Triés par la guerre, ils ne connaissaient ni la maladie ni le péril, et, avec le sang-froid que donnent l'âge et la longue expérience des combats, ils avaient l'audace des plus jeunes, n'ayant jamais été vaincus. L'importance de ce corps **aux boucliers d'argent** était considérable dans un temps où, par l'impuissance des institutions civiles, la force militaire décidait toutes les questions. Mais les argyraspides, sans cesse courtisés, étaient prêts à mettre leur courage à l'encan et à trouver que les offres les plus brillantes étaient les meilleures. Déjà les séductions et les menaces de Philotas, agent d'Antigone, les ébranlaient, lorsque Eumène se montra. Toute son habileté fut nécessaire pour les retenir fidèles à la cause royale ; et elle fut telle, qu'il parvint à leur inspirer, pour quelque temps au moins, jusqu'à du dévouement à sa personne.

Sans espoir de secours du côté de l'Europe, et menacé sur les bords de la Méditerranée par les forces supérieures d'Antigone et de Ptolémée, Eumène résolut d'aller chercher de l'argent et des soldats dans la haute Asie. Il entra en Mésopotamie, et invita Pithon, gouverneur de Médie, Séleucus, gouverneur de Babylone, à se rallier à lui pour la défense des rois. Ces deux généraux n'osèrent se déclarer ouvertement contre le lieutenant du régent ; mais, ce qui était à peu près la même chose, ils annoncèrent qu'ils n'obéiraient pas à Eumène, naguère proscrit par le conseil des Macédoniens. Arrêté un moment par eux au passage du Tigre, il traversa le fleuve de vive force, et trouva dans la Susiane la plupart des satrapes de la haute Asie, ligués contre Pithon, qui avait fait périr un d'entre eux et prétendait imposer aux autres sa suprématie. Peucestas, gouverneur de la Perside et le plus habile des chefs de ces régions, était à la tête de cette ligue avec trois mille fantassins exercés à la macédonienne, mille cavaliers, et il avait laissé dans son gouvernement dix mille archers qu'il pouvait appeler à son aide. Les autres satrapes étaient suivis de moindres troupes ; mais un d'eux, Eudémos, avait amené de l'Inde cent vingt-cinq éléphants de guerre (317).

Dans cette circonstance encore il fallut à Eumène une extrême adresse pour conjurer les discordes prêtes à éclater entre les généraux et leur faire oublier son origine, qui affaiblissait en sa personne l'autorité du commandement. Peucestas revendiqua pour lui-même la direction suprême. Antigénès, chef des argyraspides, répondit que le choix du chef appartenait aux seuls Macédoniens, eux aussi anciens compagnons d'Alexandre. Eumène fit résoudre qu'il n'y aurait

pas de commandant en chef et que tous les satrapes délibéreraient en commun, à la majorité des voix, en présence du trône d'Alexandre, [comme dans une ville gouvernée démocratiquement](#).

Antigone avait suivi Eumène ; Pithon et Séleucus s'étant déclarés pour lui, il franchit le Tigre et arriva à Suse. L'autorité des lettres royales, même dans les mains d'un étranger, était encore si grande, que le gardien de la citadelle et des trésors qui s'y trouvaient refusa d'ouvrir ses portes à Antigone, parce qu'Eumène le lui avait défendu au nom des rois. Son adversaire continuant sa marche sur la Perside, Eumène lui tua quatre mille hommes dans une rencontre et le rejeta sur la Médie. Mais, pour se défendre contre les intrigues de ses alliés, surtout de Peucestas, il fut réduit à supposer des lettres qui annonçaient la mort de Cassandre, le triomphe d'Olympias, le passage de Polysperchon en Asie, et il profita de l'effroi jeté par ces fausses nouvelles pour prendre quelques mesures énergiques qui étouffèrent les prétentions ambitieuses.

Cependant Antigone revenait de la Médie avec de nouvelles forces. Eumène alla à sa rencontre dans la Parétacène et lui livra une première bataille sans résultat. Au printemps suivant (316), une action décisive eut lieu. La victoire fut longtemps disputée : la trahison de Peucestas, qui se retira avant la fin, avait d'abord compromis les affaires d'Eumène, que les argyraspides rétablirent ; ils mirent en désordre l'infanterie d'Antigone, et, selon Diodore, tuèrent cinq mille ennemis sans perdre un seul homme. Mais, pendant le combat, Antigone, à la faveur d'une poussière épaisse, avait fait tourner l'armée ennemie par un corps de cavalerie mède qui s'était emparé des équipages. Quand les argyraspides apprirent que leurs femmes, leurs enfants et leur butin étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, ils passèrent dans le camp du puissant satrape de la Phrygie et lui livrèrent Eumène. Antigone fit périr ce fidèle soutien de la famille d'Alexandre, égorger ses amis, brûler vif Antigénès, le chef des Argyraspides, et se débarrassa de cette troupe indocile, en l'usant dans de petites expéditions contre les peuples des provinces orientales.

En Europe, en Asie, la cause des rois était donc perdue, et comme pour accélérer cette chute, la famille d'Alexandre s'était décimée de ses propres mains.

Dans le parti des rois, il y avait deux factions ennemies, celle d'Arrhidée dont le chef véritable était sa femme Eurydice, et celle du jeune Alexandre, ce fils de Roxane, auquel s'était attaché Olympias. Le premier était dans les mains de Polysperchon ; mais Eurydice, voyant baisser le crédit et la puissance du vieux général, qui d'ailleurs, en ce moment, se rapprochait d'Olympias, entra en relations avec Cassandre, alors victorieux. Elle l'appela en Macédoine et, au nom de son époux, lui donna le commandement des troupes royales. Polysperchon, directement menacé, alla chercher Olympias en Épire : à la vue de la mère d'Alexandre, les soldats d'Eurydice passèrent de son côté. Depuis longtemps Olympias haïssait le bâtard idiot, le fils d'une danseuse thessalienne, et sa femme, l'Illyrienne qui prétendait régner sur la Macédoine. Elle les fit murer dans un cachot si étroit, qu'il pouvait à peine contenir les deux captifs, et avec une seule ouverture, par où on leur jetait quelque nourriture. Quand ce long supplice commença à exciter la compassion des Macédoniens, Olympias fit tuer Arrhidée à coups de flèches par des soldats thraces, puis elle commanda de présenter à la reine une épée, un lacet et de la ciguë, c'est-à-dire le choix de la mort. Après avoir appelé la vengeance des dieux sur son affreuse ennemie, et lavé, comme elle le put, les blessures de son époux, Eurydice se pendit avec sa ceinture (317).

D'autres meurtres suivirent : un fils d'Antipater et cent des amis de Cassandre furent immolés.

A ces nouvelles, celui-ci quitta le Péloponnèse, où il tenait tête au fils de Polysperchon, et accourut en Macédoine. Olympias, qui n'avait point d'armée, s'enferma dans Pydna avec Roxane et son fils, Thessalonice, sœur d'Alexandre, et une cour nombreuse. Elle comptait sur Polysperchon et sur Éacide, roi d'Épire, qui venait à son secours. Mais les soldats de Polysperchon passèrent à Cassandre et les Épirotes, infidèles pour la première fois aux descendants d'Achille, qui, croyait-on, régnaient depuis des siècles sur les Molosses, prononcèrent la déchéance de leur roi et du fils de ce prince, Pyrrhus, alors âgé de deux ans. Bloquée par terre et par mer, sans espoir de délivrance, Olympias fit une résistance énergique, jusqu'au moment où la garnison, réduite par la famine et les maladies, lui arracha la permission de se rendre. Cassandre lui promit la vie sauve, mais suscita contre elle les parents de ses victimes, qui l'accusèrent de différents meurtres. Il lui fit passer l'avis secret et pressant de s'enfuir par mer, dans le dessein de la faire périr au milieu des flots et de tout rejeter sur la tempête. Elle déclara fièrement qu'elle ne fuirait pas et qu'elle était prête à se présenter au jugement des Macédoniens. Cassandre n'osa tenter cette épreuve et envoya deux cents soldats pour la tuer. Quand ils arrivèrent, elle leur parut si imposante, vêtue de sa robe royale, et debout, appuyée sur deux de ses femmes, que, saisis de respect, ils se retirèrent. Les parents de ceux qu'elle avait tués n'eurent pas ces scrupules ; ils vinrent l'égorger, mais ne lui arrachèrent pas une marque de faiblesse (316).

Cassandre eût bien voulu se débarrasser en même temps de Roxane et de son fils. Il les éloigna d'abord de la vue des Macédoniens et les enferma, sous une garde sûre, dans la citadelle d'Amphipolis. Pour se frayer à lui-même le passage au trône, il épousa Thessalonice, sœur du conquérant ; et, jouant d'avance le rôle de roi, bâtit, au fond du golfe Thermaïque, une ville nouvelle, Cassandrea, qui devint vite importante.

Durant ces tragédies, Polysperchon s'était retiré chez les Étoliens, qui envoyèrent un corps garder les Thermopyles. Cassandre força le passage, et, arrivé en Béotie, releva Thèbes pour gagner un renom de clémence. Toute la Grèce contribua à la restauration de cette ville ; de l'argent fut même envoyé de la Sicile et de l'Italie. A Athènes, le peuple s'était couronné de fleurs à la nouvelle que cette antique rivale allait sortir de ses ruines. Voilà de ces mouvements de cœur qui font beaucoup pardonner au peuple grec, parce qu'il est le seul dans l'antiquité chez qui on les trouve. Cassandre débarqua ensuite dans le Péloponnèse, força Argos et Hermione à entrer dans son parti, mais échoua contre Ithome en Messénie. Il ne resta plus à Polysperchon et à son fils Alexandre que l'Achaïe, Sicyone et Corinthe. Sparte, l'Étolie et l'Arcadie, seules en Grèce, demeuraient indépendantes (316) ; la première, sentant bien que le temps de sa fière insouciance du péril était passé, venait de s'entourer de murailles.

Chapitre XXXIV – Formation des trois royaumes macédoniens ; la Grèce rendue à elle-même (315-272)

I. Guerre entre les prétendants (315-312) ; paix de 311

En 315, l'état des choses était celui-ci ; Antigone avait presque toute l'Asie macédonienne; Cassandre presque toute la Grèce et la Macédoine. La famille d'Alexandre, diminuée d'Olympias, d'Arrhidée, d'Eurydice, était réduite au fils du conquérant, âgé de sept ans et à peu près captif en Macédoine, à son autre fils, Hercule, qui paraissait sans droits, et à ses deux soeurs, Cléopâtre, veuve du roi d'Épire, et Thessalonice, femme de Cassandre. Cette famille, qui venait de perdre dans Eumène son principal appui, était menacée d'une ruine prochaine ; avec elle disparaîtra tout projet de conserver l'unité de l'empire, que jusqu'à présent les gouverneurs généraux ont paru vouloir maintenir. Désormais, ce ne sera plus le possesseur du titre inutile de régent qui alarmera les satrapes, ni contre lui que se formeront les ligues ; on combattra le premier qui aspirera à la suprématie. Cassandre a l'ambition secrète de mettre la main sur le sceptre; mais Antigone a su se former une puissance autrement menaçante avec soixante-dix mille soldats et les trésors d'Écbatane, de Suse, de Quinda en Cilicie, dont il a fait battre monnaie pour acheter des mercenaires. Depuis la défaite d'Eumène, il paraît maître de la haute Asie aussi bien que de l'Asie Mineure et il agit en roi, surtout en roi asiatique qui pense que supprimer par la force ou la ruse ses adversaires, même ceux qui sont à peine suspects, est toute la politique. L'année précédente, il avait appelé près de lui, à l'aide d'un message trompeur, Pithon, qui lui portait ombrage. Ce satrape de la Médie était un ancien officier d'Alexandre, respecté pour ses talents et pour ses longs services, mais qui avait rêvé de se soumettre la haute Asie. Antigone l'avait fait condamner par un conseil de guerre et exécuter. Il avait aussi chassé Peucestas de la Perside, et demandé compte au gouverneur de Babylone des revenus de sa province. Séleucus avait répondu qu'ayant reçu ses fonctions des Macédoniens, il n'en devait pas compte à Antigone ; puis, songeant au sort de Pithon, il s'était enfui en Égypte, auprès de Ptolémée.

Antigone put se souvenir alors que, lui aussi, fugitif et proscrit, il avait suscité une ligue, la première de toutes, et que, devant elle, Perdicas était tombé. Séleucus n'eut pas de peine à mettre dans ses intérêts Ptolémée, qui, à son tour, entraîna Lysimaque, maître de la Thrace, et les deux Cassandre, celui de la Macédoine et un autre qui gouvernait la Carie. Passons rapidement sur les détails de cette lutte dont les résultats seuls nous intéressent.

Antigone a cependant joué dans sa longue vie, un rôle trop important pour qu'on ne s'arrête pas un instant devant cet homme resté Grec au milieu de l'Asie; qui faisait de l'adulation le cas qu'elle mérite et avait sur les lèvres de belles sentences, plus facilement encore, dans les mains, des ordres de mort; qui, enfin, était ambitieux, sans méconnaître ce que l'ambition, même heureuse, coûte de soucis. **Si tu savais**, disait-il en montrant le diadème, **si tu savais à combien de maux est attachée cette guenille, tu ne la ramasserais pas sur un tas de fumier.**

La guerre éclata en 315, après d'inutiles négociations avec les généraux des provinces occidentales. C'est l'Asie cette fois qui va essayer de conquérir la Grèce et qui n'y réussira pas. Antigone avait l'avantage de séparer ses ennemis les uns des autres par une domination solide et compacte. Pour les empêcher de

communiquer par mer, il fit construire une flotte dans les chantiers de Sidon, de Byblos, de Tripoli, de la Cilicie et de Rhodes, puis vint mettre le siège devant Tyr. De ce côté, il attaquait Ptolémée ; il attaqua Cassandre, en Grèce, par une alliance avec les Étoliens et en renvoyant dans ce pays, avec 1000 talents, Alexandre, fils de Polysperchon, qui était venu en Asie exciter l'indignation des Macédoniens, en mettant sous leurs yeux la conduite du nouveau maître de la Macédoine Olympias égorgée et Thèbes relevée de ses ruines, double outrage à la mémoire d'Alexandre ; les Olynthiens établis dans la ville de Cassandrie, insulte à la mémoire de Philippe; Roxane enfin, et son fils Alexandre Aigos, retenus en captivité. En outre, Antigone tendait aux Grecs l'amorce ordinaire, une promesse de liberté. Pour Lysimaque, il l'attaqua sur ses derrières, en envoyant des troupes à Seuthès, roi de Thrace, qui avait pris les armes contre lui.

Cette offensive hardie n'eut pas d'abord un grand succès. La première année de la guerre, 315, fut marquée par une défaite navale d'Antigone, par la perte de Chypre, qui passa du côté de Ptolémée, et par des égorgements dans le Péloponnèse, que les deux partis se disputaient. Cassandre y pénétra avec une armée pour en chasser ou y prendre le vieux Polysperchon qui s'était enfermé dans Messène. Il n'y réussit pas, mais, à Argos, un de ses lieutenants brûla cinq cents notables dans le Prytanée ; un autre, s'étant emparé d'Orchomène, y massacra tous ceux du parti contraire qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Artémis. Un événement en dit beaucoup sur la moralité de ce temps : la nouvelle défection d'Alexandre, fils de Polysperchon, qui se vendit à Cassandre pour une stratégie dans le Péloponnèse, où il se chargea de combattre son père.

En 314, les 1000 talents confiés par Antigone à Aristodémos, pour acheter des mercenaires au cap Ténare, firent merveille. Des villes furent encore prises et des citoyens égorgés. Alexandre ayant été assassiné par des Sicyoniens, sa femme, qui, à l'exemple des princesses de ce temps, se plaisait aux armes, conduisit les troupes de son époux contre Sicyone, prit la ville et fit mettre en croix trente des principaux citoyens. L'Asie Mineure eut aussi ses combats, de sorte qu'on voyait partout des ruines, sans que la question avançât d'un pas. La prise de Tyr par Antigone, après un siège de quinze mois, n'eut pas d'influence plus sérieuse.

L'année suivante, mêmes combats stériles dans la Grèce, la Thrace et l'Asie Mineure ; mais en 312, le jeune Démétrius, fils d'Antigone, chargé par son père d'arrêter les Égyptiens à l'entrée de la Syrie, fut battu près de Gaza par Ptolémée et Séleucus, à qui cette victoire rouvrit la route de Babylone et qui s'empressa de rentrer dans son gouvernement. A la nouvelle de la défaite de son fils, Antigone était accouru de l'Asie Mineure avec des forces considérables, et Ptolémée, n'osant les combattre, s'était replié sur l'Égypte que l'inondation du Nil rendait inabordable. La victoire de Gaza restait donc inutile. Les faciles succès d'un lieutenant d'Antigone dans l'Eubée, l'Attique et la Béotie n'eurent pas des suites plus heureuses. Ces peuples étaient déclarés libres, mais sans donner au maître de l'Asie occidentale ni un homme, ni un écu, ni même un point d'appui pour agir contre Cassandre et Polysperchon, cantonnés, l'un dans la Macédoine, l'autre dans le Péloponnèse.

Ainsi l'on s'était battu quatre ans ; les peuples avaient été horriblement foulés et presque tout l'argent qu'ils tiraient du trafic et de l'industrie était allé aux mercenaires, soudards sans foi comme les guerres de cette nature en produisent, et aucun des adversaires n'avait réussi dans ses visées. De lassitude,

les armes leur tombèrent des mains en 311. Un traité de paix fut alors conclu. Le vainqueur, en définitive, était Antigone qui avait réussi à se maintenir malgré la ligue, qui même avait acquis la Syrie, la Judée, la Phénicie, et croyait tenir la Babylonie. Le gouvernement de la Macédoine fut laissé à Cassandre, jusqu'à la majorité d'Alexandre Aigos ; Lysimaque fut confirmé dans la possession de la Thrace ; Ptolémée, dans celle de l'Égypte et des contrées adjacentes, avec Chypre et Rhodes récemment conquises par lui. Il n'était pas question de Séleucus, que l'on croyait errant en fugitif dans les provinces orientales. Tandis que son père opérait en Syrie, Démétrius avait fait une pointe rapide sur Babylone, d'où Séleucus, encore sans armée, s'était échappé, et on l'avait regardé comme perdu quand il se préparait un retour triomphant, qui aura lieu bientôt après. Il réunira alors dans ses mains toutes les satrapies à l'est de l'Euphrate, et Antigone, retenu par l'alliance de Lysimaque, de Cassandre et de Ptolémée dont la flotte dominait dans la mer Égée, n'aura ni le loisir ni les moyens de disputer à Séleucus la haute Asie.

Le vainqueur d'Eumène, revenant en apparence à la politique de son grand adversaire, avait stipulé, au traité de 311, d'une part l'indépendance des villes helléniques du continent, des îles et de la côte d'Asie, de l'autre, la liberté de Roxane et d'Alexandre Aigos. C'était prendre un double rôle cher aux Grecs et aux Macédoniens. Mais cette promesse allait être fatale ou inutile à ceux qu'Antigone semblait vouloir protéger. Pour Roxane et son fils, elle sera un arrêt de mort ; pour les Grecs, un vain engagement. Flamininus proclamera aussi, à Corinthe, la liberté de l'Hellade le jour où la Grèce passera, pour n'en plus sortir, sous la domination romaine.

II. Paix de quatre années (31-308) ; extermination de la famille d'Alexandre. Les rois (300)

Puisque les généraux avaient conservé leur puissance, la guerre n'avait pas atteint son but et l'ambition des prétendants devait la faire recommencer. Il faut donc considérer comme une trêve l'espace de quatre années qui s'écoulent (311-308) entre la paix qu'ils viennent de conclure et la reprise des hostilités.

Dans cet intervalle, l'extermination de la famille d'Alexandre se poursuit, afin de frayer la route aux généraux vers le trône, où bientôt ils vont s'asseoir. L'article stipulé en faveur de Roxane et d'Alexandre Aigos tourna contre eux. Cassandre, redoutant ce qu'ils pourraient entreprendre, une fois en liberté, et peut-être aux mains d'un rival, les fit périr par le poison ou le poignard (311). Ce Cassandre était pourtant un lettré. Suivant Athénée¹, il avait copié de sa main l'*Iliade* et l'*Odyssée* et il savait presque Homère par cœur ; mais le divin aveugle n'avait pas adouci cette âme férue d'ambition.

Après la mort du fils de Roxane, il restait un dernier héritier d'Alexandre, le jeune Hercule, qui vivait à Pergame avec sa mère Barsine. Le meurtre de ceux qu'on avait appelés les Rois, de son oncle et de son frère, lui donnait tout à coup une importance qui ne lui avait pas été jusque-là reconnue. Cassandre avait donc commis une imprudence en faisant venir le tour de ce prince, que ses ennemis tenaient en leur pouvoir. Polysperchon, peut-être avec le consentement et à l'instigation d'Antigone, attira en Grèce Barsine et Hercule, et se fit leur

¹ XIV, 12.

champion pour leur ouvrir la Macédoine. Aux mouvements qui se manifestèrent parmi les Macédoniens en faveur du dernier rejeton du sang royal, Cassandre comprit le péril et s'empessa de le conjurer. Il offrit à Polysperchon de lui rendre ses domaines en Macédoine, de l'admettre au partage du pouvoir, enfin de lui fournir des troupes pour prendre possession du Péloponnèse, s'il voulait faire périr Hercule. Polysperchon accepta le marché, et dans un festin fit empoisonner ou étrangler le jeune prince (309). Puis, avec une petite armée et 100 talents que lui donna Cassandre, il entreprit la conquête du Péloponnèse. Mais il échoua, et acheva dans l'oubli une existence déshonorée.

Ptolémée valait mieux comme gouverneur de l'Égypte, mais il n'avait pas plus de scrupules que les autres : témoin la scène qui se passa en Chypre, en 310. Le prince de Paphos, Nicoclès, avait noué de secrètes relations avec Antigone, Ptolémée en eut vent ; il envoya dans l'île deux émissaires qui, cernant avec leurs troupes le palais de Nicoclès, lui enjoignirent de débarrasser leur maître d'un souci. On lui laissait le choix de la mort : il se pendit. Ses frères, qui se sentaient comme lui condamnés, finirent de même ; sa femme tua ses filles et, avant de se tuer elle-même, excita ses belles-sœurs à l'imiter. Ces dernières aussi égorgèrent leurs enfants, puis mirent le feu au palais et se précipitèrent dans les flammes. En un jour une race entière disparaissait ; Ptolémée méritait d'être un dévot du Moloch phénicien que Chypre avait adoré.

Un neveu d'Antigone, que son oncle avait fait stratège, passa, par une première trahison, au service de Cassandre, par une seconde à celui de Ptolémée. Peut-être avait-il la secrète intention de trouver une occasion de prendre la place du gouverneur de l'Égypte. Ptolémée le prévint ou du moins se délivra, par une coupe de ciguë, d'un homme qui pouvait devenir gênant, et hérita de son trésor et de ses troupes : c'était double profit.

Il restait deux membres de la famille d'Alexandre : ses deux sœurs, Thessalonice, épouse de Cassandre, et la veuve du roi d'Épire, Cléopâtre, qui vivait depuis quinze ans à Sardes. Ptolémée, pour se donner des droits égaux à ceux du maître de la Macédoine, demanda la main de Cléopâtre. Il était déjà marié à Bérénice et il l'aimait. Mais Alexandre avait eu deux femmes, et si c'était moins que le harem de l'Orient, c'était plus que le gynécée de la Grèce. Les successeurs du conquérant s'autorisaient de son exemple, et l'Égyptien trouvait utile de se donner les avantages d'opinion que devait lui assurer la qualité de beau-frère du héros. Antigone fit assassiner la pauvre femme qui approchait cependant de l'âge où elle ne pouvait plus être mère ; après quoi, il commanda pour elle de magnifiques funérailles (308). La paix était aussi féconde en crimes que la guerre.

Tels sont les faits les plus importants qui peuvent être tirés, pour l'histoire générale, des rares indications de Diodore. Ils suffisent de reste à caractériser ces hommes et ce temps. C'est pour l'empire d'Alexandre le démembrement ; pour la Grèce, la dissolution ; pour les princes, la perversité.

Une des clauses du traité de 311 promettait aux Hellènes l'indépendance : déclaration habilement proposée par Antigone pour affaiblir ses adversaires dans leurs possessions de la Grèce continentale. Cassandre y conservait des garnisons, et travaillait même à s'y étendre, tandis que Ptolémée venait de s'emparer, par trahison, de Corinthe et de Sicyone (308). Antigone, prenant le rôle qui pouvait devenir profitable de protecteur de la liberté hellénique, somma Cassandre d'évacuer la Grèce, et, sur son refus, envoya son fils avec une armée pour faire exécuter le traité (307).

Démétrius se dirigea d'abord sur Athènes, qu'une garnison macédonienne dans Munychie et Démétrius de Phalère dans la cité, comme archonte, tenaient au pouvoir de Cassandre. Le fils d'Antigone aimait tout ce qu'on avait aimé dans cette ville, l'art, la science, mais surtout le plaisir. Il était de ces Macédoniens qui se montraient les admirateurs de ceux qu'ils avaient vaincus. On peut le mettre à côté des premiers Ptolémées, dynastie éclairée, qui sut faire pousser au génie grec un rejeton brillant ; et il serait cité comme le plus habile ingénieur de son temps s'il n'en avait été un des principaux personnages politiques. Nature ardente et sympathique, il se partageait entre les occupations sérieuses et les fêtes ; son rêve eût été de gouverner les Athéniens, de leur libre consentement.

Ce peuple était alors dans une situation étrange : le dernier effort, sous Démosthène, l'avait brisé. Trente ans s'étaient écoulés depuis le jour où la liberté de la Grèce était morte, et la génération nouvelle, née sous la domination de l'étranger, ne savait rappeler que dans de vaines paroles, et non plus par des actes, les hauts faits de ses pères. Ses aïeux avaient amassé tant de gloire sur le nom athénien qu'elle croyait pouvoir vivre de ce noble héritage sans avoir à l'augmenter, doucement entretenue dans cette énervante pensée par les égards mêmes de ses vainqueurs. Philippe, Alexandre plus encore, avaient respecté dans sa décadence le peuple aimé de Minerve. Flattée, Athènes flattait à son tour, et rendait en adulation bien au delà de ce qu'elle recevait, parce que dans ses flatteurs elle sentait des maîtres. Elle venait de goûter dix années de paix sous l'administration de Démétrius de Phalère, autre homme éclairé, disciple de Théophraste, philosophe lui-même, qui enrichit la ville de monuments utiles, géra bien ses finances¹, et lui donna quelques lois dont Cicéron fait l'éloge. Parmi ces lois, il s'en trouve qui limitaient le nombre des convives dans les festins et la magnificence des funérailles. Athènes, en effet, n'était plus une grande ville, c'était une ville raffinée : les arts, l'éloquence, la poésie, n'y avaient pas la puissance et l'éclat des beaux siècles ; mais les philosophes subtils, les rhéteurs habiles en beau langage, les poètes recherchés y abondaient, et le luxe y déployait toutes ses délicatesses. Un pareil esprit et de pareilles mœurs ne soutiennent pas la dignité du caractère ; aussi ce peuple dégradé, quoique ingénieux encore, mit tout son esprit à ses plaisirs ou à des bassesses, comme il l'avait mis autrefois à de grandes choses. Il fit fondre à Démétrius de Phalère trois cent soixante statues de bronze, autant qu'il y a de jours dans l'année. Gâté par ces flatteries, atteint par l'influence générale, Démétrius abandonna ses mœurs simples pour un genre de vie efféminé. On vanta les riches peintures de ses lambris, l'exquise ordonnance de ses festins, l'art de son cuisinier, qui devint célèbre et riche, même ses amours immondes. L'héritier de Périclès n'enseignait aux Athéniens qu'une chose, à vivre dans la mollesse, et son patron, Cassandre de Macédoine, trouvait qu'il gouvernait bien. Lisez les fragments qui subsistent de Ménandre, le poète comique le plus renommé de ce temps, avec son émule Posidippos² ; réduisez de moitié, de plus encore, ses exagérations, et il vous restera de quoi tracer un triste tableau de la vie morale des descendants de

¹ Le recensement qu'il fit, probablement en 303, accusa, suivant Athénée, vingt et un mille citoyens, dix mille mètèques et quatre cent mille esclaves. Ce sont de bien gros chiffres, mais qui sont expliqués peut-être par la prospérité matérielle de l'Attique en ce temps-là.

² Posidippos ne commença d'écrire que trois années après la mort de Ménandre, et fut, comme lui, très goûté des Athéniens. Nous n'avons qu'un petit nombre de fragments de ses quarante pièces, c'est assez pour qu'on y puisse entrevoir le caractère licencieux de la comédie nouvelle. Aulu-Gelle (II, 23) le cite parmi les poètes que les Latins ont imités, et sa statue, au Vatican, montre le crédit dont il jouissait à Rome.

Sophocle et d'Eschyle. Mais c'est le cas de rappeler le mot d'Isocrate plus vrai en ce moment que quand il le prononça : **À Athènes, il n'y a plus d'Athéniens.**

L'énorme masse de métaux précieux amassés, durant des siècles, par les grands rois, dans leurs citadelles, et jetés par Alexandre et ses successeurs dans la circulation, avaient développé des besoins de jouissances jusqu'alors inconnus. Tandis que les armées se heurtaient en Europe, en Asie, en Afrique, quelques villes grecques, satisfaites de l'ombre de liberté que les maîtres leur laissaient, s'enrichissaient à fournir aux princes et à leurs mercenaires tout ce qui pouvait tenter des hommes habitués à jeter l'or aussi facilement qu'ils l'avaient gagné. Mieux qu'aucune autre cité, Athènes sut profiter de cette révolution économique ; son industrie, son commerce, entassèrent dans ses mains la richesse qui faisait de ses habitants des marchands opulents, mais non plus des citoyens dévoués à l'État, et moins encore des soldats prêts à tous les sacrifices. Sous Démétrius de Phalère, elle eut un revenu de 1200 talents, comme aux jours on elle commandait à mille cités.

Telle était Athènes, quand le fils d'Antigone entra à l'improviste dans le Pirée. Quelques Athéniens, d'abord effrayés, coururent aux armes : il les rassura par la voix du héraut, et les fit passer tous à des transports de joie, en leur annonçant qu'il venait les délivrer de la garnison macédonienne, leur rendre l'indépendance et les nourrir : il leur distribua 150 000 médimnes de blé. Vive donc le nouveau Démétrius ! L'autre est abandonné¹. Un décret détruit ses trois cent soixante statues, sauf une qu'on épargne à la prière du nouveau maître. Ses amis, les philosophes, sont exilés, le poète comique, Ménandre, n'évite un sort semblable que par la protection de Télésphoros, neveu d'Antigone. Aussitôt on se met à l'œuvre pour innover dans l'adulation. Pendant que Thèbes bâtit un temple à Vénus-Lamia, la courtisane préférée de Démétrius, à Athènes, deux tribus nouvelles, appelées Antigonis et Démétrias, sont ajoutées aux dix autres² ; un mois de l'année, un jour du mois, sont nommés du nom de Démétrius; on salue rois Antigone et son fils, bien plus, on les adore comme dieux sauveurs dont les paroles, les actes sont déclarés par décret justes et saints; et on leur donne des autels, on leur assigne un prêtre, on établit en leur honneur des processions solennelles, des sacrifices, des jeux, *panem et circenses* ! (307)

Voilà Athènes ! Voilà ce que la domination étrangère et la liberté perdue avaient fait d'elle ! Et pourtant il y vivait encore des hommes qui avaient entendu Démosthène ! Un seul ne courba pas le front jusqu'à terre et, le dernier, fit entendre à l'agora une voix libre, Démocharès, un neveu du grand patriote : il fut banni.

Comme aux tristes jours où les Trente essayaient de condamner Socrate au silence, une loi interdit d'ouvrir une école sans une permission spéciale du sénat et de l'assemblée. Toutes aussitôt se fermèrent, et les philosophes, accusés de détourner les citoyens des devoirs patriotiques, ce qui n'était pas sans raison, mais était sans danger depuis qu'il n'y avait plus de patrie, quittèrent la ville devenue inhospitalière à la pensée. C'était faire renoncer ce peuple à la dernière dignité qui lui restât ; il le comprit : au bout d'une année la loi fut rapportée, et les fugitifs revinrent avec les nombreux élèves qui accouraient à leurs leçons³. Le

¹ Démétrius de Phalère se réfugia à Thèbes, puis en Macédoine et, après la mort de Cassandre, en Égypte, auprès de Ptolémée, qui lui confia la direction de la bibliothèque d'Alexandrie.

² Le sénat fut porté par là à six cents membres.

³ *Fragmenta Hist. Græc.*, t. II, p. 445, Didot.

rôle politique et militaire d'Athènes était fini, mais, pour des siècles encore, elle restera la cité des philosophes et, à ce titre méritera l'estime des grands hommes de Rome.

La garnison de Munychie, assiégée par Cassandre, n'avait pas fait une longue résistance ; celle de Mégare avait été également chassée. Ce succès eut un contrecoup de l'autre côté de la Grèce, chez les peuples voisins de l'Adriatique. Les Épirotes tuèrent leur roi Alcétas, un allié, presque un sujet de Cassandre, et rappelèrent d'Illyrie, où il s'était réfugié, un parent d'Olympias, le jeune Pyrrhus, que l'on faisait descendre du premier prince de ce nom, fils d'Achille. Près de la Phocide, les Étoliens étaient restés, dans leurs montagnes, les ennemis de la Macédoine. Maître d'Athènes et, par Mégare, des parties du Péloponnèse où il essaya, sur Sicyone et Corinthe occupées par des garnisons égyptiennes, une surprise qui ne réussit pas, Démétrius s'était donc préparé dans la Grèce centrale des points d'appui pour attaquer directement Cassandre. Mais son père le rappela, afin d'arrêter les progrès menaçants de Ptolémée, dont la puissance navale et les alliances l'inquiétaient. Après une vaine tentative pour attirer à son parti les Rhodiens, que leurs intérêts commerciaux attachaient à l'Égypte, Démétrius se rendit en Chypre avec quinze mille hommes, cent soixante-dix galères, et attaqua Salamine, dont il poussa le siège avec une grande vigueur. C'est là qu'il gagna le surnom de Poliorcète que lui valurent le nombre et la grandeur des machines qu'il construisit pour, battre les murs. La principale, l'hélépole, ou la preneuse de villes, était une tour en bois large sur chaque face, à la base, de 75 pieds et haute de 450. La guerre changeait de caractère : les armées avaient à présent leur artillerie. L'hélépole fit brèche ; mais, dans une nuit, les assiégés entassèrent tant de bois sec près des ouvrages et ils lancèrent sur eux tant de torches enflammées qu'ils les incendièrent. Démétrius n'eut pas le temps de prendre la ville avant l'arrivée de Ptolémée, qui amenait cent quarante vaisseaux longs, et plus de deux cents bâtiments de charge (306).

Alors se livra, en face de Salamine, une des plus grandes batailles navales de l'antiquité. Démétrius s'y distingua par son habileté et remporta une victoire si complète, que Ptolémée perdit plus de cent vaisseaux de charge, pris avec, huit mille soldats qui les montaient, et cent vingt vaisseaux longs. Le vainqueur, qui n'avait eu qu'une vingtaine de navires endommagés, s'empara sans peine de toutes les cités de l'île, et en incorpora les garnisons dans son armée. Il reste de cette bataille de Salamine un magnifique souvenir, la *Victoire* de Samothrace, découverte par un consul de France et rapportée au Louvre, où elle a été replacée sur la proue du navire qui la portait.

En apprenant la victoire de son fils, Antigone renonça à tout ménagement hypocrite ; il ceignit sa tête d'un diadème, prit le titre de roi et le donna à Démétrius. Les autres chefs, Ptolémée, Lysimaque, Séleucus et Cassandre, ne restèrent pas en arrière : du bandeau royal d'Alexandre on fit six diadèmes.

Ce titre de roi, pris par les généraux, n'était pas une révolution nouvelle, mais la sanction d'une révolution déjà accomplie. Ils avaient la puissance, ils voulurent avoir le nom et s'asseoir sur le trône que l'extinction de la famille d'Alexandre avait rendu vacant. La royauté était fractionnée et dispersée sur plusieurs têtes, preuve que l'unité de l'empire était à jamais brisée. Antigone, en prenant le titre de roi, avait espéré se placer au-dessus de ses adversaires; mais, comme ils firent ainsi que lui, et montèrent de la même hauteur, tous se trouvèrent encore de niveau. Le débat n'était donc pas vidé, et la guerre continua entre des rois après avoir commencé entre des gouverneurs de province.

III. Siège de Rhodes (304) ; bataille d'Ipsus (301)

Nous ne savons à peu près rien de la rentrée de Séleucus dans Babylone, de sa grande expédition pour la soumission définitive des satrapies orientales, et nous ignorons comment il étendit et affermit sa puissance jusqu'à l'Indus à l'est, jusqu'à l'Iaxarte au nord. Antigone, qui, à titre de son plus proche voisin, devait être son ennemi acharné, était forcé de tenir les yeux fixés sur la Macédoine et sur l'Égypte. Il y avait pour lui de ce côté une question d'existence, du côté de l'Euphrate et du Tigre une question d'ambition ; celle-ci, par conséquent, subordonnée à celle-là. Ce fut en Égypte qu'Antigone et son fils allèrent chercher ce qui devait être pour eux le résultat le plus profitable de leur victoire à Salamine.

Espérant que Ptolémée, après sa défaite, n'aurait pas le temps de préparer la défense de son royaume, ils attaquèrent l'Égypte de deux côtés : l'un par terre, l'autre par mer. Mais leur adversaire avait pourvu à tout, et ses ennemis n'avaient compté ni avec les tempêtes d'une saison d'hiver ni avec les eaux du Nil encore très hautes. Couvert par les postes qui garnissaient la côte et la rive gauche de la bouche pélusiaque, Ptolémée fut invulnérable. C'était la seconde fois que le fleuve, gardé par un habile général, sauvait l'Égypte de l'invasion (305).

La fondation d'Alexandrie avait changé les anciennes voies du commerce ; c'est là qu'arrivaient maintenant les denrées de l'Inde et de l'Afrique, et que Rhodes allait les chercher pour les répandre le long de l'Asie Mineure et en Grèce. Ce commerce, où elle trouvait de grands profits, l'unissait étroitement à l'Égypte, d'où elle tirait aussi son approvisionnement de blé. Antigone voulut se venger sur elle de son échec au bord du Nil, et Démétrius vint l'assiéger. Ce siège est célèbre par le courage et l'habileté que des deux côtés on déploya, comme par le nombre et l'importance des machines dont se servirent l'attaque et la défense. On peut voir, au XX⁰ livre de Diodore, le long récit qu'il fait de cette mémorable entreprise, et jusqu'où les ingénieurs grecs avaient porté l'art de prendre ou de sauver une place. Les généraux avaient déjà modifié l'armement du soldat, l'ordre de bataille et l'ancienne tactique ; voici qu'il n'y a plus de ville assurée, comme autrefois, de pouvoir résister longtemps. Les Romains n'auront qu'à copier la poliorcétique des Grecs.

Tous les habitants de Rhodes, six mille citoyens et mille étrangers furent armés ; on enrôla jusqu'aux esclaves, en promettant à ceux qui se signaleraient la liberté et le titre de citoyen. Tous ceux qui succomberaient auraient des funérailles publiques ; leurs filles, une dot ; leurs fils, l'éducation aux frais de l'État et, à leur majorité, une armure complète délivrée, au théâtre, le jour des Dionysies, sous les yeux du peuple. Les riches donnèrent leur fortune ; les femmes leur chevelure pour faire des cordes d'arc ; dans tous les rangs circulait une patriotique ardeur.

Contre ce peuple résolu à faire une héroïque défense, Démétrius amena une armée de quarante mille hommes montés sur deux cents vaisseaux de guerre et cent soixante-dix navires de transport. Entre autres machines, il fit construire une nouvelle hélépole, gigantesque édifice de bois à neuf étages, que trois mille quatre cents hommes mettaient en mouvement et qui réussit à renverser une partie des murailles. Mais les Rhodiens avaient élevé une autre enceinte, en

arrière de la première ; avec les débris de leur théâtre et de leurs temples. Ils étaient d'ailleurs secourus par Cassandre et Lysimaque, surtout par Ptolémée, qu'ils récompensèrent en lui donnant le nom de *Soter*. Vainqueurs plusieurs fois en des engagements partiels sur mer, ils remportèrent aussi sur terre un avantage par l'incendie des machines et la destruction d'un corps qui avait pénétré par la brèche jusque dans la ville. Ces succès préparèrent la conclusion d'une paix à laquelle d'ailleurs la plupart des Grecs, et particulièrement les Athéniens, engageaient Démétrius. Par le traité conclu, Rhodes conservait ses lois, son indépendance, ses revenus, et n'était astreinte à aucun tribut ; elle renouvelait son alliance avec Antigone qu'elle promettait de soutenir dans toutes ses guerres, sauf contre Ptolémée ; enfin, elle donnait cent otages (304). Avant de partir, Démétrius fit don à la courageuse ville des machines dont il s'était servi pour la battre. On dit qu'ils en tirèrent 300 talents, qui furent employés à construire la statue d'Apollon ou du Soleil, fameuse sous le nom de Colosse de Rhodes¹.

Durant ces opérations, Cassandre était resté libre d'arrêter dans l'Hellade le mouvement de libération que Démétrius avait commencé. Il avait envahi la Béotie et l'Eubée, et il assiégeait Athènes, quand Démétrius, après le siège de Rhodes, survint avec des forces considérables. Il contraignit rapidement Cassandre à quitter l'Attique et l'alla battre aux Thermopyles. Six mille Macédoniens passèrent dans son camp. Pendant l'hiver de 304, il demeura à Athènes, au milieu des flatteries qui croissaient toujours. On en était venu à lui assigner un logement dans le Parthénon même, ce temple de la déesse vierge, qu'il profana par d'infâmes débauches².

Au printemps suivant (303), il se remit en campagne, prit Sicyone, Corinthe, Argos, où il épousa une soeur de Pyrrhus, que l'Illyrien Glaucias venait de rétablir sur le trône d'Épire. Il eut un moment l'idée de couper l'isthme de Corinthe ; mais ses ingénieurs lui dirent que les deux mers n'étaient pas au même niveau et que, par le canal, les eaux du golfe inonderaient Égine et les îles environnantes³. Une assemblée générale tenue à Corinthe le proclama généralissime, comme l'avaient été Philippe et Alexandre, mais cette fois ce n'était plus contre les Perses, c'était contre les Macédoniens et Cassandre. Avant d'exécuter cette décision, Démétrius revint encore à Athènes. Il avait tant éprouvé la patience et la faiblesse des Athéniens, qu'il osa mettre en avant un caprice aussi bizarre qu'impie. Il voulut être initié en même temps aux petits et aux grands mystères : les premiers se célébraient au mois de février-mars, les seconds au mois de septembre-octobre. On était en mai ; il fut décidé que ce mois s'appellerait mars pour célébrer les petits mystères, puis octobre pour

¹ Il était d'airain et haut de 70 coudées (environ 33 mètres). On dit que le statuaire, Charès de Lindos, l'avait représenté posant un pied sur chacun des môles qui formaient l'entrée du port, de sorte qu'il servait en quelque sorte d'arc de triomphe sous lequel passaient les vaisseaux : c'est une légende. En 224 un tremblement de terre ruina presque complètement la ville et renversa la statue. Les Rhodiens exploitèrent ce désastre. Ils imaginèrent de se faire payer leur colosse par la charité des princes et des villes qui s'empressèrent de concourir à cette œuvre pie. Quand ils eurent l'argent, ils l'employèrent à de plus profanes usages et trouvèrent sans peine quelque oracle qui leur défendit de relever la statue. La ville sortit donc seule de ses ruines, sans rendre à son dieu le même service : il ne paraît point qu'il en fut irrité, car elle devint de plus en plus florissante ; et quand la conquête romaine arriva dans ces parages, il n'y avait point de marine plus puissante que celle des Rhodiens.

² Il est probable qu'il ne s'établit que dans l'opisthodomé ou trésor public, derrière le naos.

³ Strabon, I, 3, 2. On sait que le tracé du canal maintenant en construction se confond presque exactement avec celui du canal de Néron.

célébrer les grands. On se vanta d'avoir ainsi respecté la lettre de la loi. Dérision digne de ce peuple, qui courut au-devant de Démétrius avec des guirlandes, de l'encens, des danses et des chants tels que celui-ci : *Les autres dieux sont trop loin ou sont sourds; ils ne sont pas, ou ils n'ont point souci de nous. Toi, nous te voyons ; tu n'es pas un simulacre de bois ou de pierre, mais un corps de chair et de sang*¹. C'était la brutale apothéose de la force, le commencement de ces adorations de rois et d'empereurs qui souilleront les derniers siècles du paganisme. Quel abîme la liberté en tombant avait ouvert, et qu'il y faut tenir, si c'est là ce que deviennent les peuples qu'elle ne soutient plus d'une main virile !

L'assemblée de Corinthe avait donné l'éveil à Cassandre qui, seul, ne pouvait lutter contre Antigone et son fils. Il eut une entrevue avec Lysimaque, et tous deux furent d'accord pour inviter Séleucus et Ptolémée à une ligue nouvelle. Il fallait en finir avec les prétentions d'Antigone à l'omnipotence.

Cette ligue, la quatrième, fut conclue en 302. Les hostilités commencèrent aussitôt. Lysimaque passa en Asie, et soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie ; Ptolémée reprit la Phénicie, la Palestine, la Cœlé-Syrie, excepté Tyr et Sidon, qu'il assiégea ; Séleucus se mit en marche pour l'Asie Mineure ; enfin, en Grèce, Démétrius et Cassandre commencèrent une guerre dont la Thessalie fut le théâtre, mais que suspendit aussitôt un traité Antigone, menacé d'un côté par Lysimaque, de l'autre par Séleucus, rappelait son fils.

La jonction de ces deux princes ne put être empêchée. Elle porta leurs forces à soixante-quatre mille fantassins et douze mille cinq cents chevaux, sans compter quatre cent quatre-vingts éléphants et plus de cent chars de guerre amenés par Séleucus. Antigone avait soixante-dix mille fantassins, dix mille chevaux et soixante-quinze éléphants. Les deux armées se rencontrèrent à Ipsus, dans la haute Phrygie (301). Antigone, âgé de quatre-vingts ans, ne montra pas dans cette journée décisive l'audace, la résolution qui enlevaient les troupes. Morné et silencieux, il semblait pressentir sa dernière heure. Le résultat de la bataille fut dû à l'impétuosité téméraire de Démétrius ; il poursuivit étourdiment la cavalerie ennemie, et trouva au retour les éléphants de Séleucus, qui lui opposèrent une barrière infranchissable. Tandis qu'il était ainsi loin de l'action principale, Séleucus menaçait les flancs dégarnis d'Antigone, et cette infanterie, parmi laquelle sans doute il avait des intelligences, passa de son côté. Antigone tomba au milieu des siens, Démétrius s'échappa avec cinq mille fantassins et quatre mille cavaliers ; Pyrrhus, que Cassandre avait chassé de l'Épire, fuyait avec lui.

Les vainqueurs se partagèrent les États du vaincu. Lysimaque et Séleucus, à qui était dû le succès, eurent la plus large part : le premier, l'Asie Mineure jusqu'au Taurus ; le second, la Syrie et la Mésopotamie qu'il réunit à la haute Asie jusqu'à l'Indus. Ptolémée garda l'Égypte, la Judée, la Phénicie, avec le sud de la Syrie et, à l'ouest de la vallée du Nil, la Cyrénaïque. Cassandre ne reçut pas d'accroissement de territoire, si ce n'est la Cilicie, pour son frère Pléistarchos ; sans doute on lui abandonna secrètement tout ce qu'il pourrait conquérir en Grèce.

Le résultat de la bataille d'Ipsus ne fut pas d'établir une division durable de l'empire. Nous verrons encore se réduire le nombre des rois : actuellement ils sont quatre; bientôt ils ne seront plus que trois ; et ils étaient cinq avant Ipsus. Cette bataille, en supprimant Antigone, lie fit donc que simplifier la question.

¹ Athénée, VI, 62.

Démétrius, il est vrai, se relèvera, mais en prenant la place de Cassandre, de sorte que le nombre des royaumes n'augmentera pas.

IV. Démétrius roi de Macédoine, puis prisonnier (286) ; mort de Lysimaque, de Séleucus et de Ptolémée

Démétrius avait conservé Tyr, Sidon, Chypre, quelques villes de l'Hellespont et des forces maritimes considérables. Il était loin de désespérer, et cette confiance reste rarement stérile, quand le talent et le courage y sont joints. C'est vers la Grèce qu'il tourna d'abord les yeux : il semblait croire que son amour pour ce pays lui donnât sur lui quelque droit. Mais Cassandre, en son absence, s'était étendu dans le Nord; il avait conquis la Thessalie, l'Ambracie, l'Acarnanie, occupé même quelques villes du centre, et à Athènes, à Argos, à Sicyone, dans plusieurs places de l'Achaïe, des tyrans s'étaient élevés à l'ombre de la puissance macédonienne.

Une déception cruelle attendait Démétrius. Comme il traversait les Cyclades pour se rendre à Athènes, un député athénien vint lui déclarer que le peuple avait résolu de ne plus recevoir de rois dans ses murs. Ainsi cette ville tant aimée l'abandonnait! On raconte, mais nous ne sommes point forcés de l'admettre, que ce coup lui fut plus sensible que la perte de la bataille d'Ipsus; ce sera assez de dire que la surprise le laissa quelques instants sans voix. Athènes, après tout, ne lui devait pas beaucoup de reconnaissance; s'il avait chassé les Macédoniens de Munychie, il lui avait, pour ce service, extorqué tant d'argent et fait commettre tant de bassesses, qu'elle avait bien pu à la longue rougir des unes et regretter l'autre, surtout les succès de Cassandre y aidant. Mais le dieu ne voyait que l'apostasie de ses fidèles.

Il fallut se résigner ; la fortune d'ailleurs prit soin de le dédommager. Lysimaque et Ptolémée ne s'entendaient déjà plus avec Séleucus ; ce dernier fit des avances à Démétrius, dont il convoitait sans doute la flotte et les possessions en Phénicie ; il lui demanda la main de sa fille Stratonice (300). Démétrius se trouva donc tout à coup étroitement allié avec le plus redoutable des successeurs d'Alexandre, avec celui qui passait pour avoir hérité de la puissance d'Antigone. Mais entre princes les amitiés sont courtes : le gendre voulut avoir Tyr et Sidon, le beau-père refusa ; ils se brouillèrent.

Outre les deux grandes cités phéniciennes et Chypre, Démétrius avait des garnisons à Mégare et à Corinthe qui lui ouvraient le Péloponnèse, et sa puissante flotte, que n'avait point diminué la guerre continentale, tenait la mer Égée sous sa loi. Il pouvait donc tenter quelque chose dans la Grèce, où il avait laissé d'heureux souvenirs et que Cassandre mourant n'était pas en état de défendre. Mais nous connaissons fort mal les événements *de cette guerre de quatre ans* ; il nous est même difficile de leur donner une date certaine. On voit seulement Démétrius guerroyer dans le Péloponnèse, puis attaquer Athènes, où Lacharès, avec l'appui du parti macédonien, avait établi une tyrannie que les anciens ont dépeinte comme cruelle. Démétrius prit d'abord, sur les deux flancs d'Athènes, Éleusis et Rhamnonte, dont la possession lui permit de rendre la campagne inhabitable. Pour serrer la ville de plus près, il s'empara du Pirée et établit un blocus étroit qui fit naître la famine. Lacharès à la fin s'enfuit sous un déguisement; Athènes ouvrit ses portes et Démétrius convoqua le peuple au théâtre, dont les avenues étaient garnies de ses troupes. La foule tremblante le

vit paraître sur la scène; mais, au lieu de reproches amers, elle n'entendit que de douces plaintes, des promesses d'oubli, même l'annonce d'une gratification royale : cent mille boisseaux de blé. Pendant qu'il parlait, une voix s'éleva pour corriger une faute de langage qu'il venait de faire. Il remercia le mentor et augmenta sa libéralité de 5000 médimnes : inutile d'ajouter que l'enthousiasme fut au comble. Au fond, les adulations du peuple et les caresses du roi ne trompaient personne : Athènes avait un maître. Elle le vit bien, lorsque, après avoir rétabli le gouvernement démocratique, il mit une garnison au Pirée, à Munychie, même dans l'enceinte de la ville, sur la colline du Musée, qu'il fortifia, en face de l'Acropole et au-dessus du Pnyx, où l'assemblée allait délibérer sous les piques macédoniennes.

Tout étant réglé dans Athènes à son gré, il passa dans le Péloponnèse, où les Spartiates qui, depuis 330, avaient vécu comme en dehors de la Grèce venaient de prendre les armes, sans doute à la sollicitation de Ptolémée. Il battit deux fois leur roi Archidamos et assiégea leur ville, qui s'était enfin entourée de murailles (295). Au moment où elle allait tomber en son pouvoir, les événements de Macédoine rappelèrent ailleurs.

Cassandre était mort en 298, et son fils aîné, Philippe, ne lui survécut que quelques mois; les deux autres, Antipater et Alexandre, se disputèrent le trône. Thessalonice, leur mère, favorisait le plus jeune ; Antipater la tua de sa main, et son frère appela, contre le parricide, Démétrius et Pyrrhus II, qui sera bientôt fameux par ses aventures : pour le moment, il venait de faire assassiner dans un festin Néoptolème qui partageait avec lui la royauté d'Épire. Arrivé le premier en Macédoine, Pyrrhus chassa Antipater de presque tout le pays et mit Alexandre sur le trône. Quand vint Démétrius, Alexandre, n'ayant plus besoin de ses services, lui tendit des embûches auxquelles Démétrius répondit par d'autres où Alexandre se laissa prendre, et il gagna les soldats du mort, qui le proclamèrent roi de Macédoine (294). Il avait perdu dans l'intervalle ses possessions de Phénicie occupées par Séleucus, et que Ptolémée lui avait enlevée. Il tenait, il est vrai, Athènes, une partie du Péloponnèse et de la Macédoine ; mais cette puissance n'avait pas de fondement solide, car il trouvait peu d'affection chez ses nouveaux sujets, qu'il blessa en leur imposant les serviles coutumes des cours asiatiques ; il oubliait qu'il avait près de lui, dans le roi d'Épire, un rival très populaire.

Pyrrhus, par son audace et ses qualités brillantes, rappelait Alexandre aux Macédoniens. Il venait cependant de les combattre, mais de manière à les gagner. Il avait commencé l'action par un combat singulier avec leur général, qu'il eût tué si en ne l'eût secouru ; et vainqueur, après cet exploit auquel ses adversaires mêmes applaudissaient, il avait traité avec bonté ses cinq mille prisonniers. Il eût fallu se débarrasser d'abord de ce dangereux adversaire. Loin de là, Démétrius ne rêvait que projets gigantesques : il voulait réunir une immense armée, cinq cents galères, et relever à son profit la puissance de son père. En voyant ces préparatifs les rois s'alarmèrent : une cinquième et dernière coalition se forma contre lui. Lysimaque attaqua la Macédoine par l'est ; Pyrrhus, par l'ouest ; Ptolémée débarqua en Grèce, et en appela tous les peuples à la liberté (288)¹. L'armée macédonienne se donna au roi d'Épire ; Athènes se délivra

¹ On a trouvé dans l'Acropole d'Athènes une inscription qui mentionne l'alliance de Ptolémée avec Athènes, Lacédémone et leurs alliés, dans le but de *combattre pour la liberté commune contre ceux qui voulaient ruiner la Grèce, détruire les lois et la constitution des ancêtres* (Corp. Inser. Attic., II, n. 332).

elle-même de la garnison du Musée, et Démétrius s'enfuit dans le Péloponnèse. Cette nouvelle révolution amena deux catastrophes : la noble Phila, l'épouse du vaincu, fatiguée enfin des désordres de son mari et de sa fortune si souvent changeante, s'empoisonna ; d'autre part, le gendre de Lysimaque, réclamant trop vivement la Macédoine orientale, comme sa part de butin, fut tué par son beau-père, qui condamna la veuve, sa propre fille, à une prison perpétuelle. En ce temps-là, peu de princes arrivaient naturellement à la fin de leurs jours. Alexandre avait fiancé à Cratère une nièce de Darius, Amastris, qui, répudiée en 322, avait épousé le dynaste d'Héraclée pontique, Dionysos dont elle eut deux fils. Cet époux mort, un troisième mariage unit la princesse persane à Lysimaque, qui la répudia encore lorsque, pour consolider son alliance avec Ptolémée, il épousa Arsinoé, la fille de l'Égyptien (300). Amastris revint alors dans la riche et forte ville d'Héraclée qui dominait sui, tout le pays entre le Sangarios à l'ouest et le Parthénos à l'est. Ses deux fils, pressés d'hériter d'elle, l'assassinèrent (288). Fût-ce le parricide que le roi de Thrace voulut venger, ou, ce qui est plus probable, l'occasion de prendre Héraclée qui le tenta ? Il vint en ami dans la ville, fit tuer les deux frères, ses hôtes, et déclara la cité réunie à ses États. Il essaya du même procédé en Péonie, à l'autre extrémité du monde grec, et réussit à prendre la province, mais non le prince, qui échappa au poison. La passion homicide de Lysimaque sévit jusque dans sa famille. Son fils Agathoclès périt victime d'une accusation de sa belle-mère, Arsinoé. On l'a déjà vu tuer son gendre, jeter sa fille dans un cachot, et l'on comprendra que ces royautés haineuses et cruelles nous inspirent peu d'intérêt.

Aussi revenons aux affaires générales. Chassé de la Macédoine et d'Athènes, Démétrius trouva dans le Péloponnèse onze mille hommes que son fils Antigone Gonatas avait rassemblés. Au lieu de se défendre dans ce pays difficile à attaquer, il passa en Asie (286) où il fut vaincu et pris par Séleucus. Lysimaque offrit 2000 talents pour être débarrassé de ce prince inquiet. Séleucus eut de plus nobles sentiments ; il traita bien son prisonnier, sans lui donner la liberté : Démétrius eut comme résidence forcée un château royal, des parcs pour ses chasses, de l'or pour ses plaisirs. Il y vécut un peu plus de deux années, usant sa vie et sa gloire dans les voluptés ; lorsqu'il mourut en 285, il n'avait que cinquante-quatre ans. Ses cendres enfermées dans une urne d'or furent envoyées en grande pompe à son fils Antigone Gonatas, qui les ensevelit dans la ville thessalienne de Démétriade que son père avait fondée.

Par sa turbulente activité, ce prince avait accru le désordre dans un empire qui s'effondrait ; mais, à côté de beaucoup de vices, il avait montré, comme Séleucus, des qualités brillantes, de la générosité, et il mérite une place à part dans l'histoire de ce temps, où l'on ne trouve que des ambitieux dont la plupart regardaient le meurtre comme l'auxiliaire obligé de la politique.

En 287, Pyrrhus et Lysimaque s'étaient partagé la Macédoine. Au bout de peu de mois, le second de ces princes avait chassé l'autre ; Lysimaque dominait donc depuis le Pinde jusqu'au Taurus. Il avait bien encore un ennemi dans Antigone Gonatas ; mais celui-ci, maître seulement de Corinthe et de quelques villes grecques, n'était pas en état de rien entreprendre. Le reste de la Grèce paraissait libre ou obéissait à des tyrans particuliers.

La grande puissance de Lysimaque et la grande puissance de Séleucus ne pouvaient manquer de se heurter, d'autant plus qu'elles se touchaient. L'intrigue qui avait coûté la vie au fils de Lysimaque, Agathoclès, fit éclater la rupture. La veuve du jeune prince s'enfuit auprès de Séleucus et le provoqua à venger son

époux. Le roi de Thrace et le roi de Syrie étaient les seuls des généraux d'Alexandre qui restassent sur le trône, le premier âgé de soixante-quatorze ans, le second de soixante-dix-sept. Ces deux vieillards se livrèrent bataille à Cyropédion en Phrygie. Lysimaque y fut vaincu et tué (281). Avec lui, son empire tomba et le nombre des royaumes fut réduit momentanément à deux, par la réunion de la Thrace, de la Macédoine et de l'Asie aux mains de Séleucus. L'ancien satrape de Babylone régnait donc sur tout l'empire d'Alexandre, sauf l'Égypte et la Grèce; mais il parut comprendre la nécessité pour l'Asie et pour l'Europe d'une existence séparée. Il voulait abandonner ses provinces asiatiques à son fils Antiochus, en se réservant à lui-même la Macédoine, son pays natal, où il désirait achever ses jours. La Macédoine avait accepté avec résignation la décision des armes, et elle ne fit aucun mouvement, pendant les six mois que Séleucus tarda à s'y rendre. Lorsque enfin il se mit en marche, il fut assassiné dans la Chersonèse par Ptolémée Céraunos (280), qui se fit aussitôt reconnaître roi de Thrace et de Macédoine.

Vers le temps où le bouillant Démétrius était enfin entré dans l'éternel repos, Ptolémée Soter, le fondateur de la nouvelle monarchie égyptienne, avait quitté la vie plein de jours¹, laissant derrière lui une légitime renommée de sagesse (283). Peu de temps après, Lysimaque et Séleucus tombèrent. En 280 avaient donc disparu tous les grands chefs qui, après avoir aidé à la fortune d'Alexandre, avaient cru pouvoir le remplacer.

A ce moment se trouvent définitivement formés, à quelques questions de limites près, trois grands États correspondant à une division naturelle : la Grèce d'Europe, celle d'Asie, celle d'Afrique. En Europe, la Macédoine, encore réunie à la Thrace qui s'en séparera bientôt, cherchera désormais à s'étendre non plus sur l'Asie, mais sur la Grèce. Ces contrées vont donc être le théâtre d'événements qui leur seront propres, tandis que les maîtres des royaumes d'Asie et d'Égypte s'agiteront dans une sphère différente. Le débordement de la Macédoine et de la Grèce sur l'Asie et l'Afrique nous avait obligé à faire aussi, dans notre histoire, une part à ces pays, pendant et après la vie d'Alexandre. Désormais ils reprennent le cours de leur existence, profondément modifiée sans doute par les mœurs et les idées helléniques, mais assez distincte du monde grec pour exiger un récit particulier qui sort de notre cadre.

Depuis longtemps déjà nous ne faisons que courir à travers ces guerres pleines de confusion, par les trahisons répétées qui les prolongent, et sans intérêt, parce qu'il n'y a en question que l'ambition stérile de quelques hommes et l'inutile indépendance de peuples déchus. L'histoire, je ne parle pas de celle qui n'a qu'une banale curiosité, n'est pas un de ces musées qui admettent tout, même les fragments mutilés et sans caractère. Pour qu'un fait y ait droit de cité, il ne lui suffit pas d'avoir été, il faut qu'il apporte avec lui une leçon ou un souvenir bon à garder. Ceci explique la rapidité de notre narration, depuis la mort d'Alexandre, et celle qu'elle conservera jusqu'à la dernière heure de la Grèce.

V. L'invasion gauloise

Ptolémée Céraunos, ou **la Foudre**, qu'un assassinat venait de faire roi de Macédoine, était un fils aîné de Ptolémée Soter que son père, avait déshérité à

¹ Il avait quatre-vingt-quatre ans.

cause de la violence de son caractère. Il s'affermir sur ce trône usurpé en envoyant des assassins aux deux fils de Lysimaque et d'Arsinoé¹ ; Antiochus, le nouveau roi de Syrie, était trop bien gardé pour qu'une tentative de ce genre pût réussir ; il ne lui disputa pas l'Asie-Mineure ; à Pyrrhus d'Épire il donna des troupes pour son expédition contre les Romains, qui l'emmenait. bien loin de la Macédoine. Enfin il battit Antigone Gonatas, qui dans le même temps perdit en Grèce la plupart de ses possessions. Sparte semblait vouloir se réveiller du long sommeil d'où elle était à peine sortie, une fois ou deux, depuis les jours d'Épaminondas ; elle avait, sous son roi Areus, chassé de Trézène et d'Épidaure les garnisons de Gonatas. Plusieurs villes de l'Achaïe recouvrèrent aussi leur indépendance et formèrent la ligue achéenne dont nous parlerons bientôt.

La Grèce usa noblement cette liberté renaissante pour repousser une invasion imprévue des Gaulois. La Celtique avait, autrefois, couvert un espace immense. Des bords de l'Euxin, les Celtes s'étaient étendus, par la vallée du Danube jusqu'à la Gaule et à l'Espagne, en laissant le long de leur route des colonies puissantes qui furent, durant deux siècles, une menace pour le monde civilisé. Ces peuples qu'Alexandre avait entrevus dans le nord de la Thrace et qui, sans l'attaquer, l'avaient cependant bravé, se décidèrent, après l'écroulement de son empire, à chercher, eux aussi, fortune dans les pays du Midi. Depuis quelque temps ils avaient pris l'habitude de vendre leurs services aux chefs qui se disputaient la Grèce ; en 280, ils se décidèrent à envahir la Macédoine et la Thrace pour leur propre compte. Partagés en trois corps sous la direction suprême d'un Brenn, ou généralissime, ils suivirent trois routes différentes. L'aile gauche, sous Céréthrios, entra dans la Thrace ; le centre, sous le Brenn, envahit la Péonie, au nord de la Macédoine ; la droite, conduite par un chef nommé Bolg, traversa l'Illyrie et attaqua la Macédoine par l'ouest. Ce fut ce corps qui le premier rencontra l'ennemi. La phalange fut enfoncée et Céraunos, pris vivant, fut égorgé. Les Macédoniens nommèrent rois successivement son frère Méléagre et Antipater, fils de Cassandre, qui régnèrent à peine quatre mois. Les ravages de l'ennemi, l'indiscipline des soldats, l'absence d'un chef habile, jetaient les Macédoniens dans le désespoir. **Du haut des murs de leurs villes, dit Justin, ils levaient les mains vers le ciel, invoquant les noms de Philippe et d'Alexandre, dieux protecteurs de la patrie.** Cette patrie qui s'abandonnait elle-même, un homme la sauva. Sosthène rassembla quelques braves, attaqua et battit les bandes éparses des envahisseurs ; en quelque temps il eut une troupe, une armée. Bolg recula devant lui, moins par crainte peut-être que pour aller mettre son butin en sûreté. La Macédoine semblait délivrée : on offrit la couronne à Sosthène, qui la refusa.

Cependant le Brenn avait, durant l'hiver, préparé de nouvelles forces. Au printemps de 279 il rentra en Macédoine où il écrasa Sosthène, et l'effroi grossissant aux yeux des Grecs le nombre des assaillants, on crut qu'il franchissait les défilés de l'Olympe à la tête de cent cinquante mille fantassins et de vingt mille cavaliers, dont chacun avait deux écuyers. Réduisons de moitié cette multitude, que la Macédoine n'aurait pu nourrir, diminuons-la même davantage, il restera toujours une armée formidable qui se jeta sur la Thessalie et la dévasta. Les Grecs, moins les Péloponnésiens qui demeurèrent encore étrangers à ce mouvement national, résolurent de défendre les Thermopyles. Les Béotiens donnèrent jusqu'à dix mille hommes, les Étoliens, plus de sept mille ;

¹ Voyez, dans Justin, XXIV, 2, 5, cette scène de meurtre qui est bien odieuse, si l'écrivain n'y a rien ajouté.

les Phocidiens, trois mille ; les Locriens d'Oponthe, sept cents ; les Mégariens, quatre cents. Athènes ne fournit que mille hoplites et six cents cavaliers, mais elle envoya toutes ses galères s'emboîser dans le golfe Maliaque, d'où ceux qui les montaient purent, durant l'action, tirer sur les barbares¹. Le commandement de l'armée de terre fut remis à l'Athénien Calippos, dernier et juste hommage à la ville qui n'avait pas encore une seule fois manqué à la Grèce, dans les jours du péril.

Énergiquement repoussés du passage des Thermopyles, les Gaulois découvrirent le sentier qui avait ouvert la Grèce à Xerxès, et qui, chose étrange ! n'était pas mieux gardé. Ils se dirigèrent aussitôt sur Delphes pour en piller les trésors. En cas d'attaques contre les temples, la Grèce avait deux moyens de sauver l'autorité de ses dieux : ou bien ceux-ci défendaient eux-mêmes leurs sanctuaires, ainsi était-il arrivé, au temps des guerres médiques, à Delphes, à Athènes, à Éleusis ; ou bien, comme on le conta plus tard pour le temple d'Hécate, à Stratonicee de Carie, ils punissaient les coupables en leur infligeant des échecs. De cette façon le dieu ne perdait rien de son prestige, ni son temple des offrandes de ses dévots². Contre les barbares du Nord, Apollon ne pouvait pas être trouvé moins secourable qu'il ne l'avait été contre ceux de l'Asie. Le dieu, consulté à l'approche des Gaulois, répondit qu'il saurait bien se défendre ; un tremblement de terre qui entrouvrit le sol sous les pieds des envahisseurs fit rouler sur leurs têtes les rochers du Parnasse ; une tempête bouleversa les airs, et la foudre consuma ceux qui n'avaient pas péri sous les montagnes renversées. Cette légende n'est qu'un embellissement poétique de la résistance organisée par les habitants d'un pays si facile à défendre. Repoussés de Delphes, après y avoir peut-être pénétré, les Gaulois firent une retraite que les attaques des montagnards rendirent désastreuse. La faim, le froid, leur causèrent d'horribles souffrances. Le Brenn, dangereusement blessé, se tua pour échapper à la colère de ses soldats, ou à la honte de sa défaite. Divers peuples consacrèrent la légende du sanctuaire défendu et sauvé par son dieu : des œuvres d'art furent déposées en ex-voto dans le temple de Delphes, entre autres une Athéna, une Artémis et un Apollon que l'on croit avoir servi de modèle à l'Apollon du Belvédère.

Le trône de Macédoine était vacant, Antigone Gonatas y monta en vertu d'un traité fait avec Antiochus Ier. Il extermina une grande bande de Gaulois restée au Nord, et s'occupait de s'affermir dans ses États, lorsque Pyrrhus revint d'Italie où il avait étonné d'abord et battu les Romains, pénétré jusqu'à leur ville, conquis, puis abandonné la Sicile, perdu enfin une grande bataille. Il revenait de ces hasardeuses entreprises sans être rassasié d'aventures, et se jeta, tête baissée, au plus épais des intrigues qui agitaient la Grèce. Soudainement il parut en Macédoine, gagna la phalange et se rendit maître de presque tout le pays.

Mais avant d'en achever la conquête, il se lança dans une autre entreprise. Appelé par Cléonyme, prétendant au trône de Lacédémone, qui promettait de l'aider à chasser Antigone des villes que celui-ci conservait dans le Péloponnèse, il arriva, en 272, sous les murs de Sparte, qu'on avait fortifiée, pour résister à Cassandre et à Démétrius. Le roi Areus était absent en Crète, et les Lacédémoniens effrayés parlaient d'envoyer les femmes dans cette île, lorsque la plus riche héritière de la cité, Archidamie, parut dans le sénat une épée à la

¹ A cette invasion de la Macédoine se rattache peut-être l'usage pris par les Gaulois de frapper des pièces à l'imitation des philippes d'or. Voyez Lenormant, *Rev. Numism.*, 1856, p. 303.

² *Bull. de Corr. Hellén.*, mars 1887, p. 162.

main, et déclara que les femmes sauraient défendre la ville. Elles travaillèrent en effet à creuser un fossé du côté où manquaient les murs, et Pyrrhus fut repoussé. Quelques jours après, l'arrivée d'Areus avec un corps d'auxiliaires argiens l'obligea de lever le siège ; il voulut se venger sur Argos et y pénétra ; mais Antigone et Areus le suivaient, et il n'eut que le temps de sortir par une porte, tandis qu'ils entraient par l'autre. Dans cette retraite, une tuile lancée par la main d'une vieille femme dont il venait de blesser le fils, l'atteignit et le tua.

La mort de Pyrrhus marque une période nouvelle dans l'apaisement de ce grand désordre soulevé, de l'Adriatique à l'Indus, par la succession d'Alexandre. Elle assura le trône de Macédoine à Antigone Gonatas et à sa race. En vain un fils de Pyrrhus envahira encore ce pays (267) ; en vain une nouvelle bande de Gaulois l'attaquera ; Antigone restera vainqueur, et la Macédoine, à peu près débarrassée de ses possessions asiatiques et de ses rêves de domination au delà des mers, se bornera à poursuivre le premier projet de Philippe, la domination sur la Grèce. L'expédition d'Alexandre et les rivalités de ses successeurs n'auront donc été qu'un glorieux, puis un sanglant intermède. La situation redevient à peu près ce qu'elle était un siècle plus tôt, en 359 ; seulement il y a de moins la génération patriote, fière et brave, que portait la Grèce avant Chéronée, et il y a de plus une corruption des mœurs, un affaissement des caractères, un épuisement de la grande vie politique et intellectuelle qui marquent une irrémédiable décadence.

La soif de l'or a allumé partout une haine implacable entre les riches et les pauvres. On ne se dispute plus le pouvoir, mais la richesse ; et tout changement politique est un bouleversement social. Polybe le dit : **Ils cherchent à se ravir ce qu'ils possèdent.** Une émeute populaire qui réussit n'amène nulle part la liberté, mais inévitablement une abolition des dettes avec un partage des terres. Les tyrans n'ont pas tous été le reste impur de la domination macédonienne ; la démagogie victorieuse s'est laissé enchaîner pour mieux tenir sous ses pieds l'aristocratie vaincue. **Les rois, disait Aristote quelques années plus tôt, ont été établis pour défendre les grands contre le peuple ; les tyrans pour protéger le peuple contre les grands.** Mais la tyrannie porte ses fruits nécessaires. Avec elle, tout s'abaisse, tout décline. La peur produit la lâcheté et brise ce ressort qui fait tenir debout l'homme et le citoyen : le respect de soi-même et celui de la loi.

Il y a de la décadence jusque dans la tyrannie. Ceux qui avaient usurpé le pouvoir dans les cités avant les guerres Médiques sont quelques-uns des hommes les plus remarquables de la Grèce. Ceux qui s'en saisissent à la seconde époque sont d'obscurs aventuriers dont l'histoire n'a même pas toujours gardé les noms. Cependant la Grèce, rougissant une fois encore de tant de honte, fera un dernier effort, et viendra mourir au moins sous l'épée d'un grand peuple.

HUITIÈME PÉRIODE — LA LIGUE ACHÉENNE (272-146) – EFFORTS IMPUISSANTS POUR S'UNIR ET SE SAUVER

Chapitre XXXV — Depuis la mort de Pyrrhus jusqu'à l'arrivée des Romains en Grèce (272-214)

I. La ligue Achéenne et la ligue Étolienne

Athènes, Sparte et Thèbes sont tombées ; deux peuples jusqu'alors inconnus montent, à leur place, sur la scène laissée vide, mais rétrécie et embarrassée de décombres, les Achéens et les Étoliens.

La côte septentrionale du Péloponnèse est une bande de terre étroite, resserrée entre le golfe de Corinthe et la chaîne de montagnes qui encadre l'Arcadie du nord. Sa fertilité n'a rien de remarquable, excepté du côté de Sicyone. Ses cours d'eau, fort nombreux, descendent en droite ligne des montagnes à la côte. Le rivage, mieux découpé qu'à l'ouest du Péloponnèse, laisse pénétrer la mer au milieu des rochers qui la bordent. Mais quels débouchés pouvait avoir le commerce de ces villes ? Serait-ce avec l'Élide ou la pauvre Arcadie ? Quels moyens de communication au milieu des montagnes ? D'ailleurs Corinthe, bien mieux située, attirait de bonne heure à elle tout le commerce de son golfe qui passa devant les villes achéennes sans y déposer ni la fortune, ni le luxe. Elles vivaient donc pauvres mais unies. Hérodote nous apprend que dès la plus haute antiquité les douze cités de l'Égialée formaient une confédération. C'était un pays ionien, et le mystérieux nombre douze s'y retrouve. Si obscurité signifie bonheur, ces villes furent longtemps heureuses. Au milieu des sanglantes discordes de la Grèce, on remarqua sans doute l'état de calme et de paix qu'elles devaient à leur pauvreté, à la sagesse de leurs mœurs et de leurs institutions, puisque plusieurs cités de la Grande-Grèce, après le massacre des pythagoriciens, imitèrent le gouvernement et les lois de l'Achaïe.

On ne peut féliciter l'Achaïe d'être restée étrangère à la lutte nationale contre les Perses, et elle eût souhaité que Sparte et Athènes lui laissassent le repos qu'elle aimait. Elle en fut cruellement tirée par la guerre du Péloponnèse, qui ne souffrit pas de neutres. Patras se déclara pour Athènes ; Pellène pour Sparte ; l'influence dorienne s'étendit sur le reste. La confédération était déjà ébranlée. Elle le fut bien davantage quand vinrent les rois de Macédoine, qui parurent vouloir punir les Achéens d'avoir combattu contre eux, à Chéronée avec Athènes, à Mantinée, en 330, avec Sparte. Son affaiblissement fut tel, qu'elle ne put prendre part à la guerre Lamiaque. Le nombre de ses villes s'était réduit à dix, depuis qu'en 373 un tremblement de terre avait détruit Héliécé, l'ancienne capitale, et qu'Olénos avait été abandonnée par ses habitants. Démétrius, Cassandre, Antigone Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes, et livrèrent les autres à des tyrans ; car c'est de cet Antigone, dit Polybe, que sont venus tous les tyrans de la Grèce.

Vers 280, les Achéens profitèrent des malheurs de la Macédoine pour s'affranchir et reconstituer leur ligue. Les premières villes qui s'unirent, furent Ilymes, Patras, Tritée et Phares. Cinq ans après, les Égiens chassèrent leur garnison

macédonienne, et s'affilièrent à la confédération. Après eux les Bouriens firent mourir leur tyran. Celui de Cérynée abdiqua volontairement. Léontion, Égire et Pellène complétèrent la réunion de toute l'Achaïe. Mais cette confédération était encore bien faible, lorsque Aratus y fit entrer la puissante ville de Sicyone. (Polybe)

Sicyone avait été autrefois gouvernée par l'aristocratie dorienne ; la chute de ce parti amena de longs désordres, du milieu desquels sortirent des tyrans. Sicyone réussit cependant à recouvrer son indépendance à la mort de l'un d'eux, Cléon, et remit alors le pouvoir aux mains de deux citoyens estimés, Timoclès et Clinias. Le premier étant mort, un certain Abantidas s'empara de la tyrannie, mit Clinias à mort et chercha à faire subir le même sort à son fils Aratus, âgé de sept ans. L'enfant, sauvé par la sœur même du tyran, se réfugia à Argos, où les hôtes et les amis de son père le reçurent. Il y passa treize années, goûtant peu les philosophes, mais fort assidu aux exercices du gymnase. Il y excella et fut vainqueur dans les cinq combats du pentathlon. Sa taille, son corps, étaient athlétiques : mais l'athlète était aussi un prudent et avisé personnage, se plaisant, en politique comme à la guerre, aux embuscades, aux surprises ; craignant le grand jour, les décisions rapides et les voies droites de la guerre en rase campagne ; brave soldat et médiocre général ; grand citoyen et peut-être mauvais politique.

De bonne heure, Aratus médita l'affranchissement de sa patrie. Toutes ses mesures étaient déjà prises, quand le tyran Nicoclès, qui régnait alors à Sicyone, eut vent du complot et envoya à Argos des espions déguisés. Aratus, informé qu'ils étaient dans la ville, fit enlever, à grand bruit, au marché, des mets délicats, des parfums, et louer des joueuses de flûte pour organiser chez lui une fête et une orgie. Les espions revinrent à Sicyone, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos, et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduisit à Némée, leur découvrit son projet, excita leur courage, et les mena droit à Sicyone, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée. Un Sicyonien échappé des prisons de Nicoclès l'avait instruit que, en un endroit, le mur était peu élevé et sa crête de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, gardée par des chiens vigilants. Un des siens qu'il envoya pour s'en saisir n'y réussit pas, et cet accident décourageait sa troupe ; mais il promit de renoncer à l'entreprise si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles ; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa au-dessus de leur tête, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Lorsqu'ils se furent tous éloignés, les conjurés escaladèrent la muraille, et, maîtres des deux côtés du chemin, envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance de la muraille au jardin et, dans une des tours, un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés ; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et prolongé, puis, quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent par devant la tour, un hurlement furieux. La sentinelle demanda au veneur à qui son chien en avait et s'il était survenu

quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que les torches des gardes et le son de la clochette avaient irrité son chien. Encouragés par cette réponse, les soldats d'Aratus ne doutèrent pas que le veneur ne fût d'intelligence avec leur chef et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger, les échelles pliaient ; il fallut aller lentement les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché.

Dés qu'il y eut une quarantaine de soldats sur le mur, Aratus y monta, attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, puis courut au palais du tyran dont il chargea si brusquement les gardes, au milieu de leur sommeil, qu'il les prit tous. Aussitôt il envoya presser les amis qu'il avait dans la ville de venir le rejoindre, et comme le jour commençait à paraître, le théâtre se remplit d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de ce qui s'était passé. Alors un héraut s'avança au milieu de la foule et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. A la nouvelle de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran et y mirent le feu. Il n'y eut pas, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé, pas même Nicoclès qui s'échappa de son palais en flammes par un souterrain. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans. On n'en comptait pas moins de cinq cents, qui avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante années ; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres, et de tous les biens qu'ils avaient possédés avant leur exil... (Plutarque)

Ce récit montre un côté de la vie politique de la Grèce : une troupe de bannis rentrant par surprise dans leur patrie. La chose n'était pas rare et ces retours étaient suivis, à l'ordinaire, de spoliations causées par la réintégration des exilés dans leurs biens : de sorte que de nouveaux proscrits quittaient la ville, pour y rentrer, eux aussi par force, à la première occasion favorable. Cette fois Aratus put obtenir de Ptolémée un présent de 150 talents, qu'il employa à indemniser ceux qui se trouvaient lésés. Il prévint ainsi les haines et de nouveaux troubles (251).

De la part de Ptolémée, ce service était intéressé. L'Égyptien voyait avec dépit l'influence du roi de Macédoine en Grèce ; pour entraver ses progrès et l'y tenir constamment occupé, il soutenait tous ceux qu'il croyait ennemis des Macédoniens. Aratus avait accepté avec empressement l'appui qui s'offrait de lui-même.

On n'était pas à une époque où il fût possible à une cité de vivre longtemps isolée et indépendante. Aratus vit qu'Antigone rôdait autour de Sicyone comme autour d'une proie. Ce prince s'était rendu maître d'Athènes, après une guerre ou plutôt un siège de six années, bravement soutenu encore par les Athéniens (263), et il possédait Corinthe, Sicyone lui eût donc convenu. Pour la sauver, Aratus ne vit d'autre ressource que de l'incorporer à la ligue achéenne, faible alors sans doute, mais qui, par cette réunion, devenait respectable. Le territoire de Sicyone semblait la continuation de celui des Achéens, de sorte que rien n'était plus naturel que cette alliance. Elle eut lieu sur le pied d'une égalité parfaite, quoique Sicyone fût de beaucoup plus puissante qu'aucune autre cité de la ligue ; mais en y accédant, en vue d'obtenir des secours, elle avait dû accepter et non faire les conditions.

Cette ligue était, après la confédération olynthienne, la seconde tentative sérieusement faite en Grèce pour garantir, par l'union politique, la sécurité de plusieurs peuples. Voici le résumé de la constitution qu'elle se donna, telle du moins que les renseignements insuffisants ou contradictoires fournis par les écrivains anciens permettent de l'établir.

La souveraineté résidait dans l'assemblée générale, à laquelle tous les hommes âgés de trente ans étaient admis. Cette assemblée décidait de la paix et de la guerre, ratifiait ou rejetait les alliances, faisait les règlements de la confédération, nommait les magistrats supérieurs et fixait le chiffre de l'impôt avec celui de l'armée fédérale, quand il fallait en lever une. Les suffrages y étaient comptés par ville, non par tête, de sorte que l'assemblée était une véritable assemblée représentative, à laquelle il n'était pas nécessaire que tous les citoyens de chaque cité assistassent, un petit nombre suffisant pour que la voix de leur peuple ne fut pas perdue. Mais ce petit nombre qui avait le loisir et les ressources nécessaires pour se déplacer et aller voter au loin, c'étaient les riches, les citoyens aisés. De là le caractère conservateur et modéré de cette démocratie. Le lieu de réunion était, dans le principe, à Hélice ; après la ruine de cette ville, ce fut à Égion, dans un bois consacré à Jupiter, et près du sanctuaire de Cérès Panachéenne. Polybe néanmoins montre l'assemblée tenue aussi à Cleitor, à Sicyone, à Corinthe, à Mégalopolis et l'on attribue à Philopœmen la proposition, qui semble avoir été acceptée, de s'assembler alternativement dans chacune des villes de la confédération. Il y avait deux sessions par an, l'une au printemps, l'autre en automne. Dans les cas graves et urgents, le magistrat suprême pouvait convoquer l'assemblée. Elle ne délibérait jamais que sur les questions proposées par la majorité des magistrats, et ses membres semblent avoir reçu une indemnité, comme les jetons de présence qui étaient touchés à Athènes¹. Chaque session durait trois jours.

Les pouvoirs permanents étaient : un sénat dirigeant, dont on ignore la composition, dont l'existence même a été révoquée en doute; un conseil de *dix démiurges*, de douze avant la ruine d'Hélice et d'Olénos, ce qui prouve qu'ils étaient, au moins dans l'origine, les représentants des cités, puisque leur nombre variait en même temps que celui des villes, enfin le magistrat suprême, ou stratège, qui d'abord eut un collègue et qui, dépositaire du sceau de la ligue, commandait les forces militaires, convoquait et présidait l'assemblée. Les autres magistrats étaient l'hipparque, l'hypostratège (peut-être une seule magistrature sous deux noms différents), le secrétaire.

Quant à l'esprit qui animait cette ligue, Polybe le montre dans le passage suivant : « Dès le temps passé, bien des gens avaient tâché de persuader aux peuples du Péloponnèse de s'unir; mais, comme ils agissaient bien plus en vue de leur intérêt particulier que pour la liberté commune, la division durait toujours. Maintenant, au contraire, la concorde s'est si heureusement établie, qu'entre eux il y a non seulement alliance et amitié, mais mêmes lois, mêmes poids, mêmes mesures, même monnaie, mêmes magistrats, mêmes sénateurs, mêmes juges. En un mot, à cela près que tous les peuples du Péloponnèse ne sont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reste est parfaitement uniforme et égal.

De quelle manière le nom des Achéens est-il devenu dominant dans le Péloponnèse ? Ce n'est certainement point par l'étendue du pays, le nombre des

¹ Polybe, XXII, 10, 3.

viles, les richesses ou le courage des habitants : car les Achéens ne l'emportent par aucun de ces avantages sur les autres peuples. L'Arcadie et la Laconie sont plus grandes, mieux peuplées; et leurs habitants ne le cèdent à personne pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'est un honneur pour les Arcadiens, pour Lacédémone et pour tout le Péloponnèse, d'avoir pris les lois des Achéens, et d'en porter le nom ? Attribuer cela à la fortune, serait chose ridicule et folle. Il vaut mieux en chercher la cause, puisque, sans cause, il ne se fait rien de bon ni de mauvais. Or, cette cause, c'est, à mon sens, qu'il n'est point de république où l'égalité, la liberté, en un mot une parfaite démocratie, se trouvent avec moins de mélange que dans celle des Achéens. Entre les peuples du Péloponnèse dont elle est composée, il y en a qui d'abord se présentèrent d'eux-mêmes; d'autres en plus grand nombre eurent besoin qu'on leur fit voir l'intérêt qu'ils avaient d'y entrer ; il fallut user de violence pour y attirer quelques autres qui, aussitôt après, furent bien aises d'y avoir été contraints. Car les anciens citoyens n'avaient aucun privilège sur ceux qui étaient associés nouvellement. Tout était égal, pour les uns comme pour les autres. Ainsi la république parvint où elle aspirait, par deux puissants moyens, je veux dire l'égalité et la douceur. C'est à ces deux choses que les Péloponnésiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voyons qu'ils jouissent présentement.

Ainsi la Grèce trouvait à son dernier jour ce qu'elle n'avait jamais eu : l'égalité et l'union entre les villes. C'était malheureusement trop tard. Il y avait égalité parce qu'il n'existait plus de peuple fort ; il y avait union parce qu'on ne trouvait partout que faiblesse.

Une question dont Polybe ne donne pas la solution, non plus qu'aucun historien de l'antiquité, est celle des rapports qui existaient entre la confédération et ses membres. Les villes conservaient leur administration municipale et une certaine liberté d'action, pourvu que les intérêts généraux de la ligue ne s'y trouvassent pas contraires. Ce que Polybe dit de leur régime intérieur et uniforme a soulevé aussi des objections. Chaque ville avait encore ses deux factions démocratique et aristocratique ; et l'accession à la ligue achéenne était sans doute toujours précédée ou suivie, sans intervention directe des confédérés, du triomphe de l'un des deux partis. Ainsi, au temps de la lutte de Sparte et d'Athènes, une révolution intérieure dans un État faisait prévaloir l'alliance avec l'une ou l'autre cité, suivant le parti qui avait été vainqueur. Le caractère de la ligue achéenne et celui de ses grands hommes, tous ennemis de la démagogie et des tyrans, deux puissances mauvaises qui se donnent la main, fait penser que c'était la faction aristocratique qui inclinait plus volontiers vers les Achéens ; l'autre cherchait, au contraire, assistance auprès des Étoliens¹.

Ceux-ci formaient une confédération, à certains égards, pareille à la ligue achéenne. Leurs diverses peuplades ou villes avaient une assemblée commune, à laquelle probablement n'étaient admis que les hommes d'âge mûr. Cette assemblée, appelée **panétolicon**, se réunissait tous les ans à Thermos, à l'équinoxe d'automne, décidait alors de la paix ou de la guerre et nommait les magistrats. Outre cette assemblée annuelle, il y avait l'assemblée permanente des **apoclètes** ou députés, qui formaient un conseil semblable à celui des démiurges en Achaïe, mais plus nombreux. Le premier magistrat était le **stratège**, commandant des forces militaires. Après lui venaient l'**hipparque**, le

¹ A Opunte, en 197, le peuple appelle les Étoliens ; les riches les chassent. (Tite Live, XXXII, 32) ; à Cios, en Bithynie, le peuple domine, et la ville est sous l'influence des Étoliens (Polybe, XV, 21-23).

grammateus ou secrétaire, etc. La ligue étolienne s'associait des villes fort éloignées, et leur laissait certainement une grande liberté d'action intérieure, mais dans quelle mesure ? On l'ignore. L'expression **συντελεῖν εἰς τὸ Αἰτωλικόν** montre seulement que leurs alliés, comme ceux d'Athènes deux siècles auparavant, avaient aliéné une partie de leur indépendance. Ensuite tous les droits, tous les devoirs n'étaient point parfaitement déterminés ; et parmi ces villes il y avait encore, comme dans l'empire d'Athènes, bien des conditions différentes. Dans quelques-unes on voit une garnison et un gouverneur étoliens.

Les Étoliens étaient, comme les Achéens, un peuple neuf, en ce sens, du moins, qu'il n'avait pas encore épuisé sa sève. Par leur position, excentrique vers la frontière occidentale de la Grèce, au sein des montagnes, dans le voisinage de tribus barbares, ils avaient gardé des mœurs rudes et des habitudes de brigandage, qui dans le reste de l'Hellade avaient cessé depuis des siècles. Les anciennes dominatrices de la Grèce, Sparte, Athènes, Thèbes, étant tombées et la puissance de la Macédoine souffrant alors une éclipse, ils prirent la place laissée libre. Partout où la guerre éclatait, comme les oiseaux de proie que l'odeur du sang attire, ils accouraient, pillant amis et ennemis. Et quand on leur demandait de renoncer à cette coutume sauvage : **Nous ôterions plutôt l'Étolie de l'Étolie que d'empêcher nos guerriers d'enlever les dépouilles des dépouilles.** C'était pis que le droit de bris et d'épaves, et ils l'exerçaient au loin jusqu'au cœur du Péloponnèse, de la Thessalie et de l'Épire. En 218, leur stratège Dorimaque saccagera le plus fameux sanctuaire de la Grèce, après Delphes, le temple de Dodone qui ne se relèvera jamais de ce désastre. Une inscription mentionne, chez eux, l'existence d'un tribunal des prises.

Le portrait que Polybe trace de ce peuple n'est point flatté ; mais le sage Polybe était Achéen et du parti des grands, c'est-à-dire le mortel ennemi des Étoliens, qui s'appuyaient sur le parti populaire et lui durèrent leur fortune. On peut donc croire que, sans les calomnier, il les a peints en laid. Ils avaient une qualité qui, en ce temps-là, n'était point commune en Grèce : ils ne refusaient jamais à la patrie les services qu'elle demandait : ils osèrent résister aux Gaulois, à la Macédoine, aux Romains, et ils surent être puissants. La ligue étolienne, plus fortement organisée qu'aucune autre ne le fut en Grèce, subordonnait les villes à l'assemblée générale et par conséquent tenait les confédérés unis par un lien plus étroit. Il en résulta pour elle beaucoup d'influence au dehors, parce que son action fut plus vive et ses desseins mieux suivis. Ses confédérés étaient nombreux : il y en avait dans le Péloponnèse et jusque sur les côtes de la Thrace et de l'Asie Mineure, comme Lysimachie, Chalcédoine et Cios. Dans la Grèce centrale, ils tenaient les Thermopyles, la Locride, la Phocide et le sud de la Thessalie. Mais cette force, au lieu de servir la liberté de la Grèce, tournera contre elle, parce qu'il ne se pouvait pas que la ligue étolienne, avec ses principes de gouvernement et ses règles de conduite, devînt jamais le pivot d'une confédération générale. Ce que Sparte avait été autrefois pour le Péloponnèse, l'Étolie, en sens contraire, l'était pour la Grèce entière : une menace continuelle. Pour compléter la ressemblance, le stratège Scopas voudra, comme Cléomène, le roi révolutionnaire de la nouvelle Lacédémone, abolir les dettes et établir des lois favorables aux pauvres. Par crainte de Sparte, Aratus livrera le Péloponnèse aux Macédoniens, et dès que Philippe se sera déclaré ennemi de Rome, celle-ci trouvera dans les Étoliens les plus utiles auxiliaires. Ils

lui ouvriront la Grèce centrale et leur nombreuse cavalerie assurera peut-être à Cynoscéphales la victoire de Flamininus¹.

Chez les Achéens, les mœurs publiques étaient meilleures, et leurs chefs, Aratus, Philopœmen, Lycortas, le père de Polybe, voulurent véritablement le salut de la Grèce. Au lieu de le chercher comme Athènes, Sparte et la Macédoine, dans une domination violente, ils espèrent le trouver dans une confédération, dont le principe fut celui des anciennes amphictyonies helléniques : l'égalité de tous les peuples associés. La ligue achéenne, qui assurait à chacun de ses membres les mêmes droits, qui respectait l'individualité des peuples et cependant les appelait à agir en commun, semblait devoir faire une Grèce unie, forte et redoutable, comme elle ne l'avait jamais été. Voyons quel fut en réalité son rôle historique.

II. Succès des Achéens ; Agis, roi de Sparte

Avant d'être réunie à la ligue achéenne, Sicyone avait été menacée par les Étoliens. Devenu en 246, à l'âge de 26 ans, stratège de la confédération, Aratus en tourna les armes contre ses turbulents adversaires ; il alla au secours de la Béotie, qu'ils attaquaient, mais il arriva trop tard : les Béotiens venaient d'être vaincus à Chéronée. **Abattu par cette défaite**, dit Polybe (XX, 4), **ils n'osèrent plus, depuis ce temps, rien entreprendre pour recouvrer leur première puissance, ni se joindre, par décret public, aux autres Grecs, dans quelque expédition qu'on leur proposât. Ils ne pensèrent plus qu'à boire et à manger ; et ils le firent avec tant d'excès, qu'ils devinrent sans courage et sans force.**

Cet avilissement de la population béotienne livrait la Grèce centrale aux Étoliens, et l'on pouvait craindre qu'ils ne pénétrassent maintenant dans le Péloponnèse. Depuis 244, Antigone en possédait la clef, et il leur était allié. Aratus, stratège pour la seconde fois en 243, s'empara de l'Acrocorinthe par un coup de main semblable à celui qui lui avait livré Sicyone ; il rendit aux Corinthiens les clefs de leur ville, qu'ils n'avaient pas eues depuis le temps de Philippe, et les fit entrer dans la ligue, ainsi que Mégare, Trézène et Épidaure. Pour détacher les Athéniens du roi de Macédoine, il leur envoya, sans rançon, quelques-uns de leurs concitoyens, ses prisonniers ; enfin il dissipa les soupçons qu'Antigone avait réussi à jeter contre lui dans l'esprit du roi d'Égypte, et il décida les Achéens à nommer Ptolémée Évergète généralissime sur terre et sur mer. Ce prince serait forcé de faire honneur au titre qu'on lui donnait, en fournissant quelque utile assistance, et son éloignement enlevait à ce protectorat tout danger. Aratus, en effet, resta le vrai chef de la ligue. **Comme la loi ne permettait pas de l'élire stratège tous les ans, on le nommait à cette charge de deux années l'une : mais par l'influence qu'il exerçait, il était réellement perpétué dans le gouvernement.**

Il continua sa guerre contre la démagogie et les tyrans. Ces hommes avaient excité une telle haine, que le sage et modéré Polybe écrivait : **Leur nom seul comprend tous les crimes dont la nature humaine est capable.** Il osait même dire : **Le meurtre d'un tyran est un titre de gloire².** Argos en avait un alors, Aristippos, vrai type de la tyrannie soupçonneuse. Cet homme entouré, le jour,

¹ Leur pays, âpre et montagneux, se prêtait mal à l'élève des chevaux, mais les plaines fécondes qui descendaient à la mer nourrissaient une race excellente (Tite Live, XXXIII, 7).

² II, 59 et 56. En un autre endroit (VII, 8), il s'étonne grandement que Hiéron à Syracuse ait acquis le pouvoir sans bannir ni égorger aucun citoyen : *De tout ce qu'on peut voir, c'est, dit-il, la chose la plus étonnante.*

de ses satellites, s'enfermait, la nuit venue, dans une chambre haute, où il montait par une échelle qui était aussitôt retirée, et où il entra par une trappe sur laquelle il plaçait sa couche. On comprend ce qu'un homme vivant ainsi, dans les soupçons et la crainte, devait avoir de cruauté. Telle était cependant l'apathique indifférence des Argiens, qu'ils ne faisaient rien pour secouer ce joug insupportable. Aratus renouvela contre Aristippos les tentatives qu'il avait déjà faites contre Aristomachos, son prédécesseur. Par surprise, il monta jusque sur les murs d'Argos : la moindre assistance des habitants lui eût donné la victoire. Ils laissèrent le tyran assaillir de tous côtés les Achéens, comme s'ils eussent assisté, spectateurs désintéressés, aux jeux néméens et fussent juges du combat. Cet échec décida Aratus à livrer bataille hors des murs, mais il perdait en rase campagne son assurance, et fut deux fois vaincu. Pourtant, dans une troisième rencontre, il battit et tua Aristippos. Malheureusement la mort du tyran n'entraîna pas sur-le-champ la chute de la tyrannie; il eut un successeur, Aristomachos le jeune.

Ce qu'il tentait à Argos, Aratus se proposait de l'exécuter partout. Il rendait la vie si difficile aux tyrans, qu'un d'eux, Lydiadès, maître de Mégalopolis, aimait mieux abdiquer que de vivre dans ces continuelles alarmes. Il invita Aratus à venir le trouver, déposa devant lui le pouvoir et fit entrer Mégalopolis dans la ligue des Achéens, qui, pour le dédommager de ce sacrifice, le nommèrent stratège. Peu s'en fallut qu'ils n'eussent à s'en repentir. Lydiadès apporta dans la ligue une ambition fâcheuse; il se mit en opposition avec Aratus, et poussa sans utilité à une rupture avec Sparte, qui pourtant fut vaincue dans une nouvelle bataille de Mantinée (243). Pendant six ans, ils alternèrent dans le commandement : ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'on reconnut tout ce qu'il y avait de personnel dans les vues de Lydiadès, et qu'Aratus reprit un ascendant décisif.

Rien n'était plus sage que de ménager Sparte. On le vit bien lorsque les Étoliens, en 238, se présentèrent à l'isthme de Corinthe. Agis vint avec des troupes lacédémoniennes se joindre aux Achéens. Il voulait livrer bataille ; Aratus s'y opposant, le roi irrité se retira, et les Étoliens eurent les passages libres. Aratus répara du moins glorieusement sa faute, en leur tuant dans une surprise sept cents hommes.

Antigone Gonatas était mort en 239, laissant le trône à son fils Démétrius II. Le nouveau prince, maître de l'Attique et de la Phocide, voulait avoir encore la Béotie, qui séparait ces deux provinces. Il l'enleva aux Étoliens, qu'il rejeta ainsi dans le parti des Achéens. Ce fut le moment le plus brillant de la ligue. Alliée maintenant de Sparte et de l'Étolie, accrue de Corinthe et de Mégalopolis, soustraite à toute influence dangereuse, elle devenait le centre autour duquel se groupaient les ennemis de la Macédoine. Ses progrès continuèrent. Malgré les efforts de Démétrius, Aristomachos le jeune fut réduit à imiter Lydiadès. Moyennant 50 talents, il fit entrer Argos dans la ligue. En récompense, on l'élut stratège l'année suivante. Xénon, tyran d'Hermione ; Cléonymos, tyran de Phlionte, firent de même. La mort de Démétrius II, en 233, est marquée par Polybe comme le moment où tous les petits chefs du Péloponnèse, privés de leur protecteur, tombèrent. La plupart des villes arcadiennes entrèrent alors dans la ligue ; Athènes chassa, avec l'assistance d'Aratus, sa garnison macédonienne, et Égine se fit recevoir membre de la confédération. Les discordes qui agitaient la

Macédoine sous la régence d'Antigone Dôson¹, frère de Démétrius et tuteur de son neveu Philippe, dont il prit la place, les défections qu'il eut à combattre sur toutes ses frontières, ses entreprises hors de la Grèce, jusqu'en Carie, laissèrent prédominer quelque temps l'influence achéenne, à peu près sans contrepoids.

Ainsi, vers l'an 229, les Achéens comptaient comme alliés ou comme membres de leur ligue² : dans la Grèce centrale, l'Attique, Mégare et l'Étolie; dans le Péloponnèse, Sparte, Corinthe, Sicyone, Argos et la plus grande partie de l'Arcadie. Cette concentration des forces de la Grèce, ce progrès vers une union volontaire de la plupart des cités, étaient nécessaires pour sauver l'indépendance toujours menacée par la Macédoine ; mais combien plus encore pour faire face à l'orage qui déjà se formait à l'Occident ! En cette même année 229, les Romains, sous de frivoles prétextes, mettaient le pied en Illyrie. Si les Grecs avaient pu lire dans l'avenir, par quels efforts n'auraient-ils pas maintenu la concorde qui semblait s'établir !

Loin de là, ce fut en ce moment qu'ils se divisèrent à jamais ! Il eût été salutaire pour la Grèce qu'à cette époque la vie eût été éteinte partout, excepté dans la ligue. Sous cette nouvelle forme politique se fût alors abritée toute la nationalité hellénique, moins la Macédoine. Mais les Étoliens vivaient encore, et Sparte un instant ressuscita.

Ce qu'on appelait la constitution de Lycurgue n'était plus qu'un souvenir. Cet édifice artificiel qui avait pour base, dans le principe, l'égalité des fortunes, par suite du partage des terres en un nombre fixe de lots, s'était écroulé. La guerre qui moissonnait les Spartiates et la loi de l'éphore Épitadéos, qui permettait de disposer de son bien, avaient produit ce singulier résultat que les femmes et un petit nombre de citoyens avaient attiré à eux toutes les fortunes. Sous le règne d'Agis IV, Lacédémone n'avait plus que sept cents Spartiates, dont cent à peine possédaient de la terre, et au temps d'Aristote, les deux tiers du territoire étaient aux mains des femmes³.

La foule, n'ayant plus les ressources nécessaires pour remplir les obligations auxquelles étaient attachés les droits politiques, ne pouvait prendre part à aucune affaire; il en résultait que le gouvernement tout entier était aux mains de quelques riches. Cette dégradation avait deux fâcheuses conséquences : les pauvres, objet de mépris, étaient en campagne de fort mauvais soldats et, dans la ville, des conspirateurs épiaient sans cesse l'occasion de bouleverser l'État. Les mœurs, on le pense bien, avaient aussi changé. Le roi Areus et son fils Acrotatos introduisirent ouvertement à Sparte le luxe des cours orientales. Sparte ne fut plus Sparte, mais une ville comme beaucoup d'autres, molle, oisive et corrompue, mélange odieux d'extrême richesse et d'extrême misère. Platon prétend qu'elle renfermait plus d'or et d'argent que la Grèce tout entière. Aussi tout s'y vendait, les charges et la justice.

Elle se distinguait pourtant par une certaine tradition héroïque et guerrière qui, plus d'une fois la sauva, de Démétrius, par exemple, plus tard de Pyrrhus, et qui se manifestait même à l'extérieur par les expéditions de Cléonymos dans la Grande-Grèce, en faveur des Tarentins, d'Areus en Crète, en Étolie et contre les

¹ *Ἀντίγονος* surnommé *Δῶσον*, parce qu'il promettait, mais ne donnait pas toujours.

² On a souvent confondu à tort ces deux conditions fort différentes. Ainsi, Athènes, les Étoliens et Sparte, étaient alliés, non membres de la ligue. De là les conséquences forcées qu'on a tirées sur la puissance des Achéens.

³ Sur la mauvaise constitution de Sparte, voyez Aristote, *Politique*, II, 7.

Macédoniens, de Xanthippe en Afrique, au secours de Carthage. Et cela, chose étrange, dans le temps même qu'elle se laissait enlever, sur son propre territoire, cinquante mille esclaves par les Étoliens : double indice d'un esprit militaire redoutable encore, au moins dans quelques chefs, mais aussi de la ruine du sentiment national. On allait volontiers gagner de l'or en aventurier au service étranger ; on délaissait la patrie.

Un Eurysthénide, Agis IV, devenu roi en 244, à l'âge de vingt ans, crut possible de régénérer Sparte, en la ramenant aux institutions et aux moeurs des anciens jours. Il voulait commencer par refaire un partage des terres : c'était s'attaquer, dès le premier pas, à la question la plus périlleuse, car il s'agissait de déposséder les uns au profit des autres. La plupart des riches, habitués au luxe et ennemis de toute innovation, surtout leurs femmes, effrayées au seul souvenir de la vie sévère qu'avaient imposée les coutumes primitives, formaient le parti contraire à la réforme : à sa tête se plaçait un Eurypontide, le roi Léonidas, collègue d'Agis, qui avait passé une partie de sa vie dans les cours asiatiques, et enseigné à ses concitoyens de nouvelles délicatesses. Pour Agis étaient les pauvres, les ambitieux, mais aussi quelques jeunes gens qui, avec la générosité de leur âge, voyaient dans ces réformes le bien de la patrie. Il gagna à ses idées sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, les deux femmes les plus riches de la ville. Lui-même, élevé par elles dans le luxe, possédait de vastes propriétés et un trésor de 600 talents. Il renonça à ses habitudes, prit le vêtement, les habitudes des anciens Spartiates, et déclara qu'il mettait ses biens en commun. Sa mère et son aïeule s'associèrent à cet esprit de sacrifice.

Le plan proposé par Agis était celui-ci : abolition des dettes ; partage de la Laconie entière en dix-neuf mille cinq cents lots, dont quinze mille pour les Laconiens en état de porter les armes, et quatre mille cinq cents pour les Spartiates ; formation d'un corps de quatre mille cinq cents citoyens par l'adjonction aux sept cents d'un nombre suffisant de voisins ou d'étrangers qui auraient reçu une éducation libérale, seraient jeunes encore et bien conformés ; enfin rétablissement de la discipline consacrée par le nom de Lycurgue. Pour faire passer ce projet, il essaya d'abord des voies légales, en le présentant au sénat. Léonidas objecta que Lycurgue n'avait rien fait (le semblable, qu'il n'avait ni aboli les dettes, ni admis des étrangers au nombre des Spartiates. Agis répliqua que si le législateur vénéré n'avait pas aboli les dettes, il n'avait pas permis non plus d'en contracter, puisqu'il avait supprimé l'argent ; que Léonidas avait mauvaise grâce à se montrer si exclusif à l'égard des étrangers, lui qui avait épousé une Asiatique. Le projet fut rejeté, mais à une voix seulement de majorité. Il fallut recourir à d'autres moyens. Les trois principaux personnages du parti d'Agis étaient : Agésilas, son oncle maternel, habile orateur ; Lysandre, descendant du vainqueur d'Athènes, doué de qualités semblables à celles de son ancêtre ; enfin Mandroclidas, Spartiate renommé pour sa dextérité. Il fut convenu entre eux qu'on se débarrasserait d'abord de Léonidas. Agis avait eu soin de faire admettre Lysandre au nombre des éphores de l'année. En cette qualité, Lysandre rappela une ancienne loi qui défendait à un Héraclide d'épouser une étrangère ; et même lui imputait à crime capital de résider hors de la Laconie, comme l'avait fait Léonidas. Pour ce double grief, il le fit déposer et remplacer par son gendre Cléombrote.

L'année suivante, l'éphorat échappa à Agis. Ses ennemis en remplirent toutes les places et accusèrent Lysandre de mesures illégales. Agis se décida à agir révolutionnairement ; il reprocha aux éphores d'excéder de beaucoup leurs primitives attributions, qui se bornaient à intervenir quand les rois n'étaient pas

d'accord, les chassa et mit à leur place de nouveaux éphores parmi lesquels Agésilas. Les jeunes gens furent armés, les prisonniers délivrés et Agis se trouva maître absolu, sans qu'il eût coulé une goutte de sang. C'était le moment d'exécuter les réformes. Malheureusement, parmi les trois conseillers d'Agis, il y en avait un qui ne travaillait que pour lui-même. Agésilas avait à la fois beaucoup de terres et beaucoup de dettes. Il voulait bien être débarrassé des unes, mais il entendait garder les autres ; par de spécieuses raisons, il persuada à Agis de commencer par l'abolition des dettes; tous les titres de créances, mis en tas sur la place publique, furent brûlés en présence de la foule. Agésilas déclarait, dans sa joie, qu'il n'avait jamais vu feu plus clair ni plus pur. Quand vint ensuite la question du partage des terres, il trouva des expédients pour différer l'exécution. Les choses traînèrent jusqu'au moment où les Athéniens attaqués par les Étoliens, en 238, appelèrent les Spartiates à leur secours. Agis se rendit sur l'isthme. Tandis qu'il allait faire admirer à tous les pays qu'il traversait sa simplicité, son courage, la discipline de ses soldats, Agésilas discréditait le parti par ses désordres et sa scandaleuse tyrannie. La foule pauvre, qui avait tout espéré des réformes, crut avoir été trompée ; les partisans de Léonidas reprirent le dessus et, quand Agis revint, une révolution avait rétabli son rival. Il se réfugia avec Cléombrote dans un temple ; celui-ci fut sauvé par sa femme, fille de Léonidas ; mais Agis, attiré traîtreusement hors du sanctuaire et traduit devant un tribunal exceptionnel, fût condamné à mort après qu'il eut refusé de désavouer sa généreuse tentative. Traîné en prison, il y fut étranglé, et l'on fit subir le même supplice, sur son cadavre, à sa mère et à son aïeule.

Cet acte de cruauté fut suivi d'une période de terreur, pendant laquelle, pour la première fois, il n'y eut à Sparte qu'un roi, Léonidas. Mais, du sein même de sa famille, sortit un ennemi. L'âme d'Agis sembla entrer dans sa maison avec Agiatis, l'épouse de ce malheureux prince, que Léonidas avait épargnée à cause de sa grande fortune, et qu'il donna pour femme à son jeune fils Cléomène.

III. Cléomène ; succès des Étoliens ; alliance des Achéens avec Philippe de Macédoine ; bataille de Sellasie (222)

Cléomène avait l'esprit ardent et était à cet âge où l'on veut tout avec emportement, le mal, si une nature mauvaise vous y pousse, le bien, si une main chère ou respectée vous le montre. Il écoutait d'une oreille avide les récits qu'Agiatis lui faisait des desseins et des vertus de son premier époux. Il s'enflammait à ces paroles, et se sentait saisi d'indignation quand il voyait comment et pourquoi le jeune martyr était tombé, et la tyrannie oligarchique dont la victoire de son père avait été le signal, et la corruption des grands, leur mollesse, leur mépris des vieilles institutions, leur oubli de toute vertu, de tout patriotisme. Un philosophe stoïcien, Sphéros d'Olbia, disciple de ce Cléanthe, le dernier des grands hommes d'Athènes¹, s'était alors établi à Sparte, où il paraît que la philosophie avait pénétré avec les moeurs nouvelles. Cléomène suivit ses leçons. Il puisa, sans doute, dans les enseignements austères de l'école du devoir, de nouveaux encouragements pour les pensées qu'il roulait dans son esprit, peut-être aussi cette hâte du bien, cette violence de vertu, si j'ose dire, et cet oubli des conditions réelles de l'homme et de la société qui caractérise la noble doctrine de Zénon. Le stoïcisme comprend mal l'homme, dont il exagère

¹ Il y vécut, s'il n'y prit pas naissance.

certaines vertus jusqu'à en faire des défauts ; Cléomène comprit mal son temps, et son impatience du bien lui inspira des mesures coupables qui détruisirent tout¹. Devenu roi en 236, il reprit les projets d'Agis, mais avec la pensée qu'une réforme aussi hostile à des intérêts puissants ne réussirait que le jour où il aurait une armée capable de l'imposer. Pour avoir cette armée, il lui fallait une guerre, des succès, de la gloire. Agis avait voulu réformer l'État, afin de refaire l'armée et la puissance de Sparte ; Cléomène prit la même route, mais par l'autre bout. Il se proposa de relever l'empire pour corriger ensuite la constitution. Si l'on pouvait rapprocher Sparte de Rome, et un faux héros d'un grand homme, nous dirions qu'Agis fit comme les Gracques et périt comme eux, tandis que Cléomène tenta ce qui réussit à César et fut sur le point de réussir comme lui.

Mais cette guerre glorieuse dont Cléomène avait besoin, il ne pouvait la trouver que dans une tentative pour rendre à Lacédémone la suprématie, et cette tentative le conduisait forcément à une lutte contre la ligue achéenne : nécessité fatale ! car cette rivalité allait détruire la dernière espérance de la Grèce.

Les Étoliens poussèrent à cette rupture. Rassurés du côté de la Macédoine par les troubles qui avaient suivi la mort de Démétrius, ils s'étaient sentis pris de jalousie à la vue des rapides progrès des Achéens. Trois villes arcadiennes, Tégée, Orchomène et Mantinée, précédemment associées à la confédération achéenne, s'en détachèrent pour s'unir à Sparte. Loin de s'offenser de cette défection, les Étoliens la confirmèrent. Ils y voyaient l'occasion d'un conflit inévitable entre Lacédémone et les Achéens. Sparte avait bien d'ailleurs quelques griefs qu'on pouvait mettre en avant. Mégalopolis, la forteresse armée par Épaminondas contre la Laconie, avait été admise dans la ligue, et l'on a vu que Lydiadès y avait apporté des sentiments hostiles à Lacédémone. Bien qu'Aratus eût empêché ces sentiments de prévaloir, Sparte pouvait se croire menacée ; d'ailleurs on crut, ou l'on voulut croire, qu'Aratus méditait une surprise sur Tégée et Orchomène. Pour conjurer ce spécieux péril, Cléomène vint relever, sur le territoire mégalopolitain, un fort qui commandait une des entrées de la Laconie.

L'assemblée des Achéens rompit aussitôt avec Sparte et avec l'Étolie. **Il leur parut beau, dit Polybe, de ne devoir la défense de leurs villes et de leur pays qu'à eux-mêmes, et de n'implorer le secours de personne.** Aristomachos, alors stratège, entra en campagne avec vingt et un mille hommes, et attaqua l'Arcadie spartiate, que le roi, envolé par les éphores, vint défendre avec cinq mille soldats (227). Cléomène se montra général énergique et habile. Il battit honteusement les Achéens, et fut, l'année suivante, près du mont Lycée, vainqueur d'Aratus qui prit la fuite, et, près de Mégalopolis, de Lydiadès qui périt. Il avait eu soin d'emmener de Sparte ceux qui lui étaient le plus hostiles; après les avoir à dessein fatigués par des marches nombreuses, il leur accorda un repos qu'ils réclamaient à grands cris. A cet instant, il les quitta comme pour courir à une autre entreprise, et, avec ses mercenaires, marcha sur Sparte, où il surprit les éphores qu'il égorgea ; un seul, laissé pour mort, put se réfugier dans un sanctuaire et fut ensuite banni avec quatre-vingts des partisans de l'oligarchie. Il mit en commun tous les biens, à commencer par les siens et ceux de son beau-père et de ses amis. Il compléta le nombre des citoyens, en appelant les habitants des pals voisins, dont il forma un corps de cinq mille fantassins armés de longues piques à deux mains, au lieu de javelines. Il leur partagea toutes les

¹ Par exemple le meurtre des éphores et celui d'un prétendant au trône, Archidamos, que Polybe (V, 37) lui reproche.

terres, et réserva des portions même pour les bannis, qu'il promit de rappeler dès que les circonstances le permettraient, mêlant ainsi la justice et l'humanité à l'extrême énergie de ses mesures. Il remit en vigueur, d'après les anciennes lois, la discipline, l'éducation, les repas publics, les exercices et les autres usages, donnant lui-même l'exemple. La royauté fut aussi rétablie dans ses droits primitifs, usurpés par les éphores ; et, pour se conformer aux vieilles institutions, il fit nommer un second roi, qu'au lieu de choisir dans la race des Proclides, il prit à ses côtés, son frère Euclidas (226).

Cléomène est représenté comme un ambitieux. Certainement il le fut ; mais il eut l'ambition élevée qui désire le pouvoir, moins pour les richesses ou les plaisirs qu'il donne que pour les grandes choses qu'il permet de faire : avant tout, il voulait régénérer l'État. A ne considérer que l'avantage spartiate, nulle entreprise plus belle ne pouvait être accomplie ; par malheur, ce point de vue n'était pas assez large. Sparte, depuis trop longtemps étrangère aux affaires générales de l'Hellade, ne comprit pas que l'intérêt grec devait désormais, pour le salut de tous, l'emporter sur l'intérêt lacédémonien. A des temps nouveaux il fallait une organisation nouvelle : c'était un devoir de se faire Achéen. Avec la Macédoine toujours suspendue sur la tête des Grecs, entre l'Asie appartenant aux Séleucides, et l'Italie réunie sous les Romains, il n'y avait d'espérance que dans l'union. Trois puissances voulaient se faire le centre sur lequel tout le pays s'appuierait : l'Étolie, qui ne menait à rien et ne pouvait rien fonder ; Sparte, qui voulait des sujets ; la ligue achéenne, qui ne demandait que des citoyens. C'est la ligue qui offrait, pour la solution du problème, les conditions les meilleures. Devait-elle consentir, si elle n'était pas pour le moment la plus forte, à aller se perdre dans le nouvel État spartiate ? On le dit ; mais on oublie le caractère que Sparte venait de prendre, celui d'une cité révolutionnaire, où toutes les passions du pauvre contre le riche avaient été déchaînées et satisfaites : exemple contagieux qui gagnait les cités voisines. Dans tout le Péloponnèse, les pauvres attendaient de Cléomène l'abolition des dettes et un partage des terres, c'est-à-dire le bouleversement social. Aratus et les Achéens se rejetèrent, d'effroi, dans les bras de la Macédoine, et lui demandèrent de les aider à éteindre ce volcan, qui menaçait de répandre tout autour de lui ses ravages. Il n'y eut pas jalousie d'Aratus contre Cléomène, mais terreur d'une société paisible, en face d'une révolution radicale qui, à Sparte, était peut-être nécessaire, partant légitime¹, mais qui ne l'était point dans les cités constituées d'après d'autres principes.

Cléomène avait hâte de montrer la force que Sparte venait de recouvrer ; il entra en Arcadie, détacha Mantinée de la ligue, battit les Achéens à Hécatombéon, dans l'Achaïe même (224), et l'année suivante s'empara d'Argos et de toute l'Argolide. A Corinthe, à Sicyone, les pauvres s'agitèrent. Aratus y courut ; dans la première de ces villes, il ordonna plusieurs exécutions ; dans l'autre, il faillit être tué. Corinthe se donna à Cléomène qui bloqua aussitôt la citadelle. Aratus, de son côté, appela Antigone, et le roi de Macédoine fut déclaré généralissime des troupes de terre et de mer de la ligue, avec un pouvoir absolu ; encore ne voulut-il accepter cette charge qu'à la condition qu'on lui donnerait, pour salaire, la citadelle de Corinthe imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter.

¹ Il faut excepter, bien entendu, de cette légitimité l'emploi des moyens tels que le meurtre des éphores.

A l'approche d'Antigone, Cléomène se posta sur l'isthme. Entre l'Acrocorinthe et la mer, il fit tracer un fossé pour fermer le passage aux Macédoniens ; mais, sur ses derrières, les grands, qu'il n'avait point bannis, soulevèrent Argos, et la perte de cette ville le força de quitter ses positions. Antigone, trouvant le passage libre, entra à Corinthe, où il mit garnison, et de là dans l'Arcadie, où prit Tégée, Orchomène et Mantinée, que les Achéens, sous la conduite d'Aratus, saccagèrent de fond en comble (223)¹.

Tandis qu'Antigone se retirait à Égine pour y passer l'hiver, Cléomène, sans tenir compte de la saison, rentra en campagne. Il surprit Mégalopolis, mais n'en eut que les murailles, grâce à Philopœmen dont nous rencontrons alors le nom pour la première fois ; par sa résistance désespérée dans les rues et les maisons, il donna le temps aux femmes, aux enfants, aux habitants désarmés, de fuir jusqu'à Messène, où lui-même se retira avec les hommes valides. Cléomène les rappela vainement dans leur ville et dans son alliance ; il se vengea sur les murailles et les édifices qu'il fit détruire. Les Achéens, à ce moment, tenaient conseil à Égion. Aratus paraît : on l'interroge ; il fond en larmes et se couvre le visage de sa chlamyde ; on le presse ; il parle enfin : **Mégalopolis**, dit-il, **vient d'être détruite par Cléomène**. Grâce à Philopœmen, le désastre se trouva moins funeste qu'on ne Pavait cru d'abord. Si la grande ville était en ruines, les Mégalopolitains étaient en armes et altérés de vengeance. Ils allaient en être rassasiés.

Pour soutenir cette lutte redoutable, Cléomène avait été forcé de recourir aux dernières ressources. Il affranchissait les hilotes ; il sollicitait Ptolémée, qui, depuis le rapprochement d'Antigone et des Achéens, était devenu favorable à Sparte ; et il lui livrait en otage sa famille pour des secours qu'il n'obtint pas, ou qui furent peu de chose. Il ne réussit qu'à réunir environ vingt mille hommes pour la campagne décisive qui allait s'ouvrir, tandis qu'Antigone en put rassembler près de trente mille, parmi lesquels, outre la phalange de dix mille Macédoniens, beaucoup d'alliés et de mercenaires de tous pays, Achéens, Mégalopolitains, Béotiens, Épirotes, Acarnanes, Illyriens, Agriens, Gaulois. Cette armée se dirigea vers les monts Éva et Olympe, au nord-est de la Laconie, sur les bords du fleuve Œnos. Là se trouvait, entre les deux montagnes, un chemin qui conduisait, par Sellasie, à Sparte. Cléomène avait fait fortifier les passages par des fossés ou des abatis d'arbres ; et il s'y était établi avec son armée. Euclidas, son frère, se posta sur l'Éva, tandis que lui-même couvrait les pentes de l'Olympe. Ses positions étaient si formidables qu'Antigone hésita quelques jours à attaquer ; il s'y décida enfin. L'action fut longue et sanglante. Des deux côtés les généraux étaient habiles, les soldats pleins de courage ; deux mouvements furent décisifs en faveur des Macédoniens. Les troupes envoyées contre Euclidas étaient repoussées en désordre, lorsqu'une charge exécutée par le jeune Philopœmen, malgré l'ordre de ses chefs, rompit les Lacédémoniens. Sur le mont Olympe, Cléomène résistait à tous les assauts ; mais Antigone doubla sa phalange qui s'avança piques baissées ; rien ne put tenir devant elle. Tel est le récit de Polybe. Plutarque parle de la trahison d'un officier spartiate. Un grand nombre de soldats de Cléomène se firent tuer sur ce dernier champ de bataille de la vieille Lacédémone. Quand la bataille de Sellasie fut décidément perdue, le roi prit la fuite. Il arriva à Sparte, accompagné seulement de quelques cavaliers, refusa même de s'y asseoir et d'apaiser sa soif. Le bras appuyé contre une colonne et la tête penchée, il demeura quelque temps immobile, comme perdu

¹ Une ville nouvelle qui fut appelée Antigonie s'éleva sur ses ruines.

dans ses tristes réflexions. L'énergie reprit bientôt le dessus ; il partit avec ses amis, gagna rapidement Gythion et de là se rendit en Égypte, sur un vaisseau préparé d'avance.

Ptolémée Évergète subit d'abord l'ascendant de cette forte nature. Il promit des secours au Spartiate et lui fit une pension annuelle. Mais à Évergète succéda son fils, Philopator, prince misérable, ivrogne, dissolu, qui fit mettre à mort sa mère Bérénice et laissa le gouvernement aux femmes. Cependant en Grèce tout changeait de face. Après être entré à Lacédémone, où il s'était empressé de rétablir les éphores, de ressusciter les abus et toutes les causes de faiblesse et de ruine, Antigone avait mis dans Orchomène et Corinthe des garnisons qui tenaient le Péloponnèse à sa discrétion ; puis il s'était rendu en Macédoine où l'appelait une attaque des Illyriens. Il avait été vainqueur de ces barbares, mais il était mort d'une hémorragie, les cris qu'il avait poussés dans le combat ayant fait rompre une veine dans sa gorge. Il laissait le trône à son neveu, Philippe III, âgé de dix-sept ans¹. Le champ était donc libre. Cléomène songea à rentrer dans sa patrie. Il avait conservé, au milieu de la corruption de l'Égypte, les moeurs austères d'un Spartiate des anciens jours. Cette conduite, reproche vivant pour le prince et ses courtisans, l'avait rendu odieux ; on eut peu de peine à persuader au soupçonneux Philopator que l'exilé voulait faire une tentative sur Cyrène. On l'enferma avec treize de ses amis dans une vaste maison isolée, où on les garda comme les Turcs ont gardé Charles XII à Bender. Cléomène, qui a plus d'une analogie avec ce roi aventurier, fit comme lui : ne pouvant supporter la captivité, il trompa ses gardiens et sortit armé, avec ses compagnons, qui se répandirent dans Alexandrie, en poussant le cri de *liberté !* Ce peuple hébété applaudit et ne bougea point. Les Spartiates tuèrent le gouverneur de la ville et un autre courtisan; mais ils furent enveloppés et se donnèrent la mort pour n'être pas pris vivants. Le corps de Cléomène fut écorché et mis en croix. Plus tard, on rendit à ses restes des honneurs expiatoires, et les Alexandrins le vénéraient comme un héros.

Ainsi périt le dernier des Spartiates, entraînant dans son tombeau sa patrie et la Grèce. Sparte, en effet, était bien morte cette fois, la ligue achéenne se mourait, et les Macédoniens, établis au cœur du Péloponnèse, allaient fournir aux Romains un prétexte pour intervenir. La responsabilité de ces tristes conséquences retombe sur Cléomène, qui, au lieu de marcher en avant, recula de six siècles en arrière. Il voulut réaliser l'idéal suranné de Lycurgue, alors qu'il eût fallu arracher Sparte à son oligarchie oppressive, à son isolement coupable, à son égoïsme invétéré, pour la jeter dans les voies de son grand nom. En se faisant recevoir membre de la ligue achéenne, Sparte y entraînait le reste de la presqu'île ; et le Péloponnèse, la Grèce centrale fraternellement unis, seraient devenus une forteresse longtemps inexpugnable. Mais ni Sparte ni Cléomène ne consentirent à aller se perdre dans cette association, où tous avaient des droits égaux. La ligue menacée se défendit en appelant les Macédoniens; et tout retomba dans le chaos.

Antigone, on l'a vu, n'avait guère survécu à son triomphe, et la Macédoine, repliée sur elle-même, ne paraissait pas redoutable sous un prince de dix-sept ans. La situation redevenait donc ce qu'elle était en 229, et les Achéens allaient

¹ Ce prince est appelé Philippe V par les historiens qui donnent à Arrhidée le nom de Philippe III, et au fils de Cassandre, qui régna à peine quelques mois, celui de Philippe IV.

sans doute continuer leurs progrès. Mais s'ils étaient délivrés de Sparte, restaient les Étoliens jaloux, haineux.

Les deux ligues se regardaient d'un oeil hostile et méfiant, à travers leur détroit. Les Étoliens, incorrigibles pillards, avaient hâte de voir recommencer les troubles, et, après la bataille de Sellasie, par une sorte de convention tacite, une paix générale avait régné en Grèce ; ce n'était pas leur compte.

Ils possédaient, comme associée à leur ligue, la ville de Phigalie, située dans les montagnes sur la commune frontière de l'Arcadie et de la Messénie, à deux heures seulement de la mer. Ils y envoyèrent un homme avide et violent, Dorimachos, sous prétexte de garder cette ville, en réalité pour surveiller le Péloponnèse. Des corsaires étoliens rôdaient autour des côtes, et ne se faisaient pas faute d'y descendre pour enlever du butin. Les éphores de Messène se plaignirent à Dorimachos, qui feignit de ne pas entendre : les pirates lui faisaient une part. Nouveaux pillages ; nouvelles et plus vives réclamations. L'Étolien, obligé de comparaître devant les magistrats à Messène, s'y montra l'injure et la menace à la bouche. On lui répondit avec fermeté : il se retira couvert de confusion et ne se donna point de repos qu'il n'eût entraîné les Étoliens à déclarer la guerre aux Messéniens. Ils rompirent avec ces alliés fidèles, sur cette remarque que le pays étant resté à l'abri des maux causés par les dernières guerres, on trouverait beaucoup à y prendre.

Dorimachos et son partisan Scopas, dit Polybe, déclarèrent irrégulièrement les hostilités ; sans attendre l'assemblée, sans consulter les magistrats, ils entrèrent en campagne et traversèrent, en le pillant, le territoire achéen de Patras, Pharées et Tritée. Ces villes et les Messéniens portèrent leurs plaintes à l'assemblée générale. Aratus fit déclarer la guerre et vint livrer aux Étoliens, près de Mégalopolis, la bataille de Caphyes, perdue par sa faute. Les vainqueurs pénétrèrent en Achaïe jusqu'à Pellène, et, après avoir ravagé les terres de Sicyone, se retirèrent par l'isthme.

Le succès accrut leur confiance ; ils étendirent leurs brigandages, **et quand on les leur reprochait, ils ne daignaient même pas se défendre. Ils se moquaient de ceux qui leur demandaient raison de ce qu'ils avaient fait, ou de ce qu'ils avaient dessein de faire...** Ariston, leur stratège, se tenait en repos chez lui, feignant de ne rien savoir, et répétant qu'il n'y avait pas de guerre, qu'on était en pleine paix. Les Achéens, depuis l'intervention d'Antigone, avaient malheureusement appris à compter sur les autres plus que sur eux mêmes. En face d'un nouveau danger, ils crièrent encore : *La Macédoine !* Ils envoyèrent des ambassadeurs à Philippe, aux Épirotes, aux Béotiens, aux Phocidiens, aux Acarnanes. Ils levèrent des troupes auxquelles les Messéniens et les Lacédémoniens joignirent leurs contingents, et ils en donnèrent le commandement à Aratus, à qui ils avaient rendu leur confiance, après l'avoir assez froidement accueilli au retour de Caphyes.

Les Lacédémoniens jouaient alors double jeu. Tandis qu'ils envoyaient des troupes aux Achéens, ils signaient un traité secret avec les Étoliens, et préparaient à Sparte même, contre la Macédoine, un mouvement qui éclata comme Philippe entra dans le Péloponnèse : plusieurs de ses partisans furent égorgés. Mais, à l'approche du roi, les éphores feignirent un hypocrite dévouement. Philippe préféra ne pas éclaircir l'affaire ; il vint à Corinthe, où il avait convoqué une assemblée des membres et alliés de la ligue achéenne et, dans ce congrès, il prit une attitude qui rappelait la réserve de Philippe et d'Alexandre. Se faisant le simple exécuteur des volontés de la confédération, il

laissa le conseil décréter qu'on restituerait, à tous ceux qui avaient été dépouillés par les Étoliens, leur gouvernement, leur pays, leurs villes, sans garnison, sans impôt, sans autres lois que celles de leurs pères; que l'on remettrait en vigueur les droits des amphictyons, et qu'on leur rendrait le temple de Delphes dont les Étoliens avaient voulu s'emparer. Ce décret fut ratifié à l'assemblée d'Égion, où Philippe vint prononcer un long discours fort bien accueilli. **On conçut, dit Polybe, de grandes espérances de sa douceur et de son humanité.** Cette conduite était due à l'influence, alors très grande, qu'Aratus exerçait sur lui.

Philippe prépara activement la guerre. Les Thessaliens, les Phocidiens, les Béotiens, les Acarnanes, les Eubéens, les Messéniens, et tous les membres de la ligue lui promirent assistance. Il obtint celle des Illyriens que les Étoliens avaient entraînés naguère dans une entreprise de pillage, sans les associer ensuite au partage du, butin. Les Étoliens avaient pour eux les Éléens, les Ambraciotes et les Spartiates, qui, Accomplissant à cette époque la révolution depuis quelque temps méditée, massacrèrent les chefs de la faction macédonienne et nommèrent deux rois. Les partisans de l'indépendance avaient jusque-là laissé les trônes vacants parce qu'ils avaient conservé l'espérance de voir revenir Cléomène. La nouvelle de sa mort les décida à partager le pouvoir royal entre Agésipolis, enfant de la famille des Eurysthénides, et Lycurgue, **parmi les ancêtres duquel il n'y avait jamais eu de roi : la qualité de successeur d'Hercule et de roi de Sparte ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avait d'éphores.** (Polybe)

Au commencement de l'été (220), alors qu'Aratus eut pris le commandement, il y eut guerre par toute la terre : Annibal marchait contre Sagonte les Romains, sous la conduite de L. Æmilius, furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos ; Antiochus pensait à la conquête de la Cœlésyrie ; ... Ptolémée faisait des préparatifs contre Antiochus ; Lycurgue, suivant les traces de Cléomène, assiégeait l'Athénéon des Mégalopolitains ; les Achéens rassemblaient de la cavalerie et de l'infanterie étrangères pour la guerre dont ils étaient menacés de tous côtés ; Philippe quittait son royaume à la tête de dix mille Macédoniens pesamment armés, et de cinq mille hommes de troupes légères ; enfin, dans ce même temps, les Rhodiens entraient en hostilités avec Byzance. (Polybe)

Philippe fit avec succès cette guerre obscure, qui n'a pour nous nul intérêt. Malgré les invasions répétées des Dardaniens, qui le rappelèrent dans son royaume, malgré les trahisons de ses ministres Apellas, Léontios, Ptolémée, Mégaléas, qui conspirèrent contre sa vie, parce qu'ils n'avaient pu ruiner le crédit d'Aratus, il s'empara de Thermos, la capitale même des Étoliens, les chassa de la Thessalie, de l'Élide, ravagea la Laconie et battit deux fois Lycurgue.

Le premier Philippe semblait avoir été moins maître de la Grèce après Chéronée, et les plus vastes espérances naissaient dans l'esprit du jeune vainqueur. Puisqu'il tenait ce pays d'où Alexandre s'était élancé sur l'Orient, pourquoi n'en sortirait-il pas pour chercher à l'Occident la même fortune ?

HUITIÈME PÉRIODE — LA LIGUE ACHÉENNE (272-146) – EFFORTS IMPUISSANTS POUR S’UNIR ET SE SAUVER

Chapitre XXXVI – État de la Grèce avant la domination romaine

I. Faiblesse générale

On sait quels éléments de force politique et morale la Grèce possédait encore, avant que la Macédoine eût étendu sur elle sa froide et lourde main, mais aussi que de causes de faiblesse renfermaient ces villes plus ennemies d’elles-mêmes que de l’étranger. Voyons ce qu’elle était devenue après cent trente années de cette domination, combattue ou subie, au moment où de nouveaux conquérants s’approchent.

On sait déjà qu’elle s’épuisait en luttes intestines, comme si elle tenait absolument à n’avoir plus de sang dans les veines quand viendront ces robustes ennemis. Mais il faut regarder de plus près pour bien s’assurer que cette fois la Grèce ne pouvait plus vivre et, chose plus triste à dire, ne le méritait pas.

Durant les trois quarts de siècle qui suivirent la mort d’Alexandre, la Grèce avait été une proie vingt fois prise et reprise, une part du grand butin que se disputaient les successeurs. Puis un homme était venu, Aratus, qui avait essayé de rendre ce pays à lui-même en chassant les tyrans, et de l’unir en une association fraternelle pour le sauver.

Mais les institutions sont des rouages qui ne valent que par la force qui les met en jeu, et cette force réside dans les moeurs publiques. Pour la ligue achéenne, on a vu le séduisant tableau tracé par Polybe de son gouvernement : on a oublié les rivalités intestines et la faiblesse générale. C’était l’œuvre d’un homme, faible et périssable, comme tout ce qui en politique n’a pour appui que le génie d’un législateur ou d’un conquérant. Sans doute, si les Spartiates s’étaient sincèrement ralliés à la ligue ; si les Étoliens s’en fussent montrés moins ennemis ; si Démétrius et Philippe, au lieu d’attenter à la liberté des cités grecques, les avaient rattachées à leur cause; enfin si le corps des nations helléniques, ayant pour tête la Macédoine et armant ses mille liras de l’épée de Marathon et des Thermopyles, s’était tenu prêt à défendre contre toute invasion le sol sacré, sans doute il eût fallu que Rome envoyât plus de deux légions à Cynocéphales. **Je vois**, disait un député de Naupacte devant les Grecs assemblés¹, **je vois s’élever de l’Occident une nuée orageuse ; hâtons-nous de terminer nos puérils différends avant qu’elle n’éclate sur nos têtes.** » Mais l’union et la paix n’étaient pas possibles entre les tendances pacifiques des Achéens et l’esprit révolutionnaire de Lacédémone; entre les marchands de Corinthe et les klephtes de l’Étolie; entre toutes ces républiques et les ambitieux rois de Macédoine. Philopœmen, malgré ses talents et ses louables efforts pour régénérer son peuple, aurait-il pu détruire la haine séculaire des Messéniens contre Sparte et de Sparte contre Argos ? Aurait-il fait oublier aux Éléens leur origine étolienne, aux Arcadiens leurs querelles héréditaires ! Et puis, il faut le

¹ En 217 : Polybe, V, 21.

dire encore, la division était même au sein des cités et d'autant plus profonde, qu'on ne se disputait pas le pouvoir, mais la fortune. Chaque ville avait son parti des riches et son parti des pauvres : les premiers toujours prêts à s'armer contre les seconds, et ceux qui n'avaient rien, à se jeter sur ceux qui possédaient. De là des haines violentes dont le Sénat sut profiter. Continuellement menacés d'une révolution sociale, les grands tournèrent vers Rome leurs espérances, et, dès que les légions paraîtront, il y aura en Grèce un parti romain.

Pour amener ces peuples à une union fraternelle, il aurait fallu effacer de leur souvenir toute leur histoire, et arrêter la dissolution des mœurs, la ruine du patriotisme. Il aurait fallu surtout empêcher le contact avec cet Orient si riche et si corrompu, qui enlevait à la Grèce ce qui lui restait de poètes et d'artistes, pour les écoles d'Alexandrie et de Pergame; ce qu'elle avait encore d'hommes de talent et de courage, pour les cours des Ptolémées et des Séleucides : ceux-ci n'avaient pas un ministre, un général, un gouverneur de ville ou de province qui ne fût Grec. L'Hellade donnait le meilleur de son sang, et recevait des vices en échange. **Partout en ce pays, dit Polybe, les grandes dignités s'achètent à peu de frais ; confiez un talent à ceux qui ont le maniement des deniers publics ; prenez dix cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins, jamais vous ne reverrez votre argent**¹. Ailleurs il cite ce Dicéarchos, digne ami de Scopas, qui, envoyé par Philippe pour piller les Cyclades, malgré la foi jurée, élevait partout où il abordait deux autels : à l'Impiété et à l'Injustice².

Cette soif de l'or avait produit une dépravation morale qui supprimait le dévouement pour les intérêts publics. Aussi, quelle torpeur dans la plupart des villes! Athènes, la vive et intelligente cité qui jadis prenait l'initiative des plus glorieuses mesures, refuse maintenant d'associer ses destinées à celles de la Grèce³ ; et par les honneurs sacrilèges qu'elle rend à Démétrius, à Attale, à tous ces rois qu'elle nomme des dieux sauveurs, elle prouve combien elle-même était mûre pour la servitude. Aratus la délivre de la garnison macédonienne du Pirée et lui rend Salamine, sans pouvoir la tirer de son apathique indifférence. Il ne lui manquait plus que d'interdire par décret public à ses citoyens de jamais s'occuper des affaires générales de la Grèce, comme les Béotiens, qui, pour n'être pas troublés dans leurs grossiers plaisirs, faisaient du patriotisme un crime d'État : **A Thèbes, dit Polybe, on laissait ses biens non à ses enfants, mais à ses compagnons de table, à condition de les dépenser en orgies ; beaucoup avaient ainsi plus de festins à faire par mois que le mois n'avait de jours. Pendant près de vingt-cinq ans les tribunaux restèrent fermés**⁴ ... On est allé plus loin que Polybe, et la stupidité béotienne est devenue un proverbe. Cependant Pindare et Épaminondas, Leuctres et Chéronée sont, pour ce peuple, des titres d'honneur, et les très gracieuses figurines trouvées dans la nécropole de Tanagra révèlent un sentiment de l'art qui est digne de la Grèce.

Depuis le premier Philippe, Corinthe ne s'appartenait plus. Une garnison occupait ses murs, une autre sa citadelle, et Aratus prenait et vendait l'Acrocorinthe, sans que les citoyens intervinssent même au marché. Leurs arsenaux étaient vides ;

¹ Polybe, IV, 9 ; VI, 56, et XVIII, 17. Les Grecs ne peuvent pas croire que Flamininus ne vend pas la paix à Philippe.

² Polybe, XVIII, 57.

³ Polybe, V, 106, 7. Olymp., CXL, 3.

⁴ Polybe, XX, 4, 6 ; et 6, 1 sqq. La stupidité et la glotonnerie béotiennes, sont devenues proverbiales. Cf. Athénée, X, 11, et le Pseudo-Dicéarque, dans l'ouvrage intitulé *Βίος τῆς Ἑλλάδος*, ap. Didot, *Hist. Græc. fragm.*

mais les statues, les vases élégants, les palais de marbre, brillaient partout, et ils mettaient leur gloire à ce qu'on vantât leur ville comme la plus voluptueuse de la Grèce. Leur temple de Vénus était si riche qu'il avait à son service plus de mille courtisanes. Après avoir détruit ou asservi les autres cités de l'Argolide, Argos avait eu elle-même des tyrans. On a vu les Achéens pénétrer trois fois dans la ville pour les délivrer. Du haut de leurs maisons, les habitants, spectateurs indifférents d'une lutte où se jouaient leurs destinées, applaudissaient aux coups les mieux portés. Ils semblaient, dit Plutarque, assister aux jeux Néméens.

Sparte n'était qu'une révolution perpétuelle. En quelques années, quatre fois les éphores avaient été massacrés, et la royauté rendue absolue, abolie, puis rétablie, achetée et laissée enfin aux mains d'un tyran, Machanidas, que Philopœmen abattit. Mais Sparte, malgré son abaissement, est trop fière de sa vieille gloire pour consentir à aller se perdre dans la ligue achéenne. A Machanidas succéda Nabis, et les Spartiates resteront les alliés des Étoliens.

Faut-il parler des petits peuples ? Égine a disparu de la scène politique. Mégare n'est qu'une annexe obscure de la ligue béotienne ou achéenne. Les Éléens, comme Messène et une partie de l'Arcadie, dépendent des Étoliens. La faiblesse de la Phocide atteste encore, après quatre générations, l'effet terrible des colères sacrées; l'Eubée, la Thessalie, sont sans force¹ ; la Crète, livrée aux désordres et à toutes les mauvaises passions : on disait *crétiser* pour mentir².

Même avec des mœurs meilleures et du patriotisme, les Grecs ne se lussent pas encore sauvés; et la paix, l'union eussent régné du cap Ténare au mont Orbélos, que Rome n'en eût pas moins, avec un peu plus de temps et d'efforts, mis la Grèce à ses pieds.

En s'appuyant de l'autorité de Montesquieu, on s'est étrangement mépris sur les forces de la Grèce à cette époque; on a pris au sérieux les craintes de Rome; dans les ménagements politiques du Sénat, on a vu l'aveu et la preuve de la puissance de la Grèce et l'on a compté par cent mille le nombre de ses guerriers. Illusion d'optique produite par les grands noms de la vieille histoire : de loin, vaisseaux de haut bord ; de près, bâtons flottants. Athènes ne peut arrêter les courses des pirates de Chalcis ni celles de la garnison de Corinthe. En l'année 200, quelques bandes d'Acarnaniens mettent impunément l'Attique à feu et à sang, et deux mille Macédoniens tiennent la ville assiégée. Quand Philippe ravage la Laconie jusque sous les murs de Sparte, Lycurgue n'a que deux mille hommes à lui opposer. Philippe lui-même entre en campagne avec cinq mille sept cents soldats en 219, et avec sept mille deux cents l'an d'après. Le contingent d'Argos et de Mégalopolis est de cinq cent cinquante hommes, et toute la confédération achéenne ne peut mettre sur pied durant la guerre des deux ligues, la plus vive de cette époque, que trois mille cinq cents hommes de troupes nationales³. En 219, trois cités se séparent de la confédération, pour leur défense il suffit d'une armée de trois cent cinquante soldats. Les Éléens n'ont jamais plus de quelques

¹ Annibal, ou plutôt Tite Live, disait de la Béotie, de l'Eubée et de la Thessalie : *Illis nullæ suæ vires sunt*.

² Philippe avait eu un instant le titre illusoire de chef suprême de la Crète. *La Crète*, dit Polybe, *est le seul pays au monde où le gain, de quelque nature qu'il soit, passe pour honnête et légitime... Si vous regardez aux particuliers, il y a peu d'hommes plus fourbes ; si vous regardez à l'État, il n'en est point où l'on conçoive de desseins plus injustes* (VI, 9).

³ Un moment on décréta une levée de onze mille huit cents hommes, mais il y avait sur ce nombre huit mille trois cents mercenaires (Polybe, V, 91). Voyez, *ibid.* X, fr. 5, le déplorable état de la cavalerie avant les réformes de Philopœmen.

centaines d'hommes sous les armes; au combat du mont Apélauros, ils étaient deux mille trois cents, les mercenaires compris¹. Plutarque dira plus tard : [Aujourd'hui la Grèce ne pourrait mettre sur pied trois mille hoplites](#)².

La marine était tombée encore plus bas. Les Athéniens, qui montaient deux cents vaisseaux à Salamine, ont maintenant pour flotte trois navires non pontés. Nabis n'en possède pas davantage³. La ligué achéenne, qui comprenait l'Argolide, Corinthe, Sicyone et toutes les villes maritimes de l'Égialée, ne parvient à armer que six bâtiments, trois pour garder le golfe de Corinthe, trois pour le golfe Saronique. On peut voir dans Tite Live la ridicule flotte de Philopœmen, dont le vaisseau amiral était une quadrirème qui depuis quatre-vingts ans pourrissait dans le port d'Ægion⁴. Les Étoliens n'ont pas même un navire⁵. Rhodes même, dont la puissance paraissait si grande comparée à tant de petitesse, ayant un grave différend avec Byzance, n'envoie que trois galères dans l'Hellespont ; et cependant les partis ennemis, dans cette guerre, étaient deux républiques célèbres, trois rois, Attale, Prusias, Achæos, et je ne sais combien de chefs gaulois et thraces⁶. Depuis la chute de l'empire d'Athènes la piraterie désolait la mer Égée, et l'on se rappelle que les corsaires illyriens poussaient impunément leurs ravages jusque dans les Cyclades.

Cette faiblesse n'était pas accidentelle. Je n'ose dire que l'esprit militaire était mort dans la Grèce ; mais depuis deux siècles elle s'épuisait d'hommes, et le meilleur de son sang était versé pour des causes qui lui étaient étrangères. L'appât des honneurs et des richesses attirait dans les cours orientales les Grecs les plus braves et les plus habiles, et ce métier lucratif faisait désertir la patrie. C'est au moment où périssait le roi de Sparte, Areus, on les derniers restes de la liberté hellénique tombaient sous les coups d'Antigone, que Xanthippe emmenait au secours de Carthage les plus braves Lacédémoniens. Plus tard, durant la seconde guerre des Romains contre Philippe, Scopas vint enrôler au nom de Ptolémée six mille Étoliens, et toute la jeunesse l'aurait suivi sans l'opposition du stratège Damocrite⁷. Au temps d'Alexandre, Darius avait déjà cinquante mille mercenaires grecs; nous avons vu qu'ils faisaient aussi la seule force des Ptolémées et des Séleucides. Il y avait donc entre l'Orient et la Grèce un échange également funeste aux deux pays : l'un prenait les hommes et perdait la confiance et l'appui des forces nationales; l'autre recevait de l'or et, avec cet or qui ruinait ses mœurs, achetait à son tour des soldats pour ses querelles particulières. Le condottierisme, cette plaie mortelle des États, qui tua Carthage et les républiques italiennes du moyen âge, s'était étendu sur la Grèce entière. La Macédoine elle-même soudoyait des étrangers ; à Sellasie, Antigone en avait cinq à six mille. Dans les armées achéennes, ils formaient toujours plus de la moitié des troupes. Les rois et les tyrans de Sparte n'avaient pas d'autres soldats⁸.

¹ Polybe, IV, 68, 1.

² *De defectu oracul.*, 3.

³ Tite Live, XXXI, 22. Cf. Polybe, XXXV, 26.

⁴ Polybe, V, 91, et Tite Live, XXXV, 26.

⁵ Dans leurs expéditions contre l'Épire, l'Acarmanie et le Péloponnèse, ils se servaient *ταῖς τῶν Κεφαλληνῶν ναυσί* (Polybe, V, 3).

⁶ Polybe, II, 62, 4.

⁷ Polybe, IV, 12. Cependant, en 191, ils rejoignirent la flotte romaine avec trente-deux navires pontés (Tite Live, XXXVI, 45), et en 190, avec trente-cinq. Mais le fait cité dans le texte montre toujours quelles misérables guerres troublaient alors le monde grec.

⁸ Tite Lire, XXXI, 43.

La richesse arrivée par des voies mauvaises s'en va habituellement comme elle est venue. L'or asiatique et africain ne restait pas en Grèce, parce que le travail n'y était plus. Les villes étaient dépeuplées et misérables. De Mégalopolis on disait : **Grande ville, grand désert**¹. La misère était partout. Mantinée entière, hommes et choses, n'était pas estimée 300 talents, et Polybe (II, 62) n'en donnerait pas six mille de tout le capital imposable du Péloponnèse. L'Attique était, deux siècles plus tôt, le pays le plus riche de la Grèce. Une récente estimation de ses biens-fonds et des valeurs mobilières n'en avait porté le chiffre qu'à 5750 talents, la moitié de ce que Périclès tenait d'or en réserve dans le trésor des Athéniens, avant la guerre où leur fortune sombra². Et ce même peuple qui donnait alors 1000 talents pour un seul temple, aujourd'hui condamné par des arbitres à une amende, n'en pouvait trouver que 500 pour se libérer.

Ainsi, de petites armées et de petites affaires : peu de bruit pour rien; tandis que, de l'autre côté de l'Adriatique, retentissaient les éclats de la grande lutte d'Annibal et de Rome. Véritablement, quand on regarde à l'Occident le peuple nouveau qui monte sur la scène du monde et qu'en face de cette société si sévèrement organisée, remplie encore de fortes vertus, de discipline et de courage, on voit cette Grèce si dégradée qu'elle n'a plus ni poètes, ni artistes, ni citoyens; si anarchique, qu'on ne peut saisir un intérêt sérieux dans ses rivalités, ni un plan concerté dans ses guerres; si dépeuplée, qu'elle s'en va mourir faute d'hommes³ ; on ne peut se défendre d'un sentiment de douleur, car on prévoit la fin inévitable et prochaine d'un peuple autrefois glorieux. Tous les raisonnements, tous les souvenirs tirés d'un autre temps ne peuvent faire qu'on croie la Grèce forte et capable encore de dévouement et d'héroïsme. C'était un peuple usé, livré à l'esprit de trouble et de vertige. Il était temps que Rome s'en saisit avant que la barbarie n'en reprit possession, avant que tous ses chefs-d'œuvre ne tombassent sous la hache de Philippe, comme ceux de la Macédoine et du Péloponnèse sous la main sacrilège des Étoliens⁴.

Au moins, sous la domination romaine, trouvera-t-elle le repos et la paix⁵.

Sans doute il y avait encore des Grecs éclairés, patriotes; et quand la question sera clairement posée entre la Grèce et Rome, entre la liberté et l'obéissance, nous retrouverons des sentiments et des courages dignes d'un grand peuple,

¹ Voyez Polybe, II, 13, pour Cléomène et Antigone ; IV, 13, pour les Achéens ; IV, 17 - V, 8, pour Philippe ; IV, 15 - V, 3, pour les Éléens, pour Athènes, Tite Live, XXXI, 24, etc. La Crète en fournissait à tout le monde, même aux pirates (Strabon, X, 477).

² Il a été démontré que le chiffre de 5750 talents que donne Polybe pour l'estimation des biens-fonds et des valeurs mobilières de l'Attique (*ibid.*) ne s'applique qu'au premier genre de propriété, qui servait de base à l'impôt. A Athènes, le *τμήμα*, ou unité de capital foncier imposable, sur lequel l'impôt, *εἰσφορά*, prélevait en général un dixième, correspondait à ce que les Romains appelaient un capot (Dareste, *Plaidoyers civils de Démosthène*, I, p. 28).

³ Polybe, XXXVII, 12, et il ajoute que les hommes ne veulent plus se marier ni élever leurs enfants. C'est un des plus curieux fragments retrouvés par l'abbé Mai.

⁴ Pour les dévastations de Philippe dans l'Attique, cf. Tite Live, XXXI, 5, 24, 20, 30. Il faisait briser les statues, même après les avoir renversées. A Thermos, capitale de l'Étolie, il brûla le temple et renversa deux mille statues (Polybe, V, 9 ; XI, 5). Les Étoliens, de leur côté, brûlèrent l'antique sanctuaire de Dodone (Polybe, IV, 14), et, à Dion, le temple et les tombeaux des rois de Macédoine. Ils faisaient, dit Polybe, la guerre aux dieux comme aux hommes. Les Lacédémoniens agissaient de même à Mégalopolis (Polybe, IV, 18) ; Philippe, à Pergame (XVI, 1 ; XVII). Voyez aussi le discours de Furius à l'assemblée de Naupacte (Tite Live, XXXI, 31). On se rappelle le pillage de Delphes par les Phocidiens et l'on connaît les sacrilèges de Prusias en Asie (Polybe, XXXII, 25).

⁵ Cf. Cicéron, de Offic., II, 8, où il montre Rome comme un port et un refuge assuré pour les rois et les nations. Quinte-Curce dit de Tyr, IV, 4 : *Nunc sub tutela Romanæ mansuetudinis acquiescit.*

mais trop tard pour le sauver. Ce n'est plus de la ligue achéenne que pouvait venir le salut, le moment était passé; ni d'un système fédératif, où il est trop aisé d'un agresseur habile de porter le trouble et l'anarchie; mais d'une réforme impossible dans les moeurs et les idées des Grecs, et d'une étroite union avec la Macédoine sous un grand prince.

II. La Macédoine ; dispersion des forces de la Macédoine ; les Romains en Illyrie

Entourée par la mer et par d'impraticables montagnes, habitée par une race guerrière, affectionnée à ses rois, et toute fière encore du rôle qu'ils lui avaient fait jouer dans le monde, la Macédoine était vraiment un puissant État. Comme avec Carthage, il fallut que Rome s'y prît à trois fois pour l'abattre. Si Philippe n'eût possédé que la Macédoine, sa conduite sans doute eût été simple, comme ses intérêts. Mais il avait encore la Thessalie et l'Eubée, Opunte en Locride, Élatée et la plus grande partie de la Phocide, l'Acrocorinthe et Orchomène d'Arcadie¹. Il tenait garnison dans trois des Cyclades, Andros, Paros, Cythnos, dans Thasos et quelques villes des côtes de Thrace et d'Asie; enfin une partie considérable de la Carie lui appartenait² : possessions lointaines et dispersées qui multipliaient les contacts hostiles. Ses villes de Thrace et Sestos, Abydos, les clefs du passage d'Europe en Asie, le rendaient dangereux pour Attale de Pergame; ses villes de Carie et file d'Iasos, pour les Rhodiens; l'Eubée, pour Athènes; la Thessalie et la Phocide, pour les Étoliens ses possessions du Péloponnèse, pour Lacédémone ; enfin sa puissance le faisait l'ennemi des Ptolémées d'Égypte.

Avec plus de suite dans ses desseins et un plus sage emploi de ses forces, il aurait pu dominer sur la Grèce, car il en occupait tous les postes importants ; il en tenait les entraves, comme disait Antipater. Mais toujours il fit la guerre moins en roi qu'en chef de bande, courant dans une même campagne de la Iliacédoine à Céphallénie, de cette île à Thermos, de l'Étolie à Sparte, n'abattant aucun ennemi et laissant toute entreprise inachevée. Dans ces guerres, ses forces ne dépassent jamais quelques milliers d'hommes, et Plutarque parle des difficultés qu'il trouvait à lever des soldats. Il ne pouvait non plus dégarnir la Macédoine, car, chaque fois qu'ils le sentaient absent, les Thraces, les Dardaniens et les peuples d'Illyrie se jetaient sur son royaume.

Dompter ces barbares, écraser les Étoliens, chasser les tyrans de Sparte et gagner le reste des Grecs par la douceur, tel était son rôle. Un Grec avait dit nettement dans une grande assemblée le mot de la situation : **Il faut que Philippe n'ait plus besoin d'entretenir parmi nous la division pour régner, et qu'il puisse compter sur l'affection de l'Hellade entière pour veiller sur elle, comme sur son bien**³. Le roi lui-même sentait la nécessité de cette politique : **Ne vous alliez pas aux barbares, disait-il, les Romains sont des étrangers qu'il ne faut pas accoutumer à se mêler de nos affaires. Ils n'ont ni votre langue, ni vos moeurs, ni vos lois. Nous, au contraire, Macédoniens Étoliens, Achéens, nous ne sommes qu'un seul peuplé. Si quelques différends passagers nous divisent, nous n'en**

¹ Avec Héræ, Aliphéra, la Triphylie.

² Eurome, Pédase, Bargylie, Iassos, Stratonicée, en Carie ; Myrine, en Éolide ; Abydos, sur l'Hellespont ; Périnthe, Hespétie, Sestos, en Thrace. Cf. Polybe et Tite Live, *passim*.

³ Polybe, V, 104.

devons pas moins être unis par une haine commune et éternelle contre les barbares¹.

Il pensait juste, mais il agissait mal. S'il ne fit pas empoisonner Aratus², il s'aliéna ses alliés par des excès ou de la perfidie. Un roi, osait-il dire, n'est obligé ni par sa parole ni par la morale. Les yeux les moins exercés voyaient s'approcher la tempête que les Étoliens attiraient de l'Occident. Philippe aussi la voyait niais semblait si peu en comprendre le péril qu'il se prépara fort mal à en conjurer les effets. Même après sa première guerre, quand il avait déjà senti le poids des épées romaines, il se laissa prendre encore au dépourvu. Lorsque le Sénat lui envoya dénoncer les hostilités, il était à

batailler en Asie contre Attale et les Rhodiens, pour quelques places inutiles de la Thrace et de la Carie. Sa réponse au député Æmilius peint sa légèreté moqueuse au milieu des plus graves affaires. Il lui pardonnait, disait-il, la hauteur de ses paroles pour trois raisons : d'abord il était jeune et sans expérience ; puis il était le plus beau de ceux de son âge ; enfin il portait un nom romain³.

L'Italie et la Grèce, ces deux moitiés du monde ancien, avaient commencé depuis longtemps à mêler leurs intérêts. Alexandre le Molosse, roi d'Épire avait essayé de faire en Italie ce que son neveu, le fils de Philippe, accomplissait en Orient. Il fut tué en 326 par un Lucanien, et ses projets tombèrent avec lui. Les étranges succès des Macédoniens en Asie causèrent quelque inquiétude dans Rome, si l'on en croit Tite Live qui se demande quel consul le Sénat aurait opposé à Alexandre. Au temps de Pyrrhus, autre Épirote, le danger fut plus grand, les Romains s'en tirèrent par la victoire de Bénévent, et, dans les années suivantes, ils achevèrent la conquête de la Grande-Grèce, ce qui les plaça entre deux mers dont ils eurent à faire la police. Par la conquête de la Corse et de la Sardaigne, après la première guerre Punique, la mer occidentale devint un lac romain, et, par les mêmes raisons de garantie à donner au commerce de leurs nouveaux sujets, ils furent conduits à envoyer, dans la mer orientale, leurs flottes et leurs légions.

La côte d'Illyrie, couverte d'îles innombrables a été longtemps habitée par de dangereux bandits qui, selon l'occurrence, faisaient la course tantôt sur mer, tantôt sur terre. Les Italiens qui naviguaient sur l'Adriatique, avaient à se plaindre de ces pirates, mais plus encore la Grèce, qui, comme les corps en dissolution, pouvait être la proie d'ennemis misérables. Les Illyriens n'avaient pas craint de se mesurer avec les Étoliens et les Épirotes. Ils avaient pris Phénice, la plus riche ville de l'Épire, pillé l'Élide, la Messénie et attiré les Acarnaniens dans leur alliance. Ces succès n'étaient pas pour inspirer à ces écumeurs de mer plus de réserve à l'égard des négociants d'Adria, de Brindes et de Tarente, qui jetèrent de si hauts cris que le sénat romain, déjà peu tolérant, envoya des ambassadeurs à la veuve de leur dernier roi. Teuta gouvernait au nom de son fils Pinéus une partie de l'Illyrie, elle répondit avec hauteur que ce n'était pas la coutume des rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. A ces paroles, le plus jeune des députés, un Coruncanus, répartit : Chez nous, reine, la coutume est de ne jamais laisser impunis les torts soufferts par nos concitoyens, et nous ferons en sorte, s'il plaît aux dieux, que vous vous portiez de vous-même à réformer les coutumes des

¹ Tite Live, XXXI, 29.

² Polybe l'affirme, mais sur de bien vagues indices. Voyez *passim*, les reproches qu'il adresse à Philippe pour sa conduite à Messène, à Argos, et le discours d'Aristénès (Tite Live, XXII, 21).

³ Polybe, XVI, fr. 14.

rois illyriens. Teuta, irritée, fit tuer le jeune audacieux, ceux qui avaient provoqué cette ambassade romaine, et brûler vifs les commandants des vaisseaux qui l'avaient amenée. Puis les courses recommencèrent avec plus d'audace : Corcyre fut prise, Épidamne et Apollonie assiégées, une flotte achéenne battue.

C'était une heureuse occasion pour les Romains de se montrer aux Grecs. Le sénat vit quel parti il pouvait tirer de ces événements et il prit hautement le rôle de protecteur de la Grèce, qu'il devait jouer jusqu'au bout avec tant de succès. Afin de donner une grande idée de sa puissance, il envoya contre ces misérables ennemis deux cents vaisseaux, vingt mille légionnaires et les deux consuls (229), c'est-à-dire bien plus qu'il n'avait fait au début contre Carthage. Corcyre fut livrée par un traître, Démétrius ; les Illyriens assiégeaient Issa dans l'île du même nom (Lissa) ; ils en furent chassés, et aucune des places qui voulurent résister ne put tenir. Teuta, effrayée, accorda tout ce que Rome lui demanda : un tribut, la cession d'une partie de l'Illyrie, la promesse de ne pas mettre en mer au delà du Lissus plus de deux navires, et la tête de ses principaux conseillers pour apaiser par leur sang répandu les mânes irritées du jeune Coruncanus (228). Les villes grecques soumises par les Illyriens, Corcyre et Apollonie, furent rétablies dans leur indépendance.

Les consuls se hâtèrent de faire connaître ce traité aux Grecs, en rappelant que c'était pour leur défense qu'ils avaient passé la mer. Les députés se montrèrent dans toutes les villes aux applaudissements de la foule : à Corinthe, ils furent admis aux jeux isthmiques ; à Athènes, on leur donna le droit de cité, et ils furent initiés aux mystères d'Éleusis. Ainsi se nouèrent les premières relations de Rome et de la Grèce.

Les Romains avaient donné à Démétrius l'île de Pharos et quelques districts de l'Illyrie. Ne se croyant pas assez récompensé, il s'unit aux corsaires et entraîna dans sa révolte le roi Pinéus. Le sénat envoya encore un consul en Illyrie. Démétrius se réfugia auprès du roi de Macédoine, qu'il armera bientôt contre les Romains, et Pinéus se soumit aux conditions du premier traité (219). Rome posséda alors sur le continent grec de bons ports et une vaste province, poste avancé, qui couvrit l'Italie et menaça la Macédoine.

Chapitre XXXVII – Les Romains en Grèce ; proclamation de la liberté hellénique (214-195)

I. Première guerre de Macédoine

En 217, Philippe s'était rendu à Argos et y assistait à la célébration des jeux néméens, lorsque un courrier, arrivé de Macédoine, lui donna avis que les Romains avaient perdu une grande bataille, celle de Trasimène, et qu'Annibal était maître du plat pays. Le roi ne montra cette lettre qu'à Démétrios de Pharos, qui le pressa d'attaquer aussitôt les Illyriens et de passer ensuite en Italie. Il lui représentait que la Grèce, déjà soumise, continuerait à lui obéir; que les Achéens étaient entrés d'eux-mêmes et de plein gré dans ses intérêts ; que les Étoliens, effrayés de la guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter; qu'enfin, s'il voulait se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait à personne mieux qu'à lui, il fallait traverser l'Adriatique et accabler les Romains à demi abattus par Annibal. Et l'historien ajoute : *De telles paroles charmaient un roi jeune, hardi, heureux dans ses entreprises, et né d'une race qui s'était toujours flattée de parvenir à l'empire universel.* (Polybe)

C'étaient donc les ambitieux desseins où avaient échoué deux vaillants hommes, Alexandre le Molosse et Pyrrhus, que l'Illyrien voulait faire reprendre par le faible héritier du trône de Macédoine. Ni le prince ni son conseiller ne s'inquiétaient de sentir le monde ébranlé par le choc de Rome et de Carthage. Trompés par leurs chimériques espérances, ils ne voyaient pas que dans ce livre des destins, que la prudence et le courage écrivent, les Romains étaient portés comme les héritiers d'Alexandre. Pour avoir les mains libres dans cette occurrence, Philippe accorda la paix sollicitée par les Étoliens vaincus. S'il eût vu sainement les choses, il eût agi de même, mais dans la pensée de défendre l'indépendance de la Grèce. Cependant, à l'assemblée, où le traité de paix fut conclu à la condition que chacun conserverait ses positions, une voix s'éleva pour signaler le péril : *Que la Grèce s'unisse*, disait Agélaos de Naupacte ; *qu'elle considère ces armées immenses qui se disputent les champs de bataille de l'Italie ; cette lutte bientôt finira : Rome ou Carthage sera victorieuse ; quels que soient les vainqueurs, ils viendront nous chercher dans nos foyers. Soyez attentifs, ô Grecs, et toi surtout, ô roi Philippe ! Que les discordes cessent, et travaillons tous en commun à prévenir le danger !*

On écouta l'orateur, mais ses paroles passèrent ; l'ambition, la jalousie, la haine, restèrent dans les cœurs. L'Étolie et Sparte ne pardonnaient pas à la ligue achéenne son recours aux étrangers, à Philippe son intervention et ses succès. Philippe lui-même oublia les sages avis d'Agélaos, de respecter la liberté des Grecs et de se faire loyalement leur défenseur. Ses ministres, et particulièrement Démétrios de Pharos, lui conseillaient d'asservir le Péloponnèse.

Un jour, à Messène, il avait obtenu qu'on le laissât entrer dans la citadelle d'Ithome avec ses gardes, pour y faire un sacrifice. Démétrios et Aratus l'accompagnaient. La victime égorgée, il leur en montra les entrailles en disant : *Ne marquent-elles pas qu'il faut garder ce fort ?* Démétrios lui répondit : *Si tu n'es ici qu'un devin, sors au plus vite ; mais si tu es un roi, demeure. Maître d'Ithome et de l'Acrocorinthe, tu tiens le bœuf par les cornes.* Aratus, lui, restait pensif. Pressé de répondre : *Fais-le, dit-il, si tu peux le faire, sans violer aucun serment.* Philippe rougit et après un moment d'hésitation : *Allons ; il faut*

reprendre le chemin par où nous sommes venus. L'ascendant d'Aratus l'emportait encore.

Ce fut le dernier succès de ce prudent politique qui, en butte aux grossiers outrages des courtisans, perdait chaque jour de son influence. Gâté par le pouvoir, ce dangereux maître, Philippe s'abandonnait à tous les excès. Il fit au jeune Aratus un sanglant outrage, en portant la honte dans sa maison. Aratus lui-même finit par paraître importun, et, s'il faut en croire un récit heureusement peu certain, le roi songea à se défaire de lui. N'osant, dit-on, frapper ouvertement ce vieillard respecté, il chargea un de ses officiers de lui donner un poison lent. Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné ; mais il n'eût servit à rien de se plaindre ; il supporta donc patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement qu'un de ses amis s'étonnait de lui voir cracher du sang : *Mon cher Céphalon, lui dit-il, voilà le fruit de l'amitié des rois.* Il mourut à Égion, étant pour la dix-septième fois stratège (213). On porta son corps à Sicyone, au lieu que, quatre siècles plus tard, on appelait encore l'Aration, et où le culte des héros lui était rendu par des sacrifices solennels. Même aujourd'hui, dit Plutarque, il subsiste quelque chose de ces cérémonies.

Aratus avait vu, avant de mourir, la lutte engagée entre Philippe et Rome. Quelque temps après la paix conclue avec les Étoliens, le roi avait fait équiper cent vaisseaux sur l'Adriatique, pour chasser les Romains du continent grec. La bataille de Cannes (216) accrut ses espérances. Il envoya à Annibal des députés qui conclurent un traité d'alliance, par lequel il s'engageait à fournir deux cents vaisseaux et à ravager les côtes d'Italie. Après la victoire, Rome, l'Italie et les dépouilles appartiendraient à Annibal et aux Carthaginois ; ceux-ci devaient alors passer en Grèce, faire la guerre à tous ceux, rois ou peuples, que Philippe leur désignerait, lui soumettre les villes du continent et lui abandonner les îles voisines de la Macédoine. Philippe exécuta mal ce traité imprudent, qui lui imposait toutes les charges du présent pour un avenir fort incertain. Il n'équipa point les deux cents vaisseaux promis, il donna le temps aux Romains d'armer une flotte de cent vingt galères, supérieure à la sienne, et l'année suivante, assiégeant Apollonie, il se laissa surprendre et vaincre, à l'embouchure de l'Aoüs, par le préteur Lévinus, qui le força de brûler ses vaisseaux (214). Une seule légion avait suffi à chasser le roi de ces parages.

Après avoir fermé à la Macédoine la route de l'Adriatique, Lévinus s'occupa de lui créer des embarras en Grèce. Les Étoliens acceptèrent l'alliance du Sénat, qui leur promit de ne réserver pour Rome que les dépouilles, et de leur laisser toutes les villes, avec l'Acarnanie et la moitié de l'Épire. Les Éléens suivirent, comme toujours, le parti des Étoliens. Les Messéniens, Pleurate, roi d'Illyrie, acceptèrent la protection qui leur était offerte. Sparte, enfin, par haine contre la ligue achéenne, et Athènes, jalouse aussi de ces petites villes qui faisaient maintenant plus de bruit qu'elle dans le monde, passèrent du côté de l'étranger (211).

Depuis ce moment jusqu'au traité de 205, rien de grand dans la Grèce. On n'y déploie même plus l'énergie de la guerre des deux liges, comme si l'ombre de Rome se s'étendait déjà sur cette contrée ; ses armes ont affaibli Philippe et sa politique en a divisé les peuples. En attendant qu'elle intervienne d'une manière plus décisive, chacun guerroyait contre tous, sans résultat, mais avec beaucoup de cruauté. Anticyre, Dyme, Oreos, Égine sont affreusement saccagées et leurs habitants vendus. Si Philippe remporte quelques avantages sur les Étoliens, Attale, roi de Pergame, lui enlève plusieurs villes. Dans le Péloponnèse, Sparte, achevant son évolution révolutionnaire, se livre au tyran Machanidas, qui fait

contre les Achéens une guerre de pillages. La ligue n'a vécu encore qu'un âge d'homme, et déjà elle est vieille. Le luxe et la mollesse s'y sont introduits ; l'armée est désorganisée, le service militaire négligé, même des chevaliers. Un homme, le Mégalopolitain Philopœmen, bon citoyen et capitaine habile, parvient cependant à rendre quelque ardeur à cette association d'où la vie se retire, depuis qu'elle ne sait plus se défendre elle-même. Philopœmen ravive l'esprit militaire, réforme l'armure et l'ordonnance des soldats, et se compose une petite phalange achéenne, à l'instar de la macédonienne. Cette réforme lui donne, près de Mantinée, où Polybe combattit à côté de lui, la victoire sur Machanidas, qu'il tue de sa main. A quoi bon ? Il s'éloigne ensuite et va faire la guerre en Crète, laissant les événements se suivre d'eux-mêmes, sans direction, dans sa patrie.

Après ces guerres languissantes, on fit la paix en 205; Philippe signa d'abord une convention séparée avec les Étoliens, puis il traita avec les Romains : le pays des Parthéniens et plusieurs cantons de l'Illyrie furent ajoutés à l'Illyrie romaine.

II. Seconde guerre contre la Macédoine (200-197)

Les Romains ne voyaient dans cette paix qu'une suspension d'armes qui leur permettait de se débarrasser de toute affaire, jusqu'à ce que leur grande querelle avec Carthage fût vidée. Philippe ne comprit pas que ce n'était qu'un délai qui lui était laissé ; au lieu de préparer ses forces, il les dissipa dans une guerre inutile contre Attale et Rhodes. Il assiégea vainement Pergame et fut battu sur mer par les Rhodiens ; mais il s'empara, sur les côtes de Thrace, de plusieurs places, et, dans la Mysie, de six villes maritimes, parmi lesquelles Abydos. Se couvrir de la Thrace contre un allié de Rome, dangereusement placé pour la Macédoine, c'était bien; aller conquérir en Asie Mineure, c'était inutile et imprudent. Il ne fallait pas s'étendre, c'est-à-dire se rendre plus vulnérable, mais se concentrer. Et puis pourquoi provoquer Rome par un faible secours de quatre mille hommes, envoyé à Annibal fuyant de l'Italie ? Il était bien tard pour essayer de sauver Carthage.

Les alliés de Rome en Grèce révélèrent au Sénat cet envoi de secours aux Carthaginois; dans le même temps, les Étoliens, les Athéniens, accusèrent Philippe d'avoir ravagé leur territoire et le roi Attale, les Rhodiens lui reprochaient ses tentatives sur l'Asie. Philippe avait évidemment de l'ambition et peu d'affection pour Rome. On aurait pu s'en douter depuis longtemps; mais il n'avait convenu au Sénat de s'en apercevoir qu'après Zama.

La guerre lui fut déclarée, afin, dirent les consuls aux Romains, de ne point attendre ce nouvel adversaire en Italie, comme on v avait attendu Pyrrhus et Annibal. A peine respirait-on de la guerre d'Afrique et d'une lutte sanglante de seize ans. Ce peuple infatigable se rendit pourtant, malgré son désir de repos, aux spécieuses raisons du consul Sulpicius. Il avait ce grand et rare courage de ne se point reposer tant qu'il restait quelque chose à faire.

Philippe s'était allié avec Antiochus III de Syrie et Prusias de Bithynie pour dépouiller de ses possessions de Thrace et d'Asie le roi d'Égypte, Ptolémée Épiphane, que défendaient Rhodes et Attale de Pergame. En Grèce, Sparte, sous Nabis, l'odieux successeur de Machanidas, Athènes, qui venait d'échanger avec Rhodes le droit de cité, les Étoliens, qui dominaient à peu près d'une mer à l'autre¹ et occupaient les Thermopyles, étaient ses ennemis déclarés, et ses

¹ Tite Live nomme plusieurs villes de la Phocide qui tenaient pour Philippe.

excès ne lui avaient laissé que de tièdes amis. Sulpicius Galba, chargé de le combattre, emmena seulement deux légions ; Carthage lui donna du blé, Masinissa des Numides, Rhodes et Attale leurs vaisseaux, les Étoliens, après quelque hésitation, leurs cavaliers, les meilleurs de la Grèce. Nabis, sans se déclarer pour Rome, était déjà en guerre ouverte avec les Achéens.

Dès que les opérations commencèrent, malgré son activité, se trouva comme enveloppé d'un réseau d'ennemis. Un lieutenant de Sulpicius, envoyé au secours d'Athènes, brûla Chalcis, la principale ville de l'Eubée ; les Étoliens, unis aux Athamanes, saccagèrent la Thessalie ; Pleurate, roi d'Illyrie, et les Dardaniens descendirent en Macédoine; enfin un autre lieutenant poussa une reconnaissance jusque dans la Dassarétie. Ce fut de ce côté que Sulpicius attaqua, c'est-à-dire par Lychnidus et là route que suivra la future voie Égnatienne, en se dirigeant sur la forte place d'Héraclée (près de Monastir). Philippe arriva à temps pour la couvrir et ferma aux Romains le défilé d'où ils auraient pu descendre dans les fertiles plaines de la Lyncestide. Mais, dans ces montagnes, la phalange macédonienne était inutile, et, bien que Philippe eût réuni jusqu'à vingt-six mille hommes, il ne put empêcher le Romain de tourner sa position par le nord et de déboucher dans la plaine par la route de la Pélagonie. Sulpicius se trouva donc, au bout de quelques mois, au coeur de la Macédoine. Mais l'hiver approchait; sans magasins, sans places fortes, il ne pouvait hiverner au milieu du pays ennemi : il revint à Apollonie.

Pendant l'été, la flotte combinée avait chassé des Cyclades les garnisons de Philippe, pris Orée et pillé les côtes de la Macédoine (200). Quelques ravages dans l'Attique, de légers avantages sur les Étoliens, qui s'étaient jetés sur la Thessalie, et la prise de Maronée, riche et puissante cité de la Thrace, ne supprimaient pas pour Philippe le danger d'avoir laissé l'ennemi arriver jusqu'au coeur de son royaume.

Le nouveau consul Villius trouva l'armée romaine mutinée et passa la campagne à rétablir la discipline (199). Il n'y réussit sans doute qu'en donnant leur congé aux mutins qui, partis pour cette guerre dans l'espérance d'une expédition rapide et d'un riche butin, n'avaient eu ni l'une ni l'autre; du moins, le successeur de Villius dut amener neuf mille nouveaux soldats. Encouragé par cette inaction, le roi prit l'offensive et vint occuper sur les deux rives de l'Aoüs, près d'Antigonie, une position presque inexpugnable qui couvrait la Thessalie et l'Épire, et d'où il pouvait couper aux Romains leurs communications avec la mer, s'ils recommençaient l'expédition de Sulpicius.

A Rome, on s'irrita de ces retards et on éleva au consulat T. Q. Flamininus, bien qu'il n'eût encore exercé que la questure, mais sa réputation avait devancé ses services. Bon général, meilleur politique, esprit souple et rusé, plutôt Grec que Romain, Flamininus fut le véritable fondateur de la politique machiavélique qui livra la Grèce presque désarmée aux Romains.

Il ne fit pas mieux d'abord que son prédécesseur. L'inutile tentative de Sulpicius avait montré que la Macédoine était difficilement abordable par les montagnes du Nord-Ouest et l'attaque du Sud par la flotte n'avait conduit qu'à des pillages qui ne terminaient rien. Restait à tenter le passage de front. Mais Philippe s'était établi dans une gorge serrée entre deux montagnes, dont les flancs abrupts et

nus descendaient jusqu'au fleuve, qui occupait presque toute la largeur de la passe¹.

Durant six semaines, Flamininus resta en face du camp inattaquable des Macédoniens. Chaque jour des escarmouches avaient lieu ; mais quand les Romains se perforceoyent de gravir contre mont, ils estoient accueilliz de force coups de dards et de traicts, que les Macédoniens leur donnoyent de çà et de là par les flancs : si estoient les escarmouches fort aspres pour le temps qu'elles duroyent, et y demouroyent plusieurs blessez et plusieurs tuez d'une part et d'autre; mais ce n'estoit pas pour décider ni vuidier une guerre². Le découragement arrivait, lorsque Champs, un chef épirote, dont l'armée macédonienne épuisait le pays, fournit au consul les moyens de renoncer à cette dangereuse inaction. Il lui envoya un berger qui, habitué à conduire son troupeau dans le défilé de Cleïssoura, connaissait tous les sentiers de la montagne, et qui offrit de mener les Romains en trois jours à un endroit où ils se trouveraient au-dessus du camp ennemi. Après s'être assuré que le pâtre venait bien de la part du roi, Flamininus forma un corps d'élite de quatre mille fantassins et de trois cents chevaux, lui commanda de ne marcher que la nuit, la lune, en cette saison, suffisant à éclairer le chemin, et, arrivé au lieu désigné par le pâtre, d'allumer un grand feu dont la fumée annoncerait aux légions le succès de l'entreprise. Le consul s'était assuré du guide par deux moyens efficaces : promesse de grandes récompenses, s'il restait fidèle ; ordre aux soldats de le tuer, s'il les conduisait à une embuscade. Pour attirer l'attention des Macédoniens vers le bas du fleuve, des attaques qui semblaient devenir sérieuses se renouvelèrent incessamment durant deux jours. Le troisième, au signal convenu, un cri immense s'élève du fond de la vallée et, en même temps, descend des hauteurs qui dominant le camp royal. Les Macédoniens, attaqués de front et menacés d'être tournés, s'épouvantent ; ils fuient et ne s'arrêtent que dans la Thessalie, derrière la chaîne du Pinde³.

Au bruit de cette victoire, qui donnait l'Épire à Flamininus, les Étoliens se jetèrent sur la Thessalie, et Amynander, roides Athamanes, ouvrit aux Romains l'entrée de cette province par le défilé de Gomphi. Philippe, n'osant risquer un nouveau combat, s'était retiré dans la vallée de Tempé, après avoir pillé le plat pays, brûlé les villes ouvertes et chassé les populations dans les montagnes. Cette conduite offrait un dangereux contraste avec celle des Romains, auxquels Flamininus faisait observer la plus exacte discipline, et qui avaient souffert de la faim plutôt que de rien enlever dans l'Épire⁴. Aussi plusieurs places ouvrirent leurs portes, et Flamininus était arrivé déjà sur les bords du Pénée, quand la courageuse résistance d'Atrax arrêta sa marche victorieuse. Près de là s'élevait l'importante ville de Larisse que les Macédoniens occupaient en force. Le consul recula.

Dans cette campagne, la flotte alliée avait pris, en Eubée, Caryste et Érétrie (198), d'où elle enleva quantité de statues, des tableaux d'anciens maîtres et des

¹ Tite Live, XXXII, 5. Ce défilé est aujourd'hui le col de Cleïssoura, au confluent de la Destnitza et de la Voïoussa (Aoüs) : *Cette gorge terrible et sombre est enveloppée par les flancs après de deux montagnes parallèles, qui ne laissent entre leurs bases qu'un espace large au plus de 60 toises que le fleuve occupe presque en entier.* (Pouqueville, t. I, p. 292 et suiv.)

² Plutarque, Flamininus, 5 (traduction d'Amyot).

³ Le souvenir de cet événement subsiste encore en Épire, mais travesti en une de ces légendes dont l'imagination populaire enveloppe les faits historiques (Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, t. I, p. 302, n. 2).

⁴ Tite Live, XXXII, 14, 15.

chefs-d'œuvre de toute sorte. Les Macédoniens trouvés dans ces places durent livrer leurs armes et payer une rançon de 300 sesterces par homme.

Au lieu de perdre l'hiver, comme ses prédécesseurs, en retournant prendre ses quartiers autour d'Apollonie, Flamininus conduisit ses légions à Anticyre, sur le golfe de Corinthe, où les vaisseaux de Corcyre (Corfou), son port de ravitaillement, lui apporteraient en toute sécurité les provisions dont il avait besoin. Il se trouvait là au centre de la Grèce. Tandis que ses troupes enlevaient les petites villes de la Phocide et assiégeaient la forte place d'Elatée, qu'elles finirent par prendre, ses négociations, ses menaces, les conseils des amis de Rome et de nouvelles hostilités de Nabis obligeaient les Achéens à accepter son alliance¹. Il avait promis de leur rendre Corinthe, mais la garnison macédonienne repoussa toutes les attaques et enleva même Argos, qu'elle céda à Nabis. Cet affreux tyran y proclama deux lois : l'une pour l'abolition des dettes, l'autre pour le partage des terres; ce qui montre bien le caractère que prenaient, en Grèce, toutes les révolutions de ce temps. Nabis, ayant tiré de Philippe ce qu'il en pouvait espérer, passa aussitôt dans le parti romain ; déjà le reste du Péloponnèse y était entré.

Flamininus tenait à terminer lui-même cette guerre par une paix ou, mieux encore, par une victoire. Philippe lui ayant demandé une conférence, il l'accorda, et on y prit, de part et d'autre, les précautions soupçonneuses dont on usa tant au moyen âge. Elle eut lieu sur le bord de la mer, dans le golfe Maliaque. Le roi s'y rendit sur un vaisseau de guerre escorté de cinq barques, mais refusa d'en descendre et parla du haut de la proue de sa galère. **Nous sommes bien mal ainsi,** lui dit Flamininus, **si vous veniez à terre nous pourrions mieux nous entendre.** Le roi s'y refusant, il ajouta : **Que craignez-vous donc ? — Je ne crains,** reprit-il, **que les dieux immortels, mais je n'ai pas confiance en ceux qui vous entourent.** Le jour se passa en vaines récriminations ; le lendemain le roi consentit à quitter son navire, à condition que Flamininus éloignerait les chefs alliés, et il descendit à terre avec deux de ses officiers. Le consul ne se fit suivre que d'un tribun ; on convint d'une trêve de deux mois durant laquelle le roi et les alliés enverraient une ambassade au Sénat. Les Grecs exposèrent d'abord leurs griefs; quand les Macédoniens voulurent répliquer par un long discours, ils furent sommés de dire seulement si leur maître consentait à retirer ses garnisons des villes grecques, et, sur leur réponse qu'ils n'avaient point d'instructions à cet égard, on les congédia. C'est ce que Flamininus souhaitait.

Dans la Grèce centrale, les seuls Béotiens hésitaient encore². Flamininus leur demande une conférence, et lorsque le stratège Antiphile sort à sa rencontre entouré des principaux Thébains, il s'avance presque seul, avec le roi de Pergame, parle à chacun des députés, les flatte, les distrait; tout en causant, il arrive aux portes et les mène jusqu'à la place publique, entraînant après lui tout le peuple, avide de voir un consul et d'entendre un Romain qui parle si bien leur langue. Mais deux mille légionnaires suivaient à quelque distance : tandis que Flamininus tient la foule sous le charme, ils s'emparent des murs : Thèbes était prise.

Dans cette campagne d'hiver, d'une espèce nouvelle, Flamininus avait conquis la Grèce et réduit Philippe aux seules forces de son royaume. Il pouvait maintenant

¹ Philippe avait cependant rendu à la ligue, au commencement de cette campagne, Orchomène, Nérée, la Triphylie, et aux Éléens, Aliphéra (Tite Live, XXXII, 5).

² Les Acarnaniens restèrent fidèles à Philippe jusqu'à Cynocéphales.

l'attaquer de front. Au retour du printemps, il l'alla chercher jusqu'à Phères en Thessalie, à la tête de vingt-six mille hommes, dont six mille étaient Grecs et parmi eux cinq cents Crétois. Philippe, qui depuis vingt ans usait ses forces dans de folles entreprises, ne put réunir vingt-cinq mille soldats qu'en enrôlant jusqu'à des enfants de seize ans¹ ; sur ce nombre l'armée comptait seize mille phalangistes.

La diplomatie du Sénat plutôt que ses armes avait eu les honneurs de la première guerre de Macédoine. Cette fois, la légion, avec ses mouvements rapides et ses armes de jet, les javelots et le terrible *pilum*, se trouva aux prises avec la phalange d'Alexandre, qui, depuis près d'un siècle et demi, était réputée le plus formidable engin de guerre que l'homme eût encore trouvé.

Les Romains étaient sur les bords du golfe Pagasétique, à portée de leur flotte ; Philippe à Larisse, son quartier général. Les deux armées allèrent à la rencontre l'une de l'autre et, deux jours durant marchèrent côte à côte, séparées par une chaîne de collines, sans qu'aucune se doutât de ce dangereux voisinage.

La bataille se livra en juin 197, près de Scotussa, dans une plaine parsemée de collines nommées les Têtes de Chien, Cynocéphales. La cavalerie étolienne engagea l'action, et Philippe n'eut ni le temps ni les moyens de ranger sa phalange. Sur ce terrain accidenté, elle perdait sa force avec son unité ; le choc des éléphants de Masinissa, une attaque habilement dirigée sur ses derrières, et la pression inégale des légionnaires la rompirent ; huit mille Macédoniens restèrent sur le champ de bataille. La destruction de cette phalange que les Grecs croyaient invincible leur inspira pour le courage et la tactique des Romains une admiration que Polybe lui-même partage.

Philippe se réfugia avec ses débris dans la ville de Gonnos, à l'entrée des gorges de Tempé, où se trouve la route habituelle de Thessalie en Macédoine. Il y couvrait son royaume ; mais, n'ayant plus assez de force pour continuer la lutte, il demanda à traiter. Les Étoliens voulaient pousser la guerre à outrance. Flamininus leur répondit en vantant l'humanité des Romains. **Fidèles à leur coutume d'épargner les vaincus, ils ne renverseraient pas, disait-il, un royaume qui couvrait la Grèce contre les Thraces, les Illyriens et les Gaulois ;** et dont l'existence, n'osait-il ajouter tout haut, était nécessaire à la politique du Sénat pour contenir la turbulence des Étoliens. Philippe rappela ses garnisons des villes et des îles de Grèce et d'Asie qu'elles occupaient encore, laissa libres les Thessaliens, et donna aux Perrhèbes, c'est-à-dire aux Romains, Gonnos, la vraie porte de son royaume. Il livra sa flotte, moins cinq vaisseaux de transport, licencia son armée, moins cinq mille hommes, s'engagea à ne point dresser un seul éléphant de guerre, paya 500 talents, en promit 50 comme tribut annuel pendant dix ans, et jura de ne faire aucune guerre sans l'assentiment du Sénat.

Après l'avoir désarmé, on l'humilia comme roi, en le forçant de recevoir et de laisser libres et impunis les Macédoniens qui l'avaient trahi. Flamininus stipula même l'indépendance des Orestins, tribu macédonienne qui s'était soulevée durant la guerre, et dont le pays était une des clefs du royaume du côté de l'Illyrie romaine. Pour sûreté de ces conditions, Philippe donna des otages, parmi lesquels les Romains firent comprendre son jeune fils Démétrius.

Au moment où la Macédoine subissait ce traité désastreux, le roi de Syrie, Antiochus, à l'instigation d'Annibal, apprêtait ses forces. **Flamininus**, dit

¹ Tite Live, XXXIII, 1-3.

Plutarque, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus.

Les commissaires adjoints par le Sénat à Flamininus voulaient que des garnisons romaines remplaçassent celles du roi à Corinthe, à Chalcis et à Démétriade : c'eût été trop tôt jeter le masque. Les Grecs eussent vite compris que, avec **les entraves de la Grèce** remises aux mains de Rome, toute liberté serait illusoire. L'opinion publique, si mobile en un tel pays, était à craindre. Déjà les Éoliens, les plus audacieux de tous, l'agitaient par des discours et des chansons. Ils prétendaient que leur cavalerie avait gagné la bataille de Cynocéphales, accusaient les Romains de méconnaître leurs services et raillaient les Grecs, qui se croyaient libres parce qu'on leur avait mis au cou les fers qu'ils portaient aux pieds. Flamininus vit bien que le meilleur moyen de faire tomber ces accusations et de vaincre d'avance Antiochus, qui menaçait de passer en Europe, c'était d'employer contre lui l'arme qui avait si bien réussi contre Philippe, la liberté des Grecs.

III. Proclamation de la liberté de la Grèce

Durant la célébration des jeux isthmiques, auxquels la Grèce entière était accourue, un héraut imposa tout à coup le silence et promulgua le décret suivant : *Le sénat romain et T. Quintius, vainqueur du roi Philippe, rendent leurs franchises, leurs lois et l'immunité de garnisons et d'impôts aux Corinthiens, aux Phocidiens, aux Locriens, à l'île d'Eubée et aux peuples de Thessalie. Tous les Grecs d'Europe et d'Asie sont libres.* Une joie immense éclata à ces paroles. Deux fois l'assemblée fit répéter le décret, et Flamininus faillit périr étouffé sous les fleurs et les couronnes¹. Il y avait donc, s'écriaient-ils, une nation sur la terre qui combattait, à ses risques et périls, pour la liberté des peuples, qui passait les mers pour faire disparaître toute domination tyrannique, pour établir en tous lieux l'empire du droit, de la justice et des lois ! Au libérateur de la Grèce on éleva, comme à un demi-dieu, des temples, que Plutarque trouva encore debout trois siècles plus tard et qui avaient leurs prêtres, leurs sacrifices et leurs chants. *Chantez, jeunes filles, le grand Jupiter, et Rome, et Titus notre sauveur.*

Ainsi ce peuple, qui ne savait plus faire de grandes choses pour la liberté, savait encore l'aimer avec passion et en payait d'une apothéose la trompeuse image. Quand Flamininus s'embarqua, les Achéens lui amenèrent douze cents prisonniers romains des guerres d'Annibal, qui avaient été vendus en Grèce et qu'ils venaient de racheter de leurs deniers. Des Grecs seuls savaient remercier ainsi.

Rome ne prenait rien des dépouilles de la Macédoine. La Locride et la Phocide retournaient à la ligue étolienne ; Corinthe à la ligue achéenne. Au roi d'Illyrie, Pleurate, étaient donnés Lychnidus et le pays des Parthéniens, limitrophe de la Macédoine et pouvant par conséquent y conduire ; au chef des Athamanes, Amynder, toutes les places qu'il avait prises durant la guerre ; au Pergaméen Eumène, fils d'Attale, l'île d'Égine ; à Athènes, Paros, Délos et Imbros ; à Rhodes, les villes de Carie² ; Thasos était déclarée libre. Si les légions restaient

¹ Plutarque, *Flamininus*, 40.

² Tite Live, XXXIII, 30.

dans la Grèce, c'est qu'Antiochus approchait, et que les Romains voulaient, disaient-ils, la défendre après l'avoir délivrée.

Flamininus avait d'autres vues encore. Malgré le don de Corinthe, les Achéens étaient incapables de résister à Nabis, maître de Gythion, de Sparte et d'Argos. Ce Nabis était un abominable tyran, dont la cruauté est fameuse¹. Rome ne l'en avait pas moins reçu dans son alliance; elle l'en chassa lorsqu'elle crut n'avoir plus besoin de lui. Dans une assemblée réunie à Corinthe, le proconsul représenta aux alliés l'antiquité et l'illustration d'Argos : *Devait-on laisser une des capitales de la Grèce aux mains d'un tyran ? Du reste, qu'elle fût libre ou asservie, il importait peu aux Romains. Leur gloire d'avoir affranchi la Grèce en serait moins pure sans doute ; mais, si les alliés ne redoutaient pas pour eux-mêmes la contagion de la servitude, les Romains n'auront rien à dire, et ils se rangeront à l'avis de la majorité.* Les Achéens applaudirent à ces hypocrites conseils et armèrent jusqu'à onze mille hommes. Il en vint bien d'autres : l'armée coalisée monta, dit Tite Live, à cinquante mille hommes. Ce zèle alarma Flamininus ; il voulait bien abaisser Nabis, non le détruire. Ses lenteurs calculées, ses demandes d'argent et de vivres, fatiguèrent les alliés; ils le laissèrent traiter avec le tyran, qui livra l'Argolide, Gythion et ses villes maritimes (195).

Ainsi Nabis restait dans le Péloponnèse contre les Achéens, comme Philippe dans le Nord contre la ligue étolienne. Rome pouvait rappeler maintenant ses légions ; car, avec ce mot trompeur, la liberté des peuples, elle avait rendu l'union encore plus impossible et les haines plus violentes. Dans chaque ville elle avait d'ailleurs ses partisans², comme à Thèbes, où ils venaient d'assassiner le béotarque Brachyllas; et ces hommes, dans leur aveuglement, poussaient la Grèce au-devant de la servitude. Il n'était donc plus nécessaire de la tenir dans les entraves : Flamininus évacua sans crainte Chalcis, Démétriade et l'Acrocorinthe.

Avant de quitter l'Hellade, il offrit une couronne d'or au dieu de Delphes et il consacra dans son temple des boucliers d'argent, sur lesquels il avait fait graver des vers grecs qui célébraient, non pas la victoire de Cynoscéphales, mais la liberté rendue aux nations helléniques. C'était le mot d'ordre : les Romains voulaient paraître des libérateurs, et les Grecs se prêtaient à cette illusion. En réalité, lorsque Flamininus retourna triompher à Rome, il y porta cet utile protectorat de la Grèce que tous les successeurs d'Alexandre s'étaient disputé, sans le pouvoir saisir³ (194).

¹ Polybe, XIII. fr. 6-8 ; XVI, 13.

² On parle d'hommes achetés : Charops, en Épire ; Dicéarchos et Antiphilos, en Béotie ; Aristénès et Diophanès, en Achaïe ; Dinocratès, en Messénie. Cependant Polybe célèbre les vertus et le patriotisme d'Aristénès, et Rome n'aimait pas à acheter les consciences argent comptant. Elle exerçait une corruption moins basse et plus efficace. Dans ces républiques, on l'a vu, il y avait toujours deux partis ; elle en prenait un sous sa protection, et par son influence le faisait arriver au pouvoir, habituellement la classe riche, *celle qui avait le plus d'intérêt au maintien de la tranquillité* (Tite Live, XXXIV, 49, 51). C'est ainsi qu'elle avait agi en Italie et qu'elle agira partout.

³ Tite Live, XXXIII, 28. Flamininus n'oublia pas toutefois que le Sénat et le peuple demandaient à leurs généraux de rapporter de l'or. Il versa au trésor 5715 livres d'or en lingots, 45.270 livres d'argent et 14.514 philippes d'or (Plutarque, *Flamininus*, 14).

IV. Intervalle entre la seconde et la troisième guerre de Macédoine (195-172)

Nous arrivons enfin au dernier acte de cette histoire. Tout à l'heure nous avons laissé la Grèce rêvant qu'elle était revenue à la liberté, à la jeunesse. Elle s'était en effet ranimée un moment dans une folle joie. Mourante, elle avait fêté la vie et cru à l'avenir. D'ailleurs, nous l'avons dit, il y avait encore de la force en Étolie, même dans la ligue achéenne, et la Macédoine n'avait pas été entamée. Mais maintenant nous ouvrons le tombeau on vont descendre ces dernières espérances. Rome, la cité du glaive, va dépouiller le masque de fausse douceur qu'elle avait pris avec Flamininus, ce Romain d'Athènes, et paraîtra dans toute sa rudesse sous les traits du farouche et ignorant Mummius.

Nous avons à raconter trois péripéties, les trois chutes successives de l'Étolie, de la Macédoine et de la ligue achéenne. La première disparaîtra d'abord ; les deux autres tomberont à peu près ensemble et presque du même coup. Quand Flamininus eut retiré ses légions, les Étoliens laissèrent éclater leur mécontentement. On avait proclamé la liberté de toute ville : ce n'était pas leur compte. Ils avaient cru hériter de la Macédoine, et on ne leur donnait ni la Thessalie qu'ils convoitaient, ni l'Acarnanie, ni Leucade, ni toutes les cités que le traité d'alliance leur avait promises, mais deux pauvres pays, la Locride et la Phocide. C'était bien peu pour tant de services. Ils le disaient du moins, se vantant d'avoir ouvert la Grèce aux Romains et guidé partout leurs pas. A les en croire, ils avaient seuls vaincu à Cynocéphales ; seuls ils avaient sauvé l'honneur et la vie de Flamininus. Tandis que nous combattions, disait l'un d'eux avec dédain, et que nous lui faisons un rempart de nos corps, je l'ai vu tout le jour occupé d'auspices, de vœux et de victimes, comme un sacrificateur. Froissés dans leurs intérêts, humiliés dans leur orgueil par la hauteur de Flamininus, qui n'avait pour eux que de dures paroles, ils en vinrent à la pensée de punir tant d'ingratitude et d'amener en Grèce un allié qui perdrait moins vite la mémoire.

Thoas, le personnage le plus influent parmi eux, fut envoyé auprès du roi de Syrie, Antiochus III, dont la haine contre les Romains, avivée par Annibal, était bien connue, et l'engagea à placer en Grèce le théâtre de la guerre. Les Étoliens, disait le député, lui en donneraient tous les peuples pour alliés. Il revint avec un envoyé d'Antiochus, qui, magnifiquement, étala les plus éclatantes promesses : les forces de l'Asie, les éléphants de l'Inde, et assez d'or pour acheter Rome même. Flamininus fit d'abord avertir les Étoliens par des gens d'Athènes, qui engagèrent le Panétoicon à persister dans sa première alliance. Le conseil ne plut pas ; Flamininus vint lui-même et ne réussit pas mieux ; Thoas et sa faction firent décréter, en présence même du général romain, la guerre contre Rome. Et comme il demandait une copie de ce décret : Bientôt, lui dit le stratège Damocritos avec une folle insolence, bientôt je vous rendrai réponse de mon camp des bords du Tibre.

Les Étoliens ne s'en tinrent pas à des discours. Ils commencèrent les hostilités avec leur vivacité habituelle, et firent en un même jour, sans déclaration de guerre, une triple attaque sur Chalcis, Démétriade et Sparte. Ils échouèrent devant Chalcis, mais prirent Démétriade. Appelés dans Sparte par Nabis, ils s'y présentèrent comme des alliés, puis égorgèrent le tyran, envahirent son palais, prirent ses trésors et pillèrent la ville. Les Lacédémoniens indignés s'armèrent contre ces bandits, tuèrent les uns, chassèrent les autres. Philopœmen saisit habilement cette conjoncture ; il courut à Sparte avec une armée et la fit entrer dans la ligue. Les Lacédémoniens, en reconnaissance, lui envoyèrent 120 talents qu'avait produits la vente des biens de Nabis. Il leur conseilla de garder leur

argent pour acheter le silence des gens qui, par leurs discours dans le conseil, jetaient le trouble et la confusion dans la ville.

Restait Antiochus, l'espoir des Étoliens; il arriva. Mais ce fut le moment pour les uns et les autres de reconnaître leurs mutuelles fanfaronnades et leur commune faiblesse. Tous ces alliés promis par les Étoliens à Antiochus se réduisirent aux Magnètes, aux Athamanes, à quelques habitants de l'Élide et de la Béotie. Pour lui, au lieu de millions d'hommes, il en amenait dix mille qu'il ne put solder qu'en empruntant à gros intérêts, et qu'il demanda aux Étoliens de nourrir. En s'unissant étroitement avec le roi de Macédoine, suivant le conseil d'Annibal, il pouvait propager en Grèce un incendie difficile à éteindre : loin de là, il blessa Philippe par des actes insultants et des propositions insensées. Il parla des droits qu'il tenait de Séleucus, et soutint les ridicules prétentions au trône de Macédoine du fils d'Amynder. Dans sa fuite précipitée, Philippe n'avait pu rendre les derniers honneurs à ses soldats tombés à Cynocéphales. Antiochus recueillit leurs ossements dans un tombeau qu'il fit élever par son armée. Cette pieuse sollicitude était pour le Macédonien un amer reproche ; il répondit à toutes ces provocations en envoyant demander à Rome qu'on lui permit de combattre¹. Le roi de Syrie essaya cependant de faire déclarer les Achéens pour lui; et dans un panachaïcon tenu à Corinthe, son ambassadeur, avec l'emphase asiatique, fit la nombreuse énumération des peuples qui, de la mer Égée à l'Indus, s'armaient pour sa cause. Tout cela, répondit Flamininus, ressemble au festin de mon hôte de Chalcis. Au cœur de l'été, sa table était couverte des mets les plus variés, des gibiers de toute espèce ; ce n'étaient que les mêmes viandes déguisées par un art habile. Regardez bien, et, sous ces noms menaçants de Mèdes, de Cadusiens, etc., vous ne trouverez toujours que des Syriens. L'activité de Flamininus fit échouer une conspiration à Athènes ; mais Chalcis, qu'il n'eut pas le temps de secourir, ouvrit ses portes, et l'Eubée tout entière fit défection. La Béotie, agitée par quelques hommes perdus de dettes, l'Élide et les Athamanes, toujours fidèles aux Étoliens, suivirent cet exemple.

Cependant Annibal continuait au roi les mêmes conseils. Ce ne sont pas, disait-il, tous ces peuples sans force qu'il faut gagner, mais Philippe de Macédoine ; s'il refuse, écrasez-le entre votre armée et celle que Séleucus commande à Lysimachie. Appelez enfin d'Asie vos troupes et vos vaisseaux; que la moitié de votre flotte stationne devant Corcyre, l'autre dans la mer Tyrrhénienne et marchez sur l'Italie². Mais, dans ce vaste plan, les Étoliens et leurs petits intérêts disparaissaient ; ils firent perdre la campagne à reprendre l'une après l'autre les villes de Thessalie, et, durant l'hiver, Antiochus, malgré ses quarante-huit ans, oublia, dans les plaisirs d'un nouvel hymen, qu'il jouait contre les Romains sa couronne. Le Sénat eut le temps d'achever ses préparatifs.

Au printemps de l'année 191, le consul Acilius Glabion passa l'Adriatique et pénétra par l'Épire et la Thessalie jusqu'au mont Cæta, dont l'extrémité forme le défilé des Thermopyles. Antiochus, qui venait d'échouer en Acarnanie contre le plus faible des peuples grecs, espéra défendre le passage avec ses dix mille hommes. Caton, lieutenant consulaire, surprit deux mille Étoliens postés sur le

¹ Tite Live, XXXV, 47. Cependant Philippe dit (XXXIX, 26) qu'Antiochus lui avait offert 5000 talents, 50 vaisseaux pontés, et la cession de toutes les villes grecques qui lui avaient auparavant appartenu. Mais Antiochus fit sans doute ces offres ou trop tôt ou trop tard, car Philippe voyait clairement l'avantage que Rome tirait de toutes ces guerres, témoin son discours à Nicandre, *ap.* Polybe, XX, fr. 7.

² Tite Live, XXXVI, 5.

Callidrome pour défendre le sentier d'Éphialte ; à la vue des cohortes romaines descendant de l'Œta, le roi, qui avait arrêté Acilius devant ses lignes, dans le défilé, s'enfuit à Élatée, puis à Chalcis, et de là à Éphèse. La bataille des Thermopyles coûta au consul cent cinquante hommes (juillet 491). *Qu'Athènes nous vante maintenant sa gloire, s'écriaient les Romains : dans Antiochus nous avons vaincu Xerxès.*

Pour stimuler le zèle de Philippe, le Sénat lui avait abandonné d'avance toutes les places dont il pourrait s'emparer. Tandis qu'Acilius, tournant ses forces contre les Étoliens, s'obstinait aux sièges d'Héraclée et de Naupacte, Philippe faisait de rapides progrès. Déjà il avait conquis quatre provinces : l'Apéranthie et le pays des Dolopes, des Perrhœbes et des Athamanes ; mais Flamininus veillait sur lui. Il accourt à Naupacte, montre au consul le danger, et le décide à accorder aux Étoliens une trêve qui désarme le roi de Macédoine. Quelque temps auparavant, il avait aussi arrêté une expédition des Achéens contre Messène ; et, en laissant entrer cette ville dans la ligue, il avait statué qu'elle pourrait recourir, pour tous ses différends, au Sénat ou au tribunal de l'habile homme qui restait son principal agent en Grèce : tribunal partial ouvert à toutes les plaintes contre les Achéens. Déjà Flamininus ne ménageait plus ce peuple. Ils avaient enlevé l'île de Céphallénie aux Athamanes. *Comme la tortue retirée sous son écaille, vous serez invulnérables,* leur dit-il, *tant que vous ne sortirez pas du Péloponnèse ;* et il leur reprit Céphallénie¹.

A Éphèse, Antiochus avait retrouvé sa sécurité ; L. Scipion alla l'y chercher, et, par la victoire de Magnésie, le rejeta au delà du Taurus (190). L'an d'après, Manlius Vulso brisa, par ses victoires sur les Galates, la dernière résistance de l'Asie Mineure ; cette contrée appartint alors à Rome, sous la servile royauté d'Eumène de Pergame.

On avait accordé une trêve aux Étoliens. Après qu'on se fut débarrassé d'Antiochus, on reprit contre eux la guerre avec activité. Vaincus, ils envoyèrent au consul des députés pour demander la paix : ils consentaient à s'en remettre à la foi romaine. C'étaient les termes qu'exigeait le sénat. Mais quand le consul Manius Acilius leur eut expliqué que cela voulait dire : livrer à Rome ceux qui avaient fomenté la guerre, ils se récrièrent et déclarèrent que c'était contraire à la coutume des Grecs. *Ici Manius, haussant le ton, moins par colère que pour faire sentir aux députés à quoi les Étoliens étaient réduits et leur inspirer une extrême terreur : Il vous sied bien, vraiment, petits Grecs, de m'alléguer vos usages, et de m'avertir de ce qu'il a me convient de faire, après vous être abandonnés à ma foi. Savez-vous qu'il dépend de moi de vous charger de chaînes ?* — Et sur-le-champ il en fit apporter, ainsi qu'un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mit au cou. Phénéas et les autres députés furent si effrayés que leurs genoux ployaient sous eux. Quelques tribuns qui étaient présents prièrent Manius d'avoir des égards pour le caractère d'ambassadeur dont ces Grecs étaient revêtus, et de ne pas les traiter avec rigueur. Le consul se radoucit et laissa parler Phénéas... (Polybe)

Les Étoliens se débattaient en vain : il fallut en passer par les conditions que le Sénat imposait. Ils durent reconnaître la suprématie de Rome, avoir mêmes amis et mêmes ennemis, livrer leurs armes et leurs chevaux, payer une contribution de 1000 talents, enfin remettre aux Romains, comme garantie, quarante otages désignés par le Sénat.

¹ Tite Live, XXXIV, 32.

Encore un nom rayé de l'histoire.

Ce rude coup frappé près d'eux, et sur les premiers amis de Rome, était un avertissement pour les Achéens, désormais à découvert de tous côtés. Leur rôle devenait difficile. Différents systèmes de conduite étaient soutenus dans leur assemblée. Il n'est pas possible, leur disait Aristène, que vous restiez les amis des Romains, en leur présentant à la fois le caducée et la lance. Si nous sommes assez forts, marchons contre eux, sinon obéissons. Il y a deux buts à toute politique : le beau et l'utile. Ne peut-on atteindre l'un, qu'au moins on saisisse l'autre. Ou bien montrons que nous sommes assez forts pour ne pas obéir ; ou, si nous obéissons, que ce soit de bonne grâce et avec empressement. Philopœmen se refusait à mettre cette bonne grâce dans la servitude. Il ne se faisait pas illusion au point de croire sérieusement à la durée de la ligue ni à son indépendance : Quand les Romains, dit Polybe, exigeaient une chose conforme aux lois et aux traités, sur-le-champ et sans chicane il l'exécutait. Mais quand leurs prétentions passaient ces bornes, il voulait que d'abord on leur fit connaître les raisons qu'on avait de ne pas s'y rendre, ensuite qu'on en vint aux prières et qu'on les suppliât de se renfermer dans les traités; s'ils demeuraient inflexibles, qu'on prît les dieux à témoin de l'infraction et que l'on obéît... Devons-nous nous unir de toutes nos forces à des maîtres, disait-il encore, et subir sans opposition les ordres les plus durs, ou bien nous roidir tant que nous pourrions et retarder notre esclavage ? ... Il viendra, je le sais, un temps pour les Grecs où il faudra obéir, mais ce temps, faut-il en accélérer la venue ou la retarder ? ... Es-tu donc, disait-il encore un jour à Aristène, es-tu donc si pressé de voir le dernier jour de la Grèce ? Ces deux politiques, ajoute Polybe, étaient sages et sûres. Mais, à côté de ces deux partis, qu'une nuance seulement séparait, il y en avait un troisième que bientôt nous entendrons s'exprimer par la bouche de Callicratès, un de ces lâches prêts à subir toutes les hontes en échange des faveurs de Rome.

Se renfermer dans le Péloponnèse pour y vivre aussi libres que possible et éviter d'y introduire les Romains, tel était le but de Philopœmen. Pendant la guerre d'Antiochus, il arriva que Sparte, toujours mal disposée pour la ligue, essaya de s'en détacher. Le préteur achéen Diophanès marcha contre elle et appela à son secours Flamininus. Malheureux ! lui dit Philopœmen, garde-toi donc d'appeler les Romains parmi nous ! Et comme Diophanès ne tenait pas compte de ses remontrances, il s'enferma dans Sparte et la défendit, même contre les Achéens. Une autre fois, le Sénat pria les Achéens de faire rentrer les bannis dans Sparte. Philopœmen s'y opposa, non qu'il fût contraire à la cause de ces exilés, mais afin qu'ils n'eussent pas cette obligation à Rome.

Lorsque Lacédémone, qui, de ses anciennes institutions, gardait, même dans sa décadence, un vif sentiment de nationalité, demanda au Sénat de la délivrer du joug de l'alliance achéenne, Philopœmen sévit contre elle avec une rigueur qui indigna Plutarque. Pour la première fois il impute à son héros injustice et cruauté : Philopœmen avait mis à mort quatre-vingts Spartiates, ou même trois cent cinquante selon un autre historien; il avait abattu les murailles de la ville, détruit ses institutions, donné une portion de son territoire aux Mégalo-politains, transporté en Achaïe une partie des citoyens et vendu trois mille autres à l'encan. Il avait voulu assouplir cette ville réfractaire, étouffer cette voix qui s'élevait dans le Péloponnèse contre la ligue et appelait les Romains.

Si la hauteur des sentiments de Philopœmen pouvait être douteuse on serait tenté de voir dans cette conduite un effet de la haine du Mégalo-politain contre

Sparte. On attribuerait à un motif semblable une modification fort grave qu'il apporta à la constitution de la ligue : je veux parler de la loi par laquelle l'assemblée, au lieu de se tenir exclusivement à Égion, serait convoquée à tour de rôle et successivement dans toutes les villes de la confédération. Philopœmen voulait par cette mesure donner satisfaction à ces cités, dont quelques-unes, comme Sparte, n'étaient pas encore faites à l'idée de reconnaître pour leur capitale et leur centre une petite ville perdue au bout du Péloponnèse, sans gloire dans le passé. Cette mesure était excellente, et peut-être, si Aratus l'avait prise, l'unité du Péloponnèse eût-elle été réalisée.

Il est certain que la ligue, grâce à Philopœmen, reprit assez de puissance et d'éclat pour qu'il lui arrivât des ambassades des rois d'Orient : de Séleucus Philopator, d'Eumène, de Ptolémée Épiphane. On accepta l'alliance de ces rois; mais point leurs dons. Eumène, perfide allié, avait envoyé 420 talents pour être placés à intérêts et produire une rente annuelle qui défrayerait les dépenses des membres du conseil achéen. Apollonidas de Sicyone rappela que la loi défendait aux Achéens de recevoir les présents des rois.

Rome avait vu de mauvais œil l'énergie déployée par Philopœmen, et des Lacédémoniens étaient venus se plaindre de la révolution violemment opérée chez eux ; le Sénat envoya des ambassadeurs pour décider lui-même ces questions. Appius Claudius se présenta dans l'assemblée générale des Achéens, accompagné des dénonciateurs spartiates que cette assemblée venait de condamner à mort. Lycortas, le père de Polybe, alors stratège, rappela la liberté proclamée aux jeux isthmiques par Flamininus et osa dire, aux applaudissements de tous les députés, que si Rome en Italie frappait de la hache les sénateurs campaniens, la ligue achéenne pouvait, dans le Péloponnèse, revendiquer un droit semblable contre les traîtres. A quoi Appius répondit qu'il conseillait fortement aux Achéens de se rendre le Sénat favorable, tandis qu'ils étaient encore maîtres de leurs actions, s'ils ne voulaient pas être bientôt réduits à agir malgré eux.

A Messène, Philopœmen avait protégé le parti démocratique, favorable à la ligue. Dès que l'oligarchie connut le bon accueil fait par le Sénat aux dénonciateurs spartiates, elle s'empessa d'envoyer son chef Dinocratès à Rome. Il revint accompagné de Flamininus, qui allait demander à Prusias la tête d'Annibal. Le Romain s'arrêta à Messène tout juste le temps nécessaire pour y produire une révolution. La ville rompit avec la ligue et envoya des troupes s'emparer de Coronis. Philopœmen, âgé de soixante-dix ans, et stratège pour la huitième fois, était alors malade de la fièvre à Argos ; à cette nouvelle, il part pour Mégalopolis et arrive le même jour, ayant fait vingt lieues d'une traite. Il rassemble un corps de cavalerie, marche à l'ennemi, le repousse, mais entouré par des forces supérieures, il est obligé de reculer et couvre lui-même la retraite des siens. Au passage d'un défilé, ceux-ci se retirant trop vite, il est abandonné au milieu des ennemis ; son cheval trébuche et le jette violemment à terre, où il reste privé de connaissance ; les Messéniens le saisissent, et quand il est revenu à lui, l'accablent d'indignes outrages. On l'emmène à Messène chargé de fers comme un criminel, et on le jette dans une prison souterraine, sans air et sans lumière. Bien des Messéniens s'intéressaient à lui. **On ne doit pas oublier**, disaient-ils, **qu'il nous a rendu la liberté en chassant le tyran Nabis**. Mais quelques-uns, pour plaire à Dinocratès, voulait qu'il fût mis à la torture. Cela eût pris du temps, et Dinocratès, redoutant un retour des Achéens, était pressé d'en finir. Aussi dès que, la nuit venue, les Messéniens se furent retirés, il fit ouvrir la prison et commanda à l'exécuteur d'y descendre pour porter du poison à Philopœmen. Le

captif était couché sur son manteau. En voyant la lumière et cet homme, debout devant lui, une coupe à la main, il se releva avec peine à cause de sa faiblesse, et prit le poison en demandant à l'exécuteur s'il ne savait rien de ses cavaliers, surtout de Lycortas. L'homme lui répondit que la plupart s'étaient sauvés. Philopœmen le remercia d'un signe de tête et, le regardant avec douceur : *Quelle satisfaction pour moi, dit-il, d'apprendre que notre malheur à des bornes !* (Plutarque)

La nouvelle de sa mort répandit la consternation, parmi les Achéens, mais aussi le désir de la vengeance. L'assemblée, réunie à Mégalopolis, élut Lycortas pour stratège et l'on courut à Messène, en mettant toute la campagne à feu et à sang. La ville effrayée ouvrit ses portes ; Dinocratès, sans attendre l'ennemi, se tua lui-même ; beaucoup de ses partisans l'imitèrent; ceux qui avaient demandé des tortures pour le glorieux captif furent condamnés à les subir : Lycortas fit pendre les uns et expirer les autres sous les verges. On brûla le corps de Philopœmen ; et, après avoir recueilli ses cendres dans une urne, l'armée partit de Messène, sans confusion, en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe militaire et triomphale. Les Achéens marchaient couronnés de fleurs, mais fondant en larmes ; ils étaient suivis des prisonniers messéniens chargés de chaînes. Polybe, fils de Lycortas, entouré des plus considérables d'entre les Achéens, portait l'urne, qui était couverte de tant de bandelettes et de couronnes, qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La marche était fermée par les cavaliers revêtus de leurs armes et montés sur des chevaux richement enharnachés. Ils ne donnaient ni des marques de tristesse qui répondissent à un si grand deuil, ni des signes de joie proportionnés à une si belle victoire.

Les habitants des villes et des bourgs qui se trouvaient sur leur passage sortirent au-devant des restes du grand homme, avec le même empressement qu'ils avaient coutume de lui montrer quand il revenait de ses expéditions, et après avoir touché son urne, ils accompagnèrent le convoi jusqu'à Mégalopolis. Beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfants, mêlés dans la foule, jetaient des cris perçants qui, de l'armée, retentissaient dans la ville. Les habitants répondaient à ces cris par des gémissements; car ils sentaient bien qu'avec ce grand citoyen ils avaient perdu leur prééminence parmi les Achéens. (Plutarque)

Petite affaire que cette mesquine prééminence ! La véritable perte fut celle que fit la Grèce du dernier soutien de sa dignité. Comme on dit que les mères aiment mieux le fils qu'elles ont porté dans l'âge mûr, la Grèce avant enfanté Philopœmen dans sa vieillesse, après tous les grands hommes qu'elle avait déjà produits, l'aima d'un singulier amour et l'appela le dernier de ses enfants.

Après lui, les hommes qui mettaient dans Rome l'espérance de leur fortune levèrent la tête, et la trahison parla à haute voix. Callicratès, envoyé à Rome, dit en plein sénat : *Pères conscrits, c'est à vous-mêmes qu'il faut vous en prendre, si les Grecs ne sont pas plus dociles à vos ordres. Il y a dans toutes les républiques deux partis : l'un qui conseille d'oublier les lois, les traités, et toutes les autres considérations, lorsqu'il s'agit de vous plaire; l'autre qui prétend que l'on doit s'en tenir aux lois et aux traités. L'avis de ces derniers est beaucoup plus agréable au peuple et vos partisans sont méprisés et sans honneur. Mais si le Sénat romain donnait quelque signe de désir sur ce point, aussitôt les chefs embrasseraient son parti, et la crainte ferait marcher le reste. Le Sénat répondit qu'il serait à souhaiter que dans chaque ville les magistrats ressemblassent à Callicratès. Cet homme, revenu dans sa patrie, avec des lettres du Sénat, fut élu stratège (179). Rome pouvait donc, sans crainte, laisser la ligue vivre quelques*

jours encore de cette vie misérable, tandis qu'elle allait porter le coup décisif à la puissance renaissante de la Macédoine.

Chapitre XXXVIII – Troisième guerre de Macédoine (171-168)

I. Derniers jours de Philippe ; Persée

La défaite d'Antiochus et la ruine des Étoliens avaient satisfait l'orgueil humilié de Philippe, mais lui avaient enlevé les seuls auxiliaires qui auraient pu le sauver. Il restait seul maintenant en face de Rome ; et, aux outrages qu'elle lui prodiguait, il devait comprendre que sa ruine était résolue. Pour prix de son alliance durant la guerre d'Antiochus, le Sénat lui avait abandonné les conquêtes qu'il pourrait faire ; à peine la victoire des Thermopyles eut-elle été gagnée qu'on arrêta ses progrès. Il allait prendre Lamia, en Thessalie ; Acilius lui ordonna d'en lever le siège ; il avait conquis l'Athamanie, on laissa aux Étoliens le temps de l'en chasser. Trop bien surveillé dans la Grèce, il se détourna sur la Thrace, et y fit à petit bruit des conquêtes importantes. Les villes maritimes d'Ænos et de Maronée reçurent ses garnisons¹. Mais, de ce côté, Eumène épiait toutes ses démarches et le dénonça à Rome. Dès qu'on sut que les bannis de Maronée et d'Ænos y étaient bien accueillis, des Thessaliens, des Magnètes, des Athamanes, etc., accoururent², et le Sénat envoya trois commissaires, qui, pour montrer à tous les Grecs son humiliation et sa faiblesse, forcèrent le roi à comparaître devant eux comme un accusé ordinaire³. Il leur avait enlevé, disaient les Thessaliens, cinq cents jeunes gens des premières familles; il avait ruiné le port de Thèbes, en Phthiotide, au profit de Démétriade, et tendu des pièges à tous les députés envoyés par eux à Flamininus. Comme des esclaves tout à coup affranchis, répliqua le roi, ces gens ne savent user de la liberté que pour insulter leur maître ; au reste, ajouta-t-il fièrement, le soleil ne s'est pas encore couché pour la dernière fois⁴. Est-il nécessaire de dire que les commissaires prononcèrent contre lui (185) ? Tite Live et Polybe l'accusent d'une cruauté qui était habituelle à tous ces rois⁵, et le premier raconte en preuve une histoire où l'on voit combien la vie de ce temps était dure : Philippe avait fait tuer un des principaux Thessaliens et ses deux gendres. Les veuves avaient chacune un fils en bas âge; l'une refusa de se remarier; l'autre épousa Poris, le plus considérable des citoyens d'Inia en Chalcidique, et mourut après lui avoir donné plusieurs enfants. Sa sœur, Théoxène, afin de veiller de plus près à l'éducation de ses neveux, unit sa destinée à celle de Poris et fut une véritable mère pour tous ses enfants. Survint un ordre du roi prescrivant que les fils de ceux qu'il avait fait périr lui fussent remis. C'était la mort ou l'infamie qui les attendait. Théoxène déclara qu'elle les tuerait plutôt que de les livrer, et Poris essaya de fuir. Il s'embarqua de nuit avec tous les siens pour les conduire à Athènes : mais le vent était contraire; quand le jour parut, ils se trouvaient encore en vue du port, et un navire courut à leur poursuite. Théoxène, prévoyant ce danger et résolue à y soustraire ses enfants, avait emporté des armes et du poison. La mort, leur dit-elle, est notre unique ressource : voici deux moyens d'y arriver. » Les uns

¹ Le commissaire Fabius Labéo avait eu soin, en marquant, après Cynocéphales, la limite de la Macédoine du côté de la Thrace, de suivre l'ancienne voie royale, qui jamais ne se rapprochait de la mer (Tite Live, XXXIX, 27). Cet écrivain, qui copie souvent Polybe, sans le dire, peut dans une certaine mesure tenir lieu de bien des pages de l'historien grec que nous avons perdues.

² Polybe, XXIV, 4. II y en eut de tant de peuples, qu'il fallut trois jours pour les entendre.

³ *Tanquam reus* (XXXIX, 25).

⁴ *Nondum omnium dierum solem occidisse* (Tite Live, XXXIX, 26).

⁵ Polybe, XXIV, 6. Naturellement, Tite Live est très proluxe sur les débauches et la cruauté de Philippe.

prennent le poison, d'autres le poignard ; elle les jette mourants à la mer et s'y précipite elle-même avec son époux¹.

Quelque accoutumé qu'on fût à de pareils destins, cette fin tragique d'une famille entière excita l'horreur, et le pieux historien veut que de ce jour les dieux aient marqué Philippe pour être leur victime. Rome allait se charger d'exécuter l'arrêt d'en haut.

L'intervention des dieux n'était pas nécessaire, la politique suffisait, et le roi la mettait contre lui par d'imprudentes démarches que Rome dut regarder comme des provocations. Il était bien d'ouvrir des mines, d'établir de nouveaux impôts, de favoriser le commerce : il ne l'était pas d'essayer d'accroître la population de son royaume par des procédés asiatiques qui soulevèrent contre lui des haines sans lui apporter beaucoup d'avantages. Les villes maritimes lui étaient peu affectionnées; il en transporta les habitants dans la Pæonie et les remplaça par des barbares. Sous prétexte de porter secours aux Byzantins, il fit une incursion dans l'intérieur de la Thrace, battit plusieurs petits rois et ramena de ce pays une colonie nombreuse, où il espérait recruter des soldats. Prusias était en guerre contre le roi de Pergame, il lui envoya des auxiliaires ; et, se souvenant des plans d'Annibal, il excita, par de secrets émissaires, les barbares du Danube à se liguier avec lui pour marcher sur l'Italie. Leur chef promit de donner sa soeur en mariage au fils du roi. En vue d'appuyer ces négociations et d'assurer son influence dans la Thrace, il fonda la ville de Philippopolis sur les bords de l'Hébre, non loin de l'Hæmus. On disait que du haut de cette montagne le regard embrassait le Pont-Euxin, l'Adriatique, le Danube et les Alpes. Philippe voulut la gravir pour reconnaître de là le plus court chemin vers l'Italie, car, comptant peu sur la Grèce, qu'il connaissait bien, il rêvait de recommencer l'expédition d'Annibal. Il mit trois jours à atteindre la cime cachée dans un épais brouillard et y éleva deux autels à Jupiter et au Soleil, mais il ne vit rien que les plaines fécondes de la Mœsie et de la Thrace². Quand il redescendit, la nouvelle de cette étrange expédition, de cette impuissante menace, courait déjà vers Rome. Quelque temps auparavant, Philippe, pour endormir la vigilance du Sénat, lui avait envoyé son fils Démétrius, que son séjour à Rome comme otage et des prévenances calculées avaient rendu tout dévoué aux intérêts romains. Avec son habileté meurtrière, le Sénat, jetant la division et la haine jusque dans la maison royale, répondit qu'il pardonnait au père par considération pour le fils. Démétrius devait payer de sa vie ces perfides égards³.

Chaque jour Philippe se faisait lire son traité avec les Romains pour nourrir son ressentiment. Ses émissaires étaient revenus des bords du Danube. Une peuplade nombreuse et renommée par son courage, les Bastarnes, acceptait ses offres. Il promettait à ces barbares une route sûre par la Thrace où il avait imprimé la terreur de ses armes, il leur assurait des vivres, une solde de guerre et des terres fécondes dans le pays des Dardaniens. Ce dernier peuple détruit, il comptait pousser les Bastarnes sur l'Italie, tandis que lui-même soulèverait la Grèce et appellerait tous les rois à la liberté.

Mais la sinistre prévoyance du Sénat allait porter ses fruits. Démétrios, de retour en Macédoine, y trouva une faction puissante qui voulait à tout prix la paix et qui

¹ Tite Live, XL, 4.

² Tite Live, XL, 22.

³ Polybe, XXIV, fr. 1 et 5. On fit entendre à Démétrius que les Romains le mettraient bientôt sur le trône de Macédoine.

plaça à sa tête l'ami des Romains. Les partisans de la guerre avaient pour chef un frère aîné de Démétrius, Persée, qui, né d'une femme de basse naissance, craignait que Philippe ne laissât sa couronne à Démétrius. Pour perdre ce rival, il le peignit au roi comme un traître pressé, par Flamininus et par son ambition, de lui ravir le pouvoir. Le malheureux père hésitait entre ses deux enfants. Mais un jour Persée accourt ; dans un tournoi, son frère, dit-il, a voulu le tuer, et la nuit suivante il a assailli sa demeure avec des gens armés. D'ailleurs il veut fuir chez les Romains pour revenir sans doute avec les légions. Philippe interroge ; le crime semble prouvé ; et le jeune prince ayant tenté de s'enfuir à Rome, le roi se résolut à le faire secrètement périr. Invité par le gouverneur de la Pæonie, dépositaire des ordres du père, à un repas de sacrifice, Démétrius se rendit à Héraclée où se faisait la fête. On mêla du poison aux viandes sacrées, et, comme la douleur lui arrachait de grands cris, on l'étouffa sous des couvertures (182). On dit que plus tard Philippe reconnut son innocence, et que la douleur le conduisit au tombeau (179).

II. Persée (177-168)

Les Romains ont voulu déshonorer Persée après l'avoir vaincu. Leurs historiens ont usé contre lui du droit de la guerre, *væ victis*, et les modernes ont fait comme eux. Mais Tite Live n'accuse-t-il pas Annibal d'impéritie? Cependant il vante dans Persée la pureté des mœurs, la majesté toute royale de sa personne, son habileté dans les exercices et les travaux de la paix et de la guerre¹. Il l'accuse vaguement d'avoir tué sa femme, et lui reproche le meurtre de Démétrius. Mais, d'après son récit même, Persée devait se croire véritablement menacé. Il le représente comme un avare tenant plus à ses trésors qu'à sa couronne; et quand les villes de Macédoine vinrent spontanément lui offrir des subsides, il les refusa² ; quand Cotys l'eut servi six mois avec deux mille auxiliaires, il lui donna pour sa cavalerie 100 talents de plus qu'il ne lui en avait promis. Nous verrons plus loin si rien ne justifie sa conduite avec Gentius et les Bastarnes. Dans son royaume, Persée sut gagner l'affection et le dévouement de ses sujets ; au dehors, il releva si haut la considération de la Macédoine, que pendant dix années il tint les regards du monde fixés sur lui³. Quant aux meurtres qu'on lui attribue, ou bien les preuves manquent, comme pour l'histoire de Rammius de Brindes ; ou bien ils rentrent dans cette politique de perfidies et d'assassinats que suivaient alors tous les rois et Rome elle-même. Ceux qui avaient fait tuer Annibal, Philopœmen et Brachyllas étaient mal venus à lui reprocher l'assassinat d'Eumène. On a mis en doute jusqu'à son courage. Mais il se trouva à tous les combats, conduisit toutes les expéditions, en Thrace, en Illyrie, en Épire, contre les Dardaniens et l'Étolie. A Pydna, il avait été blessé la veille, et il se jeta sans cuirasse au milieu de sa phalange rompue. Persée n'était donc ni meilleur ni pire que les principaux personnages de son temps.

¹ Tite Live, XLI, 2: *nihil paternæ lasciviæ*, etc. Il copie ici Polybe (XVI, fr. 5), comme dans presque tout ce qu'il dit de la Grèce et de l'Orient, mais en recouvrant de son style éclatant la phrase souvent terne de l'écrivain grec.

² *Legationes civitatum venerant ad pecunias.... et frumentum pollicendum, ad bellum* (XLII, 55). A son avènement, il remit à ses sujets tout ce qu'ils devaient au fisc, restitua aux bannis leurs biens confisqués, et jusqu'aux revenus touchés en leur absence (Polybe, XXVI, fr. 5).

³ *Ipsius Persei.... celebrari nomen* (XLII, 48).

Philippe avait, dit-on, voulu laisser le trône au neveu de son ancien tuteur, Antigone. Persée se hâta de faire disparaître un rival dangereux. Mais il se garda de rompre en face avec le Sénat; il mit à ses pieds sa couronne, renouvela le traité conclu avec son père et durant six années ne parut occupé que du soin de détourner de lui l'attention de Rome. Cependant il sentait qu'une menace était toujours suspendue sur sa tête et que les causes qui avaient amené la seconde guerre de Macédoine en préparaient une troisième. L'achèvement de l'œuvre commencée en Grèce par Flamininus exigeait la ruine du royaume macédonien. Les sénateurs romains n'étaient pas hommes à se demander si cela serait une chose honnête. Il suffisait qu'elle parût une chose utile, et ils ont eu l'art, souvent pratiqué depuis, de faire de leur victime l'agresseur. Persée n'a jamais conçu la folle pensée de jouer le rôle d'Annibal ou d'essayer celui d'Antiochus. Il ne disposait même pas des ressources que son père possédait au moment de ses premiers combats contre Rome. Il ne pouvait donc songer qu'à organiser la défense de ses États dans le silence et l'ombre ; mais il la prépara énergiquement¹.

Son père lui avait laissé un trésor bien rempli ; il l'augmenta, et amassa assez de richesses pour soudoyer pendant dix ans dix mille mercenaires. Il n'avait pas de flotte; en créer une eût été une déclaration de guerre : il y renonça; mais il ruina toutes ses villes maritimes qui n'étaient pas en état de se défendre. Dans ses arsenaux il réunit de quoi équiper et nourrir trois armées². Par ses expéditions en Thrace, Philippe avait recruté et aguerris ses troupes ; il les exerça en écrasant les Dolopes, qui voulaient se mettre sous la protection de Rome, et il put compter sur quarante-cinq mille bons soldats. Enfin, pour réunir autour de lui tous les Macédoniens, il ouvrit les prisons, remit les sommes dues au fisc et rappela les bannis; des édits publiquement affichés à Delphes, à Délos et dans le temple de Minerve-Itonienne, leur promirent sûreté pour leur personne et la restitution de leurs biens.

Philippe n'avait jamais pu faire oublier aux Grecs sa cruauté. Persée envoya à toutes les villes des ambassadeurs pour demander l'oubli du passé et une sincère alliance. Prévenant par ses bienfaits leur amitié, il rendit aux Athéniens et aux Achéens ceux de leurs esclaves auxquels Philippe avait ouvert un asile dans son royaume. La Thessalie était incapable de se gouverner; il profita de ses divisions, soutint les pauvres contre les grands, les débiteurs contre leurs créanciers, et des garnisons macédoniennes rentrèrent dans la plupart des villes d'où les Romains les avaient chassées. L'Épire ne s'était tournée qu'à regret contre Philippe ; il la ramena secrètement dans son alliance. Les Béotiens avaient rejeté l'amitié de son père ; ils acceptèrent publiquement la sienne par un traité qu'on afficha à Thèbes, à Délos et à Delphes. Sans quelques avisés et prudents personnages, l'Achaïe faisait de même, et c'est à lui que les Étoliens s'adressaient quand leur pays était troublé. Genthios, petit roi d'Illyrie, qu'effrayaient le voisinage et les menaces des Romains, promit des secours en échange de quelques subsides, et Cotys, roi des Thraces-Odryses, s'engagea à partager tous ses périls. Le roi de Syrie lui donna pour épouse sa sœur qu'une flotte rhodienne lui amena ; Prusias, son beau-frère, n'attendait qu'une occasion d'attaquer en Asie le protégé du sénat, Eumène, qui trouvait bien lourde l'amitié

¹ Tite Live, XLI, 15.

² Tite Live, XLII, 12 ; Plutarque, *Æmil.*, 8.

de Rome et tâchait de regagner celle d'Antiochus¹. Rhodes, mal récompensée de ses services, et qui dans le soulèvement des Lyciens contre elle reconnaissait la main du Sénat, se rapprochait de Persée. Ce prince eut à Samothrace, durant plusieurs jours, une secrète entrevue avec les députés des villes d'Asie². A Carthage, le Sénat reçut la nuit, dans le temple d'Esculape, ses ambassadeurs³. Enfin, trente mille Bastarnes approchaient, et le bruit de leur marche jetait l'effroi en Italie.

Ainsi, ce que n'avait pas fait Annibal, Persée semblait prêt à l'accomplir. Encouragé par cette haine universelle que l'ambition de Rome avait soulevée, il marcha plus hardiment. Pour montrer aux Grecs les enseignes macédoniennes, qu'ils n'avaient pas vues depuis vingt ans, il pénétra avec une armée, sous prétexte de sacrifices à Apollon, jusqu'au temple de Delphes. En Thrace, en Illyrie, le Sénat avait des alliés, il dépouilla le Thrace Abrupolis, et fit tuer le chef illyrien Arthétauros.

Deux Thébains voulaient retenir la Béotie dans l'alliance de Rome, ils tombèrent sous les coups de meurtriers inconnus. Eumène, alarmé de cette résurrection de la puissance macédonienne⁴, vint la dénoncer à Rome. Il révéla dans le Sénat les préparatifs de Persée, ses intrigues pour s'attacher partout le parti populaire, au détriment des amis de Rome, ses crimes vrais ou supposés. Voyant, dit-il, que vous laissez le champ libre en Grèce et que rien n'a lassé votre patience, il se tient pour assuré de passer en Italie sans trouver un seul combattant sur son chemin. Eumène termina ce discours haineux par l'habituelle invocation aux dieux. A vous, Romains, de décider ce que réclament votre sûreté et votre honneur. Pour moi, il me reste à prier les dieux et les déesses de vous inspirer le désir de défendre nos intérêts et les vôtres.

Persée avait fait suivre Eumène en Italie par ses propres ambassadeurs; ils demandèrent à répondre et le firent avec hauteur, presque avec menace. Le roi, dirent-ils, est fort en peine de se justifier. Il tient à ce qu'on ne voie dans ses paroles ou dans ses actes rien d'hostile; mais, si l'on s'obstine à chercher un prétexte de guerre, il saura bravement se défendre. Les faveurs de Mars sont à tout le monde et l'issue de la guerre est incertaine.

Eumène, comblé de présents, parmi lesquels étaient les insignes consulaires, la chaise curule et le bâton d'ivoire, retourna par la Grèce dans ses États, et Persée, certain qu'il monterait à Delphes offrir un sacrifice à Apollon, aposta sur le chemin des meurtriers. Pour donner accès à ce temple fameux, les Romains eussent construit une grande et large voie; les Grecs ne s'étaient pas donné ce souci. Au-dessus de Cirrha, la route s'élevait rapidement et, en un certain endroit, près d'une mesure, se réduisait à un sentier qu'un éboulement venait de rétrécir encore. Quatre brigands se cachent derrière les ruines et y attendent le

¹ Les progrès de Philippe et de Persée en Thrace l'avaient rattaché à la cause de Rome. Cependant il offrit à Persée de lui vendre sa neutralité 500 talents, ou ses secours 1500. *Après une belle et sainte lutte d'avarice, dit Polybe, ils se séparèrent à avantage égal, comme deux vaillants athlètes* (XXIX, 2, 5 et 9). Mais j'ai peine à croire à cette affirmation de Polybe qui répète un bruit, plus qu'il ne raconte un fait.

² Tite Live, XLII, 25. Cependant elles n'eurent pas le courage de se déclarer; en 170, les députés d'un grand nombre d'entre elles vinrent à Rome. Pour les Rhodiens, le Sénat leur avait déclaré qu'il ne leur avait pas donné les Lyciens comme sujets, mais comme amis et alliés (Polybe, XXVI, 5).

³ Tite Live, XLI, 22.

⁴ Abdère, Cénos, Maronée, et, au delà du détroit, Lampsaque, appartenaient à Persée; la domination macédonienne reprenait donc pied en Thrace et dans l'Asie Mineure (Tite Live, XLIII, 6).

roi, qui arrivait, suivi de ses amis et de ses gardes. A mesure que l'on montait, la suite royale s'allongeait ; près de la mesure, Eumène se trouva seul en tête avec le chef étolien, Pantaléon. A cet instant, les bandits font rouler de grosses pierres, dont l'une frappe le roi à la tête, l'autre à l'épaule ; il tombe évanoui, on le croit mort, et tous, d'abord, s'enfuient ; même les assassins, qui ne croient pas avoir besoin de s'arrêter pour achever leur victime. Ils gravissent rapidement les pentes du Parnasse, et l'un d'eux les suivant avec difficulté, ils le tuent pour qu'il ne tombe pas vivant aux mains des gardes qui avaient reconnu leur petit nombre et s'étaient mis à leur poursuite.

Cependant l'Étolien était resté près du roi, le couvrant de son corps; les amis, les serviteurs, reviennent. On porte Eumène, toujours évanoui, à son vaisseau, de là à Corinthe et de Corinthe à Égine, en faisant passer le navire par-dessus l'isthme. On s'arrêta dans l'île et l'on garda un profond silence sur l'événement. Les Pergaméniens, qui avaient bien compris d'où le coup était parti, se trouvaient trop près de la Macédoine pour ne pas cacher les progrès du mal ou de la guérison. La nouvelle de la mort du roi courut à Pergame, et déjà Attale, son frère, réclamait la main de la reine et la couronne.

Un commissaire romain, Valerius, se trouvait alors en Grèce. Il vint rendre compte aux sénateurs de ce nouvel attentat, amenant avec lui deux témoins contre le roi de Macédoine. Le premier était l'hôtesse habituelle de Persée à Delphes, qui, sur une lettre de lui, avait mis à la disposition de ses gens la maison près de laquelle le crime avait été commis. Le second, Rammius de Brindes, chez qui descendaient les Romains de distinction allant d'Italie en Grèce et les députés des nations étrangères, déposa que, invité par Persée à le venir trouver, il en avait reçu les plus magnifiques promesses, à la condition d'empoisonner ceux des Romains logés dans sa maison que le roi lui désignerait. Persée, fort malmené par Tite Live, a naturellement trouvé des apologistes à outrance. Je ne puis lui accorder que l'assassinat d'Eumène ait été une invention des Romains ou une spéculation d'obscurs bandits. Supprimer le roi de Pergame était un coup fort utile où Persée trouvait en outre le plaisir de la vengeance : deux motifs qui, en ce temps-là, suffisaient. Je crois donc qu'il faut laisser à son compte l'aventure manquée de Delphes, sauf à concéder que Rammius, trouvé en Grèce au retour d'un voyage en Macédoine, a imaginé une fable qui expliquait sa présence à Pella, servait les projets de Rome et sa propre fortune. Car, d'après les habitudes romaines, cette délation devait lui rapporter beaucoup¹.

Persée devait-il prendre hardiment l'offensive et, dans l'espoir de soulever la Grèce, sortir de ses montagnes macédoniennes qui semblaient d'inexpugnables remparts ? Sans doute l'audace aurait pour quelque temps réussi, et son armée se serait grossie de quelques volontaires². Mais ces rois et ces peuples qui faisaient tant de vœux pour lui n'auraient osé lui donner un soldat. Antiochus, dont le frère était retenu comme otage à Rome, l'oubliait pour disputer à Philométor la Coélé Syrie ; et Masinissa, qui venait d'enlever à Carthage (174) une quatrième province avec soixante-dix villes, achetait le silence complaisant de Rome au prix de secours importants. Eumène avait entraîné Ariarathe ; Rhodes n'osait refuser au Sénat des vaisseaux ; Ptolémée en offrait. Tout manquait à Persée. Si Cotys, roi des Odryses, était pour lui, d'autres chefs thraces étaient

¹ Tite Live, XLII, 15-17. Persée fit déclarer au Sénat que la dénonciation de Rammius était calomnieuse.

² *In liberis gentibus plebs ubique onmis... erat ad regem Macedonesque inclinata*. Mais le parti aristocratique, partout soutenu par Rome, était aussi partout le plus fort.

pour Rome ; Gentius, prince cruel et débauché, voulait faire payer au poids de l'or une assistance dérisoire¹, et les Bastarnes demandaient pour les fantassins cinq pièces d'or par homme, dix pour les cavaliers, mille pour les chefs de bande. Ces auxiliaires rappelaient par leurs exigences les Galates de l'Asie Mineure dont les rois d'Orient avaient eu tant à souffrir ; Persée en conçut de vives défiances et traîna la négociation en longueur². Ainsi, au moment de la lutte, il se trouvait seul.

III. Bataille de Pydna (168)

Le Sénat n'envoya d'abord qu'un préteur avec cinq mille hommes. Mais sept commissaires précédaient l'armée; ils parcoururent la Grèce, où leur seule présence suffit pour détruire l'effet de six années de prudence et de concessions : preuve évidente de la fragilité de l'appui auquel on voudrait que Persée eût confié sa fortune. Dans la Thessalie, toutes les villes non occupées par les Macédoniens donnèrent des otages, que les Romains enfermèrent à Larisse. Dans l'Étolie, où de sanglantes dissensions³ enlevaient au peuple le peu de force qui lui restait, ils firent nommer stratège un de leurs partisans, et ils déportèrent en Italie tous ceux qu'on leur désigna comme ennemis de Rome; en Béotie, ils rompirent la ligue et regagnèrent toutes les villes à leur alliance ; dans le Péloponnèse, les Achéens, quelque temps incertains, promirent d'envoyer mille hommes à Chalcis pour la défendre ; enfin l'Acarnanie, l'Épire même, montraient un empressement de bon augure. Du haut de ses montagnes, Persée voyait ces courses, ces menées des ambassadeurs romains ; et il se laissait enlever la Grèce sans risquer pour elle un combat, comme si elle ne valait pas même l'honneur d'une bataille. Au lieu d'agir, il négociait ; et, après avoir provoqué son implacable ennemi, il s'arrêtait, perdant volontairement la seule chance qu'il eût, non de triompher, mais de tomber avec gloire, après avoir, quelque temps peut-être, ébranlé le monde.

Tandis que le préteur, avec sa faible armée, prenait position dans la Dassarétie, Persée envoyait deux ambassades en Italie et sollicitait une trêve, que Marcius, le chef de la députation romaine, se hâta de lui accorder, pour que le Sénat eût le temps d'achever ses préparatifs⁴. A Rome, on fit attendre durant cinq mois une réponse à ses députés ; mais dès que le printemps ouvrit la campagne, ils reçurent l'ordre de quitter l'Italie. Derrière eux, le consul Licinius débarqua près d'Apollonie. Il traversa sans obstacle l'Épire, l'Athamanie et les défilés de Gomphi ; Persée l'attendait au pied du mont Ossa, à l'entrée de la vallée de Tempé, le seul chemin pour passer de la Thessalie en Macédoine. Cette gorge étroite et longue où le Pénée se fraye avec effort un passage que lui disputent les derniers rochers de l'Ossa et de l'Olympe était dans l'antiquité le site le plus fameux pour ses beautés pittoresques et sa sauvage grandeur. C'est aux abords

¹ Polybe, XXIX, 7. Ce petit roi, dont on a étrangement grossi les forces, ne livra pas même un combat pour sauver sa province, qu'Anicius conquit en quelques jours. Quant à Cotys, il donna mille cavaliers et mille fantassins.

² Plutarque, *in Æmil.* Tite Live, XLIV, 26.

³ Voyez dans Tite Live, XLI, 25, le massacre de quatre-vingts des principaux citoyens : *idem furor et Cretenses lacerabat.*

⁴ Voyez dans Tite Live, XLII, 47, combien Marcius se félicite d'avoir trompé Persée par l'appât de cette trêve, d'avoir dissous la ligue béotienne, etc. Les vieux sénateurs blâmèrent cette politique punique.

de ce lieu poétique, à Sycurion, que se rencontrèrent pour la première fois les soldats de Persée et ceux de Rome. L'avantage ne fut pas pour ceux-ci. Licinius eut le dessous dans une escarmouche qui aurait pu devenir une bataille générale, si Persée avait engagé sa phalange. En repassant durant la nuit le Pénée, le Romain laissa sur l'autre rive plus de deux mille quatre cents des siens morts ou prisonniers.

La Grèce attentive applaudit à ce premier succès¹. Mais Persée s'arrêta et demanda la paix, offrant le tribut et l'abandon de ses conquêtes². Le consul vaincu exigea qu'il se remit lui-même et son royaume à la discrétion du Sénat. Cependant il ne sut pas justifier cette fierté de langage ; il éprouva un second échec près de Phalana, et alla hiverner en Béotie après la prise de quelques villes thessaliennes. Une victoire navale remportée à la hauteur d'Orée, et des succès en Thrace sur un lieutenant d'Eumène, terminèrent cette campagne en faveur de Persée. L'odieuse conduite du consul et du préteur Lucrétius, qui pillaient sans pudeur les alliés, accrut le mécontentement ; plusieurs cantons d'Épire³ se déclarèrent ouvertement pour Persée ; l'Étolie, l'Acarnanie, remuèrent.

Un nouveau consul, aussi incapable que le précédent, A. Hostilius, arriva. En traversant l'Épire, il faillit être enlevé par un parti ennemi. La campagne répondit à ces commencements ; Hostilius débuta par un échec, et perdit l'année à chercher un passage pour entrer en Macédoine. Partout Persée faisait face dans des positions inexpugnables. Les deux lieutenants qui attaquaient par mer et du côté de l'Illyrie ne furent pas plus heureux : l'un ne se signala que par le sac d'Abdère ; l'autre, Cassius, posté à Lychnidus, perdit six mille hommes dans une entreprise mal conduite contre Uscana. Dès qu'il sut les Romains retirés prématurément dans leurs quartiers, Persée courut châtier les Dardaniens, auxquels il tua dix mille hommes, et employa l'hiver à enlever plusieurs places de l'Illyrie, dans laquelle il fit six mille Romains prisonniers⁴. Il voulait fermer de ce côté les approches de la Macédoine, et décider peut-être la défection de Gentius. Le roi barbare demandait avant tout de l'argent : Persée refusa. L'Épire paraissait soulevée; il espéra entraîner aussi l'Étolie, et pénétra jusqu'à Stratos avec dix mille hommes. Mais les Romains étaient entrés dans la place.

Cette activité, ces succès, invitaient les peuples irrésolus à saisir l'occasion de se sauver avec lui : et ce fut le moment où les ambassadeurs affluèrent à Rome ! Athènes, Milet, Alabanda, la Crète, renouvelaient leurs promesses de services ou offraient des dons ; Lampsaque sollicitait le titre d'alliée. Les Carthaginois avaient offert un million cinq cent mille boisseaux de blé ; Masinissa en promettait autant, et en outre mille deux cents Numides et douze éléphants ; déjà il avait envoyé vingt-deux éléphants et deux mille auxiliaires⁵. Persée restait seul encore.

Cependant, grâce à l'impéritie des généraux, cette guerre devenait sérieuse ; l'inquiétude gagna Rome ; il fut défendu aux sénateurs de s'éloigner de la ville de plus d'un mille, soixante mille hommes furent levés en Italie, et le nouveau

¹ Tite Live, XLII, 63.

² Tite Live, XLII, 56-63.

³ On a dit l'Épire entière, mais les Molosses arrêtaient Persée sur les bords de l'Aoüs, eu 170, et Claudius leva six mille auxiliaires thesprotés et athamanes (Tite Live, XLIII, 3, 21). Marcius acheta aux Épirotes, en 169, les vivres nécessaires à l'armée de Macédoine.

⁴ Tite Live, XLIII, 3.

⁵ Rhodes, Samos, Chalcédoine, et du fond de la mer Noire, Héraclée du Pont avaient envoyé des vaisseaux (Tite Live, XLII, 55).

consul Martius emmena de nombreux renforts, afin de combler les vides faits dans l'armée par les congés que les consuls et les préteurs avaient vendus. Pour détruire l'effet des exactions dont les Grecs avaient été victimes, il se fit précéder d'un sénatus-consulte qui défendait de rien fournir aux généraux au delà de ce que le Sénat avait fixé.

Les monts Cambuniens et l'Olympe ferment au sud la Macédoine, où Marcius était décidé à porter la guerre : c'est une barrière formidable. Avant de l'aborder, il interrogea les gens du pays sur les routes, ou plutôt sur les sentiers abrupts qui y courent, s'assura de guides perrhèbes, puis tint un conseil de guerre. Les uns proposaient de passer par Pythion, entre l'Olympe et les monts Cambuniens ; d'autres, de tourner ces montagnes où Persée avait accumulé les moyens de défense et d'entrer dans le royaume par l'Élymée, à la passe des Quarante-Gués (Sarandaporos), que gardait la Vigla ou la Sentinelle. La route de Pythion conduisait au défilé de Pétra, que fermait une forteresse placée sur une aiguille de rocher, au-dessus de laquelle l'Olympe élève des cimes qui montent à 5000 mètres. Il eût été imprudent d'engager l'armée entière dans des gorges si aisées à défendre et qui menaient bien loin des magasins formés en Thessalie. En partant d'Olossona, on arrivait plus vite en Piérie par les *Kanalia* ; mais c'était un passage difficile à atteindre, pour une armée, et d'où il lui aurait été plus difficile encore de descendre, car elle aurait eu à longer quatre torrents qui avaient creusé, sur le versant oriental, d'impraticables ravines ; vues d'en bas, ces gorges montrent l'immense montagne comme entr'ouverte de la base au sommet. Quant au défilé de Tempé, un voyageur pouvait bien y passer, mais non pas une légion, si la moindre troupe le gardait : sur un espace de 5 milles, une bête de somme y trouve à peine l'espace nécessaire pour elle et son bagage¹.

Ces défenses naturelles accumulées sur la route par où venaient les Romains semblaient devoir leur interdire l'entrée de la Macédoine. En outre, tous les sentiers étaient gardés. Persée, avec une habileté qu'on a méconnue, avait placé dix mille hommes sur la Volustana, pour commander les deux défilés de Sarandaporos et de Pétra. Il en avait posté douze mille, avec Hippias, au-dessus du marais Ascuris, probablement sur le mont Sipoto, afin d'intercepter, de ce côté, les sentiers de la montagne. Il avait encore jeté des troupes dans la vallée de Tempé, et lui-même s'était établi à Dion, en arrière de ces défenses, pour les soutenir partout où elles faibliraient ; de peur d'être pris à revers par les équipages de la flotte romaine, il couvrit le littoral de sa cavalerie légère.

Marcius hésita quelque temps sur le point où il devait couper cette ligne formidable ; il se décida pour une entreprise audacieuse qui, par sa hardiesse même, devait donner de plus grands résultats, si elle réussissait. Il résolut de tourner avec sa cavalerie, ses éléphants, ses bagages et un mois de vivres, le vaste marais Ascuris, et de franchir le plateau d'Octolophe ou des Huit-Sommets, dont un, aujourd'hui appelé mont de la Transfiguration, mesure une altitude de 1481 mètres. *De là, dit l'historien, on aperçoit tout le pays, depuis Phila jusqu'à Dion, et toute la côte de la Piérie*². Pendant que le consul traverserait les

¹ D'après Polybe, qui avait suivi l'armée comme député des Achéens et à qui Tite Live (XLIV, 6) a emprunté son exacte description des lieux.

² M. Heuzey, qui a refait la route suivie par Marcius et qui croit avoir retrouvé l'emplacement de son camp au plateau de Livadhi, confirme les paroles de Tite Live. *De cette hauteur, dit-il, on voit à ses pieds tout le rivage de la mer, dans le lointain on découvre le vaste tour du golfe Salonique au*

montagnes, le préteur devait, avec sa flotte, menacer la côte et y faire des descentes. Marcius avait trente-sept mille hommes ; il en porta rapidement une partie contre la division d'Hippias, pour l'écraser ou la contenir. Un corps d'élite par lequel il fit tourner le marais Ascuris lui ouvrit, au sud, la route vers Rapsani, que défendait la forteresse Lapathonte ; un autre attaque, par l'ouest, les Macédoniens sur les hauteurs. Pendant deux jours on s'y battit, sans que le roi osât quitter la côte pour profiter de la dangereuse position où les Romains s'étaient placés. Ceux-ci s'en tirèrent à force d'audace. Tandis qu'Hippias, sous la pression de cette rude attaque, concentrait ses forces pour une résistance désespérée, Marcius, masquant ses mouvements par un cordon de troupes, se jeta à travers rochers et forêts sur le versant oriental de l'Olympe, d'où il descendit avec des dangers et des peines extrêmes dans les plaines de la Piérie¹. Ses communications étaient coupées, mais il avait forcé le passage et vaincu la nature.

C'était bien d'elle qu'il venait de triompher. **Les Romains**, dit le savant voyageur qui a suivi pas à pas les traces de l'armée de Marcius dans ces montagnes, sont descendus dans la Macédoine par des précipices. Je n'ai jamais rien vu de plus sauvage et de plus magnifique que les pentes du bas Olympe sur lesquelles ils s'engagèrent : c'est une forêt immense enveloppant de son ombre toute une région d'escarpements et de ravins. Dans des gorges boisées jusqu'au fond passent avec bruit des eaux claires et rapides. La vigueur et la variété de la végétation sont incroyables : les arbres de la plaine, qu'on est étonné de rencontrer si haut, les chênes verts et surtout d'énormes platanes montent le long des torrents jusqu'au milieu des châtaigniers et presque jusqu'aux sapins. On conçoit qu'en traversant ces impénétrables solitudes, toute une armée ait trompé l'ennemi qui la croyait retournée en arrière... Ces bois sont les restes de la forêt Callipeucè de Tite Live.... De Skotina² jusqu'au pied de la montagne, je cherchais à me figurer la large trouée ouverte à la hache et tout le désordre de cette armée qui déroulait, nous dit Tite Live, plutôt qu'elle ne descendait. La cavalerie, les bagages, les bêtes de somme, qui étaient le grand embarras, marchaient en avant avec les éléphants, qu'on faisait glisser à grand-peine sur des plans inclinés ; les légions venaient ensuite. De Skotina nous mimes au moins quatre heures pour arriver au pied des dernières pentes. Là, sur le bord de la plaine, s'élèvent quelques mamelons plantés d'oliviers, avec les ruines d'un petit monastère de la Panaghia. Ce sont les collines où le consul romain, après avoir employé trois jours à cette descente, fit enfin établir son camp ; l'infanterie occupait ces collines ; la cavalerie campait en avant au bord de la plaine³.

Une forte arrière-garde laissée sur les hauteurs avait caché au corps d'Hippias cette manoeuvre audacieuse. Ainsi, dix jours après avoir reçu l'armée des mains de son prédécesseur, Marcius avait arrêté ses plans, réuni ses vivres, livré deux combats dans l'Olympe et forcé l'entrée de la Macédoine ; c'est une belle page d'histoire militaire

fond duquel la ville se dessine avec ses murailles, puis les longues pointes de la Chalcidique et, par un beau temps, le mont Athos (Le Mont Olympe, p. 71).

¹ *Inenarrabilis labor.*

² M. Heuzey pense que la descente s'effectua dans la direction des villages actuels de Skotina et de Pandéléimone. Ce dernier est comme suspendu, au milieu des châtaigniers, au-dessus de la forteresse turque de Platamona, l'ancien Héracléion de Piérie.

³ Heuzey, *le Mont Olympe*, p. 75 et suiv.

Durant ces opérations, Persée était à Dion avec la moitié de ses troupes ; effrayé à la vue des légions¹, il abandonna la forte position qu'il occupait et se replia vers Pydna, en commettant l'impardonnable faute de rappeler à lui les corps qui gardaient les défilés. Aussitôt Martius s'en saisit : il était sauvé. Rassuré sur ses communications, le consul avança jusqu'à Dion, mais le manque de vivres et l'approche de l'hiver l'arrêtèrent ; il cessa les hostilités, et prit hardiment ses quartiers dans la Piérie. La Macédoine était enfin entamée.

Pour n'être point troublé sur la position qu'il avait prise, et, en même temps, pour assurer ses communications avec la Thessalie d'où il attendait ses convois, il fit enlever par ses lieutenants les petites places qui gardaient la vallée de Tempé, entre autres Phila, où Persée avait réuni de grands approvisionnements de blé. Se trouvant même trop en l'air à Dion, où la plaine de la Piérie commence à s'élargir, il se concentra derrière l'Énipée, qui lui offrait pour l'hiver une bonne ligne de défense. *Ce torrent, dit Tite Live, descend d'une gorge du mont Olympe. Faible en été, les pluies d'hiver en font un torrent impétueux. Il tourbillonne au pied de roches immenses, et dans le ravin où il s'engouffre, entraînant les terres, creusant profondément son lit, il a fait de ses deux rives des précipices.* Les habitants l'appellent l'*Abîme* (Vythos), et il mérite ce nom.

Le bruit de ces succès arrivait à Rome quand les députés rhodiens, se présentant au Sénat, déclarèrent que, ruinés par cette guerre, ils voulaient en voir la fin, et que si Rome ou Persée refusaient d'y mettre un terme, ils aviseraient aux mesures qu'ils auraient à prendre à l'égard de celui des deux adversaires qui s'opposerait à la paix. Pour toute réponse, on leur lut un sénatus-consulte qui déclarait libres les Cariens et les Lyciens, leurs sujets. Eumène aussi, blessé dans son orgueil, venait d'abandonner le camp romain, et Prusias s'interposait comme médiateur. Il était temps d'en finir avec la Macédoine.

Les comices portèrent au consulat Paul Émile, homme d'une vertu antique, lettré cependant, comme l'étaient déjà tous les nobles de Rome, et ami de la civilisation et des arts de la Grèce. Malgré ses soixante ans, il déploya l'activité d'un jeune et prudent capitaine. Il envoya inspecter la flotte, l'armée, la position de l'ennemi et des légions, l'état des magasins, les dispositions des alliés. Genthios, trompé par une promesse de 300 talents, s'était enfin déclaré contre Rome. Eumène avait ouvert avec Persée de ténébreuses négociations; les Rhodiens étaient presque ouvertement passés de son côté, et la flotte macédonienne dominait dans la mer Égée et les Cyclades. Mais Persée venait de se priver de l'appui des vingt mille Gaulois qu'il avait appelés des bords du Danube; il leur refusait la solde promise, au moment où il eût fallu la doubler pour obtenir leur assistance, dût même cette assistance devenir dangereuse après la commune victoire.

Sur ces renseignements, Paul Émile disposa son plan. Avec l'armée de Marcius il devait attaquer de front la Macédoine et pousser le roi devant lui. Octavius, avec la flotte, formerait l'aile droite, et, après avoir balayé la mer Égée, menacerait les côtes et inquiéterait Persée sur ses derrières. Anicius, avec deux légions en Illyrie, formerait l'aile gauche, écraserait Genthios et se rabattrait par la Dassarétie sur la Macédoine. Quatre-vingt mille hommes au moins allaient être

¹ Tite Live prétend que, dans sa frayeur, il envoya deux de ses amis à Pella et à Thessalonique pour brûler ses vaisseaux et jeter ses trésors dans la mer. Sa situation n'était pas désespérée à ce point, et, comme Tite Live ajoute que, honteux de sa peur, il fit disparaître ceux auxquels il avait donné cet ordre, on peut ranger cette histoire à côté de toutes celles que les Romains firent courir sur sa lâcheté, son avarice et sa cruauté.

aux prises¹, et l'autre consul, Licinius, tenait une armée prête sur les côtes de l'Adriatique pour, au besoin, voler au secours de son collègue.

Au camp, Paul Émile s'occupa de rendre à la discipline romaine son ancienne vigueur². Il remplaça par des travaux les loisirs des soldats et remit en honneur les exercices militaires; il retira aux sentinelles leur bouclier pour augmenter leur vigilance. Le mot d'ordre se donnait tout haut et pouvait être entendu de l'ennemi ; il décida que les centurions se le passeraient à voix basse. Les gardes avancées se fatiguaient à rester tout le jour sous les armes ; il les fit relever le matin et à midi, pour que l'ennemi trouvât toujours aux avant-postes des troupes fraîches et reposées.

Persée campait derrière l'Énipée, dans la forte position que nous avons décrite. Par une fausse attaque qui dura deux jours, le consul essaya de l'y retenir, tandis que Scipion Nasica, avec un corps d'élite de onze mille hommes, rentrait dans la vallée de Tempé et, tournant toute la masse de l'Olympe, arrivait par la route de Pythion au défilé de Pétra. Le roi avait soupçonné cette marche, et douze mille Macédoniens barraient la route. C'étaient de mauvaises troupes, les meilleurs soldats étant restés dans la phalange en face de Paul Émile; elles ne surent pas même prendre de bonnes positions, et Nasica en eut facilement raison. Il poussa vivement les fuyards, enleva la forteresse de Pétra, qu'ils ne cherchèrent point à défendre, et descendit dans la plaine de Katérini. Persée allait être pris entre deux attaques ; il leva son camp de l'Énipée et se retira sur Pydna, au nord de Katérini.

Une plaine faite à souhait pour la phalange s'étendait en avant de la ville ; Persée, qui ne pouvait plus reculer sans honte ni dommage, résolut d'y livrer bataille. Dans la nuit qui précéda l'action, une éclipse de lune alarma les Macédoniens ; par l'ordre de Paul Émile, le tribun Sulpicius Gallus expliqua aux légionnaires la cause physique de ce phénomène (22 juin 68)³. Quelques jours auparavant, l'armée souffrait de la soif ; le consul, guidé par la direction des montagnes, avait fait creuser dans le sable, et on avait trouvé de l'eau en abondance. Les soldats croyaient leur chef inspiré des dieux, et demandaient à grands cris le combat. Mais, enfermé entre la mer, une armée de quarante-trois mille hommes et des montagnes impraticables pour lui s'il était vaincu, Paul Émile ne voulait rien donner au hasard; ce ne fut que quand il eut fait de son camp une forteresse qu'il se décida à risquer une affaire décisive⁴. Les Macédoniens attaquèrent avec fureur. La plaine étincelait de l'éclat des armes; le consul même ne put voir sans un certain effroi ces rangs serrés et impénétrables, ce rempart hérissé de piques. Il dissimula ses craintes, et, pour inspirer confiance aux troupes, affecta de ne mettre ni son casque ni sa cuirasse. D'abord la phalange renversa tout ce qui lui était opposé ; mais le succès l'entraînant loin du terrain que Persée lui avait choisi, les inégalités du sol et le

¹ Trente-sept mille pour l'armée romaine et quarante-trois mille Macédoniens ou auxiliaires de Persée. Polybe et Plutarque (*in Æmil.*, 12) disent cent mille. Mais il y avait des garnisons.

² Tite Live, XLV, 2.

³ Cette éclipse n'a pas été, comme on le répète toujours, prédite la veille ; elle a été expliquée le lendemain (Cicéron, *de Rep.*, I, 15). Le grand astronome Hipparque, contemporain de Paul Émile, aurait pu faire cette prédiction, mais non pas Gallus.

⁴ D'après M. Heuzey, Nasica, descendant la vallée du Mavronéri, rejoignit, la veille de la bataille, le consul qui arrivait par la route de Sphigi. Paul Émile établit son camp sur la partie haute de la plaine, entre le Mavronéri et le Pélikas. Ce fut sur cette rivière que l'action commença, et les fuyards de la première ligne se retirèrent sur le mont Olocros ; mais la bataille remonta au nord et se termina vers Aiani (*Op. cit.*, p. 152 et suiv).

mouvement de la marche y ouvrirent des vides où Paul Émile lança ses soldats. Dès lors ce fut comme à Cynocéphales : la phalange ébranlée, désunie, perdit sa force ; au lieu d'une lutte générale, il y eut mille combats partiels; la phalange entière, c'est-à-dire vingt mille hommes, resta sur le champ de bataille; un ruisseau qui le traversait roulait encore le lendemain des eaux sanglantes. Les Romains n'avouèrent qu'une perte de cent hommes, ce qui est invraisemblable, et firent onze mille prisonniers. Pydna fut mise à sac et à pillage; ses ruines mêmes ont disparu, mais, comme il convenait à un pareil endroit, des tombeaux marquent la place où s'élevait la florissante cité, et le souvenir de la journée où la Macédoine succomba vit encore confusément dans une légende demi gracieuse demi terrible que l'on raconte à Palæo-Kitros. Au lieu qui fut certainement le théâtre de l'action principale, des liliacées d'une espèce particulière tapissent le sol ; les gens du pays l'appellent le vallon des fleurs, *Louloudia*, et disent que ces fleurs sont nées du sang humain répandu là dans un grand combat.

Du champ de bataille Persée s'enfuit à Pella. Cette capitale, située sur une hauteur dont l'approche est couverte par des marais impraticables l'été comme l'hiver, était de facile défense ; mais il n'avait plus d'armée, et les habitants cédaient au découragement général. On lui conseilla de se retirer dans les provinces montagneuses qui touchent à la Thrace et d'essayer d'une guerre de partisans ; il fit sonder les dispositions des Bisaltes et engagea les citoyens d'Amphipolis à défendre leur ville, afin de se conserver pour lui-même un accès vers la mer¹. Partout il essuya des refus ou de dures paroles, et il apprit que toutes les places ouvraient leurs portes, avant même d'être attaquées. Abandonné, sans ressources, il demanda la paix au consul, et, en attendant sa réponse, se réfugia, avec sa famille et ses trésors, dans le temple sacré de Samothrace.

Dans sa lettre Persée prenait encore le titre de roi; Paul Émile la renvoya sans la lire; une seconde où ce titre était effacé obtint pour toute réponse qu'il devait livrer sa personne et ses trésors. Il essaya de fuir pour rejoindre Cotys, en Thrace. Mais la flotte du préteur Octavius cernait l'île, et un Crétois qui lui promit de l'enlever sur son navire disparut avec l'argent porté d'avance à son bord. Enfin un traître livra au préteur les enfants du roi, et Persée lui-même vint se remettre avec l'aîné de ses fils. Paul Émile, touché d'une telle infortune, l'accueillit bien², le reçut à sa table et l'invita à mettre espoir dans la clémence du peuple romain (168).

Avant même la bataille de Pydna, Anicius avait assiégé Genthios dans Scodra, sa capitale, et forcé ce prince à se rendre : trente jours avaient suffi pour cette conquête, qui n'avait pas conté même un combat.

En attendant l'arrivée des commissaires du Sénat, Paul Émile parcourut la Grèce pour en visiter les merveilles. Il monta à Delphes, où il fit élever sa statue sur le piédestal destiné à celle de Persée ; il vit l'ancre de Trophonios, Chalcis et l'Éuripe, avec ses phénomènes étranges de marée ; Aulis, le rendez-vous des mille vaisseaux d'Agamemnon ; Athènes, où il offrit un sacrifice à Minerve, comme, à Delphes, il avait sacrifié à Apollon ; Corinthe, encore riche de tous ses trésors ; Sicyone, Argos, Épidaure et son temple d'Esculape, Mégalopolis, la ville

¹ Ces faits, rapportés par Tite Live (XLIV, 45), démentent le lâche désespoir de Persée après Pydna.

² Persée était si peu gêné dans le camp romain qu'il put une fois s'en éloigner librement de plus d'une journée de chemin sans qu'on s'en aperçut (Tite Live, XLV, 28).

d'Épaminondas, Sparte et Olympie, évoquant partout les glorieux souvenirs et rendant hommage par son admiration à cette Grèce maintenant si abaissée. A Olympie, il crut voir Jupiter en contemplant la statue de Phidias, et il sacrifia avec la même pompe qu'au Capitole. Il voulut vaincre aussi les Grecs en magnificence. **Celui qui sait gagner des batailles, disait-il, doit savoir ordonner un festin et une fête.** Il fit préparer à Amphipolis des jeux grecs et romains, qu'il annonça aux républiques et aux rois de l'Asie et auxquels il invita les principaux chefs de la Grèce. Il y vint de toutes les parties du monde les acteurs les plus habiles, des athlètes et des chevaux fameux. Autour de l'enceinte des jeux étaient exposés les statues, les tableaux, les tapisseries, des vases d'or, d'argent, d'airain, d'ivoire et toutes les curiosités, tous les chefs-d'œuvre trouvés dans les palais de Persée. Les armes des Macédoniens avaient été réunies en un immense monceau, Paul Émile y mit le feu, et la fête se termina aux lueurs sinistres de l'incendie. Cet holocauste annonçait à la Grèce et au monde la fin de la domination macédonienne, comme l'incendie du palais de Persépolis, par Alexandre, avait, un siècle et demi plus tôt, annoncé à l'Asie la destruction de l'empire de Cyrus.

Cependant les commissaires du Sénat étaient arrivés ; Paul Émile régla avec eux le sort de la Macédoine, et, ayant réuni à Amphipolis, devant son tribunal qu'entourait une foule immense, dix des principaux citoyens de chaque ville, il leur déclara les volontés du peuple romain. Il s'exprimait en latin, le vainqueur devant parler sa langue aux vaincus ; mais le préteur Octavius répétait en grec ses paroles. Les Macédoniens seront libres et conserveront leurs villes avec des magistrats annuels, leurs territoires, leurs lois, et ils ne payeront au peuple romain que la moitié des anciens tributs; mais la Macédoine, réduite en province romaine et gouvernée par un proconsul, sera divisée en quatre districts, avec interdiction aux habitants de contracter mariage, de vendre ou d'acheter hors de leur territoire. Les cantons voisins des barbares pourront seuls armer quelques troupes. Ceux du troisième district approvisionneront de sel les Dardaniens, à un prix convenu d'avance¹. Les amis et les courtisans du roi, ses généraux, ses commandants de flotte, ses gouverneurs de places, tous ceux qui ont exercé quelque emploi, suivront le consul en Italie avec leurs enfants; et il les désigna tous par leurs noms. Puis il donna aux Macédoniens un code de lois appropriées à leur nouvelle situation, et dans chaque district l'administration locale fut confiée à un sénat, c'est-à-dire à un petit nombre d'hommes choisis parmi les partisans de Rome, **de peur que le peuple ne fût dégénérer en licence la liberté réglée qu'il devait aux Romains**², puis il partit pour l'Épire. Anicius appliqua les mêmes dispositions à l'Illyrie, qui fut partagée en trois cantons.

La Macédoine était trop riche pour être abandonnée au pillage des soldats; on ne leur avait livré que quelques villes qui, après Pydna, avaient hésité à ouvrir leurs portes. Le consul avait cherché d'ailleurs à séparer la cause du roi de celle du peuple ; il fallait paraître n'avoir combattu que Persée, et ne vouloir que ses dépouilles, pour ébranler d'avance, par cette politique, tous les trônes qui restaient encore debout. La Macédoine et l'Illyrie furent donc épargnées; mais les soldats murmuraient : on leur livra l'Épire. La politique des assemblées nombreuses est souvent impitoyable, parce que, de tous ceux, qui concourent à leurs actes, aucun n'en est personnellement responsable. Les Épirotes avaient fait défection ; le Sénat, pour effrayer à jamais ses alliés, voulut les traiter ainsi

¹ Plusieurs villes, qui avaient favorisé les Romains, furent exemptées du tribut (Tite Live, XLV, 26).

² Tite Live, XLV, 18.

qu'il faisait des transfuges toujours frappés de la hache : il se contenta cependant de les vendre comme esclaves. Mais quelle exécution : celle d'un peuple tout entier ! Paul Émile versa, dit-on, des larmes en lisant le décret. Des cohortes envoyées dans les soixante-dix villes de l'Épire¹ reçurent l'ordre, au même jour, à la même heure, de les livrer au pillage et d'en abattre les murailles. Le butin fut si considérable, que chaque fantassin, après qu'on eut mis à part pour le Trésor l'or et l'argent, reçut 200 deniers, chaque cavalier 400. Cent cinquante mille Épirotes furent vendus.

Paul Émile rentra à Rome en remontant le Tibre sur la galère du roi ornée des boucliers d'airain de la phalange. La solennité du triomphe dura trois jours, tant le butin était immense. Le premier, passèrent les statues et les tableaux sur deux cent cinquante chariots : le second, une longue file de voitures chargées d'armes, et trois mille hommes portant sept cent cinquante vases, dont chacun contenait 5 talents en argent monnayé ; d'autres avec des cratères et des coupes d'argent remarquables par leur grandeur et leurs ciselures. Le troisième jour, des soldats portant l'or monnayé dans soixante-dix-sept vases qui renfermaient chacun 3 talents; quatre cents couronnes d'or données par les villes de Grèce et d'Asie ; une coupe du poids de 10 talents d'or incrustée de pierreries ; et les antigonides, les séleucides, les thériclées et les autres coupes d'or qui ornaient la table des rois de Macédoine ; puis le char du roi chargé de ses armes et de son diadème. La foule des captifs suivait ; parmi eux le fils de Cotys et les enfants de Persée, auxquels leurs gouverneurs apprenaient à tendre vers la foule des mains suppliantes. Derrière ses enfants marchait Persée vêtu de deuil et l'air égaré comme si l'excès de ses maux lui avait fait perdre tout sentiment. Il avait demandé à Paul Émile de le soustraire à cette ignominie. **C'est une chose qui a toujours été et qui est encore en son pouvoir**, avait durement répondu le Romain. Jeté dans un cachot de la ville d'Albe, il comprit ce qu'était la clémence de Rome, que Paul Émile lui avait vantée; et, dans l'année qui suivit le triomphe, il se laissa mourir de faim ou périt sous les lentes tortures de ses geôliers. Son fils aîné, Philippe, mourut avant lui ; l'autre, pour gagner sa vie, apprit le métier de tourneur ; plus tard cet héritier d'Alexandre parvint à la charge de greffier !

Quant à Genthios, après avoir paru au triomphe du préteur Anicius, il avait été emprisonné à Iguvium, au milieu des montagnes de l'Ombrie.

Une fin plus triste fut celle de ce glorieux peuple qui avait conquis la Grèce et l'Asie. Jamais la Macédoine ne remonta au rang des nations, et, jusqu'à nos jours, durant vingt siècles, l'histoire n'a plus prononcé son nom.

III. Fin de la ligue achéenne ; réduction de la Macédoine et de la Grèce en provinces romaines

Le peuple romain n'avait encore rien pris, cette fois, si ce n'est les 45 millions versés par Paul Émile dans le Trésor, et les tributs imposés à la Macédoine, qui permirent au Sénat de ne plus demander d'impôt aux citoyens ; mais il n'avait pas besoin de réunir de nouveaux territoires à son empire pour étendre sa domination. La Macédoine avait paru le dernier boulevard de la liberté du monde;

¹ Presque toutes dans le pays des Molosses (Polybe, XXX, 9). Tite Live, en faisant combattre les Molosses contre Persée, les aura pris pour une autre peuplade épirote.

maintenant qu'il était tombé, tous couraient au-devant de la servitude, les rois en tête.

Les Rhodiens, qui avaient voulu imposer leur médiation, redoutaient la guerre, bien qu'ils eussent mis à mort les partisans avoués de Persée et apporté à Rome de riches présents. Le Sénat n'envoya pas d'armée contre eux, mais la Lycie et la Carie leur furent définitivement enlevées, et on leur imposa le titre d'alliés, qui faisait si rapidement tomber au rang de sujets. Ils n'en dressèrent pas moins dans leur principal temple la statue colossale du Peuple romain¹ ; plus tard, Smyrne éleva un temple à la ville de Rome. Dans l'île de Lesbos, Antissa fut rasée pour avoir fourni quelques vivres à la flotte de Persée. En Asie, toutes les villes s'empressèrent de bannir ou de mettre à mort les anciens partisans du roi. Dans la Grèce, il ne restait d'autre État libre que la ligue achéenne, elle aussi destinée à périr. Philopœmen n'avait pu lui-même croire sérieusement à sa durée. Quand les Romains, dit Polybe, demandaient des choses conformes aux lois et aux traités, il exécutait sur-le-champ leurs ordres ; quand leurs exigences étaient injustes, il voulait qu'on fit des remontrances, puis des prières, et, s'ils demeuraient inflexibles, qu'on prit les dieux à témoin de l'infraction des traités et qu'on obéît. Je sais, ajoutait-il, qu'un temps viendra où nous serons tous les sujets de Rome² ; mais ce temps, je veux le retarder. Aristénès, au contraire, l'appelle, car il voit l'inévitable nécessité, et il préfère la subir aujourd'hui plutôt que demain. Cette politique d'Aristénès, que Polybe ose appeler sage³, Callicratès la suivit, mais dans le seul intérêt de son ambition et avec un hideux cynisme de servilité. La faute en est à vous, pères conscrits, osa-t-il dire dans le Sénat, si les Grecs ne sont pas dociles à vos volontés. Dans toutes les républiques il y a deux partis : l'un qui prétend qu'on doit s'en tenir aux lois et aux traités, l'autre qui veut que toute considération cède au désir de vous plaire ; l'avis des premiers est agréable à la multitude : aussi vos partisans sont-ils méprisés ; mais prenez à cœur leurs intérêts, et bientôt tous les chefs des républiques, et avec eux le peuple, seront pour vous. Le Sénat répondit qu'il serait à désirer que les magistrats de toutes les villes ressemblassent à Callicratès, et, comme pour justifier ses paroles, les Achéens l'éluèrent stratège à son retour de Rome.

Cela se passait quelques années avant la guerre de Persée. Ce prince rendit l'espoir aux partisans de l'indépendance hellénique : aussi les Achéens voulurent-ils d'abord garder une exacte neutralité ; mais, quand Marcius eut forcé les défilés de l'Olympe, Polybe accourut lui offrir le secours d'une armée achéenne⁴ : il était trop tard ; les Romains voulaient vaincre seuls, pour n'être point gênés par la reconnaissance. Polybe lui-même fut du nombre des mille Achéens détenus en Italie, et il aurait eu pour prison quelque ville obscure, loin de ses livres et des grandes affaires qu'il aimait tant à étudier, si les deux fils de Paul Émile n'avaient répondu de lui au préteur.

¹ Polybe, XXXI, 16.

² Tite Live fait aussi dire par Lycortas à Appius : *Je sais que nous sommes ici comme des esclaves qui se justifient devant leurs maîtres* (XXXIX, 37).

³ Livre XXV. 8. Cependant Polybe et son père Lycortas étaient les chefs du parti opposé aux Romains. Durant la guerre contre Persée, ils faillirent être accusés par les commissaires, et, après Pydna, Polybe fut déporté en Italie. Mais, voyant la Grèce si faible, si divisée, couverte depuis deux siècles de sang et de ruines, et privée de véritable liberté, Polybe se résignait à la voir calme et prospère sous cette domination romaine qui laissait aux villes tant de liberté intérieure. Il faut, quoi qu'on ait dit, revenir au bon sens et à l'impartialité de l'ami de Philopœmen.

⁴ Polybe, XXVIII, 10 sqq.

Pendant les dix-sept années que dura cet exil, sur lequel le Sénat ne voulut jamais s'expliquer, Callicratès resta à la tête du gouvernement de son pays. Il y faisait bien mieux les affaires de Rome que si le Sénat eût envoyé à sa place un proconsul. Laisser aux pays vaincus ou soumis à l'influence romaine leurs chefs nationaux, gouverner par les indigènes, comme les Anglais le font dans l'Inde, fut une des maximes les plus heureuses de la politique romaine. Content de cette apparente indépendance, de ces *libertés municipales* qui s'accordent si bien avec le despotisme politique, les peuples tombaient sans bruit, sans éclat, à la condition de sujets, et le Sénat les trouvait tout façonnés au joug, quand il voulait serrer le frein et faire sentir l'éperon. Ainsi la Grèce allait devenir, sans qu'elle s'en aperçût, comme tant de cités italiennes, une possession de Rome, lorsque, à la mort de Callicratès, Polybe, appuyé de Scipion Émilien, sollicita le renvoi des exilés d'Achaïe. Es n'étaient plus que trois cents : le Sénat hésitait. Caton s'indigna qu'on délibérât si longtemps sur une pareille misère ; le mépris lui donna de l'humanité. **Il ne s'agit, disait-il, que de décider si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays.** On les laissa partir (150)¹. Caton avait raison : c'était bien au tombeau qu'après un dernier combat la Grèce allait descendre, et, elle aussi, polir vingt siècles.

Chez quelques-uns de ces exilés, l'âge n'avait ni glacé l'ardeur ni calmé le ressentiment. Diéos, Critolaos et Damocritos rentrèrent dans leur patrie, le cœur ulcéré, et parleur audace imprudente précipitèrent sa ruine.

Les circonstances leur paraissaient, il est vrai, favorables. Un aventurier, Andriscos, se donnant pour fils naturel de Persée, venait de réclamer l'héritage paternel (152). Repoussé par les Macédoniens dans une première tentative, il s'était réfugié auprès de Démétrius, roi de Syrie, qui l'avait livré aux Romains. Ceux-ci, contre leur habitude, le gardèrent mal ; il s'échappa, recruta une armée en Thrace, et se donnant cette fois pour Philippe, ce fils de Persée qui était mort chez les Mares, il souleva la Macédoine et occupa une partie de la Thessalie. Scipion Nasica le chassa de cette province (149) ; mais il y rentra, battit et tua le préteur Juventius, et fit alliance avec les Carthaginois, qui commençaient alors leur troisième guerre Punique. L'affaire devenait sérieuse. Rome combattait en ce moment dans l'Espagne et l'Afrique ; on pouvait craindre que le mouvement ne s'étendît de proche en proche à la Grèce entière et à l'Asie. Une armée consulaire fut donnée au préteur Metellus, qui gagna une nouvelle victoire de Pydna et conduisit à Rome Andriscos chargé de chaînes (148).

Une année avait suffi pour terminer cette guerre, au fond peu redoutable, qu'un second imposteur tenta vainement de renouveler quelques années plus tard (142). Le Sénat, croyant enfin mûrs pour la servitude les États que depuis un demi-siècle il avait vaincus et enlacés dans ses intrigues, réduisit la Macédoine en province (146).

La nouvelle province s'étendit de la Thrace à l'Adriatique, où les deux florissantes cités d'Apollonie et de Dyrrachium lui servirent de ports et comme de points d'attache avec l'Italie. Son impôt resta fixé à 100 talents, moitié de ce que la Macédoine payait à ses rois et qu'elle leva elle-même ; ses villes conservèrent leurs libertés municipales, et, au lieu des guerres civiles et étrangères qui

¹ Polybe voulait demander au Sénat qu'on les rétablît dans les charges et les honneurs qu'ils avaient avant leur exil. Caton, qu'il sonda à ce sujet, lui répondit : *Il me semble, Polybe, que tu ne fais pas comme Ulysse ; étant une fois échappé de la caverne du géant cyclope, tu veux y retourner pour aller quérir ton chapeau et ta ceinture que tu y as oubliés* (Plutarque, Caton, 9).

l'avaient si longtemps désolée, elle allait jouir, durant quatre siècles, d'une paix et d'une prospérité qui ne fut que de loin en loin troublée par les exactions de quelque proconsul républicain.

L'armée de Metellus le *Macédonique* était encore cantonnée au milieu de sa conquête, quand un des bannis achéens, de retour dans le Péloponnèse, Diéos, fut élu stratège. Durant sa magistrature, l'éternelle querelle entre Sparte et la ligue, quelque temps assoupie, se renouvela, grâce aux secrètes intrigues de Rome ; Sparte voulut encore sortie de la commune alliance. Aussitôt les Achéens armèrent, mais les commissaires romains arrivèrent, apportant un sénatus-consulte qui séparait de la ligue Sparte, Argos et Orchomène : les deux premières comme peuplées de Doriens, l'autre comme étant d'origine troyenne, toutes trois, par conséquent, étrangères par le sang aux autres membres de la confédération. A la lecture de ce décret, Diéos souleva le peuple de Corinthe ; les Lacédémoniens trouvés dans la ville furent massacrés, et les députés romains n'échappèrent au même sort que par une fuite précipitée. Ce peuple, qui depuis quarante ans tremblait devant Rome, retrouva enfin quelque courage dans l'excès de l'humiliation ; il entraîna dans son ressentiment Chalcis et les Béotiens ; et, quand Metellus descendit de la Macédoine avec ses légions, les confédérés marchèrent à sa rencontre jusqu'à Scarphée, dans la Locride (146). Cette armée fut taillée en pièces ; mais, en armant jusqu'aux esclaves, en prenant l'argent des riches et les bijoux des femmes, Diéos réunit encore quatorze mille hommes, et acheva ses préparatifs de défense ; posté à Leucopétra, à l'entrée de l'isthme de Corinthe, il attendit le nouveau consul Mummius. Sur les hauteurs voisines, les femmes, les enfants, s'étaient placés pour voir leurs époux et leurs pères vaincre ou mourir : ils moururent. Corinthe, abandonnée des Achéens, fût prise sans combat, et, pour épouvanter la Grèce par une exécution féroce, le consul fit égorger les hommes, vendre les enfants et les femmes, après quoi il livra la ville au pillage et à l'incendie¹ ; Thèbes, Chalcis et le territoire des trois cités furent réunis au domaine public du peuple romain. Les ligues achéenne et béotienne furent dissoutes ; toutes les villes qui avaient pris part à la lutte, démantelées, désarmées, soumises au tribut et à un gouvernement oligarchique, qu'il était plus aisé au Sénat de tenir dans la dépendance que des assemblées populaires². Les territoires sacrés, Delphes et Olympie, dans l'Élide, gardèrent leurs privilèges ; mais le crédit de ces dieux qui ne savaient plus sauver leurs peuples baissait, et l'herbe allait pousser autour de leurs parvis.

Encore un peuple rayé de la liste des nations ! Les Grecs, par la main de Rome, étaient arrivés à la fin de leur existence politique, et ils n'avaient pas même le droit d'en accuser la fortune. Il en coûte de le dire, à nous surtout, mais ceux qui ont tort, sans que les vainqueurs aient toujours raison, sont le plus souvent les vaincus. Qu'on se reporte au tableau que nous avons tracé de la Grèce, avant que les Romains n'y missent le pied, et l'on reconnaîtra que ce peuple avait, de ses mains, creusé son tombeau. Qui ne peut se gouverner obéira, qui n'a point de prévoyance sera exposé à tous les hasards : c'est la loi universelle. L'anarchie fit justement esclaves ceux qu'en des temps meilleurs le patriotisme et la discipline avaient faits glorieux et forts.

En vérité, cette race dégénérée ne méritait pas que Rome dépensât tant de prudence pour l'amener insensiblement sous son empire. Comme si le Sénat

¹ Cf. Strabon, VIII, 381 ; Tite Live, *Epit.*, 52.

² Pausanias, VII, 16. Athènes et quelques autres villes ne furent pas soumises au tribut.

avait eu toujours présents à l'esprit les exploits jadis accomplis par la Grèce, comme s'il avait redouté qu'en précipitant les choses, quelque beau désespoir ne renouvelât les lauriers de Marathon et de Platée, il avait mis un demi-siècle à agir et à parler en maître. La guerre contre les Illyriens terminée, il avait fait savoir aux Grecs que c'était pour les délivrer de ces pirates que les légions avaient traversé l'Adriatique, et, clans la lutte avec la Macédoine, il avait prétendu combattre pour leur indépendance. Après Cynocéphales, Flamininus transforma doucement cette amitié des premiers jours en protectorat; et ce ne fut qu'après que toute force eut été détruite en Macédoine, en Asie, en Afrique, que Mummius fit du protectorat une domination. Même alors, la Grèce ne fit pas formellement réduite en province¹. Ce grand nom imposait. D'ailleurs les cités les plus glorieuses, Athènes, Sparte, d'autres encore, étaient restées étrangères à la lutte engagée par les Achéens, et beaucoup de ceux-ci l'avaient soutenue avec mollesse : *Si nous n'eussions été perdus promptement*, disaient-ils, *nous n'aurions pu nous sauver*². Ils entendaient par là qu'une résistance opiniâtre aurait rendu les Romains implacables, tandis qu'une facile victoire avait désarmé leur colère. Une fois, en effet, les exécutions des premiers jours accomplies, et les auteurs, les complices de la guerre, punis de manière à ôter l'envie de recommencer, les Grecs furent traités en vaincus dont home voulait gagner l'amitié. Ils perdirent la liberté, mais ils en conservèrent l'apparence, en gardant leurs lois, leurs magistrats, leurs élections, même leurs ligues qu'au bout de quelques années le Sénat leur permit de renouer. Point de garnison romaine dans leurs villes, point de proconsul dans leur pays. Seulement, du fond de la Macédoine, le gouverneur écoutait tous les bruits, surveillait tous les mouvements, prêt à descendre sur l'Hellade avec ses cohortes et à renouveler par quelque mesure rigoureuse l'effroi laissé dans les âmes par la destruction de Corinthe. En réalité, Rome n'ôtait aux Grecs que le droit de dévaster leur pays par la continuité des guerres intestines.

Metellus avait enlevé de Pella vingt-cinq statues en bronze qu'Alexandre avait commandées à Lysippe pour consacrer la mémoire de ses gardes tombés sur les bords du Granique. Il les plaça en face de deux temples qu'il bâtit à Jupiter et à Junon et qui furent les premiers édifices de marbre que Rome posséda. Après ces constructions, il lui resta, sur la part de butin qu'il s'était faite, assez d'argent pour élever encore un magnifique portique.

Mummius était un Romain de vieille roche ; il avait conservé toute la rusticité antique et ne comprenait rien aux élégances de la Grèce. Afin d'obéir à la coutume, bien plus que par goût pour les chefs-d'œuvre de l'art, il enleva de Corinthe, avant l'incendie et le pillage, les statues, les vases³, les tableaux, les ciselures, et ce qu'il n'avait pu vendre au roi de Pergame⁴, il le fit transporter à Rome, où ce butin de guerre servit à décorer les temples et les lieux publics. Pour lui-même, il ne garda rien et resta pauvre, de sorte que la république fut obligée de doter ses filles. Jamais il ne se douta qu'il avait commis un crime en détruisant la plus belle ville de la Grèce, après un combat sans péril et par

¹ On n'est pas sûr qu'il y ait eu avant Actium des proconsuls en Achaïe, mais le gouverneur romain de la Macédoine avait la haute main sur la Grèce.

² Polybe, XL, 5, 12.

³ L'airain de Corinthe était fameux, mais nous n'en possédons pas. Nous avons, au contraire, un grand nombre de ses vases peints qui étaient célèbres dans tout le monde grec. Il se peut que Mummius en ait enlevé quelques-uns, car ils étaient très recherchés en Italie.

⁴ Ce prince offrit 600.000 sesterces d'un seul tableau d'Aristide de Thèbes, son Bacchus (Strabon, VIII, 381 ; Plin, Hist. nat., XXXV, 8).

conséquent sans gloire. Il crut toujours avoir accompli un exploit mémorable, et, dans son inscription consulaire, qu'on a retrouvée, on lit ces mots, où il mettait l'honneur de son consulat : *deleta Corintho*. Ce barbare eut bien raison de consacrer, après son triomphe, un temple au dieu de la force, à Hercule vainqueur.

Quant aux auteurs de la guerre d'Achaïe, l'un, Critolaos, avait disparu à Scarphée ; l'autre, Diéos, s'était donné la mort, qu'il n'avait pu trouver sur le champ de bataille. De Leucopétra il s'était enfui à Mégalopolis, avait égorgé sa femme et ses enfants, mis le feu à sa maison et s'était lui-même empoisonné. En suscitant une lutte insensée, ces hommes avaient appelé bien des maux sur leur patrie, mais ils tombèrent avec elle et pour elle. Le dévouement absout de l'imprudenc, et nous aimons mieux que la Grèce ait ainsi fini, sur un champ de bataille, que dans le sommeil léthargique on tant d'autres victimes de Rome se sont éteintes. Pour les nations comme pour les individus, il faut savoir bien mourir. Les Achéens, restés seuls debout au milieu des peuples grecs abattus, devaient ce dernier sacrifice à la vieille gloire de l'Hellade.

Politiquement la Grèce est morte. A l'Agora, plus de luttes orageuses et de sentences d'exil contre la faction vaincue ; au Pirée, plus de galères chargées de soldats ; au Parthénon, plus de chants de triomphe ; au Céramique, plus d'éloges funèbres : Rome commande la paix. Et pourtant quelques restes du génie grec vivent encore. Si l'élan donné par les grands hommes des siècles précédents s'est ralenti jusqu'à paraître s'arrêter, partout des rhéteurs dissertent, des grammairiens subtilisent, des philosophes disputent et, dans Athènes, les plus distingués des Romains viennent achever ou refaire leur éducation : un d'eux, un ami de Cicéron, y prend le nom d'Atticus. Pergame fonde une nouvelle école de sculpture ; Rhodes croit enseigner les secrets de l'éloquence ; Alexandrie est une fabrique de poésie, et les villes de la côte asiatique s'emplissent de praticiens qui, à beaux deniers comptants, copient les chefs-d'œuvre consacrés, pour décorer les villas des proconsuls. Par la science, l'art et la philosophie des anciens maîtres, la Grèce va conquérir l'Occident qu'aux jours de sa puissance, son génie n'avait point entamé, et elle y règne toujours.

Græcia capta ferum victorem cepit.

Mais cette seconde vie de la Grèce, cette action exercée par elle sur Rome appartiennent à l'histoire de la nouvelle capitale du monde ; je l'ai déjà racontée et j'y renvoie¹.

¹ Voyez *Hist. des Rom.*, chap. XXXV, *l'Hellénisme à Rome*.

Chapitre XXXVIX – Ruine de la Grèce extérieure

I. Fin de l'indépendance des Grecs italiotes ; Denys l'ancien

L'Hellénisme, importé par Alexandre à Babylone, par les Séleucides en Syrie, par les Ptolémées dans leur nouvelle capitale, étouffa l'ancienne civilisation des vallées de l'Euphrate et du Nil. Grâce à lui, il est vrai, l'Asie antérieure et l'Égypte se couvrirent de villes nouvelles ou de vieilles cités exhumées de leurs ruines, dont quelques-unes prirent place parmi les plus célèbres du monde, telles que Smyrne, Éphèse, Milet, Séleucie, Antioche, Pergame et l'Égyptienne Alexandrie. Les Grecs y continuèrent, pour l'art et la science, comme disciples des vieux maîtres, l'œuvre de la mère-patrie, sans créer une seconde Hellade. Le commerce, l'industrie, le luxe, surtout la mollesse et le plaisir régnèrent dans ces villes ; mais, durant deux ou trois siècles, rien de puissant ou de glorieux n'en sortit, excepté pour la géographie, les mathématiques, l'astronomie¹ ; et toute cette prospérité, dont Rome hérita, ne valut pas au monde quelques jours de la vie d'Athènes au temps de Périclès.

Nous n'avons pas non plus à parler des Grecs de Cyrène, de Marseille, du littoral pontique ou du Bosphore, dont la vie s'est écoulée en dehors du grand courant hellénique, bien qu'à Cyrène, on puisse voir des restes encore subsistants de l'architecture hellénique, et que les objets précieux, vases ou bijoux, découverts dans l'ancien royaume du Bosphore, montrent qu'en ces lieux reculés la vie grecque a brillé d'un vif éclat.

Les Grecs d'Italie ne nous arrêteront pas davantage. Nous avons cependant conduit dans cette contrée bien des colons, partis de Chalcis, de Mégare, même de Lacédémone. Mais leur histoire obscure est étroitement mêlée à celle des indigènes, et leur chute, sous la main de Rome, se confond avec celle des populations italiotes. L'expédition d'Alexandre le Molosse chez les Lucaniens (326), celle de Pyrrhus, qui manqua gagner en Italie sa bataille d'Arbèles, ont été brièvement rappelées. A peine le vaincu de Bénévent eut-il quitté Tarente que les Romains y entrèrent (272) ; Brindes fut occupée ; Cumes l'était depuis longtemps, et Rhégion avait reçu une garnison légionnaire. Toute la Grande-Grèce se trouva alors, avec l'Italie péninsulaire, aux pieds du Sénat. De Brindes, les Romains surveillaient la Grèce, où bientôt les pirateries des Illyriens appelleront leurs consuls ; et de Rhégion ils voyaient, par delà le détroit de Messine, l'île féconde dont la possession leur donnera l'empire de la Méditerranée.

Mais là se trouvait Syracuse qui fut une puissante cité, et nous n'avons pas le droit de laisser dans l'ombre la grandeur farouche et les sinistres figures des Denys et d'Agathocle, qui montrèrent encore l'énergie de la race hellénique, cette fois, il est vrai, pour le mal. Du moins ne donnerons-nous qu'un bref résumé de cette histoire qui ne tient véritablement pas à celle de la Grèce continentale.

¹ Strabon et son grand monument géographique, Archimède, Apollonius de Perge et Euclide dont les Éléments servent encore de livre d'enseignement pour la géométrie, Ératosthène qui donna la mesure de la terre, Aristarque qui la fit tourner autour du soleil, Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, etc.

La désastreuse issue de l'expédition des Athéniens en Sicile avait mis le sceau à la puissance de Syracuse¹. Cette victoire eut un autre effet : comme à Athènes, après Salamine, le peuple voulut une constitution plus démocratique. Elle fut rédigée par Dioclès, mais on la connaît mal². Le seul fait d'avoir substitué la désignation des magistrats par le sort au choix par l'élection, montre son caractère populaire. Selon Diodore, Dioclès s'occupa beaucoup des lois civiles, et sut graduer habilement les peines d'après les délits. Sa mort seule suffirait pour son éternel honneur. Afin d'éloigner des délibérations du peuple toute violence militaire, il avait défendu, sous peine de mort, aux citoyens de paraître en armes sur la place publique. Un jour qu'il revenait d'une expédition, il entendit gronder l'émeute sur la place, et, voulant l'apaiser, il y courut sans songer qu'il était armé. — Dioclès, lui crièrent aussitôt ses ennemis, **voici que toi-même tu violes ta loi**. — **Non**, répondit-il, **je la confirme** ; et il se perça le sein. Les Syracusains lui élevèrent un temple, et la plupart des villes de Sicile adoptèrent ses lois. Mais en un autre endroit, Diodore (XII, 19) attribue ce trait à Charondas, ce qui permettrait de supposer qu'il n'appartient à personne.

Le triomphe du parti populaire fut complet, en 407, lorsque le chef du parti opposé, Hermocrate, exilé à cause du désastre de la flotte syracusaine à Cyzique, eut péri dans une des tentatives qu'il fit pour rentrer dans sa patrie'. Mais de la démagogie allait sortir sa trop habituelle conséquence, la tyrannie, à la faveur des périls où une nouvelle et horrible guerre jeta Syracuse.

La Sicile était comme un navire également chargé à la poupe et à la proue. Sur la rive orientale, Syracuse pesait de tout son poids, et Carthage avait mis le pied sur la côte opposée. Le commerce donnait à ces deux villes des intérêts rivaux ; lorsque leur domination s'étendit dans l'intérieur de l'île, elles s'y rencontrèrent et se heurtèrent. On se souvient du grand choc d'Himère en 480, lorsque Carthage voulut faire en Sicile ce que Xerxès espérait accomplir en Grèce. Rendus prudents, après Salamine, par la puissance navale d'Athènes, les Carthaginois avaient renoncé, depuis soixante-dix ans, à augmenter leurs possessions de Sicile. Le désastre de Nicias leur rendit confiance et, en 410, ils répondirent à l'appel des Égestains. Le secours des Athéniens n'avait pas profité à ce peuple ; il n'en craignait pas moins les vengeances de Syracuse et celles de Sélinonte, puissante cité grecque de la côte méridionale, dont le territoire, remontait vers le nord jusqu'à celui d'Égeste. Annibal, petit-fils d'Hamilcar, qui avait été vaincu et tué par Gélon à Himère, débarqua dans l'île avec quelques mercenaires. Il offrit d'abord aux Syracusains, pour ôter tout prétexte à une soudaine explosion de colère, d'être arbitres entre Égeste et Sélinonte ; mais, en même temps, il prenait possession de la première de ces villes, et, l'année suivante, il enveloppa Sélinonte avec une armée qu'on porte à cent mille hommes, même au double. Malgré une résistance acharnée, les machines des assiégeants renversèrent les murailles et une troupe de soldats ibères pénétra dans la place, où tout fut tué, femmes, enfants, vieillards; après ces égorgements, Annibal rasa la ville. La guerre prit ainsi, dès le début, le caractère d'atrocité qu'elle garda jusqu'à la fin. Ce coup frappé au sud, Annibal en frappa un autre au nord, afin de faire avancer la domination de Carthage parallèlement sur les deux rivages. Il vint assiéger Himère, et l'emporta, malgré la vaillante

¹ Diodore et Justin sont la source principale pour cette histoire. Diodore ayant eu sous les yeux non seulement les livres d'Éphore et de Timée, mais celui de Philistos, l'ami de Denys le tyran, mérite pour cette époque et pour cette section plus de confiance que d'habitude.

² Aristote (*Politique*, V, 3, 6) affirme son caractère démocratique.

défense des assiégés, dont la plus grande partie put s'échapper avant le dernier assaut. Il y trouva pourtant trois mille hommes qu'il arracha des mains de ses soldats, mais pour les conduire au lieu où son aïeul avait été tué et les y égorger après d'affreuses tortures. Dans la ville, il ne laissa pas pierre sur pierre. On voit encore les ruines qu'il a faites (409).

Encouragée par ces succès, Carthage résolut de donner à la lutte des proportions plus grandes ; mais elle ne fut en état de réunir encore une puissante armée qu'après avoir levé des mercenaires en Espagne, dans les Baléares, en Libye, chez les princes alliés de Maurétanie et de Numidie, chez les Campaniens d'Italie, partout enfin où il y avait du courage à vendre. Annibal et Himilcon furent mis à leur tête. De son côté, Syracuse sollicita les secours des Grecs d'Italie et du Péloponnèse, et chercha à rallier tous les Siciliens autour d'elle.

La prise de Sélinonte avait découvert Agrigente. Les Carthaginois s'avancèrent avec cent vingt mille hommes jusqu'à cette ville¹. C'était une des cités les plus riches du monde grec, mais aussi une des plus efféminées. Ses plantations de vignes et d'oliviers alimentaient un commerce considérable; ses fabriques de vases rivalisaient avec celles d'Athènes ; et ses deux cent mille habitants, ses monuments, son temple de Zeus Olympius, le plus grand de la Sicile, son lac de 7 stades, creusé de main d'homme et où nageaient des troupeaux de cygnes, les vêtements d'or et d'argent de ses principaux citoyens, attestaient sa richesse. Mais, dans l'antiquité, la mollesse suivait de près la fortune. Dans Agrigente, les mœurs militaires, seule défense de ces villes constamment menacées, s'étaient perdues. Il avait fallu défendre aux habitants d'avoir, en veillant aux portes et sur les murailles, plus d'un matelas, d'une couverture et de deux traversins. La ville fit donc provision de mercenaires : le Lacédémonien Dexippos, les Campaniens qui avaient servi Carthage dans la guerre précédente, passèrent à son service.

Le siège eut de nombreuses vicissitudes. Annibal avait fait démolir les tombes pour se procurer des matériaux propres à construire une terrasse. La peste qui se mit dans l'armée et qui l'emporta lui-même parut une vengeance des dieux : Himilcon, son successeur, immola en sacrifice expiatoire un jeune enfant à Cronos, et jeta dans la mer plusieurs animaux comme offrande à Neptune. Un corps de quarante mille Ibères et Campaniens n'en fut pas moins battu complètement par le Syracusain Daphnéos. Les Agrigentins espéraient déjà une heureuse issue à cette lutte, et s'ils commençaient à souffrir de la disette, ils comptaient sur un grand convoi de blé qui arrivait. Mais le convoi fut enlevé, et, dans le même temps, Himilcon débaucha leurs mercenaires. Il ne leur restait plus qu'à attendre la mort dans leur ville ou à fuir, comme avaient fait les Himériens : ils se sauvèrent à Géla pendant la nuit. Agrigente fut saccagée, et de tant d'opulence il ne resta que des ruines (406).

Cet événement mit l'effroi dans Syracuse. Une assemblée fut convoquée, mais personne n'osait ouvrir un avis. C'est alors que parut Denys, homme d'une origine obscure, fils d'un ânier, dit-on, et qui avait été greffier. Il s'était jeté dans le parti d'Hermocrate, qui, banni de Syracuse avait, à plusieurs reprises, tenté d'y revenir les armes à la main, et il avait attiré sur lui l'attention par de nombreux traits de courage ; sa résolution, son audace, lui avaient donné de

¹ On ne saurait garantir ce chiffre énorme, ni ceux qui suivent. C'est une habitude des historiens que nous suivons de grossir démesurément les armées, sans se demander jamais comment les chefs pouvaient nourrir de telles multitudes.

l'influence. Quand il se leva pour accuser de trahison les généraux qui avaient été envoyés au secours d'Agrigente, ses paroles causèrent une telle émotion, que les magistrats le punirent d'une amende pour avoir troublé l'ordre. Le riche Philistos, son ami, la paya aussitôt, et déclara que si on lui en infligeait d'autres, il les payerait encore. Denys continua, et le peuple, procédant immédiatement à une nouvelle élection, le mit lui-même au nombre des généraux.

Alors ce sont ses collègues auxquels il impute de se vendre aux Carthaginois. Envoyé au secours de Géla, il y trouve les riches en désaccord avec le peuple, les accuse dans l'assemblée, les fait condamner et dépouiller de leurs biens, qu'il distribue à ses soldats. Devenu ainsi populaire dans l'armée, il rentre à Syracuse ; le peuple sortait alors du théâtre : **Vos ennemis les plus dangereux, s'écrie-t-il, ne sont pas les Carthaginois : ce sont les magistrats qui vous distraient par des fêtes coûteuses, tandis que le soldat manque de tout !** Et, revenant sur la vénalité de ses collègues : **Reprenez, ajoute-t-il, le commandement que vous m'avez confié ; car il est inutile d'aller s'exposer en face de l'ennemi lorsque d'autres vendent la ville, et que l'on court encore le danger de passer pour complice de leur trahison.** A ces mots, le peuple s'émeut, s'assemble, et Denys est nommé général avec plein pouvoir. A quelque temps de là, il imite le stratagème de Pisistrate, en feignant qu'on voulait attenter à sa vie, et se fait donner une garde de six cents hommes qu'il porte à mille, choisis parmi les plus pauvres et les plus résolus, qu'il couvre de vêtements magnifiques et enivre d'espérances. C'est à Léontion, lieu de refuge des bannis et où il avait conduit l'armée, que ceci se passait : il revient alors à Syracuse, et s'établit dans l'île d'Ortygie, où étaient tous les arsenaux et qui commandait le grand port. La foule aveugle s'était donné un tyran, mais cette foule était celle des pauvres qui s'inquiétait peu des libertés publiques et ne voyait pas les conséquences funestes de la tyrannie qu'elle établissait.

Cependant Géla assiégé appelait au secours ; c'était une nouvelle étape des Carthaginois le long de la côte méridionale. Denys y court, après avoir eu soin de se débarrasser de Daphnéos et de Démarchos, les deux chefs de l'aristocratie. Malheureux dans un combat, il renonce à défendre la ville, et l'abandonne aux Carthaginois après en avoir retiré toute la population. Camarine, à son tour, succombe. L'ennemi n'est plus qu'à quatre-vingts kilomètres de Syracuse, où les populations fugitives apportent l'effroi et aussi la colère contre Denys. Les chevaliers le préviennent dans la ville, pillent sa demeure et font mourir sa femme sous leurs mauvais traitements. Mais il arrive avec ses mercenaires, et se venge par un massacre général de ses adversaires.

Cependant la peste ayant décimé l'armée des Carthaginois, ceux-ci prêtèrent l'oreille à des propositions de paix. Un traité leur confirma la possession du pays de Sélinonte, d'Agrigente et d'Ilimère. Les habitants de Ma et de Camarine étaient autorisés à rentrer dans leurs villes démantelées, à la condition de payer un tribut aux Carthaginois, et Denys qui, depuis le commencement du siège de Géla, s'entendait probablement avec eux, fut reconnu comme tyran de Syracuse (405). Lysandre à la même date capturait la flotte athénienne d'Ægos-Potamos et établissait, dans toutes les villes, des harmostes lacédémoniens; Athènes aussi allait tomber en son pouvoir. A cette date sinistre, il n'y eut plus de liberté dans le monde hellénique.

Pour affermir son pouvoir en augmentant le nombre de ses créatures, Denys fit un nouveau partage des terres ; les meilleures furent données à ses amis et à ses officiers, beaucoup d'autres à des étrangers et à des esclaves affranchis, qu'il

éleva au rang de citoyens sous le nom de néopolites. Il fortifia l'île d'Ortygie, qu'un môle joignait à la ville, mais qu'il en sépara par un mur. Ce fut sa citadelle ; il en fit sortir tous les anciens habitants dont ses mercenaires prirent la place¹. La précaution était bonne, quoiqu'il eût pour ainsi dire renouvelé la population de Syracuse. La colère fermentait sourdement dans bien des cœurs, excitée par les exécutions, le bannissement, et pour ceux qui étaient restés dans la ville, par la charge insupportable des impôts qui, chaque année, prélevaient vingt pour cent de tous les biens². Aussi durant une expédition que Denys entreprit contre les Sicules de l'intérieur, une révolte éclata et il n'eut que le temps d'accourir dans son refuge d'Ortygie dont les fortifications, vivement attaquées, parurent un moment insuffisantes à le sauver. Craignant d'y être forcé, il discutait déjà avec ses amis sa mort ou sa fuite. **Il faut vaincre ou mourir ici**, dit un d'eux ; **ta robe de roi doit être ton linceul**. Il entama de feintes négociations avec des assiégeants et quand il s'éloigna avec cinq navires, les assaillants, comme toute armée populaire qui croit avoir achevé son œuvre, se dispersèrent. Mais Denys était sorti pour gagner douze cents Campaniens laissés par les Carthaginois dans leurs nouveaux domaines. Ces mercenaires, augmentés d'autres recrues, tombèrent sur Syracuse, plongée dans une complète sécurité. Une sortie de la garnison d'Ortygie acheva de disperser les révoltés dont sept mille s'enfuirent à Etna, et Denys resta maître de la ville (403). L'alliance de Sparte qui lui envoya Lysandre, comme conseil, fortifia son pouvoir. Il eut la sagesse de ne le point souiller cette fois par des actes de vengeance. Mais, à quelques jours de là, comme les habitants étaient répandus dans la campagne pour la moisson, il fit visiter toutes les maisons et enlever toutes les armes. Un second rempart rendit l'île d'Ortygie inexpugnable et de nombreux mercenaires appelés de tous les côtés augmentèrent, à la fois, la force de Syracuse contre ses ennemis, et celle de Denys contre les Syracusains. Enfin de minutieuses précautions le mirent à l'abri des assassins, mais non de la crainte, du soupçon, des terreurs.

Pour tant de dépenses il fallait de l'or. Denys en chercha dans la guerre. Il s'empara d'Etna, le refuge des exilés syracusains, mit dans son parti les habitants d'Enna, au centre de file, et acheta à des traîtres Catane et Naxos qu'il détruisit, après en avoir vendu toute la population. Il donna les terres de Naxos aux Sicules du voisinage, celles de Catane à ses mercenaires campaniens, et força les Léontins d'émigrer à Syracuse (400). Les habitants de Rhégion, alarmés de voir Denys s'avancer si près de leur détroit, firent passer des soldats à Messine afin de le prévenir. La discorde qui éclata dans cette troupe fit échouer l'entreprise, et Denys eut un prétexte pour porter plus tard ses armes dans la Grande-Grèce.

Denys était un tyran, mais un tyran actif. Sa pensée dominante, après celle de son pouvoir, fut l'abaissement de Carthage et la grandeur de Syracuse. Tous ses actes se rapportèrent à ce but. Après avoir affermi sa domination sur la côte orientale, il résolut de l'étendre à l'ouest, en faisant rebrousser chemin à l'invasion punique, qui, en quatre ans, s'était avancée de l'extrémité occidentale de l'île jusqu'en vue du territoire syracusain. Pour cette lutte décisive, il fallait mettre Syracuse à l'abri des hasards d'une bataille perdue. Il augmenta la force de ses murs et enveloppa d'un rempart les hauteurs de l'Épipole qui dominent

¹ La même mesure fut prise par Marcellus, quand il fut maître de Syracuse ; des Romains seuls purent habiter dans Ortygie (Cicéron, *Verrines*, V, 32, 54, 38, 98). Pour tout ce qui concerne Denys, je suis Diodore.

² C'est du moins ce que dit Aristote, *Politique*, V, 9, 4.

toute la ville, afin qu'on ne pût l'enceindre, comme avait été sur le point de le faire l'expédition athénienne. Soixante mille ouvriers, pris dans la population libre des campagnes, furent répartis sur le terrain. De stade en stade, un architecte dirigeait le travail et six mille paires de bœufs transportaient les matériaux. Denys surveillait lui-même les travailleurs, partageait leurs fatigues et excitait leur émulation par des récompenses. Le zèle fut si grand, qu'en vingt jours ils eurent terminé ce mur de 30 stades d'étendue, en pierres carrées, flanqué de fortes tours, et d'une hauteur qui le mettait à l'abri des assauts¹. Il fit ensuite fabriquer une quantité prodigieuse d'armes et de machines de guerre parmi lesquelles une d'espèce nouvelle, la catapulte, qui était propre à lancer des pierres et des dards. Pour la marine, il fit venir des bois de construction de l'Etna, répara les anciens vaisseaux et en construisit d'un échantillon plus fort que ceux qui avaient été jusque-là en usage. Athènes n'employait que des trirèmes, parce que toute la force de ses galères était dans la rapidité de leurs mouvements et dans les coups répétés de leur éperon pour briser les navires ennemis. Denys eut des vaisseaux à quatre et à cinq bancs de rameurs, plus lourds, mais plus résistants, et sa flotte compta plus de trois cents bâtiments de guerre, pour lesquels il fit établir cent soixante cales, dont chacune pouvait contenir deux navires. Sparte, amie de toute tyrannie qui s'élevait, lui avait permis d'enrôler dans le Péloponnèse, même dans la Laconie, autant de mercenaires qu'il voudrait.

Ses préparatifs terminés, Denys proposa dans l'assemblée du peuple de déclarer la guerre à Carthage, et, quelque temps après, avec quatre-vingt mille hommes, il reprenait Géla, Camarine, Agrigente, Sélinonte, Himère, et allait attaquer la principale forteresse des Carthaginois, dans l'île Motya, à la pointe occidentale (396). Ce fut un siège mémorable. Les Carthaginois se défendirent avec l'opiniâtreté de la race punique. Les armes nouvelles employées par Denys eurent enfin raison de leur courage. Mais Himilcon arrivait avec cent mille hommes et une flotte considérable (395). Il reprit Motya sans peine, et reportant habilement la guerre sur la côte orientale, il détruisit Messine et gagna une bataille navale qui l'amena jusque dans le port de Syracuse. Il dressa sa tente dans le temple de Jupiter Olympien, et fortifia son camp avec les pierres des tombeaux. Les Grecs attribuèrent à ces sacrilèges les fièvres paludéennes qui, dans l'automne, sortirent des terres marécageuses dont Syracuse était enveloppée par l'ouest. Elles enlevèrent un tel nombre de soldats², que l'armée, dans son effroi, oublia la discipline et la vigilance. Denys en profita pour diriger une double attaque par terre et par mer, pendant une nuit sans lune. Une partie de la flotte ennemie fut incendiée, et le peu de soldats que les Carthaginois purent armer furent battus et rejetés dans leur camp, où la mort les attendait aussi sûrement que sous l'épée des Syracusains. Himilcon demanda en secret qu'il lui fût permis de s'échapper avec les citoyens carthaginois. Il paya cette honte 300 talents, mais la racheta par sa mort : il s'accusa lui-même du désastre, alla prier dans tous les temples de Carthage, puis, murant les portes de sa maison, il se laissa mourir de faim (394).

Pendant qu'Himilcon fuyait, l'armée trahie par son général était enveloppée et prise ou détruite. Au lieu de pousser vivement la victoire que la maladie lui avait

¹ 50 stades = 5 kilom. 50. — On peut voir encore aujourd'hui les restes du fort établi sur l'Euryalos, au sommet de l'Épipole. Cf. Saverio Cavallari, *Zur Topographie von Syrakus*, p. 21 (Göttingen, 1845).

² Diodore que les chiffres n'effrayent jamais, dit 150.000.

livrée et de chasser les Carthaginois de l'île entière, Denys, après deux années d'hostilités languissantes, fit la paix avec eux. Il n'y gagna que le territoire des Sicules avec la forte place de Tauroménion. Il occupait déjà Catane, au pied de l'Etna, et Messine, qui le rendait maître du détroit, lui ouvrait la route vers les Grecs italiotes, dont la décadence commençait sous les coups répétés des populations indigènes, Samnites et Lucaniens. Vers l'an 597, il avait cherché dans ce pays des alliés, en demandant aux habitants de Rhégion de lui choisir parmi les jeunes filles de leur cité une épouse. [Il faut lui envoyer, dit un citoyen dans l'assemblée publique, la fille du bourreau pour que le mariage soit sortable.](#) Cette sanglante allusion aux exécutions dont le tyran s'était souillé, demeura gravée dans sa mémoire, et Rhégion, qui d'ailleurs était le lieu de refuge des bannis de Syracuse, fut attaquée la première, mais ne fut pas la première détruite. Caulonia, Hipponion, Scylacion succombèrent d'abord, et leur territoire fut donné aux Locriens qui dès longtemps, avaient accepté l'alliance de Denys. Après un siège de onze mois, Rhégion ouvrit ses portes. Denys se montra horriblement cruel envers Phytion qui avait dirigé la résistance. Il fit tuer son fils et le soumit lui-même à de telles tortures que ses soldats en murmurèrent (387). Il est inutile d'ajouter que tous les habitants furent vendus et la ville détruite. Crotona, la plus puissante cité de la Grande-Grèce, tomba aussi en son pouvoir, et les exilés syracusains durent s'enfoncer dans le golfe Adriatique pour trouver un refuge à l'abri de ses atteintes ; ils s'établirent au seul port qui soit sur ce littoral, à Ancône.

En cette année 387, où Denys tenait en sa puissance la plupart des Grecs de Sicile et d'Italie, Artaxerxès imposait à leur métropole la paix d'Antalcidas qui lui soumettait les cités helléniques de la côte d'Asie à l'orient comme à l'occident, l'Hellade baissait¹.

Dans ces expéditions sauvages, Denys n'avait d'autre but que d'affermir son pouvoir, en occupant ses mercenaires, et de rendre son nom redoutable : c'était la guerre barbare faite pour le pillage et la destruction. Aussi continuait-il d'aller en avant, sans plan déterminé, il semble, mais pour avoir ses forces toujours prêtes. Ainsi sa flotte traversa la mer Iottienne et fonda en Illyrie la ville de Lissos; une autre fois, il rétablit en Épire un prince exilé. De ce côté, il s'approchait de Delphes et de ses trésors. Protégées, dans les siècles antérieurs, par la piété des fidèles, ces richesses excitaient maintenant la convoitise des puissants. Denys eût voulu mettre la main sur elles; Jason y pensa; les Phocidiens l'avaient fait. Pour cette fois, Sparte arrêta cette entreprise de bandits par l'envoi d'un corps de troupes. Denys se dédommagea ailleurs, mais en continuant de disperser ses forces, de sorte qu'il se faisait bien la fortune d'un forban, mais il n'affermissait pas la puissance du maître de Syracuse. C'était alors un mauvais temps pour l'Italie, que les Gaulois ravageaient pour le Nord. Denys vint à la curée, par le Sud : il pilla les côtes du Latium et de l'Étrurie. Du seul temple d'Agylla, il emporta 1500 talents. Revenant avec un bon vent de cette expédition sacrilège, il disait à ses courtisans : [Voyez comme les dieux protègent les impies.](#) A Syracuse, il avait déjà volé à Jupiter son manteau d'or massif, qu'il remplaça par un manteau de laine, [l'autre étant trop froid en hiver et trop lourd en été.](#) Esculape perdit aussi sa barbe d'or, [parce qu'Apollon n'ayant pas de barbe, il n'était pas convenable que son fils en portât,](#) et Junon Lacinienne, sa robe d'un si merveilleux travail que les Carthaginois, assure-t-on,

¹ Dans un discours prononcé à la fête Olympique de 584 et dont il nous reste des fragments, Lysias signala cette coïncidence et pour la Grèce le danger de cette double domination.

l'achetèrent 120 talents, pour décorer une de leurs divinités de la dépouille d'un temple grec.

En 383, Denys reprit la guerre contre Carthage; il gagna sur Magon la grande victoire de Cabala, où il prit cinq mille ennemis et en tua le double, mais il fit de telles pertes à celle de Kronion, qu'il fut contraint de reconnaître aux Carthaginois la possession de la Sicile à l'ouest du fleuve Halycos et de payer une indemnité de 1000 talents.

Nous ne savons plus rien, touchant Denys, jusqu'à l'année 368 où il commença une troisième et dernière guerre contre Carthage ; il prit Sélinonte, Entella, Éryx, mais sa flotte fut détruite dans le port de Lilybée, et sa mort qui survint mit un terme aux hostilités. Les uns disent qu'il fut empoisonné par son fils, d'autres qu'il périt d'indigestion à la suite d'un festin célébré en l'honneur de sa victoire dramatique à Athènes. Denys, en effet, rechercha aussi cette gloire, comme plus tard Néron, et à peu près de la même manière, c'est-à-dire en tyran. Il envoya aux carrières Philoxénos pour avoir trouvé ses vers médiocres, et lorsque, vers 389, Platon était venu à sa cour, le philosophe avait été bien vite congédié à cause de son libre langage¹. Les débuts de Denys dans le stade et au théâtre furent malheureux : à Olympie, ses chars se brisèrent, à Athènes, on hua ses pièces. A la fin pourtant il obtint le succès qui amena sa mort. Une de ses tragédies ayant été couronné au concours des fêtes Lénéennes, il donna, pour célébrer ce triomphe, un grand banquet où il laissa sa raison et prit un accès de fièvre qui l'emporta. Le changement survenu dans le goût littéraire des Athéniens fut attribué au rôle politique que Denys avait pris en Grèce : médiateur en 369, entre Sparte et Athènes, il avait réconcilié les deux cités qui cherchaient alors d s'unir contre Thèbes et leur avait envoyé des mercenaires gaulois.

Denys régna trente-huit ans. Il méritait le pouvoir par son habileté supérieure et son activité infatigable, mais il l'acquit et le conserva par des moyens mauvais, et son usurpation n'eut même point la dangereuse excuse de quelque bien fait à son pays. Sa domination fut pour Syracuse stérile autant qu'impitoyable. Et qu'a-t-elle été pour lui-même ? Brave, en face de l'ennemi, il fut dans son intérieur assiégé de continuelles terreurs. Il n'osait confier sa tête à un barbier, et se faisait brûler la barbe par ses filles avec des coquilles de noix ardentes. Il portait toujours une cuirasse sous ses vêtements et faisait visiter les personnes admises en sa présence, même son frère, qu'il finit par proscrire, et son fils. Sa chambre était environnée d'un large fossé, que surmontait un pont-levis, et quand il haranguait le peuple, c'était, dit-on, du haut d'une tour. Il demandait un jour à Antiphon quelle était la meilleure espèce de bronze : [Celle dont on a fait les statues d'Harmodios et d'Aristogiton](#), répondit celui-ci. Ce mot lui coûta la vie ; il alla rejoindre les dix mille victimes du tyran². Il reste une vive image des terreurs de Denys : l'histoire, si elle est vraie, d'une épée suspendue par un fil au-dessus de la tête de Damoclès, imprudent courtisan, qui avait vanté le bonheur des princes et obtenu une heure de royauté.

Victorieuse d'Athènes, Syracuse semblait appelée à étendre sur l'île entière son influence, surtout à délivrer la Sicile d'une race ennemie et rivale, celle des Phéniciens de Carthage. Mais les trente-huit années du règne de Denys n'avaient

¹ Il faut renvoyer aux rhéteurs l'histoire de Platon vendu comme esclave dans l'île d'Égine, par ordre de Denys, et racheté par le Cyrénéen Anniceris.

² Il ne faut pas confondre, comme l'a fait Plutarque, ce poète tragique avec l'orateur athénien du même nom qui périt en 411.

eu pour résultat que de diminuer les possessions carthagoises de l'étroit espace compris entre les fleuves Halycos et Himera. C'était peu, car c'était à peine l'étendue du territoire d'Agrigente. Voilà pourquoi tant de campagnes avaient été dévastées, tant de villes détruites, tant d'hommes égorgés. Les Grecs avaient bien raison de se défier des tyrans, de leurs mercenaires et de la foule affamée sur laquelle ils s'appuyaient, ces pauvres qui attendaient de leur maître le partage des terres et des fortunes : entre leurs mains, richesse d'un jour bientôt dissipée.

II. Denys le Jeune ; Dion ; Timoléon

Denys l'Ancien avait du moins des mœurs austères. Son fils ayant séduit une femme mariée, il l'en reprit sévèrement. *Quand m'avez-vous vu, lui dit-il, faire des choses semblables ? — C'est que vous n'étiez pas fils de roi,* répondit le jeune homme. — *Je crains bien, si vous continuez,* reprit le père, *que vos enfants ne le soient pas davantage.* Et il en arriva ainsi. Denys le Jeune, nature à la fois faible et violente, fut un mélange de bonnes intentions et de passions effrénées. Le vice et la vertu se disputaient en lui à qui resterait le maître. Entraîné par ses compagnons de débauche, il se livrait à des orgies qui duraient des mois entiers ; et cependant il laissa deux hommes prendre sur lui assez d'ascendant pour être ramené à plusieurs reprises dans la voie du bien. Le vertueux Dion, frère d'une des femmes de Denys l'Ancien, étendit sa bienfaisante influence sur les commencements du nouveau règne. Élève de Platon, il inspira au jeune tyran le désir de voir le maître, qui fut mandé à Syracuse. Deux fois Platon s'y rendit, rappelé par les bons instincts du prince, que sa parole dominait quelque temps, mais qui, bientôt, las de la discipline philosophique, finissait par céder aux séductions du plaisir et aux conseils funestes. Dion lui-même perdit son ascendant; Denys le força de fuir dans le Péloponnèse.

Quelques années se passèrent sans que Dion montrât du ressentiment; mais le tyran confisqua ses biens, força sa femme de prendre un autre époux et outragea son fils. Le banni résolut de venger à la fois ses injures et celles de la patrie. Il rassembla des mercenaires, en embarqua huit cents sur deux vaisseaux et vint prendre terre au port carthagois de Minoa, sur la côte méridionale de la Sicile. Les exilés, les mécontents, accoururent autour de lui; Agrigente, Géla, Camarine, Syracuse même, d'où le tyran était alors éloigné, lui ouvrirent leurs portes (357). La citadelle seule fut conservée par les officiers de Denys, qui firent une longue et habile résistance. Il fallut cependant céder; Denys se retira à Locres avec ses trésors. Mais il avait semé derrière lui la discorde, en suscitant contre les vainqueurs le démagogue Héraclide. Dion déplaisait au peuple par son austérité : il eût voulu constituer à Syracuse une aristocratie qui tint en bride la populace, peut-être même une royauté comme celle de Sparte. Chassé pour s'être opposé à une loi agraire, rappelé peu de temps après, il périt, en 353, assassiné par un aventurier athénien, Callippos, qui fut lui-même remplacé l'année suivante par Hipparinos, frère de Denys. Celui-ci profita de ces révolutions confuses et misérables pour rentrer dans la ville en 346 ; mais, aigri par le malheur, il montra tant de cruauté que les Syracusains invoquèrent Hicétas, tyran de Léontion, qui le força à se renfermer dans la citadelle et fit entrer dans le port des vaisseaux de Carthage.

Il comptait bien ne travailler qu'à son profit. Mais un nouveau libérateur s'armait dans la métropole de Syracuse, à Corinthe. Timoléon, désigné par les Corinthiens

pour cette mission, était un homme honnête, énergique, dévoué à la liberté, à laquelle il avait immolé son propre frère. Avec dix vaisseaux, il passa en Sicile. Dans l'état déplorable où se trouvait Syracuse, la citadelle étant occupée par le tyran, la ville et le port par les ennemis, il semblait qu'elle fût perdue. Heureusement Denys, à bout de ressources et de courage, offrit à Timoléon de lui livrer sa forteresse, à condition qu'on le transporterait avec ses trésors à Corinthe, où il vivrait en simple particulier (343). Le soupçon se mit ensuite entre Hicétas et les Carthaginois ; ceux-ci, craignant une trahison, au milieu de cette grande ville qu'ils avaient tant de fois menacée de destruction, remontèrent sur leurs vaisseaux, et Hicétas resté seul fut forcé de s'enfuir. Timoléon renversa le fort que la tyrannie s'était construit, et sur son emplacement éleva des portiques et des tribunaux. La ville était affranchie ; il fallait la repeupler, car les révolutions continuelles, depuis plusieurs années, avaient fait émigrer une partie des habitants ; l'herbe croissait dans les rues désertes, et les animaux sauvages rôdaient jusqu'aux portes, dans les champs restés incultes. Timoléon écrivit à Corinthe pour inviter tous les Grecs de Sicile à rentrer dans leur patrie et engager de nouveaux colons à s'y fixer. Par suite de cette proclamation, dix mille Grecs se réunirent dans le Péloponnèse pour être transportés à Syracuse ; il en arriva aussi une foule d'Italie. On porte à soixante mille le nombre des émigrants. Timoléon leur distribua des terres. Pour rétablir les finances, il fit vendre, au compte de l'État, les maisons abandonnées, en laissant toutefois aux anciens propriétaires qui se présenteraient la faculté de rentrer dans leurs biens. Il vendit aussi un grand nombre de statues érigées à diverses époques, après les avoir soumises à une sorte de jugement public ; celle de Gélon fut seule conservée. Il rétablit le gouvernement démocratique pur, perfectionna la législation civile et établit la magistrature annuelle des *amphipoles* de Jupiter Olympien, dont le nom devait servir à désigner l'année, comme à Athènes celui de l'archonte éponyme.

Après avoir rétabli l'ordre dans Syracuse, Timoléon tenta de le rétablir dans la Sicile. Hicétas fut réduit à vivre en simple particulier dans Léontion ; Leptines, tyran d'Apollonie, préféra aller rejoindre Denys à Corinthe. Les autres villes grecques et la plupart des Sicules entrèrent dans son alliance.

Carthage s'alarma de cette puissance élevée par la sagesse et le désintéressement ; soixante-dix mille Africains débarquèrent à Lilybée. Avec une dizaine de mille hommes seulement, Timoléon osa venir à la rencontre de cette immense armée. Une bataille se livra sur les bords du Crimisos. Timoléon dut en partie le succès de sa téméraire entreprise à son courage et au dévouement des siens, mais aussi à un orage furieux qui jeta le désordre dans l'armée ennemie et qui, gonflant le fleuve, empêcha le passage d'une partie des Carthaginois. Plus de trois mille citoyens de Carthage furent tués, désastre presque sans exemple, pour une ville habituée à faire la guerre avec des mercenaires (340). Aussi consentit-elle à traiter.

Pour arriver à une paix plus sûre, Timoléon n'imposa pas des conditions onéreuses. La limite du territoire des deux peuples fut fixée au fleuve Halycos. Mais les Grecs établis sur les terres de Carthage eurent permission d'émigrer sur celles de Syracuse ; les cités grecques de l'île furent déclarées libres, et Carthage s'interdit toute alliance avec les tyrans (338).

Timoléon reprit alors sa lutte contre eux. Ceux de Catane et de Messine, vaincus, furent mis à mort, comme voleurs publics, par les peuples qu'ils avaient opprimés ; d'autres furent renversés. Les Campaniens, anciens mercenaires de

Denys, avaient fait d'Etna un repaire de brigands, qui infestaient tout le pays d'alentour ; il les chassa.

Après avoir, en moins de quatre années, imposé la paix à Carthage, renversé les tyrans, rendu l'ordre à Syracuse et la prospérité à la Sicile grecque, Timoléon se démit de ses pouvoirs. S'il les eût gardés, son nom serait resté confondu dans la foule de tous les chefs d'État, légitimes ou usurpateurs; son abdication lui a valu une place à part, honorable et haute. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, respecté de tous les habitants de l'île, qui venaient le consulter sur les traités, les partages de terres et les lois. Un jour deux orateurs osèrent l'accuser de malversations. Le peuple indigné se soulevait contre eux ; Timoléon l'arrêta. **Je n'ai affronté, dit-il, tant de dangers que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre les lois, et de dire librement sa pensée.** Les Syracusains honorèrent jusqu'à son dernier jour leur libérateur, sollicitant ses conseils, et conduisant vers lui les étrangers qui passaient par leur ville, comme s'ils n'eussent plus rien à leur montrer quand ils leur avaient fait voir une des gloires les plus rares dans la Grèce, même partout, le héros de la probité et du désintéressement politiques. Dans les derniers temps de sa vie, Timoléon devint aveugle; les Syracusains continuèrent à le consulter dans toutes les affaires importantes. Alors des députés lui amenaient un char qui le conduisait jusqu'au milieu de la place publique; la délibération ouverte, Timoléon donnait son avis que la foule attentive recevait avec respect et suivait toujours. Il mourut ainsi plein de gloire et d'années, laissant sa patrie d'adoption heureuse, grande et libre, et une mémoire sans tache, malgré la farouche vertu qu'un jour il avait montrée. Ses funérailles se firent au milieu d'un immense concours et avec l'appareil des plus grandes solennités. Quand le corps eut été placé sur le bûcher, un héraut s'avança et dit : **Le peuple de Syracuse a consacré 200 mines pour honorer, par une pompe funèbre, Timoléon le Corinthien ; il a décrété qu'au jour anniversaire de sa mort on célébrerait à perpétuité des jeux de musique, des combats gymniques et des courses de chevaux, parce qu'il a renversé les tyrans, vaincu les barbares, repeuplé de grandes cités et rendu aux Grecs de Sicile leurs lois et leurs institutions.**

III. Agathocle et Hiéron

De 337, année de la mort de Timoléon, jusqu'en 316, les documents nous manquent pour l'histoire de Syracuse. On entrevoit seulement que cette ville retombe dans la confusion et l'anarchie d'où Timoléon l'avait tirée, et où de mauvaises moeurs politiques et privées la ramenaient invinciblement. C'est de l'anarchie que les républiques devraient le plus se garder. Syracuse, s'y laissant aller, allait en être punie par le retour de la tyrannie. D'abord dominèrent Héraclidès et Sosistratos, qui, au dire de Diodore, **remplirent leur vie de perfidies, de meurtres et des plus grandes impiétés.** Puis vint Agathocle, homme de génie, gâté par les circonstances, et dont la vie fut merveilleuse dès le berceau. Son père, Carcinos de Rhégion, retiré chez les Carthaginois, l'exposa, dit-on, parce qu'un oracle avait prédit qu'il serait pour ce peuple la cause de grands malheurs. Sa mère le sauva, et, sept ans après, Carcinos, heureux de retrouver son fils dont il se reprochait la mort, l'emmena à Syracuse pour le soustraire à la haine des Carthaginois qui se souvenaient de l'oracle. Le jeune Agathocle apprit l'état de potier. Mais son extrême beauté le fit prendre en affection par un des plus riches citoyens de Syracuse, qui le mena à l'armée et

obtint pour lui le grade de chiliarque. De ce jour il se fit à lui-même sa place. Sa brillante valeur, son éloquence populaire, lui donnèrent de la renommée ; il y joignit la richesse, lorsque, à la mort de son protecteur, il épousa sa veuve. Alors il se mêla aux affaires et soutint le parti démocratique. Exilé par Sosistratos, il se réfugia à Crotone, puis à Tarente, se signala au service de ces villes par son extrême courage et son habileté, mais s'en fit chasser par ses vues ambitieuses. Quand Sosistratos et Héraclidès furent tombés, il rentra à Syracuse et y obtint le commandement de l'armée. Des soupçons trop légitimes l'ont revenir les Syracusains sur cette nomination. Ils le déposent et apostent des assassins pour le faire périr : ceux-ci ne tuent qu'un esclave qu'il avait revêtu de ses habits. Pour répondre à cet attentat, il marche sur la ville avec l'armée dévouée à sa personne; formée des plus pauvres citoyens, elle avait tout à attendre de son chef et d'un bouleversement. Il accuse le conseil des Six-Cents d'avoir voulu l'assassiner, en fait égorger le plus grand nombre, avec quatre mille des principaux citoyens¹, livre au pillage les demeures des riches, puis convoque une assemblée du peuple où il déclare qu'il lui suffit d'avoir délivré l'État des oligarques, et qu'il dépose les pouvoirs dont il est revêtu. Mais il avait, dans son discours, adroitement lancé les mots d'abolition des dettes et de partage des terres qui avaient surexcité les appétits. On le presse de reprendre le commandement : il résiste, et n'accepte enfin qu'à la condition qu'il n'aura point à partager la responsabilité avec des collègues qui trahiraient peut-être l'État. Le peuple consent à l'avoir pour maître (316).

Comme Denys l'Ancien, Agathocle fit la guerre à Carthage, et il la fit avec une supériorité de génie qui donne à cette guerre un caractère remarquable. Il commença par déjouer deux ligues contre Syracuse, l'une ayant son centre à Messine, et l'autre à Agrigente ; toutes deux formées à l'instigation des bannis syracusains, toutes deux alliées de Carthage. Messine, Tauroménion, Géla, furent prises par lui et cruellement châtiées. Agrigente, vainement secourue par Acrotatos, fils d'un des rois de Sparte, demanda la paix. Vaincu dans une grande bataille au mont Ecnome par les troupes supérieures en nombre que commandait Hamilcar, Agathocle fut assiégé dans Syracuse ; mais il avait su donner le temps à la ville de se mettre en état de soutenir un long siège, et d'ailleurs il méditait un projet, le plus hardi qu'un capitaine eût jamais conçu : rendre à Carthage siège pour siège, en portant sous ses murs le théâtre de la guerre. Sans confier à personne son dessein, il équipe une flotte montée par quatorze mille hommes, sort du port, trompe l'escadre ennemie à la faveur d'une éclipse, et aborde en Afrique. Là, saisissant une torche, il déclare à ses soldats qu'il a fait vœu pendant la traversée, à Déméter et à Coré, de leur sacrifier ses vaisseaux, et il met le feu au sien : ses officiers l'imitent ; les soldats, transportés d'enthousiasme, jurent de ne quitter l'Afrique que maîtres de Carthage et ils y marchent aussitôt (310).

Cependant Hamilcar avait suivi la flotte. La vue de cet incendie lui donne l'idée d'une ruse habile. Il recueille les proues des vaisseaux grecs, les porte à Syracuse et, annonçant aux habitants qu'Agathocle a subi un désastre, les somme d'ouvrir leurs portes. Les débris des vaisseaux semblaient attester la vérité de ses paroles. Violentes disputes dans la ville. Le plus grand nombre veut se rendre. Antander, frère d'Agathocle, et qui gouverne en sa place, va fléchir, quand paraît, en vue des murs, une galère richement pavoisée, d'où s'élèvent des chants de victoire. Elle évite avec adresse la flotte carthaginoise, se jette

¹ Mêmes massacres plus tard à Messine, à Tauroménion, à Céla, etc. Pendant le siège de Syracuse par les Carthaginois, nouvel égorgement de seize cents personnes.

dans le port, et les Syracusains apprennent à la fois l'audace et le succès d'Agathocle. Toutes les dispositions changent ; Hamilcar s'éloigne.

Nous n'avons pas à raconter les victoires d'Agathocle en Afrique ; elles appartiennent à une histoire différente de celle que nous achevons d'écrire. Malgré le sacrifice de cinq cents enfants des meilleures familles de Carthage, jetés vivants dans la fournaise allumée pour le Moloch africain, deux cents villes, dit-on, sont prises par le Syracusain, ou passent dans son alliance. Les Numides lui fournissent des troupes ; Ophellas, gouverneur de Cyrène, lui amène vingt mille hommes. Le traité conclu entre eux donne à l'un l'Afrique, à l'autre la Sicile et l'Occident. Ainsi, les grands projets d'Alexandre recevront leur accomplissement, et la race grecque aura tout envahi¹.

Mais Agathocle commit un crime qui fut, comme le crime l'est toujours, une grande faute. Par jalousie peut-être, ou par regret des promesses qu'il avait faites, il suscita un tumulte durant lequel Ophellas fut assassiné. Ce meurtre détacha de lui une partie de ses nouvelles troupes, le força à en éloigner une autre, et jeta la méfiance dans le camp. Cependant il fut encore vainqueur. Mais les affaires de Sicile, d'abord favorables, s'étaient gâtées, et les généraux syracusains appelaient Agathocle; il retourna dans l'île, remit l'ordre dans Syracuse et soumit Agrigente, qui avait repris les armes. Malheureusement deux divisions de son armée avaient été détruites en Afrique durant son absence, et les Carthaginois, qui avaient fait de suprêmes efforts, tenaient la troisième assiégée. Agathocle y retourna, mais ne trouva que dix ou douze mille hommes épuisés par les combats et divisés par les séditions. Une défaite qu'il éprouva accrut le désordre. Ses fils mêmes, qui exerçaient sous lui les principaux commandements, l'emprisonnèrent. Cependant il réussit à s'échapper sur une trirème qui le ramena à Syracuse (307), tandis que Carthage remerciait ses dieux sanguinaires en leur immolant les plus beaux des prisonniers syracusains.

Agathocle s'était déjà montré bien cruel; après le désastre d'Afrique, il devint atroce. Ses fils ayant été massacrés par l'armée, il inonda Syracuse de sang : tous les parents des soldats furent mis à mort. Au bout d'un an, il fit la paix avec Carthage, qui garda toutes les villes qu'elle avait précédemment occupées, et reçut 300 talents avec 200.000 médimnes de blé. Le repos ne convenait pas à ce remuant génie. Il se jeta presque aussitôt dans de nouvelles entreprises, soumit le pays des Bruttians, Crotone, même Corcyre, qui l'avait appelé contre les Macédoniens. Toutefois Carthage ne cessait pas d'occuper sa pensée, à l'âge de plus de soixante-dix ans, il commençait encore d'immenses préparatifs et portait sa flotte à deux cents vaisseaux. La mort l'arrêta enfin.

Il aurait voulu assurer le trône à son fils Agathoclès. Un autre de ses fils, Archagathos, un de ceux qui avaient péri en Afrique, avait laissé un enfant du même nom qui attira son oncle à un banquet et l'assassina. Pour se débarrasser aussi de son aïeul, il lui donna, dit-on, un cure-dent empoisonné qui ne le tua pas sur l'heure. Le vieux roi, hors d'état de punir le meurtrier de son fils, voulut au moins le priver de ce pouvoir qu'il avait essayé de conquérir par des forfaits : il rendit la liberté aux Syracusains. Peu de jours après, il mourut au milieu d'horribles souffrances, et, suivant quelques-uns, fut placé sur le bûcher avant d'avoir rendu le dernier soupir (289).

¹ C'est vers la même époque, et en Afrique, qu'Agathocle prit le titre de roi et la couronne, à l'imitation des successeurs d'Alexandre.

Après cette tragique histoire des tyrans, se montrèrent les fruits de la tyrannie, les révolutions et les brigandages : la Sicile tomba dans la plus affreuse confusion. Les mercenaires d'Agathocle la ravagèrent, puis s'établirent à Messine et se firent redouter des deux côtés du détroit sous le nom de Mamertins. Carthage s'allia avec eux, et ses troupes vinrent assiéger Syracuse, qui appela Pyrrhus à son aide. Il refoula les Carthaginois à l'ouest; mais l'échec qu'il essuya devant Lilybée, l'insubordination des Siciliens, la tyrannie qu'il fit peser sur eux, l'empêchèrent d'achever la délivrance de l'île, et il se retira, comme il était venu, en aventurier, pillant les temples sur sa route.

Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! dit-il en quittant la Sicile. Syracuse n'était plus de force à lutter contre Carthage, maîtresse incontestée de l'Afrique et de la mer ; elle le sentit, renonça d'elle-même à son ancienne politique, et sous Hiéron, qui la gouverna sagement de 275 à 215, elle se résigna d'abord au rôle d'alliée des Carthaginois contre Rome, d'où venait désormais le plus grand danger. Vaincu avec Carthage, Hiéron obtint du sénat romain cinquante ans de paix, et la possession de plusieurs villes siciliennes : période qui nous mène jusqu'en 212, époque où Syracuse, après avoir bravé toutes les forces d'Athènes et tant de fois celles de Carthage, succomba vaillamment sous l'épée de Rome. Du moins la dernière page de son histoire laisse lire encore un grand nom, celui d'Archimède¹.

C'est Rome que nous trouvons partout, à la mort des peuples grecs, pour recueillir leur héritage. Comme la mer reçoit tous les fleuves, dit le rhéteur Aristide, ainsi l'empire romain reçoit et garde toutes les nations.

De cette ruine de la Grèce, plus tard de celle de l'empire romain, on a tiré l'axiome, aimé des poètes, que les peuples, comme les individus, passent successivement par une jeunesse brillante, une maturité quelquefois féconde, suivie bientôt d'une décadence mortelle. Mais il y a des nations qui bravent le temps, malgré les coups les plus funestes et, pour d'autres, il est des renaissances qui leur font une existence nouvelle, grâce aux leçons que, du sein de la mort, leur donnent ceux qui les ont précédés dans la vie. Ainsi la Grèce tombée aux pieds de la Macédoine, ensuite à ceux de Rome, a continué de vivre par l'esprit et l'art. C'est ce qu'il nous reste à montrer dans une brève revue de son histoire.

¹ Pour ce dernier épisode de la vie si tourmentée de Syracuse, voyez *Hist. des Romains*, le chapitre XX.

Chapitre XL – Résumé général

– I –

Rome a commencé par la prose et, durant des siècles, elle n'a pas connu d'autre expression de la pensée. La Grèce a commencé par la poésie et, jusque parmi ses législateurs et ses philosophes, elle a eu des poètes; aussi, de son premier âge, nous ne savons rien que par ceux qui ont chanté les héros et les dieux des anciens jours. Il en a été de même à peu près partout. Les *Sagas* et l'*Edda* ne sont-ils pas comme l'*Iliade* des Scandinaves, les *Nibelungen* celle des Germains, le *Châ-Nameh* de Ferdousi celle des Persans? Ces histoires légendaires recouvrent certainement un fond historique. Mais comment retrouver la réalité au milieu de ces fables? Heureusement nous avons, sur ces peuples, d'autres témoignages que la légende: pour la Perse, Hérodote et les inscriptions des Akhéménides qu'aujourd'hui on sait lire; pour les Germains, Tacite, Jordanès et Grégoire de Tours; pour les Saxons et les Scandinaves, Bède et Alfred le Grand; et ces écrivains nous permettent de placer, à côté des traditions populaires, des récits qui les contrôlent et les expliquent. Mais, pour la Grèce antique, qui déposera contre Homère? Faut-il, avec Évhémère et ses successeurs, faire de tous ces dieux des hommes et ramener la légende à des termes que la raison puisse accepter; ou, comme les disciples attardés du Portique et de l'Académie, voir de nobles enseignements jusqu'en de frivoles récits? Quel fil d'Ariane conduira dans ce labyrinthe et, quand un souffle de critique aura fané ces fleurs brillantes et légères, qu'en restera-t-il?

Croire que la mythologie n'est fiction qu'à la surface et vérité au dedans; que c'est une toile de décor qu'il suffit de lever pour voir une action véritable, ce serait singulièrement méconnaître la puissance créatrice de l'imagination populaire. Deux forces qui agissent souvent en sens contraire, le sentiment et la raison, conduisent la vie des hommes et des peuples. L'un, qui a la puissance de l'instinct, règne longtemps seul et, toujours, dispute la prépondérance à l'autre, dont l'autorité ne s'établit qu'avec une extrême lenteur, sur des points successivement et laborieusement conquis. Il y a donc, dans la vie des nations, un âge où tout est sentiment et image, où tout s'anime et se personnifie, comme il en vient un autre où tout est réflexion et examen, où tout s'analyse et se décompose. Le premier est le temps de la foi aux phénomènes, l'époque des légendes qui peuplent de tant de divinités l'Olympe et le Walhalla, qui grossissent de tant d'aventures l'histoire des héros, celle d'Achille ou de Roland, de Thésée ou d'Arthur. Le second est le temps du doute pour ce qui paraît sortir des lois naturelles; l'époque où la recherche scientifique des causes et des effets réduit le rôle des dieux et des héros, en montrant derrière ceux-ci la société qui fait la moitié de leur force; et derrière ceux-là la foi qui les a créés et qui leur commande, tout en paraissant leur obéir.

De ces deux âges, le premier dure, même pour les plus éminents génies de l'Hellade, jusqu'au sixième siècle avant notre ère, et le second commence avec Anaxagore et Thucydide. Hérodote subit encore le joug de la vieille foi; il a la curiosité enfantine du voyageur que tout étonne et, sauf quelques timides interprétations, il admet les récits de la muse. D'Hérodote à Thucydide, la Grèce se fait homme. Le fils d'Oloros, animé d'un esprit plus libre, écarte les voiles brillants qui recouvrent le berceau de son peuple, et il porte audacieusement sa raison au milieu des hommes et des choses du temps passé. Seulement, il se

garde de la commettre avec toutes les impossibilités mythologiques. Il ne s'arrête qu'aux grands faits, en ôte le merveilleux, met la politique à la place, et n'a plus alors à présenter, de ces temps si pleins de ténèbres pour la critique, si pleins de lumière pour la foi, qu'un tableau sobre et, dans ses lignes générales, très probablement vrai. [Les événements des anciens jours](#), dit-il dans son Introduction, [échappent par l'éloignement à la certitude](#).

En un autre livre, j'ai refusé d'entrer dans le dédale des origines romaines; à plus forte raison me suis-je gardé de l'aire effort pour tirer une histoire suivie de ces poétiques débris, qui recouvrent et cachent sous de gracieuses ou de redoutables fictions les commencements de la Grèce, pas plus que je ne demandais une histoire du moyen tige à la Légende dorée, aux Chroniques de l'archevêque Turpin, ou à nos romans de chevalerie. J'ai donc fait pour la Grèce ce que j'avais fait pour Rome. J'ai rapidement raconté les légendes qu'il faut connaître, parce que notre littérature en est pleine et que nos arts s'en inspirent encore ; mais, après avoir cherché les probabilités que l'histoire générale et la comparaison des faits laisse entrevoir, j'ai hâté ma marche vers des temps mieux connus.

Cependant, sous la Grèce des poètes, la science moderne a découvert une Grèce préhistorique. Elle a étudié les restes d'une société plus vieille qu'Homère de dix siècles peut-être, et elle a demandé à cette terre toute en montagnes, en péninsules et en îles, aux mers qui la baignent, au ciel qui l'enveloppe, quelles influences ont agi sur ses premiers habitants.

D'où ceux-ci venaient-ils ? De l'Asie, berceau de la race aryane, laquelle, dans son long voyage jusqu'aux extrémités de l'Occident, laissa sur le bord oriental de la mer Égée, en Thrace et dans la Grèce, des peuples dont la langue et la religion avaient un fond commun ; de sorte qu'autour du grand lac hellénique s'élevèrent des villes qui purent s'entendre et se répondre.

Si, dans la période légendaire, l'histoire politique a peu d'événements certains à recueillir, l'histoire sociale trouve beaucoup à prendre dans les usages qui ont persévéré. C'est alors que la famille se forme, que le culte s'établit, que les cités s'élèvent, et ce sont des bases antiques qui portent le foyer domestique, le prytanée public et l'Agora où d'abord siègent, autour du roi, les chefs., son conseil, où le peuple ensuite viendra délibérer et voter.

Il n'y a pas dans Homère que le fracas des armes, dans Hésiode que la naissance des dieux et les travaux des champs. Dans ces vieux poèmes et dans les légendes d'où ils sont sortis, les faits, sans doute, tiennent plus de l'imagination que de la réalité; mais on y trouve des idées, des moeurs, des croyances qui ont vécu longtemps. Achille chante la gloire des braves; Hector compte sur ses exploits pour avoir, dans la mémoire des hommes, l'immortalité, et ils ont légué aux vaillants de l'âge historique le sentiment de l'honneur. Les femmes sont : la noble Andromaque, Arété, ou *la vertu*, si digne de son nom, sa fille Nausicaa, d'une simplicité virginale, Alceste, qui meurt pour son époux, Antigone, pour son frère, et tous ces types d'héroïnes qui traversent chastement le théâtre de Sophocle. La religion y garde les restes d'un naturalisme grossier qui se mêle au culte des glorieux Olympiens, et, à côté de démons bienfaisants, elle fait vivre des divinités que le bonheur des hommes irrite. Mais peu à peu le ciel sombre s'éclaircit ; le Destin cesse d'être aveugle, Némésis d'être envieuse; Apollon, le dieu de la lumière, donne de sages conseils, et Minerve adoucit les moeurs -de son peuple. La mort se relie à la vie par les honneurs funèbres qui valent aux aïeux une nouvelle existence d'outre-tombe, et font d'eux les protecteurs de ceux qu'ils ont quittés. Le culte des morts, lien des générations, consacre les

familles aristocratiques, et c'est autour des tombeaux, comme auprès des temples, que le patriotisme, la grande vertu de ces vieilles sociétés, prend la force qui lui a fait accomplir tant de miracles¹.

— II —

Le retour des Héraclides et les grands mouvements de peuples qui en sont la suite ferment la période légendaire. Après elle, les traditions s'arrêtent soudain ; la Muse se tait ; le lumineux éclat qu'Homère a projeté sur l'âge héroïque s'éteint, nous entrons dans quatre siècles d'obscurité. Cette nuit qui se fait sur la Grèce est le passage de la légende à l'histoire, du monde de la fiction au monde de la réalité. Quand s'établit, en 776, la coutume de compter les années d'après le retour des fêtes d'Olympie, on eut aussi un moyen de fixer la chronologie. Mais que de lacunes encore avant l'âge d'Hérodote ! Et que de fois la poésie prend la place de l'histoire, comme dans les guerres de Messénie !

Nous n'avons donc rien à mettre entre l'invasion des Doriens, cette race que l'*Iliade* ne connaît pas, et l'ère des Olympiades. Pour Sparte, avant Lycurgue, pour Athènes, avant Solon, on peut recueillir quelques mots à peine, et à peu près rien pour le reste de l'Hellade, bien que, dès cette époque, la Grèce soit constituée et sa vie historique commencée. Chaque contrée a le peuple qu'elle gardera jusqu'au dernier jour de la nation, et chacun de ces peuples prend déjà, sous la double influence de sa position géographique et des circonstances de son établissement, le caractère qui déterminera en Grèce les oppositions de races, d'idées et d'intérêts.

Du onzième au septième siècle, un fait considérable se produisit, la diffusion de la race hellénique sur presque tous les rivages de la Méditerranée.

Les Grecs, qui se plaisaient à cacher un sens profond sous les plus gracieuses images, contaient qu'un berger, faisant paître ses troupeaux sur le bord de la mer, vit un jour une belle jeune fille sortir du sein des eaux, lui sourire et l'appeler près d'elle. Il hésita d'abord, puis céda au charme et se jeta dans les flots. Combien de sirènes enchanteresses jouaient ainsi autour de ces beaux rivages et en appelaient les habitants sur l'onde azurée ! Les Grecs cédèrent comme le pâtre à l'attrait irrésistible et coururent d'île en île, entre les trois continents qu'elles rapprochent, à la rencontre, sur bien des points, de peuples qui avaient avec eux une même origine, ou de vieilles relations de commerce.

La nature leur imposait de deux manières l'obligation de naviguer sans cesse sur le grand abîme, par la situation de leur pays d'où l'on voit presque partout la mer ; plus encore par les produits qu'il donne. Le sol grec, peu propre aux céréales, malgré la protection de Déméter, la déesse vénérable, l'est beaucoup à la vigne et à l'olivier, cultures industrielles et commerciales. Un peuple qui a du blé et du bétail peut se passer des autres et ne demander rien de plus à la terre qui le nourrit ; de là, la lente croissance des peuples agriculteurs. Mais celui qui n'a que du vin et de l'huile mourrait de faim s'il n'échangeait ses denrées. Le voilà donc forcé de vivre en relations continuelles avec ses voisins, de courir le

¹ Isée, le maître de Démosthène, disait encore, au quatrième siècle : *Tous ceux qui pensent à la mort veulent laisser derrière eux quelqu'un qui apporte à leurs mânes les offrandes funéraires. La loi même impose à l'archonte le soin de veiller à ce qu'aucune maison de citoyen ne devienne déserte* (De l'héritage d'Apollodore, 50).

monde et d'y ramasser, avec les marchandises, des connaissances et des idées. Nous étonnerons-nous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence ; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous leurs rivages ?

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres: celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles étaient un instrument de conquête et que la domination veut l'obéissance.

Pendant que les Grecs sortaient par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, n'avoir que des sujets. Les sujets, à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer eux-mêmes leurs affaires; ils accomplirent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais, pour cette lutte, ils avaient pris des chefs, qui s'emparèrent du gouvernement, *τύραννοι* : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences, amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre Médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée, enfin la cité se gouvernant elle-même : celle-ci en accordant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce; celle-là en donnant davantage aux riches, qui possèdent le sol. Cette forme prévalait dans la Grèce au moment où les Perses l'envahirent ; et, Hérodote le dit, ce furent ses libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue dans la métropole. Mais, dans les colonies asiatiques, au voisinage des grandes civilisations orientales, le génie se déploie. L'art, la science, y naissent ; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie, et la civilisation allait périr, étouffée dans son germe ; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.

— III —

Avec ses golfes pour fossés et ses montagnes pour bastions, la Grèce est comme une grande forteresse élevée entre l'Europe et l'Asie. Les millions d'hommes de Xerxès l'assaillirent en vain : l'immense empire oriental s'y brisa. Ces victoires furent surtout gagnées par Athènes et décidèrent de ses destinées. L'invasion était repoussée, il fallait en prévenir le retour; Athènes seule y pensa et sut y pourvoir. Là est l'origine et la légitimité de son empire. Cette domination qui assure la sécurité des mers, qui excite l'industrie et le commerce, qui sème le bien-être et provoque l'intelligence, est le moment le plus heureux de la Grèce, et le plus brillant de la vie de l'humanité. Athènes sans doute n'est pas seule dans l'Hellade. Tous travaillent et pensent; mais tout afflue vers elle, le génie comme la fortune et la puissance. Elle est le foyer qui reçoit et concentre les rayons épars, pour les renvoyer au monde en resplendissante lumière. Même

avant qu'elle ait montré toutes ses splendeurs, un étranger, presque un ennemi par sa naissance, Pindare, célèbre **la cité du génie**, la ville *brillante, immortelle, couronnée de violettes comme les Grâces et les Muses*.

Au-dessus des hommes supérieurs qui se pressent dans ses murs domine la noble figure de Périclès. Ses ennemis l'appelaient l'Olympien. Ils avaient raison; car il dirigeait et contenait avec une souveraine sagesse ce peuple intelligent, passionné, mobile, qui au besoin sut avoir la constance romaine; qui fit des fautes, mais qui les a rachetées par tout ce qu'il nous a donné de chefs-d'œuvre et de grands exemples. Foule élégante et spirituelle, curieuse d'art, de science, de poésie; où la fortune indiquait à peine des rangs, où l'éducation, la même pour tous, n'en établissait pas; moins peuple qu'aristocratie populaire, et élevée à ce point de grandeur par son génie propre, résultat de sa position géographique et de son histoire, et par les institutions les plus humaines, les plus vraiment libérales que l'antiquité ait eues¹. Supprimez de l'histoire Athènes et ses grands hommes, que restera-t-il de la Grèce?

J'avoue ma sympathique affection pour cette glorieuse république qui eut des partis et des révolutions, mais point de guerres civiles ni de révoltes d'esclaves²; pour la ville que ses deux grands ennemis, Philippe et Alexandre, ne purent haïr; pour ce peuple dont l'histoire s'ouvre à Marathon par un éclatant triomphe et se ferme à Chéronée, avec ce cri éloquent de Démosthène: **Non, non, vous n'avez pas failli, Athéniens, en défendant jusqu'à la mort la liberté de la Grèce**. Qu'on n'oublie pas que ce peuple tant accusé traitait doucement l'esclave³; accueillait l'étranger et, en certains jours, faisait tomber les fers des captifs, afin qu'ils pussent assister aux fêtes joyeuses de Dionysos⁴. Il tuait le coupable, mais ne le torturait pas⁵; il laissait à l'exilé ses biens, à certains

¹ Il s'y trouvait, outre le principe de l'égalité devant la loi (*ισονομία*), une véritable loi d'*habeas corpus*. Démosthène (*Contre Timocrates*, 144) montre que, sauf deux exceptions, en cas de haute trahison ou de fraude à l'égard de l'État comme fermier de l'impôt, un citoyen, même après que l'autorisation de le détenir en prison avait été légalement donnée, devait être mis en liberté si trois de ses concitoyens, de la même classe, se portaient ses cautions. Dans le cas de crime d'État, il ne fallait pas moins qu'une décision de l'assemblée générale pour ordonner la mise en accusation (Hypéridès, *Pour Euxénippos*, 6, édit. Didot). Le domicile des citoyens était inviolable; on ne pouvait y pénétrer sans l'assistance d'un magistrat (Démosthène, *Contre Androtion*, 50). *Un jour des lettres de Philippe à Olympias furent interceptées; le peuple défendit de les ouvrir, pour ne pas violer la correspondance d'un mari avec sa femme* (Plutarque, *Πολιτικά παραγγέλματα*, 5).

² Une seule révolte d'esclaves, d'ailleurs toute locale, et une seule guerre civile, celle que provoqua Thrasybule. Mais était-ce bien une guerre civile et non une guerre nationale? Derrière les Trente il y avait Lacédémone!

³ Il ne lui répugnait pas de faire de ses esclaves des citoyens. Après la bataille des Arginuses, en 406, tous les esclaves embarqués sur la flotte reçurent la liberté et le droit de cité (Hellanicus, dans les scholies aux *Grenouilles* d'Aristophane, vers 664). Andocide (*de Reditu suo*, 23, Didot, p. 76) félicite Athènes d'avoir souvent accordé la *πολιτεία, δούλοις ἀνθρώποις*. Dans le discours *sur la Chersonèse*, 47, Démosthène propose d'adjoindre aux trésoriers de l'État, des esclaves publics, *δημόσιοι*, qui devront rendre compte de leur administration. Euripide a souvent reproduit ces sentiments de bonté envers les serviteurs de la maison. Lorsque Alceste va mourir, elle tend la main à chacun de ses esclaves et leur adresse les adieux suprêmes.

⁴ Démosthène, *Contre Androtion*, 68. Cicéron (*de Offic.*, II, 15) dit que, pour un Athénien, ne pas montrer le chemin à un voyageur égaré était une faute punissable.

⁵ Le dernier supplice à Athènes était la simple privation de la vie, habituellement par le moyen le moins effrayant, une coupe de ciguë. Pour donner la torture à un homme libre, il fallait, pense M. Dareste (*Plaid. polit. de Démosthène*, t. II, p. 301), une décision spéciale du peuple. Andocide (*Mystères*, 45, Didot, p. 55) rappelle un décret rendu sous l'archontat de Scamandrios qui interdisait de mettre un citoyen à la torture. Antiphon y fut condamné, puis mis à mort, mais après un décret qui l'avait chassé d'Athènes, où il était secrètement rentré pour incendier la flotte (Démosthène, *Sur la Couronne*, 133). Dans le discours *Contre Panténète*, 41 (Didot, p. 510), qui

meurtriers le temps de fuir avant la condamnation¹. Aux vieillards, aux infirmes, au soldat mutilé, il assurait leur subsistance et il donnait la patrie pour mère aux enfants que la guerre avait faits orphelins². Que l'archonte éponyme, portait une loi citée par Démosthène, prenne soin des orphelins, des héritières et des veuves. Mieux encore ; au milieu de la place publique, dit Pausanias, seuls de tous les peuples, les Athéniens avaient dressé l'autel de la Pitié, pour que les suppliants vissent et suspendre leurs bandelettes³.

C'était bien le peuple favori de la déesse *aux pensées nombreuses*⁴ qui, du haut de l'Acropole, veillait sur la cité fidèle ou l'inspirait ; qui se mêlait aux combattants, mais pour modérer leur fougue ; qui tenait la lance, mais pour faire triompher le droit ; qui était la *Sophia*, divine, née du cerveau de Jupiter, et la science humaine révélant aux sages les lois du monde, mais aussi la divine ouvrière⁵ qui inventa les arts utiles, créa l'olivier, et enseigna à l'épouse les vertus domestiques⁶.

Tel dieu, tel peuple; ou, ce qui serait plus vrai : tel peuple, telle divinité. La plus intelligente et la meilleure des cités grecques, devait avoir pour déesse Poliade et Éponyme, la plus respectable des divinités de l'Olympe hellénique.

est de l'année 346, Démosthène s'élève même contre le système qui cherche la vérité par la torture donnée aux esclaves ; mais c'est la seule protestation de ce genre qu'on trouve dans les plaidoyers grecs.

¹ Le bannissement, mais non l'exil, entraînait la confiscation des biens et, pour des meurtres d'une certaine nature, on pouvait échapper par la fuite à la sentence.

² Voyez le *Ménéxène* de Platon, ad finem ; Aristote, *Politique*, II, 6.

³ *Les Athéniens*, suivant Isocrate, *passaient pour les plus doux et les plus miséricordieux de tous les Grecs* (*Antidosis*, 20). Plutarque dit aussi (*Πολιτικά παραγγέλματα*, 3) : *ὁ Ἀθηναίων εὐχίνητός ἐστι χρὸς ὀργήν, εὐμετάδοτος πρὸς ἔλεον*. Voyez encore (*ibid.*, 17, 8 et 9) les faits touchants et délicats qu'il cite à l'honneur d'Athènes. Je ne garantis cependant pas le suivant : Un sénateur de l'aréopage fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui s'était réfugié dans son sein. On avait vu là absence de pitié et cruauté (Photius, *Biblioth.*, p. 1591, édition de 1653). Encore moins serai-je affirmatif pour le fait qu'Athénée (XIII, 21, p. 566) rapporte, d'après Hypéridès, que l'entrée de l'aréopage fut interdite à un citoyen parce qu'il avait été vu dînant dans une auberge qui pouvait être un *πορνείον*. Mais je crois, sur la parole de Démosthène, à la condamnation de cet Athénien que les héliastes punirent pour avoir trafiqué de la beauté de jeunes filles d'Olymthe, qu'il avait achetées comme esclaves, après la ruine de cette malheureuse cité par les Macédoniens. Aristote (*Histoire des Animaux*, VI, 24) parle d'un mulet octogénaire pour lequel les Athéniens firent un décret qui interdisait aux marchands de blé de le chasser, quand il venait manger dans leurs coffres. Ce fait est rendu vraisemblable par d'autres que Plutarque raconte dans la *Vie de Caton* : *Les Athéniens prirent soin des mules qui avaient travaillé au temple de Minerve ; Cimon éleva un tombeau aux cavales victorieuses pour lui à Olympie, et Xanthippe, au chien qui l'avait suivi à la nage jusqu'à Salamine*. Le sage de Chéronée termine par cette parole absolument juste : *La bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice*. Malheureusement, l'intolérance religieuse, cette mortelle ennemie de l'esprit, réussit quelquefois à faire du peuple aimable d'Athènes un peuple féroce.

⁴ Homère, *Hymn.*, XXVIII, 2.

⁵ Pausanias, VIII, 36, 3.

⁶ Lorsque ce livre parut pour la première fois, en 1851, le travail des savants hommes qui étaient en train de renouveler la science de l'antiquité n'était pas encore arrivé au gros du public, et j'étonnai quelques personnes en montrant pour le peuple de Périclès un respect inusité, comme pour la vie stérile de Lacédémone et les agitations sans but des derniers jours de la Grèce, une sévérité qu'on ne crut pas légitime. Cette préférence historique me valut alors, de la part de l'administration universitaire, une sévère admonestation au sujet de mes *témérités*. Le temps a marché, *c'est un grand maître*, dit Eschyle ; je m'en suis aperçu ; aujourd'hui je me trouve à peu près de l'avis de tout le monde. Dans un volume du grand ouvrage de M. Grote, publié un an après mon livre, il est dit : *The Athenian empire which, with all its defects, I believe to have been much better for the subject-cities than universal autonomy would have been...* (t. IX, p. 279). Curtius est de même très favorable à la démocratie athénienne. On peut lire, au § 50 du *Panegyrique d'Isocrate*, un magnifique éloge de cette ville *qui a fait du nom Grec, moins le nom d'un peuple que le signe même de l'intelligence*.

Le jour où le jeune Athénien, arrivé à sa dix-huitième année, recevait les armes qu'il devait porter pour la défense de son pays, il prêtait le serment que voici :

Je ne déshonorerai pas ces armes sacrées et je ne quitterai pas mon compagnon de rang. Je combattrai pour tout ce qui est saint et sacré, seul ou avec beaucoup, et je ne rendrai point à ceux qui nous succéderont ma patrie moindre que je ne l'aurai reçue, mais plus grande et plus forte. J'obéirai aux magistrats et aux lois, et si quelqu'un détruit ces lois ou n'y obéit pas, je les vengerai, seul ou avec mes concitoyens. et j'honorerai la religion de mes pères. Je prends les dieux à témoin de mes paroles. Et ce serment, ils l'ont tenu. Grâce à leur système d'éducation et d'entraînement militaire, les Grecs ont été, avant la phalange d'Alexandre et la légion romaine, les premiers soldats du monde.

Après cela, il n'y a point à s'étonner que ce peuple se soit divinisé lui-même, ou plutôt qu'il ait divinisé ses institutions qui, pour le cinquième siècle au moins, l'avaient fait si grand : un sanctuaire fut consacré au Démos et aux Charites, les déesses qui personnifiaient la reconnaissance¹.

– IV –

Nous aimons la Grèce pour ses poètes, ses philosophes et ses artistes, mais aussi parce que, la première dans le monde ancien, elle eut pour idéal la liberté politique assurée par le développement le plus complet du citoyen. L'Orient ne connaissait que la calme et stérile unité des grandes monarchies soumises à une seule volonté, presque toujours la même, malgré la diversité de ceux qui commandaient souverainement. La Grèce comprit autant d'États indépendants que la nature lui avait donné de vallées et de promontoires bien disposés pour la défense ; et dans presque toutes ces cités les habitants acceptèrent les servitudes de la religion et de la loi constitutionnelle, en échange d'une seule liberté, celle de décréter eux-mêmes cette loi qui les asservissait.

La vie politique des Grecs, à l'époque historique, était faite de deux idées : l'indépendance de la cité et l'égalité des citoyens. Ils voulaient que leur ville se gouvernât d'après les lois qu'elle s'était données c'était l'autonomie, et que tous les citoyens eussent les mêmes droits c'était l'isonomie. Avec cette double préoccupation, l'homme disparut d'abord derrière le citoyen. Pour faire celui-ci plus grand, on diminua celui-là, et on l'eût diminué bien davantage si l'on eût écouté les philosophes, même les plus illustres, Platon et Aristote.

L'importance sociale donnée au citoyen fortifia en lui le sentiment de la dignité personnelle, qui le mit bien au-dessus des serviles populations de l'Orient. C'était un premier pas vers le grand principe que le christianisme apportera, celui de l'égalité morale et de la fraternité humaine; le second sera fait par Rome, quand elle donnera à tous les habitants de l'empire le droit de cité et que ses jurisconsultes diront, après les stoïciens : *Societas jus quodammodo fraternitatis in se habet*² ; mais le progrès est si lent que ce dernier sentiment reste encore, dans l'heure présente, à l'état de formule, qui n'empêche ni les guerres de classes, ni celles de nations.

¹ Voyez, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio, le savant mémoire de M. B. Haussoullier, sur le Démos.

² *Digeste*, XVII, I, 2, 63.

La cité hellénique, où commençait cette grande évolution, n'avait qu'une très faible population, qu'elle ne tenait pas à accroître. L'assemblée souveraine à Athènes allait rarement à cinq mille citoyens, et d'une phrase de Démosthène on serait en droit de conclure qu'il suffisait souvent d'un très petit nombre de votes pour trancher une question importante. [Le jour de l'élection des Pylagores](#), dit-il, [trois ou quatre mains se levèrent pour Eschine, et il se trouva revêtu de l'autorité d'Athènes](#)¹. Quelques hommes, beaux parleurs, pouvaient donc exercer une influence dangereuse sur ces assemblées souveraines, réunies parfois au hasard des circonstances, et qui légiféraient, jugeaient, administraient au moyen d'un vote, eût-il été enlevé par surprise ou demandé à la passion du moment.

Autre péril ; avec une population si restreinte, ces villes ne pouvaient être une base solide pour un empire. Vivant isolées dans les limites que la nature du sol leur avait données, elles eurent au delà des alliés ou des sujets et elles contractèrent des liens d'hospitalité; mais, jalouses de leur droit de cité qui eût ouvert à l'étranger l'agora et les temples, elles ne voulaient pas livrer leurs divinités poliades à des adorateurs d'autres dieux, ni leurs institutions à des hommes élevés sous d'autres lois. Athènes et Sparte auraient bien volontiers détruit, l'une Mégare, l'autre Argos ; jamais elles ne leur auraient accordé l'isonomie². Cette inimitié entre cités voisines fut cause de guerres continuelles. Mais personne n'a le droit de reprocher aux Grecs leur humeur batailleuse, car, partout et toujours, l'humanité a obéi à ce reste d'animalité, dont elle ne se débarrasse pas, et qui lui l'ait aimer la destruction. En théorie, le régime municipal semble le meilleur des gouvernements, parce qu'il suppose plus de liberté pour l'individu; dans l'Hellade, il n'a pas donné aux Grecs le besoin de vivre tranquilles autour de leurs temples et de leurs lieux d'assemblée.

Nous, leurs héritiers, nous gémissons de ces violences, et nous sommes près de les regarder comme un crime contre nous-mêmes, parce qu'elles ont détourné, pour l'œuvre sanglante de la guerre, des forces qui eussent profité aux travaux bienfaisants de la paix. Mais si la civilisation n'est ni la fleur des ruines ni celle des tempêtes, ce n'est pas non plus dans le calme et le silence que toujours elle s'épanouit. La lutte des intérêts et des passions développe les caractères; la vie est plus énergique; les facultés deviennent plus actives et plus riches. De ces petites villes, tourmentées et bruyantes, sortit souvent une merveille de l'art ou de la pensée.

Aristote a dit : [La Grèce possède l'intelligence et le courage ; si elle s'unissait, elle serait capable de conquérir l'univers](#)³. Il avait raison : deux fois les Hellènes se sont unis, lorsqu'à Salamine quatre-vingt mille d'entre eux et à Platée cent dix mille vainquirent les flottes et les armées de Xerxès, ou quand, avec les Macédoniens, ils firent la conquête de l'Asie. Mais, dans le cours ordinaire de leur vie historique, ils ne comprirent que le régime municipal, et jamais, si ce n'est un moment, quand leur fin approchait, ils n'ont aimé autre chose; de sorte qu'il n'y eut plus de Grèce, quand, avec Alexandre, la Grèce parut devenir un empire. Par

¹ *Disc. sur la Couronne*, 149.

² C'est le reproche que Tacite leur adresse : *quid aliud... exilio fuit... nisi quod victos pro alienigenis arcebant ?* A cette idée étroite de la cité, il oppose la politique de Rome qui *eodem die hostes, dein cives, habuerit* (*Annales*, XI, 24). Un Grec ne pouvait que par exception se marier et posséder dans une autre ville. Pour la concession du droit de cité, il fallait, à Athènes, une première réunion du peuple qui accordait ce titre *pour des services signalés rendus aux Athéniens* ; et une seconde assemblée où plus de 6000 citoyens confirmaient au scrutin secret le vote favorable (*Collection Démosthénique, Contre Néera*, p. 724. éd. Didot).

³ *Politique*, IV, 6, 1.

la multitude et l'indépendance de ses villes, elle était faite, au temps où se manifesta son génie, pour produire le plus vif éclat de civilisation ; elle ne l'était pas pour constituer une domination durable, et son indépendance fut perdue dès que s'élevèrent autour d'elle des puissances organisées pour la conquête ou l'assimilation. Fidèle à ses plus vieilles traditions, elle fut ivre d'une folle joie, le jour où les Romains proclamèrent que toute ligue était détruite, toute cité rendue à elle-même. Elle se crut libre, alors que commençait pour elle une servitude de vingt siècles.

Pour ces petites cités, l'ennemi était souvent aux portes et, avec lui, les blessures, l'esclavage et la mort. Aussi la ville qui, derrière ses remparts, abritait la famille, les dieux et l'indépendance, était-elle aimée d'un ardent amour; comme dans une place assiégée, on sacrifiait tout à son salut, non seulement sa vie, mais ce qui, souvent, est plus difficile, sa fortune. Une inscription parle de souscriptions volontaires¹, sans intérêt tiré du capital; et les faits patriotiques étaient fréquents. Démosthène cite le stratège Nausiclès qui paya la solde de deux mille hoplites que la république ne payait pas; deux généraux donnèrent huit cents boucliers à leurs soldats qui en manquaient; d'autres employèrent une partie de leur bien à réparer les murs de la cité. Pour pareil ouvrage, Démosthène, qui n'était point riche, contribua volontairement de 5 talents, et pour le théâtre de 100 mines². Quelle était leur récompense ? une couronne que, par décret du peuple, ils recevaient au théâtre de Dionysos, le jour des Grandes Panathénées.

Ces libéralités ne doivent pas étonner ; elles portaient du sentiment le plus énergique dans ces villes, le patriotisme ; mais nous en trouvons un autre que d'ordinaire on n'y cherche pas la charité. L'heure des grandes institutions charitables, que le christianisme et la philosophie ont multipliées, n'était pas encore venue, parce que l'état social ne les réclamait pas. Démosthène ne fut pas seul à racheter des captifs, à doter des filles pauvres et à pouvoir dire, comme dans le discours *sur la Couronne* : **Vous savez, Athéniens, que j'ai toujours été affable, humain, secourable à toute infortune** ; ailleurs il se glorifie de n'avoir jamais manqué aux devoirs de la philanthropie³ : mot que l'on croit très moderne et qui était d'usage courant à Athènes, il y a plus de vingt-deux siècles. Lysias mentionne un citoyen qui, lui aussi, en secret, dotait des filles, délivrait des prisonniers et enterrait des morts oubliés sur les routes, sans demander à personne sa récompense⁴. Combien d'autres ont fait comme lui ! Si l'allocation accordée à ceux qui assistaient à l'assemblée publique et aux fêtes religieuses avaient des inconvénients politiques, elle avait d'abord été un secours donné à ceux qui en avaient besoin. Il en était de même pour les distributions de blé faites au peuple de temps à autre, et pour les repas qui se célébraient, après les grandes immolations de victimes, alors que les dieux se contentaient de la fumée de l'autel. Les gymnases entretenus par l'État répondaient à nos écoles gratuites ; Hippocrate recommandait aux médecins de ne réclamer aucun salaire de ceux qui auraient peine à les payer, et beaucoup de villes donnaient l'assistance médicale à leurs pauvres⁵ ; enfin Platon a écrit : **Il ne faut faire de mal à personne, pas même au méchant**⁶.

¹ *Corpus Inscr. attic.*, II, 334.

² *Discours sur la Couronne*, p. 139 (Didot). Voyez aussi le même décret proposé par Lycurgue.

³ Dans le discours *Sur les affaires de la Chersonèse*, 70, où il rappelle les services par lui rendus.

⁴ XIX, 59.

⁵ *Hist. des Romains*, chap. LXXXIII. Des citoyens se chargèrent aussi de la surveillance des écoles.

⁶ *République*, I, 9. On retrouve ces sentiments dans la Rome impériale (cf. *Hist. des Romains*).

Ces sentiments sont le beau côté des mœurs municipales de la Grèce. On doit dire encore que dans cette société la propriété et la famille reposaient sur des bases meilleures qu'en Orient ; mais les constitutions faites uniquement en vue de l'État ne garantissaient qu'imparfaitement la sécurité des biens et la liberté des personnes¹. Le citoyen appartenait à la communauté, qui disposait de lui comme elle l'entendait ; de sorte que les intérêts de chacun étant subordonnés à ceux de l'État, ce qui paraissait utile à l'un devenait la justice, dût cette justice être pour l'autre une iniquité. De celui-ci la loi faisait un soldat, quel que fût son âge ; de celui-là, un commandant de la galère qu'il avait dû armer à ses frais ; de tel autre, un banni, quoiqu'on n'eût pas un délit à lui reprocher. Personne n'échappait à cette mainmise de l'État, non seulement pour l'impôt du sang et les charges fiscales, mais pour l'achèvement de l'éducation : la cité voulait avoir le corps et l'âme de ses enfants, à plus forte raison leur bien.

Aux temps aristocratiques, les Eupatrides étant seuls comptés avaient seuls aussi des obligations, comme, dans les épopées homériques, les héros attiraient sur eux le fort du combat. Héritières de cette vieille coutume, la plupart des villes grecques eurent pour principe de leur organisation financière qu'une partie des dépenses publiques resterait à la charge des riches. Solon, par exemple, sans changer beaucoup l'état ancien des choses, attribua aux membres des premières classes de lourds impôts ; mais, en retour, il leur assura des privilèges politiques. Avec le temps, les charges augmentèrent et les privilèges disparurent. Tout citoyen, même le plus pauvre, put arriver par le sort aux fonctions publiques et, à cause de la fréquence des guerres, de l'éclat croissant des fêtes, des liturgies et des chorégies réservées aux riches imposèrent des dépenses de jour en jour plus lourdes. Un armement était-il décidé, aussitôt arrivaient, à l'assemblée publique, des demandes en dégrèvement ; au temple de Diane, de prétendus riches qui fuyaient les charges de la triérarchie ; dans les prisons, les malheureux qu'y traînait l'inspecteur de lit marine, parce qu'ils n'avaient pas apporté des voiles neuves pour leur galère².

Sophocle et Socrate ont bien parlé *des lois non écrites* que la nature a mises dans la conscience humaine ; les constitutions, même les meilleures, n'avaient su que faire de la cité l'arbitre suprême du

bien et du mal, de sorte que, dans les villes grecques, la justice était souvent absente, de même que le fut toujours la liberté véritable. Aristote peint la démocratie comme occupée partout à passer le niveau sur les fortunes, par de ruineuses amendes et des confiscations ; et en effet pour beaucoup d'agitateurs, pour ces brouillons, comme Polybe les appelle, *τούς χαχέχτας*, le fin de la politique consistait à mettre dessous ce qui était dessus. Ainsi, Messène partage au peuple les biens des riches ; Cléomène à Sparte, Nicoclès à Sicyone, font de même. Comme les morts seuls ne reviennent pas, un démagogue de Cios fait tuer ceux qu'il dépouille ; Nabis n'agit pas autrement partout où il est le maître. Les Étoliens, les Thessaliens, abolissent les dettes ; les Chiotés ont une autre

¹ A Sparte, comme dans la République de Platon, l'État fut, à vrai dire, seul père et seul propriétaire. Athènes n'alla jamais si loin. Aristote, qui recherche en tout le droit, ne considère la propriété que comme un fait, et n'en met l'origine que dans l'occupation, même par la force. Il la fait dériver de la loi, de l'agriculture, du pillage (*Politique*, liv. I, ch. III, § 5). Et en cela il ne blessait aucune des idées de son temps. Solon trouvait légitime l'association pour le brigandage, et il arriva souvent, en Grèce, que la loi décrétât un nouveau partage des terres, l'abolition des dettes, la défense d'aliéner son bien, ou d'autres mesures qui nous sembleraient un attentat au droit de propriété.

² Démosthène, *Disc. sur la Couronne*.

économie sociale : lorsque le gouvernement a besoin d'argent, il décrète que toutes les dettes privées seront payées à l'État ; ailleurs, on prend aux femmes leurs bijoux, aux détenteurs du sol leurs moissons, et jusque dans Athènes plusieurs pensent qu'une confiscation illégale n'est pas une ressource à dédaigner¹.

La conséquence de cette servitude financière des riches et des dangers qui menaçaient la propriété fut que les détenteurs du sol ou des capitaux se montrèrent trop souvent, dans un monde devenu commercial et industriel, les ennemis naturels des vieilles coutumes et des constitutions qui les consacraient. De là des complots, des révolutions, des sentences d'exil ou de confiscation, et les bannis rôdant en armes autour de la cité pour en forcer les portes². Les héliastes disaient bien à Athènes, dans leur serment officiel : **Je jure de ne souffrir jamais ni l'abolition des dettes ni le partage des terres et des maisons**³. Et en effet ces mesures révolutionnaires ne furent pas décrétées dans la cité de Minerve, dont la prospérité commerciale dépendait de la fidèle exécution des contrats ; mais que de fois les sycophantes de cette ville ruinèrent d'anciennes et légitimes fortunes par les plus futiles accusations⁴. Lorsque ces bouleversements se furent multipliés, les vieilles idées de dévouement à la cité se perdirent ; des alliances contraires au génie et aux intérêts du peuple furent contractées ; et comme ces nouveautés survinrent en un temps où tout était ébranlé, la religion, le patriotisme et les vertus civiques, la cité, ne portant plus sur ses bases antiques, s'écroula.

Les Grecs avaient, comme nous, deux autres sortes de propriétés : le domaine public, qui variait d'une ville à l'autre, et les biens ecclésiastiques, souvent très considérables, mais qui n'étaient pas toujours respectés : ainsi, les trésors de Delphes furent pillés par les Phocidiens, ceux d'Olympie par les Arcadiens, et plus d'une fois on sécularisa certaines parties des possessions sacrées. En cas de nécessité, l'État empruntait au sanctuaire et, devenu débiteur de ses dieux, il leur payait l'intérêt des sommes prêtées, mais oubliait parfois de rendre ce qu'il avait reçu. Par suite de la prépotence de l'État, ces biens étaient soumis aux vicissitudes des événements, et la politique réglait tout, au temple comme à l'agora⁵.

¹ Lysias, *Contre Nicomachos*, 22 ; Polybe, VII, 10 - XV, 21 - fragm. 68. Aristote, *Économique*, II, 9. Il mentionne cette politique comme ayant été pratiquée à Byzance, Chios, Clazomène, Éphèse, Héraclée de Pont, Lampsaque.

² Isocrate dit à Philippe qu'il trouvera en Grèce, pour son expédition d'Asie, autant de soldats qu'il en voudra, parce qu'il y a tant de bannis qu'il est plus facile de lever une armée parmi eux que parmi les citoyens (*Philippe*, 96, édit. Didot, p. 65).

³ Westermann a attaqué l'authenticité de l'*ΟΡΚΟΣ ΗΑΙΑΣΤΩΝ*, mais sans convaincre ni M. Dareste ni M. Weil, qui l'ont maintenue : l'un dans sa traduction du discours *contre Timocrate* (*Plaidoyers politiques de Démosthène*, I, p. 304 et 184), l'autre dans son édition grecque de Démosthène, IIe série, p. 137.

⁴ Le vice naturel de la démagogie est l'envie et le soupçon qui, lorsqu'elle dispose des tribunaux, se traduisent par des spoliations judiciaires. Aristophon d'Azenia fut cité en justice soixante-quinze fois pour proposition de décrets contraires aux lois, *γραφή παρανόμων* ; mais il est juste d'ajouter qu'il ne fut jamais condamné (Eschine, *Ctésiphon*, 194). Démosthène n'eut pas autant de procès ; cependant le seul Aristogiton lui intenta sept actions, et contre combien d'autres n'eut-il pas à se défendre !

⁵ *La vie privée n'échappait pas à cette omnipotence de l'État. Beaucoup de cités grecques défendaient à l'homme de rester célibataire. Sparte punissait non seulement celui qui ne se mariait pas, mais même celui qui se mariait tard. L'État pouvait prescrire à Athènes le travail, à Sparte l'oisiveté. Il exerçait sa tyrannie jusque dans les plus petites choses : à Locres, la loi défendait aux hommes de boire du vin pur ; à Milet, à Marseille, elle le défendait aux femmes. Il était ordinaire*

Sur un autre point, l'organisation de la famille, les Grecs n'ont rien non plus à nous donner. Trop voisins de l'Asie, ils n'ont point fait à la femme, dans l'âge historique, une condition très supérieure à celle qu'on lui reconnaissait à Ninive et à Babylone. Son devoir était de donner à son époux des enfants légitimes qui continueraient la famille et les sacrifices domestiques : il ne lui était pas demandé autre chose et les nobles femmes des temps homériques, Alceste, Andromaque, Pénélope, étaient bien oubliées. Toutes, certainement, ne se seraient point faites les compagnes de la Lysistrata d'Aristophane, mais aucune n'a gagné le respect de la cité entière comme la mère des Gracques; et, quoique le gynécée fût déjà bien loin du harem, la femme grecque n'a pas été la matrone romaine, encore moins la femme forte de l'Écriture.

Malgré notre admiration pour l'ancienne Grèce, nous n'avons donc pas en politique de leçons à lui demander, si ce n'est afin d'éviter les fautes où elle est tombée : entre elle et nos sociétés modernes, la différence est trop grande.

— V —

Aux causes politiques qui firent sombrer la Grèce s'ajoutèrent les causes morales qui ruinèrent son vieil idéal, sans lui en donner un autre.

Il faut bien le dire: l'ébranlement produit dans les intelligences par le siècle de Périclès, cet âge d'or de l'esprit humain, ouvrit l'entrée de régions inconnues où la vieille Hellade se perdit. Elle y trouva pour l'art et la pensée de belles inspirations; mais alors se montra, avec une force qu'elle n'avait jamais eue, la philosophie, fille rebelle du polythéisme, qui voulut se rendre compte de l'homme et du monde, que les vieux mythes n'expliquaient pas. Née aux abords des temples qu'un jour elle renversera, car de pareils enfants tuent leur mère, comme ces plantes qui croissent dans les joints des vieilles murailles et finissent par les faire crouler, la philosophie entra de bonne heure en lutte avec la religion positive.

Celle-ci, d'ailleurs, n'était point faite pour devenir une règle morale. Dans la nature, il n'y a ni bien ni mal, seulement le jeu des forces physiques et chimiques. Les anciens peuples, trop rapprochés d'elle pour ne pas subir son influence, eurent des religions que, par un barbarisme expressif, on a appelées le culte de la nature *naturante* ou des forces matérielles, et celui de la nature *naturée* ou des apparences sous lesquelles ces forces se manifestent. De là les monstrueuses conceptions de l'Égypte et de l'Asie, les prostitutions sacrées de Babylone et de Corinthe, même les symboles étranges dont Athènes décorait les rues et que ses jeunes filles portaient dans les fêtes. Aussi ces peuples n'hésitaient pas à attribuer à leurs dieux les plus honteuses passions, le vol, l'inceste, l'adultère, la haine, la vengeance, de sorte que le polythéisme obscurcissait la notion du juste et légitimait le mal par l'exemple de ceux qui étaient quelquefois, et auraient dû être toujours, la représentation du bien. Alors, par le développement parallèle, mais en sens contraire, des légendes divines et de la raison humaine, il arriva que le polythéisme grec se trouva dans cette

que le costume fût fixé invariablement par les lois de chaque cité ; la législation de Sparte réglait la coiffure des femmes, et celle d'Athènes leur interdisait d'emporter en voyage plus de trois robes. A Rhodes, la loi défendait de se raser la barbe ; à Byzance, elle punissait d'une amende celui qui possédait chez soi un rasoir ; à Sparte, au contraire, elle exigeait qu'on se rasât la moustache (Fustel de Coulanges, La cité antique, p. 265).

condition, mortelle pour un culte, que la religion fut d'un côté et la morale de l'autre. Celle-ci attaqua celle-là et en eut raison : les dieux tombèrent de l'Olympe et l'herbe poussa au parvis des temples. C'eût été bien si les légendes de ces dieux détrônés avaient été remplacées par de viriles doctrines qui auraient éclairé et purifié la raison humaine. Cet enseignement se trouvait çà et là, dans les paroles des poètes et des philosophes; mais la foule ne les écoutait pas, livrée qu'elle était aux superstitions honteuses par où finissent, pour les faibles les grandes croyances.

En chassant les dieux de l'Olympe, la philosophie sortait du cercle des croyances vulgaires; elle sortit aussi, par ses leçons, de l'étroite enceinte de la cité. Au-dessus de l'homme, elle vit l'humanité; au-dessus de l'État, le monde. Et j'ai bien peur qu'elle n'ait aidé à la ruine du patriotisme, comme à celle des dieux, par cela même qu'elle s'élevait à des idées plus pures sur la divinité et sur la vertu véritable. La belle parole qu'on lit dans Marc Aurèle : *Je suis citoyen du monde*, est de Socrate¹, ou de ses disciples ; une autre école osera tourner en dérision les patriotiques sentiments des aïeux. *Ne peignons pas pour sauver la Grèce*, dira l'épicurien Métrodore, *ni pour gagner des couronnes civiques. La seule couronne enviable est celle de la sagesse*. Oui, certainement, pour l'individu, mais non pour le citoyen qui doit avoir en plus jusqu'à la folie du sacrifice.

La poésie, à son tour, popularisa les déductions sceptiques des philosophes. Épicharme, Aristophane, par leurs sarcasmes, firent entendre le cri recueilli à Rome par Lucrèce : *Les dieux mourront !* Aussi, dans l'effroi que causent aux peuples le silence des dieux, et les ténèbres que les sophistes amoncellent sur des questions autrefois simples, ils frappent même ceux qui tenaient le flambeau de l'avenir. Athènes chasse Anaxagore et fait boire la ciguë à Socrate. Cruelle et stérile victoire de l'intolérance ! C'en est fait : les dieux s'en vont ; et, par malheur, le Dieu nouveau n'est pas encore venu. Cependant un grand esprit semble l'entrevoir. Platon annonce quelques-unes des vérités de la foi de l'avenir. Mais un petit nombre seulement le comprennent ; les autres n'écoutent et n'entendent que ceux qui leur crient de douter de tout, du ciel, de la patrie, de la vertu, et de ne croire qu'à la fortune, au plaisir. Alors le patriotisme tombe, la moralité se perd, les cités s'affaissent sous le poids de la corruption ; et la Grèce épuisée, mourante, après cent cinquante ans de guerres civiles, s'éteint sans bruit, sous la domination étrangère, *faute d'hommes*, dit énergiquement Polybe².

— VI —

Le grand éclat de la vie hellénique n'a pas duré plus d'un siècle et demi, depuis les victoires de la guerre d'indépendance jusqu'à la bataille de Chéronée où la liberté grecque trouva son tombeau. Cet intervalle est rempli par le duel de Sparte et d'Athènes auquel Thèbes à la fin se mêla, par des combats sans cesse renaissants, par une grande destruction d'hommes et de cités. Néanmoins, ce temps si court a suffi pour faire de là Grèce la terre sainte de la civilisation : la pensée humaine est née là.

¹ Plutarque, *De l'Exil*, 5 ; Cicéron, *Tusculanes*, V, 57. Diogène le cynique répéta le mot : *χοσμοπολίης* (Diogène Laërte, VI, 65) ; Démocrite l'avait déjà prononcé et Zénon l'enseignera.

² *On ne se marie plus*, dit-il au livre XXXVII, 4, *on n'élève plus d'enfants même nés hors mariage, tout au plus un ou deux, pour laisser à ceux-là sa richesse ; que la maladie ou la guerre les enlève, la maison devient déserte, et la cité est une ruche abandonnée.*

Mais pourquoi cette grandeur ne s'est-elle pas conservée plus longtemps ? Nous venons de marquer les principales causes de cette rapide décadence ; il reste à dire quels en furent les instruments : deux peuples grecs, les Spartiates et les Macédoniens, et une nation étrangère, les Romains. Pour ceux-ci, lorsqu'ils parurent sur la côte orientale de l'Adriatique, ils ne trouvèrent, dans la Grèce proprement dite que des cités incapables de se défendre. Contre Annibal, ils avaient armé vingt-trois légions : quatre leur suffirent pour avoir raison des difficultés que leur opposaient le réseau des montagnes macédoniennes et ce que les soldats de Persée gardaient de vertu guerrière.

Le dix-huitième siècle n'a eu d'admiration que pour Lacédémone, gagné qu'il fut par le paradoxe de Rousseau sur la supériorité de l'homme de la nature, et sur la prépotence nécessaire de l'État. Mais les Spartiates qui, par la généalogie fabuleuse d'Hellen, s'étaient dits les aînés de la nation, furent toujours une exception au milieu d'elle. Rien de ce qui faisait le fond d'un Grec : l'amour des arts, des discours à l'agora, des discussions philosophiques à l'école, ne les intéressait. Avec leur propriété limitée, ils n'eurent qu'une liberté restreinte, si tant est qu'ils aient jamais été des hommes libres comme nous l'entendons aujourd'hui. Les anciens admiraient, et nos utopistes ont admiré après eux, les grandes choses qu'on trouve dans la cité sans murs des bords de l'Eurotas : la sobriété, la discipline, le mépris pour les passions, la douleur et la mort. Les Spartiates savaient obéir et mourir. Si un peuple n'a d'autre devoir que de vivre au jour le jour, sans souci du lendemain ni du monde, dans l'adoration de lui-même et la pratique de certaines qualités morales, Sparte a rempli sa tâche. Mais si tout peuple est comptable devant l'histoire de ses efforts pour apporter sa pierre dans l'édifice que l'humanité se construit, Sparte, simple machine de guerre, instrument de destruction qui a fini par se détruire lui-même, que peut-elle répondre, lorsqu'il lui est demandé quelle a été sa part dans le labeur commun, et quelle oeuvre elle a légué au monde ? On cite les musiciens et les poètes qui ont passé par Lacédémone : le Crétois Thalétas, Alcman de Sarcles, Terpandre de Lesbos, Polymnésios de Colophon, Sacadas d'Argos, même l'Athénien Tyrtée ; ils venaient tous d'autres cités et aucun n'a fait école au milieu de cette population où la seule vertu guerrière était honorée. Et de ses citoyens, qu'a-t-elle fait ? Des serfs de l'État, n'ayant que le droit trompeur d'élire leurs maîtres, comme on l'aura en des institutions d'un autre âge, où la grande préoccupation ne sera pas l'activité de la vie sociale.

La moitié de la Grèce florissait, calme et prospère, sous une domination que nulle violence n'avait encore souillée, quand Lacédémone commença la guerre fatale du Péloponnèse. Victorieuse, grâce à la folle expédition de Sicile, à l'or médique et au hasard d'un jour, elle ruine la cité qui avait été pendant un siècle l'honneur de l'Hellade, son épée et son bouclier. Et alors, comme elle porte mal la fortune ! que de violences, de sang répandu, et, au bout, que de honte, ce traité d'Antalcidas, qui montre les descendants de Léonidas recevant à genoux les ordres de l'héritier des Akhéménides¹ !

Ce, n'est pas Athènes seule qui tombe à la fin de cette lutte : la Grèce entière chancelle ; Sparte elle-même menace ruine, car bientôt Épaminondas lui plonge au flanc l'épée de Leuctres et de Mantinée. Inutiles victoires, celles-là aussi.

¹ Voyez dans l'*Andromaque* d'Euripide, 445-449, les violentes imprécations du poète contre la politique tortueuse et perfide de Lacédémone : *Ô les plus odieux des mortels... princes du mensonge, artisans de fraudes, c'est sans justice que vous prospérez dans la Grèce, etc.* ! Il est vrai qu'Euripide écrivait cette pièce à Athènes et au milieu de la guerre du Péloponnèse.

Comme l'abeille, dit-on, qui laisse son aiguillon dans la plaie et meurt, Thèbes ne survit pas à son triomphe. Alors tout est consommé. De ce vaste champ de carnage, où depuis trois quarts de siècle la mort moissonne, s'élève un miasme putride qui prend corps et que j'appellerai le condottiérisme. Les mercenaires envahissent tout, corrompent tout. Ils font dépendre la fortune d'une guerre, le sort d'un État d'une obole en plus ou en moins sur la solde ; et, pour dernière misère, ils enfantent les tyrans. La Grèce est alors comme le palais d'Ulysse : les prétendants n'en sortent plus; ils dévorent les revenus de ses domaines, ils insultent à la douleur du fils et des serviteurs fidèles. Pénélope est dans l'abandon et le deuil; elle attend Ulysse, mais Ulysse ne reviendra pas. L'arc sonore ne retentira pas sous sa main puissante, pour chasser les poursuivants ; ce sont eux qui triomphent.

L'Assemblée de Corinthe renouvela le conte, si souvent véridique, du cheval qui veut se venger du cerf. Pour assouvir sa haine deux fois séculaire contre le grand empire oriental, la Grèce se jeta dans les bras de la Macédoine. Mais alors se produisit un phénomène rare en histoire et fécond en graves conséquences : deux hommes supérieurs se succédant sur le même trône, Philippe, qui organisa la Macédoine et désorganisa la Grèce ; Alexandre, qui les ruina toutes deux en croyant qu'il fondait en Orient une Hellade nouvelle.

Maîtres des immenses richesses que les Grands Rois gardaient au fond de leurs palais, ses successeurs achetèrent tout en Grèce. Quiconque se sentit du courage, du talent ou de l'ambition, déserta sa vieille cité pour se faire soldat de fortune, courtisan de prince, ou ministre de débauches royales. Athènes avait été si brillante en ses beaux jours, parce qu'on venait de toutes parts lui demander l'inspiration ou la consécration de la gloire. C'est vers les pays hellénisés d'Afrique et d'Asie que la vie grecque, à présent, s'écoule¹, c'est là que sont la fortune et le plaisir ; un poète de cette triste époque a dit : *La patrie, elle est où l'on vit bien.*

— VII —

Quelle est cependant dans l'histoire générale de l'humanité la place de la Grèce ?

Dans les vastes plaines que le soleil des tropiques féconde et que de grands fleuves arrosent, l'homme trouve sans effort une nourriture abondante. Mais ce soleil brûle et énerve; mais ces fleuves emportent dans leurs débordements les forêts et les cités, et cette complaisante nature s'agite parfois en convulsions terribles. Là tout est extrême, le bien comme le mal; et l'homme tour à tour épouvanté et séduit, s'abandonne aux charmes comme aux terreurs qui l'entourent, et se laisse accabler sans résistance. Dominé par cette fatalité physique, incapable de réagir victorieusement contre ce monde extérieur qui exerce sur lui une si puissante influence, il reconnaît sa faiblesse, il l'avoue, et ces forces redoutables de la nature deviennent pour lui d'impérieuses divinités, qui ont dans les prêtres et dans les rois leurs immuables représentants.

¹ Dans les seules satrapies de la haute Asie, vingt-trois mille Grecs se soulevèrent après la mort d'Alexandre. Combien y en avait-il dans les autres provinces et combien avaient péri dans cette guerre de dix ans ? A la bataille de Raphia, entre les armées d'Égypte et de Syrie (217), il se trouva parmi les combattants soixante ou soixante-dix mille mercenaires grecs.

La Grèce n'a pas cette nature terrible dans ses faveurs comme dans sa colère. L'air y est vif, l'hiver parfois rigoureux, le sol plutôt aride que fécond. Au lieu de ces plaines sans bornes où l'œil se perd, où les pas s'égarer, où les plantes comme les animaux prennent des proportions colossales, la Grèce n'est que montagnes et vallées : partout la mer, les golfes et les ports ; partout des péninsules, des promontoires et des îles¹. Nulle part ne s'est plus heureusement accomplie l'union féconde de la terre et de l'Océan. Ici tout se limite en d'harmonieuses proportions, et mille influences diverses agissent au lieu d'une seule, impérieuse et immuable, comme pour laisser à l'homme sa pleine liberté d'action. Aussi lutte-t-il avec énergie pour disputer une nourriture précaire aux bêtes féroces, dans le temps des héros, ensuite aux tribus voisines ; plus tard pour demander à la terre ses fruits, à la mer ses richesses. Mais, obligé d'en appeler sans cesse à sa force et à son intelligence, il les développe et s'enorgueillit de tout ce qu'il peut par elles. Loin de s'identifier avec la nature, loin de se croire, comme l'Indien, un accident, une émanation éphémère du dieu-monde, qui bientôt ira se perdre au foyer de vie d'où elle est un instant sortie, il se pose en face de la création, et s'il consent à respecter les puissances naturelles, c'est à condition qu'elles subiront quelques-unes des conditions de l'humanité, qu'au besoin même il pourra les combattre. Dans Homère, Diomède blesse Vénus, Ajax ose lutter avec Mars.

Chez le peuple qui chantait, avec le poète, cette audace des héros, le sentiment religieux perdait beaucoup de sa puissance, mais au profit d'un autre sentiment que l'Orient n'a pas connu et que la philosophie développa, celui de la liberté morale et de la dignité humaine. Dans les théogonies indiennes, l'homme ne s'appartenant pas à lui-même, toutes les actions sont indifférentes ; et le bien, c'est la soumission, le mal, la désobéissance à certaines prescriptions arbitraires. L'homme en se déclarant libre devint responsable et moral. Voilà le pas immense que l'esprit grec a fait faire au monde. Vingt-cinq siècles n'ont pas suffi pour épuiser toutes les conséquences de ces deux principes, la morale privée et la liberté individuelle. C'est pourquoi il n'y a, sous l'apparente diversité des formes, que deux civilisations : celle de l'Orient où règnent la fatalité dans les doctrines et le despotisme dans la société, c'est-à-dire qui est immuable, malgré tant d'empires qui s'y élèvent et qui tombent ; celle de l'Europe grecque et moderne, qui est le mouvement même parce qu'elle relève de la liberté.

Ce n'est pas, comme le disait je ne sais plus quel Romain envieux, parce que la Grèce a produit de grands et habiles écrivains qu'elle jouit d'une réputation immortelle. Ce petit pays a fait changer, dans l'ordre moral, les pôles du monde. L'Orient avait donné naissance à des sages, mais au-dessous d'eux les peuples ne formaient que des troupeaux dociles à la voix du maître. En Grèce, l'humanité a eu pour la première fois conscience d'elle-même, l'homme y a pris pleinement possession des facultés que la nature a mises en lui ; là enfin s'est allumé le

¹ Cuvier a écrit les lignes suivantes dans *l'Éloge de Werner* : *A l'abri des petites chaînes calcaires inégales, ramifiées, abondantes en sources, qui coupent l'Italie et la Grèce ; dans ces charmants vallons, riches de tous les produits de la nature vivante, germent la philosophie et les arts : c'est là que l'espèce humaine a vu naître les génies dont elle s'honore le plus, tandis que les vastes plaines sablonneuses de la Tartarie et de l'Afrique retinrent toujours leurs habitants à l'état de pasteurs errants et farouches !* — On objecte que la nature ne change pas et que cependant les peuples changent, et on oppose aux Grecs anciens les Grecs modernes. C'est qu'il faut tenir compte d'un autre élément, les circonstances extérieures. Si Darius et Xerxès eussent vaincu à Marathon et à Salamine, le despotisme eût fait, de la Grèce ancienne, ce que les empereurs de Byzance et les Turcs ont fait de la Grèce du moyen âge et des siècles qui ont suivi jusqu'à l'ère de l'indépendance.

flambeau qui éclaire encore l'Europe, et que l'Europe à son tour porte dans le nouveau et l'ancien monde, ce vieil Orient qu'elle a comme retrouvé.

Le créateur de la comédie syracusaine, Épicharme, disait, il y a vingt-quatre siècles : *Les dieux nous vendent tous les biens au prix du travail*. Ce que le poète disait la Grèce le fit, et en retour elle reçut tous les dons du ciel, avec celui de mettre dans toutes les choses de l'art et de la pensée, la mesure, l'ordre et l'harmonie. Apollon leur en avait donné le conseil en faisant écrire sur son temple la formule fameuse *Connais-toi toi-même*, qui renferme toute la philosophie, et cette autre : *Rien de trop*, qui est un des grands préceptes de la composition dans les lettres et les arts.

Mais précisons davantage.

En *religion*, la Grèce est à la fois stérile et féconde. Héritière, non du génie sobre et sévère qu'une partie de la race sémitique a trouvé dans ses déserts, mais de cet amour du merveilleux qui dans l'Inde recouvre l'idée religieuse des mille broderies d'une imagination infatigable, le Grec vit dans chaque phénomène une puissance surnaturelle et il vécut d'abord, épeuré et craintif, au milieu d'une nature qui lui parut pétrie de divinité. Plus tard, il s'enhardit à faire de ces forces des personnes divines qu'il anima de ses passions, qu'il mêla à son histoire et dont la poésie s'empara pour constituer ce polythéisme où la forme tient la place de l'idée; celle-ci pauvre et confuse; l'autre, élégante et gracieuse. Que deviendrait cette mythologie si l'on faisait tomber son splendide vêtement? belle au dehors, cendres au dedans. L'art seul, en toutes ses manifestations, avait gagné à ce système qui parlait aux yeux, sans agir puissamment sur les âmes, et qui, peu à peu, recula devant la Science et la Philosophie. Celles-ci dissipèrent les épouvantes et diminuèrent les adorations: l'une en montrant, sous les phénomènes, des lois; l'autre, en portant le doute ou la raison au milieu de tous ces rêves.

Il y a toujours dans le monde une certaine somme de folie dont les espèces varient selon les temps, comme les maladies changent suivant les climats. Le délire de l'ambition est fréquent chez nous; au moyen âge, les ensorcelés du diable étaient nombreux, et le mal du surnaturel a toujours sévi en Orient, avec son cortège de prophètes illuminés et de pieux charlatans, dupes d'eux-mêmes. Tout en gardant son fond d'esprit rationaliste, la Grèce crut à la présence réelle de ses divinités poliades dans les statues qui leur étaient consacrées, de sorte que le patriotisme eut la force d'une religion, et que les oracles furent pour elle une révélation permanente de la volonté divine. Heureusement la sagesse politique interprétait ces réponses des dieux, et ni les intérêts de l'État ni les mœurs publiques n'en souffraient; excepté quand l'intolérance, qui est de toutes les religions, fit des victimes.

Il n'en fut pas de même quand l'autorité de l'ancien culte diminua, quand Alcibiade et ses amis bafouèrent les mystères, et que les poètes ôtèrent aux dieux le gouvernement du monde. Pour les anciens, la transmission héréditaire de la faute et de l'expiation avait été un acte de foi, et cette croyance avait fortement constitué la famille et l'État, par la solidarité des parents et des membres de la communauté. Lorsque les Erinyes disparurent avec leurs serpents et leurs vengeances, lorsque la foudre de Jupiter s'éteignit et que les flèches d'Apollon furent brisées, toute sanction morale manquant à la vie, il ne resta plus que le plaisir et l'abandon de soi-même à tous les caprices de la fortune. Sous leur ciel vide ou peuplé d'entités métaphysiques, les Grecs cessèrent d'être des

citoyens, même des hommes. Mais, pour l'art, le polythéisme eut une fécondité qui n'est pas encore épuisée.

A la religion se rattachaient les jeux publics auxquels tout Hellène avait le droit d'assister, comme spectateur ou concurrent. C'était sous l'œil d'Apollon à Delphes, de Zeus à Olympie, de Poséidon à Corinthe qu'ils étaient célébrés, et la sécurité pour le voyage, à l'aller et au retour, était garantie par une *trêve de Dieu* qui suspendait les hostilités. Ainsi fera l'Église au moyen âge, mais les Grecs l'avaient fait avant elle.

Notons même, puisqu'un souvenir du moyen âge est survenu au milieu de cette vieille histoire, qu'on trouve parfois en Grèce des sentiments chevaleresques, comme le jour où les gens d'Érétrie et de Chalcis convinrent de n'employer dans les combats aucune arme de jet, qui devenait pour eux l'arme des lâches, parce qu'elle frappait de loin¹.

En *politique*, la Grèce a tout essayé, excepté le système de l'Europe moderne, le gouvernement représentatif, incompatible avec l'idée grecque et romaine de la souveraineté toujours directement exercée, sans délégation. Royauté despotique ou modérée, tyrannie violente ou populaire, aristocratie large ou étroite, démocratie sagement contenue ou démagogie effrénée, la Grèce a tout vu, tout pratiqué. Elle finissait, pour quelques-uns de ses peuples, par une démocratie modérée qui donnait satisfaction à ses instincts invétérés d'indépendance locale, et par un gouvernement presque représentatif, qui rendait l'union possible. Cette fois, en effet, ce n'était plus sous le commandement impérieux d'un seul, roi ou peuple, comme au temps d'Athènes, de Sparte, de Thèbes, et de Philippe, que l'unité se préparait, mais par les conditions égales offertes à tous. Malheureusement le caractère révolutionnaire que Sparte prit alors força les Achéens de recourir à la Macédoine ; et l'intervention de la Macédoine servit de prétexte à celle des Romains.

Législation. — La Grèce et Rome sont les deux faces du monde classique : l'une sévère et dure, l'autre jeune et souriante. Comme on a reconnu une proche parenté entre les langues, on en trouve une entre les lois et les coutumes. A bien des égards, les constitutions de Solon et de Servius sont sœurs ; au Forum, comme à l'Agora, le peuple prononce des sentences de mort, et c'est le président de l'assemblée qui propose les noms des candidats à élire. Le colon romain fait penser au clérouque d'Athènes ; les Onze aux Triumvirs capitaux ; l'isotélie obtenue par un métèque, au *jus civitatis sine suffragio* ; les gardiens de la propriété, aux dieux Termes du Latium. Dans les deux pays, les Mânes sont les morts purifiés par les cérémonies funèbres ; l'adoption, en cas d'absence de fils légitime, est presque une obligation légale, et l'envoi à Delphes par les Magnètes et les Crétois des prémices de toutes choses nées durant le temps consacré, rappelle le *ver sacrum* des Sabelliens. La Grèce, pas plus que Rome, ne connut le ministère public, et toutes deux eurent en échange le *delator*, qui rendit quelques services, mais mérita trop souvent sa triste réputation. Que d'autres ressemblances on trouverait en insistant ! Le *τιμημα* d'Athènes rappelle, comme base fiscale, le *caput* des Romains ; le Code a conservé dans le texte grec des prescriptions édictées par la législation athénienne et une grande partie du droit attique a passé dans l'édit du préteur, parce que, moins esclave que la loi des Douze Tables des vieilles formes juridiques, il tendait plus à l'équité, l'*æquum* et *bonum*. On dirait même qu'Aristote a défini pour nous la société *une*

¹ Strabon, X, 1-12.

communauté de frères et d'égaux ; c'est du moins notre idéal, si ce n'est encore ni notre esprit ni nos moeurs.

Philosophie. — Comme la Grèce n'avait ni livres saints, ni corps de doctrines arrêtées, ni caste sacerdotale gardant pour elle seule le dogme et la science, ni enfin une aristocratie qui limitât le champ de la pensée, elle laissa à l'esprit de ses enfants le plus libre développement. Aussi les Grecs ont constitué la philosophie dans son indépendance en la séparant de la religion, et ils ont créé la morale humaine en la faisant sortir de la conscience. Par là ils ouvrirent à l'intelligence un large horizon. Ce que le sentiment seul et la dialectique atteignaient vaguement, la raison alla le saisir, et avec quelle puissance ! Vingt siècles ont-ils beaucoup ajouté aux découvertes philosophiques des hellènes ? Si l'on représentait la civilisation comme une large voie entourée de dangereuses fondrières, où l'humanité marche quelquefois droit devant elle, plus souvent en s'égarant dans les bas-fonds, il faudrait placer à l'entrée les statues de Socrate, de Platon et d'Aristote. Tout le mouvement philosophique du monde part d'eux, et nous nous agitons encore autour des grandes questions qu'ils ont soulevées, l'un en cherchant ce qu'il y a d'essentiel dans l'homme, l'autre en nous rappelant à l'idéal, le troisième à la science.

Tout a sa loi : l'insecte qui rampe invisible sur un grain de sable, comme les soleils qui roulent impétueusement dans l'infini, et la vie est mesurée à l'hysope et au cèdre aussi bien qu'à l'étoile qui, un jour, s'éteindra. L'homme aussi a sa loi par la constitution physique que la nature lui a départie; il en a une seconde par la constitution morale que le temps, les religions et la philosophie lui ont faite, en la dégagant de sa nature supérieure. De celle-ci, Socrate et Aristote ont donné la formule la plus nécessaire à l'État : l'utile cherché dans le bien indispensable à la cité ; Platon, la formule la plus haute pour l'individu, *ὁμοίωσις τῷ θεῷ*, et Spinoza, au bout de vingt siècles, la répète : **Il faut gouverner sa vie sous l'idée de l'Être parfait** ; ce qui veut dire, pour ceux qui ne peuvent s'élever à la conception de la pure essence divine, qu'il faut concevoir un idéal de perfection humaine et chercher sans relâche à s'en approcher. Le but que proposait le platonisme fut poursuivi par une mâle école née au milieu des ruines de la société grecque et dont l'esprit est résumé dans ce vers héroïque :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

Dans son second âge, le stoïcisme, par sa morale pratique, a formé de grands caractères ; combiné avec l'esprit chrétien et modifié par lui, il peut en faire encore.

Il n'en subsista pas moins une différence profonde entre la conception hellénique du monde et celle des chrétiens. Ceux-ci ont vu surtout le ciel, les autres ont regardé surtout la terre, et leurs héroïnes, lorsqu'elles allaient mourir, n'exhalaient d'autre plainte que de quitter la douce lumière du jour¹. C'étaient deux esprits absolument opposés. De là, les haines violentes que le christianisme a conçues pour le vieil Olympe, quoique les héritiers de Platon eussent préparé la

¹ On a trouvé du pessimisme en Grèce ; sans doute, il y en eut, car la mort est la condition de la vie, et la désespérance a un côté poétique où parfois lame se complaît. Aussi Némésis a-t-elle été longtemps une des divinités redoutées de l'Olympe hellénique. Mais les Grecs étaient trop amoureux de l'action dans la politique, l'art et la science, pour aspirer comme un Hindou à l'éternel repos. L'Inde et la Grèce sont aux pôles opposés de la vie morale ; ce sont les ascètes chrétiens qui ont souhaité, comme les disciples de Çakyamouni, l'anéantissement le plus rapide de l'existence terrestre.

transition de leur démiurgos au fils de Jéhovah. Sans désertir la nouvelle Jérusalem, qui voulut substituer à la religion du beau celle du bien, à la morale aristocratique des Grecs, la morale populaire de l'Évangile, nous retournons à la Grèce, en nous efforçant de rendre notre vie terrestre plus heureuse par la justice, comme le voulait Aristote, et en nous appliquant, comme lui encore, à pénétrer les secrets de la création.

Sciences. — Le dernier Père de l'Église, Bossuet, a appelé les vérités que la science découvre le *christianisme de la Nature*, et Aristote dit que sa fonction est de nous faire jouir de l'harmonie du Cosmos. Or les Grecs commencèrent à mesurer la terre et à compter les étoiles. Ils créèrent l'astronomie, les mathématiques pures, la géométrie et la mécanique, que l'Égypte et la Chaldée avaient seulement ébauchées, l'histoire naturelle, la médecine et l'hygiène¹. L'Orient sans doute les avait précédés dans quelques-unes de ces recherches, mais sans rien systématiser, et c'est aux Grecs que nous devons les principes et les méthodes, c'est-à-dire les commencements véritables et les progrès sérieux des sciences, S'ils n'ont point toujours marché d'un pas soutenu dans la voie qu'Hippocrate leur avait ouverte et où Aristote les rappela, celle de l'observation et de l'étude philosophique de la nature, ils ont, du moins, ouvert la route qui seule pouvait conduire à une conception rationnelle du monde et de l'ordre général des choses².

La science qui, elle aussi, a sa poésie, a ruiné celle des anciens poètes ; elle a tué les Nymphes, les Océanides et tous les dieux de l'air, de la terre et des eaux. Cependant ils vivent encore, mais ils s'appellent prosaïquement l'influence du milieu et, sous ce nom, ils gardent sur les hommes et les peuples un pouvoir plus grand que n'en ont jamais eu les radieux Olympiens.

Dans les lettres, quel éclat ! que de genres créés et portés à la perfection : l'épopée, l'élégie, l'ode, la tragédie, la comédie, l'histoire, l'éloquence de la tribune, celle du barreau, quand elle n'était pas au service de sophistes tels que ce Carnéade qui faisait un jour l'éloge de la justice et le lendemain celui de l'iniquité ! Et quel durable empire ! L'Europe, depuis qu'elle a recommencé sa vie intellectuelle, tire toute sa sève du fonds grec. Les littératures germaniques sont d'hier, sauf Shakespeare et Milton, qui ne sont pas bien vieux ; sauf Goëthe, parfois si grec, et Schiller, qui n'est pas toujours allemand. Les littératures slaves naissent à peine ; celles du Nord ne méritent pas une place à part ; mais celles du Midi, jusqu'à présent les plus brillantes, ont pour maîtres les écrivains qu'on a appelés les classiques, et ces écrivains, pour la plupart, parlent la langue d'Homère, car les plus illustres des Romains n'ont été que leurs disciples. Les

¹ Un fait remarquable est le grand âge auquel parviennent, avec la plénitude de leurs facultés, beaucoup de grands hommes de la Grèce ; j'excepte les conquérants que la guerre décime, tels que Miltiade, Cimon, Alcibiade, Épaminondas, Alexandre ; mais Simonide, Pindare, Épicharme, Pythagore, Solon, Stésichore, Anacréon, Sophocle, Euripide, Hippocrate, Socrate, Platon, Xénophon, Lysias, Isocrate, Cléanthe, Démocrite d'Abdère, etc., meurent pleins de jours et de génie. La nature leur départit largement un de ses dons les plus précieux, le temps, et ils aidèrent la nature par une sage hygiène, par leur tempérance et leur vie bien réglée.

² *Les Grecs, maîtres du beau, l'ont été aussi du vrai, soit que, avec Pythagore, Euclide, Archimède, ils aient établi les bases de la Géométrie et de la Mécanique; soit qu'avec Aristote, ils aient fondé l'Histoire Naturelle, avec Hippocrate, l'art d'observer et d'interroger ; avec Platon, la méthode pour discuter avec art* (Moleschott, *L'unité de la science*).

muses latines sont filles aussi du Zeus hellénique et sœurs de l'Apollon Delphien¹.

Ainsi, presque toute la littérature laïque sort de la Grèce, comme la littérature sacrée sort de la Palestine. Des deux pays descendent les deux grands fleuves qui ont fécondé l'Europe barbare.

Pour les arts, les Grecs ont fait plus encore. Race amoureuse de la forme, de la couleur et de tout ce qui est la joie des yeux, ils ont su saisir le moment fugitif de la beauté, et ils l'ont rendu éternel en le fixant sur le marbre et l'airain. L'Égypte, l'Assyrie et l'Inde n'ont jamais connu la fleur d'élégance, née aux bords de l'Ilissus, où elle a duré si longtemps. Leurs productions, qui étonnent sans charmer par l'énorme entassement des matériaux et des aventures, ou qui éblouissent l'esprit et le fatiguent par l'infinie variété et le monstrueux accouplement des formes les plus diverses, ont été ramenées en Grèce aux justes et harmonieuses proportions de la beauté humaine qui rayonne de jeunesse et de vie dans les œuvres de Phidias et de Praxitèle, comme dans celles d'Homère, de Sophocle et de Platon. Au statuaire, au peintre, la religion et la poésie offraient la mine la plus précieuse, et les mœurs publiques, aussi bien que les institutions, leur donnaient les plus énergiques encouragements. *L'époque de la liberté républicaine*, dit Winckelmann, fut l'âge d'or des beaux-arts.

La beauté architecturale ne dépend pas seulement des proportions et des lignes, mais surtout de la perspective aérienne et de l'accord avec la nature environnante. Or celle-ci offrait, en Grèce, les sites les plus propres à recevoir la décoration du marbre, du bronze et de la grande sculpture. Aussi Chateaubriand a-t-il pu écrire, avec l'exagération d'un poète : *Si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares depuis que j'ai vu ceux de la Grèce*. Le sol de ce pays fournissait les meilleurs matériaux, le climat les conservait, et, au lieu de les revêtir de la noire enveloppe que les brumes du Nord donnent à nos édifices et à nos statues, il les dorait des plus riches teintes. Ajoutez que le peintre et le sculpteur avaient sous les yeux la race la plus belle et trouvaient dans l'ambitieux désir de chaque peuple de décorer sa cité mieux que les cités rivales, les encouragements dont le talent même a besoin. Jusqu'au temps d'Alexandre, les artistes travaillèrent pour l'État ou pour les vainqueurs des jeux publics, rarement pour les particuliers.

Aussi, pour la beauté plastique, sommes-nous restés païens et adorateurs de ces dieux morts sous les coups de la raison, mais à qui l'art a rendu l'immortalité. Avons-nous des sculpteurs qui ne soient pas les élèves des grands statuaires d'Athènes, de Sicyone ou de Pergame ? Et de Londres à Vienne, de Saint-Pétersbourg à Madrid, quelle est l'architecture qui, jusqu'à nos jours, ne soit pas venue d'Olympie ou du Parthénon ? Quel art nouveau le monde a-t-il créé depuis deux mille ans ? Le moyen âge a eu la coupole byzantine que l'Orient a édifiée et qu'il garde à cause de son climat, et l'architecture ogivale, expression monumentale d'une société qui n'existe plus, par conséquent art éphémère. Les temps modernes ont la musique, le plus jeune des arts, quelle que soit sa complication actuelle, et la peinture qui aurait trouvé dans l'antiquité des

¹ Fr.-Aug. Wolf a compté que la littérature classique comprenait mille six cents ouvrages entiers ou mutilés, dont les trois quarts appartenaient aux Grecs ; pour ceux-ci quatre cent cinquante étaient antérieurs à Livius Andronicus, le plus ancien des écrivains romains.

modèles si les oeuvres de Zeuxis et d'Apelles n'avaient point péri. Enfin la grande doctrine platonicienne que le beau, le vrai, le bien, doivent s'unir et se confondre dans le sentiment de l'harmonie universelle, n'est-elle pas encore la nôtre, malgré les efforts contraires de certaines écoles qui ne vivront pas.

Ce culte du beau, qui fait la seconde religion de la Grèce, profita à son industrie, soumise qu'est celle-ci, dans une partie de son domaine, à la symétrie des formes et à l'harmonie des couleurs. Tandis que les Phéniciens et les Carthaginois transportaient, dans les cités maritimes de la Méditerranée occidentale, des produits simplement utiles et des pacotilles fabriquées par des ouvriers sans inspiration, les Grecs vendaient partout des objets d'art autant que de commerce. Leurs poteries, leurs bronzes et jusqu'à leurs monnaies, portaient l'empreinte d'un goût supérieur qui survécut en eux à la perte de la liberté. Athènes n'était plus qu'une école disputeuse, et Corinthe un amas de ruines, que les Grecs, devenus les pourvoyeurs d'art du monde romain, sauvaient, par leurs imitations, la gloire des anciens maîtres. Mais comme ils n'ont pas eu d'empire, ils n'ont connu ni les voies militaires et les arcs de triomphe, nécessité et orgueil des nations conquérantes, ni la mosaïque, luxe des classes opulentes¹, ni les aqueducs d'aspect monumental, besoin des cités populeuses ; et les amphithéâtres, dont nous admirons les ruines en oubliant ce que leur sol a bu de sang, sont tous romains.

— VIII —

Il y a sans doute de nombreuses réserves à faire dans les éloges donnés à la civilisation grecque : une religion poétique, mais sans influence morale ; la famille imparfaitement constituée ; la propriété mal garantie ; malgré une intelligence toujours éclatante, la moralité souvent obscure, à la différence de Rome, on ce qui fut grand, en général, ce n'est pas l'esprit mais le caractère ; dans les plus beaux jours, l'absence de sécurité, les perfidies, les guerres civiles avec leurs suites ordinaires : le bannissement, la confiscation et le sang coulant à flots ; dans les mauvais, une dépravation hideuse, que notre langue est heureusement impuissante à décrire ; et toujours et partout la plaie saignante de l'esclavage, avec toutes les misères qu'il apporte. Voilà bien les maux dont les Grecs ont souffert et que l'histoire retrouve. Mais, à mesure qu'on s'éloigne, à mesure qu'on s'élève, ces ombres se perdent dans la lumière : Démade disparaît, Démosthène demeure ; Périclès efface Alcibiade ; l'Athènes de Sophocle cache celle d'Alexis ; la ville de Léonidas, celle de Nabis, et au vice grec s'opposent d'héroïques et chastes amitiés². On ne compte plus les maux dont la Grèce a si chèrement payé sa laborieuse existence, on voit ce qu'elle a légué au monde. **Souvenez-vous**, écrivait Cicéron à son frère, **souvenez-vous que vous commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples en leur enseignant la douceur et l'humanité, et que Rome leur doit les lumières qui l'éclairent**³.

¹ Du moins, nous ne connaissons pas de mosaïques grecques du temps de l'indépendance ; mais Pergame et Alexandrie connurent cet art qui passa à Rome et prit, sous l'empire, une grande importance. Voyez *Histoire des Romains*, passim.

² La femme n'ayant pas eu en Grèce la place qu'elle a su conquérir dans la société moderne, il se forma à côté d'elle des liaisons coupables ou généreuses. Pétrarque, presque mi ancien, disait encore, comme beaucoup de Socratiques : *L'amitié est la plus belle chose du monde après la vertu*.

³ Dans le *pro Flacco*, 26, 62, il dit de la Grèce : *unde humanitas, doctrina, religio, fruges (l'agriculture), jura, leges, actes in omnes terras distributæ putantur*.

Montesquieu a bien raison : *Cette antiquité m'enchanté, et je suis toujours prêt à dire avec Pline : C'est à Athènes que vous allez, respectez les dieux.*

Un jour que Raphaël voulut peindre la Grèce, il composa l'immortelle page de l'*École d'Athènes*. Sous ces portiques, que la main d'Ictinos ou de Phidias a élevés, voici Socrate, qui fonde dogmatiquement la morale humaine ; Platon et Aristote, qui ouvrent à la philosophie ses deux grandes voies ; Pythagore, qui révèle les propriétés des nombres ; Archimède, qui les applique ; et cette foule illustre qui entoure les maîtres pour recevoir leurs paroles et nous les transmettre. Donnez la vie à ce chef-d'œuvre du plus grand peintre du monde et, comme l'histoire, vous contemplez avec amour ces héros de la pensée, vous écouterez avec ravissement leurs voix harmonieuses ou austères, et vous direz des anciens Grecs que, malgré leurs fautes et leurs malheurs, ils ont fait accomplir à l'humanité sa plus glorieuse étape.

Il me sera permis, en écrivant ces dernières lignes, de me féliciter qu'il m'ait été accordé assez de jours pour achever la tâche entreprise, il y a plus de quarante ans, de donner à notre littérature historique deux ouvrages qui lui manquaient : l'histoire de la vie de Rome durant douze siècles et celle de l'ancienne Grèce jusqu'à la perte de son indépendance. On fera mieux plus tard. Du moins, aurai-je, dans la mesure de mes forces, ouvert la route et attesté la reconnaissance que la France, la plus légitime héritière de Rome et d'Athènes, doit aux deux peuples qui ont marqué son génie d'une empreinte ineffaçable. Aujourd'hui, fléchissant sous le poids des ans, mais sans dire adieu aux lettres, les grandes consolatrices, je répète le mot du vieil Entelle :

Hic cæstus artemque repono.

Avant de fermer ce livre, je dois remercier du concours qu'ils m'ont prêté : M. Babelon, du Cabinet de France, pour les monnaies qui souvent constatent des faits politiques, militaires et religieux, ou sont des objets d'art et montrent, par leur diversité, la fécondité du génie grec ; M. B. Haussoullier, de l'École des Hautes Études, pour les gravures qui font connaître les chefs-d'œuvre des musées de l'Europe, et dont l'explication a mis la partie archéologique de l'ouvrage au courant des travaux de notre jeune et laborieuse école. J'ai encore à payer une dette de gratitude à M. Salomon Reinach, du Musée de Saint-Germain, qui a bien voulu, à mon grand avantage, relire mes épreuves une dernière fois.

FIN DE L'HISTOIRE DES GRECS